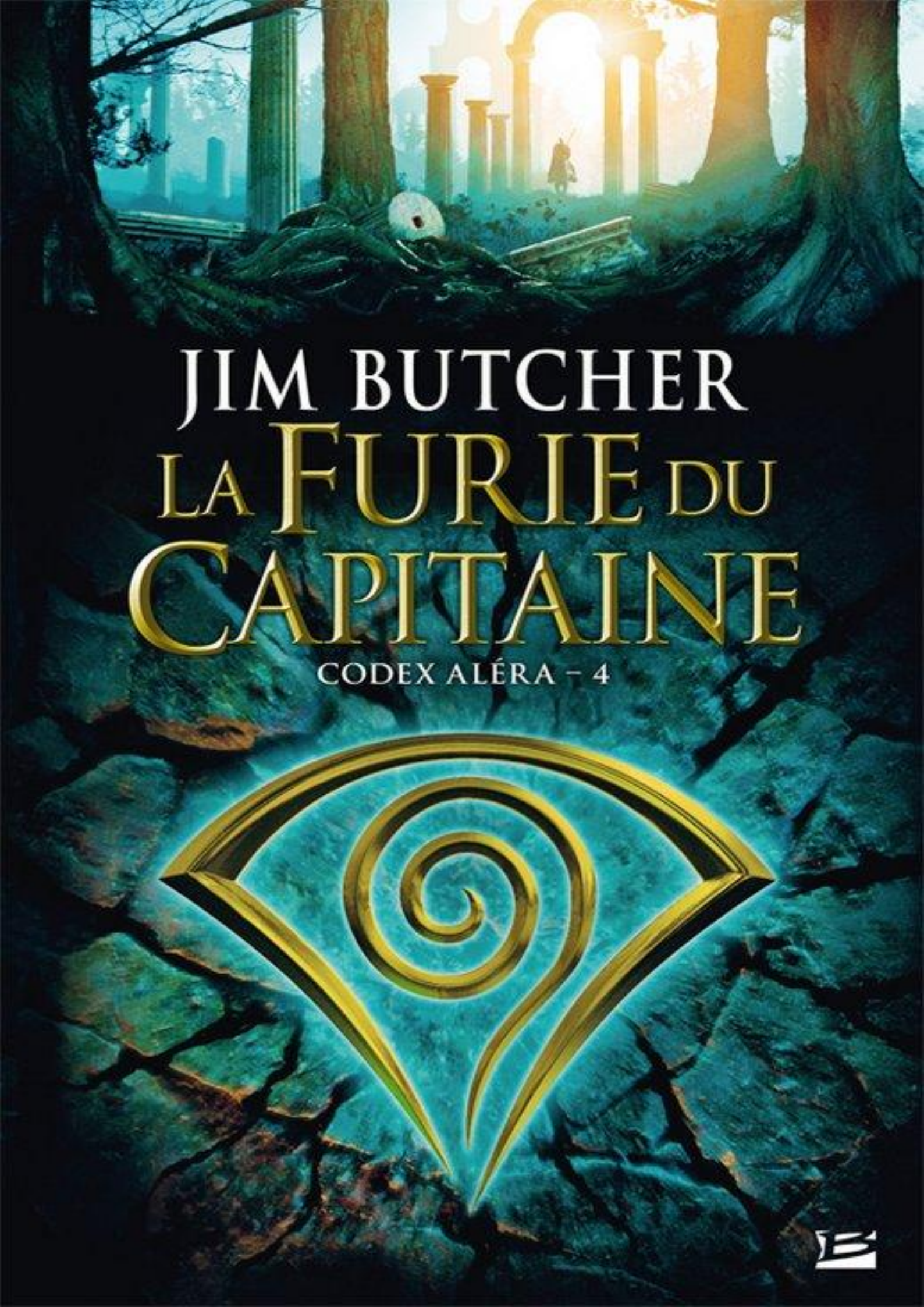

JIM BUTCHER
LA FURIE DU CAPITAINE
CODEX ALÉRA - 4

Jim Butcher

La Furie du Capitaine

Codex Aléra – tome 4

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Caroline Nicolas

Bragelonne

Bragelonne Collection dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant

Titre original : *Captain's Fury – Book Four of the Codex Alera*

Copyright © 2007 by Jim Butcher

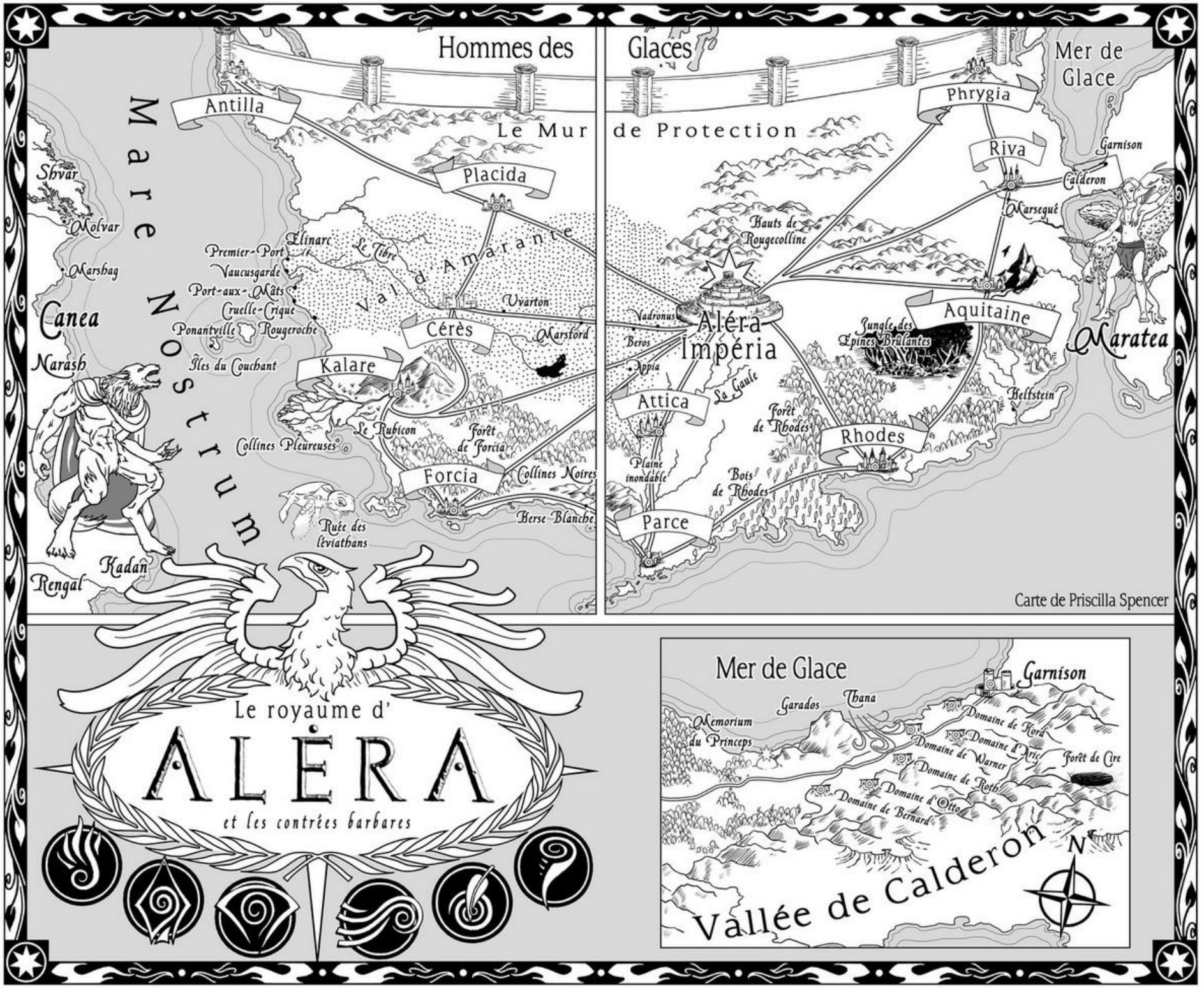
Illustration de couverture :
© Lee Gibbons

© Bragelonne 2011, pour la présente traduction

ISBN : 978-2-8205-410-4

Bragelonne
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

À mon ange. Pour tout.


Hommes des
Glaces
Mer de Glace
Antilla
Le Mur
de Protection
Phrygia
Riva
Garnison
Calderon
Marseguê
Placida
Shvar
Molvar
Marshag
Canea
Marash
Mare Nostrum
Élinarc
Le Tibre
Val d'Amarante
Premier-Port
Vaucusgarde
Port-aux-Mâts
Cruelle-Crique
Ponantville
Rougeroche
Îles du Couchant
Cérès
Uvarton
Marsford
Kalare
Collines Pleureuses
Le Rubicon
Forêt de Forcia
Forcia
Collines Noires
Herse Blanche
Ruée des léviathans
Kadan
Rengal
Hauts de Rougecolline
Vadronus
Aléra-Impéria
Beros
Appia
Attica
La Gaule
Plaine inondable
Parce
Bois de Rhodes
Forêt de Rhodes
Rhodes
Jungle des Épines Brûlantes
Aquitaine
Hellstein
Maratea
Carte de Priscilla Spencer
Le royaume d'
ALÉRA
et les contrées barbares
Mer de Glace
Garnison
Garados
Thana
Memorium du Princeps
Domaine de Nord
Domaine d'Artic
Forêt de Cire
Domaine de Warner
Domaine de Roth
Domaine d'Otto
Domaine de Bernard
Vallée de Calderon
N

Prologue

En approchant du camp de la Légion Royale, Amara amorça prudemment sa descente à travers la pluie battante. Cirrus, sa furie, la maintenait en l'air à l'aide d'une minitornade, et bien qu'elle porte les vêtements en cuir indispensables à tout aérifèvre en vol, elle avait presque l'impression de sentir le froid lui irriter la peau, et elle en avait plus qu'assez de frissonner.

Trois silhouettes cuirassées prirent leur essor pour s'élancer vers elle, portées par le vent de leurs propres furies ; Amara ralentit et s'immobilisa pour les attendre. C'était le troisième et dernier périmètre de sécurité autour du campement, et l'un des Chevaliers lui adressa une sommation à grands gestes pendant que les deux autres se positionnaient derrière elle, prêts à lui fondre dessus si nécessaire.

Amara les connaissait de vue, et elle ne leur était sûrement pas inconnue non plus, mais en cette époque troublée, un visage familier n'était pas forcément gage de bienveillance. Elle leur répondit par le geste qu'ils attendaient, et alors seulement les trois Chevaliers Aeris ôtèrent la main de leur arme et formèrent autour d'elle une escorte amicale tandis qu'elle parcourait avec lassitude les deux petits kilomètres qui la séparaient encore du camp.

Amara n'atterrit pas à l'endroit prévu à cet effet, devant la palissade. Elle venait de faire près de cinq mille kilomètres en trois jours, et la simple idée de traverser le bivouac à pied suffisait presque à la faire s'évanouir. Elle se posa donc juste devant la tente du commandant, faisant fi du règlement et des débris que l'approche de Cirrus ne manquerait pas de faire voler tout autour d'elle. L'épuisement lui coupait les jambes, et elle les sentit vaciller lorsqu'elle s'appuya dessus de tout son poids et cessa de diriger Cirrus.

— Comtesse, murmura un petit homme mince dont les cheveux gris et clairsemés étaient rasés à la mode légionnaire.

Sa tunique finement tissée lui donnait un air un peu apprêté, mais Amara savait bien qu'Enos, lui-même Curseur par le passé, était l'un des manieurs de poignard les plus dangereux d'Aléra. La légère nuance de désapprobation qui perçait dans sa voix n'ombrageait en rien son sourire.

— Alors, on déboule ici comme ça nous chante à ce que je vois.

— Désolée de vous donner du travail en plus, Enos, répondit Amara alors qu'ils entraient dans un pavillon voisin pour se mettre à l'abri de la pluie.

— Ne dites pas de bêtises. Je demanderai à un de nos subtribuns Logistica de nettoyer. Nous autres valets sommes bien trop importants pour ce genre de choses, vous savez.

Il lui tendit une serviette chaude puis, lorsqu'elle se fut essuyé le visage et les mains, lui remit une tasse fumante.

Amara prit une gorgée de l'épais bouillon et poussa un grognement de plaisir. Elle était toujours affamée après les longs vols, et ces derniers jours elle avait passé bien plus de temps en l'air qu'à table.

— Je ne sais comment vous remercier, Enos !

— Je vous en prie, comtesse. C'est le moins que je puisse faire pour quelqu'un qui vient de battre d'un jour entier le record de vitesse pour venir ici depuis la capitale.

— Le Premier Duc ne me paie pas pour traîner en chemin, fit Amara avec un rapide sourire. Combien avez-vous gagné ?

— Quatorze taureaux d'argent, répondit Enos avec une suffisance assumée. Le premier valet du Haut Duc d'Aquitaine semble incapable de retenue lorsqu'il est question de paris.

Amara termina son bouillon et Enos lui mit aussitôt une tasse de thé entre les mains. Elle en prit une gorgée. Délicieux. Peut-être allait-elle pouvoir arriver jusqu'à un lit bien chaud avant de s'écrouler, finalement.

— Est-il disponible ?

— Le capitaine est en conférence avec Sire Aquitaine. Mais il m'a expressément demandé de vous conduire à lui dès votre arrivée.

— Sire Aquitaine, murmura Amara. Très bien. Merci, Enos.

Le valet inclina la tête avec un autre sourire, et Amara se dirigea d'un pas décidé vers la tente du commandant. L'hiver, ici dans le sud, était loin d'être aussi glacial que dans les contrées situées plus au nord d'Aléra, mais il était généralement froid, pluvieux et maussade. La tente était doublée d'une deuxième, légèrement plus grande, qui créait une petite poche d'air plus chaud entre l'intérieur et l'extérieur. Amara écarta un rabat, puis un autre, et entra dans le poste de commandement du capitaine Miles.

C'était un endroit plutôt spacieux, éclairé par trois lampes-furies accrochées au poteau central. Celui-ci s'encastrait dans la grande table couverte de sable qui trônait au centre sur laquelle on avait tracé la topographie de la région séparant le camp militaire de la ville de Kalare, et de petites figurines représentaient les différentes forces qui s'y trouvaient dispersées. La pièce contenait aussi un secrétaire et plusieurs pliants, ainsi qu'une petite malle et une couverture roulée posée sur un lit de camp, les seuls effets personnels de Miles.

— Et moi, je vous dis que c'est le seul moyen, était en train de gronder le capitaine.

C'était un homme de taille moyenne, mais taillé comme la pierre d'un rempart, trapu et tout en force. Son armure arborait les bosses, éraflures et traces de brûlure indélébiles des combats auxquels il avait participé depuis le début de la rébellion de Kalarus. Ses cheveux courts et bruns commençaient à grisonner, et sa démarche, tandis qu'il tournait autour de la carte dessinée dans le sable pour l'étudier sous tous les angles, dénotait une légère claudication qu'il était impossible d'ignorer.

— Si nous n'attaquons pas de conserve, nous risquons d'être anéantis les uns après les autres.

— Ne soyez pas si alarmiste, rétorqua l'autre homme qui se trouvait dans la tente.

Il était bien plus grand que Miles, mince et élancé, et, assis sur son pliant, il affichait une assurance décontractée qui lui conférait une présence bien plus imposante que celle de Miles. Il y avait quelque chose de léonin en lui, depuis sa chevelure châtain doré qui lui retombait sur les épaules et ses yeux noirs

aux paupières tombantes jusqu'à la force nonchalante qui émanait de ses épaules et de ses jambes. Aquitainus Attis, Haut Duc d'Aquitaine, était vêtu d'une chemise en soie rouge et d'un pantalon en cuir sombre, et ne jugeait manifestement pas nécessaire de porter une armure.

— Si les deux ans passés ici nous ont bien appris quelque chose, c'est que Kalarus n'a pas plus de facilité que nous à manœuvrer dans les marécages. Le risque qu'il réussisse à rattraper vos troupes à temps est minime.

Miles lui jeta un regard noir.

— Je remarque que si nous nous en tenons à votre plan, vos propres troupes seront à l'abri de tout danger.

— S'il fonctionne, répliqua Aquitainus, nous serons venus à bout des forces mobiles de Kalarus avant que l'été soit installé, et nous pourrons assiéger la ville moins de deux semaines après.

— Et s'il échoue, mes hommes affronteront seuls tout ce qui lui reste de troupes.

— Nous sommes en guerre, après tout, capitaine, répondit Aquitainus d'un ton doucereux. Il arrive que cela comporte de temps à autre quelques risques.

Miles grommela indistinctement et posa la main sur la garde de son épée.

Aquitainus esquissa un sourire félin qui dévoila ses dents blanches.

— Capitaine, ne croyez-vous pas que nous devrions écouter notre amie la comtesse avant de discuter de cela plus avant ?

Alors seulement, Miles jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et aperçut Amara. Les pommettes empourprées et les yeux étincelants de colère, il la dévisagea durement pendant un instant, puis il secoua la tête, recomposa son expression et la salua d'un hochement de tête.

— Comtesse. Bienvenue.

— Merci, capitaine. (Elle inclina la tête à l'adresse d'Aquitainus.) Votre Grâce.

Le Haut Duc lui adressa un regard inquisiteur et un sourire sans chaleur. Amara mit un point d'honneur à ne rien laisser transparaître de son malaise. Aquitainus était très probablement le plus grand furifèvre du royaume, exception

faite du Premier Duc lui-même – et Gaius n'était plus un jeune homme. Bien qu'elle ne l'ait jamais vu à l'œuvre, elle savait que le Haut Duc d'Aquitaine était un homme d'une puissance extraordinaire. Sentir toute son attention concentrée sur elle la gênait.

— Quelles sont les nouvelles de la Couronne ? lui demanda Miles.

— Le Comité de Guerre va organiser un conseil pour décider de la campagne à mener cette saison. Le Premier Duc souhaite et exige votre présence, capitaine, ainsi que la vôtre, Sire Aquitaine.

Miles lâcha un bruit de bouche impoli.

— D'abord un comité. Et maintenant un conseil.

— C'est un comité *pour* le Comité, murmura Aquitainus d'un ton qui suggérait que c'était là un des rares sujets sur lesquels il était entièrement d'accord avec le capitaine. Ridicule.

— Quand ? demanda Miles. Et où ?

— Dans trois semaines à compter d'hier, messieurs ; à Élinarc.

— À Élinarc, hein ? répéta Miles, avant de grommeler : Je serai ravi de faire enfin la connaissance de ce jeune virtuose qui commande la Première Aléréenne. J'ai beaucoup entendu parler de lui.

Aquitainus fit entendre un grognement évasif.

— Si Kalarus décide d'attaquer en personne nos positions pendant que nous sommes absents (et par « nous », songea Amara, il entendait « lui-même »), nos troupes seront en difficulté.

Miles haussa les épaules.

— Nos renseignements suggèrent que les rumeurs au sujet de son invalidité sont bien fondées. D'après ce que j'ai compris, il a été gravement blessé lors d'une chute pour laquelle nous pouvons remercier le comte de Calderon, car elle semble l'avoir laissé handicapé.

— Peut-être est-ce précisément ce qu'il souhaite nous faire croire, fit remarquer Aquitainus ; et n'oublions pas son héritier. Le jeune Brencis manque d'expérience, mais ses talents de furifèvre sont considérables.

— Le Premier Duc nous a donné un ordre, Votre Grâce, fit remarquer Miles.

Aquitainus leva les yeux au ciel et se redressa avec un soupir.

— Oui, bien sûr. Le vieux nous joue son petit air, et nous on danse au son de ses violons. Capitaine, au vu des circonstances, je crois que nous pourrons reprendre cette conversation plus tard.

— Ça me va, répondit Miles.

Aquitainus les salua tous deux d'un hochement de tête et sortit à grands pas.

Miles le regarda partir puis prit sur la table une chope de soldat en fer-blanc et but une longue rasade de ce qui, à l'odeur, ressemblait à de la bière.

— Cette espèce de crétin arrogant, marmonna-t-il. (Il jeta un coup d'œil à Amara.) Voilà qu'il remet ça.

— Quoi ?

Miles indiqua la table.

— Il recommence à infliger des pertes aux troupes qui sont fidèles à Gaius.

Amara cligna des yeux avec stupeur.

— Mais *comment* fait-il cela ?

— Je ne pourrais rien prouver dans un procès. Ses légions se battent à nos côtés, mais elles sont toujours un tout petit peu trop lentes, ou trop rapides. Lorsque l'affrontement commence, ce sont chaque fois les soldats de la Couronne qui se retrouvent à subir le plus dur. (Il reposa violemment sa chope sur la table, faisant voler des grains de sable sous l'impact.) Mes hommes meurent, et je ne peux strictement rien y faire.

— Il est très doué pour ce genre de choses.

— Et moi, non. Il se sert de Kalarus pour nous épuiser, afin que nous soyons trop affaiblis pour nous opposer à ses propres légions une fois le combat fini.

— D'où votre dispute sur la stratégie à adopter, devina Amara.

Miles acquiesça avec un grognement.

— C'est déjà assez dur de combattre l'ennemi qui se trouve en face de vous, sans en avoir en plus un qui marche à vos côtés. (Il passa une main sur ses cheveux en brosse.) Et le Comité pèse

trop sur nos plans d'action. Ce ne sont pas les Comités qui gagnent les guerres, comtesse.

— Je sais, répondit doucement Amara. Mais vous connaissez la situation du Premier Duc. Il a besoin du soutien du Sénat.

— C'est leur argent dont il a besoin, rectifia Miles d'un ton aigre. Comme si, en période de crise, il n'était pas en droit d'attendre leur loyauté, du simple fait de son rang. (En se retournant, il envoya valser la chope vide d'un geste violent de la main.) Deux ans. Deux ans à patauger dans ces saloperies de marais, à combattre les fous furieux de Kalarus. Nous aurions dû foncer droit sur Kalare la saison même où il est passé à l'attaque. Maintenant, le mieux que nous puissions espérer, c'est des combats impitoyables dans ces maudits marais, et un siège de la ville qui risque de durer des années. Pour chaque homme qui succombe à l'ennemi, j'en ai trois autres qui meurent de maladie. J'ai déjà vu des campagnes difficiles avant, comtesse, mais là, c'est assez pour me retourner l'estomac.

Amara but une autre gorgée de thé et hocha la tête.

— Dois-je donc en déduire qu'il convient d'informer la Couronne que vous souhaitez être relevé de vos fonctions ?

Miles la dévisagea avec stupeur. Puis il répondit :

— Bien sûr que non.

— Très bien.

— À qui confieriez-vous le commandement, si ce n'est à moi ? demanda-t-il d'un ton sec.

— Je pensais seulement…

— Quoi ? Que la situation m'échappait ? (Miles émit un grognement railleur.) Non. Je vais trouver une solution. (Il se retourna pour poser son regard sur la table.) Mais nous avons un problème majeur à résoudre.

Amara vint se placer à côté de lui pour l'écouter.

— Kalarus et ses troupes ne sont pas difficiles à contenir. S'ils s'éloignent trop de leur forteresse, nous les écraserons ou bien nous les contournerons pour nous emparer de la ville. Nous avons les effectifs nécessaires. (Il indiqua de la tête l'extrémité « nord » de la table.) Mais en ce qui concerne les Canims, c'est une autre histoire. Depuis qu'ils ont été repoussés de la ville d'Élinarc, ils n'ont pas apporté leur soutien à Kalarus,

mais ils n'ont pas non plus combattu contre lui, et leur présence protège son flanc nord.

— Alors que sa présence à lui, à l'inverse, protège le flanc sud des Canims.

— Exactement. Et c'est déjà suffisamment inquiétant. Mais s'ils en viennent à se redéployer pour soutenir vraiment Kalarus, alors l'équilibre des forces va s'en trouver radicalement modifié.

— C'est l'une des raisons de ma présence ici, répondit Amara. Gaius m'a envoyée voir ce dont vous avez besoin pour achever Kalarus.

— De deux choses l'une. Soit nous engageons davantage de troupes – fiables – ici sur le front sud, et nous poussons l'offensive jusqu'à une victoire décisive, soit nous neutralisons les Canims sur le front nord afin de pouvoir attaquer Kalare des deux côtés à la fois.

Amara fit la grimace et hocha la tête.

— J'ai dans l'idée que ce sera plus ou moins le sujet du conseil à Élinarc.

Miles hocha gravement la tête et regarda d'un air sombre les troupes miniatures déployées sur la table.

— Maudits rebelles. Saloperies de Canims. Si ce nouveau capitaine, Rufus Scipion, était aussi bon que la rumeur le dit, on pourrait penser qu'il aurait déjà repoussé ces sales chiens jusqu'à la côte, depuis le temps. Il a probablement eu de la chance, c'est tout.

— C'est possible, répondit Amara en gardant une expression soigneusement neutre. (Elle attendait depuis déjà un moment de voir la réaction de Miles en découvrant l'identité du nouveau capitaine et ne voulait pas gâcher la surprise à présent.) L'avenir nous le dira, je suppose.

— De la chance, répéta Miles en grommelant.

* * *

— Tu as de la chance, Aléréen, dit Kitaï d'un ton brusque et résolument froid. Une femme moins patiente t'aurait déjà tordu le cou pour en finir avec toi, depuis le temps. Le mieux est

l'ennemi du bien, comme vous dites ; pourquoi t'obstiner ?

Assis par terre et haletant de l'effort fourni, Tavi leva les yeux.

— Ce n'est pas encore assez, répliqua-t-il. Je n'ai toujours pas atteint mes objectifs. Et je suis toujours incapable de produire la moindre manifestation.

Kitaï leva les yeux au ciel et sauta de la branche d'arbre sur laquelle elle était assise, se laissant tomber avec légèreté sur l'herbe moelleuse du vallon. La jeune Marate portait un haut-de-chausses de cavalier, en cuir, et une des tuniques de rechange de Tavi – même si personne n'aurait pu la prendre pour un homme. Elle avait pris l'habitude de raser sa chevelure blanche et soyeuse à la façon des membres du Clan des Chevaux de son peuple : en ne laissant qu'une bande de cheveux longs qui s'étirait au centre du crâne, depuis le front jusqu'à la nuque, pour rappeler une crinière. Sa chevelure et sa peau pâles contrastaient nettement avec ses yeux d'un vert éclatant – exactement de la même couleur que ceux de Tavi – et donnaient à ses traits d'une beauté saisissante une nuance de férocité barbare. Tavi ne se lassait pas de la regarder.

— Aléréen, reprit-elle en fronçant les sourcils. Tu sais déjà faire bien plus que tu ne t'en es jamais cru capable. Pourquoi t'entêtes-tu ?

— Parce que forcer une furie à se manifester est la première étape pour apprendre toutes les techniques de furifèvrerie les plus avancées, répondit-il. La furifèvrerie interne, c'est très bien, mais tous les trucs impressionnants sont fondés sur la manifestation. Lancer des boules de feu. Guérir. Manipuler les phénomènes climatiques. *Voler*, Kitaï. Imagine un peu !

— Pourquoi voler quand tu peux chevaucher ? demanda-t-elle, comme si c'était une de ces questions que seul le dernier des idiots pouvait l'avoir poussée à formuler.

Puis, l'air grave, elle s'accroupit pour planter son regard dans celui de Tavi.

Malgré lui, le jeune homme haussa les sourcils. C'était une attitude qu'elle n'adoptait que quand elle était sérieuse. Il se tourna vers elle pour lui accorder toute son attention.

— Tu te surmènes, *chala*, dit Kitaï. (Elle lui caressa la joue de

sa main fine.) La guerre de la légion. Ton travail pour Gaius. Ces séances d'entraînement. Tu sautes trop de repas. Tu laisses filer trop d'heures de sommeil.

Tavi s'abandonna un moment contre la chaleur de sa paume, et ferma les paupières. Il avait mal partout et, dernièrement, ses yeux le picotaient presque en permanence. Ses séances d'entraînement étaient souvent immédiatement suivies de violentes migraines, qui l'empêchaient de manger ou même de dormir pendant un certain laps de temps. Non qu'il ait vraiment d'autre choix que de sacrifier le temps qu'il aurait autrement consacré à ces besoins vitaux. Le commandement de la Première Aléréenne était une responsabilité assez importante pour absorber n'importe qui, et ses devoirs de Curseur exigeaient de lui, en plus de ses obligations de capitaine de la légion, qu'il réunisse toutes les informations qu'il pouvait trouver pour en faire un rapport à ses supérieurs. Seule cette extraordinaire endurance qu'il pensait devoir à son lien avec Kitaï lui permettait de trouver le temps et l'énergie nécessaires pour s'exercer autant que possible aux dérisoires charmes de furifèvrerie qu'il était parvenu à maîtriser. Mais, son rythme de vie commençait malgré tout à l'user, et il en avait pleinement conscience.

Kitaï avait probablement raison.

— Peut-être, reconnut-il. Mais je n'ai pas vraiment le choix dans l'immédiat. Il faut des années d'entraînement pour développer ses talents de furifèvre, et je commence avec presque quinze ans de retard.

— Je persiste à penser que tu devrais en parler à quelqu'un. Cela irait peut-être plus vite si tu avais un professeur.

Tavi secoua la tête.

— Non.

Kitaï fit entendre un sifflement exaspéré.

— Mais enfin, pourquoi ?

— Parce que pour l'instant je ne sais vraiment pas faire grand-chose, globalement. Je préfère que le peu de talent dont je dispose s'accompagne d'un effet de surprise si jamais j'étais forcé de m'en servir.

Kitaï secoua la tête.

— Ça ne vaut pas les risques que tu prends en essayant d'apprendre tout seul.

— Je suis allé à l'Académie. Je connais la théorie sur le bout des doigts, rétorqua Tavi. (Chacune de ces heures de cours synonymes d'ennui, d'humiliation et d'échec était gravée dans sa mémoire avec tous ses autres cauchemars d'enfance.) Ça fait deux ans, et on n'a eu aucun problème.

— Pour l'instant, peut-être. Je m'y connais peu en furifèvrerie, Aléréen, mais suffisamment tout de même pour savoir à quel point cela peut être dangereux. Et je ne suis pas la seule. Ne crois-tu pas que cela découragerait tes ennemis potentiels de savoir que tu es un puissant furifèvre ?

— Oui, mais… pour le moment, on ne dit rien à personne, insista Tavi avec obstination.

— Pourquoi ?

Il détourna son regard du sien pour le perdre dans le lointain pendant un long moment.

— Je ne suis pas sûr, finit-il par répondre avec douceur. Ce n'est pas encore le moment. J'en ai le sentiment. La conviction. (Il secoua la tête.) Je ne sais pas comment t'expliquer, mais j'ai besoin que tu me fasses confiance.

Kitaï le dévisagea en fronçant les sourcils, puis elle se pencha et déposa tendrement un baiser sur son front avant d'appuyer sa tempe contre la sienne.

— Tu es fou. Et je suis folle de t'écouter. Mais c'est d'accord.

Tavi laissa doucement retomber sa tête contre celle de la jeune femme.

— Merci.

— Je me réserve le droit de changer d'avis, bien sûr.

— Bien sûr, répondit Tavi, laissant un sourire fatigué se dessiner sur ses lèvres. (Il prit une grande inspiration et rassembla ses forces.) Bien. J'essaie une dernière fois d'invoquer cette furie de roche, et ça ira pour aujourd'hui.

— Non, répliqua Kitaï d'un ton sans appel. Ça suffit pour aujourd'hui. Des choses bien plus urgentes requièrent ton attention.

Tavi la regarda d'un air déconcerté.

— Et quoi donc ?

D’un simple mouvement d’ondulation de son dos et de ses bras, Kitaï ôta sa tunique blanche et pressa sa peau nue contre le torse de Tavi. Elle enroula les bras autour de son cou et approcha ses lèvres des siennes pour y déposer un baiser brûlant.

Tavi émit un faible son de protestation, mais le parfum de la jeune femme, un mélange de fleurs sauvages et de trèfle écrasés où perçait une note de savon, lui parvint aux narines et submergea ses sens, tandis que la passion brûlante de son baiser, la chaleur de sa bouche et de ses mains empressées le rendaient incapable de faire autre chose que de répondre à ses caresses. Soudain, Tavi ne trouva plus aucune raison valable de dissuader la jeune Marate, et il ne se rappelait d’ailleurs plus que très vaguement pourquoi il avait essayé d’en trouver une. Il glissa les mains autour de sa taille, caressant la peau chaude, douce et pâle de son dos nu, traçant du bout des doigts les contours de ses muscles fins et puissants, et il lui rendit son baiser avec une ardeur croissante.

Kitaï laissa échappa un petit gémissement de désir et lui arracha presque littéralement sa chemise. Elle le poussa dans l’herbe épaisse mais, se servant de l’élan de sa chute, il tourna sur lui-même pour la coincer sous lui. Avec un petit rire malicieux et sensuel, elle se cambra à sa rencontre tandis qu’il l’embrassait de nouveau. Elle fit glisser ses mains vers les épaules de Tavi avant de les laisser redescendre en faisant courir ses ongles sur sa peau, lui procurant une sensation si délicieusement intense et enivrante qu’il ne vit la légionnaire de cavalerie qui approchait que lorsque les bottes de celle-ci apparurent à un mètre de son nez.

Tavi poussa un glapissement et se sentit rougir de la tête aux pieds. Attrapant en hâte sa tunique, il se redressa avec la quasi-certitude qu’il n’allait pas tarder à mourir de honte.

Kitaï resta un moment alanguie dans l’herbe, visiblement peu préoccupée par sa propre nudité, et laissa échapper un petit soupir plein de regret avant de commencer à se redresser elle aussi.

— Salut, Enna.

— Bonjour, Kitaï, répondit la cavalière.

Comme Kitaï, elle était vêtue de bottes et d'un pantalon à l'aléréenne, et arborait par ailleurs une cotte d'armes en cuir inspirée de l'armure des légions. Et comme elle, ses cheveux étaient coupés en une longue crinière qui flottait librement dans son dos, à la différence que les siens étaient teints d'un bleu éclatant. Vétérane du Clan des Chevaux, la Marate tenait nonchalamment une lance de cavalerie à la main et leur souriait, debout devant eux.

— Vous n'êtes pas obligés d'arrêter parce que je suis là, vous savez. Il est temps que je puisse examiner d'un peu plus près cet Aléréen que tu as choisi.

Kitaï lui rendit son sourire.

— Veille à ne faire que regarder.

Enna pencha la tête pour étudier Tavi avec une franchise qui accomplit l'impossible : le mettre encore plus mal à l'aise qu'il l'était déjà.

— Est-il toujours si rose ? demanda Enna. Ou bien est-ce seulement quelque chose qu'il fait pour t'amuser ?

— Par les Corbeaux ! grommela Tavi en renfilant sa tunique avec des gestes brusques.

Kitaï éclata de rire puis répondit :

— Il m'amuse constamment, cousine.

Enna se rembrunit.

— Mais ce n'est pas un cheval.

— Personne n'est parfait, répondit doucement Kitaï.

Tavi s'éclaircit la voix et s'efforça de se rappeler qui était le capitaine de cette légion.

— Centurion, dit-il en prenant le ton calme et posé qu'il utilisait toujours dès lors qu'il s'agissait d'affaires militaires. Avez-vous un rapport à faire ?

L'intérêt et l'amusement d'Enna s'attardèrent dans ses yeux, mais elle se mit au garde-à-vous et le salua, en portant vivement un poing à son cœur.

— Capitaine. Sire Cyril vous salue et a pensé que vous aimeriez savoir qu'Ehren est revenu.

Tavi lui jeta un vif coup d'œil et inspira profondément. Son cœur fit un bond dans sa poitrine, sous un élan à la fois de soulagement et d'angoisse. Ehren était rentré vivant de sa

dangereuse mission au cœur du territoire aléréen occupé par les cruels Canims, et Tavi était profondément soulagé qu'il soit de retour en un seul morceau. Mais son ami n'était pas censé rentrer aussi tôt, et c'était là la raison de son inquiétude. Ehren avait sûrement écourté sa mission parce qu'il avait découvert quelque chose qui ne pouvait pas attendre. Tavi avait plus d'une hypothèse sinistre quant à ce qui pouvait être assez important pour inciter son ami et coCurseur à faire pareille chose, et la moins déplaisante d'entre elles était déjà fort alarmante.

— Kitaï, dit-il calmement en tournant les yeux vers elle.

La jeune Marate était déjà partie détacher les chevaux qu'ils avaient laissés à quelques pas, tout en faisant glisser sa tunique sur la douce cambrure de son dos.

— Enna, continua Tavi, partez en avant. Dites au Tribun Maximus que je veux voir ses quatre ailes de cavalerie prêtes à partir, et alertez le Tribun Crassus que ses Chevaliers feraient mieux de se préparer eux aussi.

Enna hocha vivement la tête.

— Bien, capitaine. Que dois-je dire au primipile ?

— Dites-lui que je veux trouver les Corbeaux de Guerre en selle. Rien de plus. Valiar Marcus sait mieux que moi ce qui doit être fait.

Entre-temps, Kitaï était revenue avec les montures. Tavi enfourcha vivement la sienne, un cheval noir aux jambes longues et au large poitrail qu'il avait baptisé Acteon. L'étalon était un cadeau de Hashat, la tante de Kitaï. Enfin, pas exactement un cadeau, car le Clan des Chevaux ne considérait pas son animal totem comme un objet à offrir. D'après ce que Tavi avait compris, on l'avait confié aux soins du cheval pour tout ce qui requérait de la vitesse, et l'animal lui avait été confié pour tout le reste. Jusqu'à maintenant, cet arrangement fonctionnait bien.

Tavi fit faire volte-face à Acteon tandis que Kitaï enfourchait son propre coursier élevé par les barbares, une jument gris pommelé qui avait plus d'endurance au galop que tout cheval aléréen de la connaissance de Tavi. Enna fit demi-tour et repartit d'une foulée bondissante vers son propre rouan, équipé du bout de cuir minimaliste que les Marats qualifiaient de selle,

et le lança immédiatement au galop. Il n'aurait servi à rien d'essayer de la suivre : aucun cavalier dans tout Carna n'aurait pu tenir le rythme d'un membre du Clan des Chevaux.

Tavi n'eut rien besoin de dire à Kitaï. Tous deux avaient déjà fait tant de sorties à cheval ensemble que c'était désormais pour eux une question de routine que de prendre le galop de conserve ; et, dans un fracassant bruit de sabots, ils regagnèrent les fortifications de la Première Aléréenne à Élinarc.

* * *

— Je sais bien que nous n'en avons pas encore reçu l'ordre, gronda Valiar Marcus en fusillant le maître d'écurie du regard. Mais même s'il ne vient jamais, c'est un bon exercice pour mes hommes. Alors, saperlipopette ! allez me harnacher ces montures pour les Corbeaux de Guerre et plus vite que ça, ou je vous fais fouetter au pilori, espèce de fainéant !

Le maître d'écurie de la Première Cohorte d'infanterie montée d'Aléra salua le primipile d'un air maussade et s'en fut d'un pas hâtif, en hurlant des ordres aux palefreniers qui s'occupaient des montures supplémentaires. Marcus le regarda s'éloigner en fronçant les sourcils. Il fallait pratiquement botter les fesses à cet homme pour qu'il fasse son travail, et le primipile commençait à être trop vieux pour consacrer autant d'énergie à des crétins. Le royaume avait beau se battre désespérément contre la plus grave menace à son intégrité depuis au moins quatre cents ans, il restait toujours aussi difficile, semblait-il, de trouver du personnel compétent.

Marcus traversa d'un pas vif le campement de la Première Aléréenne, dont les tentes s'étendaient en rangs taillés au cordeau à l'abri des remparts de la ville construite de part et d'autre de l'Élinarc, l'énorme pont qui enjambait le large Tibre. Sur son chemin, il s'arrêta pour échanger rapidement quelques mots avec plusieurs centurions, les alertant qu'il se passait quelque chose chez les officiers. Une fois sur deux, cela signifiait seulement que les troupes allaient recevoir l'ordre de se dépêcher d'attendre, mais les centurions gagnaient toujours à avoir l'air prêts et imperturbables, quelle que soit la soudaineté

ou l'urgence des nouvelles.

Marcus continua son chemin à travers la ville. Celle-ci s'était considérablement étendue depuis deux ans que la Première Aléréenne s'en servait comme base d'opérations. En fait, la moitié sud avait été entièrement reconstruite sur ses ruines et transformée en une forteresse qui avait résisté à deux violents assauts par les guerriers d'élite canims, et quatre autres par leurs marées de conscrits hurlants, avant que le capitaine prenne l'initiative et passe à l'offensive, attaquant les envahisseurs assez durement pour leur apprendre à garder leurs distances par rapport au pont de l'Élinarc. Les rues étaient pleines de réfugiés qui avaient fui le territoire occupé au sud et, sur les marchés, la nourriture était devenue scandaleusement chère : il n'y en avait tout simplement pas assez pour tout le monde, et la demande avait fait grimper les prix de manière exorbitante.

Marcus continua sa route sans ralentir. Personne ne se mettait sur son chemin. Bien qu'il ne soit pas très grand, ni d'apparence particulièrement redoutable, la foule sentait d'une façon ou d'une autre sa détermination et s'écartait devant lui.

Le primipile atteignit le quartier de commandement juste au moment où un martèlement rythmé de sabots commençait à se faire entendre sur les pavés. Une demi-douzaine des auxiliaires marats de la Première Aléréenne arrivèrent au galop dans la rue, ouvrant le passage au capitaine et à l'Ambassadrice marate, rentrés prématurément de leur promenade à cheval quotidienne, tandis que six autres fermaient la marche. Depuis que ces dangereux assassins canims qu'on avait appris à connaître sous le nom de « Chasseurs » avaient tenté de s'en prendre au capitaine et à sa maîtresse, le jeune homme n'était jamais resté sans protection.

Marcus se renfrogna. Le *singulare* du capitaine, son garde du corps personnel, son ombre qui, d'ordinaire, était rarement à plus de quelques mètres de lui, n'était toujours pas rentré au camp. Aucune explication n'avait été donnée quant à la raison de son absence, ni sur l'endroit où il était allé. Mais ce n'était pas à Marcus d'interroger le capitaine sur ce point. En tant que primipile, c'est-à-dire premier centurion de la légion, il

entretenait des rapports privilégiés avec le commandement, comparé à tout autre fantassin de la Première Aléréenne ; mais s'il jouissait d'une plus grande autorité que ses homologues, celle-ci n'en avait pas moins ses limites, qu'il n'osait pas dépasser.

Par crainte que les gens ne se mettent à poser des questions qui pourraient être dangereuses.

Marcus s'ébroua pour chasser ces pensées désagréables et le pincement d'anxiété qui lui tordait le ventre chaque fois qu'il les laissait s'imposer à son esprit.

— Marcus, dit le capitaine. (Ils échangèrent un rapide salut.) Qu'avez-vous entendu ?

— Je viens seulement d'arriver, capitaine, répondit le primipile.

Le jeune homme hocha la tête.

— J'ai fait donner l'ordre de tenir les auxiliaires prêts à monter en selle, et les Corbeaux de Guerre également.

— C'est déjà fait, capitaine.

— Brave homme ! s'exclama le capitaine en adressant à Marcus un sourire éclatant, surprenant de juvénilité.

Ces deux dernières années avaient par moments fait oublier au primipile lui-même le jeune âge de son capitaine. Ce dernier avait guidé la légion désormais vétérane dans les méandres d'une guerre de manœuvres meurtrière contre un ennemi impitoyable, avec sang-froid, courage et intelligence, toujours en première ligne, affrontant jusqu'au bout le danger aux côtés de ses hommes. Ce qui lui valait leur adoration. L'aisance et la compétence avec lesquelles le jeune capitaine exerçait le commandement étaient telles qu'il semblait fait pour de telles fonctions.

Et c'était parfaitement naturel puisqu'il était bel et bien né pour ça.

Marcus ressentit un nouveau pincement au ventre. Quoi que le jeune homme puisse devenir avec le temps, pour l'instant il était le capitaine ; un capitaine digne de la loyauté de Marcus. Digne de son respect.

Et de ton honnêteté, chuchota dans son cœur une petite voix pernicieuse.

— Venez, dit le capitaine, les yeux fixés, et manifestement les pensées aussi, sur le poste de commandement. Si Ehren est de retour si tôt, c'est qu'il a des renseignements qui ne peuvent attendre. Allons découvrir de quoi il s'agit.

Valiar Marcus, dont c'était le nom d'emprunt, suivit le capitaine Rufus Scipion, dont c'était *également* le nom d'emprunt, dans le poste de commandement en pierre fortifié, en luttant contre la soudaine conviction que les jours où il pourrait encore prétendre être quelqu'un d'autre étaient comptés.

* * *

L'Exploitante Isana de la vallée de Calderon grimaça lorsque le chariot heurta un nid-de-poule dans la route et lui fit faire une bavure dans la colonne de nombres qu'elle était en train de copier sur sa petite écritoire. Elle prit un moment pour reprendre sa respiration et se calmer, s'efforçant de se rappeler que sa frustration était due à de longues semaines de labeur et de voyage, et non à l'incompétence des constructeurs du chariot, de son conducteur, des bêtes qui le tiraient ou encore des terrassiers qui avaient fait la route.

Elle tendit la main pour prendre une nouvelle feuille de papier, mais elle s'aperçut que la boîte en bois était vide.

— Myra, dit-elle, appelant la fille du conducteur. Est-ce qu'il vous reste du papier ?

— Oui, madame, répondit une voix fraîche.

Le chariot grinça quelques instants alors que quelqu'un s'agitait sur le siège avant, puis le rideau qui séparait celui-ci de l'arrière bâché du véhicule s'entrouvrit, et une adorable jeune fille maigrelette aux cheveux frisés apparut et lui tendit une feuille vierge.

— Soyez louée, mon enfant, dit Isana en la prenant.

— Il n'y a pas de quoi, madame, répondit Myra avec un sourire radieux. Vous saviez que nous sommes sur le territoire des réfugiés, maintenant ? Le garde nous a montré, à papa et à moi, le théâtre d'une scarmouche avec les Canims qui a eu lieu juste là, au bord de la route.

— Une escarmouche, ma chérie, la reprit Isana. Eh oui ! je sais qu'il y a eu des combats des deux côtés du fleuve.

Myra hocha la tête, l'attention se lisant dans ses yeux sombres et le sérieux sur son jeune visage.

— Cette caravane est très importante, n'est-ce pas, madame ?

Isana recommença sa page ratée. L'enthousiasme qu'elle percevait chez la jeune fille était sapé par un sentiment d'inquiétude naissante, une émotion qu'Isana ressentait, grâce à la présence constante et indéfectible de sa furie d'eau, Rill, aussi clairement que sa propre impatience pleine de lassitude.

— Oui, répondit-elle, en gardant un ton calme et ferme pour rassurer la jeune fille. C'est pour cela que nous sommes si bien protégés. La nourriture et le matériel que nous apportons aux réfugiés les aideront à survivre à l'hiver qui approche.

— Et sans ça, ils mourraient de faim, fit Myra. Nous les aidons, donc.

— Exactement.

— Et c'est grâce à vous !

C'était là une simplification prodigieusement excessive, mais cela ne servait pas à grand-chose d'essayer de l'expliquer à la fille du conducteur.

— Les ravitaillements et l'argent viennent d'un grand nombre de Citoyennes importantes et généreuses, répondit Isana. Les dirigeantes de la Ligue Dianique. Je ne fais que veiller à l'organisation.

Myra fronça les sourcils.

— Mais papa dit que, sans vous, toutes ces vieilles bonnes femmes n'auraient rien fait !

C'était en partie vrai, même si Isana n'aurait guère aimé être celle qui qualifierait dame Placida, entre autres, de « vieille bonne femme ». Mais elle avait effectivement réussi, à force de pourparlers, à faire de la notoriété publique que lui avait apportée son rôle d'étendard de ralliement de la Ligue Dianique autour de dame Aquitaine quelque chose de bien plus utile qu'un simple moyen pour sa patronne d'épancher sa soif de pouvoir. Dame Aquitaine n'avait pas été du tout amusée par l'usage qu'Isana avait fait de l'influence qu'elle en avait retirée, mais, si la Haute Duchesse avait essayé de miner le projet d'aide

humanitaire d'Isana, cela aurait retourné contre elle un grand nombre de membres de la Ligue, et elle en était parfaitement consciente. Ces derniers temps, l'infime frémissement d'agacement qu'Isana percevait chez dame Aquitaine chaque fois qu'elle parlait avec elle suffisait presque à justifier les heures d'efforts qu'elle avait dû fournir pour obtenir des appuis et constituer le convoi d'aide. Même si, pour être tout à fait honnête avec elle-même, cette petite victoire n'était rien comparée à la détresse et aux souffrances que la caravane allait soulager.

Isana apportait de l'*aide*. Elle faisait quelque chose de bien, quelque chose dont elle pouvait être fière – dont Septimus aurait été fier.

Elle retint simultanément un sourire et les larmes qui miroitaient dans ses yeux.

— Tout le monde voulait faire quelque chose pour aider les réfugiés, mon enfant. Ils avaient seulement besoin que quelqu'un leur en donne le moyen.

Myra se mordilla un ongle et la regarda sans détourner les yeux.

— Papa dit que vous êtes importante.

Isana lui sourit.

— Tout le monde est important.

— Myra, appela le charretier depuis l'avant du véhicule. Reviens, maintenant, et laisse l'Exploitante travailler.

— J'arrive, papa, répondit la jeune fille.

Avec un sourire à l'adresse d'Isana, elle se dépêcha de ressortir.

Isana se remit à son inventaire et n'en releva pas les yeux jusqu'à ce que la caravane fasse sa halte de la mi-journée. Elle continua à travailler pendant que les charretiers et les muletiers prenaient leur déjeuner. Après tout, elle n'avait pas marché, conduit ou rempli des chariots toute la matinée, elle.

Soudain, une sommation retentit à l'extérieur, lancée par l'un des gardes montés, et Isana se crispa. Si la caravane ne contenait pas beaucoup d'argent, elle transportait en revanche une quantité considérable de matériel utile et de valeur. Bien qu'elle représente une trop grosse cible pour des bandits, le

risque existait toujours que les Canims s'emparent des vivres et du matériel pour nourrir leurs propres troupes qui étaient sûrement affamées.

Aucun fracas ne se fit entendre, cependant, aussi Isana se détendit-elle et continua son inventaire, jusqu'à ce qu'un bruit de sabots signale l'approche d'un cheval qui s'arrêta à hauteur du chariot.

Isana leva les yeux, fronçant légèrement les sourcils, concentrée sur son lien avec Rill, et soudain elle se leva d'un bond, renversant son encrier sur sa page la plus récente, sans s'en soucier le moins du monde. Elle avait le cœur qui battait d'un émoi puéril pour une femme de son âge, ou de son rang et avec ses responsabilités, et se surprit à se recoiffer avec nervosité et à lisser sa robe. Puis elle regarda avec désarroi ses doigts tachés d'encre. Elle avait sûrement réussi à maculer sa tenue tout entière, et probablement aussi son visage. Elle sentit le feu lui monter aux joues.

À l'extérieur du véhicule, des bottes touchèrent le sol et le cheval piétina. On frappa aux planches du chariot.

En proie à un léger sentiment de ridicule, Isana écarta les rideaux d'une main et descendit, émergeant au soleil de midi d'un des premiers jours du printemps dans le val d'Amarante.

Un homme de taille moyenne l'attendait, les cheveux coupés ras à la mode légionnaire et revêtu d'une armure toute simple qui avait visiblement bien servi. Un côté de son visage révélait des traits énergiques et burinés. L'autre moitié était défigurée par d'horribles cicatrices de brûlure autour du sceau dont la légion marquait les lâches, sur le haut de la pommette. Il portait une simple épée au côté, et la demi-cape écarlate d'un *singulare*.

Isana sentit de nouveau son pouls s'accélérer tandis qu'elle lui souriait en disant :

— Araris.

Le visage de l'homme se fendit d'un de ses rares et si fugaces sourires, et son regard s'illumina presque littéralement de l'intérieur. La soudaine chaleur de ses émotions submergea Isana, qui n'aurait pas été étonnée de se mettre à flotter dans les airs. Elle percevait la joie et le plaisir qu'il éprouvait à la voir,

son affection, et une pointe de désir nonchalamment maîtrisé dont elle devina qu'il allait faire naître sur ses pommettes à elle deux taches roses.

— Isana, répondit-il avec douceur.

Elle lui tendit la main. Il la prit et se pencha dessus, effleurant des lèvres le dos de ses doigts. La chaleur de son haleine fut pour Isana comme un impact dont l'onde de choc remonta délicieusement son bras pour courir en dansant le long de chacun de ses nerfs.

Araris se redressa, les yeux étincelants, en resserrant très légèrement les doigts sur les siens.

— Tu es… (De petites rides apparurent au coin de ses yeux.)… pleine d'encre.

Isana rejeta la tête en arrière avec un éclat de rire.

— Et ravissante, ajouta-t-il. Tu m'as manqué.

— Tu m'as manqué aussi, répondit-elle en posant son autre main par-dessus la sienne. Que fais-tu ici ? Nous étions censés arriver à la ville d'Élinarc dans seulement deux jours.

Le sourire d'Araris s'estompa quelque peu.

— J'ai un message pour toi. Est-ce qu'on peut parler ici ?

Isana jeta un coup d'œil autour d'eux. Les charretiers et leurs équipes étaient assis autour d'un déjeuner frugal près du chariot du cuisinier, un peu plus bas dans le convoi. Il n'y avait personne dans les environs.

— Je crois.

Araris hocha brièvement la tête.

— Je suis ici pour te rappeler que, bien évidemment, si tu es apparentée à Tavi, tu n'as en revanche jamais rencontré Rufus Scipion. Et tu dois prendre toutes les précautions nécessaires pour ne pas dévoiler son identité.

— Bien sûr, répondit Isana avec un soupir. Je ne suis pas encore complètement sénile. Quoi d'autre ?

Araris la regarda longuement dans les yeux, avant de reprendre :

— Lorsqu'il était enfant, il était parfaitement normal que tu décides à sa place. (Il se pencha en avant, resserrant les doigts sur les siens pour appuyer discrètement ses paroles.) Ce n'est plus un enfant désormais.

Isana sentit ses épaules se crisper.

— Que veux-tu dire par là ?

— Je veux dire, répondit-il sans se départir de sa douceur, qu'il a le droit de savoir, Isana. Il a le droit de connaître la vérité. Il a le droit de prendre lui-même ses décisions, maintenant.

Isana releva vivement le menton, vingt années d'inquiétudes et de prudence quotidiennes se condensant en une brusque flambée d'indignation et de colère.

— Oh ? Et qui es-tu pour décider pareille chose ?

Araris resta impassible.

— Son *singulare*, Isana. Son garde du corps et protecteur. Je veille à son bien-être et je défends sa vie et sa liberté, au prix des miennes s'il le faut. Et, à mon avis, ignorer certaines choses peut se révéler dangereux pour lui. Mortel, même.

Isana se mordit la lèvre et baissa les yeux, incapable de soutenir le regard calme et ferme d'Araris, submergée par son amour éternel et indéfectible, pleinement consciente de sa sollicitude envers elle, de son respect et de sa sincérité absolue.

Il lui souleva le menton du bout des doigts, la forçant à le regarder.

— Isana. C'est ton fils. C'est à toi de le lui dire. (Il secoua la tête.) Mais si tu ne peux pas – ou ne veux pas –, je le ferai.

Il avait gardé un ton calme et posé, mais cela n'empêcha pas Isana de tressaillir à ces mots.

— En sommes-nous arrivés là ? Vraiment ?

— Oui.

Cette réponse toute simple ne laissait pas le moindre doute. Isana se mordit de nouveau la lèvre.

— Il… Est-ce qu'il comprendra ? Pourquoi j'ai été obligée de faire ça ? De lui mentir… (Elle secoua la tête.) Il a grandi si *vite*, Araris.

— Il comprendra, répondit-il doucement. Ou pas. Mais de toute façon, il mérite de savoir. Il en a besoin.

Isana frissonna et, de lui-même, Araris s'avança pour la prendre dans ses bras. Elle se laissa aller contre lui avec reconnaissance, les yeux clos. Le soleil printanier avait chauffé son armure et il donnait une impression de stabilité, de

constance, tel un rocher immuable au milieu d'un torrent. C'était exactement ce qu'il était. Il avait toujours été là pour elle, et pour Tavi. Il avait toujours veillé sur eux, les avait aidés, protégés ; sa présence et sa loyauté étaient si fondamentales qu'elle n'avait jamais vraiment songé à les tester, pas plus qu'elle n'aurait essayé de vérifier que le feu était chaud ou l'eau mouillée.

Néanmoins, cette perspective la terrifiait. Dire la vérité à Tavi, après la lui avoir cachée pendant tant d'années. L'avoir cachée à tous.

— Je ne veux pas lui dire, dit-elle doucement.

Araris hocha la tête, silencieux et grave.

— Mais tu as raison, ajouta-t-elle.

Il acquiesça de nouveau.

— Je vais le faire.

Chapitre premier

— J'ai mal au cul, dit Antillar Maximus, Tribun Auxiliarus de la Première Aléréenne.

— J'ai mal au cul, *monsieur*, le reprit Tavi.

— Ho ! Droit sacré.

Tavi, qui était couché sur le ventre et scrutait attentivement la vallée en contrebas à travers les herbes du val jaunies et brunies par l'hiver, répondit d'un grognement.

— Imagine un peu si tu avais dû venir jusqu'ici à pied plutôt qu'à cheval.

— Non, merci, monsieur, répliqua Max. Je suis trop occupé à imaginer ce qui aurait été si j'avais décidé de rester à l'Académie quelques semestres de plus pour peaufiner mes talents de terrafèvre en compagnie de belles et riches jeunes Citoyennes, au lieu de sillonner le fin fond de la cambrousse à cheval pour trouver de gros monstres terrifiants à qui chercher des noises.

Les deux jeunes gens étaient allongés sur le sol, et Max, tout en étant intarissable, prenait bien soin de ne pas élever la voix au-dessus du simple murmure. Tant qu'ils ne se relevaient pas pour offrir aux regards des troupes ennemies traversant la vallée leur silhouette magnifiquement dessinée, ils étaient suffisamment loin en amont pour ne pas être repérés. Normalement.

— Je dirais qu'ils sont quatre mille, murmura Tavi au bout d'un moment. Et toi ?

— Quatre mille deux cents, répondit promptement Max.

Le grand Antillain passait peut-être son temps à se plaindre, mais il avait un sens de l'observation tout aussi aiguisé que celui de Tavi. En fait, ce dernier se fiait davantage à l'estimation de son ami qu'à la sienne.

Le jeune capitaine fronça les sourcils d'un air pensif.

— Alors, disons une cohorte pour assurer la sécurité du camp…

— … et une autre pour partir en reconnaissance et surveiller leurs arrières pendant qu'ils avancent, enchaîna Max, suivant le même raisonnement.

— Par les Corbeaux ! dit Tavi avec un soupir. Une légion entière !

Max acquiesça d'un grognement sinistre.

— On dirait bien.

Tavi sentit un petit frisson glacé lui courir dans le ventre.

Dans la vallée en contrebas, une armée de Canims traversait les herbes sèches. Les guerriers à tête de loup maintenaient une allure régulière, trois bons milliers d'entre eux formant un fer à cheval approximatif autour d'un noyau compact de troupes lourdement cuirassées qui marchaient en rangs. Tavi n'aurait jamais lancé une attaque pour trois mille conscrits en déplacement. Les conscrits canims, avec leur discipline militaire minimale, n'étaient dangereux que du fait de leur nombre, leur taille et leur force considérables. Le Canim moyen faisait entre deux mètres et deux mètres cinquante, et cela dans sa position normale, à savoir légèrement accroupi. S'il s'était tenu droit, il aurait fait trente centimètres de plus, et la vitesse et la puissance que recélait cette maigre carrure étaient terrifiantes.

Néanmoins, l'armée canime, qui occupait désormais la majeure partie du territoire des villes de Cérès et de Kalare, pouvait bien se permettre de perdre trois mille de ses soldats les moins bons. C'était le noyau de soldats disciplinés qui marchaient en leur centre, membres de la caste des guerriers d'élite, qui avait attiré Tavi hors des fortifications.

Un millier de ces troupes endurcies, obéissantes et extrêmement dangereuses représentait le dixième de la force totale d'infanterie lourde canime. Dans tous leurs affrontements, la Première Aléréenne avait tué un nombre relativement limité de membres de la caste guerrière. Les pertes canimes avaient été presque entièrement infligées dans les rangs des conscrits. Nasaug, le chef des forces canimes, n'utilisait ses meilleures troupes que lors d'assauts redoutablement bien orchestrés, et la grande majorité des

Aléréens tués au combat l'avait été par cette caste.

La nouvelle rapportée par Ehren d'un millier d'entre eux en cours de déplacement avait représenté une occasion de porter un coup dur aux troupes de Nasaug. Mille n'était pas un nombre trop grand pour qu'il soit impossible d'en venir à bout, mais c'était néanmoins plus que suffisant pour représenter une atteinte significative au corps d'élite de l'ennemi. Lorsque Tavi avait appris par quel territoire ils passaient, il avait immédiatement envoyé ses unités les plus mobiles et les plus dangereuses sur le terrain.

Les Canims s'étaient engouffrés dans un piège mortel.

Cette vallée était remarquablement encaissée, et le lacis de petits rus qui la sillonnait fournissait assez d'eau pour assurer la pousse d'une herbe dense – qui n'était pas encore devenue l'océan de végétation luxuriante et verdoyante qu'elle serait quelques semaines plus tard. Pour le moment, c'était une caisse de quinze kilomètres de long sur mille cinq cents mètres de large remplie de matière inflammable et d'un millier des soldats d'élite de Nasaug.

Les Chevaliers Ignus de la Première Aléréenne étaient déjà en position. Au signal de Tavi, ils mettraient le feu à la vallée, tandis que les Chevaliers Aeris bien plus nombreux à leurs côtés utiliseraient leurs furies pour soulever une véritable tempête et lancer un brusque raz-de-marée de flammes et de fureur sur l'ennemi. Les Corbeaux de Guerre étaient postés à l'extrémité de la vallée, prêts à établir un contre-feu et à bloquer la seule issue, tandis que la cavalerie de Max se tenait prête à s'élancer depuis l'autre bout de la vallée pour écraser tout Canim qui réussirait à survivre à l'immolation.

C'était la raison pour laquelle la *deuxième* légion qui marchait à côté de la compagnie canime posait un problème.

Il s'agissait d'Aléréens.

Plus de quatre mille Aléréens portant l'attirail complet des légionnaires marchaient au coude à coude avec les ennemis ancestraux les plus dangereux du royaume, sous des étendards qui ne correspondaient à aucune des grandes cités d'Aléra. Pire, ils marchaient en bon ordre. Deux ans plus tôt, Tavi n'aurait jamais compris à quel point une manœuvre d'apparence si

simple était, en réalité, difficile. Il fallait une discipline de fer pour parvenir à une telle uniformité, et cela indiquait un degré de compétence inquiétant chez celui qui entraînait ces troupes.

— Une loupe, s'il te plaît, dit doucement Tavi.

Le grand Antillain se souleva légèrement, se pencha par-dessus son ami et tendit les mains devant lui, de chaque côté de son visage, les doigts écartés. L'air entre ses paumes se troubla, et soudain les troupes en contrebas semblèrent se rapprocher brusquement de plusieurs centaines de mètres, sous l'effet de la réfraction imprimée à l'air par ses furies, qui grossissait les détails aux yeux de Tavi.

— Ce ne sont pas des étendards kalariens, murmura le jeune homme après un moment d'observation.

Max fit entendre un grognement sceptique.

— Peut-être que Kalarus ne voulait pas être ouvertement associé à eux.

— Il a déjà attaqué ses voisins sans préavis, kidnappé plusieurs proches des autres Hauts Ducs, et fait assassiner des dizaines et des dizaines de Citoyens par les maniaques à sa botte, fit remarquer Tavi. Tu crois vraiment qu'il se soucie de cacher qu'il fricote avec les Canims, au point où il en est ?

— Présenté comme ça, non.

Tavi eut un grognement amusé.

— Regarde leur équipement.

Max leva les mains pour les placer devant son propre visage. Un moment plus tard, il fit part de ses observations :

— C'est du vieux. Je veux dire que tout semble en assez bon état, mais leur armure est d'un modèle qu'on ne fait plus depuis des années. Il leur manque beaucoup de pièces, aussi. Leurs jambières sont dépareillées, et leurs lances ne sont pas de la taille standard – ce genre de choses, quoi. Et c'est la première fois que je vois des étendards pareils. Brun et vert ? Qui utilise le brun et le vert pour des *étendards* ? Ils sont censés être *visibles*. C'est pour *ça* qu'ils sont faits.

— Exactement, répondit calmement Tavi, en observant la progression de la colonne ennemie.

— Ils sont presque en position, dit Max en baissant les mains. Une fois que leurs éléments de tête auront atteint ce

vieux ruisseau asséché, ils ne pourront jamais ressortir à temps, c'est sûr.

— Je les vois.

Max hocha la tête et se tut un instant. Tavi continua à regarder la légion, disciplinée mais partiellement équipée, marcher au pas à côté des énormes Canims sans se laisser distancer.

— Capitaine, reprit Max, ils sont en position. Il est temps de faire signe à Crassus.

— Ça n'a pas de sens, Max, répondit Tavi. Ça ne peut être qu'une légion de volontaires issus du territoire occupé. Qu'est-ce qui peut bien les pousser à se battre *au côté* d'une armée d'envahisseurs ?

— Qui sait ? Peut-être que Nasaug les y force. Qu'il retient leur famille prisonnière ou un truc comme ça.

— Non. Nasaug est trop intelligent pour ça. Tu n'enlèves pas à un homme son foyer et sa famille, et tu n'exiges pas qu'il te serve et t'obéisse, pour ensuite lui mettre une arme entre les mains et le faire accompagner de quatre mille amis tout aussi furieux et bien armés que lui.

— Capitaine, à ce stade, plus on repousse l'attaque et plus l'avant-garde canime va pouvoir faire pression sur les Corbeaux de Guerre à l'entrée de la vallée.

— *Pourquoi ?* insista Tavi, sans s'adresser vraiment à son ami. Pourquoi est-ce qu'ils sont *là-bas* ?

Le ton de Max se teinta d'une pointe de crispation.

— Capitaine, au point où on en est, c'est une question purement théorique. Dois-je donner l'ordre d'attaquer ?

Tavi ne détourna pas les yeux de la vallée en contrebas. Combattre les Canims était une chose. Il faisait cela depuis un certain temps. Il les respectait assez pour regretter de devoir les tuer, mais il savait qu'il n'avait guère le choix en la matière. Ils étaient en guerre. Si les Aléréens ne tuaient pas les Canims, ce serait l'inverse. C'était aussi simple que cela.

Sauf que la légion disparate en contrebas n'était pas composée de Canims. C'étaient des Aléréens. Des gens que Tavi avait juré de défendre et de protéger.

Mais c'étaient également des ennemis. Deux années de

combats avaient appris à Tavi que peu importaient l'expérience d'une armée ou le talent de son commandant, une seule constante restait invariable dans l'équation de la guerre : la mort.

Plus de quatre mille Aléréens étaient sur le point de mourir, d'une mort atroce, et ils n'auraient pas dû se trouver là. Tavi ne pouvait pas se permettre de laisser passer une cible aussi tentante que cette colonne vulnérable de troupes régulières – même si le seul moyen de les avoir était de détruire du même coup cette étrange légion, d'où qu'elle vienne.

Son devoir était clair.

Quatre mille Aléréens. Il était sur le point d'assassiner plus de quatre *mille* de ses compatriotes.

— Par les Corbeaux ! murmura-t-il.

Luttant contre une soudaine envie de vomir, il leva la main pour donner le bref signal qui serait relayé d'éclaireur en éclaireur pour ordonner à ses hommes de lancer l'attaque.

Mais avant qu'il ait eu le temps de le faire, il ressentit une étrange sensation, infime et venue de nulle part, de surprise et d'horreur. Il s'en étonna un instant avant de comprendre que ces émotions n'étaient pas les siennes. Il avait perçu, bien que vaguement, celles de quelqu'un d'autre dans le voisinage et il tourna brusquement la tête, paniqué.

L'éclaireur ennemi portait des vêtements amples au tissage grossier et sans fioritures, qui avaient été intentionnellement tachés de terre et de sucs végétaux. C'était un homme trapu et carré comme une brique, de petite taille, mais doté d'épaules grotesquement développées et d'un cou qui était réellement plus épais que la base de son crâne. En dépit de sa tenue miteuse, il avait de véritables bottes de légionnaire, et bien que son ceinturon en cuir soit luisant d'usure, l'arme qui y était pendue, au niveau de la hanche, était un véritable glaive ; et il n'y avait rien de vieux ou de miteux dans le court arc de chasse fortement incurvé qu'il tenait à la main. Il était sorti des hautes herbes et des broussailles sur la crête, à trois mètres à peine de Tavi.

Celui-ci ramena ses jambes sous lui et tira son couteau de sa ceinture en un éclair, lançant la lourde lame presque immédiatement après l'avoir dégainée. Il n'avait pas le temps

d'attraper l'arme correctement, de se préparer à tirer ou de viser. Le couteau traversa les airs en tournoyant sur lui-même, et Tavi remarqua que même si l'arme avait atteint l'éclaireur ennemi pointe la première, au lieu de s'écraser presque à plat sur le haut de son bras, elle ne lui aurait pas infligé plus qu'une simple égratignure.

Mais ce n'avait pas été le but de l'opération. D'un geste instinctif, l'éclaireur lâcha aussitôt la flèche encochée sur son arc, mais il s'écarta en tressaillant de la trajectoire du couteau tournoyant, ce qui dévia son tir.

Tavi chargea à la suite de son couteau, tête baissée, et enfonça une épaule cuirassée dans le ventre de son adversaire. Le choc de l'impact lui ébranla l'épaule et le cou, et l'éclaireur tomba avec un cri rauque et nauséeux. Tavi se jeta sur lui et, l'agrippant à deux mains par l'avant de sa tunique, lui décocha un coup de sa tête casquée au visage. Il sentit l'impact à travers l'acier et entendit le nez de son adversaire se briser avec un craquement spongieux.

L'éclaireur réagit en attrapant Tavi à la gorge d'une main d'acier. Le jeune homme sentit la force furiesquement accrue du terrafèvre et sut que s'il ne faisait rien, celui-ci allait lui rompre le cou.

Il donna un violent coup de son genou cuirassé entre les jambes de l'éclaireur et, l'espace d'un instant, l'étau de cette poigne meurtrière se desserra. Tavi redonna un coup de casque dans le visage de son adversaire, puis un autre, et l'homme retomba mollement au sol, inerte.

En tout, l'affrontement n'avait duré que trois ou quatre secondes.

Tavi lâcha son agresseur et se laissa tomber sur le dos, la gorge en feu. Il avait du mal à respirer et il craignit, l'espace d'un instant, que l'éclaireur ne lui ait écrasé la trachée, mais au bout de quelques secondes il réussit à prendre de grandes goulées d'air.

Max avait dégainé son épée et s'était immédiatement approché, mais Tavi avait réagi plus rapidement que lui, et le grand Antillain se tenait là, blême.

— Par les Corbeaux ! chuchota-t-il. Capitaine ?

— Ça va, répondit Tavi d'une voix étranglée. Est-ce qu'ils ont vu ? Entendu quoi que ce soit ?

Max se releva à demi et regarda lentement autour de lui, puis il se recoucha au sol.

— On aurait entendu du bruit, depuis le temps. (Il regarda son ami dans les yeux.) Capitaine, il faut que tu signales l'attaque *tout de suite*.

Tavi dévisagea le jeune homme qui gisait inconscient dans l'herbe. Il toucha le bord de son casque et vit en rebaissant la main que ses doigts étaient humides de sang.

— Je sais, continua Max à voix basse, d'un ton dur. Je sais que tu n'aimes pas tuer. Je sais que ce sont nos compatriotes. Je sais que c'est une décision difficile, terrible même. Mais c'est ça, la guerre, capitaine. C'est ton *devoir* de donner l'ordre d'attaquer.

— Fais signe à Crassus, répondit calmement Tavi.

Max laissa échapper un discret soupir de soulagement et hocha la tête en commençant à se lever.

— N'engage pas le combat, enchaîna Tavi. Regagne le point de ralliement et attends-nous là-bas.

Max le dévisagea en écarquillant les yeux.

S'essuyant les mains sur l'herbe sèche pour en enlever le sang, Tavi poursuivit :

— Préviens les Corbeaux de Guerre d'abandonner leur position et de se replier.

Max resta immobile un moment.

— Capitaine, dit-il doucement, une occasion pareille ne se reproduira pas.

Tavi leva les yeux vers son ami en durcissant le regard.

— On s'en va, Tribun. C'est un ordre.

— Bien, capitaine, répondit aussitôt Max, très calmement.

Puis il s'éloigna à travers les herbes pour aller, Tavi le savait, lancer les signaux qui seraient relayés par le cordon de cavaliers.

Il revint un moment plus tard et regarda les forces ennemies en contrebas commencer à sortir de la zone d'embuscade et à s'éloigner hors de portée.

— Par les Corbeaux, Calderon ! Pourquoi ?

— Pourquoi ne pas faire périr par le feu quatre mille de nos compatriotes ? demanda Tavi. (Il indiqua l'éclaireur qui gisait au sol.) Regarde-le, Max. Qu'est-ce que tu vois ?

Son ami examina longuement l'homme inconscient. Puis il fronça les sourcils, se pencha plus près et tira un peu sur la tunique de l'éclaireur avant de se redresser.

— Il a les muscles complètement disproportionnés et difformes. Il a été enchaîné à une roue ou à une charrue, pour qu'ils se développent de cette façon, constata-t-il d'une voix douce. Il a des cicatrices de coups de fouet. (Un tic fit se convulser sa joue droite, et Tavi ne pensait pas qu'il en avait conscience.) Sur les épaules. Sur le ventre. Et des marques sur le cou dues à un collier. C'est un esclave.

— *C'était* un esclave, rectifia calmement Tavi. Il n'a plus de collier. (Il indiqua d'un signe de tête l'armée en contrebas.) Nous voulions savoir ce qui pouvait pousser un Aléréen à se battre aux côtés d'un Canim, Max.

Son ami grimaça.

— Ils libèrent les esclaves.

Tavi acquiesça lentement.

— Combien ? demanda Max. Combien ils en ont, à ton avis ?

— Pas tant que ça. Ils n'ont pas beaucoup de matériel, à en juger par l'état de l'équipement de cet homme. Et s'ils levaient des troupes vraiment nombreuses, les espions d'Ehren en auraient entendu parler. Ce qui est logique.

— En quoi ?

Tavi indiqua de la tête la légion d'esclaves.

— Ces hommes savent que s'ils perdent, ils sont morts, Max. Certains esclaves vivent un enfer, mais ce n'est pas le cas d'une majorité d'entre eux. Si tu veux mon avis, ceux qui sont prêts à se battre courent beaucoup moins les rues que ceux qui veulent juste faire profil bas jusqu'à la fin des combats.

— Mais ceux-là vont se battre comme s'ils avaient les Corbeaux aux trousses, enchaîna Max d'un ton grave.

— Oui, répondit simplement Tavi.

Son ami garda un moment le silence, avant de reprendre :

— Raison de plus pour ordonner d'attaquer. Je sais pourquoi tu ne l'as pas fait. Les Grandes Furies savent que je partage tes

principes. Mais beaucoup d'hommes vont devoir mourir pour les arrêter, maintenant. Tu aurais pu accomplir la même chose sans pertes. Ça va nous coûter cher.

— Pas aussi cher que si nous étions à l'origine de toute une légion de martyrs. Si j'ai raison, alors pour l'instant, nous n'avons que quatre mille esclaves qui ont pris les armes. Si nous les avions anéantis, Max, si nous avions prouvé à chaque esclave du territoire occupé qu'Aléra se fiche de leur vie comme d'une plume de corbeau, Nasaug n'aurait pas quatre mille soldats frais et dispos prêts à se battre. Il aurait quarante mille volontaires indignés et terrifiés. Lis les livres d'histoire, Max. Les Canims l'ont fait. (Tavi secoua la tête.) C'est pour leur vie que les hommes se battent le plus farouchement – et pour leur liberté.

Max inspira lentement, ses traits rudes et séduisants contractés en une moue pensive.

— C'était un piège, dit-il doucement. On nous a offert ces guerriers comme appâts.

— C'est possible, oui, acquiesça Tavi. Mais Nasaug essaie autant que possible de planifier des opérations qui ne se résument pas qu'à un seul enjeu. Je crois qu'autre chose se joue ici.

— Quoi ?

— Un message. (Tavi se leva en désignant de la tête l'éclaireur inconscient.) Viens. On ferait mieux de décamper avant que ses amis remarquent son absence et viennent à sa recherche.

Sur ces mots, il se pencha pour faire rouler l'homme inerte sur le flanc.

— Que fais-tu ? demanda Max.

— Je veille à ce qu'il ne s'étouffe pas avec son propre sang. Allons-y.

Ils regagnèrent à croupetons l'endroit où ils avaient laissé leurs chevaux, cachés dans un épais boqueteau de pins.

— Tavi ? demanda Max.

— Oui ?

— Est-ce vraiment pour ça que tu n'as pas ordonné l'attaque ? Tu as vraiment cru que c'était un piège ?

Tavi regarda son ami dans les yeux.

— Tu crois que j'ai eu de la compassion pour eux.

— Non, je ne le crois pas, je le *sais*, par tous les Corbeaux ! Calderon. Je te connais. Mais nous sommes en guerre. Je ne suis pas sûr que tu puisses te le permettre. Pour toi comme pour tes hommes.

Tavi s'arrêta à côté d'Acteon, une main sur sa selle, l'autre sur sa bride, et garda les yeux dans le vide.

— Je crois, répondit-il doucement, que j'ai un devoir envers Aléra, Max. Envers tous les Aléréens.

Il prit une profonde inspiration et enfourcha sa monture. Puis il ajouta, d'un ton lointain et très calme :

— Eh oui. C'est pour ça que je ne les ai pas tous tués.

Max monta à son tour en selle et rejoignit Tavi pour regagner avec lui le point de ralliement.

— Ça me va, dit-il.

Il jeta par-dessus son épaule un coup d'œil à la crête qui s'étirait derrière eux et fit entendre un petit rire.

— Quoi ? demanda Tavi.

— Ton *singulare* te suit comme ton ombre depuis près de deux ans maintenant. Le premier jour où il n'est pas là, tu fonces sur le terrain et tu manques de te faire étrangler. Il va être furieux. Et Kitaï aussi.

Tavi fit entendre un petit rire rauque, qui lui racla douloureusement la gorge.

— Ne t'inquiète pas. Je me charge d'eux.

Le sourire de Max s'effaça.

— Le Sénateur Arnos espérait pouvoir se targuer d'une nouvelle victoire pour cette conférence avec le Premier Duc. Le Comité de Guerre et lui ne vont pas être contents d'apprendre que tu as laissé échapper ces troupes.

Tavi sentit son regard se durcir tandis que son sourire faisait place à une grimace hargneuse.

— Ne t'inquiète pas. Je me charge d'eux aussi.

Chapitre 2

— Primipile ! meugla un légionnaire.

Valiar Marcus avait passé plus d'années dans la légion que beaucoup de volontaires de la Première Aléréenne n'en avaient vécu tout court. Il avait beau avoir pris le troisième quart, et n'être endormi que depuis moins d'une heure, il se redressa aussitôt sur son lit de camp et posa les pieds sur le tapis grossier qu'il avait jeté au sol de sa tente, petite mais privative. Il avait déjà enfilé sa tunique et ses bottes lorsque le légionnaire entra.

— Centurion, dit Vilius en haletant, un jeune légionnaire de la troisième centurie de la cohorte. On nous a signalé du mouvement sur la route de l'est. Une force importante.

— Par les Corbeaux ! jura Marcus. Le convoi humanitaire.

Il essaya de tirer des conclusions de cette information, mais son cerveau embrumé par le sommeil ne se montrait pas coopératif. Il secoua la tête avec un grognement et la força à faire son devoir.

— Le capitaine a sûrement envoyé la cavalerie, les Chevaliers et les Corbeaux de Guerre sur la route. Il va essayer de tenir les Canims à distance assez longtemps pour laisser le convoi entrer dans la ville. (Il se retourna pour prendre son armure et l'enfila, fermant la rangée d'attaches au milieu avec une vitesse et une dextérité dues à de longues années de pratique.) La Première Cohorte va s'aligner sur les ouvrages défensifs de l'autre côté du camp de réfugiés. Dites aux Tribuns Martinus et Kellus que je leur recommande de positionner la Septième et la Neuvième de part et d'autre de la Première Cohorte. Nous partons dans cinq minutes.

Vilius frappa du poing son armure à hauteur de son cœur et sortit précipitamment de la tente.

Une fois qu'il fut parti, Marcus grimaça et se frotta

vigoureusement le cou, où une crampe lancinante s'était formée. Il devait s'être déchiré un muscle en se redressant si vite d'un sommeil profond, mais les Corbeaux l'emportent s'il laissait un seul de ces jeunes gens s'en rendre compte.

Peut-être se faisait-il trop vieux pour ce genre de choses.

Cinq minutes plus tard, la Première Cohorte, deux fois plus grosse que toute autre cohorte avec ses huit centuries, passait les portes lourdement fortifiées de la ville, au nord du Tibre. Elle sortit au pas de course, dans un martèlement régulier de bottes sur les pavés, qui devint un grondement de tonnerre étouffé lorsque la colonne arriva sur la terre plus molle. Marcus la guida sous le soleil pâle et voilé des nuages du matin, courant à côté du premier rang et lui imposant sa cadence. Ils traversèrent le dédale de tentes et de baraques qui s'étendait sur près d'un kilomètre à la ronde autour de la ville d'Élinarc.

Ce n'étaient pas les simples murs de terre tassée dont les légions se servaient depuis des temps immémoriaux qui défendaient l'autre bout du camp de réfugiés. C'étaient des ouvrages bâtis à partir d'argile puisée dans le lit et sur les berges du Tibre, puis cuite par ignifèvrerie pour en faire une substance plus dure que la plupart des pierres. Ces remparts étaient hauts de cinq mètres, épais de six et, s'ils n'avaient pas la solidité à toute épreuve de ceux de pierre que la furifèvrerie pouvait extraire du sol, ils étaient bien plus efficaces que des ouvrages de terre classiques ou qu'une palissade en bois.

Marcus fit monter la cohorte sur la muraille au-dessus de la large ouverture, où les hommes prirent position avec une rapidité due à un entraînement intensif. Il hurla sur les rares dont la performance n'avait pas été absolument parfaite, et la Première Cohorte tout entière se retrouva en position et prête à se battre avant même que les légionnaires de la Septième et de la Neuvième aient fini de sortir de la ville pour les rejoindre au pas cadencé.

Une demi-heure s'écoula dans un silence nerveux tandis que, derrière eux, les réfugiés désorientés entamaient une lente retraite à l'abri des remparts. Dans le ciel, plusieurs Chevaliers Aeris passèrent en trombe, propulsés par des vents impétueux, en direction ou en provenance de l'est. Marcus ressentait la

tension bourdonnante et familière de la peur qui le gagnait toujours lorsqu'il se préparait à combattre. Devoir défendre la ville d'une attaque sur ce flanc précis avait représenté le pire scénario envisageable, et personne n'avait imaginé que les choses pourraient vraiment en arriver là ; mais si les Canims avaient traversé le fleuve, alors lui et les hommes qui se trouvaient là, aux postes de défense d'avant-garde, étaient sur le point de passer une sale matinée. Et le pire, c'était qu'ils en avaient tous conscience.

Aussi Marcus arpentait-il inlassablement le rempart, réprimandant untel pour un ceinturon mal fermé, tel autre pour une petite tache de rouille sur son plastron. Les imprécations qu'il grommelait étaient créatives, d'une grossièreté gratuite… et familières. C'était tout ce qu'il avait à offrir à ses hommes comme réconfort. À lui-même aussi, d'ailleurs.

Le Tribun Tactica Kellus, lui-même centurion lorsqu'il s'était engagé dans la Première Aléréenne, descendit vivement le rempart depuis la position de la Neuvième Cohorte pour venir saluer Marcus.

— Centurion.

Marcus avait beau, en tant que primipile, commander la Première Cohorte, composée des meilleurs légionnaires, Kellus restait son supérieur hiérarchique. Il lui rendit son salut et hocha la tête.

— Monsieur.

— Avez-vous la moindre idée de ce qui se passe ?

Le primipile haussa les épaules.

— Nos informateurs annoncent l'approche d'une force inconnue en provenance de l'est.

Kellus grimaça.

— Ça, je le sais déjà.

— Alors je n'en sais pas plus que vous.

— Encore un exercice, vous croyez ?

Marcus fit la moue.

— Non, je ne crois pas, monsieur. Je sais que le capitaine en raffole, mais là, il y a quelque chose qui ne cadre pas.

Kellus grommela.

— Ça ne peut pas être les Canims, n'est-ce pas ? Ils n'ont

jamais réussi à traverser le Tibre en grand nombre.

— Peut-être ont-ils trouvé un moyen de le faire. De toute façon…

— Hé, là-haut ! l'interrompit un cri venu d'en dessous.

Marcus se retourna et vit un petit homme élégant et vieillissant en livrée de valet de la légion au pied du mur.

— Bonjour, Magnus.

— Permission de venir vous parler ?

— Accordée, répondit Marcus en faisant signe de monter au valet, qui escalada les marches au pas de course et arriva sur la muraille à bout de souffle.

— Centurion, Tribun, dit Magnus en haletant, avec un signe de tête à chacun. Nous venons de recevoir un message envoyé par le capitaine. Il m'a chargé de dire à vos hommes de se replier.

Marcus le regarda avec étonnement.

— C'était donc bien un exercice, dit Kellus.

Marcus se renfrogna et se retourna pour regarder la route à l'est avec attention.

— Non, dit-il calmement. Je ne pense pas.

L'espace d'un instant, ils ne virent que la brume d'une matinée qui ne s'était pas encore assez réchauffée pour dissiper l'humidité de la nuit. Puis des rangs de soldats marchant au pas apparurent à l'horizon. Deux longues et larges colonnes avançaient de chaque côté de la route, laissant un espace au centre pour les chariots et les animaux de trait du convoi humanitaire. Fronçant les sourcils, Marcus entreprit de compter, avant de comprendre ce qu'il voyait.

— *Deux* légions ? murmura-t-il.

— Oui, répondit calmement Magnus.

— Et ils arborent le rouge et le bleu, constata le primipile. Comme nous.

Le premier valet plissa les yeux pour observer les troupes qui approchaient.

— Ah, c'est bien ce que je me disais. Ce sont les nouveaux jouets du Sénat. La Garde Sénatoriale.

Marcus répondit d'un grognement.

— La marotte d'Arnos, c'est ça ?

— Le Sénateur est habitué à obtenir ce qu'il veut, répondit le valet. Et avec la guerre qui s'éternise, ses arguments ont rallié beaucoup plus de soutiens au sein du Comité, du Sénat et parmi les Citoyens.

— Et maintenant le Sénat a lui aussi ses légions.

Le vieux valet acquiesça.

— Ambitieux, cet Arnos, de commander ainsi deux tiers des forces armées d'un Haut Duc. Il en a le contrôle absolu.

Marcus poussa un soupir bruyant.

— Donc la bonne nouvelle, c'est que les Canims n'ont pas traversé le fleuve. (Il conclut en élevant un peu le ton, sachant que la nouvelle se répandrait rapidement d'un bout à l'autre du rempart.) Pas de bataille aujourd'hui.

— Et la mauvaise nouvelle, répondit le valet à voix basse, c'est que…

— Le Comité de Guerre est venu à Élinarc pour jouer, enchaîna Marcus d'un ton amer.

— Que les Grandes Furies nous viennent en aide ! Oui.

— Merci, Magnus. On dirait que le combat vient de passer dans votre camp.

Le premier valet de la légion soupira.

— Oui. À présent, si vous voulez bien m'excuser, il faut que je me sauve, pour essayer de trouver où nous allons pouvoir *loger* tout ce monde.

Il prit congé d'un signe de tête et repartit.

Kellus vint se poster à côté de Marcus, observant d'un œil noir les légions qui approchaient.

— Nous n'avons pas besoin de leur aide, dit-il. Cela fait deux ans que nous nous débrouillons tout seuls pour tenir le pont.

— Et cela fait deux ans que nous versons notre sang, répondit doucement Marcus. Je ne vois aucune objection à ce que quelqu'un d'autre s'y colle pendant un petit moment, monsieur.

Avec un grognement amusé, Kellus s'en fut rejoindre ses hommes, auprès desquels, de l'avis de Marcus, il aurait dû rester dès le départ. Cela dit, le jeune Tribun avait raison sur un point : la présence d'Arnos ici – et à la tête de deux légions entières, rien que ça – était tout sauf un bon signe.

Le primipile savait qui le Sénateur servait vraiment.

* * *

Une heure plus tard, les hommes de Valiar Marcus regagnaient leurs quartiers en ville, et lui-même, tombant de sommeil, retournait à sa tente. Il en referma les lourds rabats, les noua et entreprit de se défaire de son armure.

— Puis-je vous être utile, madame ? demanda-t-il ce faisant, d'une voix calme.

Un murmure de satisfaction lui parvint de son siège de camp, fait d'une toile toute simple tendue sur un cadre en bois. L'air chatoya un moment et une femme apparut, assise avec raideur, et vêtue d'une robe plutôt grossière brun-roux. Cette tenue jurait avec ses traits comme une vieille corde servant de licou sur un cheval de race. Elle était d'une beauté que peu de femmes pouvaient égaler, et aucune surpasser ; brune de cheveu, claire de teint et, en apparence, dans la fleur de sa jeunesse.

Mais Marcus n'était pas dupe. Invidia Aquitaine n'était pas jeune et n'avait pas grand-chose d'une fleur. Il n'y avait rien de délicat ou de fragile en elle. En fait, songea-t-il, c'était l'une des personnes les plus dangereuses qu'il ait jamais rencontrées.

— Je ne porte pas mon parfum, dit-elle de sa voix d'alto douce comme du velours. J'ai fait attention à ne rien déplacer dans la tente. Je suis pratiquement sûre que vous ne m'avez pas vue à travers mon voile, et je n'ai fait aucun bruit. Comment avez-vous su que j'étais là ?

Marcus termina de délacer son armure et s'en débarrassa d'une secousse. Le brusque soulagement que l'absence de ce poids lui procura dans les épaules et le cou fut merveilleux. Puis il jeta un coup d'œil à sa visiteuse et dit :

— Oh ! C'est vous.

Dame Aquitaine le regarda droit dans les yeux pendant plusieurs longues secondes, puis ses lèvres s'entrouvrirent sur un rire léger et pétillant.

— Vous m'avez manqué, Fidélias. Très peu de gens ont le courage de se montrer insouciants avec moi, ces jours-ci.

— Même pas Arnos ? D'après ce que j'ai entendu dire, il ne ferme jamais son clapet.

— Arnos a plusieurs qualités qui me sont utiles. Mais un esprit brillant et une conversation intelligente n'en font pas partie. Même si je dois admettre qu'il est assez doué pour… d'autres activités sociales.

Elle afficha un petit sourire joyeusement espiègle – celui d'une simple écolière qui n'était là que pour s'amuser, en toute bonne humeur.

Fidélias n'y crut pas un seul instant, bien sûr.

— Madame, je ne voudrais pas paraître impoli…

— Mais vous avez pris un des derniers quarts la nuit dernière, et vous n'avez pas dormi, je sais, l'interrompit-elle, d'un ton redevenu sérieux. J'ai moi-même, bien sûr, d'autres préoccupations.

Elle l'observa un moment puis ajouta :

— Ce visage que vous portez. Il ne vous va pas vraiment, vous savez. Toutes ces cicatrices. Ce nez bossué. Ce sont les traits d'une brute épaisse.

Marcus – Fidélias – s'assit sur son lit et entreprit de délacer ses bottes.

— C'est le visage que j'ai mérité en tant que Marcus.

— À ce qu'il paraît. Valiar Marcus est un véritable héros du royaume. (Elle ne le lâcha pas des yeux.) Il m'arrive parfois de me demander si vous avez oublié que Fidélias ne l'était absolument pas, *lui*.

Fidélias se figea un quart de seconde, et une soudaine appréhension fit accélérer son pouls. Il se maudit pour ce manque de maîtrise. Il jouait tellement au soldat, depuis deux ans, que son talent pour l'intrigue s'était quelque peu émoussé. Dame Aquitaine avait forcément lu sa réaction aussi vite et aisément que si elle regardait une carte à jouer. Il se força à refouler ses émotions tout en finissant d'enlever ses bottes.

— Je sais qui je suis, et ce que je fais, répondit-il calmement.

— Je trouve étrange que vous ne m'ayez rien dit dans vos rapports à propos de ce jeune capitaine, Rufus Scipion.

Fidélias émit un grognement.

— Je vous en ai parlé. C'est un jeune commandant,

naturellement doué. Il a réussi à sortir la légion d'une situation qui aurait dû tuer ses hommes jusqu'au dernier, et après cela, il n'était pas question de leur suggérer de le remplacer par un commandant plus expérimenté. Il a mené contre les Canims une campagne qui mérite d'entrer dans les livres d'histoire.

Dame Aquitaine haussa un sourcil.

— Il n'a tenu qu'une ville tout en reprenant moins de quatre-vingts kilomètres carrés de territoires à l'envahisseur. Cela n'a rien de bien impressionnant.

— Parce que vous ne savez pas contre qui et quoi il a réussi à faire ça.

— Le Comité de Guerre n'a pas l'air éperdu d'admiration.

— Le Comité de Guerre n'a pas affronté une armée de cinquante mille Canims avec seulement une légion à moitié entraînée et un corps de Chevaliers en sous-effectif.

Dame Aquitaine dévoila brusquement ses dents en un sourire éclatant.

— Si *militaire* ! Cela vous sied, je trouve. (Elle laissa errer son regard sur lui.) Et l'exercice vous a fait du bien, semblerait-il.

Fidélias se retint de manifester la moindre réaction, que ce soit à ses paroles, au feu couvant soudain dans ses yeux ou au subtil charme de terre qui émana d'elle pour faire naître dans son propre corps un désir discret, mais insistant.

— Madame, je vous en prie. Où voulez-vous en venir ?

— Au fait, répondit-elle calmement, chaque mot se faisant plus sec dans sa bouche, que le bruit court que ce jeune Scipion commande comme s'il était né pour le faire. À ce qu'on raconte, il a montré les signes d'une furifèvrerie subtile et puissante qui lui aurait permis, entre autres, de survivre à des attaques qui ont pratiquement annihilé l'ensemble des officiers d'une légion. Et on dit aussi qu'il est le portrait craché de Gaius Septimus lorsqu'il était jeune.

Fidélias fit rouler une de ses épaules pour soulager la crampe qui se reformait dans son cou.

— Les jeunes gens en armure de légionnaire, coiffés à la mode légionnaire, se ressemblent tous plus ou moins, madame. Il est grand, certes. Mais c'est le cas de beaucoup d'autres jeunes

gens. Il a un talent inné pour le commandement. Mais il a encore moins de dons de furifèvre que moi. Il avait à peine les bases requises lorsqu'il s'est engagé dans la légion la première fois. Vous pouvez vérifier dans les archives de Riva.

Dame Aquitaine croisa les mains et fronça les sourcils en le regardant.

— Il va falloir que je l'observe de mes propres yeux, Fidélias. Mais franchement, il est trop bien placé pour qu'on ne se méfie pas de lui. Il jouit de la loyauté d'une légion entière, après tout – et une légion qui comprend non pas un, mais *deux* fils d'Antillus Raucus, lesquels ont tous deux hérité des talents de leur père. Et ses actions ont démontré jusqu'à présent une loyauté totale à Gaius. Je ne suis pas prête à envisager l'éventualité qu'un bâtard de la Maison de Gaius gambade en liberté avec ce genre de soutien à sa disposition. Pas maintenant. (Elle sourit, et l'effet produit fut proprement glaçant.) Nous y sommes presque. Gaius va tomber. Je ne laisserai pas un petit parvenu bouleverser mes plans maintenant.

Fidélias prit une lente inspiration, en prenant bien soin de garder le contrôle de ses émotions. Si dame Aquitaine percevait le trouble qui venait de s'emparer de lui, il était pour ainsi dire mort.

— Cela me semble raisonnable, dit-il. Que voulez-vous que je fasse ?

— Restez où vous êtes pour le moment, répondit-elle en se levant.

Elle fit un geste nonchalant de la main et ses traits s'altérèrent, se déformant pour se recomposer en un visage beaucoup plus quelconque qui n'avait rien à voir avec le sien. Ses cheveux changèrent de couleur et se strièrent de gris, et son corps s'affaissa légèrement, comme s'il venait de vieillir de plusieurs années en quelques secondes. Elle souleva un ballot de linge qu'elle avait tenu sur ses genoux, prenant soudain l'apparence de n'importe laquelle de la centaine de lavandières qui travaillaient pour la légion – n'eût été la dureté qui se lisait dans ses yeux.

— Et bientôt, reprit-elle, quand le moment sera venu, mon cher espion, je vous donnerai l'ordre.

— De faire quoi ? demanda calmement Fidélias.

Elle s'arrêta sur le seuil de la tente et lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Mais de le tuer, bien sûr.

Puis elle s'en fut, disparaissant dans le remue-ménage croissant du camp.

Fidélias – Marcus – referma le rabat et vit qu'il avait les mains tremblantes. Il regagna son lit et s'allongea dessus.

Tuer le capitaine.

S'il refusait, il n'y survivrait pas. Même si les Aquitaine cultivaient activement la trahison chez les serviteurs des autres, ils ne la toléraient pas chez les leurs. Fidélias en savait quelque chose. Il avait déjà tué cinq ou six d'entre eux lui-même, sur l'ordre de dame Aquitaine. Il s'était retourné contre Gaius Sextus, son souverain. Il avait trahi ses collègues Curseurs. Il avait renié sa propre élève, et il savait qu'Amara ne lui pardonnerait jamais. Il avait fait tout cela sur les ordres de la Haute Duchesse d'Aquitaine, parce qu'il avait cru qu'elle et son mari représentaient le choix le moins destructif pour l'avenir d'Aléra.

C'était avant qu'il rencontre le capitaine, avant que le jeune homme parvienne à faire naître miraculeusement la survie et la victoire des cendres du chaos et du désespoir – et risque personnellement sa vie pour sauver celle de Marcus au passage.

Et maintenant, voilà qu'Invidia Aquitaine lui donnait de nouveau des ordres.

Tuer le capitaine.

Marcus ressentait l'épuisement jusque dans ses os, mais il garda les yeux rivés sur les parois de toile pentues de sa tente, incapable de trouver le sommeil.

Chapitre 3

— Capitaine, dit Valiar Marcus. Ils vous attendent.

Tavi se leva, tira sur la tunique d'un écarlate somptueux qu'il portait sous son armure pour qu'elle tombe bien et s'assura que sa demi-cape de cérémonie était drapée comme il fallait. Il n'avait jamais eu l'occasion de mettre son uniforme d'apparat jusqu'alors, et, après deux ans d'usage régulier, son armure toute bossuée faisait plutôt miteuse à côté de la magnifique étoffe cramoisie.

— Votre épée, capitaine, dit Marcus.

Le vieux centurion au visage buriné affichait un air grave, mais Tavi crut déceler de l'amusement dans son regard.

Il baissa les yeux et soupira. Le règlement exigeait qu'on laisse pendre son épée bien droit le long de la couture du pantalon mais, s'inspirant de l'exemple de Marcus et de plusieurs autres vétérans, il avait pris l'habitude de boucler son ceinturon de manière à légèrement incliner le fourreau. Cela permettait de dégainer un tout petit peu plus facilement, et un soldat intelligent se donnait tous les avantages qu'il pouvait. Mais le règlement, c'était le règlement, et Tavi prit un moment pour fixer son arme correctement. Puis, avec un signe de tête au primipile, il entra d'un pas déterminé dans la salle de conférences.

Celle-ci avait été intégrée au poste de commandement construit en pierre une fois que la Première Aléréenne avait repoussé l'assaut initial des Canims. La pièce, avec sa large table en pierre couverte de sable et ses murs couverts de tableaux d'ardoise comme ceux d'une salle de classe, avait été prévue pour accueillir l'état-major de deux légions – soit deux fois le nombre qui en avait vraiment fait usage jusqu'alors. Mais là, il y régnait une chaleur étouffante, et elle était bondée d'une

quarantaine des hommes et des femmes les plus puissants d'Aléra.

Tavi n'en reconnut que quelques-uns de vue, mais il put deviner l'identité de la plupart des autres à leurs couleurs et leur réputation. Gaius était bien entendu aux premières loges, assis sur une petite estrade d'une dizaine de centimètres de hauteur. Il était encadré de deux gardes royaux, et Sire Cyril, en tant qu'hôte nominal de la réunion, siégeait à son côté, la prothèse en métal furiforgé de sa jambe luisant à la lumière des lampes-furies.

Plusieurs autres personnalités éminentes du royaume étaient présentes : le Haut Duc et la Haute Duchesse de Placida se trouvaient au premier rang, à côté du vieux Haut Duc de Cérès. Sire Miles, capitaine de la Légion Royale, était assis de l'autre côté de Cereus, et Tavi se demandait pour quelle raison le soldat arborait cet air ébahi. Après tout, quelqu'un avait bien dû lui dire qu'il n'était autre que Rufus Scipion.

Dans le fond de la pièce, un homme qui ne pouvait être que le Haut Duc d'Aquitaine était indolemment adossé au mur comme un écolier mort d'ennui. Plusieurs hommes que leur langage corporel désignait comme des brutes à sa solde l'entouraient. De l'autre côté de la pièce par rapport à lui, la comtesse Amara avait adopté exactement la même posture, probablement une façon de se moquer discrètement de l'homme le plus puissant du royaume après le Premier Duc – et certainement aussi une position qui lui permettait de surveiller tout ce que faisaient Aquitainus et ses associés. Le Sénateur Arnos, chef du Comité de Guerre, et une dizaine de ses assistants et associés occupaient tout le second rang, et Tavi put sentir le regard froid et calculateur de l'homme se poser sur lui lorsqu'il entra.

— Ah ! dit Gaius, emplissant la pièce de sa voix grave et douce. Bienvenue, capitaine Scipion. Merci de nous rejoindre.

Tavi s'inclina profondément devant lui.

— Je vous en prie, Sire. En quoi puis-je vous être utile ?

— Nous avons mis tout le monde au fait des récents développements dans la rébellion, répondit le Premier Duc. Sire Cyril m'assure que vous êtes le plus à même de nous fournir un

récapitulatif des événements qui se sont déroulés ici. (Il indiqua d'un geste l'avant de la pièce.) Si vous voulez bien.

Tavi inclina de nouveau la tête et s'avança. Il salua les nobles et les capitaines de légion assemblés devant lui, prit une grande inspiration et se lança :

— Comme vous le savez tous, la Première Aléréenne défend le Tibre contre l'envahisseur canim depuis qu'ils ont débarqué lors de la nuit des étoiles rouges, il y a deux ans.

» Depuis, nous avons affronté les Canims lors de plusieurs combats de taille et de nombreux affrontements de moindre importance. Cela n'a pas été facile…

— Cela n'a pas pu être si difficile que ça, l'interrompit le Sénateur Arnos. (C'était un petit homme à la chevelure coquettement longue, lissée en arrière et attachée en queue-de-cheval.) Après tout, le commandant débutant que vous êtes a bien réussi à repousser une force d'invasion au moins dix fois plus nombreuse que l'était votre propre légion à moitié entraînée – à supposer que votre estimation de leurs effectifs soit juste.

Le ton dur et agacé du Sénateur inspira d'abord à Tavi une pointe d'inquiétude – qui se mua rapidement en une montée de colère devant ce qu'il suggérait. Il se força à se rappeler que quiconque aurait en tête de le discréditer tâcherait à coup sûr de le pousser à une réaction émotionnelle excessive, et il refoula son agacement.

— Un certain nombre de facteurs ont joué en notre faveur, répondit-il d'un ton calme et égal. Le plus important d'entre eux étant un schisme dans le commandement canim, entre le chef de la caste des guerriers, Nasaug, et celui des ritualistes, Sarl. Nous avons réussi à les monter l'un contre l'autre et à déjouer leur plan initial. Il n'y a aucun doute sur leur nombre, Sénateur. Il a été confirmé par de multiples sources depuis.

— Oui, oui, fit Arnos avec impatience. La question à laquelle, j'en suis sûr, tout le monde a hâte de connaître la réponse, capitaine, c'est pourquoi vous n'avez toujours pas repoussé ces maudits cabots jusqu'à la mer depuis le temps. Avantage des nombres ou non, vos Chevaliers surpassent en tout les Canims.

Tavi se contenta de le dévisager un moment. Puis, prenant

une grande inspiration, il appela :

— Centurion.

Marcus entra, portant un objet métallique en forme de T de la taille d'un joug. Il se plaça à côté de Tavi et leva l'objet pour que tout le monde puisse le voir.

— Cela, reprit Tavi, est une arme canime. C'est une innovation par rapport à un arc standard, et nous appelons ça une baliste. Elle permet de lancer un projectile en acier massif à près d'un kilomètre de distance, si le vent est favorable, et avec assez de force pour transpercer un plastron et l'homme qu'il protège de part en part.

Arnos leva les yeux au ciel et émit un léger bruit de dérision.

— J'ai vu plus de Chevaliers tués avec cela, Sénateur, qu'avec toute autre arme dans l'arsenal canim, insista Tavi. Elles sont utilisées par des spécialistes hautement entraînés, et presque toujours de nuit. Chaque groupe de Canims dont nos Chevaliers Aeris tentent l'approche semble avoir un de ces tireurs d'élite caché en son sein, et celui-ci fait tout pour protéger ses compagnons. Cette baliste est la seule dont nous avons réussi à nous emparer en deux ans – et le Canim qui s'en servait a réussi à s'échapper.

— Capitaine, intervint Sire Placidus de sa voix douce et paisible, pourriez-vous nous donner une idée de l'efficacité de ces tireurs d'élite ?

— Ils n'ont pas la précision d'un Chevalier Flora qualifié, Votre Grâce, répondit Tavi. Mais ils n'en sont pas loin. La puissance de ces armes suffit amplement à compenser. Étant donné qu'ils ont apparemment l'ordre d'attendre que les Chevaliers fassent leur apparition pour tirer, ils se sont révélés constituer une stratégie de riposte redoutable.

— Même en supposant que ce… jouet… rende un Canim aussi dangereux au combat qu'un Chevalier Flora, fit Arnos, d'un ton qui suggérait clairement qu'il n'y croyait pas, il vous suffit de prendre des mesures tactiques similaires pour les empêcher de s'en servir efficacement.

— Sauf que Nasaug a beaucoup de Canims qu'il peut entraîner à manier une baliste, répondit Tavi. Alors que nous n'avons qu'un nombre très limité de Chevaliers, et que nous ne

pouvons pas nous permettre de les perdre ou de les remplacer. (Tavi se tourna vers le reste de l'assemblée.) Cette arme n'a pas déterminé seule l'évolution du conflit, bien entendu. Je l'ai simplement prise comme exemple pour illustrer le fait que les Canims sont en fait un ennemi bien plus retors, ingénieux, compétent et équipé que nous le pensions.

Arnos fit entendre un bruit de dégoût.

— Sommes-nous censés croire que durant tous ces siècles de conflits avec ces brutes, nous avons tout simplement été incapables de voir ce que nous avions sous les yeux ?

Tavi secoua la tête.

— Les Canims qu'Aléra a affrontés par le passé n'ont jamais été si nombreux ou si bien organisés. Par ailleurs, avant cette incursion, nous n'avions jamais vu leur caste guerrière en nombre.

— Je ne comprends absolument rien à cette situation, intervint le Haut Duc de Cérès. (Il passa une main encore ferme malgré sa finesse et ses taches de vieillesse sur son crâne à la calvitie naissante.) Le comportement de ces créatures ne correspond pas du tout à ce que j'attendais. Mes dignitaires et mes soldats m'informent que ces Canims se contentent de laisser des Aléréens *quitter* les territoires occupés, sans leur faire de mal, du moment qu'ils le font de façon pacifique.

— Ce qui indique clairement que la situation leur échappe, répondit le Sénateur en se levant, et révèle bien leur incompétence en matière de stratégie. Aucun commandant digne de ce nom ne se permettrait de perdre une ressource potentiellement aussi précieuse, et encore moins de l'abandonner à l'ennemi. (Il se retourna vers le reste de l'assemblée.) En fait, l'incompétence générale en matière de commandement dans toute cette région est…

— Excusez-moi, Sénateur, l'interrompit Tavi en gardant un ton poli. Je serai ravi de répondre à toutes les questions que vous ou les autres Citoyens avez à me poser. (Il le regarda droit dans les yeux, sans sourire.) Mais je crois que le protocole veut que j'aie la parole.

Arnos se retourna vers lui, les joues empourprées.

— Vous avez raison, capitaine, murmura Gaius depuis son

siège. (Sa formulation resta polie et sa voix calme, mais il y avait une dureté dans ses inflexions qui ne laissa aucun doute quant à son agacement.) Sénateur, je vous demande un peu de patience. Tout le monde aura sa chance d'être entendu, je vous le garantis. Capitaine, poursuivez, je vous prie, sur le sujet de ce que vous inspire la générosité inattendue dont fait preuve le chef de guerre canim en laissant ainsi partir les Aléréens du territoire occupé.

Tavi inclina la tête.

— Il n'y a rien de généreux là-dedans, Sire. C'est du génie.

Gaius acquiesça, les yeux rivés sur Arnos.

— Expliquez-nous.

— Cela ne lui apporte que des avantages, répondit Tavi. Le problème majeur que connaît toute la région occupée est le manque de nourriture. Les combats ont plus ou moins complètement détruit de nombreux champs, et limité les capacités de la région à rentrer une récolte suffisante. Ajoutez à cette équation plus de cent mille Canims affamés, et vous avez pour résultat une situation où chaque force essaie de se procurer autant de vivres que possible.

Dame Placida leva la main.

— Excusez-moi, capitaine. Cent mille ? J'avais compris que vos estimations plaçaient leur nombre à près de moitié moins.

— Quand je dis cent mille, c'est au bas mot, Votre Grâce, répondit Tavi en inclinant poliment la tête à son intention. Ce n'est pas seulement une armée qui a débarqué ici. Les Canims ont amené leur famille. Femelles et petits. Je dis cent mille, mais je ne connais pas leur nombre exact. Personne ne le sait. Ils se donnent beaucoup de mal pour les protéger.

Un murmure sourd traversa la pièce.

Tavi s'éclaircit la voix et haussa légèrement la voix.

— En relâchant les Aléréens du territoire occupé, Nasaug résout plusieurs de ses problèmes et nous en crée de nouveaux. Ce sont les autochtones qui connaissent le mieux les furies locales, et qui sont les plus à même de s'en prendre à ses troupes. En se débarrassant d'eux, il parvient simultanément à priver toute résistance au sein du territoire d'une majeure partie de sa force, à économiser ses vivres en réduisant le nombre de

bouches affamées qui les auraient consommés, *et* à nous laisser les réfugiés sur les bras. Maintenant, nous sommes obligés de trouver un moyen de les nourrir, ainsi que de laisser notre effectif restreint de légionnaires déployés en permanence de façon à les protéger d'une éventuelle agression ennemie, ce qui nous empêche de mener toute offensive à leur encontre.

» C'est rusé. C'est caractéristique de sa manière de penser. Et ça marche. Personne n'est mort de faim, pour l'instant ; mais c'est probablement le manque de nourriture qui a causé un certain nombre de maladies fatales l'hiver dernier. Le convoi d'aide humanitaire organisé par l'Exploitante Isana de Calderon nous fera peut-être – je dis bien peut-être – tenir jusqu'aux récoltes, mais le camp de réfugiés qui est ici n'est que le premier d'une grosse dizaine, répartis en périphérie du territoire occupé par les Canims.

Un silence songeur, voire inquiet, régna un instant.

— Capitaine, dit Gaius, mettant fin à ce moment d'angoisse muette. Je suppose que lors de vos affrontements avec les Canims vous avez essayé d'appliquer les principes de la légion.

— Oui, Sire, répondit Tavi.

— Et comment qualifieriez-vous leur efficacité ?

— Elle s'est révélée limitée, Sire.

Gaius jeta un coup d'œil autour de la pièce.

— Pourquoi ?

— Les Canims ne respectent pas les règles du jeu, Sire.

Au premier rang, le capitaine Miles s'était apparemment assez remis de sa surprise pour pousser un grognement amusé.

Les rides au coin des lèvres de Gaius s'accentuèrent légèrement.

— Expliquez.

— Ils ne comptent pas sur la furifèvrerie, clarifia Tavi. Ils ne savent pas s'en servir et n'en ont pas besoin. En conséquence, ils ne pensent pas comme nous, stratégiquement parlant. Par exemple, ils n'ont pas particulièrement besoin d'utiliser les chaussées, comme une légion le fait si elle a besoin d'avancer rapidement. Ils les évitent chaque fois qu'ils le peuvent et forcent ainsi nos légionnaires à se déplacer par voie de terre, ce qui leur donne un avantage significatif sur le terrain. Ils

marchent plus vite que nous.

» Nous avons dans une certaine mesure réussi à compenser ce handicap, en introduisant un entraînement à la marche par voie de terre, et en ajoutant des unités auxiliaires de cavalerie…

À l'arrière de la salle, Aquitaine murmura quelque chose. Tavi n'entendit que les mots « barbares nus », mais les hommes qui l'entouraient partirent d'un rire gras et discret.

— … ainsi, continua Tavi sans se laisser troubler, qu'une cohorte d'infanterie montée.

— Une infanterie montée ? répéta Cereus d'un ton interrogateur.

— Ils vont au combat à cheval, puis ils mettent pied à terre, Votre Grâce, clarifia Tavi. Cela nous permet d'introduire un groupe substantiel de légionnaires pour soutenir notre cavalerie et nos Chevaliers, et nous offre une plus grande flexibilité tactique sur le terrain.

Arnos fit entendre un grognement railleur.

— Tout cela n'est d'aucun intérêt, Gaius, et nous le savons tous. Les tactiques du capitaine Rufus Scipion et les stratégies de Sire Cyril leur ont permis, je l'admets, de défendre la région et de contenir la menace canime. Il est tout à fait possible qu'étant donné le déséquilibre des forces, ils se soient même montrés à la hauteur de leur tâche. Mais cette situation est maintenant en passe de prendre fin.

Le Sénateur se leva et s'adressa au reste de la salle.

— J'ai deux légions de la Garde Sénatoriale au grand complet, composées uniquement de légionnaires vétérans frais et dispos, qui attendent dehors. Entre eux et ce qui reste de la Première Aléréenne, nous allons rejeter ces sales bêtes à la mer et mettre fin à cette humiliante comédie. (Il s'adressa plus spécialement à Aquitaine.) Je pense que nous aurons mis un terme à la guerre dans cette région d'ici au solstice d'été, ce qui nous permettra alors d'accroître la pression sur ce qui reste des forces de Kalarus et de rétablir l'ordre dans le royaume.

Tavi le dévisagea un moment avec stupeur. Cet homme était-il fou ?! Certes, les deux légions de la Garde Sénatoriale comprenaient chacune près de dix mille hommes ; mais à moins que les professeurs de mathématiques de Tavi à l'Académie

l'aient gravement desservi, cela signifiait quand même que les Canims restaient deux à trois fois plus nombreux. Ce n'était pas là un défi complètement impossible à relever, mais cela restait une perspective intimidante – et c'était sans compter les troupes d'anciens esclaves que les Canims avaient peut-être levées.

— Une telle entreprise serait… prématurée, Sénateur, dit-il. Tant que nous n'en savons pas davantage sur les forces supplémentaires que les Canims sont en train de lever.

Cela attira sur lui tous les regards.

— Quoi ?! bredouilla Sire Miles.

— Les Canims ont armé au moins une légion d'anciens esclaves, expliqua Tavi. Nous supposons qu'ils leur offrent la liberté en échange de…

— Cela a-t-il de l'importance ? demanda Arnos d'un ton péremptoire où le mépris n'était plus voilé.

— Ce sont nos compatriotes, répliqua sèchement Tavi. Beaucoup de ceux qui sont restés l'ont probablement fait parce qu'ils n'avaient nulle part où…

— Peu importe, l'interrompit Arnos en haussant un sourcil. Comme vous l'avez vous-même fait remarquer, tous les Aléréens loyaux ont déjà quitté le territoire occupé.

— Ce n'est pas du tout ce que j'ai dit…, commença à protester Tavi.

La voix de baryton bien entraînée d'Arnos couvrit ses mots sans effort.

— Ceux qui sont restés derrière – qu'ils prennent les armes contre le royaume ou soutiennent simplement les Canims pour leur intérêt personnel – sont des traîtres. (Il esquissa un sourire mince et dur.) Ils ne méritent rien de plus que la mort qu'on réserve aux traîtres.

À ces mots, plusieurs hommes élevèrent la voix. Tavi commença à se joindre à eux, mais il perçut soudain une présence à côté de lui et, en se tournant, il découvrit le Premier Duc.

— Tais-toi, dit doucement Gaius.

— Mais, Sire !

— Tais-toi, ai-je dit, chuchota furieusement le Premier Duc.

Tournant les yeux vers Tavi, il lui adressa un long regard dur, rempli d'une telle autorité que le jeune Curseur n'envisagea même pas de faire ou de dire quoi que soit d'autre.

— Bien, Sire.

Gaius hocha sèchement la tête, tandis que le brouhaha de voix énervées s'intensifiait.

— J'ai besoin que tu restes exactement où tu es : à la tête de la Première Aléréenne. Ne lui donne pas une excuse pour te démettre de tes fonctions.

Tavi cligna des yeux et ne put que dévisager Gaius d'un air ébahi.

— Je suis désolé de n'avoir pu en faire davantage pour toi, mon garçon, poursuivit le Premier Duc. Mon soutien n'a plus le poids qu'il avait autrefois, je le crains. Aujourd'hui, je ne suis guère plus que le président de l'assemblée.

— Je n'ai même pas eu le temps de leur parler de ce que les contacts d'Ehren ont appris ou des théories que cela nous a permis d'établir.

Gaius pinça les lèvres un moment.

— Ils ne veulent pas l'entendre. Arnos et ses amis ont des projets pour l'avenir immédiat de cette région, et ceux-ci ne laissent pas forcément beaucoup de place pour les menus inconvénients que sont les faits.

Tavi serra les dents.

— C'est un imbécile.

— Un imbécile qui a le soutien du Sénat, rectifia Gaius. Et c'est le commandant légitime de la Garde – ainsi que de la Première Aléréenne, ajouterais-je. Il va prendre le contrôle des opérations dans la région, avec Sire Cyril en tant que premier conseiller.

Tavi inspira profondément.

— Que souhaitez-vous que je fasse ?

— De ton mieux. Travaille avec Sire Cyril. Compense la stupidité du Sénateur. Sauve autant de vies que tu le peux.

— Si Arnos fait ce qu'il dit, Nasaug va nous infliger de lourdes pertes. Très lourdes.

— Trois mois. Limite la casse ici pendant trois mois.

— Quoi ? demanda Tavi à voix basse, perplexe. Pourquoi

trois mois ?

— Parce que d'ici là, la guerre avec Kalarus sera terminée, sa rébellion écrasée, et nous aurons plus de commandants réguliers de légions qu'il ne nous en faut. Une fois que l'« état d'urgence » du Sénat aura pris fin, Arnos pourra repartir déplacer des soldats de part et d'autre sur une carte militaire comme c'est sa place.

Tavi regarda Gaius avec effarement.

— Comment est-ce que ça va se faire, Sire ?

Le Premier Duc le regarda en haussant un sourcil grisonnant. Tavi remarqua, pour la première fois, qu'il avait désormais les yeux à la même hauteur que ceux du vieil homme.

Une lueur d'amusement sinistre passa fugitivement dans le regard du vieil homme.

— Ça te gâcherait la surprise. (Il jeta un coup d'œil au tumulte que les commentaires du Sénateur avaient provoqué.) La tâche que je te confie est peu enviable. En es-tu capable ?

Tavi observa la discorde qui régnait autour du Sénateur et son regard se durcit. Il ne savait que trop bien le prix que les légionnaires étaient forcés de payer lorsque leurs chefs commettaient des erreurs, même relativement petites, et en toute bonne foi. Ce qu'Arnos avait l'intention de faire relevait presque de la folie meurtrière, et les souffrances que ses actes risquaient de faire subir aux civils en territoire occupé peuplaient déjà son esprit de visions cauchemardesques.

Il fallait faire quelque chose.

— Oui, Sire, répondit-il calmement. J'en suis capable.

Chapitre 4

— Eh bien, murmura Amara au Premier Duc tandis qu'ils sortaient du poste de commandement. Ç'aurait pu mieux se passer.

— En fait, répondit Gaius, ça s'est aussi bien passé qu'on pouvait l'espérer.

Il se dirigea d'un pas décidé vers le coin de la place généralement utilisé par les Chevaliers Aeris pour décoller et atterrir. Cet endroit du camp était maintenu dans un état constant de propreté, afin que les rafales causées par les flux de vent des aérifèvres soulèvent le moins de détritus et de poussière possible.

Amara dut accélérer le pas pour ne pas se laisser distancer par le Premier Duc dont les enjambées étaient beaucoup plus grandes.

— J'ai trouvé que le jeune capitaine se défendait plutôt bien.

— Un peu *trop* bien, rétorqua Gaius avec irritation. Les Grandes Furies savent qu'Arnos a besoin qu'on saigne un peu son ego pour le réduire à des proportions raisonnables, mais ce n'est pas à Scipion de le faire. J'ai besoin qu'il reste exactement où il est.

Amara secoua la tête.

— J'ai passé un peu de temps en ville hier soir, à écouter ce qui se dit dans les tavernes.

— Amara, fit Gaius d'un ton de réprimande, vous êtes mon officier de liaison à présent, non un agent de renseignements.

— L'habitude, Sire. Ses hommes pensent que l'herbe nouvelle pousse dans son sillage et que des fleurs jaillissent là où il crache. Ils ne toléreraient jamais qu'il soit démis de ses fonctions.

Gaius fit entendre un grognement pensif.

— Vraiment ? Ils le tiennent en si grande estime ?

— J'ai assisté à trois rixes hier soir entre des légionnaires de la Garde Sénatoriale et de la Première Aléréenne. Toutes ont commencé à cause d'un commentaire fait sur Scipion.

— Comment s'en sont sortis ses hommes ?

— Ils ont gagné chaque fois. (Amara secoua la tête.) Ce sont des durs à cuire, Sire.

— Après deux ans passés ici tout seuls, ça ne m'étonne pas, murmura Gaius. Je voulais leur envoyer plus d'aide, mais il y avait tout simplement trop de problèmes ailleurs. Surtout avec la pression accrue sur le Mur de Protection.

Amara jeta un coup d'œil autour d'eux pour s'assurer qu'il n'y avait personne dans les environs immédiats.

— Et ç'a tenu Scipion à l'écart du reste du royaume.

Gaius la regarda vivement.

Amara haussa les épaules.

— Il y a des rumeurs qui courent, Sire.

— Des rumeurs.

— Au sujet de Scipion. De qui pourrait avoir été son père. (Amara prit une grande inspiration.) Les rumeurs disent qu'il ressemble étonnamment au Princeps Septimus, Sire. Et on dit qu'un homme du nom d'Araris – un homme qui pourrait bien être Araris Valérien lui-même – est son *singulare*.

— Simples rumeurs, comtesse.

— C'est ce que je croyais aussi. Jusqu'à ce que je voie la tête du capitaine Miles lorsque T… lorsque Scipion est entré. (Elle leva les yeux vers le Premier Duc.) On aurait dit qu'il venait de voir un fantôme.

Gaius durcit légèrement le ton.

— Simples rumeurs, comtesse.

— Des rumeurs que vous souhaitiez consolider, rétorqua-t-elle calmement. C'est pour cela que vous avez tenu la réunion ici, au lieu de convoquer tout le monde à la capitale. Ici, où il est entouré de ses hommes, plein d'assurance, manifestement maître de la situation – où, de surcroît, aucun des autres ne serait en position d'autorité par rapport à lui, et où vous pourriez surveiller la confrontation. Vous les préparez à l'accepter comme étant plus que ce qu'il n'est déjà.

Le Premier Duc lui jeta un coup d'œil, et les coins de sa bouche tressaillirent, même si son ton resta sévère.

— Je sais déjà que vous êtes intelligente, comtesse. Vous n'avez plus besoin de me le prouver. Il est considéré de bon ton de passer ce genre de choses sous silence.

Amara se retint de sourire et inclina gravement la tête.

— Bien sûr, Sire. Je ne l'oublierai pas.

Gaius jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, en direction du poste de commandement.

— Ils ont vraiment une si haute opinion de lui ?

— Ils l'adorent.

Gaius s'avança sur les pavés soigneusement balayés de l'aire d'envol.

— C'était pareil avec Septimus, vous savez, dit-il doucement.

Amara pencha la tête pour l'écouter en silence.

— Il avait cet atout pour lui. Les gens l'adoraient. Il leur offrait… (Gaius secoua la tête.)… quelque chose. Quelque chose qui leur donnait le sentiment de pouvoir accomplir davantage que tout ce qu'ils avaient pu faire jusqu'alors. Qui les inspirait. Les rendait meilleurs. Il leur offrait…

— De l'espoir ? suggéra Amara.

— Oui, répondit doucement le Premier Duc, et une nuance de perplexité se glissa dans sa voix. Ce n'était pas de la furifèvrerie. C'était *lui*. Je n'ai jamais compris comment il faisait. (Il haussa les épaules.) Il devait tenir ça de sa mère.

— Sire, commença Amara.

Gaius l'arrêta d'un geste fatigué de la main.

— Je ne suis pas comme Septimus. Ou Scipion. J'inspire encore le respect à certains. La plupart, cependant, ne ressentent pour moi que de la peur. (Il avait les yeux dans le vague et parlait d'une voix songeuse.) Je ne suis pas quelqu'un de bien, Amara. J'ai connu un succès raisonnable en tant que Premier Duc, mais… je n'ai pas leur compassion. Seulement de la détermination.

Amara le dévisagea sans rien dire, ne sachant que faire. Il parlait rarement de lui-même de façon intime. C'était alors qu'Amara prenait conscience de leur véritable différence d'âge – car si Gaius avait l'apparence d'un homme d'une quarantaine

d'années aux cheveux peut-être prématurément argentés, il approchait en réalité des quatre-vingts ans. Il avait connu toute une vie d'intrigues et de trahisons et plus que sa part de tragédies personnelles. Elle s'était habituée à l'image qu'il projetait – celle d'un homme à la puissance phénoménale, doué d'une volonté de fer, et d'une grâce naturelle dans sa vie privée comme politique.

Mais c'était à des moments comme celui-ci qu'elle se rappelait ce qu'il était en réalité : un vieil homme fatigué souffrant d'une solitude presque douloureuse.

Amara avait fait assez d'erreurs dans sa jeune vie pour avoir son léger mais constant fardeau de regrets. Les décisions de Gaius touchaient beaucoup plus de gens que les siennes. Combien de regrets s'empilaient sur les épaules accablées du vieil homme ? Combien de cauchemars venaient le hanter la nuit ? Combien de fois, au cours de ces décennies passées dans le monde perfide de la politique aléréenne, avait-il rêvé d'avoir quelqu'un vers qui se tourner, à qui se confier, sur qui s'appuyer – sachant qu'une telle personne n'existait pas et qu'elle n'existerait jamais. Pas après la mort de sa femme et de son fils, dernier descendant de la longue lignée de la Maison de Gaius. Tous les Aléréens regardaient le Premier Duc et voyaient exactement ce qu'il voulait qu'ils voient : le souverain du royaume, le pouvoir, les richesses.

C'était seulement au cours de la dernière année qu'Amara travaillait avec lui qu'elle avait compris de quelle indicible solitude Gaius souffrait vraiment.

Il fallait un courage extraordinaire pour mener la vie qu'il avait vécue, pour tenir bon face aux problèmes, aux ennemis, à tout ce qu'on exigeait de lui. Même si elle avait eu les dons de furifèvre nécessaires, Amara n'aurait pas voulu être à la place du Premier Duc pour tout l'or d'Aléra.

Elle se redressa de toute sa taille et le regarda droit dans les yeux.

— Je suis à votre service, Sire.

Gaius la contempla longuement, puis il lui posa brièvement une main sur l'épaule.

— Comtesse, dit-il, il est fort possible que je ne sois pas digne

d'une telle loyauté. Appelez la voiture.

— Bien, Sire.

Amara leva le bras pour faire signe à un groupe de Chevaliers Aeris de la Garde Royale qui attendaient sur un rempart voisin. Les hommes accrochèrent des harnais à un carrosse aérien et le soulevèrent dans les airs pour venir se poser sur l'aire d'atterrissage, accompagnés d'une escorte de vingt autres aérifèvres portant le bleu et l'écarlate de la Couronne. Gaius échangea quelques mots avec le commandant des Chevaliers, puis il entra dans la voiture. Amara l'y suivit.

Le vent rugit et le véhicule se souleva et s'éloigna de la ville fortifiée. Amara prit un moment pour contempler le pont de l'Élinarc, qui se dressait en une arche gracieuse au-dessus des lentes eaux gris-vert du Tibre profond et immuable. Il avait été un temps, songea-t-elle, où il aurait fallu un ordre direct pour la faire monter dans une litière. Après tout, pourquoi voyager en voiture lorsqu'on pouvait goûter la sensation de puissance et de liberté que donnait le vol ?

Certes, c'était avant que le Premier Duc lui fasse traverser le royaume en tous sens pendant près de deux ans sans interruption. Après avoir volé jusqu'à l'épuisement, encore et encore, Amara était parvenue à la conclusion que s'accorder le luxe de se reposer un peu en laissant quelqu'un d'autre faire toute la besogne n'était peut-être pas une si mauvaise chose. Elle n'avait aucune intention d'en faire une habitude, mais elle avait travaillé assez dur pour mériter un répit de temps en temps.

Surtout étant donné le temps que cela faisait qu'elle n'avait pas vu Bernard.

Amara soupira. Bernard, son époux secret. Les Curseurs étaient censés se consacrer entièrement à leurs devoirs. Ils servaient le Premier Duc et le royaume, et on attendait d'eux un dévouement total et sans partage – même si, à l'instar des légionnaires en activité, qui étaient également censés rester célibataires, les Curseurs prenaient généralement des amants. La seule chose vraiment interdite était le mariage.

Bien sûr, c'était précisément ce qu'Amara avait fait.

Elle n'aurait jamais dû s'autoriser à tomber amoureuse du

redoutable comte de Calderon. Peu importait à quel point il était constant et tendre, fort, beau, patient et aimant, passionné, habile et…

Amara sentit son pouls s'accélérer et interrompit le fil de ses pensées avant de se mettre à rougir.

Si une chose aussi banale que la raison pouvait vaincre l'amour, alors il ne s'agirait pas véritablement d'amour.

— En train de penser à ce brave comte de Calderon, Amara ? demanda Gaius, avec une étincelle d'amusement dans les yeux.

— Rien ne vous dit que c'est à lui que je pense, répliqua Amara. J'ai peut-être pris une dizaine de nouveaux amants depuis.

Un tremblement agita les lèvres du Premier Duc. Puis il éclata d'un rire sincère, riche et sonore. Il eut cependant tôt fait de se reprendre et, le ventre encore secoué d'hilarité, se mit à regarder par la fenêtre.

— Non, dit-il. Pas vous.

Amara prit un moment pour se calmer. Elle avait tendance à oublier que Gaius était aussi doué en aquafèvrerie qu'il l'était avec le feu, la terre ou le métal. Pire, c'était un homme perspicace qui sondait les gens depuis deux ou trois fois plus longtemps qu'Amara ne respirait – ce qui, en résumé, signifiait qu'il lui serait bien trop facile de deviner des détails gênants et potentiellement dangereux. Sa relation avec Bernard était un dangereux sujet de conversation à aborder avec Gaius.

Surtout étant donné qu'il lui semblait que cela devait faire dix mille ans que son mari ne l'avait pas touchée, embrassée ou fait gémir de…

Par tous les Corbeaux ! Elle était adulte. Il était totalement injuste que le simple fait de *penser* à Bernard la réduise à l'état d'écolière éperdue d'amour.

Amara s'éclaircit la voix, prit son carnet dans le placard encastré dans la base du siège et entreprit de changer de sujet.

— Très bien, Sire. Nous devrions atteindre la capitale tôt demain matin. Les rapports du Haut Duc d'Antilla devraient être là lorsque vous arriverez, et les derniers ordres de déplacement des légions rhodésiennes devraient avoir pris effet d'ici là, ce qui…

La litière s'engouffra dans une épaisse couche de nuages, et Amara s'interrompit pour réveiller d'un murmure une lampe-furie.

— Comtesse, dit doucement Gaius sans lui en laisser le temps. (Il tendit la main pour lui prendre son carnet, le ferma et le posa sur la banquette.) Suivez-moi, je vous prie.

Amara le regarda avec surprise.

Sans préambule, le Premier Duc se tourna vers la portière et l'ouvrit. Le vent s'engouffra dans la litière avec un hurlement soudain, faisant claquer leurs vêtements, et le brusque appel d'air, altérant la course du véhicule, le fit légèrement pencher de côté.

Le Premier Duc sortit dans le vide et s'éloigna de la litière d'un mouvement si fluide qu'on aurait pu croire qu'il marchait sur la terre ferme.

Amara haussa les sourcils mais le suivit, demandant à Cirrus de la soutenir tandis qu'elle quittait l'abri du véhicule pour l'humidité froide et poisseuse des épais nuages gris. Ils se maintinrent à hauteur de la litière un moment, et Gaius échangea un hochement de tête avec le chef de l'escorte de Chevaliers Aeris. Puis il ralentit, et en quelques secondes, le véhicule aérien disparut parmi les nuages, laissant le premier Duc et Amara planer tout seuls dans la grisaille monotone.

Gaius passa vivement la main dans l'air, et le rugissement du vent s'estompa brusquement. L'espace d'une seconde, Amara crut que son flux d'air allait s'effondrer et la laisser tomber en chute libre, mais le soutien de Cirrus ne faiblit pas. Ses cheveux continuèrent de lui fouetter le visage en tous sens, comme ils le faisaient toujours, surtout lorsqu'elle faisait du sur-place ; seul le son s'évanouit, se réduisant au simple soupir d'une brise tranquille. Autour d'eux, Amara pouvait entendre le grondement lointain du tonnerre alors que quelque part, à des kilomètres de là, un orage printanier se préparait.

— Sire, dit-elle, déconcertée. La voiture.

Gaius secoua la tête.

— Je suis désolé de ne pas avoir pu vous prévenir avant, Amara, mais il était absolument impératif d'opérer dans le plus grand secret. Personne ne doit savoir où nous allons, ni quand

nous sommes partis… Rien.

La jeune femme fronça les sourcils et croisa les bras pour se protéger des vents persistants. Elle ne portait pas ses vêtements de vol en cuir et fut surprise de voir avec quelle rapidité le froid commençait à s'infiltrer sous sa peau.

— Si je comprends bien, nous ne rentrons pas à la capitale, dit-elle d'un ton calme.

— Non, répondit Gaius.

Elle hocha la tête.

— Pourquoi suis-je ici ?

— J'ai besoin d'une personne de confiance pour m'accompagner.

— Où, Sire ?

— À Kalare, répondit doucement Gaius.

Amara écarquilla les yeux.

— Pourquoi ?

Le Premier Duc garda une voix calme et ferme.

— Parce que je reste assis à la capitale à jouer les diplomates depuis trop longtemps, Amara, et que ce chaos – d'un geste de la main, il engloba l'intégralité du royaume en dessous d'eux – en est le résultat. Alliés comme ennemis ont oublié qui je suis. Ce que je suis. Je ne peux pas laisser cette situation durer plus longtemps.

Un éclair étincela brièvement quelque part au loin parmi les nuages, nimbant les brumes tourbillonnantes derrière le Premier Duc d'un flot de lumière argentée.

— Je m'apprête à leur rafraîchir la mémoire, Curseur, continua Gaius. (Son regard se durcit.) Je vais à la guerre. Et vous venez avec moi.

Chapitre 5

Isana s'assura que son capuchon était bien relevé et fut reconnaissante à la fraîcheur inhabituelle qui s'attardait dans l'air de cette matinée de printemps. Cela lui donnait une raison incontestable pour cacher son visage. Elle n'essayait pas exactement d'éviter qu'on la voie rendre visite au capitaine Rufus Scipion – il était tout naturel que l'administratrice du convoi humanitaire ait besoin de parler à *quelqu'un* de l'état-major de la Première Aléréenne. Mais Tavi jugeait préférable qu'elle ne soit pas reconnue et n'attire l'attention – et les questions – de personne ; une précaution avec laquelle elle était entièrement d'accord.

Comme promis, Araris l'attendait à la porte et passa avec elle devant les deux légionnaires qui y montaient la garde.

— Bonjour, murmura-t-elle tandis qu'il la guidait à l'intérieur du bâtiment.

C'était une structure tellement fortifiée que cela frisait le ridicule, intégralement bâtie dans une pierre résistant aux assauts militaires qui n'était généralement utilisée que pour les remparts. Les couloirs étaient plus étroits que de coutume, les plafonds plus bas, et, en arrivant au premier escalier, Isana remarqua avec surprise qu'Araris la conduisait au sous-sol, et non à l'étage, où les quartiers d'un commandant étaient généralement situés.

— Bonjour, répondit Araris.

Son attitude et son ton étaient tous deux d'une politesse protocolaire, mais elle percevait la tendresse cachée en deçà, émanant de lui comme la chaleur d'un feu couvert. Elle était également certaine qu'il *savait* qu'elle pouvait deviner ses émotions réelles, et la satisfaction soudaine que lui inspira cette intime conviction la fit tressaillir d'un agréable frisson, assez

semblable à celui qu'elle ressentait lorsqu'ils entrelaçaient leurs doigts.

— Il faut descendre deux étages pour atteindre son bureau, expliqua Araris.

— Le Sénateur l'a-t-il donc supplanté ?

Araris secoua la tête.

— La sorcellerie des Canims s'est révélée de toute évidence plutôt dangereuse. Une sorte d'éclair a anéanti l'état-major d'origine de la Première Aléréenne. Lorsque les terrassiers de la légion ont construit ce bâtiment, ils ont pris soin d'empiler des mètres et des mètres de pierre fortifiée autour et au-dessus du capitaine, pour éviter que cela se reproduise.

Isana frissonna. On lui avait raconté l'attaque. Si ce jour-là Tavi n'avait pas été envoyé porter des messages pour le capitaine d'alors, Sire Cyril…

— Je vois, répondit-elle.

Araris eut un grognement moqueur.

— Les valets ont installé Arnos au dernier étage. J'ai dans l'idée qu'ils espèrent secrètement que les Canims vont retenter le coup et faire plaisir à tout le monde.

Isana réprima un petit sourire malicieux.

— Sire Araris, le gronda-t-elle, ce n'est pas très gentil de dire ça.

— Arnie ne mérite aucune gentillesse, répliqua le *singulare*.

Isana sentit un léger afflux de mépris accompagner ses mots.

— Tu le connais, constata-t-elle.

— Nous étions à l'Académie ensemble.

— Vous ne vous entendiez pas ?

— Oh ! il me cherchait constamment des noises – chaque fois que je n'étais pas dans la pièce. Arnos n'avait jamais rien à me dire en face. (Araris passa légèrement une main sur la flétrissure qui lui couvrait une joue.) Il a toujours été mesquin et égocentrique. Il n'a pas changé.

— Il est dangereux, n'est-ce pas ?

— Ici ? Maintenant ? Oui, très.

Le *singulare* s'arrêta devant une lourde porte close et se tourna vers Isana.

Celle-ci croisa son regard et sentit sa bouche s'assécher

brusquement.

Il prit doucement sa main dans la sienne et la serra brièvement.

— Tu peux le faire.

Elle se mordit la lèvre et acquiesça.

— Et si…

Il lui posa deux doigts sur les lèvres avec légèreté et lui sourit calmement.

— Cesse d'imaginer toujours le pire. Parle-lui, c'est tout. Il t'aime. Tout va bien se passer.

Isana serra les paupières une seconde et lui effleura les doigts d'un baiser à peine formé. Puis elle prit une inspiration pour se calmer, hocha la tête et dit :

— Très bien.

Araris se retourna pour lui ouvrir la porte.

— Capitaine, annonça-t-il calmement, l'Exploitante Isana est ici pour vous voir.

— Merci, Araris, lui répondit distraitement une voix grave, sonore et pleine d'assurance. Fais-la entrer, s'il te plaît.

Araris adressa un dernier petit sourire à Isana puis s'effaça pour la laisser entrer, avant de refermer la porte derrière elle.

Le bureau de Tavi était extrêmement fonctionnel, à la limite de l'austérité. Il contenait un vieux secrétaire en bois portant des marques d'usure, quelques chaises et plusieurs étagères remplies de livres, de paperasses et de tout ce dont il pouvait avoir besoin pour écrire. Quelques tapis sans fioritures couvraient le sol de pierre froide, et une caisse près du feu allumé dans l'âtre contenait un tas de bûches soigneusement empilées. Une porte menait à une autre pièce, et sur le même mur était accroché un miroir de taille moyenne, tout simple.

Tavi était assis au bureau, une plume à la main, en train de griffonner hâtivement quelque chose au bas d'une page. Plusieurs tas de feuilles s'étalaient devant lui, témoignant de ce qui semblait être plusieurs heures de travail. Il cessa d'écrire, reposa sa plume et se leva avec un large sourire.

Isana s'arrêta net. L'homme qui se dressait devant elle était gigantesque, plus grand encore que son frère Bernard, bien que doté d'une musculature plus fine et de la minceur de la

jeunesse. Ses cheveux noirs étaient coupés ras, et il portait une armure de légionnaire toute bossuée avec une épée à la hanche. Son visage aux traits anguleux et énergiques était séduisant, malgré la fine cicatrice blanche en travers d'une de ses joues, témoignage d'une blessure trop grave pour avoir guéri sans laisser de trace.

Ses yeux, en revanche, n'avaient pas changé. Ils étaient toujours verts et brillants, illuminés de l'intérieur par son intelligence.

Qu'est-ce qu'il ressemble à son père ! songea Isana.

— Tante Isana, dit Tavi en l'enveloppant de ses bras.

Elle s'apprêtait à lui rappeler de faire attention, mais il fut d'une grande douceur, veillant à ne pas l'écraser contre les bandes d'acier saillantes de son armure. Elle compensa en l'étreignant du plus fort qu'elle le put. Il était bien là, et en bonne santé. Cela faisait des années qu'elle ne l'avait pas vu, mais il était impossible de mettre en doute le lien filial qui les unissait, ni l'authenticité de la tendresse, de l'affection et de la joie qui émanèrent de lui lorsqu'elle le serra dans ses bras.

Ils restèrent ainsi enlacés un moment, puis Isana se dégagea. Elle porta les mains au visage du jeune homme, les yeux noyés de larmes, les joues déjà douloureuses de sourire autant.

— Bonjour, Tavi.

Il lui déposa un baiser sur la tête.

— Bonjour, ma tante. Ça faisait longtemps.

Elle se pencha en arrière d'une longueur de bras pour le regarder de la tête aux pieds.

— Plus long pour certains que pour d'autres, dit-elle d'un ton taquin. Par les Grandes Furies ! tu as encore grandi. Que mettent-ils dans l'eau ici ?

Le jeune homme sourit de toutes ses dents.

— Ouais. Ça m'a pris sans crier gare. Mais je crois que j'ai enfin terminé. Cela fait près d'un an que ce pantalon me va.

— Les Grandes Furies soient louées ! Si tu poussais encore, ils seraient obligés de surélever tous les plafonds de ce bâtiment.

Tavi secoua la tête d'un air grave.

— Mais non, voyons. C'est la légion, ici. Le plafond est à

hauteur réglementaire. C'est la responsabilité de chaque légionnaire de veiller à respecter lui aussi la hauteur réglementaire.

— Je suis contente de voir que tu n'as pas perdu ton sens de l'humour, dit Isana en riant.

— Jamais. J'ai perdu la tête depuis un moment déjà, mais ce n'est pas une raison pour ne pas rire. Comment va mon oncle Son Excellence ?

— Bernard va bien, ainsi que tout le monde à la maison. Ce qui me fait penser. (Elle détacha le petit sac pendu à sa ceinture et l'ouvrit, farfouilla parmi plusieurs papiers et finit par sortir un pli cacheté.) Frédéric m'a demandé de te donner ça.

Tavi prit la lettre avec un sourire. Il la décacheta et la parcourut rapidement du regard.

— C'est cette fille qu'il a sauvée, hein ? Beritte doit être vexée comme un pou. Comment ça se passe ?

— Comme la plupart des vies de couple. Ils ont beaucoup à apprendre sur la façon de se traiter l'un l'autre.

— Je suis content pour lui. Si je trouve le temps, je lui écrirai un petit mot que tu pourras lui rapporter lorsque tu repartiras. Mais si jamais je n'ai pas le temps, tu voudras bien lui transmettre mes félicitations ?

— Bien sûr.

Avec un sourire, Tavi lui indiqua l'âtre, où une bouilloire était pendue à un crochet assez près des flammes pour que le liquide qu'elle contenait reste chaud.

— Thé ?

— Oui, s'il te plaît.

Tavi rapprocha deux chaises et l'invita à s'asseoir sur l'une d'elles. Puis il prit deux tasses en fer-blanc sur une étagère et les remplit de thé fumant. Il ajouta une cuillerée de miel dans celui d'Isana, comme elle l'aimait, et trois dans le sien avant de revenir vers elle.

Tout en sirotant leur thé, ils bavardèrent tranquillement des gens et des différents endroits de la vallée de Calderon. Ils parlèrent un temps des devoirs de Tavi au pont de l'Élinarc, et du voyage qu'avait fait Isana en formant le convoi humanitaire, puis Tavi se releva pour remplir de nouveau leur tasse.

— Tavi, dit Isana lorsqu'il se rassit, j'espère que tu sais à quel point nous sommes fiers de toi. Ton oncle et moi. Tu es devenu un jeune homme remarquable.

Il cligna des yeux une ou deux fois puis les garda prudemment rivés sur la surface de son thé. La perception qu'avait Isana de ses émotions lui révéla du plaisir à recevoir ce compliment, de la fierté, et par-dessus tout beaucoup d'embarras. Ses joues rosirent légèrement.

— Eh bien, répondit-il. Je n'y serais jamais arrivé sans oncle Bernard et toi. Vous m'avez tout appris. Vous m'avez préparé.

Isana sentit la culpabilité lui étreindre légèrement le cœur. Le préparer était probablement la plus grande chose qu'elle n'avait pas faite, justement.

Elle but une autre gorgée de thé puis fronça les sourcils en gardant les yeux sur sa tasse.

— Tavi, reprit-elle, est-ce qu'on peut parler sans risque ici ?

Le jeune homme pencha la tête d'un air interrogateur, et elle perçut l'éclair de curiosité qui traversa ses pensées.

— Oui, répondit-il avec l'assurance la plus totale. Personne ne peut nous entendre ici. Pourquoi ?

Isana prit une grande inspiration.

— Il y a quelque chose dont il faut qu'on parle.

Tavi rougit de nouveau.

— Écoute, une grande partie de cela n'est que rumeurs. Je veux dire, les hommes aiment à parler lorsqu'ils boivent, et chaque petite anecdote grandit à mesure qu'on la raconte.

Isana le regarda d'un air perdu.

— Je veux dire, continua Tavi, ce n'est pas comme si j'organisais des orgies ou quoi que ce soit. Mais tout le monde aime ce genre d'histoire croustillante, et la vérité n'est pas si drôle.

— Tavi, l'arrêta Isana d'un ton ferme. De quoi est-ce que tu parles, pour l'amour des Furies ?

Tavi se figea la bouche ouverte, l'espace d'une seconde. Un élan de dépit si vif qu'Isana put pratiquement le *voir* émana de lui. Puis il déglutit.

— Euh. Rien ?

Isana le regarda en haussant un sourcil.

Tavi soupira et rougit de plus belle.

— Je parlais de Kitaï. Elle et moi…

— Ah ! Vous êtes ensemble.

— Euh. Oui.

— À plus d'un sens du terme, si je comprends bien ?

— Eh bien, oui, admit-il d'un air malheureux. Mais ce n'est pas comme si on… Je veux dire, *certains* Marats manquent un peu de… discernement pour ce qui est de ce genre de choses, et beaucoup de leurs cavaliers m'accompagnent chaque fois que je me déplace, donc il y aura toujours des imbéciles pour commencer à répandre des rumeurs, c'est inévitable, mais dans les faits, ce n'est pas comme ça. (Il s'interrompit pour reprendre son souffle.) Kitaï et moi, on est… ensemble, c'est tout.

Isana poussa un soupir.

— Arrête-toi là. Ni toi ni moi ne souhaitons te voir entrer dans les détails, Tavi. (Elle fit tourner sa tasse entre ses mains d'un air songeur.) Eh bien. Voilà qui pourrait devenir… très compliqué. J'aurais dû avoir cette conversation avec toi plus tôt.

— Euh, reprit Tavi. (C'était peut-être un adulte désormais, mais Isana reconnaissait cette façon de se tortiller avec embarras. Il faisait toujours ça lorsqu'il était pris la main dans le sac, étant enfant.) Tu n'as pas besoin d'avoir cette conversation-là. Je n'avais pas dix ans que j'avais déjà compris tout seul. Je veux dire, à m'occuper des moutons et tout…

Isana secoua la tête et se surprit elle-même en laissant échapper un rire discret.

— Non, non, pas cette conversation-*là*. Tu ne comprends pas…

Elle fut interrompue par le bruit de la porte qui s'ouvrait. En se retournant, elle vit Araris dans l'entrebâillement.

— Capitaine, dit-il en fronçant les sourcils, un des hommes vient juste de nous prévenir. Les *singulares* du Sénateur Arnos sont en route pour venir vous voir.

Tavi leva brusquement la tête.

— Pourquoi ?

— Pas de précisions pour l'instant. Ils sont déjà à l'entrée.

— Le moment me paraît bien choisi pour parler à Maximus et Crassus du programme d'entraînement de cette semaine.

Envoie un courrier les chercher.

Araris porta le poing à son cœur et s'en fut. Tavi se mordit la lèvre en regardant la petite pièce autour de lui. Il ouvrit la deuxième porte derrière le bureau et dit :

— Tante Isana, puis-je te convaincre d'attendre dans ma chambre ? J'aimerais autant ne pas avoir à expliquer aux larbins du Sénateur ce que tu fais ici.

— Bien sûr, répondit Isana en se levant.

Elle passa vivement la porte. Sans lumière, on n'y voyait pas grand-chose, mais la pièce, de dimensions modestes, paraissait aussi fonctionnelle et austère que le bureau, à l'exception du grand lit aux draps froissés. Au moins, songea-t-elle, la légion avait fait ça pour lui. Quiconque avait réussi à convaincre Tavi de ranger sa chambre ne pouvait pas être entièrement mauvais.

Tavi referma la porte presque complètement, porta un doigt à ses lèvres en un geste de mise en garde absolument inutile puis regagna le centre de la pièce principale. Isana l'entendit remettre les chaises en place et perçut un petit tintement métallique lorsque, supposa-t-elle, il replaça l'une des tasses sur son étagère. Son ombre passa devant l'étroite fente de la porte entrouverte, et il se rassit à son bureau. Il y eut un bruissement de papier. Quelques secondes plus tard, la porte se rouvrit, et plusieurs paires de pieds entrèrent d'un pas lourd dans la pièce.

— Laissez mon petit déjeuner sur l'étagère, dit Tavi d'un ton distrait. Et inutile de me harceler. Je le prendrai quand je le prendrai, un point c'est tout.

Il y eut un silence bref et tendu, rompu seulement par le crachotement de la plume de Tavi sur le papier.

— Je vous demande pardon ? dit une voix de femme.

C'était une voix discrète, habituée à murmurer et chuchoter, mais la malveillance et la rage à peine contenue qu'Isana y perçut la firent littéralement tressaillir.

— Oh ! fit Tavi. Je vous prie de m'excuser. Vous n'êtes pas le valet.

— Non. Je suis…

— Il ne vous aurait pas chargée de m'apporter mon petit déjeuner, par le plus heureux des hasards ? demanda Tavi d'un ton innocent et amical. Je meurs de faim.

— Non, répondit la femme avec froideur.

— Je suis sûr qu'il en avait l'intention. Auriez-vous la gentillesse d'aller l'appeler du bas de l'escalier pour voir si ç'ar…

Il y eut un bruit sec et sonore – une main abattue à plat sur le bureau de Tavi, jugea Isana – suivi d'un bruissement, celui d'un paquet de feuilles soigneusement empilées glissant du bord du meuble pour tomber par terre.

— Vous n'êtes pas drôle, dit la voix glacée. Et je vous couperai la gorge plutôt que d'en tolérer davantage. Suis-je assez claire ?

Isana se déplaça légèrement. Le profil de son fils était dans son champ de vision, mais il lui était impossible de voir la femme à qui il s'adressait. Tavi était assis dans son fauteuil, les mains sur son bureau, et observait son interlocutrice d'un air calme et distant. Il n'y avait rien de moqueur dans son expression. Il n'y avait *rien du tout* dedans d'ailleurs, en dépit du fait que sa vie venait juste d'être menacée, et cela glaça légèrement Isana. Il semblait détendu et confiant, et elle ne percevait pas le moindre soupçon de ses véritables émotions.

— Je comprends, répondit calmement Tavi, que si vous continuez à montrer une insolence indigne d'un soldat, en négligeant jusqu'aux bases de la courtoisie militaire – comme frapper à la porte d'un commandant avant d'entrer – et à me parler sur ce ton, je vous ferai attacher au pilori jusqu'à ce que les fourmis remontent le long de vos cheveux pour atteindre vos yeux.

Il y eut un autre silence. Puis la femme reprit la parole.

— Vous ne savez pas qui je suis, n'est-ce pas ?

— Et ça ne m'intéresse pas particulièrement.

— Mon nom est Navaris.

Tavi resta impassible, mais cette fois Isana perçut un frémissement de surprise, puis un discret filet de peur soigneusement contrôlée.

Le jeune homme se pencha en avant et, dans un murmure sympathique, répondit :

— Il est possible que jouer les *singulares* pour le Sénateur ne vous ait pas apporté la renommée que vous espériez. Je n'ai jamais entendu parler de vous. (Sans détourner les yeux, il

laissa planer un silence tendu pendant encore quelques instants.) Eh bien, Navaris. Lorsque vous êtes entrée, j'ai supposé que vous étiez là pour le décor et le charme de ma compagnie. Mais maintenant, je commence à penser que vous aviez peut-être autre chose en tête.

— Oui.

— Comme c'est intéressant. Vous avez peut-être même une raison précise pour me rendre visite.

— Oui, gronda Navaris.

Tavi détourna les yeux pour promener le regard dans la pièce.

— Et ces quatre-là. Je suppose qu'ils sont là pour vous aider.

— Oui.

Tavi soupira et se carra de nouveau dans son fauteuil.

— Navaris, les choses iront beaucoup plus vite si je n'ai pas à jouer aux devinettes. (Son ton se durcit.) Dites-moi ce que vous voulez.

Le silence s'installa de nouveau, et Isana se rendit compte avec un brusque élan de panique qu'en se renfonçant dans son fauteuil, Tavi avait glissé la main derrière, et que ses doigts reposaient désormais sur le manche d'une dague attachée au dos du siège.

Il y avait quelque chose de pâteux, voire d'aviné dans la voix de Navaris lorsqu'elle finit par répondre.

— Le Sénateur Arnos m'envoie récupérer les rapports de vos espions sur l'activité récente en territoire occupé. Vous êtes tenu de me donner tous vos comptes-rendus, leurs copies et la liste complète de vos sources de renseignements pour que le Sénateur puisse les examiner lui-même.

Tavi haussa les épaules.

— Je crains de ne pas pouvoir vous aider.

— Ce sont les *ordres*, répliqua Navaris. Si vous refusez d'y obéir, c'est de la trahison.

— Laquelle est passible de mort. Je me rappelle vaguement avoir lu ça quelque part.

— Donnez-nous ces documents. Ou vous êtes en état d'arrestation.

Isana avait le cœur qui battait la chamade.

— Je ne crois pas, rétorqua Tavi. Voyez-vous, Navaris, je crains que vous ne puissiez vous raccrocher à rien, juridiquement parlant. Vous êtes un *singulare*. Pas un officier. Et vous n'êtes certainement pas *mon* officier supérieur. En fait, vous ne faites pas du tout partie de ma hiérarchie.

Navaris répondit d'une voix sifflante, comme si elle parlait entre ses dents.

— Ce sont les ordres du Sénateur.

— Oh ! fit Tavi en hochant la tête comme s'il venait de recevoir une brusque révélation. Alors ils ont été mis par écrit. Montrez-les-moi, et les papiers sont à vous. (Il haussa les sourcils.) Vous avez bien en votre possession des ordres légaux, n'est-ce pas ?

— Vous l'avez constaté, dit Navaris après un court silence. Il a résisté à son arrestation.

Plusieurs murmures masculins et rudes se firent entendre.

— Ôtez la main de cette épée, *singulare*, dit Tavi d'un ton cinglant d'autorité. Si vous dégainez cette arme contre moi, je vous étriperai avec.

Le bruit de plusieurs lames qui glissaient hors de leur fourreau se fit alors entendre, et Isana eut un sursaut de terreur.

Une nouvelle voix, celle d'Araris, s'immisça dans la conversation.

— Si j'étais vous, dit-il d'un ton posé, je ferais ce qu'il dit.

— Ou pas, lança une voix franche et enjouée empreinte d'une soif de violence. (C'était Antillar Maximus.) Si vous voulez danser, je suis partant.

— Aucun d'eux n'a pu dégainer avant nous, fit remarquer une troisième voix, celle d'un jeune homme qu'Isana ne reconnut pas. Si ça dégénère maintenant, ils n'auront même pas le temps de le faire. Ça paraît injuste.

— Pas faux, Crassus, répondit Max. Pas faux.

Isana sentit une vague de rage meurtrière parvenir jusqu'à elle depuis la pièce : Navaris, elle en était sûre. C'était une colère incandescente, bouillonnant d'une malveillance et d'une haine si intenses qu'elle semblait presque former une entité indépendante. Une émotion irrationnelle, sanguinaire, une sorte de folie qu'Isana n'avait jusqu'alors rencontrée que deux

fois dans sa vie.

L'espace d'un instant, elle eut la certitude que Navaris allait quand même attaquer. Mais ce violent brasier se dissipa brusquement, mouché aussi soudainement que la flamme d'une bougie tombée dans une mare.

— Vous croyez avoir accompli quelque chose ici, dit calmement Navaris. Mais c'est faux. Vous vous en rendrez bientôt compte.

Tavi la regarda comme si elle n'avait pas parlé.

— Veuillez transmettre mes excuses au Sénateur pour n'avoir pu m'exécuter sans avoir eu confirmation de ses ordres. Le règlement peut se révéler un peu embêtant à l'occasion, mais c'est lui, après tout, qui assure le bon fonctionnement d'une légion. Je vous remercie de votre visite.

— Imbécile.

— *Capitaine* Imbécile, répliqua Tavi. Bonne journée, *singulare*. Araris, Crassus, veuillez raccompagner cette chère *singulare* et ses assistants jusqu'à la porte.

L'espace d'une seconde, il ne se passa rien. Puis un bruit de pas se fit entendre, suivi de celui d'une porte qui se fermait, et enfin le silence.

Isana s'adossa à un mur et ferma les yeux, le cœur battant, légèrement étourdie par la dissipation soudaine autant de ses propres peurs que des émotions intenses qui avaient régné dans le petit bureau.

— Par les Corbeaux ! chuchota Maximus. C'était bien qui je crois ?

— Phrygiar Navaris, confirma Tavi en hochant la tête.

— Qu'est-ce qu'elle faisait là ?

— Elle se faisait humilier, essentiellement. Surtout à la fin.

Max éclata d'un rire bref et saccadé.

— Tu ne fais pas les choses à moitié, hein, Calderon ?

— Ça m'évite de perdre mon temps à revenir finir le travail plus tard. (Tavi se leva de son fauteuil et s'approcha de la chambre.) Et à propos de Calderon…

Isana ouvrit la porte, sentant ses mains trembler à la suite de la tension des dernières minutes. La pièce était désormais vide à l'exception de Tavi et de Maximus.

Ce dernier haussa les sourcils en voyant Isana, et sa surprise fut palpable.

— Oh ! Bonjour, Exploitante.

— Bonjour, Maximus, répondit-elle. (Au moins sa voix était ferme, songea-t-elle. Elle regarda Tavi.) Cette femme est dangereuse ?

— Elle compte parmi les dix ou douze meilleures lames d'Aléra, répondit-il en acquiesçant.

— Parmi les six ou sept meilleures, plutôt, rectifia Maximus d'un ton sérieux. Et elle a tué plus de monde que n'importe qui d'autre sur la liste.

Isana secoua la tête.

— Qu'est-ce qui t'a pris de l'insulter comme ça ?

— Il fallait que je laisse à Max et son frère le temps d'arriver, répondit Tavi. (Il lui adressa un sourire juvénile.) Détends-toi, tante Isana. Je contrôlais la situation.

Max eut un grognement railleur.

— Est-ce qu'elle agit au nom du Sénateur ? demanda Isana.

— Probablement, répondit Tavi.

— Alors pourquoi ne lui as-tu pas donné les documents qu'elle voulait ?

Tavi poussa un soupir et entreprit de ramasser les feuilles qui étaient tombées.

— Parce que ces documents vont dire à Arnos quelque chose qu'il ne veut pas entendre. Je crois qu'il avait l'intention de les faire disparaître. (Il reforma soigneusement le tas et se tourna vers Maximus.) Porte ça à Ehren. J'en veux des copies pour Sire Cyril, le Sénateur et les Tribuns Tactica des trois légions, ainsi que pour le chef de la milice de la ville.

— À la réunion d'état-major ? grommela Max.

— Oui. Une fois ces renseignements révélés publiquement, Arnos ne pourra plus les faire disparaître.

Isana le regarda d'un air éberlué.

— Que peuvent-ils contenir de si important ?

Tavi passa les doigts dans ses cheveux ras.

— D'après les informations que nous avons pu rassembler, je crois que j'ai une idée assez précise de ce que font les Canims. Si on se débrouille bien, on pourra peut-être mettre fin à cette

guerre.

— Comment ?

— Tavi, intervint Maximus d'un ton crispé de mise en garde.

Son ami le regarda d'un air perplexe.

— Quoi ?

Maximus le dévisagea puis secoua la tête et adressa un regard contrit à Isana.

— Ce sont là des informations assez importantes. Je sais qu'elle est de ta famille… mais c'est aussi une des protégées de dame Aquitaine. Il vaut probablement mieux que tu n'en parles pas devant elle.

Il jeta un nouveau coup d'œil à Isana et ajouta :

— C'est essentiellement une question de principe, madame.

— Par les Corbeaux ! lâcha Tavi avec un grognement railleur. Max, elle est de ma famille. Si tu ne peux pas faire confiance à ta famille, à qui, alors ?

Isana sentit un élan de culpabilité lui tordre le ventre. Cette remarque était tellement caractéristique de Tavi. Il avait grandi auprès d'elle, auprès de Bernard, et dans la rude contrée frontalière où ils vivaient, le dur labeur et les dangers développaient des relations de confiance bien plus fortes que dans les régions plus civilisées d'Aléra. Pour Tavi, dans la vallée de Calderon, la famille vous soutenait, vous défendait, vous aidait… et vous disait toujours la vérité. Il le croyait.

Oh ! comme il allait souffrir lorsque Isana détruirait cette conviction ! Terriblement souffrir, et elle aussi.

— Pas de souci, dit-elle rapidement. C'était une question déplacée, de toute façon. Bien sûr, il vaut mieux se montrer prudent.

Tavi la dévisagea d'un œil inquisiteur puis haussa les épaules et hocha la tête.

— Dépêche-toi, Max. On n'a pas beaucoup de temps.

Son ami se frappa le plastron du poing, salua Isana avec un dernier regard contrit et sortit précipitamment.

Tavi fronça les sourcils d'un air songeur.

— Désolé de couper court, tante Isana, mais…

— Je comprends, répondit-elle doucement. J'ai moi-même des devoirs qui m'attendent.

Le jeune homme lui adressa un sourire de gratitude.

— On dîne ensemble ?

— Avec plaisir.

Tavi cligna soudain des yeux.

— Oh ! Je peux t'accorder quelques minutes tout de suite, si tu veux. Que voulais-tu me dire ?

Elle ne pouvait pas. Elle ne pouvait pas se résoudre à lui causer une telle peine.

Si tu ne peux pas faire confiance à ta famille, à qui, alors ?

— Rien d'important, mentit-elle calmement. Ça peut attendre.

Chapitre 6

— Très bien, capitaine, dit Sire Cyril. (Il fit une petite grimace et remua légèrement sur son siège, afin de trouver une position plus confortable pour reposer la jambe en métal qui avait remplacé la sienne à partir du genou.) Si vous êtes prêt, pourquoi ne nous exposez-vous pas ce que vous avez appris ?

Tavi hocha la tête et monta sur l'estrade à l'avant de la salle de conférences. Bien que les dignitaires en visite soient repartis, la pièce restait bondée, cette fois par les officiers des deux légions de la Garde Sénatoriale et de la Première Aléréenne. À l'exception de Max, de Crassus et d'un ou deux autres Tribuns de leur légion, Tavi était de loin le plus jeune dans la pièce.

— Merci, Sire Cyril, dit-il. Cela fait près de deux ans, depuis la nuit des étoiles rouges, que la Première Aléréenne mène des opérations contre les forces canimes au sud d'ici. Nous avons repoussé leur assaut initial pour prendre le pont, et ceux qui ont suivi. Une fois qu'une pression supplémentaire a commencé à être exercée sur leur flanc est par les troupes du Haut Duc de Placida, ils ont été forcés de transférer une grande partie de leur infanterie là-bas, et nous avons pu chasser leur garnison de sa position à Premier-Port. La milice locale tient désormais la ville, et nous nous tenons prêts à leur venir en renfort si besoin est. C'est notre seule place forte au sud du Tibre, mais les Canims n'osent pas l'attaquer de peur de se retrouver coincés entre la Première Aléréenne et les remparts de la ville.

— Nous savons déjà tout cela, capitaine, l'interrompit Arnos.

Le Sénateur, resplendissant dans sa robe de cérémonie sénatoriale en soie bleu et rouge, était assis au premier rang, encadré des deux capitaines de la Garde Sénatoriale, à sa gauche, et de Navaris et d'un autre *singulare*, à sa droite.

— Vous n'avez pas besoin de continuer à nous rappeler vos

exploits. Tout le monde ici reconnaît que vous avez rencontré quelques succès dans vos entreprises.

Tavi eut envie de grincer des dents, mais il se retint. Les Corbeaux l'emportent s'il laissait ce coquet en robe de soie l'ébranler si facilement. Par ailleurs, son instinct lui disait que ce serait une erreur de laisser Navaris le voir perdre son sang-froid.

Navaris. Cette femme était une légende chez les Curseurs : la tueuse à gages la plus efficace et la mieux payée de tout Aléra. Elle avait achevé soixante-treize adversaires en duels officiels, à peu près autant dans des combats qui étaient prétendument des cas de légitime défense, et la rumeur disait qu'on pouvait raisonnablement lui attribuer une centaine d'autres mystérieux assassinats ; et si elle était moitié aussi douée pour cacher ses crimes qu'elle l'était pour échapper aux conséquences juridiques de ses actes, elle en avait peut-être tué les Grandes Furies savaient combien d'autres encore, dont elle avait ensuite réussi à faire disparaître les corps.

Elle n'avait pas l'air aussi dangereuse qu'elle l'était. Elle faisait un peu moins d'un mètre soixante-quinze et semblait constituée de cuir et de corde. Ses yeux étaient d'un gris terne et ses cheveux poivre et sel coupés court à la mode légionnaire, ce qui contribuait autant à massacrer toute féminité en elle que sa silhouette maigre et coriace. Elle portait un pantalon de cheval en cuir noir et une longue épée de duel au côté. Ses yeux durs contemplaient le monde comme si chaque individu n'y était qu'une cible de plus dans la salle d'exercice d'un maître d'armes. Si elle avait attaqué Tavi dans son bureau, il n'était pas sûr qu'il aurait pu résister plus de quelques secondes contre elle.

Elle était également, pour autant que Tavi puisse en juger, complètement folle.

Il détourna les yeux d'elle pour regarder le Sénateur.

— Pardonnez-moi, Sénateur. Je ne faisais que récapituler la situation pour ne perdre personne en route.

Arnos lui jeta un regard aigre et fit un geste impatient de la main.

— Reprenez.

Sire Cyril, assis tout au bout du premier rang, leva le menton

et dit :

— Commencez par Vaucusgarde.

Tavi hocha la tête. Il se tourna vers le tableau noir derrière lui, et en quelques traits rapides esquissa une carte rudimentaire de la région, où il indiqua l'emplacement de la ville d'Élinarc, du Tibre et de Premier-Port.

— Vaucusgarde est une exploitation spécialisée dans la coupe du bois qui a pris les proportions d'une petite ville, expliqua-t-il à l'assemblée. (Il en marqua la position sur la carte, à une cinquantaine de kilomètres au sud d'Élinarc.) Lorsque nous avons forcé les Canims à quitter Premier-Port, ils ont lutté d'arrache-pied pour défendre Vaucusgarde.

— Ils avaient des remparts ? grommela l'un des capitaines à la gauche d'Arnos, un homme du nom de Nalus.

— Non, répondit Tavi. Aucune véritable fortification, en fait. Et la géographie des lieux ne se prête pas non plus à la défense. Mais nous les avons affrontés là-bas pendant deux jours avant qu'ils se décident à partir.

— Pourquoi ont-ils mis si longtemps à prendre la fuite ? demanda Nalus.

— Ils n'ont pas pris la fuite. Ils se sont repliés en bon ordre, et après deux jours de combats, nous n'étions pas en état d'émettre la moindre objection.

» Depuis, la plupart de nos affrontements ont penché davantage du côté de la grosse escarmouche que de la bataille rangée, tandis que les Canims consolidaient leurs positions. Pendant ce temps, plusieurs des Curseurs envoyés pour aider la Première Aléréenne se sont infiltrés en territoire occupé et ont commencé à récolter des renseignements.

— Qu'ont-ils appris ? demanda Arnos.

— D'abord, monsieur, que les Canims ne laissent pas partir tout le monde en paix comme nous le croyions auparavant. Ils retiennent les membres de deux professions : les charpentiers et les constructeurs navals.

Arnos fronça les sourcils.

— Alors… ils avaient une idée en tête en défendant l'exploitation de coupe de bois.

Tavi acquiesça.

— Ils prenaient des matériaux. Du bois qui avait séché en entrepôt, essentiellement.

— Du bois séché ? (Le Tribun Tactica Kellus était adossé à un mur, sur le côté, non loin de Tavi.) Pourquoi, capitaine ?

— Parce que, Tribun, répondit Arnos d'un ton sec, on ne peut pas construire de bateaux avec du bois vert.

Tavi hocha la tête, légèrement impressionné malgré lui. Arnos avait l'esprit vif – quand il choisissait de s'en servir.

— Exactement, monsieur. (Il se retourna et marqua un point sur la carte, tout en bas du tableau, à une distance d'environ cent cinquante kilomètres.) Et nous pensons qu'ils les construisent ici, dans une ville du nom de Port-aux-Mâts. Elle donne sur un long bras de mer et les installations nécessaires pour permettre la construction d'une dizaine de vaisseaux en même temps s'y trouvaient déjà. Nous pensons que sa capacité a été élargie.

— Vous *pensez* ? fit Arnos.

— Simple conjecture, monsieur, mais ça se tient. Les Canims ont établi des postes de défense à l'entrée du bras de mer et détournent ou confisquent tous les bateaux qui tentent de gagner Port-aux-Mâts. Leurs patrouilles aux alentours de la ville sont trois fois plus nombreuses qu'ailleurs, et le gros de leurs troupes est posté quelque part dans la région. Il est difficile de s'en assurer, parce qu'ils refusent de laisser entrer le moindre Aléréen dans la ville, hormis les constructeurs navals et les charpentiers qu'ils ont réquisitionnés.

— Alors comment savez-vous que le gros de leurs troupes se trouve là-bas ? demanda Arnos d'un ton impérieux.

— Les espions en question ont repéré des expéditions de vivres, monsieur, répondit Tavi. Soit Port-aux-Mâts abrite un nombre extrêmement important de Canims, soit ses habitants ont décidé de renoncer à la vie portuaire pour se mettre au commerce du bétail.

— Des bateaux, grommela de nouveau le capitaine Nalus. Pourquoi, par tous les Corbeaux ! ont-ils besoin de bateaux ?

— Le Canim qui a mené l'invasion initiale, Sarl, a fait brûler leurs vaisseaux derrière eux lorsqu'ils ont débarqué, expliqua Tavi. On pouvait voir l'incendie illuminer Premier-Port à dix

kilomètres à la ronde.

Arnos se gratta le menton en étudiant la carte rudimentaire.

— Des bateaux leur offriront beaucoup d'options dont ils ne disposent pas pour l'instant, dit-il. Ils pourront se déplacer rapidement le long de la côte – ces chiens savent naviguer, je leur reconnais au moins ça. S'ils en construisent assez, ils pourront déplacer l'ensemble de leurs troupes pour soutenir Kalarus dans le sud, ou pour nous faire tourner en rond ici indéfiniment.

— Ou alors, intervint Tavi, ils pourraient simplement… rentrer chez eux.

Arnos posa sur lui un regard de pure incrédulité.

— C'est une possibilité, monsieur, insista le jeune homme. La majorité des Canims qui se trouvent en ce moment en Aléra ne voulaient *pas* rester bloqués ici. C'est pour ça que Sarl a dû faire incendier leurs vaisseaux. Et ils doivent également penser à leur famille. Ils veulent ce que voudrait n'importe lequel d'entre nous en pareille situation. (Il haussa les épaules.) Ils veulent rentrer chez eux.

Arnos se contenta de le dévisager sans rien dire.

Tavi serra les dents. Ce brave Sénateur le laissait creuser sa propre tombe, et il le savait ; mais il savait aussi qu'il se devait au moins d'essayer. Il prit donc une profonde inspiration et continua, résolu.

— Étant donné la façon dont le conflit s'enlise depuis quelques mois, nous tenons peut-être ici une occasion.

La pièce resta plongée dans le silence, jusqu'à ce qu'Arnos demande, d'un ton poli :

— Une occasion de quoi ?

Trop tard pour reculer désormais.

— De négocier, répondit Tavi.

— Négocier, dit Arnos. Avec les Canims.

— Sénateur, nous voulons qu'ils partent. La possibilité existe qu'eux-mêmes le souhaitent aussi. Je pense que cela vaut la peine d'étudier la question.

— Négocier, répéta Arnos. Avec les Canims.

— Ils ont un Ambassadeur, après tout, monsieur, fit remarquer Tavi. Aléra a déjà parlementé avec eux par le passé.

— Un Ambassadeur qui a fait entrer un groupe de guerriers canims et de monstres dressés dans la capitale elle-même, et qui a tenté d'*assassiner* le Premier Duc, oui, acquiesça Arnos. Un Ambassadeur actuellement en prison, dans l'attente de son exécution.

— Son procès, rectifia très doucement Sire Cyril. Dans l'attente de son procès. Sa culpabilité n'a pas été prouvée.

Arnos lui jeta un coup d'œil méprisant.

— Ce sont ses troupes. Son peuple. Même si ce n'est pas lui qui a organisé le complot, il aurait dû être au courant et s'y opposer. Dans tous les cas, la faute lui revient.

— Néanmoins, c'est peut-être une option qui vaut la peine d'être envisagée.

— Je vois, dit calmement Arnos. Après que les Canims ont envahi notre royaume, tué des milliers d'Aléréens, provoqué l'exode de centaines de milliers d'autres, incendié des villes et comploté avec un rebelle pour l'aider à monter sur le trône, nous devrions… quoi ? Leur offrir le gîte et le couvert pendant que nous leur construisons des bateaux ? Remplir leurs vaisseaux de provisions et de cadeaux ? Puis les laisser repartir chez eux avec notre bénédiction ?

— Monsieur…, commença Tavi.

— Je vois bien les avantages, continua Arnos. Ils rentreront chez eux et raconteront à tous leurs compatriotes qu'Aléra est tellement lâche et faible que non seulement nous n'avons pu défendre nos propres terres contre eux, mais que nous avons été assez apeurés pour leur payer tribut afin qu'ils nous laissent tranquilles.

— Ce n'est pas ce que…

— Et dans un an, ou deux, ou même cinq, ils reviendront, et cette fois en beaucoup plus grand nombre. Ils exigeront encore plus. (Arnos secoua la tête.) Non. Nous allons les arrêter ici. Maintenant. Les éradiquer de la surface d'Aléra. Jusqu'au dernier. Nous allons leur montrer qu'il y a un prix à payer pour ce qu'ils ont fait.

Plusieurs grognements d'approbation discrets retentirent dans la pièce. Aucun, pour autant que Tavi puisse en juger, n'avait été émis par quelqu'un de la Première Aléréenne.

— Nous arriverons peut-être à les arrêter, intervint Cyril. Mais cela va nous coûter beaucoup d'hommes. Des hommes dont nous aurons besoin dans le sud, lorsque nous attaquerons Kalare.

— Des hommes mourront quoi que nous fassions, rétorqua Arnos.

— Certes, répondit Cyril. Je préfère simplement que nous évitions de les tuer pour rien. Question de principes professionnels.

Arnos le dévisagea d'un air mauvais.

— Permettez-moi de vous faire remarquer, monsieur, ajouta Tavi, que même une cessation temporaire des hostilités nous donnerait plus de temps pour recueillir des informations et ainsi prendre l'avantage tactique.

— Et donnerait plus de temps à l'ennemi pour construire ses vaisseaux de guerre et devenir une menace beaucoup plus mobile. Plus de temps aux esclaves traîtres pour s'entraîner et s'équiper. Plus de temps pour conforter leurs positions.

Arnos posa un regard perçant sur Tavi et conclut :

— Il n'y aura pas de négociations, capitaine.

— Monsieur, protesta le jeune homme, si vous vouliez bien me donner juste un petit peu de temps pour contacter le Premier Duc et…

Arnos s'empourpra violemment, et sa voix se fit dure, acérée.

— Il n'y aura *pas* de négociations, capitaine !

— Mais…

— Un mot de plus, cracha Arnos, et je vous suspends de vos fonctions et vous fais donner le fouet. Compris ? Capitaine ?

Tavi serra les dents pour retenir une réponse fort malavisée et se contenta d'acquiescer sèchement.

Arnos le dévisagea d'un œil noir pendant encore quelques secondes puis hocha la tête. Sa voix retomba dans un registre plus calme, et il se leva.

— Merci pour votre rapport, capitaine, dit-il en gagnant le devant de la pièce. Ce sera tout.

Tavi regagna sa place à la droite de Sire Cyril d'un pas furieux.

— Par tous les Corbeaux ! marmonna-t-il entre ses dents.

— Ce n'est pas vraiment une surprise, répondit Cyril.

Tavi fit entendre un grondement sourd.

— Tout doux, le mit en garde Cyril. Vous avez été assez loin pour aujourd'hui. Je crois que nous avons au moins réussi à faire passer le message à Nalus.

Tavi regarda du coin de l'œil le capitaine de la Garde. Celui-ci contemplait la carte d'un air pensif tandis que le Sénateur Arnos tenait un petit discours sur le devoir de défendre Aléra contre la vermine canime.

Tavi sentit un frisson lui parcourir le dos et, en regardant derrière Nalus, il vit Navaris qui le dévisageait d'un œil inexpressif. La tueuse soutint son regard un moment puis lui adressa un sourire dérangeant.

Tavi détourna les yeux et réprima un soubresaut de malaise.

— Messieurs, était en train de conclure Arnos, nous sommes sur la défensive depuis trop longtemps. Nous restons postés sur des remparts et des ponts depuis trop longtemps. Il est grand temps que nous allions à la rencontre de cette menace, et que nous lui montrions les conséquences que cela entraîne de venir titiller les légions.

Ces mots remportèrent un concert de murmures approbateurs – une fois de plus, de tout le monde sauf des officiers de la Première Aléréenne.

— Et donc à partir de maintenant, continua Arnos, nous lançons l'offensive. (Il se retourna et traça un trait hardi sur le tableau, reliant directement Élinarc à Port-aux-Mâts.) Nous forçons le gros de leurs troupes à combattre et nous les anéantissons avant qu'ils aient eu le temps de construire ces bateaux. Nous partons à l'aube, dans deux jours. Préparez vos hommes. La réunion est terminée.

La pièce se remplit brusquement de brouhaha alors que les hommes se levaient, se mettaient aussitôt à bavarder et commençaient lentement à se diriger vers la sortie. Quelques instants plus tard, Tavi et Cyril étaient seuls.

Cyril observa la carte au tableau puis leva les yeux au ciel.

— Bien sûr. Droit sur l'objectif, sans détour. (Il soupira.) De combien de postes de défense Nasaug dispose-t-il le long de cet itinéraire ?

— Trois, peut-être quatre, répondit Tavi. Sans compter un tas d'occasions d'attaquer nos convois de ravitaillement pendant notre progression. Et puis la ville elle-même.

— Est-ce qu'on peut passer en force ?

— Ça dépend. Si Nasaug est prêt à subir de lourdes pertes, il pourrait nous arrêter net.

Cyril secoua la tête.

— Non. Il va nous attaquer aussi durement qu'il le peut tout en maintenant ses propres pertes au plus bas.

Tavi acquiesça.

— Nous saigner jusqu'à Port-aux-Mâts. Et là seulement, frapper un grand coup.

— Combien de temps cela prendra-t-il ?

Tavi secoua la tête, en calculant. Grâce au travail acharné d'Ehren, il avait eu à sa disposition des cartes détaillées pour planifier ses propres opérations, et il connaissait bien le territoire qu'ils avaient sillonné en combattant.

— Disons dix semaines, sauf si on a de la chance. (Il regarda la carte du coin de l'œil.) Et je ne me sens pas si chanceux que ça.

— Il peut se passer beaucoup de choses en dix semaines, répondit Cyril.

— Je devrais réessayer de lui parler. En privé. Il sera peut-être plus ouvert à l'idée de négocier s'il n'est pas entouré de monde.

— Il est toujours entouré de monde. Et ça ne servira à rien, capitaine.

— Mais c'est tellement *idiot* ! Nasaug est disposé à parlementer.

— Vous n'en savez rien. Il ne nous a jamais fait parvenir le moindre message en ce sens.

— Ce n'est pas leur façon de faire. Pour un Canim, les mots ont peu de valeur. Les actes prévalent. Et les agissements de Nasaug indiquent clairement ses intentions. Il est disposé à travailler avec les Aléréens, plutôt que de simplement les massacrer – et il veut s'en aller.

— Peut-être, répondit Cyril. Peut-être que vous avez raison. Si j'étais à sa place, je prendrais sérieusement en considération

ce que vous dites. Vous l'avez bien mérité. (Il secoua la tête.) Mais ce n'est pas moi qui décide, ni vous non plus. Si vous relancez le sujet, vous lui fournirez une excuse pour vous remplacer. Ne le faites pas.

Tavi exhala entre ses dents serrées.

— Il doit bien y avoir un moyen.

— Alors trouvez-le, répliqua Cyril en se relevant péniblement de sa chaise. Mais faites-le sur votre temps libre. Restez concentré sur la situation présente. Ils ne le savent peut-être pas, mais la survie de beaucoup de gens dépend de vous.

— Bien, monsieur.

Ils échangèrent un salut, et Cyril sortit d'un pas claudiquant, en s'appuyant sur sa canne. Un moment après, Maximus passa la tête par l'entrebâillement de la porte.

— Salut, capitaine. Alors, verdict ?

— On part en campagne, répondit Tavi en se levant pour le rejoindre. Envoie-moi la Tribun Cymnea dans mon bureau, s'il te plaît, que nous commencions à parler logistique. Préviens les hommes. (Il parcourut le couloir du regard, en fronçant les sourcils.) Hmm. J'aurais cru que Marcus serait là. Est-ce que tu l'as vu ?

— Pas aujourd'hui.

— Lorsque tu le verras, envoie-le-moi aussi.

— Oui, capitaine.

Tavi s'approcha du tableau et effaça la carte d'un coup de chiffon humide. Arnos était bien imprudent d'avoir laissé sa feuille de route – si sommaire soit-elle – à la vue du premier idiot qui pourrait passer.

— Bien, Tribun. (Il soupira.) Au travail.

Chapitre 7

Marcus parcourut du regard la tente miteuse qui faisait office de taverne, une parmi tant d'autres qui avaient poussé comme des champignons dans le camp de réfugiés. C'était la première fois qu'il venait dans cet établissement-ci, mais il en avait vu beaucoup d'autres du même genre dans sa jeunesse. Même s'il devait bien admettre que peu avaient été si sordides. Au lieu de rapiécer la toile de la tente, on l'avait grossièrement badigeonnée de goudron. Le sol, qui aurait au moins pu être aplani et couvert de paille, était tout boueux. Les pieds des tables à tréteaux s'y étaient enfoncés de quinze centimètres, et elles auraient été trop basses si les bancs qui les bordaient n'avaient pas fait de même.

Marcus reposa les yeux sur la chope devant lui. D'obscures particules flottaient à la surface de sa bière – probablement du grain échappé des cuves de fermentation, mais il n'en avait aucune certitude. Elle n'avait pas l'odeur de la bière. Elle faisait plutôt penser à de l'eau sale, en moins agréable. Il l'avait payée un taureau d'argent, et les béliers de cuivre qu'on lui avait rendus étaient tellement rabotés que les cornes gravées sur leur face avaient presque entièrement disparu.

C'était fascinant, d'une certaine façon. La vie en camp de réfugiés avait eu l'effet que les épreuves avaient toujours sur les gens. Chez certains, elle avait révélé une grandeur d'esprit presque incroyable. Marcus avait vu des hommes dénués de tout ou presque se défaire de leur unique cape pour la donner à des enfants qui mouraient de froid. Il avait vu des familles qui avaient à peine de quoi survivre accueillir sous leur toit un enfant perdu de plus, réussir à caser sous la couverture un corps gelé de plus. Il avait vu des légionnaires de la Première Aléréenne, bouleversés par les souffrances dont ils avaient été

témoins en exercice, aller directement au marché en recevant leur solde, et tout dépenser en nourriture pour ceux qui en avaient besoin.

Chez d'autres, cependant, elle avait révélé le pire. Marcus avait mené des escouades chargées d'enterrer les corps de personnes tuées pour une pèlerine élimée et les chiffons dont ils avaient enveloppé leurs pieds. Il en avait vu demander des choses à des femmes en guise de paiement, vu ceux qui possédaient ce dont d'autres avaient besoin exiger de ces derniers qu'ils s'humilient et s'avilissent avant d'accepter de partager avec eux. Il avait vu les cernes bleuis et les os cassés résultant du climat de peur et de nervosité exacerbée. Les maladies causées par le froid et l'insuffisance de nourriture – même dans ces contrées, les plus tempérées du royaume. Et tout cela, toute cette humanité navrante, pitoyable, détestable semblait commencer à se coaguler, à former une vapeur presque visible, une puanteur dans l'air qui rappelait…

Eh bien… qui rappelait cette bière.

Marcus repoussa légèrement sa chope en bois moisi et s'efforça de faire abstraction de l'odeur. Puis il sortit une petite lampe-furie du sac accroché à sa ceinture, la ranima d'un murmure, la posa sur la table rugueuse et attendit.

La lavandière entra dans la taverne sans nom et s'arrêta sur le seuil avant de regarder autour d'elle. Il faisait assez sombre à l'intérieur pour que la petite lampe attire son regard comme un fanal, et elle traversa la pièce au sol inégal pour venir s'asseoir à la table de Marcus.

— Bonjour, dit la Haute Duchesse d'Aquitaine, car c'était d'elle qu'il s'agissait. (Elle regarda rapidement autour d'elle avec une grimace.) J'ai toujours su que vous étiez un romantique, dans le fond.

Marcus poussa la chope vers elle.

— Vous avez soif ?

Elle jeta un coup d'œil au contenu, pâlit légèrement et le dévisagea posément.

— Tant pis pour vous, dit-il.

— Pourquoi ici ? demanda-t-elle.

— Personne ne me reconnaîtra.

— Moi-même, j'ai failli ne pas vous reconnaître.

Marcus haussa les épaules.

— Pas d'armure. Une cape différente. Mon capuchon relevé. Je me fonds dans la masse.

— Nous aurions pu nous rencontrer n'importe où, répliqua-t-elle. Pourquoi ici ?

Marcus leva la tête pour la regarder droit dans les yeux.

— Peut-être que je voulais vous montrer.

La lavandière pencha la tête d'un air interrogateur.

— Me montrer quoi ?

Il engloba d'un geste tout ce qui l'entourait.

— Les conséquences.

Elle haussa brusquement les sourcils.

— Souvent, les gens qui font des choix importants n'ont jamais à faire face à ce qui peut en découler, poursuivit Marcus. Tout cela… et pire encore que ce que vous constatez ici, ou avez pu observer en venant… Tout cela est le résultat de ce genre de choix.

Elle le dévisagea longuement d'un œil dénué d'expression.

— Cela est censé m'horrifier ?

— Cela ? Ce n'est rien du tout, répondit Marcus. Cela est ce qui se passe en cas de différend courtois, ce qui est plus ou moins ce qui nous oppose aux Canims pour l'instant. Cela est ce qui se passe lorsque tout le monde doit se serrer un peu la ceinture, mais qu'il reste encore de quoi survivre. Mais dans le sud, c'est pire. Maladies endémiques. Famine. Brigands, pillards, mercenaires. Des hommes qui prennent plus de libertés. D'autres qui cherchent à se venger de celles-ci. (Il indiqua d'un signe de tête la taverne. De l'autre côté de la toile humide et malodorante, quelqu'un essayait péniblement de reprendre son souffle entre deux quintes d'une toux grasse et spasmodique.) Cela n'est que soleil et pain blanc comparé à ce qui pourrait arriver.

Le regard de dame Aquitaine se durcit.

— Si mon époux et moi-même poursuivons nos projets, vous voulez dire.

— Il faudrait que je les connaisse tous, répliqua Marcus. Et je suis sûr que ce n'est pas le cas. Alors c'est à vous de me le dire.

— L'une des choses que j'ai toujours admirées chez vous, c'est votre professionnalisme. Cela ne vous ressemble pas.

Marcus haussa les épaules.

— L'endroit est assez sûr pour nous rencontrer. J'avais quelque chose à vous dire. Je vous l'ai dit. Ce que vous en faites ne regarde que vous.

Dame Aquitaine fronça les sourcils. Elle parcourut la taverne miteuse du regard pendant quelques secondes. Puis elle secoua vivement la tête, s'empara de la chope et en vida le contenu par terre, avant de la reposer d'un geste ferme sur la table.

— Restez concentré sur votre tâche.

— Je le serai… s'il voulait bien faire l'effort d'arriver à l'heure.

Elle haussa les épaules.

— Il a l'habitude d'être le personnage le plus important partout où il va. Les gens importants sont toujours en retard à leurs rendez-vous.

— Pourquoi tolérer cela ? demanda Marcus.

— Parce que j'ai besoin de lui, répondit-elle simplement.

— Et lorsque ce ne sera plus le cas ?

Elle esquissa un sourire.

— Il aura alors l'occasion de prendre de meilleures habitudes de travail.

À cet instant, le tissu qui fermait l'entrée de la taverne s'écarta de nouveau et une demi-douzaine d'individus entrèrent. Le capuchon relevé, ils étaient manifestement ensemble et trop bien habillés pour le voisinage. Marcus soupira. Le pire, depuis qu'il avait quitté les rangs des Curseurs, c'était le manque d'associés compétents et professionnels.

L'une des silhouettes anonymes se tourna vers l'homme à l'expression revêche posté derrière la piètre table en bois à laquelle il donnait le nom de comptoir. Elle porta les mains à son capuchon et le rabattit en arrière, dévoilant ses traits. Marcus se crispa légèrement en reconnaissant Phrygiar Navaris.

Celle-ci lança une petite bourse en cuir, qui heurta le torse du tavernier, rebondit et atterrit sur le comptoir crasseux. La *singulare* posa sur l'homme un regard dur et gris.

— Fichez le camp.

Marcus aurait pu prendre le même ton, la même attitude menaçante, mais l'homme aurait d'abord compté l'argent. Il ne put pourtant pas lui en vouloir de ramasser la bourse et de s'en aller sans même prendre la peine de jeter un coup d'œil à l'intérieur.

Le plus petit des arrivants regarda autour de lui un moment puis se hâta vers leur table et s'installa en face de dame Aquitaine. Il s'assit sur sa cape et resserra son capuchon autour de son visage, avant de jeter un coup d'œil alentour et de le rabattre d'un geste vif en marmonnant d'un ton agacé :

— Il y a discrétion, et paranoïa absurde. Fallait-il vraiment que nous nous rencontrions dans cette porcherie ?

— Allons, allons, Arnos, répondit la Haute Duchesse. Ça sent tout aussi mauvais de ce côté de la table, je vous assure.

Marcus observa les *singulares* du Sénateur. Navaris resta près de l'entrée, indifférente à ce qui l'entourait, et à peu près aussi expressive qu'un bloc de granit gelé. Les quatre autres se déployèrent dans la pièce, leur attention partagée entre les parois de toile aisément franchissables et les gens assis à la table. Marcus remarqua les armes pendues à la ceinture de l'un d'eux, et l'arc qu'un autre tenait d'une main fine. Puis il reporta son regard sur Arnos.

Le Sénateur avait les yeux rivés sur lui.

— Baissez votre capuchon, dit-il d'un ton sec.

— Je ne crois pas, non, répondit Marcus.

Arnos afficha un sourire qui rappela à l'ex-Curseur un chacal retroussant les babines.

— Baissez-le *immédiatement*.

— Non.

— Navaris. S'il n'enlève pas son capuchon, ôtez-le-lui et la tête avec.

— Bien, monsieur, répondit la *singulare*.

Elle resta sans bouger, sans même regarder Marcus. Mais sa main s'était discrètement approchée de la poignée de son épée.

Avec un grommellement d'impatience, dame Aquitaine fit un geste vif de la main. L'air prit soudain la consistance ferme et vaguement cotonneuse d'un charme d'air destiné à protéger une conversation des oreilles indiscrètes.

— Arnos, dominez-vous. Son capuchon reste où il est.

— Pourquoi ?

— Parce que vous êtes un homme politique brillant, monsieur, répondit Marcus, mais un conspirateur novice. Je suis actuellement dans une position qui peut vous être extrêmement utile. Si l'on vous autorisait à connaître mon identité, votre incompétence fera indubitablement tomber tous nos projets à l'eau.

Arnos resta bouche bée un moment.

Marcus ne rata pas cette occasion de savourer son expression imbécile.

— La formulation manque de tact, dit dame Aquitaine en jetant un regard malicieux à Marcus, mais le fond de l'idée est exact. (Elle fit un geste lénifiant de la main.) Vous êtes un politicien et un stratège, Arnos. Pas un espion. Si nous étions tous aussi doués dans tous les domaines, nous n'aurions pas besoin de former des alliances, n'est-ce pas ?

Le Sénateur s'empourpra violemment.

— Et celui-là ? Qu'est-ce qu'il nous apporte ?

— Je sais des choses, Sénateur.

Arnos leva le menton.

— Comme quoi ?

— Je sais que vous avez un don pour trouver des employés compétents, par exemple, répliqua Marcus. (Il indiqua d'un signe de tête l'un des hommes encapuchonnés qui montaient la garde.) Aresius Flavis. Deux fois champion du tournoi d'armes à Aléra Impéria. Il a tué le frère aîné du Haut Duc actuel de Rhodes en combat loyal sur la pelouse devant la Tour Grise.

» La jeune femme qui garde la porte est, je crois, Iris Œil de Faucon. Elle était célèbre pour ses exploits d'archère sur le Mur de Protection, et elle a tué une demi-douzaine des assassins immortels de Sire Kalarus en protégeant dame Voria lors de la nuit des étoiles rouges. Dame Voria fut la seule survivante de l'attaque menée contre sa pension de famille.

La silhouette à côté de la porte se retourna pour examiner Marcus. Puis elle hocha brièvement la tête. Il lui répondit et poursuivit :

— L'homme au fond de la pièce s'appelle Tandus. Il est muet.

Il a servi dans cinq ou six légions différentes, à la fois comme Chevalier Ferro et Chevalier Terra. Il est célèbre pour avoir pris d'assaut, à lui seul, la forteresse de Sire Gardus lorsque ce dernier avait enlevé la fille d'un affranchi. Il a tué trente hommes pour la récupérer.

Dame Aquitaine ne quitta pas des yeux le visage du Sénateur, mais son sourire tranquille s'élargit lentement.

— Et lui, ajouta Marcus en indiquant de la tête l'homme qui se trouvait le plus près de la table. Rivar Armenius. C'est un jeune Chevalier Aeris et Ferro, et il affirme être la lame la plus rapide d'Aléra. Il a remporté onze duels contre des maîtres d'armes reconnus, dont neuf mortels.

La silhouette d'Armenius se tourna brièvement vers eux. Puis il repoussa son capuchon, révélant des traits jeunes et réguliers.

— Dix. Maestro Piter a attrapé une fièvre pulmonaire à la suite de ses blessures.

Marcus inclina légèrement la tête.

— Dix. (Il tourna les yeux vers le dernier membre de la garde rapprochée du Sénateur.) Et bien sûr, Phrygiar Navaris. Une des plus dangereuses tueuses professionnelles au monde. Extrêmement fiable – à condition qu'elle ne perde pas son calme.

Navaris continua à caresser lentement la poignée de son épée.

Arnos lança un regard venimeux à Marcus. Il croisa les mains sur la table, les lèvres pincées.

— Je refuse d'avancer en aveugle, madame. Montrez-moi le visage de cet homme.

— Sinon quoi, Arnos ? demanda la Haute Duchesse sur un ton presque pernicieusement raisonnable. Vous vous en irez ?

— Et pourquoi pas ?

— Peut-être parce que je sais ce qui est arrivé au premier capitaine nommé à la tête de la Première Sénatoriale. Il s'appelait Argavus, je crois. Il est tellement étrange qu'il ait disparu la nuit précédant votre départ. (Dame Aquitaine tourna lentement les yeux vers Navaris.) Il serait dommage que quelqu'un mentionne l'emplacement du corps à la légion

municipale. Une enquête pourrait faire ressortir toutes sortes de vérités déplaisantes.

Arnos haussa les épaules, imperturbable.

— Ce ne serait pas la première enquête dont je fais l'objet. C'est pénible, mais je survis.

— Oui. Il est plus facile de passer le temps lorsqu'on a autant d'appétits à satisfaire. (La Haute Duchesse reporta son regard sur Arnos, et en dépit de l'apparence usée qu'elle avait adoptée, son sourire se fit sensuel, vorace.) Je ne peux m'empêcher de me demander combien de fois vous avez enduré le courroux d'un mari jaloux. Vous n'avez pas oublié, j'imagine, la destruction survenue sur les embarcadères il y a quatre ans ?

Arnos blêmit brusquement.

— Vous n'oseriez pas.

— C'est une carte que je ne pourrai jouer qu'une seule fois. Je préférerais ne pas avoir à l'utiliser contre vous, mon cher Arnos. (Elle soutint son regard sans ciller.) Vous êtes parfaitement libre, bien entendu, de lâcher vos chiens si vous pensez que cela peut vous servir.

Sous sa cape, Marcus avait déjà un couteau dans chaque main. Il s'occuperait d'abord du Sénateur lui-même, puis d'Armenius, le spadassin le plus proche de la table. Quoi que fasse dame Aquitaine, ce serait violent, et plus utile contre leurs adversaires les plus éloignés, ce qui lui laisserait à lui le soin de gérer les plus proches. Il était sûr qu'elle faisait le même raisonnement.

Certes, il n'était pas aussi rapide qu'autrefois. Arnos ne serait pas un problème, mais le jeune duelliste risquait de se révéler bien plus redoutable. Marcus était certain qu'il avait peu de chances face au jeune spadassin en combat loyal. C'était la principale raison pour laquelle il évitait ceux-ci chaque fois que possible.

Le front luisant de sueur, Arnos garda le silence un long moment. La tension dans la pièce se fit plus dense. Puis le Sénateur détourna le regard, en levant le menton avec arrogance.

— Il est absurde de nous chamailler au point où nous en sommes, chère Invidia, alors qu'il reste tant à faire.

Un petit sourire se dessina sur la bouche de la Haute Duchesse.

— Ravie de voir que nous sommes d'accord.

Marcus essaya de cacher son soupir de soulagement et rangea ses couteaux.

— J'ai donné l'ordre aux légions de marcher sur les Canims. Quelle est l'étape suivante, selon vous ?

— Rufus Scipion, répondit dame Aquitaine. Il est dangereux.

Arnos haussa un sourcil.

— Vous n'êtes pas sérieuse. Ce n'est guère plus qu'un gamin. Il sait donner le change devant ses hommes et a eu une chance incroyable de se trouver au bon endroit au bon moment, rien de plus.

— Je m'inquiète moins de ce qu'il *est* que de ce qu'il risque de devenir. Il arrive à tout le monde de faire des erreurs, Arnos, mais il vaudrait mieux qu'il ait disparu avant le départ des légions. Pouvez-vous veiller à ce que ça se fasse, cette fois ?

Près du comptoir délabré, Navaris recommença à caresser la poignée de son arme du bout des doigts.

— Madame, intervint Marcus, si je puis me permettre…

Elle lui jeta un coup d'œil, en haussant de nouveau les sourcils.

— Parlez.

— Il est trop tard pour une action si directe. Quelqu'un a déjà attenté à sa vie. L'essai s'est soldé par un échec. Il est sur ses gardes, et ses hommes aussi. Une deuxième tentative maintenant pourrait se retourner contre nous.

Dame Aquitaine grimaça et hocha la tête.

— Que suggérez-vous ?

Marcus répondit prudemment, en gardant un ton parfaitement calme et neutre :

— La légion lui est fidèle et c'est ce qui en fait une menace pour vos plans. Éloignez-le d'elle, et il ne sera plus en mesure d'avoir une quelconque influence sur le cours des événements.

— Je ne peux le démettre de ses fonctions comme ça, répondit Arnos. Pas sans motif.

— Jusqu'à présent, dit dame Aquitaine, il s'est montré assez intelligent pour résister à toute manipulation.

— Ce ne sera pas difficile, répondit Marcus. Il suffit de savoir où appuyer.

Chapitre 8

Il n'était jamais venu à l'idée d'Amara qu'elle pourrait avoir du mal à suivre *quiconque* en vol. Après tout, personne de sa connaissance, pas même la Haute Duchesse d'Aquitaine, ne s'était montré plus rapide ou plus agile qu'elle dans les airs. Elle avait gagné toutes les courses lorsqu'elle était à l'Académie. Elle n'avait jamais rencontré meilleur qu'elle en combat aérien.

Mais il était vrai qu'elle n'avait jamais tenté d'évaluer ses talents à l'aune de ceux du Premier Duc d'Aléra.

Dès les premières minutes de vol, l'avance de Gaius s'était creusée, alors même qu'un vent de nord glacé commençait à les propulser tous deux vers le sud à une vitesse croissante. Ils avaient rapidement laissé les nuages derrière eux, et c'était une bonne chose. Au bout d'une heure, Amara arrivait à peine à le *garder en vue*, même avec l'aide de Cirrus.

Elle s'élança aussi vite qu'elle le pouvait, et, pendant un temps, elle réussit à réduire l'écart centimètre par centimètre ; mais pendant un temps seulement. Puis elle rattrapa brusquement le Premier Duc, pour ne se retrouver qu'à une dizaine de mètres derrière lui. Elle fut satisfaite de constater qu'elle pouvait tenir son rythme. C'est alors seulement qu'elle se rendit compte que les efforts de Cirrus étaient soutenus par des dizaines de furies d'air plus petites dont elle percevait à peine la présence. Lorsque le soleil eut passé son zénith, elle en était venue bien malgré elle à la conclusion que, du moins dans ce type précis de déplacement, la pure puissance de Gaius l'emportait sur son talent inné à elle, et sur l'adresse qu'elle avait développée à la sueur de son front.

Il ne faiblit pas un seul instant par ailleurs, continuant à avancer avec une sombre détermination. Amara n'eut qu'en quelques rares occasions le temps de jeter un coup d'œil au

paysage en dessous d'eux, et chaque fois, celui-ci se déroulait beaucoup plus vite qu'il n'aurait dû, surtout à cette altitude.

Le vent dans leur dos se fit toujours plus vif, et Amara se rendit compte que Gaius avait invoqué une des grandes furies d'air du nord pour accélérer leur progression – ce qui ne pouvait avoir eu que de désagréables conséquences pour les cités et les villes les plus septentrionales d'Aléra, qui avaient dû subir une nouvelle vague de froid glacial juste au moment où l'hiver commençait à se radoucir.

Amara n'avait aucun moyen d'estimer leur position – d'autant qu'elle n'avait aucune idée précise d'où ils allaient, hormis « au sud ». Et les occasions pour elle de chercher des points de repère se faisaient rares. Le Premier Duc, cependant, ne semblait avoir aucun problème à trouver son chemin, et son vol était régulier.

Lorsque le soleil se coucha, Amara n'avait plus assez d'énergie pour penser à tout cela. Cela lui demandait déjà toutes ses forces de maintenir la concentration nécessaire pour rester en l'air. Et pourtant, Gaius continuait à voler, sans faiblir, sans ralentir, comme s'il était devenu un prolongement implacable du vent du nord lui-même.

La nuit tomba et Amara n'avait aucune idée de comment elle réussissait à se maintenir en vol. Elle n'avait conscience que d'un froid terrible, d'une faim indescriptible et d'un épuisement presque douloureux.

Enfin, le Premier Duc, qui n'était plus qu'une silhouette sombre se découpant sur le ciel étoilé, entama sa descente. Sans savoir comment, Amara réussit à ne pas se laisser distancer tandis qu'ils s'enfonçaient de nouveau dans les nuages et en ressortaient au milieu d'une fine pluie glacée et brumeuse. Ils ralentirent, contournèrent une sorte de colline, puis elle aperçut une faible lueur en dessous d'eux, au milieu d'une forêt d'arbres touffus d'où pendait en écharpes interminables une sorte de mousse d'un vert jaunâtre.

Amara se posa parmi ces arbres, près d'un feu qui n'était plus qu'un tapis de braises rouge orangé léchées de flammèches ne dégageant qu'un minimum de lumière. Ses jambes faillirent se dérober sous elle lorsqu'elle posa pied à terre.

Gaius se retourna pour la trouver debout – tant bien que mal – derrière lui, et une expression inquiète passa sur son visage. Il la prit par le bras et l'amena près du feu. Un tapis de couchage était posé non loin de celui-ci, avec une grosse pierre dressée derrière les couvertures pour arrêter la chaleur et la renvoyer, et Amara faillit laisser échapper un gémissement de soulagement en sentant le froid disparaître.

Puis on lui mit entre les mains une tasse de soupe chaude qu'elle avala aussi vite qu'elle le pouvait sans se brûler. Après cela, elle eut juste le temps de se dire combien sa couche était divinement confortable avant de sombrer dans les ténèbres miséricordieuses.

* * *

Lorsqu'elle se réveilla quelque temps après, c'était le matin. Un soleil doré clignotait à travers une brume blanchâtre que ne perçait qu'en de rares endroits un rayon de lumière éclatante qui balayait le sol. Il y avait du vert partout autour d'elle, tant de vert, de toutes les nuances, qu'elle se demanda comment quiconque avait pu s'imaginer qu'un simple mot suffisait à toutes les décrire.

Il lui fallut un moment pour réussir à poser les yeux sur quoi que ce soit et pouvoir étudier ses alentours. Forêt. Forêt touffue, très touffue. Certains des arbres étaient des géants centenaires dont le tronc était plus large qu'elle n'était grande. Beaucoup étaient plus petits et se battaient pour avoir une place et leur part de soleil à l'ombre de leurs voisins gigantesques. D'épais sous-bois occupaient le reste de l'espace, en grande partie composés de fougères aux feuilles douces. Des rideaux de mousse tombaient de tout ce qui s'élevait de plus de quelques dizaines de centimètres au-dessus du sol. Amara n'avait jamais vu d'endroit pareil, et pourtant il s'y trouvait quelque chose de très familier.

Des oiseaux pépiaient, mais peu dont elle reconnaissait le chant. Elle resta calmement allongée un moment, absorbant tous les détails. Quelques insectes bourdonnaient ici et là. Elle repéra du mouvement dans un arbre voisin et vit une forme

vague et nébuleuse – une furie de flore sauvage, probablement – disparaître parmi les branches.

En se redressant, elle découvrit Gaius assis sur une pierre près du feu. Il s'était débarrassé de ses soieries bleu et écarlate habituelles pour mettre une tunique et un haut-de-chausses de forestier, et semblait étonnamment à l'aise ainsi vêtu. Il tenait une tasse entre ses mains et fermait les yeux, la tête tournée vers le ciel.

— Bonjour, comtesse, murmura-t-il.

— Sire, répondit-elle, je vous prie de m'excuser pour hier soir. Je n'aurais pas dû m'écrouler ainsi.

— Au contraire. C'est la première fois que quiconque réussit à peu près à me suivre depuis que j'ai emmené Septimus à… (Il s'interrompit brusquement, rouvrit les yeux en clignant des paupières et regarda le ciel.) Je m'attendais à devoir vous porter les quelques dernières heures.

— Mais justement, vous avez dû m'aider.

Il haussa une épaule.

— Je m'aidais moi-même, comtesse. Vous êtes simplement restée assez près, par vos propres moyens, pour en profiter. Nous avons fait plus vite que je n'osais l'espérer.

Elle se leva et s'étira.

— Où sommes-nous ?

— Dans la partie la plus à l'ouest des collines Pleureuses.

Amara fronça les sourcils.

— C'est… c'est en territoire kalarien, n'est-ce pas ?

— En bordure, oui. Mais très peu de gens vivent dans le coin, et il n'y a qu'une jungle inhabitée entre nous et la mer. En fait, je doute qu'il y ait âme qui vive, hormis nous, dans un périmètre de soixante à soixante-dix kilomètres à la ronde, et encore. Nous sommes à environ cinq cents kilomètres au sud-ouest de la ville de Kalare elle-même. Un peu de thé ?

— Oui, s'il vous plaît. (Amara prit la tasse qu'il avait remplie pour elle à l'aide d'une bouilloire en fer-blanc pendue à côté du feu. La chaleur en était agréable sous ses doigts gelés, et elle la but très lentement.) Cinq cents kilomètres ?

— Oui. Et à partir de maintenant, nous allons marcher, je le crains.

Amara écarquilla les yeux.

— Sire ?

— C'est le seul moyen. (Gaius indiqua d'un geste le feu à côté de lui.) Asseyez-vous, asseyez-vous. Je vais vous expliquer.

Amara s'installa près du feu et observa le campement. Il y avait là un équipement de voyage léger mais complet : matériel de couchage, ustensiles de cuisine, un petit assortiment d'outils et ce qui ressemblait à une tente de secours. Gaius devait avoir tout préparé avant.

— Nous allons à Kalare, annonça Gaius.

— Sire ? (Amara regarda son thé en se renfrognant.) Je ne comprends pas. Les légions sur le terrain s'y rendent également.

Gaius secoua la tête.

— Non, elles mènent une campagne pour y arriver. Ce n'est pas du tout la même chose. Je n'ai pas besoin de prendre le contrôle du territoire. J'ai simplement besoin de m'y trouver.

— Pourquoi ne pas simplement y aller par les airs ?

Gaius fit un nouveau geste de dénégation.

— Kalarus s'est montré rusé. Il doit avoir planifié cela depuis le moment où il a accédé à son titre. Son réseau de furies de garde est tellement vaste que cela confine à la folie.

Amara le regarda d'un air perplexe.

— Des furies de garde… Je ne comprends pas.

— Des furies chargées de réagir à une présence déterminée – dans le cas présent, la mienne. Si j'approche à moins de cinq cents kilomètres de Kalare par les airs, il le saura.

— Vous ne pouvez pas simplement vous débarrasser d'elles ?

— Bien sûr que si. Mais leur silence soudain l'avertirait de ma présence presque aussi efficacement que si elles se mettaient à hurler que je suis là. Je ne peux qu'imaginer à quel point maintenir un tel réseau doit être une source constante d'énervement. C'est probablement un reflet de sa personnalité. Paranoïaque, terriblement paranoïaque. Obsessionnel. Redoutable.

Amara hocha la tête.

— Mais alors, je ne comprends pas ce que nous faisons ici.

— Il y a une faille dans le plan de Kalarus. Il repérera toute approche par les airs ; mais sur terre, toutes ses furies sont

dressées pour repérer mon arrivée par le biais de celle de *mes* furies. Ma puissance. (Gaius releva les yeux pour la regarder.) Aussi vais-je prendre exemple sur notre jeune capitaine. Je vais approcher à pied. Sans furifèvrerie. Kalarus ne s'attendra pas à ça. Il ne ferait jamais, au grand jamais, pareille chose, et il est trop égocentrique pour envisager qu'un autre le fasse.

Amara ouvrit la bouche pour répondre puis fronça les sourcils et prit une gorgée de thé à la place, en réfléchissant à sa formulation.

— Sire, finit-elle par reprendre, c'est une longue marche. Une *très* longue marche. Surtout pour… pour…

— Un homme de mon âge ? compléta le Premier Duc, une note d'amusement dans sa voix aux tons chauds. Oui, j'en suis conscient. (Il tourna de nouveau les yeux vers le feu qui couvait, presque éteint, et son sourire s'effaça.) Mais il faut le faire.

Amara secoua la tête.

— Mais pourquoi, Sire ? Qu'espérez-vous accomplir ?

— Je vais briser le pouvoir de Kalarus, comtesse. Je vais mettre un terme à sa capacité de poursuivre sa rébellion.

— Comment ?

Il secoua la tête.

— C'est là quelque chose que je garde pour moi dans l'immédiat. Disons seulement qu'il existe des phénomènes furiesques plus puissants et plus subtils que ceux que vous connaissez, et dont Kalarus et moi-même préférons ne pas ébruiter l'existence. Cela touche à un de ces phénomènes.

— Mais…

— Comtesse, la coupa Gaius d'une voix calme, êtes-vous avec moi ? ou non ?

Elle grimaça et regarda le feu d'un œil maussade.

— Évidemment.

— Bien. La seule responsabilité qui vous incombe est de m'aider à atteindre Kalare. Je ne pourrai utiliser aucune de mes furies sans alerter Kalarus de ma présence – ce qui doit à tout prix être évité. Je compterai sur vous, Amara, pour vous occuper des difficultés qui risquent de survenir.

Amara écarquilla les yeux.

— Sire, je ne suis pas incompétente sur le terrain, mais ce

n'est pas vraiment mon point fort. Je ne suis pas sûre d'être la personne la plus indiquée pour ce genre de travail.

— J'ai confiance en vous, répondit simplement le Premier Duc.

Elle sentit une bouffée de fierté et de plaisir l'envahir à ces mots mais secoua la tête.

— Alors vous devriez vous fier à mon avis. Ce n'est pas de moi que vous devriez vous faire accompagner.

— Je devrais me lancer tout seul dans cette entreprise ?

— Non, répondit-elle aussitôt, avec une pointe d'inquiétude. Non, Sire. Je ne vois pas ce qui peut vous motiver à tenter cela pour commencer, mais si vous devez vraiment le faire, il y a des personnes plus qualifiées que moi pour vous aider.

— Plus nous sommes nombreux, plus nous risquons d'attirer l'attention.

Impossible de réfuter cela.

— Mais, Sire…

— Ça suffit. Comtesse, très peu de gens sont dignes de confiance dans ce monde. Parmi ceux-là, trop peu sont de mon côté. Vous en faites partie. Je me fie à votre loyauté. À votre compétence. À votre jugement. À mes yeux, cela fait de vous l'une des seules personnes un tant soit peu qualifiées pour une telle tâche.

— Mais il n'y a que *moi*, Sire. Et je ne suis pas sûre de suffire, loin de là. Je ne peux être qu'à un endroit, affronter qu'un seul problème à la fois. Et mes dons de furifèvre ne sont pas les plus avantageux pour ce mode de déplacement.

Gaius posa sa tasse par terre et se leva.

— Ah ! ça, c'est un point sur lequel je ne peux vous contredire. Mais j'ai bien peur de n'avoir guère eu le choix. Il y avait vous… et peut-être un autre.

Il esquissa un sourire bref, mais chaud comme un rayon de soleil, et ajouta :

— Je vais aller me dégourdir les jambes. Nous avons un peu de temps devant nous.

Amara garda un moment les yeux rivés sur lui tandis qu'il s'éloignait, avant de comprendre brusquement ce qui lui semblait si familier dans cet endroit. Elle se leva, s'approcha du

tapis de couchage où elle avait dormi et se pencha pour porter les couvertures à son nez et inspirer profondément.

Derrière elle, les sous-bois firent entendre un léger bruissement, et son cœur se mit à battre la chamade.

— Bonjour, dit une voix grave et profonde. Belle journée pour une promenade.

Amara se retourna.

Un homme de grande taille et aux épaules larges sortit de l'épaisse forêt, deux poissons fraîchement pêchés à la main. Il était vêtu d'une cape brun-vert de forestier, d'une tunique gris pierre et d'un haut-de-chausses en cuir marron. Il portait un arc de chasse dans la main gauche, et Amara pouvait apercevoir le manche d'une hache accrochée en bandoulière dans son dos. Avec un sourire éclatant, il jeta son arc sur le côté.

— Bernard, dit-elle en s'avançant vers lui.

Elle lui passa les bras autour du cou et le força à baisser le visage vers elle pour l'embrasser à pleine bouche. Il lui passa un bras autour de la taille et l'attira tout contre lui en lui rendant son baiser avec une passion infinie.

C'était une sensation d'une douceur si délicieuse qu'Amara en fut comme éblouie. Elle passa les doigts dans les cheveux bruns de son mari et son corps s'embrasa brusquement au contact de ses mains et de sa bouche.

— Je me suis dit que tu apprécierais un petit déjeuner solide après un long vol, murmura-t-il contre ses lèvres. Je vais te les faire cuire, si tu as faim.

Amara recula lentement la tête et plongea les yeux dans ceux de Bernard.

— Je meurs de faim, répondit-elle doucement. Tu peux faire cuire ces maudits poissons après.

Une flamme brûlante dansa soudain dans le regard de Bernard, mais il affecta un ton perplexe.

— Après quoi ?

Elle fit entendre un grondement agacé, tout en sachant que son propre sourire allait le démentir, força Bernard à lâcher le cordon auquel étaient pendus les poissons d'une tape puis l'attrapa à pleines mains par sa tunique. Elle se colla à lui tout en passant une jambe derrière la sienne et le poussa.

Il réagit trop rapidement, retournant le mouvement contre elle, et elle se laissa tomber en arrière, suivie de près par Bernard qui la coinça contre le sol. Sa bouche retrouva la sienne, et elle se cambra instinctivement à sa rencontre, ondulant des hanches, avide de la suite.

Il interrompit le baiser, haletant, hors d'haleine.

— Oh ! gronda-t-il doucement. Après *ça*…

Amara fit entendre un petit rire malicieux qui s'arrêta brusquement lorsque son mari l'embrassa de nouveau, et qu'elle lui rendit son baiser avec une ardeur fébrile.

Chapitre 9

Dans le vallon proche de la ville d'Élinarc, Tavi concentrait son regard sur le rocher, en faisant abstraction de tout ce qui l'entourait. Rien n'existait hormis lui-même et la pierre, un morceau de granit arrondi par la pluie et le vent, de la taille d'une charrette à bras. Il inspira profondément puis ordonna d'une voix claire et autoritaire :

— Avance.

Il ne se passa rien.

Tavi sentit la frustration monter en lui, semblable à une bulle rouge gonflant dans sa poitrine. Il la refoula, se concentra sur sa respiration, son objectif, et s'adressa de nouveau à la pierre, essayant d'invoquer la furie qu'il savait être à l'intérieur.

— Avance.

L'immobilité et le silence du rocher étaient véritablement insultants.

— Par tous les Corbeaux ! s'exclama Tavi avec rage. (Il serra les dents, s'efforça de garder un ton calme et assuré, et ne mutila qu'à peine les mots en faisant un dernier essai.) Av…

Il n'aurait su dire exactement ce qui le mit en garde. Il avait peut-être entendu un léger bruit dans son dos. Ou senti un souffle d'excitation et d'amusement félin lui courir sur la nuque. Ou alors, c'était la tension légère et chantante qu'il percevait désormais autour de chaque lame. Ç'avait probablement été une combinaison de ces trois facteurs subtils, lesquels se fondirent en une seule pensée qui s'imposa brutalement à son esprit : danger.

Il se jeta sur le côté, tout en dégainant. Simultanément, il tourna sur lui-même pour faire face à son adversaire, le dos au sol, et intercepta de son glaive une épée qui s'abattait brutalement sur lui en arc de cercle. Les deux lames se

croisèrent dans une petite explosion d'étincelles d'un vert doré. Porté par son élan, Tavi heurta d'abord l'herbe de ses omoplates nues. Il puisa dans le vent qui soufflait dans le petit vallon afin d'avoir assez de vitesse pour se rouler en boule, rebondir légèrement sur l'herbe et atterrir sur ses pieds.

Il chancela mais resta debout, et il vit au même moment un caillou de la taille de sa tête lui arriver dessus en sifflant. En équilibre instable, il n'eut pas le temps de s'écarter, et à la place il projeta le plat de sa main en avant, en puisant de la force dans la terre, pour frapper le projectile d'un coup sec.

Le rocher vola en éclats et en poussière. Des fragments acérés ouvrirent cinq ou six blessures superficielles sur le torse nu de Tavi et deux nouveaux accrocs dans son pantalon. Son poignet et sa main lui faisaient un mal de chien, mais il avait conservé son équilibre, et, lorsque son assaillant se jeta sur lui à une vitesse accrue par le vent, il arrêta son attaque fulgurante de sa propre lame. Il para trois ou quatre fois de façon totalement instinctive, la rapidité des coups, dont chacun projetait autour de lui une minuscule pluie d'étincelles, ne lui laissant pas le temps de réfléchir.

Il ne *vit* pas l'ouverture dans la garde de son adversaire, il la *sentit*, perçut le changement à venir dans la trépidation des furies habitant les deux fers, qui s'entrechoquaient et se mêlaient au gré des coups. Il tourna sa lame et la projeta en avant en une fente sinueuse, forçant son adversaire à écarter le bras pour l'arrêter, ce qui amena la pointe de son arme trop loin sur le côté pour empêcher Tavi d'avancer et de lui refermer comme un étau sa main gauche endolorie sur le poignet droit, avec la force accrue d'un terrafèvre.

— Aïe ! s'écria Kitaï d'un ton où se distinguaient à la fois la douleur et l'amusement. Pouce ! Pouce !

Tavi relâcha son poignet, et la jeune Marate leva sa lame en un rapide salut avant de la rengainer d'une main, d'un geste fluide, sans même prendre la peine de regarder son fourreau.

— C'est de la triche, dit Tavi. J'essayais de me concentrer.

Kitaï avança la lèvre inférieure en une moue moqueuse.

— Pauvre Aléréen, qui a besoin de toutes ses règles pour le protéger.

Tavi feignit de lui décocher une gifle. Kitaï esquiva avec un rire.

— Par les Corbeaux, Kitaï ! Tu sais combien j'ai travaillé dur. Tant que je ne peux pas ordonner à une furie de se manifester…

Elle leva les mains au ciel.

— Il y a deux ans, pas la moindre furie, et ça lui convenait. Aujourd'hui, il en a plus qu'il n'a jamais osé l'espérer, et ce n'est pas assez.

Tavi grommela et rengaina violemment son épée, lui aussi sans regarder. Il n'aurait su expliquer comment il faisait cela. Il pouvait deviner lorsque la pointe de sa lame était alignée avec la bague de métal à l'entrée de son fourreau ; une impression comparable à celle de sentir ses doigts tous bien positionnés pour enfiler un gant.

— Je ne vais pas avoir l'occasion de m'entraîner une fois que nous aurons commencé à marcher. Tu le sais bien. C'est ma dernière chance d'essayer avant un bon bout de temps.

— Et tu as essayé, répliqua Kitaï. (Elle posa une main sur sa hanche et lui fit face, un regard dur dans ses yeux verts.) Ça n'a pas marché, et tu as commencé à t'énerver, et à partir de là ça n'allait pas marcher de toute façon. (Son expression se radoucit.) Tu ne faisais que te torturer, *chala*.

Elle avait raison, et c'était agaçant, songea Tavi ; mais il percevait l'inquiétude sincère qu'elle éprouvait pour lui presque aussi distinctement que s'il s'agissait d'une de ses propres émotions. Ses perceptions d'aquafèvre étaient encore de qualité inégale et souvent assez vagues, mais lorsqu'il s'agissait de Kitaï, elles ne laissaient pas place à l'erreur. Ou peut-être était-ce davantage au lien qui les unissait qu'ils devaient cette empathie qui s'était développée entre eux. Il ne savait pas vraiment.

Kitaï scruta son regard de ses yeux d'un vert éclatant et secoua la tête.

— Tu réfléchis trop, Aléréen. Toujours à échafauder des plans. À tout remettre en question. À faire des calculs. C'est un miracle que ta tête ne prenne pas feu de l'intérieur. (Elle jeta un coup d'œil au soleil puis aux coupures qu'il avait sur le torse.) Viens. Je vais te nettoyer ça. Il va arriver d'un moment à l'autre.

Tavi la regarda avec effarement puis baissa les yeux pour se

regarder. Il avait presque oublié ses blessures. Il avait fait abstraction de la douleur presque avant de la ressentir et l'avait tenue à l'écart sans vraiment y penser. Une fois son attention attirée dessus, cependant, le charme fut rompu et ses plaies se mirent à le brûler et à le picoter douloureusement.

Kitaï apporta un chiffon et une flasque d'eau et entreprit de nettoyer entailles et éraflures. Tavi réussit à rester immobile durant toute la procédure, bien que ce ne soit guère agréable. Lorsqu'elle s'attaqua à une coupure en particulier, il dut fermer les yeux et exhaler lentement. La jeune Marate grimaça légèrement et se pencha pour déposer un baiser léger près de la blessure. Puis, avec des gestes expérimentés, elle banda les deux plaies qui saignaient encore un peu. Ils pouvaient l'être, songea Tavi. Les Grandes Furies savaient qu'ils avaient eu assez d'occasions de s'entraîner l'un sur l'autre au cours des deux dernières années.

Il venait juste de remettre sa tunique lorsque le cheval d'Enna entra lentement dans le vallon. La cavalière avait une main résolument plaquée sur ses yeux.

— Capitaine ? lança-t-elle. Kitaï m'a dit de ne pas vous regarder lorsque vous êtes déshabillé. Comment est-ce que je suis censée savoir si c'est le cas sans *regarder* ?

Tavi jeta un regard blasé à sa compagne.

— Oh ! pour l'amour des Furies.

Elle éclata d'un rire moqueur. Cela lui arrivait assez souvent, songea Tavi. Le sourire qui allait avec était irrésistible, et il ne put s'empêcher de l'imiter, en dépit de cette énième journée d'efforts vains.

— C'est bon, Enna, lança-t-il. Vous pouvez regarder.

— Ah, ouf ! répondit Enna en baissant la main et en lui adressant un large sourire. (Puis elle fronça légèrement les sourcils d'un air déçu et soupira.) Je rate le meilleur.

— Centurion, dit Tavi pour la rappeler à son devoir.

Elle le salua vivement.

— L'homme qu'aucun de nous n'a vu et dont aucun de nous ne se souviendra souhaite vous voir, capitaine.

— Il me connaît, dit une jeune voix masculine, et Ehren sortit de derrière la monture d'Enna, contournant l'animal en

lui effleurant doucement le flanc de la main.

Il était petit, à peine plus d'un mètre soixante-cinq, mais le jeune homme maigre comme un clou dont Tavi avait fait la connaissance à l'Académie s'était néanmoins endurci. Blond-roux, effacé, il était toujours aussi mince, mais comme peut l'être un léopard, ou une épée de duel, plutôt qu'une plume de scribe. Il était affublé de vêtements dépareillés, dont peu étaient à sa taille, et ressemblait à n'importe lequel des dix mille réfugiés des camps.

Un signe de tête de Kitaï et Enna se retira. Tavi s'approcha d'Ehren et échangea une poignée de main avec lui, avant d'étudier sa tenue en fronçant les sourcils.

— Ehren, je n'ai jamais dit que je te renvoyais en mission.

— Je t'en prie, répliqua son ami. Je suis un espion professionnel, Tavi. Je ne te serais d'aucune utilité en restant ici à ne rien faire. (Il se tourna vers Kitaï avec un sourire et s'inclina galamment sur sa main.) Non que je n'apprécie pas de pouvoir dormir sur mes deux oreilles, mais je commence à me ramollir.

— Tu n'es rentré que depuis trois jours, protesta la Marate.

— Et je commence à me lasser. (Il baissa la voix d'un air conspirateur et fit un signe de tête discret en direction de Tavi.) Je ne supporte pas d'avoir mes supérieurs qui regardent ce que je fais par-dessus mon épaule, de toute façon.

Tavi sourit, mais le cœur n'y était pas vraiment. Cela faisait une année entière qu'Ehren travaillait à se créer une position en territoire occupé, au péril de sa vie. Certains des commandants canims avaient consacré beaucoup d'énergie à faire la chasse aux espions. Beaucoup de ces informateurs avaient été capturés, et on ne les avait jamais revus. Ehren lui-même, avait cru comprendre Tavi, avait failli se faire prendre alors qu'il quittait le territoire occupé – et il avait au front une cicatrice toute fraîche dont il n'avait pas encore parlé.

— Des nouvelles du Premier Duc ? demanda-t-il doucement.

Ehren secoua la tête.

— Tu ne m'as pas donné assez de temps pour essayer toutes les voies de communication.

— Je ne l'ai pas, ce temps. Nous partons demain.

— Je sais. Mais le bruit court que Gaius est avec les légions quelque part dans le sud. Pour autant que le sachent tous ceux que j'ai pu contacter, les messages qui lui sont envoyés sont tous remis à quelqu'un de l'état-major – même ceux des Curseurs. Alors soit il s'est soudain mis aux chicanes bureaucratiques, soit…

— Il manigance quelque chose, enchaîna Tavi. Par les Corbeaux ! Pourquoi *maintenant* ?

— Même s'il était joignable, fit remarquer Ehren, d'après ce que tu m'as dit, il t'a donné tes ordres. Peut-être que tu ne devrais pas essayer de court-circuiter Arnos comme ça.

— C'était avant qu'on soit au courant de ce qui se passe à Port-aux-Mâts. Ou de ce qu'Arnos appelle un plan de bataille. Ou de ce qu'il compte faire des civils. Il faut qu'on trouve une autre solution, Ehren.

Son ami fit un geste pacificateur.

— Et c'est pourquoi je suis habillé pour la route. Tu veux que je regarde jusqu'où je peux me rapprocher de Port-aux-Mâts ?

Tavi prit une grande inspiration.

— Quelque chose dans le genre, oui.

Ehren se rembrunit et le regarda d'un air interrogateur.

— Je veux que tu approches Nasaug, poursuivit Tavi.

Ehren éclata de rire. Une hilarité qui mourut rapidement devant l'expression de Tavi.

— Oh ! dit-il. Tu étais sérieux.

— Oui.

Ehren secoua la tête.

— Ta confiance en moi est flatteuse, mais même si j'*arrivais* à m'approcher de lui, ce dont je ne pense pas être capable, je ne suis pas du tout sûr que je pourrais le tuer. Je l'ai *vu* à la bataille de l'Élinarc.

— Non, non, par les Corbeaux ! s'exclama Tavi. Si je voulais qu'il soit assassiné, je m'en occuperais moi-même. (Il s'interrompit pour réfléchir.) Ou peut-être que j'enverrais Max et Crassus.

— De ta part, fit remarquer Ehren, voilà une réflexion exceptionnellement raisonnable.

Tavi eut un bref sourire.

— Ce n'est pas ce genre de mission.

Il ouvrit d'un geste rapide l'étui en cuir accroché à son ceinturon et en sortit une enveloppe fermée qu'il tendit à Ehren.

Le jeune homme regarda fixement l'enveloppe puis exhala lentement.

— Oh ! L'autre partie du métier de Curseur.

Il scruta longuement le visage de son ami et dit doucement :

— Nous sommes les messagers du Premier Duc, Tavi. Ça, ce n'est pas de lui.

— S'il ne voulait pas que nous fassions preuve d'initiative, il ne devrait pas être si difficile à contacter, répliqua Tavi.

Ehren eut un petit rire.

— Ce n'est pas moi qui te contredirai. Qu'est-ce que c'est ?

— Une demande d'entrevue. Entre Nasaug et moi.

Ehren exhala.

— C'est tout ?

— Oui.

— On, euh… On ne sait pas vraiment comment ils vont réagir à un courrier officiel. Personne ne leur en a jamais envoyé.

— Ne t'inquiète pas pour ça. Ça ne serait pas officiel.

— Oh ! par les Corbeaux !

— Tu n'es pas obligé, dit doucement Tavi. Je peux trouver quelque chose d'autre à te…

— Oh ! tais-toi, le coupa Ehren d'un ton agacé, en lui prenant l'enveloppe des mains. Tu crois que Nasaug sera disposé à discuter ?

— S'il l'est, je crois qu'on peut s'attendre à ce qu'il se comporte de manière civilisée.

— Ils ne nous ont pas montré un front particulièrement uniforme, jusqu'à présent, répondit Ehren. Et si certains des autres Canims ne partagent pas la façon de voir de Nasaug ?

— Je te conseillerais de les éviter.

— Tu n'es pas exigeant, hein ? (Ehren adressa à son ami un sourire décontracté et glissa l'enveloppe hors de vue sous sa tunique trop large.) J'ai combien de temps ?

— Le plus tôt sera le mieux, mais prends le temps qu'il te faut pour faire ton approche.

Tavi s'interrompit puis tendit de nouveau la main. Ehren la

prit, et Tavi ajouta doucement :

— Sois prudent, Ehren.

— Je ne vais pas te laisser geindre sur ta culpabilité de m'avoir envoyé à ma propre mort, répliqua son ami avec un clin d'œil à Kitaï. L'Ambassadrice ne me le pardonnerait jamais.

— Non, dit la jeune Marate. (Elle s'avança pour embrasser Ehren sur la joue.) Jamais. Marche à pas feutrés.

— J'ai dans l'idée que j'aurai moins de souci à me faire que vous. Prenez soin l'un de l'autre.

Il les salua d'un signe de tête, fit demi-tour et disparut sans cérémonie parmi les arbres.

Tavi le regarda partir en se mordant la lèvre.

— Il sait ce qu'il fait, *chala*, dit Kitaï.

— Je sais.

— Il connaît les risques.

— Je sais.

— Si ça marche, que diras-tu à Nasaug ? Qu'est-ce que tu espères réussir à faire ?

— Je ne sais pas, répondit calmement Tavi. Pour l'instant. Mais il faut que je fasse quelque chose.

Elle resta un moment à côté de lui puis reprit :

— On devrait rentrer.

Tavi prit une grande inspiration puis relâcha son souffle.

— Tu as raison. Il y a plein de choses à faire. On part à l'aube.

Chapitre 10

Juste au moment où Tavi se levait pour quitter son bureau et rejoindre ses hommes, Araris ferma la porte et dit d'une voix très calme :

— Il faut que je te parle.

Il restait encore mille petits détails à régler, qui constituaient une liste très précise dans la tête du jeune commandant. Tout en les classant mentalement, il boucla son ceinturon et attrapa sa cape.

— D'accord. On peut parler en chemin.

— Non, répondit calmement le *singulare*.

Tavi jeta sa cape sur ses épaules.

— Le Sénateur ne va pas apprécier qu'on le mette en retard. Allons-y.

Araris dévisagea le jeune homme une seconde puis tourna le verrou de la porte et s'y adossa, les bras croisés.

— Le Sénateur peut attendre.

Tavi s'arrêta net et regarda son aîné d'un œil vide le temps de réussir à refouler la liste à l'arrière de ses pensées. Il étudia Araris une minute, remarquant sa posture prudente et sa nervosité évidente. Il se concentra un moment et put percevoir une vague note de gêne mêlée à une résolution d'acier.

— Oh ! dit-il calmement. Parler de ça.

Araris hocha la tête.

— Le temps est venu.

Des bottes martelèrent lourdement le plancher au-dessus de leur tête, probablement celles des subtribuns Logistica qui déplaçaient le coffre de la trésorerie de la légion, accompagnés de deux décuries de gardes.

— Pourquoi maintenant ?

Araris indiqua d'un signe de tête le monde au-dessus d'eux.

— Parce que tu pars en campagne. Le risque existe toujours que tu n'en reviennes pas. Et parce que tu es adulte, Tavi. Parce que les rumeurs se propagent, et que tu dois être prêt. Tu as besoin de savoir. Tu mérites de savoir.

Tavi sentit un sursaut familier et brûlant de frustration le traverser, mais il le refoula.

— Je t'écoute.

Araris hocha la tête.

— J'ai beaucoup à dire. Dis-moi ce que tu as déjà compris tout seul.

Tavi prit une grande inspiration.

— Je sais que tu étais un des *singulares* du Princeps Gaius Septimus. Je sais qu'il est mort à la Première Bataille de Calderon il y a vingt-deux ans. On a cru que ses *singulares* étaient tous morts à son côté. Ils ont été enterrés avec lui au Memorium du Princeps à Calderon.

» Je sais que tu m'as fait serment de loyauté. Que ça n'a pas eu l'air de plaire à Gaius, mais qu'il t'a laissé près de moi pendant des années.

Araris acquiesça.

— Jusque-là, tu as tout bon.

— Je sais que tante Isana ne parle pas beaucoup de ma mère, poursuivit Tavi. Et oncle Bernard non plus. (Il baissa les yeux.) La seule chose qu'ils aient jamais dite à propos de mon père, c'est que c'était un soldat. (Malgré ses efforts, sa voix se remplit d'amertume.) Ce qui veut dire que je suis juste un bâtard de légionnaire. Je ne suis pas le premier.

Araris releva brusquement les yeux.

— Un bâtard ? Non, non, tes parents étaient mariés, Tavi.

Le jeune homme sentit son pouls s'accélérer. Il avait grandi en ignorant tout de sa mère et de son père. Personne n'avait jamais voulu lui en parler autrement qu'en termes vagues. Il reprit d'une voix tremblante :

— Tu… tu les as connus ?

Le regard d'Araris se perdit un moment dans le lointain.

— Oh ! oui, répondit-il d'une voix douce. Très bien.

— Comment…, commença Tavi, mais un nœud se forma dans sa gorge. Qui… Qu'est-ce que…

Araris l'arrêta d'un geste de la main.

— D'abord, il faut que je te dise une chose. Je ne voulais pas être celui qui t'en parlerait. Ce devoir revenait de droit à Isana. Mais elle… (Il secoua la tête.) Lorsque quelqu'un connaît autant de chagrins et de peine qu'elle en a connus en si peu de temps, cela laisse des blessures aussi réelles que celles de n'importe quelle épée. On peut guérir de certaines. Mais d'autres restent béantes. Laissent des séquelles. Et le mieux qu'on puisse espérer, c'est d'y survivre.

— Je ne comprends pas.

— Isana… ne voit pas très clair lorsque tu es concerné. Lorsqu'on en vient à ce sujet. Elle t'aime désespérément, Tavi.

Tavi se mordilla la lèvre et acquiesça.

— Je sais.

— Elle est terrifiée à l'idée de te perdre. Cela altère son jugement, je crois. Sa détermination. Je crois sincèrement qu'elle voulait te dire la vérité bien avant aujourd'hui. Mais elle l'avait tenue enfouie si profondément, pendant si longtemps, que je ne suis pas sûr qu'elle savait comment la laisser ressortir.

Tavi secoua la tête.

— Attends, Araris… Quelle vérité ?

— La vérité sur ton père, répondit doucement le *singulare*. La vérité sur Gaius Septimus.

À ces mots, Tavi eut l'impression qu'une pierre lui tombait au fond de l'estomac.

Il avait su – non, pas *su*, mais supposé, en analysant ce qu'il savait et en mettant tout bout à bout pour former une théorie, comme les Curseurs lui avaient appris à le faire. Ç'avait été un exercice pour occuper ses moments de désœuvrement, du moins le croyait-il, même s'il était peut-être plus juste de dire qu'il avait simplement trouvé une nouvelle manière de songer à l'existence qu'il aurait eue s'il avait eu des parents. Il s'était souvent livré à ce genre de rêveries étant enfant, passant des heures à se les représenter, à imaginer leur apparence, le son de leur voix, les paroles qu'ils auraient pu prononcer.

Ce que sa vie aurait pu être. À quel point elle aurait pu être meilleure.

Bien sûr, l'idée que le Princeps puisse être son père inconnu

était sérieusement compromise par un obstacle de taille : l'absence totale de furies qui avait hanté Tavi jusque deux ans auparavant.

Mais ce n'était plus un problème.

En fait, maintenant qu'il y réfléchissait, cela aurait dû lui paraître plus évident. Ses dons de furifèvre étaient encore fortement limités par son incapacité à contrôler une furie manifeste, mais s'il avait encore été à l'Académie, il se serait déjà vu décerner deux ou trois perles dans chaque discipline. S'il n'était pas insolite pour un furifèvre – surtout un rejeton de Citoyen – d'être doué dans plusieurs domaines de furifèvrerie, il était extrêmement rare pour quiconque hormis ceux des plus hauts rangs de la société de posséder des dons qui couvraient tout l'éventail des furies disponibles.

La vérité aurait dû lui sauter aux yeux, mais il était possible, songea-t-il, qu'il n'ait pas *voulu* la voir. Si Araris avait raison, si le Princeps avait réellement été marié à sa mère, cela voulait dire qu'il était un membre légitime de la Maison de Gaius. Cela voulait dire…

Par tous les Corbeaux ! Cela voulait dire que le Premier Duc avait un héritier.

Et que c'était lui. Tavi.

Par tous les Corbeaux ! Cela voulait dire que les personnes les plus dangereuses et les plus impitoyables de tout Carna allaient vouloir sa mort.

À lui. Tavi.

Les autres pièces du puzzle se mirent en place. Il comprenait désormais pourquoi Gaius l'avait amené à l'Académie : pour lui donner une éducation solide. Pour le mettre en présence des enfants de la caste des Citoyens. Il avait été formé avec les Curseurs, avait appris les arts de l'intrigue et du mensonge. Il avait été placé dans la chambre de Max – un paria de la haute société aléréenne, tout comme lui. Qu'une amitié mutuelle se développe entre eux avait été presque inévitable, et Tavi eut brusquement la certitude que cette cohabitation avait été une décision délibérée de Gaius pour lui procurer au moins un allié doué des talents de furifèvre d'un Haut Duc.

Et le Premier Duc ne s'était pas arrêté là. Tavi avait été

envoyé dans une légion pour apprendre les arts de la stratégie, de la tactique, de la logistique et du commandement. Certes, Gaius – son *grand-père* – ne s'était pas attendu à ce qu'il se retrouve à la tête de cette fichue armée, mais il ne devait pas avoir été très mécontent du résultat.

Gaius.

Son grand-père.

Il avait un *grand-père*.

Il savait qu'il respirait trop vite, et que cela lui donnait le vertige, mais trop de pensées tourbillonnaient dans sa tête pour qu'il y fasse attention. Il ne savait pas s'il voulait hurler, taper sur quelque chose, s'enfuir, rire, ou éclater en sanglots. Ses pensées n'étaient plus qu'un maelström confus d'idées, de souvenirs et d'avenirs possibles, et une seule chose était certaine.

Tout avait changé.

Tout.

— Je… je… (Il déglutit et fit un effort pour ne plus balbutier.) Je savais qu'il y avait des choses que tante Isana ne me disait pas à propos de mes parents, mais…

Araris ferma les yeux en poussant un soupir. Puis il les rouvrit et regarda Tavi bien en face.

— Non, Tavi. Il y a beaucoup de choses que ta mère ne t'a pas dites à propos de ton père.

Tavi fronça les sourcils et ouvrit la bouche pour poser une autre question… puis s'interrompit brusquement en remarquant l'accent très discret qu'Araris avait mis sur le mot « mère ».

Beaucoup de choses que sa *mère* ne lui avait pas dites.

Pas tante Isana.

Sa *mère*.

Isana était sa mère.

Tavi sentit son cœur palpiter et se serrer brutalement, et les flammes d'une douloureuse surprise lui dévorer les entrailles. C'était comme si chaque petite blessure que son cœur avait reçue au fil des ans, chaque chagrin passager d'un enfant solitaire, chaque élan de dégoût qu'il s'inspirait lui-même lorsque d'autres enfants lui demandaient qui étaient ses parents, chaque moment où il avait rêvé à quelque chose,

n'importe quoi, pour remplir la place que ses parents auraient dû occuper – tout cela lui revint d'un coup, au même instant : les chagrins de toute une vie concentrés en une seule et même blessure.

Tavi détourna la tête et ses doigts se recroquevillèrent sur son cœur, glissant sur les plaques de son armure. La douleur n'était pas physique, bien sûr ; mais cela ne la rendait pas moins réelle, et pas moins atroce.

— Sa sœur a été tuée lors de l'attaque marate à la Première Bataille de Calderon, reprit Araris. Comme presque tout le monde. Tu es né cette même nuit, en fait. (Son visage se voila d'une vieille tristesse.) Isana était persuadée que Septimus avait été trahi par un Aléréen et que si ses ennemis apprenaient qu'il avait *peut-être* engendré un héritier, tu serais sûrement tué aussi. Alors elle t'a caché. Elle a menti sur l'identité de ta mère. Elle a utilisé des charmes d'eau sur toi pendant qu'elle te donnait le bain, pour ralentir ta croissance. Elle voulait que quiconque te voyait pense que tu étais trop jeune pour être le fils de Septimus, que tu étais né trop longtemps après sa mort.

Araris s'avança et posa une main sur l'épaule de Tavi.

— Je l'ai aidée, ajouta-t-il calmement. (Il indiqua du doigt son visage défiguré.) Je me suis fait ça moi-même, Tavi. On croyait Araris Valérien mort, et si quelqu'un m'avait reconnu, sa curiosité aurait été immanquablement attisée par le fait que je veillais sur un enfant. Alors je suis devenu Ombre. Un simple esclave. La cicatrice faisait partie de mon déguisement. Personne ne regardait jamais au-delà.

Tavi dévisagea le *singulare*, incapable de toute autre réaction. Puis il s'entendit répondre :

— C'est de ça qu'elle voulait parler l'autre jour.

Araris grimaça et hocha la tête.

— Elle a essayé. Mais elle avait peur des conséquences si elle te le disait.

La vue de Tavi se brouilla, et ses larmes semblèrent amplifier la douleur qui lui explosait dans la poitrine.

— Toutes ces années et… et elle me *mentait*. Elle me *mentait*. (Il redressa brusquement la tête lorsqu'une autre idée lui traversa l'esprit, fulgurante.) C'est pour ça que je n'ai jamais

réussi à… Elle a utilisé sa furie d'eau sur moi. Elle a retardé ma croissance. Elle a empêché mes talents de se développer, et je n'en avais aucune idée…

— Tavi, dit calmement Araris, avec prudence. Attends. Il faut que tu comprennes qu'elle a agi comme elle l'a fait parce qu'elle t'aime. Elle avait très peu de solutions à sa disposition, et elle a fait tout ce qui était en son pouvoir pour te protéger.

— Non, répondit sèchement Tavi.

C'était elle qui lui avait fait ça. Les années d'humiliations, la souffrance effarée qu'il avait ressentie à être traité en abomination de la nature, incapable d'invoquer la moindre furie, méprisé et moqué par tout le monde, où qu'il aille. Il n'était pas né comme ça, raté, simple victime d'une terrible malchance, comme il l'avait toujours pensé.

C'était quelque chose qu'on lui avait fait.

Que sa *mère* lui avait fait.

Une part de lui écoutait ce que disait Araris et savait que le *singulare* avait probablement raison ; mais c'était une toute petite part, très lointaine. La peine, l'indignation et l'humiliation laissaient très peu de place en lui pour autre chose.

— Tavi, continua Araris, il faut que tu te calmes. Elle a fait du mieux qu'elle pouvait.

— *Non !* cracha Tavi, d'un ton rendu acerbe par la colère. Elle m'a *menti*. Elle m'a *volé* mes furies. (Il éleva la voix malgré lui.) Tu sais combien de nuits j'ai passées sans dormir, combien de souffrances j'ai endurées parce que j'étais le raté sans furies ? As-tu la moindre idée de toutes les humiliations que j'ai subies ? de la solitude que j'ai connue ?

— Tavi, reprit Araris d'une voix calme, comme s'il parlait à un cheval effrayé, il faut que tu te reprennes. *Réfléchis*. Elle est là, dehors, à cet instant même, et elle est déchirée. Tu ne sais pas ce qui peut se passer lorsque tu seras parti en campagne. Tu ne sais pas si tu la reverras un jour. Il faut que tu la voies. Que tu arranges les choses pendant que tu le peux encore.

Tavi ne fit que le dévisager d'un air incrédule.

— Que j'arrange les choses ! Elle me ment depuis ma plus tendre enfance, et c'est moi qui suis censé arranger les choses ? (Il passa une main sur son visage trempé de larmes et se rendit

compte qu'elle tremblait.) Tu me dis ça aujourd'hui. Alors qu'on s'apprête à partir au combat, et que je dois m'occuper de cinq mille hommes. Tu me balances ça à la figure *aujourd'hui*.

— Tavi. C'est ta mère. Elle en a besoin.

Non. Tavi se surprit à secouer la tête. La liste revint brutalement au premier rang de ses pensées. C'était trop. C'était vraiment, vraiment trop. Cela faisait deux jours qu'il ne dormait pratiquement plus. Il était déjà confronté à un énorme, et probablement insoluble, dilemme dans la mission que lui avait donnée le Premier… son grand-père. La survie de milliers d'hommes dépendait de lui. S'il était réellement le fils et héritier du Princeps, cela voulait dire que des *millions* de vies étaient ou allaient devenir sa responsabilité. Et par-dessus le marché, il venait juste d'acquérir un véritable panthéon d'ennemis qui étaient plus demi-dieux qu'humains.

Et sa tante – non, sa mère – lui avait menti toute sa vie.

La voix de la raison, ou de l'indulgence, perdit la bataille pour le contrôle de ses décisions.

— Elle a eu vingt ans pour me parler si elle en avait tellement besoin, dit-il d'une voix dure. Elle a eu toute une vie. Et j'ai une légion à déplacer.

— Tavi…, protesta doucement Araris.

— *Capitaine Scipion*, gronda Tavi. Maintenant, suis-moi, ou ôte-toi de mon chemin. À moins que le serment de loyauté que tu m'as fait soit lui aussi un mensonge ?

À ces mots, Araris se raidit. Ses yeux étincelèrent d'une colère soudaine. Sans ajouter un mot, il déverrouilla la porte, recula et l'ouvrit à Tavi, en se mettant au garde-à-vous avec raideur.

Tavi s'apprêtait à sortir d'un pas énervé, mais il hésita. Il ne regarda pas – n'osa pas regarder – le *singulare*, mais il pouvait sentir ses yeux posés sur lui. Il se tut, écoutant le silence. Il n'entendait plus aucun bruit de pas au-dessus, aucune voix ni aucune porte qui s'ouvrait ou se fermait. Le poste de commandement était sinistrement désert.

— C'était juste sous mon nez, finit-il par dire. Toutes les pièces du puzzle. Même dans mon nom.

Araris ne répondit rien.

— Je ne peux pas, continua doucement Tavi. Pas… pas maintenant. C'est trop.

Le tourbillon de confusion et de peine qui rugissait en lui menaça d'échapper de nouveau à son contrôle, et il lutta pour ralentir son souffle et maîtriser sa respiration. Il jeta un coup d'œil à Araris.

Le *singulare* resta aussi impassible qu'une pierre.

— Je lui parlerai à mon retour, dit Tavi.

Araris resta muet.

— J'ai des devoirs qui passent en premier, continua calmement Tavi. Et toi aussi.

Araris garda le silence pendant ce qui parut être une éternité.

Puis, d'un geste clairement délibéré, il porta son poing à son cœur, frappant légèrement son armure. Lorsqu'il répondit enfin, ce fut d'une voix à peine plus audible qu'un murmure, et ses paroles firent courir un frisson dans le dos de Tavi :

— Je te salue, Gaius Octavien, Princeps d'Aléra.

Chapitre 11

— Cohorte ! hurla Marcus d'une voix que tous les légionnaires de la Première Cohorte pouvaient entendre. Halte !

Ses hommes heurtèrent encore à deux reprises le sol de leur pas régulier puis s'immobilisèrent tandis que les rangs de la Première Aléréenne atteignaient la crête de la petite colline qui donnait sur le premier poste de défense canim. La Première Cohorte occupait le centre, bien sûr, comme elle le faisait toujours. La Quatrième, qui tenait son flanc droit, prit un moment pour aligner ses rangs. La Septième, dont le Tribun passait plus de temps en exercice, n'eut pas besoin de le faire.

— Trois jours pour arriver ici, marmonna un vétéran à un autre, au moment où Marcus passait devant lui. On l'aurait fait en une journée. Cette Garde Sénatoriale… Rien qu'un tas de femmelettes aux pieds tendres, ils peuvent pas marcher si y a pas de chaussée.

Marcus donna un coup sec de son bâton contre le bouclier du vétéran et grommela :

— Silence dans les rangs.

Il lança un regard noir au coupable et ajouta :

— Vous risquez de vexer les femmelettes.

Personne n'osa rire franchement (et que les Grandes Furies viennent en aide à celui qui aurait osé le faire), mais plusieurs grognements railleurs se firent entendre dans les rangs de la Première Cohorte, et Marcus les sentit adopter le silence tendu et familier qui précédait une bataille. Aucune plaisanterie, chanson ou vibrante oraison ne pouvait dissiper la peur des soldats. Oh ! ça faisait une belle histoire à raconter, c'était certain, l'émouvant discours à l'orée de la bataille. Mais face à un ennemi aussi déterminé à survivre que soi, les mots ne valaient pas grand-chose, et les hommes sur le terrain le

savaient.

La blague avait un peu relâché la tension, cependant, et aidé les hommes à se mettre dans l'état d'esprit du légionnaire victorieux : ils étaient des professionnels avec une mission à accomplir, et il était temps de se mettre au travail.

Marcus allait et venait devant le premier rang, en faisant de son mieux pour avoir l'air plus intéressé par la discipline de ses hommes que par la bataille qui faisait rage à cinq cents mètres de là. Le bruit des combats montait jusqu'à eux tel le grondement distant du ressac, mélange fort heureusement indistinct de roulements de tambour, de cors claironnants, de cris et de hurlements. Marcus jeta un coup d'œil à la bataille, mais son pas resta régulier et indifférent.

Quelques instants plus tard, des chevaux remontèrent au galop l'espace entre deux des cohortes, et le capitaine, son *singulare*, l'un des Chevaliers Aeris de la Première Aléréenne et une escorte de cavaliers marats longèrent le premier rang de la légion. Marcus se retourna et salua tandis que le capitaine arrêtait son cheval. Le jeune homme mit pied à terre et lui rendit son salut.

— Bonjour, Marcus.

— Capitaine, répondit le primipile.

Scipion balaya du regard le champ de bataille en contrebas. Marcus prit bonne note de ce qu'il regardait et pendant combien de temps. Excellent. Il prêtait attention à ce qu'il fallait. Il avait toujours possédé le talent pour être un bon commandant sur le terrain, mais il avait quand même fait du chemin depuis cette première défense désespérée des remparts d'Élinarc.

Après un bref moment de silence, le jeune homme hocha brièvement la tête et demanda :

— Qu'en pensez-vous, primipile ?

— C'est leur première danse, capitaine. On ne peut rien dire tant que ce n'est pas fini.

La bataille avait lieu le long d'une route – un simple chemin, pas une chaussée furiforgée. À cet endroit, le relief doucement onduleux du val était encaissé, deux escarpements de vieille pierre se faisant face de part et d'autre d'une trouée. Une petite ville du nom d'Othos y était nichée mais n'arborait qu'un seul

rempart de taille modeste. Elle était dominée par une petite exploitation perchée sur l'éminence est. Les corbeaux omniprésents qu'on trouvait sur tout champ de bataille aléréen décrivaient des cercles dans le ciel, innombrables, telle une énorme roue noire tournoyant haut au-dessus de la ville assiégée.

Les Canims avaient travaillé sur les défenses, élevant à l'extérieur des remparts d'Othos lui-même des ouvrages de terre qu'ils tenaient à présent avec ténacité. La Première Sénatoriale avait lancé l'assaut par le milieu, fonçant droit sur le mur de terre depuis la route. Alors que Marcus observait la scène, cette première charge commença à faiblir, les légionnaires n'arrivant pas à percer de brèche dans les rangs de leurs énormes ennemis. Un moment plus tard, les trompettes se mirent à sonner la retraite, et la Première Sénatoriale entreprit de reculer, en se dispersant en plusieurs colonnes.

Une autre sonnerie se fit entendre, et par les trouées entre ces colonnes chargea la Deuxième Sénatoriale, lançant des troupes fraîches sur les défenseurs sans leur laisser le temps de se remettre du premier assaut. Elles réussirent presque immédiatement à se frayer un chemin, perçant les remparts de terre en deux endroits avant que les Canims parviennent à boucher les trous et à les repousser. Au même moment, la Première Sénatoriale, qui avait réorganisé ses rangs et donné une chance à ses légionnaires de reprendre leur souffle, repartit à la charge, pour aller s'écraser dans les rangs des défenseurs fatigués comme une hache dans du bois pourri. En l'espace d'une minute, ils réussirent à escalader les défenses en cinq ou six endroits, et cette fois, ce fut le son caverneux et tonitruant des cors canims qui annonça la retraite.

— Pas mal, remarqua le capitaine d'un ton pensif. Ce genre de retraite n'est pas facile à coordonner avec une contre-charge.

— Ils ont eu un an et demi pour s'entraîner, monsieur, pendant qu'on faisait tout le boulot, grommela Marcus en réponse.

— Certes.

Le capitaine continua d'observer pendant que les défenseurs canims se repliaient vers le rempart de la ville à la faveur d'une

véritable grêle de projectiles. Les Canims montraient une préférence pour des javelots adaptés à leur taille, et ces saletés étaient assez épaisses et assez longues pour embrocher un bœuf. Lancés avec la force incroyable des guerriers-loups, ils pouvaient transpercer de part en part un légionnaire, armure comprise, et conserver assez d'élan pour blesser l'homme derrière lui.

Pire encore, cependant, fut le soudain déluge de pierres. Les guerriers canims étaient capables de jeter des pierres de la taille d'un crâne humain sans effort particulier, et ils les lançaient en chandelle, de sorte qu'elles retombaient presque à la verticale sur la tête des infortunés gardes sénatoriaux. Les armures et les casques d'acier aléréen étaient d'une efficacité limitée face à l'impact de projectiles si gros et si lourds. Même lorsque les Tribuns débordés ordonnèrent en hurlant à leurs cohortes d'adopter la formation de la tortue, la pluie de projectiles les empêcha de former les rangs serrés que celle-ci exigeait, laissant des hommes exposés et brisant les bras levés, même à travers les boucliers qu'ils brandissaient.

Ces projectiles primitifs étaient moins dangereux, relativement parlant, qu'un tir de flèches très précis, mais ils permettaient d'infliger bien plus de blessures handicapantes, et les rangs de gardes sénatoriaux les plus proches de la ville se firent durement malmener avant de recevoir l'ordre de se replier vers les ouvrages de terre, hors de portée des projectiles.

Leur retraite laissa l'espace devant les remparts exposé, et les corbeaux surexcités fondirent sur les cadavres ; mais pas avant que Marcus ait réussi à faire une rapide estimation du nombre de morts. La Garde avait laissé derrière elle les formes inertes et cuirassées de sept à huit cents légionnaires.

— Par les Corbeaux ! murmura le capitaine d'une voix que seul Marcus fut assez proche pour entendre. (Il y avait une note de dégoût dans son ton.) La bataille n'est pas commencée depuis quinze minutes qu'il a déjà perdu un dixième d'une de ses légions.

Marcus fit entendre un grognement d'assentiment.

— À ce rythme, on ne va pas arriver nombreux à Port-aux-Mâts.

— Surtout qu'on était déjà en sous-nombre au départ, cracha le capitaine. Il va falloir qu'on choisisse bien nos moments pour les tactiques d'usure.

— Oui, capitaine.

Le jeune homme tapota la poignée de son épée du bout des doigts.

— Je déteste rester là en spectateur, dit-il sans regarder Marcus.

Celui-ci l'observa du coin de l'œil.

— Vous avez reçu vos ordres, capitaine. Nous formons une réserve nécessaire.

En contrebas, les légions sénatoriales étaient en train de s'attrouper derrière les ouvrages de terre. On préparait cordes et échelles pour monter à l'assaut des remparts de la ville, et une demi-douzaine de Chevaliers Terra, reconnaissables aux maillets ridiculement disproportionnés qu'ils brandissaient, se regroupèrent au centre pour enfoncer les portes.

— Par les Corbeaux ! dit le capitaine d'un ton lointain et fatigué. J'ai pourtant essayé de le prévenir.

Marcus perçut un mouvement en périphérie de son champ de vision et, levant les yeux, vit deux formations en V de Chevaliers Aeris passer en flèche dans le ciel en direction de la ville.

Le capitaine les avait vus aussi.

— Les voilà qui arrivent.

— Le manuel appliqué à la lettre, acquiesça Marcus.

Une autre sonnerie de trompette retentit, et la Garde se rua en avant avec un rugissement. Des boules de feu incandescentes explosèrent soudain sur le rempart au-dessus des portes ; l'œuvre des Chevaliers Ignus de la Garde, lâchant leurs furies sur les défenseurs.

Le déluge de projectiles reprit, mais les deux formations de Chevaliers Aeris fondirent sur les créneaux, faisant voler les Canims en tous sens avec l'énorme bourrasque produite par leurs flux d'air combinés. Les légionnaires chargèrent, élevant échelles et cordes dans les airs, tandis que les Chevaliers Terra prenaient les portes d'assaut.

Brusquement, le capitaine tourna la tête et montra du doigt

l'éminence ouest.

— Là.

Marcus leva les yeux et vit des silhouettes sombres apparaître au sommet de l'escarpement, bientôt imitées par d'autres du côté est. Elles se mirent à bouger de façon étrange, et il lui fallut un moment pour comprendre ce qu'elles étaient en train de faire.

Elles tournoyaient sur place.

À côté des projectiles qui commencèrent à tomber sur la Garde bien attroupée, ceux lancés quelques instants plus tôt ressemblaient à des cailloux. Des rochers gros comme un tronc d'homme se mirent à pleuvoir, mortels pour tous ceux sur qui ils s'abattaient, et presque aussi dangereux pour ceux qui se trouvaient à portée lorsqu'ils rebondissaient sur le sol et roulaient en tous sens.

Marcus écarquilla les yeux, muet de surprise. Il aurait fallu un terrafèvre d'une puissance considérable pour lancer des pierres de cette taille, et les Canims n'en avaient *pas*. Par ailleurs, même s'ils avaient été assez forts, il leur était impossible de lancer ces rochers à une telle vitesse, à une telle distance ; et pourtant, ils le faisaient.

Le capitaine plissa les paupières, les yeux rivés sur les deux éminences, et grommela soudain :

— Des frondeurs. Par les Corbeaux ! ce sont des frondeurs.

Marcus lui jeta un coup d'œil et scruta plus attentivement le lointain. Le jeune officier avait raison, par les Grandes Furies ! Les Canims faisaient tournoyer les énormes projectiles au bout de longues et lourdes chaînes. Ils prenaient leur élan pour soulever la pierre puis tournaient sur eux-mêmes en la tenant à bout de bras pour prendre de la vitesse avant de la lâcher, l'envoyant voler sur la Garde en contrebas.

Des cors retentirent, impératifs et affolés, tandis que le déluge mortel semait la panique et la confusion dans les rangs. Les formations de Chevaliers Aeris remontèrent brusquement dans les airs et se séparèrent pour foncer chacune sur une des éminences, afin d'arrêter les lanceurs et de les déloger de leur position.

Marcus n'éprouvait que du mépris pour l'arrogance du

commandant qui avait envoyé ces hommes au combat alors qu'ils n'étaient pas prêts. Ce n'était pas la faute des soldats d'Arnos, mais ils allaient le payer de leur vie.

Au moment où les deux formations d'aérifèvres entamaient leur descente sur les hauteurs, elles commencèrent à se déformer. Les Chevaliers se tordirent et se convulsèrent dans les airs, puis ils tombèrent un par un pour aller s'écraser au sol.

— Des balistes, grommela Marcus.

Le capitaine hocha sèchement la tête. En l'absence de Chevaliers Aeris pour prendre le contrôle des remparts, les Canims recommencèrent à projeter un terrible déluge de pierres plus petites sur les légionnaires qui tentaient de les prendre d'assaut. Ils regagnèrent leur poste autour et au-dessus de la porte, bombardant les Chevaliers Terra qui tentaient d'enfoncer celle-ci et les forçant à reculer, sous peine de se voir briser le crâne.

— Par les Corbeaux ! s'exclama Marcus. Tout ce que fait la Garde, c'est protéger les Canims de nos propres ignifèvres.

Il ne détourna pas les yeux des légionnaires en train de mourir, rattrapés par le chaos de la bataille. La pression sur les remparts faiblit, et Marcus avait vu assez de combats pour savoir que la Garde n'allait pas tarder à reculer, que ses officiers en donnent l'ordre ou non.

Le capitaine fit entendre un autre grondement rageur.

— Je n'attendrai pas davantage. (Il se tourna vers Sire Callum, le Chevalier Aeris qui était arrivé à cheval avec lui.) Allez-y.

Callum mit pied à terre et sortit de sa sacoche un rouleau d'étoffe d'un rouge vif. Il fit deux pas rapides et s'élança dans les airs, laissant la bannière écarlate se dérouler, jusqu'à ce qu'il traîne une banderole longue de vingt mètres derrière lui.

Presque aussitôt, une nouvelle sonnerie de trompettes retentit, une série de notes argentines qui semblaient lentement tomber du ciel. Il y eut un grondement discret, comme celui du tonnerre au loin, et soudain, des cavaliers brandissant l'étendard de la Première Aléréenne arrivèrent au galop au sommet du promontoire est. Ils fondirent sur les frondeurs qui l'occupaient, mettant brusquement fin au déluge de rochers

énormes.

Depuis le promontoire ouest, la cadence régulière d'un chant de guerre parvint à Marcus et à Tavi, portée par l'air matinal et audible par-dessus les hurlements grâce à son rythme. Sur la même crête apparut la formation solide de la Treizième Cohorte de la Première Aléréenne, les Corbeaux de Guerre, marchant au pas redoublé pour gagner le poste ennemi en amont d'Othos. Une fois en position, ils laissèrent entendre un hurlement guerrier concerté et s'abattirent sur les Canims tel un énorme marteau.

Une petite boule de feu bleu explosa dans les airs au-dessus de la saillie, imitée par une autre sur la hauteur opposée.

— Voilà le signal, murmura Marcus.

— Tireurs d'élite maîtrisés, gronda le capitaine à voix basse. À vous, Crassus.

Vingt Chevaliers Aeris en armure, aérifèvres des Chevaliers Pisces de la Première Aléréenne, arrivèrent en hurlant, comme venus tout droit du soleil. Ils s'abattirent sur les remparts, aveuglant et déconcertant les Canims le temps de réussir à atterrir et à dégager une petite section du mur.

Les officiers de la Garde les virent arriver et sautèrent sur l'occasion. Des échelles s'élevèrent à l'endroit dont les Chevaliers Pisces avaient pris le contrôle, et vague après vague des légionnaires envahirent les remparts pour leur prêter main-forte.

Les cors canims retentirent de nouveau, et la défense se désagrégea. La Garde déferla en désordre, encore trop désorganisée pour mener une charge qui aurait pu anéantir une portion assez considérable de la défense canime. Ses étendards, arborant la feuille de laurier argentée du Sénat sur champs d'azur et d'écarlate, furent plantés sur le rempart. Et elle se répandit dans la ville pour en prendre le contrôle.

Quelques minutes plus tard, Marcus relâcha lentement son souffle et secoua la tête.

— Ils nous ont laissé la prendre.

Le capitaine hocha la tête.

— Ç'aurait pu être pire.

Un jeune messager portant la livrée de la Première

Sénatoriale remonta à cheval la ligne de bataille de la Première Aléréenne pour les rejoindre. Il mit pied à terre, salua le capitaine et dit :

— Son Honneur le Sénateur demande à vous voir dans une heure, capitaine.

Le jeune homme hocha la tête.

— Faites mes compliments à Son Honneur, et dites-lui que j'y serai.

Le messager salua de nouveau et s'en fut.

Marcus fronça les sourcils.

— Le Sénateur ne va pas être content de vous, capitaine. Il vous avait ordonné de ne pas bouger.

Le capitaine afficha un sourire sinistre.

— C'est pour cela que j'ai attendu que la situation se dégrade à ce point avant d'intervenir. Il peut fulminer autant qu'il veut, il ne pourra pas se permettre de me prendre en faute pour avoir transformé une déroute en victoire, et il en est conscient.

— C'est probablement vrai, grommela Marcus.

Le capitaine regarda longuement les morts sous leur couverture noire et mouvante de corbeaux affamés. Ici et là, parmi les armures luisantes de légionnaires, Marcus distinguait la forme plus sombre et plus imposante d'un Canim. Il en était tombé plus d'un, mais les légions avaient payé un prix exorbitant pour repousser l'ennemi d'une position que celui-ci n'avait jamais eu l'intention de garder.

— Marcus, reprit le capitaine.

— Monsieur ?

— Envoyez Foss et ses hommes. La Garde s'est pris une raclée aujourd'hui, et c'est la première fois que leurs Tribuns Medica ont de vraies blessures à soigner. Ils auront besoin de notre aide.

— Bien, capitaine.

Le jeune homme garda un moment le silence, avant de reprendre.

— J'aurais aimé pouvoir intervenir plus tôt, Marcus. Mais si je l'avais fait, Arnos aurait tenu son prétexte pour me démettre de mes fonctions.

— Oui, capitaine, répondit Marcus d'un ton très calme. Il

l’aurait tenu.

Le capitaine se frotta les mains sur les côtés de son pantalon, comme s’il voulait les essuyer.

— Bien, conclut-il doucement. Allons-y, centurion. La route est longue jusqu’à Port-aux-Mâts.

Chapitre 12

Tavi entra dans Othos accompagné d'Araris.

Les portes de la ville avaient été grandes ouvertes, non sans difficultés. Des tonnes de terre avaient été entassées derrière elles lorsqu'on les avait fermées, et les Chevaliers Terra qui avaient participé à l'assaut finissaient à peine de dégager le passage à l'aide de leurs furies.

— Regarde-moi ça, murmura Tavi à Araris. Même si la Garde avait enfoncé les portes, elle n'aurait pas pu se frayer un chemin dans tout ça. Ils voulaient juste nous immobiliser pendant qu'ils nous laissaient tomber des rochers sur la tête.

Araris hocha la tête d'un air sombre et lança à l'escouade qui surveillait l'entrée :

— Centurion ! Pourriez-vous nous indiquer le poste de commandement du Sénateur, je vous prie ?

Un homme trapu avec un bâton de centurion et du sang sur son casque et son plastron les regarda du haut du rempart. Il dévisagea un instant Araris et sa cicatrice et retroussa la lèvre en une grimace de mépris… jusqu'à ce que ses yeux se posent sur Tavi.

Celui-ci resta muet. Les capitaines et autres gens importants n'étaient pas censés parler. C'était le rôle de leurs subordonnés.

Le centurion hocha la tête à son adresse et porta un poing à sa poitrine pour le saluer.

— Grand-place, la grosse maison blanche. C'était la résidence du comte local.

— Merci bien, répondit Araris, un soupçon d'ironie dans la voix, et ils continuèrent leur chemin.

Les montures toutes en jambes des Marats descendirent la grand-rue d'Othos d'un trot vaguement dansant, leurs sabots cliquetant distinctement sur les pavés. Il régnait dans l'air une

forte odeur de Canims, une senteur de moisi, âcre et légèrement métallique. Les rues étaient très calmes sur leur chemin. À l'exception de plusieurs escouades de légionnaires, ils ne croisèrent personne. En fait…

Tavi sentit un goût amer lui envahir soudain la bouche, et il déglutit, luttant contre la nausée qui lui soulevait le cœur.

— Les habitants ? Où sont les habitants de la ville ?

L'expression d'Araris se fit plus froide, mais il garda le silence. Ils passèrent du soleil matinal à une des vastes zones d'ombre glacée projetées par les éminences de chaque côté de la ville. Tavi frissonna.

Ils arrivèrent sur la grand-place, située tout contre le mur sud de la ville… et découvrirent où avaient disparu les habitants d'Othos. Il y avait peut-être huit ou neuf cents civils assis sur les pavés, et ils étaient encerclés par des cordons de légionnaires au visage sombre. D'autres membres de la Garde avaient pris position sur le rempart, des archers pour la plupart. Environ la moitié d'entre eux étaient tournés vers la place, plutôt que vers le sud où les troupes canimes, Tavi l'espérait ardemment, étaient toujours en train de battre en retraite.

La place était plongée dans le silence le plus complet, hommes, femmes et enfants, tous immobiles et muets. Ici et là, un chien aboyait ou un nourrisson pleurait, et le vent printanier faisait de temps en temps claquer une porte laissée ouverte. Tavi se trouvait à cinquante mètres d'eux, mais même ses dons limités d'aquafèvre lui permettaient de détecter leur peur aigre et silencieuse. C'était une sensation atroce parce qu'à la différence de sa propre peur, il semblait incapable de retenir cette émotion-là en lui. C'était comme si chaque partie de son corps, ses bras, ses jambes, ses cheveux, jusqu'à sa peau, ressentait sa propre terreur, et cette sensation déferla sur lui en une vague qui lui souleva le cœur.

Il détourna le regard, ferma les yeux et posa la main sur la poignée de son épée. Il puisa dans la force froide et silencieuse de l'arme, la laissant l'envahir et le cuirasser contre la terreur des habitants. La sensation s'estompa aussitôt, assez pour le laisser reprendre le contrôle de lui-même, et continuer à avancer.

Ils s'approchèrent d'une grande maison blanche. Des légionnaires étaient postés à l'entrée du jardin, et Tavi repéra l'un des *singulares* du Sénateur, une petite femme brune armée d'un arc, qui montait la garde à la porte.

Alors qu'ils mettaient pied à terre, l'un des valets de la Première Sénatoriale sortit de la demeure et se précipita pour prendre les rênes de leur monture.

— Bonjour, capitaine Scipion, dit-il.

— Bonjour… (Tavi chercha vivement dans ses souvenirs.) Tharis, c'est bien ça ?

Le valet lui adressa un rapide sourire et inclina la tête.

— C'est cela, monsieur. Le Sénateur vous attend. Passée la porte d'entrée, vous le trouverez dans le bureau sur la gauche.

— Merci, Tharis.

Tavi jeta un coup d'œil à Araris, qui hocha la tête. Le jeune homme remit sa cape bien en place et entra d'un pas vif dans la bâtisse. Araris lui emboîta le pas, légèrement en retrait, ses yeux perçants aux aguets.

Le vestibule de la maison abritait plusieurs autres légionnaires en faction, ainsi que le reste des *singulares* d'Arnos – un ensemble de mines patibulaires, dont aucune toutefois n'était aussi inquiétante que celle de Phrygiar Navaris. En les voyant, celle-ci se leva, mince, dangereuse et tout en noir, et vint à leur rencontre.

— Bonjour, capitaine, dit-elle poliment.

Non, songea Tavi : *pas poliment*. Quelque chose dans son ton sonnait légèrement faux, comme si elle parlait une langue qu'elle avait apprise en répétant des sons sans en connaître le sens. C'était une imitation de politesse, rien de plus.

— Si votre *singulare* veut bien avoir l'obligeance d'attendre ici, continua Navaris, le Sénateur vous attend.

— Capitaine, dit calmement Araris.

Ce fut la seule protestation qu'il formula.

— Je suis certain que le Sénateur ne verra pas d'inconvénient à ce que vous preniez place à la porte du bureau, lui répondit Tavi.

Navaris les regarda d'un œil dur.

— Non que l'endroit où il est posté puisse vraiment avoir une

quelconque importance, si on en arrivait là.

À ces mots, Araris s'arrêta et se retourna très posément pour dévisager l'assassine. Elle lui rendit son regard.

— Vous avez probablement raison, rétorqua Tavi. Après tout, vous êtes cinq et il est tout seul. C'est sérieusement déséquilibré. (Ôtant sa cape, il la jeta à Navaris, comme si elle n'était qu'une vulgaire domestique.) Alors pourquoi ne courez-vous pas en chercher cinq ou six de plus ? Cela égaliserait les chances.

La femme attrapa le vêtement par pur réflexe, et son regard dur, vaguement reptilien, s'illumina soudain d'une lueur insondable. Sans lui accorder plus d'attention, Tavi passa devant elle pour gagner la porte indiquée. Araris le suivit, jeta un coup d'œil dans la pièce après que le jeune homme y fut entré, et prit immédiatement position à l'extérieur.

Arnos était assis à un bureau, occupé à lire un document au sommet d'une pile de paperasses.

— Capitaine, dit-il. Entrez.

Tavi s'approcha de son bureau et salua.

— Je viens au rapport, comme il me l'a été demandé, monsieur.

Arnos ne répondit rien. Il termina de lire sa page, la glissa au bas de la pile, et ensuite seulement leva les yeux vers Tavi. Il se contenta d'abord de le dévisager un moment, en omettant assez ostensiblement de l'inviter à s'asseoir. Puis, après un long silence, il dit :

— Je vous avais ordonné de vous tenir en arrière, capitaine. Vous étiez nos troupes de réserve.

— Oui, monsieur, répondit Tavi. Le temps manquait pour vous consulter une fois le combat engagé. J'ai vu que l'avant-garde de vos troupes avait besoin d'aide, et la leur ai apportée du mieux que j'ai pu.

Arnos lui adressa un petit sourire glacial.

— Vraiment. Pour gagner le sommet de ces hauteurs, il faut faire près de cinq kilomètres vers l'est et deux et demi vers l'ouest avant de trouver des chemins d'accès praticables. Ce qui signifie que vos hommes ont dû parcourir deux fois cette distance pour atteindre les positions canimes. Ce qui signifie que vous les avez forcément envoyés pratiquement à l'instant où

la bataille a commencé.

Évidemment, songea Tavi. Mais ce n'était pas le genre de remarque qu'on pouvait faire à un supérieur sans le faire passer pour l'imbécile qu'il était, aussi le jeune homme garda le silence.

Arnos finit par émettre un grognement amusé.

— Je vous l'accorde, je suis heureux qu'ils aient été là lorsque nous avons eu besoin d'eux. Mais je comptais sur vous pour être disponible au cas où. Si l'ennemi avait approché en plus grand nombre, par exemple, j'aurais peut-être eu besoin que la Première Aléréenne renforce notre assaut, ou se redéploie pour tenir leur deuxième force à distance.

— Et elle aurait été là, monsieur, répliqua Tavi. Moins deux ailes de nos troupes auxiliaires et une seule cohorte d'infanterie.

Arnos pencha la tête d'un air interrogateur.

— Vos barbares braillards, vous voulez dire ?

Tavi s'efforça de garder à l'esprit qu'il ne devait en aucun cas réagir à une provocation aussi évidente, avant de répondre :

— La cavalerie marate, oui, monsieur.

Arnos joignit le bout de ses doigts et le regarda en fronçant les sourcils.

— On m'avait laissé entendre qu'ils allaient au combat presque entièrement nus. Hommes comme femmes.

— Les Marats supportent des températures plus extrêmes que l'Aléréen moyen, monsieur. Dans leurs contrées natales, ils ne portent généralement qu'un pagne et trouvent cela suffisant.

— Mmm, fit Arnos, d'un ton imprégné de scepticisme. Comment avez-vous fait pour les convaincre de porter un uniforme ?

— La culture des Marats leur impose des convenances très strictes quant aux cadeaux qu'on leur fait, monsieur. Si l'un d'eux reçoit un cadeau et ne s'en sert pas, c'est considéré comme une insulte envers celui qui l'a offert. C'est pourquoi je suis allé voir, l'un après l'autre, chacun des Marats qui était venu apporter son soutien à la Première Aléréenne et je leur ai personnellement donné leur uniforme et leur armure. (Tavi haussa les épaules.) Ils doivent les porter, désormais, au risque de m'insulter. Ils sont trop polis pour ça.

Arnos secoua de nouveau la tête.

— On pourrait mettre en doute votre jugement, capitaine, pour avoir confié à une troupe de sauvages une mission si cruciale.

— On pourrait mettre en doute mon jugement pour avoir envoyé une troupe tout court, monsieur, étant donné les ordres que j'avais reçus. J'étais certain qu'ils rempliraient leur tâche. Et ils l'ont fait.

Le Sénateur le dévisagea durement pendant plusieurs secondes, puis il agita la main comme pour repousser une volute de fumée ou un insecte agaçant.

— La cohorte d'infanterie que vous avez envoyée sur l'autre promontoire. Comment a-t-elle fait pour arriver si vite ?

— C'était notre cohorte de fantassins montés, monsieur. Celle que j'ai mentionnée à la réunion.

— Ah ! Je suppose qu'aujourd'hui, l'utilité du concept semble avoir été prouvée.

— C'est pour cela que nous l'avons créée, monsieur. Pour diversifier nos options tactiques.

Arnos fit la grimace.

— Je désapprouve ce genre de stratagème… révolutionnaire, capitaine. Les légions protègent l'intégrité et la croissance d'Aléra depuis plus de mille ans. Leurs méthodes ont prouvé leur efficacité de façon répétée au fil du temps. Attention, je n'ai rien contre l'innovation intelligente, mais c'est montrer une incroyable arrogance que déclarer insuffisantes des stratégies qui ont fait leurs preuves ces mille dernières années, pour employer des tactiques de combat non testées alors que la moindre erreur de théorie risque de coûter des vies.

Tavi dut lutter pour se retenir de répliquer que ses tactiques « non testées » les aidaient à survivre depuis plus de deux ans, et que, de ses propres troupes, sept hommes seulement avaient été blessés, aucun mortellement, tandis que les légions de la Garde avaient perdu près de sept pour cent de leurs hommes.

— Oui, monsieur, dit-il.

— De plus, cette violation des ordres qui vous avaient été donnés est une affaire sérieuse. La hiérarchie doit être préservée coûte que coûte. Si les officiers commencent à devenir indisciplinés, à choisir les ordres auxquels ils vont obéir, ce n'est

qu'une question de temps avant qu'un tel comportement s'étende au reste des rangs ; et alors nous n'aurons plus de légion. Seulement une bande de brigands. Vous comprenez ?

— Oui, monsieur.

— Cela étant dit… (Arnos secoua la tête et soupira.)… l'esprit d'initiative dont vous avez fait preuve a sauvé des vies aujourd'hui, capitaine. Je vais fermer les yeux sur votre désobéissance. (Son regard se durcit.) Pour cette fois.

Tavi hocha la tête.

— Bien, monsieur.

Arnos prit un autre papier sur le bureau, le plia en trois et le tendit à Tavi.

— Vos ordres.

— Bien, monsieur.

— Vous pouvez disposer.

Tavi salua et fit volte-face pour sortir d'un pas déterminé. Alors qu'il atteignait la porte, Arnos lança :

— Capitaine.

Tavi se retourna.

— Le capitaine Nalus m'a demandé de vous transmettre ses remerciements pour avoir envoyé votre Tribun Medica et les guérisseurs de la Première Aléréenne aider à soigner les blessés. Ils ont sauvé un grand nombre de vies qui auraient peut-être été perdues autrement.

— Nul besoin de me remercier, monsieur, répondit Tavi.

Il s'interrompit une seconde puis ajouta :

— Après tout, nous sommes tous dans le même camp.

Arnos tourna la page suivante sur sa pile avec un peu plus d'énergie que nécessaire.

— Ce sera tout, capitaine.

— Bien, monsieur.

Sur ces mots, Tavi sortit du bureau. Araris lui emboîta le pas tandis qu'il sortait à grands pas de la maison pour aller retrouver leurs chevaux.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda calmement Araris alors qu'ils montaient en selle.

— Nos ordres, répondit Tavi. (Il déplia le papier pour le parcourir du regard et lutta contre une brusque nausée. Son

cheval piaffa avec nervosité.) Oh ! Oh ! par les Grandes Furies !

Araris fronça les sourcils et le regarda d'un air discrètement interrogateur.

— Il nous confie la responsabilité des civils, expliqua calmement Tavi. La Première Aléréenne doit les conduire jusqu'à un champ non loin à l'est d'ici. Et…

Sa voix se brisa, et il ne réussit pas à en reprendre le contrôle. Il secoua la tête et passa le document à son *singulare*. Il détourna le regard tandis que celui-ci lisait à son tour. Il était incapable de détacher les yeux des familles blotties les unes contre les autres sur les pavés de la place, pâles, silencieuses et terrifiées.

Araris lut les derniers mots à voix haute, d'un ton altéré par l'horreur et l'incrédulité :

— Et là, les exécuter.

Chapitre 13

— Êtes-vous sûr qu'il faut les enlever ? demanda le Premier Duc. Il me semble vraiment qu'il serait plus confortable de les garder.

Ils s'étaient arrêtés au bord d'un vieux sentier rarement emprunté pour boire à une source commodément située là, et Amara avait remarqué, tandis que leur petit groupe accélérait le pas sur les quelques derniers mètres, que Gaius dissimulait une claudication. Le Premier Duc était à présent assis sur un pliant assemblé par Bernard, et le grand forestier, agenouillé devant l'homme le plus puissant d'Aléra, lui délaçait les bottes.

— Sûr et certain, Sire, répondit Bernard de sa voix grave. Des pieds endoloris ne sont pas quelque chose à prendre à la légère ; surtout quand il reste encore tant de chemin à parcourir.

— Voilà qui est quelque peu embarrassant, je dois l'avouer, fit Gaius. Je m'étais pourtant entraîné à marcher davantage ces quelques derniers mois, en prévision de ce périple.

— Il y a un monde entre arpenter des escaliers et des couloirs pavés, et marcher en pleine nature, répondit Bernard. (Il gonfla les narines et secoua la tête.) Il y a une odeur de sang, donc votre bas risque de coller. Pointez les orteils, Sire, et je vous l'enlèverai aussi vite que je peux.

Le Premier Duc grimaça et fit un signe d'assentiment.

— D'accord, allons-y.

De sa propre initiative, Amara alla se placer derrière Gaius et lui mit les mains sur les épaules pour le stabiliser. L'impression qu'elle en tira la surprit quelque peu. Si le Premier Duc était tout ce qu'il y avait de plus robuste pour un homme de son âge, et s'il avait l'apparence d'un homme d'une quarantaine d'années aux cheveux précocement argentés, ses épaules étaient étrangement frêles et décharnées au toucher. Amara se sentit

desserrer sa prise. La dernière chose dont le royaume avait besoin, c'était qu'elle disloque accidentellement les épaules de Gaius alors que Bernard tentait de lui soigner les pieds.

La botte tenait bon, et ce n'est qu'après quelques moments d'efforts, de prudentes torsions et un sifflement de douleur de la part de Gaius que Bernard réussit à l'enlever. Comme il l'avait prédit, le bas pâle en dessous était bruni de sang.

Bernard prit une grande inspiration et fronça les sourcils d'un air pensif. Puis il leva les yeux vers Amara.

— Allez chercher la marmite et remplissez-la d'eau, je vous prie, comtesse.

Amara pouvait voir sa crispation à la façon dont il tenait sa tête. Elle resta immobile un moment et le regarda avec une expression interrogative.

— L'eau, comtesse, répéta Bernard d'une voix posée. Il va falloir que je mouille les bas avant de pouvoir les enlever pour voir dans quel état sont ses pieds.

Elle se rembrunit mais alla chercher la marmite et la remplit à la source comme il le lui avait ordonné. Il fallut à Bernard un quart d'heure de plus pour dénuder les deux pieds de Gaius, les essuyer avec un linge et inspecter les dégâts. Il finit par se rasseoir, l'air sombre.

— Alors ? demanda Gaius.

Bernard le regarda longuement dans les yeux puis répondit :

— J'ai vu pire. Mais ils sont couverts d'ampoules. Depuis combien de temps vous font-ils mal, Sire ?

— À mon âge, on remarque rarement une douleur parmi tant d'autres, dit Gaius. Le premier jour, ç'allait à peu près. Ils me tiraillaient un peu cette nuit, mais ils n'ont vraiment commencé à me faire souffrir que ce matin.

Bernard hocha la tête.

— Le vrai souci, c'est le risque d'infection. Si on s'y est pris assez tôt pour l'éviter, on devrait pouvoir gérer le reste assez facilement.

— Oui, tout ça est gênant, marmonna Gaius en contemplant ses chevilles enflées. Des ampoules. Ça manque de dignité.

— Les ampoules n'épargnent personne, quel que soit son rang, Sire. Commençons par vous installer par terre avec les

pieds surélevés. Cela aidera à réduire l'enflure et en partie la douleur.

— J'en serais fort reconnaissant, comte Bernard, soupira Gaius.

Avec l'aide du forestier, il s'allongea au sol, les pieds appuyés sur le pliant, où il resta à les contempler d'un air désapprobateur en grignotant une pomme.

Bernard vida la marmite et alla à la source pour la remplir de nouveau, et Amara l'accompagna.

— Alors ? demanda-t-elle doucement.

Il secoua la tête.

— J'ai vu pire… une fois. Sur un courrier de la légion qui avait assez de dons de ferrofèvre pour faire abstraction de la douleur et pas assez de bon sens pour savoir qu'il n'aurait pas dû. Ses plaies se sont tellement infectées que même ma sœur n'a pas pu l'aider. Il a perdu son pied, et la fièvre a brûlé une grande partie de ses facultés mentales.

Amara se mordit la lèvre et repoussa ses cheveux de son front.

— À ce point ?

Bernard grimaça.

— On a agi plus vite avec le Premier Duc ; mais les Grandes Furies seules savent ce qui serait arrivé si tu n'avais pas repéré qu'il boitait.

— Est-ce qu'on a agi assez vite ?

— Amara… (Il soupira.) Je ne sais pas.

La jeune femme prit une grande inspiration et hocha la tête.

— Qu'est-ce qu'on peut faire ?

— On peut lui demander de refermer les plaies avec un charme d'eau.

Amara fit un geste de dénégation.

— Non. Impossible. Le moindre usage de ses furies révélerait notre position et ferait de notre mission un échec.

Bernard la regarda droit dans les yeux.

— Un pied amputé ou la mort auront le même effet.

Amara lui jeta un long regard agacé mais finit par détourner les yeux et secouer la tête.

— Est-il en danger immédiat ?

Bernard se releva, son récipient plein.

— Il ne va pas tomber raide mort d'un instant à l'autre, non. Et s'il attrape la fièvre, celle-ci mettra du temps à le tuer. Une semaine probablement, peut-être plus.

— Alors on a un peu de temps.

— Peut-être. Mais peut-être pas. Il se peut qu'une infection soit en train de s'emparer de lui à l'instant même où je te parle. (Bernard croisa les bras.) C'est une petite plaie de rien du tout. Mais elle se fiche de savoir qui il est. Elle est capable de le tuer s'il n'est pas correctement soigné.

Amara se recroquevilla, les bras croisés, et regarda le ruisseau en fronçant les sourcils.

— Disons les choses comme ça, reprit lentement Bernard. (Il se tourna pour regarder la jeune femme bien en face, solidement planté sur ses pieds.) Cela dépasse le ridicule que de risquer la vie du Premier Duc pour si peu. Je ne le permettrai pas.

Amara le dévisagea longuement.

— Pardon ?

— Je ne le permettrai pas, répéta-t-il d'un ton doux mais inflexible. Je révélerai moi-même notre présence s'il le faut.

Amara retint la repartie violente qui lui était montée aux lèvres.

— Bernard, dit-elle calmement. C'est de la trahison.

— Pas à mes yeux. J'ai juré de protéger la Couronne. Le serment n'a jamais mentionné le fait qu'on doive la protéger de tous sauf d'elle-même. Tu as prêté le même, il me semble.

— Tu ne peux pas prendre une décision pareille ! bredouilla Amara.

— Je l'ai déjà prise. Gaius n'a pas été en campagne depuis longtemps, et tu ne l'as jamais été. Tu n'as jamais vu d'hommes mourir d'infection. (Il baissa les yeux.) Cela leur vole tout, Amara. Toute dignité. Toute énergie. Ils dépérissent, si vite que tu peux presque en voir l'évolution à l'œil nu. (Il frissonna.) Le royaume est déjà assez instable. S'il devait arriver quelque chose à Gaius, s'il devait mourir de cette façon…

Amara se mordit la lèvre et lui caressa l'épaule.

— Il sait qu'il y a des risques, mon amour. Il a choisi de les

affronter.

— Il est responsable d'autres vies que la sienne, répliqua Bernard. Qu'y a-t-il de si important pour justifier de risquer la *mort* ?

— Je ne sais pas, répondit calmement Amara. Il ne m'a rien dit.

Bernard lui jeta un regard incrédule.

— Tu ne sais même pas pourquoi on fait ça ?

Elle secoua la tête.

— Alors, par tous les Corbeaux ! Amara, pourquoi est-ce que tu t'opposes à moi ?

— Parce que je me fie à son jugement, répondit doucement la jeune femme. Parce que j'ai prêté serment.

Elle s'interrompit brièvement puis ajouta :

— Tout comme toi.

Bernard grommela, comme pour indiquer qu'elle avait fait mouche.

Amara s'appuya contre lui et il lui passa un bras autour de la taille. Elle posa la joue sur son torse.

— S'il ne t'a rien dit à toi non plus, pourquoi es-tu là ?

La voix grave de Bernard résonna dans sa poitrine, produisant un agréable bourdonnement dans l'oreille de la jeune femme.

— Il m'a dit qu'il avait besoin d'un éclaireur qui connaisse bien la forêt, quelqu'un en qui il puisse avoir confiance. (Il poussa un léger soupir où perçait une note d'amusement.) Et il m'a dit que tu serais là. J'imagine qu'il savait que cela suffirait à me motiver.

Amara leva brusquement la tête pour regarder son époux droit dans les yeux.

— Tout comme il savait qu'une fois que je t'aurais retrouvé, je serais trop distraite par ta présence pour poser trop de questions. (Un sourire ironique se dessina sur ses lèvres.) Jusqu'à ce qu'il soit trop tard pour que nous puissions changer d'avis, je suppose.

Bernard se renfrogna et se retourna pour observer Gaius, les paupières plissées.

— On ne fera pas un pas de plus tant que je ne saurai pas

exactement dans quoi on met les pieds.

Amara réfléchit un moment puis répondit lentement :

— Je suppose que mon devoir serait de t'empêcher de mettre fin à cette mission. À strictement parler.

— Tu as déjà essayé, répliqua Bernard, une brève lueur d'amusement dans le regard. Rappelle-toi comment ça s'est terminé. (Son expression se fit plus sérieuse.) Tu ne pourrais pas m'empêcher de nous exposer, Amara. Et sans ses furies, je ne pense pas qu'il en serait capable non plus. Même s'il pouvait marcher sur-le-champ.

Amara acquiesça lentement.

— C'est peut-être aussi bien.

— Ah ?

— Ça nous donne un moyen de pression. (Elle jeta un coup d'œil au Premier Duc.) Ces derniers temps, il ne confie plus rien à personne, par pur réflexe. Je ne peux pas le servir ni le protéger s'il me laisse évoluer en aveugle. Mais…

Bernard trouva sa main et la serra doucement.

— Mais quoi ?

Amara pinça les lèvres.

— C'est juste que ça me gêne de faire ça. Tant de gens se sont retournés contre lui. Fidélias…

Ses yeux se remplirent de larmes presque à l'instant même où elle sentait un élan de colère l'envahir au souvenir de son traître de mentor, et sa gorge se noua.

— Ce n'est pas la même chose, mon amour, lui dit doucement Bernard. Tu essaies de le protéger et de laisser ton bon sens dicter tes actes. Ça n'a rien à voir.

— J'espère que tu as raison, répondit-elle d'une petite voix.

Elle secoua la tête en clignant des paupières pour refouler ses larmes avant qu'elles tombent. Puis elle se ressaisit, prit un air déterminé et revint vers Gaius, suivie de près par Bernard.

Le Premier Duc les observa l'un après l'autre et fit :

— Ah !

Amara s'arrêta devant lui et s'agenouilla pour que son regard soit à peu près à la hauteur de celui du vieil homme.

— Sire, le comte de Calderon…

Gaius fit un petit geste impatient de la main et jeta un coup

d'œil à Bernard.

— Nous ne ferons pas un kilomètre de plus tant que vous ne saurez pas dans quoi nous nous engageons ? Quelque chose de ce genre ?

Bernard fit entendre un grognement amusé.

— Pas un pas de plus, en fait, Sire.

Gaius bougea une de ses jambes avec une grimace.

— C'est si grave que ça ?

Bernard s'approcha à son tour et s'agenouilla pour repousser de la main une couche d'humus, révélant un certain nombre de petits cristaux blancs et roses. Il les jeta dans la marmite et entreprit de remuer l'eau tout en reprenant la parole.

— Sans les soins d'un aquafèvre ? Oui, ça peut être très grave, Sire.

Gaius fit entendre un bruit de dégoût.

— Je suppose qu'il serait idiot de ma part de m'être fait accompagner d'un forestier chevronné pour ensuite ne pas écouter ses conseils.

Un sourire amusé apparut au coin de la bouche de Bernard.

— Je n'oserais jamais dire une chose pareille, Sire.

Gaius montra ses dents blanches un bref instant.

— Pas de manière aussi directe, du moins, c'est ça ? (Il contempla ses pieds à vif et en sang.) Vos recommandations incluent de soigner moi-même mes blessures par aquafèvrerie, je suppose.

— Ou d'aller trouver par la voie des airs quelqu'un qui puisse le faire.

— Quelles sont mes chances de survie si je refuse ?

— Si nous sommes intervenus à temps pour prévenir toute infection, je peux probablement m'en occuper moi-même. S'il est trop tard… (Bernard haussa les épaules.) Vous tomberez malade, attraperez la fièvre et finirez par mourir. Tout ce que nous pouvons espérer de mieux, c'est que vous conserverez la faculté de remédier vous-même au problème avant que la fièvre vous emporte trop loin pour avoir l'énergie nécessaire à un tel usage des furies.

— Ce qui compromettrait notre mission, répondit calmement Gaius. Ce qui rend cette option inacceptable.

— Sire, intervint Amara, votre mort prématurée ne serait en aucun cas plus acceptable.

Le Premier Duc lui jeta un coup d'œil.

— Prématurée ? Oui. Mais cela semble relativement inévitable au point où nous en sommes. (Il agita les orteils d'un de ses pieds et grimaça.) Aucun signe d'infection pour le moment. Je crois que notre meilleure option est de rester optimistes et d'aller de l'avant.

— C'est un risque très réel, Sire, insista Bernard, d'un ton qui n'avait rien de soumis. Que peut-il y avoir de si important qui justifie un tel risque pour vous et pour le royaume ?

Gaius fronça les sourcils en le regardant. Puis il pencha la tête d'un air pensif.

— Eh bien, voilà une reproduction intéressante d'une situation de *ludus*. Un Exploitant plus puissant qu'un Curseur et un Premier Duc combinés. Je ne peux pas vous empêcher d'agir sans révéler moi-même ma présence, et je ne sais pas du tout si Amara le pourrait, elle non plus.

Bernard acquiesça.

— Je vous tiens par les couilles, Sire.

Gaius, qui s'était soulevé sur ses coudes, rejeta la tête en arrière avec un rire bref et crispé.

— Il semblerait. Très bien. Nous allons discuter de mes intentions ; après quoi, nous reprendrons notre route de notre pas le plus rapide.

Bernard se rembrunit.

— Je ne peux pas vous promettre cela.

— Nous repartirons, ai-je dit, répliqua Gaius, et une lueur froide étincela dans les profondeurs de son regard. C'est nécessaire, comte. Il en sera ainsi. (Il baissa le ton.) Et tout redoutable que vous soyez dans votre position actuelle, je vous conseille vivement de ne pas mettre ma patience à l'épreuve.

Bernard, qui était en train d'effriter une sorte d'herbe au-dessus de la marmite d'eau salée, arrêta son geste un instant. Ce fut le seul signe de son inquiétude.

— Je peux seulement vous promettre que j'agirai comme me le dicte ma conscience.

— Je m'en contenterai, répondit Gaius.

Avec l'aide de Bernard, il regagna sa place sur le pliant et glissa ses pieds meurtris dans la marmite. Il poussa un sifflement de douleur et fut parcouru de plusieurs frissons, mais sa respiration finit par s'apaiser. Un instant plus tard, il rouvrit les yeux et Amara lui glissa une tasse d'infusion de saule amère entre les mains. Il la remercia d'un hochement de tête et reprit :

— Cela a un rapport avec votre dernière visite à Kalare, en fait.

Amara haussa un sourcil.

— Comment cela ? Je ne vois rien de comparable, pour l'instant. Nous n'avions parcouru à pied que les quelques derniers kilomètres.

— Cela réside dans la raison sous-jacente. Vous rappelez-vous pourquoi il était nécessaire de ramener dame Placida saine et sauve ?

Amara acquiesça.

— Il y a plusieurs furies dangereuses sur ses terres que seule sa volonté peut maîtriser. Si elle avait péri, les habitants auraient été à leur merci.

— Exactement. Et Kalarus, à qui on ne pourra jamais reprocher de manquer d'ambition, a fait quelque chose de presque aussi brillant qu'insensé : il a intentionnellement réveillé des furies d'une puissance effroyable et les a assujetties à sa propre volonté de la même façon.

Amara prit une grande inspiration.

— Il espère sauver sa vie ainsi ?

— Point du tout, répondit Gaius d'un ton grave. Il a trop de fierté pour supporter l'emprisonnement, et il sait que nous pourrions prendre le contrôle de ces furies une fois que nous l'aurions écarté et que nous disposerions d'un peu de temps. Son but est beaucoup plus simple, comtesse. Il espère entraîner autant de personnes que possible avec lui dans la tombe – dont moi, en particulier.

Bernard se gratta la barbe d'un air perplexe.

— Sire… De quel genre de furies est-ce que vous parlez exactement ?

Gaius inspira lentement avant de répondre :

— Une des Grandes Furies, comte.

Amara fronça les sourcils.

— Les Grandes Furies… Qu'est-ce que… Je veux dire, ce n'est pas qu'une… ?

Gaius esquissa un sourire sinistre.

— Vous croyez que nous jurons par elles simplement pour l'effet ? Non. Elles existent, les Grandes Furies. Il y en a une dizaine à ma connaissance. Des créatures si anciennes et tellement immenses que notre existence tout entière, mille ans de développement et de conflit sont pour elles moins qu'un battement de paupières.

L'expression perplexe de Bernard s'accentua tandis qu'il prenait un linge propre et entreprenait de laver les pieds du Premier Duc le plus délicatement possible.

— Et Kalarus peut contrôler une entité pareille ?

— Pas même en rêve. Mais il peut l'agacer, attiser son courroux, et il peut retarder sa réaction pendant un temps. Lorsqu'il cessera de le faire, Kalus déversera sa colère sur tous ceux qui se trouveront sur son passage.

— Kalus ? répéta Amara d'un ton interrogateur. Comme le mont Kalus ?

— D'où Kalare tire son nom, opina Gaius. Mais ce n'est pas seulement une montagne. C'est un ancien volcan. De mémoire aléréenne, il n'a jamais parlé, mais Kalarus l'a réveillé. Lorsqu'il mourra, Kalus jaillira de la montagne et déversera son feu sur le pays. (Il se pencha en avant pour regarder Bernard, puis Amara, dans les yeux.) Si je laisse les légions assiéger Kalare, d'autres hommes encore mourront dans les combats d'approche. Mais cela signifie aussi que toutes les troupes de Kalarus se seront repliées sur la ville. Et avec elles, tous les civils fuyant la zone en guerre.

— Par tous les Corbeaux ! murmura Bernard. Il compte faire un charnier de ses ennemis comme de ses alliés et sujets. De sa ville même.

— Je peux intercéder, reprit Gaius, mais seulement si je réussis à m'approcher physiquement à moins de quelques kilomètres, avec une vue dégagée sur le mont Kalus. (Il prit une grande inspiration.) Si je n'interviens pas, cela signifiera encore plus de vies bêtement perdues à cause du dépit de Kalarus. (Ses

yeux étincelèrent d'un éclat froid et dur.) Je ne le permettrai pas. Pas dans mon royaume.

— Donc, dit calmement Amara, le plan est de vous introduire assez près pour priver Kalarus de son bûcher funéraire ?

Le Premier Duc hocha la tête.

— Je n'avais jamais vraiment compris à quel point la vie à Kalare est horrible, comment il a fait de ses terres un enfer d'esclavage et de peur. J'ai manqué à mes devoirs envers les habitants de son duché. À présent, il menace de tous les brûler vifs. Je ne permettrai pas qu'ils meurent victimes des caprices de ce fou furieux.

Bernard leva les yeux pour regarder posément le vieil homme.

— Comte de Calderon, poursuivit celui-ci, croyez-moi, je vous prie, lorsque je vous dis que je continuerai quoi qu'il arrive. Avec vous… ou malgré vous.

Bernard continua à le regarder sans ciller, puis il finit par répondre :

— Vous avez les pieds gonflés, et ces bottes ne vont plus vous aller. Il va falloir que vous vous reposiez un jour ou deux, et je vais essayer de rendre vos chaussures un peu plus confortables avant que nous repartions. (Il se tourna vers Amara.) Pouvez-vous nous trouver un endroit où monter le camp qui ne soit pas visible depuis le chemin ? Inutile de nous attarder ici jusqu'à ce que quelqu'un tombe sur nous.

Amara se leva et s'approcha de lui.

— Merci, dit-elle en lui touchant brièvement l'épaule.

Gaius exhala lentement et inclina légèrement la tête à l'adresse du comte de Calderon.

— Oui, Bernard. Merci.

Le forestier détourna les yeux pour jeter un coup d'œil à Amara en fronçant les sourcils. Mais il ne dit rien.

Chapitre 14

— C'est un scandale ! bredouilla Maximus, d'un ton bizarrement assourdi par le charme d'air qui protégeait la confidentialité de leur conversation. (Son cheval piaffa avec nervosité en entendant la fureur dans sa voix.) Ce fils de pute, on devrait lui couper la tête, pour oser seulement suggérer une chose pareille !

— Malheureusement, ce n'est pas une suggestion, murmura Crassus. (Le svelte frère de Max, qui chevauchait de l'autre côté de Tavi, était nettement moins énervé.) C'est un ordre.

Max porta vivement la main à la poignée de son épée.

— Je tiens la réponse adéquate à cet ordre, juste là.

Crassus lui jeta un regard résigné.

— Tu ne nous aides pas.

— Crassus a raison, Max, dit calmement Tavi. Ce n'est pas là un problème qu'on peut résoudre en le mettant en pièces.

— Attends voir ! grommela Max.

Son cheval se cabra à moitié en réaction, battant l'air d'un sabot comme pour écraser quelque invisible ennemi. Acteon s'ébroua devant ces simagrées, mais son allure ne changea pas, et Tavi remercia les Grandes Furies que sa monture ne semble pas encline aux mêmes démonstrations spontanées de prouesses physiques que la plupart des chevaux de guerre. Max calma l'animal avec le savoir-faire nonchalant d'un cavalier chevronné et reprit :

— Je ne laisserai personne tuer ces pauvres citadins.

Tavi jeta un coup d'œil par-dessus son épaule aux prisonniers que la Première Cohorte de Valiar Marcus était en train d'escorter hors d'Othos comme on leur en avait donné l'ordre. Il avait délibérément ordonné de marcher lentement, mais certains des plus vieux parmi les prisonniers avaient

quand même du mal à suivre. Il chercha le regard de Marcus et lui fit signe de la main. Le primipile ralentit encore la cadence.

Tant mieux, songea Tavi. Cela lui donnait un petit peu plus de temps pour trouver un moyen de se sortir de cette situation.

— On ne va pas le faire, gronda Max. N'est-ce pas ?

Tavi secoua lentement la tête, plus d'agacement qu'autre chose.

— Les enfants sont tranquilles, au moins.

Crassus fronça les sourcils d'un air pensif puis lui jeta un coup d'œil.

— Âge d'imputabilité ?

— Exactement.

Un bruit de sabots qui approchaient se fit entendre. Araris arriva au trot le long de la colonne de cavaliers et tendit un livre épais à Tavi.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Max.

Tavi lui montra le volume, au titre on ne peut plus simple : *La Loi militaire*. Puis il l'ouvrit vivement pour chercher l'article adéquat.

— Tu n'es pas venu les mains vides, hein ? fit remarquer Crassus avec un sourire.

— Un cadeau de Cyril, répondit Tavi.

— Âge de quoi ? demanda Max.

— D'imputabilité, espèce de brute illettrée, répondit Crassus. (Il adressa un rapide petit sourire à son frère.) D'un point de vue juridique, la plupart des crimes commis par un enfant de moins de douze ans résidant dans le foyer d'un adulte ne peuvent lui être imputés. Son parent ou son tuteur est responsable de ses actes.

— Donc ça met les gamins à l'abri.

— Ça ne suffit pas. Ça veut seulement dire qu'on devrait exécuter leurs parents deux fois. (Il leva le livre.) Arnos doit respecter le texte de la loi. En tant que commandant de légion en zone de guerre, il a toute autorité pour juger sommairement les troupes ennemies et leur personnel de soutien.

— Sans procès ? demanda Max.

— Sauf si ce sont des Citoyens, répondit Tavi. Et Arnos a décidé d'inclure dans la définition de « personnel de soutien »

tout Aléréen qui a coopéré de quelque façon que ce soit avec les Canims. Il dit que le fait qu'ils les aient laissés entrer dans leur ville fait d'eux des traîtres.

— Face à l'armée de Nasaug ? Ils n'avaient pas le choix, cracha Max. Regarde-les.

Crassus secoua la tête.

— Du point de vue juridique, ils avaient le choix. Ils auraient pu combattre les Canims et mourir.

— C'est du suicide.

— Mais c'est autorisé par la loi. (Crassus regarda Tavi en fronçant les sourcils.) Capitaine, croyez-vous que la décision du Sénateur de les condamner tiendra debout devant une commission de révision ?

— Il n'ordonne pas l'exécution de Citoyens, répondit le jeune homme en feuilletant le livre. (Il finit par trouver la section concernée, qui confirma ses craintes.) Par les Corbeaux ! Techniquement, il agit dans les limites de la loi. Donc ça va se résumer à de la politique.

— S'il est victorieux dans sa guerre contre les Canims, on appuiera probablement sa décision, gronda Max.

— Et si la campagne tourne mal, enchaîna Crassus, ses ennemis s'en serviront pour démolir sa carrière.

Tavi grinça des dents.

— Mais il sera trop tard pour les habitants d'Othos.

— Il y a forcément quelque chose qu'on peut faire, capitaine, protesta Max.

Tavi grimaça.

— Si Arnos avait passé ne serait-ce que la moitié du temps qu'il a consacré à tout ça à planifier son assaut sur Othos, il aurait pris la ville sans perdre un seul homme. (Il referma le volume un peu plus sèchement que nécessaire et regarda Max.) Du point de vue juridique, mes seules options sont d'obéir aux ordres ou de démissionner.

— C'est ce qu'Arnos attend, fit doucement remarquer Crassus.

Tavi le regarda vivement du coin de l'œil, surpris qu'il ait mis le sujet sur la table. Le jeune commandant des Chevaliers avait jusqu'alors plutôt volontairement gardé le silence lors de toute

conversation touchant directement à la politique. Ce qui n'était guère surprenant, étant donné que sa mère les avait tous trahis à Élinarc et que son oncle était à la tête d'une rébellion qui s'éternisait depuis près de deux ans. Son père, le Haut Duc d'Antilla, commandait toute une moitié des troupes postées sur le Mur de Protection, cet immense rempart qui protégeait le royaume de la menace des Hommes des Glaces dans le nord sauvage, et était l'un des hommes les plus respectés d'Aléra.

L'un dans l'autre, cela faisait d'Antillus Crassus une étincelle pouvant s'embraser à tout instant, politiquement parlant. Tavi avait envoyé au Premier Duc des rapports fortement favorables sur le talent, les capacités et la loyauté du jeune duc. S'il ne l'avait pas fait, Gaius aurait probablement veillé à ce qu'un jeune homme au potentiel si volatil soit transféré à un poste moins inflammable.

Tout cela expliquait que Crassus avait évité avec tact de se mêler aux intrigues politiques qui touchaient à la Première Aléréenne, sauf quand cela affectait directement sa capacité à s'acquitter de ses propres devoirs. Cela ne voulait pas dire, cependant, qu'il avait fermé les yeux sur ce qui se passait, et le respect de Tavi pour le demi-frère de Max monta encore d'un cran.

— Ce qui est probablement ce qu'il attend, en effet, acquiesça Tavi. De toute façon, il est clairement dans son droit, et je n'ai aucun recours juridique pour refuser d'obtempérer.

Max laissa échapper un petit rire un peu dur.

— Comme si tu avais déjà laissé un détail aussi insignifiant que la loi t'arrêter.

Tavi se renfrogna. Vrai, supposait-il, mais c'était avant qu'on lui apprenne qu'il serait peut-être un jour celui censé défendre ces lois et les faire respecter. La loi était ce qui séparait la civilisation de la barbarie. C'était ce qui permettait à une société de protéger les faibles des forts qui voulaient les malmener ou les tuer.

Il regarda par-dessus son épaule les malheureux habitants d'Othos.

La loi avait été faite pour les défendre. Pas pour les assassiner.

— On va peut-être devoir faire preuve de créativité, dit-il doucement. (Il observa le ciel en plissant les paupières.) Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour une tempête tout de suite !

Max jeta un regard interrogateur à Crassus, mais le jeune duc secoua la tête.

— Arnos a perdu certains de ses Chevaliers Aeris, mais ceux qui restent remarqueraient si on touchait au temps.

Tavi hocha la tête.

— Il faut qu'on fasse traîner jusqu'à la nuit.

— Pourquoi ? demanda Max dans un grognement.

— Les Canims aiment opérer dans le noir. Une fois la nuit tombée, qui sait ? On pourrait être attaqués par une troupe de Canims en incursion, et dans la confusion, les prisonniers pourraient s'échapper.

Max fit la moue, puis son visage se fendit d'un large sourire.

— Ces maudits Canims gâchent toujours tout, capitaine.

Crassus fronça les sourcils.

— On nous ordonnera de leur faire la chasse. Il n'y a aucun moyen pour qu'un groupe pareil réussisse à échapper à des poursuivants un tant soit peu compétents.

— Je sais, répondit Tavi. On le fait quand même.

Crassus chevaucha en silence pendant quelques secondes de réflexion.

— Je suis avec vous, capitaine. Mais tout ce que vous parviendrez à faire, c'est retarder l'inévitable de vingt-quatre heures. Tout au plus. Puis vous en serez revenu au même point.

— Beaucoup de choses peuvent changer en vingt-quatre heures, répondit calmement Tavi. L'un de vous a une meilleure idée ?

Les deux frères restèrent silencieux, et Tavi ferma les yeux un moment pour remettre de l'ordre dans ses pensées.

— La première chose dont nous avons besoin, c'est de temps. Nous allons revérifier l'identité des prisonniers.

— Capitaine ? fit Crassus.

— Arnos ne pourra certainement pas me reprocher de m'être assuré que nous ne soumettions pas un Citoyen à un traitement injuste.

Crassus plissa les paupières et se mit à hocher la tête.

— Et il pensera que vous le faites pour vous protéger de toute retombée judiciaire. Parce que c'est pour cette raison qu'il le ferait.

Tavi acquiesça.

— Crassus, confirmez leur identité et soyez méthodique. Faites durer ça jusqu'au coucher du soleil. Allez-y.

— Bien, capitaine.

Le jeune commandant des Chevaliers se frappa la poitrine du poing et fit faire demi-tour à son cheval, le poussant à un trot plutôt mou vers les prisonniers.

— Max, continua Tavi, va chercher Schultz, et dis-lui de désigner deux décuries d'hommes qui savent tenir leur langue. Une fois qu'il fera nuit noire, tu leur feras mettre en scène une attaque. Quelque chose de bruyant mais de pas trop spectaculaire, et vous laisserez traîner quelques-unes des armes canimes que nous avons récupérées. D'ici là, Arnos aura envoyé des hommes nous surveiller. Occupez-vous d'eux, mais ne tuez personne si vous pouvez l'éviter.

— Compris, répondit son ami. (Il baissa la voix.) Crassus a raison, tu sais. Le Sénateur ne fera que t'envoyer à leur poursuite et te relever de tes fonctions pour incompétence lorsque tu ne les ramèneras pas.

— Laisse-moi m'inquiéter pour ça, Max. Fonce. Je vais envoyer un mot à Cyril pour savoir si…

— Capitaine, l'interrompit Araris.

Tavi jeta un coup d'œil derrière lui à son *singulare*, qui lui indiqua d'un signe de tête la colonne. Tavi se retourna et vit Kitaï remonter celle-ci au galop, suivie d'Enna et d'une dizaine d'autres Marats. Tandis qu'ils ralentissaient, Max relâcha le charme d'air qui les entourait, salua Tavi et fit faire demi-tour à sa monture pour redescendre la colonne.

Kitaï approcha sa monture de celle de Tavi, son joli visage dépourvu d'expression, tandis que les Marats s'arrêtaient pour former un attroupement de chevaux qui soufflaient et s'agitaient tout autour d'eux. Ils se mirent à s'interpeller les uns les autres, échangeant apparemment railleries et fanfaronnades dans leur propre langue. Plusieurs des cavaliers les plus jeunes, aussi remuants et débordants d'énergie que leurs chevaux,

continuèrent à trotter en cercle autour des autres, tandis que leurs montures secouaient la tête et se cabraient de temps en temps.

Tavi posa aussitôt un regard attentif sur Kitaï. Les Marats donnaient peut-être une impression d'exubérance et de manque de rigueur, mais c'était là, en fait, la méthode bien à eux qu'ils avaient depuis longtemps élaborée pour voiler leurs conversations aux aérifèvres qui auraient pu être tentés d'écouter de loin.

La jambe de Kitaï heurta celle de Tavi alors que leurs chevaux marchaient côte à côte, et celui-ci put sentir la crispation de la jeune femme. Ils tendirent la main l'un vers l'autre en même temps et leurs doigts s'entrelacèrent brièvement.

— *Chala*, dit Kitaï, je me suis inquiétée pour toi pendant la bataille.

— Toi, tu t'es inquiétée pour moi ? s'étonna Tavi. (Il ne put s'empêcher d'esquisser un sourire.) C'est pourtant toi qui menais une attaque sur une position ennemie.

Kitaï fit entendre un reniflement de mépris.

— Ce n'était rien du tout. Je n'ai même pas pu m'approcher assez pour me servir de mon épée. (Elle jeta un regard noir aux Marats du Clan des Chevaux autour d'eux.) Ils m'ont prise de vitesse.

— Il n'empêche. C'était bien mené.

Elle haussa un sourcil pâle.

— Oui. Évidemment. (Son expression hautaine se troubla cependant, et elle regarda vivement autour d'elle pour s'assurer que personne n'était assez près pour les entendre à travers la cacophonie produite par le Clan des Chevaux.) Il y a quelque chose qu'il faut que tu voies.

Tavi hocha aussitôt la tête, fit un signe de la main au primipile et extirpa son cheval de la lente colonne d'hommes marchant au pas. La monture de Kitaï tourna exactement en même temps que la sienne, et quelqu'un d'extérieur, supposa Tavi, aurait pu croire que c'était lui qui la guidait et non l'inverse. L'escorte marate se joignit à eux tandis qu'ils s'éloignaient au petit galop en direction de l'est.

Ils firent près de trois kilomètres, d'après l'estimation de Tavi, en gardant la paroi abrupte de l'escarpement sur leur droite, avant d'atteindre un petit bosquet qui avait poussé là où l'eau d'une source gazouillante formait une mare en tombant des hauteurs. À côté des arbres, deux chevaux marats broutaient l'herbe tendre du printemps.

La petite compagnie s'approcha du bosquet et mit pied à terre. Tavi passa les rênes d'Acteon à Enna et suivit Kitaï entre les arbres.

— On a fait un prisonnier, *chala*, dit la jeune femme sans préambule, et sans ralentir le pas. Un Aléréen. Un messager.

Tavi poussa un sifflement d'excitation soudaine.

— Oui ? Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Qu'il ne parlerait qu'à toi.

Ils se frayèrent un chemin parmi quelques mètres carrés de pins rabougris à travers lesquels ils ne voyaient rien. Lorsqu'ils en émergèrent, Tavi se retrouva dans une petite clairière où deux guerriers marats, l'arc à la main et une flèche encochée dessus, observaient calmement un homme assis par terre entre eux.

Tavi écarquilla les yeux avec stupeur en reconnaissant ce dernier : l'éclaireur rebelle qu'il avait maîtrisé lors de son embuscade avortée tendue à la colonne canime. L'homme portait les mêmes vêtements, à l'exception de son équipement militaire, qui avait été soigneusement empilé à un ou deux mètres de lui.

L'éclaireur leva la tête et cligna deux fois des yeux avant de les écarquiller à son tour en le reconnaissant.

— Vous ! dit-il. Par tous les Corbeaux !

Tavi sentit un sourire en coin se dessiner sur ses lèvres.

— Bonjour, dit-il. Il faut qu'on cesse de se rencontrer de cette façon.

L'éclaireur parut incertain un moment puis éclata d'un rire bref.

— Pas faux, m'sieur le duc.

— Je ne suis pas duc, répondit Tavi. Rufus Scipion, capitaine de la Première Aléréenne.

L'homme inclina légèrement la tête.

— Capitaine. Je m'appelle Durias. Centurion des troupes auxiliaires de la Première Légion de Libreville.

— Libreville, centurion ? répéta Tavi d'un ton interrogateur.

— La capitale de l'Aléra Libre, capitaine. (Durias leva le menton avec une lueur de défi discrète mais bien réelle dans les yeux.) Notre capitale. La capitale des affranchis.

Tavi hocha la tête.

— Je vois. Il paraît que vous avez un message pour moi.

L'homme acquiesça et glissa une main dans sa tunique.

Les deux Marats levèrent aussitôt leur arc, et les pointes d'acier meurtrières de leurs flèches étincelèrent en s'orientant sur Durias. Au même instant, Kitaï tira son épée de son fourreau dans un sifflement.

Durias se figea, les yeux ronds. Il s'humecta les lèvres, et son regard fit plusieurs allées et venues rapides entre les armes et Tavi.

— Doucement, centurion, dit celui-ci en gardant un ton calme. Il faudra que vous pardonniez à mes amis. Nous avons eu affaire à plus d'un assassin, et ils ont tendance à pécher par excès de prudence.

Durias déglutit et – très lentement – sortit de sa tunique un petit paquet d'étoffe. Il inclina la tête et le tendit à Tavi posé sur ses deux paumes tournées vers le ciel.

— Nasaug m'a demandé de vous remettre ça, dit-il doucement.

Kitaï s'avança rapidement pour prendre le morceau de tissu, et revint le donner à Tavi. Le jeune homme regarda l'étoffe en fronçant les sourcils. Elle lui semblait vaguement familière. Puis il comprit ce qu'il avait entre les mains. Une tunique sobre et usée ; plus exactement, la tunique d'Ehren, celle qu'il portait la dernière fois que Tavi l'avait vu.

Les doigts légèrement tremblants, le jeune homme déplia précipitamment l'étoffe pour en révéler le contenu : deux pièces de *ludus*. L'une était un légionnaire blanc, la pièce manquante de son propre jeu. L'autre était un Chevalier de pierre noire issu d'un jeu beaucoup plus gros et moins finement sculpté.

Tavi se mordilla la lèvre inférieure et fit distraitement un signe de tête aux gardes marats. Ceux-ci détendirent lentement

leur arc, reprenant leur pose décontractée, sans changer d'expression.

— Je la reconnais, dit calmement Tavi. Vous a-t-il confié autre chose à me transmettre ?

Durias acquiesça.

— Nasaug m'a dit de vous dire que dans la plupart des parties, cela serait un piètre échange, mais qu'il est néanmoins disposé à vous le proposer, à condition que vous – et vous seulement – veniez lui parler.

Tavi le regarda en se renfrognant.

— Où ? Quand ?

— Immédiatement, capitaine. Il n'est pas loin d'ici. Je suis censé vous mener à lui.

— Et si je refuse ?

Durias eut un petit sourire et écarta les mains.

— Alors Nasaug aura troqué un légionnaire contre un Chevalier, et gagné au change.

Tavi contempla les pièces sur la tunique d'Ehren un moment.

— Nasaug est un bon joueur de *ludus*. Il me jugerait sûrement stupide de sacrifier un Premier Duc pour sauver un Chevalier.

— Il vous offre un sauf-conduit, capitaine.

Tavi replia l'étoffe sur les pièces.

— Et quelle garantie m'en donne-t-il ?

Durias regarda Tavi droit dans les yeux.

— Sa parole.

Tavi inspira profondément. Ce pouvait très bien être un piège. Les Canims étaient rusés et sans pitié lorsqu'ils faisaient la guerre. C'était, en fait, une question de fierté pour eux. À la guerre, le concept de tricherie n'existait pas, il n'y avait ni règles ni clémence. Tavi n'entretenait aucun doute sur le fait que Nasaug n'hésiterait pas à le priver d'une précieuse ressource comme Ehren – sauf s'il avait plus gros à gagner en le gardant en vie.

Cela dit, les Canims de la caste des guerriers semblaient adhérer à un code d'honneur très strict. Ils respectaient la force, le courage et l'habileté, et Tavi avait d'une façon ou d'une autre

réussi à faire preuve de ces trois qualités lors des premiers jours de combat désespéré à l'Élinarc.

Tavi serra le poing de frustration. Cela n'était pas simplement une offre de pourparlers. C'était une évaluation du sérieux avec lequel il envisageait l'idée. Nasaug ne proposerait pas cela deux fois. Et par ailleurs, la vie d'Ehren était en jeu.

Tavi ne pouvait pas se permettre de laisser passer cette occasion, et Nasaug le savait.

Ce qui faisait de la proposition un piège idéal.

Ce qui en faisait un test idéal.

Ce qui en faisait une occasion qu'il ne pouvait pas se permettre de…

Tavi secoua la tête avant que cette logique circulaire lui donne le tournis.

Il devait essayer.

— *Chala*, chuchota Kitaï en lui effleurant le bras des doigts, tu es sûr ?

Il se tourna vers elle pour la regarder dans les yeux.

— Non.

— Mais tu vas y aller quand même.

— Ils ont Ehren.

Elle le contempla d'un air renfrogné, visiblement mécontente de sa réponse.

— C'est stupide.

— Peut-être, acquiesça-t-il.

— Têtu. Arrogant. Crétin.

Elle soupira et s'approcha pour lui déposer un léger baiser sur la bouche, de ses lèvres chaudes et douces. Puis elle recula et reprit :

— Je te taperais bien sur la tête avec un rocher pour t'empêcher de t'embarquer là-dedans. Mais je ne ferais que briser le rocher.

Tavi lui adressa un rapide sourire plein de chaleur et se tourna vers l'éclaireur captif.

— Très bien, centurion, allez récupérer votre équipement. Quoi qu'il advienne, cela promet d'être une conversation intéressante.

Chapitre 15

Durias partit d'un pas alerte, se lançant à travers la campagne avec une grâce et une rapidité surprenantes compte tenu de sa forte carrure. Si Tavi n'avait pas été à cheval, il aurait à peine réussi à tenir le rythme, malgré tout l'entraînement à la marche par voie de terre qu'il s'était imposé aux côtés de ses propres hommes. Dans les faits, Acteon suivit l'ancien esclave à un petit galop paresseux, et les kilomètres défilèrent. L'escarpement à côté d'eux se réduisit progressivement à un flanc de colline pentu, avant de se fondre dans le relief doucement onduleux du val.

Au bout d'une heure environ, Durias tourna à droite, conduisant Tavi dans un jeune bois. Ils le traversèrent et descendirent un ravin étroit que Tavi n'avait même pas vu avant que Durias s'y engage. Le couloir suivait le lit tortueux d'un ancien cours d'eau, et des racines d'arbres pendaient des parois de terre et de pierre inégales qui s'élevaient de part et d'autre. Le chemin bifurqua plusieurs fois au fond du ravin puis finit par remonter pour s'enfoncer dans un bois ancien, complètement fermé par une canopée de feuilles printanières. Les herbes qui couvraient le sol étaient courtes et plutôt clairsemées. Ici et là, des rayons de soleil perçaient entre les arbres, et le vent agitant les feuilles produisait un bruissement constant.

Nasaug les attendait.

Tavi reconnut immédiatement l'énorme Canim à fourrure noire. Grand de près de deux mètres soixante-dix, même nonchalamment courbé, il portait une armure d'acier rouge sang et un énorme sabre légèrement incurvé dans un fourreau à sa ceinture. Il pointa les oreilles en direction de Durias et de Tavi, et ce dernier vit les narines du Canim se gonfler, à l'affût de leur odeur.

Tavi prit un moment pour étudier ses alentours. S'il avait brusquement besoin de fuir, il voulait savoir quelle direction lui offrait le plus de chances d'échapper à toute poursuite. Et surtout, c'était évident que Nasaug n'était pas le seul Canim présent. Tavi ne voyait pas les autres, mais ces hommes-loups opéraient rarement autrement qu'en bande.

D'une pression des genoux, Tavi fit avancer Acteon, qui s'ébroua et secoua la tête en percevant l'odeur sauvage de prédateur du Canim. Il broncha avec nervosité une seconde, mais Tavi le guida en avant d'une légère pression sur les rênes, et le cheval habitué aux combats poursuivit sa route, jusqu'à ce qu'ils s'arrêtent à environ trois mètres de Nasaug.

— Capitaine, gronda celui-ci.

Il avait une voix grave et caverneuse, mais son aléréen sortait de sa gueule tout déchiqueté et mutilé par ses crocs. Il pencha légèrement la tête à droite.

— Nasaug, répondit Tavi en imitant son geste. Où est mon homme ?

Le Canim agita les oreilles en ce que Tavi reconnut comme un geste d'approbation. Il gronda quelque chose entre ses dents et un autre Canim, plus petit, à la fourrure grisonnante et couturée de cicatrices, sortit de derrière un arbre, traînant Ehren derrière lui.

Le Curseur avait les poignets liés avec des lanières de cuir, la chemise maculée de crasse et des cernes sous les yeux, mais ces points mis à part, il semblait indemne.

Tavi plongea la main dans sa poche et en sortit la pièce de *ludus* noire que Nasaug lui avait fait remettre. Il la lança au chef canim, qui l'attrapa d'un geste nonchalant de sa main velue.

Nasaug hocha la tête à l'adresse de Tavi et gronda autre chose. Le Canim plus vieux tira un couteau de sa ceinture et Tavi se raidit malgré lui. Mais ses craintes étaient infondées. Le Canim se servit de l'arme pour couper les liens d'Ehren puis la rengaina.

— Retourne à ton capitaine, dit Nasaug.

Ehren lui jeta un regard méfiant mais se dépêcha de rejoindre Tavi.

— Tu n'as rien ? lui demanda celui-ci.

— Je suis surtout gêné, répondit Ehren. Ils m'ont attrapé avant même que je puisse les approcher ouvertement.

Tavi hocha la tête, tira son couteau de sa ceinture et le tendit à son ami, manche en avant. Celui-ci le prit en le remerciant d'un signe de tête et se retourna promptement pour surveiller leurs arrières.

— Vous m'avez rendu un éclaireur, dit Nasaug. Je vous en rends un. Nous sommes quittes.

— D'accord, répondit Tavi. Vos troupes se sont bien battues aujourd'hui.

— Nous faisons ce qui est notre devoir. Pourquoi souhaitiez-vous me rencontrer ?

— Pour discuter d'une solution à nos problèmes.

— Nos problèmes. (Un grognement gargouillant, l'équivalent d'un rire ironique aléréen, vibra dans sa voix.) De quels problèmes parlez-vous ?

— Je suis parvenu à la conclusion que nos peuples s'entre-tuent inutilement. Cette guerre ne profite ni à votre royaume ni au mien.

— Nous luttons pour survivre, capitaine, gronda Nasaug. Chaque jour qui passe est pour moi un profit suffisant.

— Et nous luttons contre un envahisseur, répliqua Tavi. Nous avons tous deux largement notre compte de motivations pour faire la guerre. Mais je nourris l'espoir de voir dans la paix un avantage commun.

Nasaug plissa ses yeux noirs et luisants, et il garda les oreilles parfaitement immobiles, tournées vers Tavi.

— Continuez.

— Je veux vous voir partir d'Aléra. Mais peu m'importe dans quelles conditions, pourvu que vous partiez. (Il fit un petit sourire au Canim, révélant quelques dents.) Nous savons tous deux que vous ne pourrez pas tenir éternellement. Même si vous vainquez ces légions, d'autres seront levées et lancées sur vous. Et d'autres encore le seront si elles échouent. Vous êtes dangereusement en sous-nombre, et vous le savez. Tôt ou tard, Aléra vous réduira en poussière.

Un grondement d'avertissement secoua la poitrine de Nasaug, mais il n'essaya pas de contredire Tavi.

— Je ne me rendrai jamais à votre peuple.

— Je n'irais jamais vous demander une telle chose.

— Quoi, alors ?

— Dites-moi combien de temps il vous faut pour terminer votre flotte.

Nasaug retroussa les lèvres de surprise. Il grommela quelque chose en canim que Tavi ne comprit pas puis répondit :

— Plus longtemps qu'à mon goût.

— Mon nouveau commandant pense que vous avez l'intention de vous en servir contre Aléra.

— Les bateaux transportent des troupes. Je n'ai pas besoin qu'ils amènent les miennes en Aléra. Elles y sont déjà.

— Vous voulez rentrer chez vous, conclut doucement Tavi.

Nasaug garda le silence pendant près d'une minute avant de répondre, d'un grondement à peine audible :

— Oui.

— Autrement dit, reprit Tavi, je veux que vous partiez, et vous voulez partir. Il me semble que nous sommes en mesure de résoudre mutuellement nos problèmes.

— Dans un monde rationnel, peut-être. Mais nous sommes en Aléra.

Tavi acquiesça.

— En effet. Parce que Sarl y a amené votre peuple.

— Sarl. (Un grondement de rage durcit la voix de Nasaug, et il donna un petit coup de pied en avant, faisant voler terre et feuilles mortes.) C'était un lâche et un imbécile.

— Vous ne l'avez jamais vraiment soutenu. C'est pour cela qu'il a mis le feu à vos bateaux après votre arrivée.

Nasaug ne répondit rien.

— Pourquoi ? demanda Tavi. Pourquoi l'avez-vous suivi ici ?

— Il avait l'autorité nécessaire. J'avais des ordres. C'était mon devoir de les suivre, même si ça me semblait être de la folie.

— Je comprends, fit Tavi, sans réussir à empêcher une note d'ironie de filtrer dans son ton.

— Et il avait… (Nasaug laissa échapper un grondement de frustration.) L'aléréen n'a pas de mot pour ça. Il avait de nombreuses familles de guerriers sous sa garde.

— Des otages ?

Nasaug fendit l'air d'un geste vif de sa main griffue.

— Pas pareil.

Tavi fronça les sourcils.

— Mais Sarl ne vous donne plus d'ordres.

— Non.

— Si on vous laissait faire, repartiriez-vous de façon pacifique ?

Le Canim pencha la tête et plissa les yeux d'un air soupçonneux.

— Vos troupes ont relancé une campagne contre nous. Ce n'est pas la paix qu'ils recherchent.

— Et si ça changeait ? Si le Premier Duc leur ordonnait d'arrêter leur progression ? Seriez-vous prêt à retirer votre soutien à Kalarus et à respecter une trêve jusqu'à votre départ ?

Là encore, le Canim garda un silence pensif.

— Sarl devait bien avoir une raison pour faire ce qu'il a fait, Nasaug, insista Tavi. Il a rempli tous les bateaux qu'il pouvait trouver de tous les Canims qu'il pouvait trouver et leur a fait traverser la mer pour débarquer ici. C'était un lâche, vous le savez aussi bien que moi. Il fuyait quelque chose, n'est-ce pas ?

Nasaug resta immobile.

— S'il fuyait ce que je crois, continua calmement Tavi, votre patrie a grand besoin de vous et de vos hommes. Les légions viennent pour prendre Port-aux-Mâts, Nasaug. Si elles y parviennent, elles brûleront vos bateaux et tous vos espoirs de rentrer chez vous. Même si elles n'y arrivent pas cette fois-ci, elles saigneront vos rangs, attaqueront vos voies de ravitaillement et empêcheront vos charpentiers de travailler par tous les moyens auxquels elles peuvent penser. (Il se pencha en avant pour regarder le Canim dans les yeux.) La façon la plus rapide de rentrer chez vous avec les forces les plus intactes possible est d'accepter cette trêve.

Il se redressa sur sa selle et attendit en observant Nasaug.

— Capitaine, finit par dire le Canim, vous êtes *gadara*. Mais ce n'est pas le cas de tous les Aléréens.

— *Gadara*, répéta Tavi, perplexe. Ennemi ?

Nasaug refit un geste de dénégation.

— Pas pareil. Vous avez mon respect. Mais vous n'êtes pas leur chef. Vous ne parlez pas au nom de Gaius Sextus. Et vos compatriotes nous ont prouvé, à de multiples reprises, qu'on ne pouvait pas leur faire confiance.

Tavi fronça les sourcils.

— Comment ça ?

— Vous êtes des monstres, répondit Nasaug d'un ton suggérant qu'il ne faisait que formuler une évidence. Vous êtes pires que des bêtes affamées. Vous vous entre-tuez par milliers pour des questions de pouvoir. Vous écrasez ceux qui n'en ont aucun et leur prenez tout ce qui vous fait plaisir pour la simple raison que vous pouvez le faire. (Le Canim leva le museau d'un air méprisant.) Vous trahissez, asservissez et brutalisez vos semblables, Aléréen. Vos *semblables*. Si vous traitez votre propre peuple ainsi, à quel imbécile ferez-vous croire que vous agiriez différemment envers le mien ?

Tavi chancela légèrement devant la véhémence du ton de Nasaug. Il n'avait jamais vraiment vu les choses sous cet angle. L'esclavagisme, bien sûr, était un problème depuis des années. Il le resterait probablement encore longtemps. Le système de la Citoyenneté, des titres et des privilèges, fondé sur la capacité à manier les furies, était complètement sclérosé, et il était bien placé pour savoir qu'il était futile d'essayer d'échapper à son poids.

— Nous avons rencontré ceux que vous aviez réduits en esclavage et les avons libérés, poursuivit le Canim. Et parce que nous avions fait cela, lorsqu'ils ont pris les armes pour défendre leur liberté, nous les avons soutenus. Mais je sais, et vous savez aussi, que vos légions n'auront de cesse de les anéantir – pour s'être emparés de ce qui de droit devrait appartenir à tous.

— Certains Aléréens sont ainsi, répondit Tavi. Ce n'est pas mon cas. Ni celui de mon souverain, Gaius Sextus.

— Peut-être, *gadara*. Mais les mots ne sont que de l'air.

— Sauf s'ils sont suivis d'actions, rétorqua Tavi. Je suis ici seulement parce que vous m'avez donné votre parole.

— Je vous ai prouvé que je la tenais.

— Alors laissez-moi vous prouver la même chose de mon côté.

— Comment ?

— Qu'est-ce qui, selon vous, constituerait une action suffisante ?

Nasaug fit entendre un grondement caverneux et songeur.

— Quelqu'un à qui je fais plus confiance qu'à moi-même était autrefois un invité d'honneur dans votre pays. On me dit qu'il est retenu prisonnier dans une sale maison de pierre à Aléra Impéria.

— Vous voulez parler de Varg. Oui, il est retenu prisonnier.

— Varg ne s'est pas conduit de façon déshonorante.

— Comment le savez-vous ?

— Parce que c'est Varg, répliqua Nasaug en serrant et desserrant le poing, sortant les griffes.

Tavi garda le silence un moment puis hocha la tête.

— Il n'a pas agi de façon déshonorante. Bien au contraire. Il nous a prévenus de l'arrivée d'un ennemi appelé les vordes.

— Et cela lui vaut de croupir en prison, gronda furieusement Nasaug en retroussant les lèvres. Vous êtes peut-être un homme de parole, capitaine. Et peut-être pouvons-nous parvenir à un arrangement qui me permettra de quitter vos maudites terres de façon pacifique. Mais cela ne se fera pas sans Varg.

Tavi jeta un coup d'œil à Ehren, qui le lui rendit avec nervosité.

— Si je vous amène Varg, répondit calmement Tavi, accepterez-vous de retirer votre soutien à Kalarus ? de vous replier sur Port-aux-Mâts, construire votre flotte et quitter ces terres ?

Nasaug regarda le vieux Canim à côté de lui. Ni l'un ni l'autre ne dirent un mot, mais Tavi eut la certitude qu'ils avaient néanmoins communiqué. Nasaug se retourna vers Tavi et hocha brièvement la tête.

— Oui. Mais cet accord n'aura aucun impact sur la façon dont j'affronte vos troupes en attendant. Tant que je n'aurai pas vu Varg et que je ne lui aurai pas parlé, face à face, vos légions paieront de leur sang le prix de chaque mètre carré de terrain qu'ils souhaitent prendre.

— Je comprends. Si c'est faisable, j'aurai quand même besoin d'un peu de temps.

Nasaug acquiesça.

— Alors en attendant, *gadara*, nous continuerons à nous chercher la jugulaire. (Ses crocs étincelèrent de nouveau.) Partez d'ici.

Élevant la voix, il lança, en canim :

— *Ne le touchez pas*.

— Ehren, dit calmement Tavi, monte en croupe.

Il se pencha et tendit une main à son ami, qui se hissa sur la selle derrière lui. Tavi échangea un bref salut à l'aléréenne avec Nasaug puis fit faire demi-tour à Acteon et sortit calmement et sans bruit de la clairière. Il passa devant Durias, qui le salua lui aussi, et s'en alla d'une allure régulière.

Une demi-heure plus tard, en atteignant un terrain qu'il reconnaissait, il relâcha lentement son souffle et fit accélérer le pas à sa monture pour traverser la plaine.

— Tu es venu tout seul ? s'étonna Ehren. Tu es fou ou quoi ?

Tavi lui décocha un rapide sourire.

— Il n'y a pas de quoi.

Son ami secoua la tête.

— J'ai vraiment le sentiment que je devrais de te faire remarquer que tu n'arriveras jamais à leur faire relâcher Varg.

— Mais Gaius, si, répondit Tavi. Il verra tout de suite la logique de cet arrangement.

— Si tu arrives à le joindre, peut-être, rétorqua Ehren. Mais si tu n'y arrives pas ?

Tavi ouvrit la bouche pour lui allonger une réplique bien sentie mais fut interrompu par une brusque et violente bourrasque.

Acteon se cabra et fit un écart nerveux tandis qu'une rafale soudaine soulevait un nuage de poussière qui les aveugla tout en les assourdissant de son hurlement. Acteon tendit le cou et rua, pris de panique, et Tavi, désarçonné, tomba lourdement par terre à côté d'Ehren.

Il était obligé de fermer les yeux presque complètement, mais il distingua les silhouettes étincelantes de Chevaliers Aeris qui descendaient autour d'eux, accompagnés d'une litière à huit porteurs.

Ceux-ci déposèrent la voiture au sol et l'un d'eux se précipita

pour ouvrir la portière.

Phrygiar Navaris sortit du véhicule, mince silhouette en noir, un étrange petit sourire aux lèvres. Derrière elle, le reste des *singulares* d'Arnos apparut à son tour, suivi, enfin, du Sénateur lui-même.

Arnos, toujours en robe de soie, s'approcha calmement, flanqué de ses gardes du corps. Il toisa Tavi de toute sa hauteur un moment, avec un petit sourire de satisfaction glacial.

— Et maintenant, nous savons comment votre prétendue vaillante légion a réussi à survivre si longtemps face à autant de Canims, dit-il doucement. Vous conspirez avec eux depuis le début, Scipion.

— C'est faux ! gronda furieusement Tavi. Et vous le savez.

Arnos indiqua d'un geste circulaire les Chevaliers Aeris autour d'eux.

— Je ne sais rien de ce genre. Vous avez été vu en train de parler avec un des officiers canims, et j'ai plus d'une dizaine de témoins qui pourront l'attester. De plus, vous êtes entré en pourparlers avec l'ennemi contre mes ordres formels d'éviter de donner toute impression de faiblesse ou d'indécision.

Il leva le menton, les yeux rivés sur Tavi.

— Ce n'est pas de gaieté de cœur que je fais ceci, Rufus Scipion. Mais je vous mets aux arrêts pour refus d'obéir à un ordre direct de votre officier supérieur en temps de guerre. Vous allez être transféré à la prison militaire la plus proche et y resterez jusqu'à ce qu'un tribunal militaire puisse être réuni pour vous juger.

Tavi ne put que rester à dévisager le Sénateur, stupéfait de ce qu'il entendait, et se maudissant de son imprudence. Il avait prévenu Max qu'Arnos aurait mis des observateurs en position d'ici au soir. Il aurait dû avoir l'intelligence de deviner que le Sénateur l'avait déjà placé, *lui*, sous surveillance ; probablement celle de plusieurs de ses Chevaliers Aeris, cachés derrière des voiles aériforgés.

Il avait joué avec le feu et s'était brûlé.

Il avait échoué.

— Navaris, dit Arnos, emmenez le prisonnier. (Une lueur de malveillance clairement reconnaissable passa dans son regard.)

Trouvez un endroit où l'enfermer jusqu'à ce que nous trouvions le temps de le juger pour trahison.

Chapitre 16

Valiar Marcus jeta un regard noir à la jeune mère qui avait quitté le groupe de prisonniers pour s'approcher d'eux. Elle avait repéré son casque de centurion, aisément reconnaissable à son cimier rouge, ou le bâton, symbole de son rang, qu'il tenait à la main, et vint jusqu'à lui en traînant un jeune légionnaire dans son sillage. La femme simplement vêtue avait manifestement eu raison du soldat par la seule force de sa personnalité, et il adressa à Marcus un regard mi-honteux mi-suppliant, tout en accélérant pour ne pas se laisser distancer.

— Centurion, dit-elle. (Elle exécuta un semblant de courbette, probablement le mieux qu'elle pouvait faire avec sa petite fille sur la hanche. L'enfant, ses yeux bleus écarquillés, était silencieuse.) Personne ne veut nous parler. Personne ne veut nous dire quand nous pourrons rentrer chez nous.

Marcus continua de la fusiller du regard un moment, mais c'était sans espoir. La jeune mère n'allait pas se laisser dissuader ainsi.

— Madame, dit-il, je vais devoir vous demander de bien vouloir regagner votre place parmi les autres prisonniers.

— Je n'irai nulle part tant que je n'aurai pas eu de réponse, répondit-elle doucement.

— Si, madame. Vous serez plus en sécurité là-bas.

La jeune femme serra les dents de frustration.

— Je ne comprends pas ce que vous attendez encore de nous, centurion. Aucun de nous n'est armé ou n'a pris les armes contre les légions. Aucun de nous ne sait quoi que ce soit que vous n'ayez déjà découvert depuis plusieurs heures. Il n'y a aucune *raison* que nous restions assis là, même si cet aimable jeune homme met un soin si méticuleux à nous demander si nous sommes Citoyens…

Sa voix s'estompa et son visage se figea en une expression pensive ; puis, brusquement, en un masque de peur livide.

Marcus serra les doigts sur son bâton dans un geste de frustration, et seule la protestation discrète du bois qui se fendait lui fit prendre conscience qu'il avait sans le faire exprès puisé dans la force de sa furie de terre. Il avait déjà vu cette expression sur le visage d'autres femmes, ailleurs, et il ne le supportait pas.

— Madame, dit-il doucement. (De son bâton, il indiqua les prisonniers.) Allez vous asseoir. Tout de suite.

Elle le dévisagea un moment d'un regard vide. Puis, en prenant une rapide inspiration elle dit :

— Je m'appelle Estellis. (Elle resserra son étreinte sur l'enfant.) Voici ma fille, Estara.

À ces mots, Marcus détourna vivement la tête. Par tous les Corbeaux ! Il ne voulait pas connaître cette femme, ni son nom ; ni, les Grandes Furies lui viennent en aide, celui de sa fille. Leur arrêt de mort était déjà signé. Et c'était sa faute à lui. Il allait avoir leur sang sur les mains ; peut-être littéralement. Il ne voulait pas savoir leur nom.

Quelque part au fond de lui, son propre désarroi ne lui inspirait que du mépris. C'était lui, après tout, qui avait suggéré que le Sénateur ordonne au capitaine de tuer un autre Aléréen. Il avait pensé qu'Arnos saisirait l'occasion de le faire dès que des membres de la légion d'esclaves insurgés auraient été faits prisonniers. Que l'ordre concernerait, au maximum, une trentaine ou une quarantaine de soldats ennemis. Ç'aurait été une question de principe sur laquelle il ne pensait pas que le capitaine aurait accepté de transiger.

Marcus se força à tourner de nouveau le visage vers Estellis et sa fille Estara, et à regarder, derrière elles, les centaines d'habitants d'Othos. Des dizaines de familles. Des femmes. Des enfants. Des vieillards. Comment Arnos pouvait-il avoir seulement *envisagé* un acte si monstrueux ?

Parce que tu lui as dit de le faire, imbécile.

La jeune femme, Estellis, le dévisagea, le visage blême. Elle se retenait de pleurer – sûrement par égard pour sa fille, qui s'accrochait à elle, somnolente – mais elle avait les yeux luisant

de larmes.

— M-monsieur, bégaya-t-elle à voix basse, les enfants ont faim.

Les Corbeaux emportent Arnos, songea furieusement Marcus. *Les Corbeaux l'emportent et n'en fassent qu'une bouchée.*

Il y avait encore de l'espoir. Antillus Crassus prenait son temps pour vérifier qu'aucun des prisonniers n'était un Citoyen. Marcus ne l'aurait peut-être pas remarqué s'il ne travaillait pas avec le jeune homme depuis deux ans, mais celui-ci semblait essayer de gagner du temps.

Crassus n'aurait pas fait cela de sa propre initiative. Il poussait la conscience professionnelle presque jusqu'à l'obsession et faisait toujours preuve d'une efficacité discrète et assidue. Donc, à moins qu'il ait soudain décidé de se mettre à traîner les pieds, il faisait encore son devoir.

Tiens donc. Le capitaine manigançait quelque chose.

Marcus ne savait pas ce qu'il avait l'intention de faire. D'un point de vue juridique, il n'avait que deux options ; mais le jeune homme avait un don pour trouver des solutions auxquelles personne avant lui n'avait pensé. Peut-être pouvait-il réitérer l'exploit.

Grandes Furies, faites qu'il le réitère.

Marcus baignait déjà dans le sang jusqu'au cou. Si ça continuait, il allait s'y noyer.

Il conserva une expression plus froide et plus dure que la pierre. Si les prisonniers se mettaient à paniquer, les Grandes Furies seules savaient ce qui pouvait arriver.

— Madame, dit-il. (Il s'apprêtait à répéter l'ordre qu'il lui avait donné lorsqu'il rencontra le regard de la petite Estara. Il exhala lentement malgré lui.) Estellis, reprit-il d'une voix douce, je vous assure que mon capitaine fait tout ce qu'il peut pour vous laisser rentrer chez vous aussi vite que possible. Mais en attendant, vous êtes sur la ligne de front d'une guerre, près d'hommes qui ont durement combattu aujourd'hui. Pour votre propre sécurité, il faut que vous retourniez avec les autres.

Il contempla de nouveau la petite fille et ajouta :

— Je vais voir ce qu'on peut vous trouver à manger.

La jeune femme le dévisagea, s'efforçant, Marcus le savait, de déterminer s'il lui disait la vérité, ou se contentait de lui mentir pour qu'elle retourne attendre tranquillement de se faire massacrer, comme une vache sottement rétive. Elle aurait pu s'éviter cette peine. Même si elle avait eu le formidable talent d'aquafèvre et la longue pratique nécessaires à l'art de la clairvoyance, il aurait pu lui dire que le ciel était vert avec la plus parfaite conviction.

— Je… Très bien, centurion. (Elle exécuta de nouveau une courbette maladroite.) Merci.

— Légionnaire, gronda Marcus.

Le jeune homme se mit au garde-à-vous.

— Monsieur.

— Veuillez reconduire madame Estellis et sa fille auprès des autres. (Il salua la jeune femme d'un hochement de tête.) Madame.

Elle lui jeta un dernier regard incertain en tournant les talons puis regagna l'endroit où étaient assis les prisonniers en compagnie du jeune soldat.

Un légionnaire vétéran – même si, pour être juste, n'importe lequel des poissons qui avaient tenu assez longtemps dans la Première Aléréenne aurait mérité ce titre – du nom de Bortus se pencha discrètement à l'oreille de Marcus.

— Centurion ? Qu'est-ce qu'on va *vraiment* faire de ces gens ?

— Fermez votre clapet, Bortus. Lorsque je le saurai, vous le saurez aussi.

Marcus regarda Estellis et Estara se rasseoir et grimaça.

Quoi qu'il ait prévu de faire, le capitaine avait intérêt à se dépêcher.

Chapitre 17

Tavi, assis en silence dans la litière d'Arnos, se maudissait pour sa stupidité. Il aurait dû réfléchir avant de se rendre à un rendez-vous potentiellement aussi compromettant alors qu'il était peut-être sous surveillance aérienne.

Bien sûr, il n'aurait pas pu faire grand-chose, compte tenu des circonstances. Ses propres Chevaliers Aeris, fatigués par leurs efforts de la bataille matinale, n'étaient pas disponibles et il n'y avait vraiment qu'eux qui auraient raisonnablement pu le prévenir qu'il était observé des cieux. Et même s'il les avait eus à sa disposition, il s'était écarté de toute protection potentielle pour rencontrer Nasaug. Il commença plutôt à se réprimander intérieurement pour l'inexcusable erreur de jugement dont il avait fait preuve en agissant ainsi ; mais la possibilité de parvenir à une autre issue que la guerre totale avec les Canims avait justifié ce risque.

Peut-être n'était-ce ni de la stupidité ni une erreur de jugement, mais simplement une conjonction défavorable d'occasions, de hasard et de volonté humaine qui ne se soldait par aucun résultat particulièrement enviable – de son point de vue du moins, car la matinée s'était certainement révélée fort heureuse pour Arnos.

Ç'aurait pu être pire. Ehren avait été pris pour un simple autochtone ; si Arnos avait su qu'il était Curseur de la Couronne, et donc doté des mêmes rang et privilèges qu'un Chevalier, Tavi avait dans l'idée que son ami n'aurait pas été autorisé à rester en vie pour témoigner de ce qui s'était passé. À la place, Ehren avait été ligoté et jeté sur le porte-bagages de la voiture pour être déposé à Othos avec les prisonniers condamnés.

S'il en sortait vivant, il se révélerait probablement d'une

influence majeure devant toute commission chargée d'examiner l'accusation de trahison lancée par Arnos. Tout ce que Tavi aurait à faire serait de déclarer qu'il procédait simplement à un échange de prisonniers pour récupérer un agent de la Couronne en très mauvaise posture ; ce qui avait le considérable mérite d'être la stricte vérité.

Il serait agréable de pouvoir envoyer ça dans les dents du Sénateur, mais Tavi s'abstint de dire quoi que ce soit, de peur qu'Ehren tombe accidentellement de la voiture pendant le trajet. Aussi se contenta-t-il de regarder d'un air impassible l'expression d'arrogance féline et détachée du Sénateur. Il resta simplement assis, regrettant l'absence de son épée à son côté bien plus encore qu'avant d'avoir commencé à développer à tâtons ses talents de ferrofèvre. L'arme était posée sur les genoux de Phrygiar Navaris qui, assise à côté d'Arnos, le dévisageait de ses yeux reptiliens qui semblaient ne jamais ciller. L'archère était assise de l'autre côté du Sénateur, et les deux hommes les plus imposants de son escorte de *singulares* encadraient Tavi.

— C'est probablement mieux ainsi, Scipion, dit Arnos. Ça devait arriver, d'une façon ou d'une autre. Celle-ci a au moins l'avantage d'être relativement civilisée.

Tavi ne prit pas la peine de répondre. Le plus exaspérant était que, dans une certaine mesure, le Sénateur avait probablement raison. Tavi se demanda si Gaius avait deviné exactement de quelle férocité cet homme allait se révéler capable dans sa volonté de se débarrasser de toute menace potentielle à son autorité. Arnos s'était montré prêt à laisser des centaines d'innocents mourir pour destituer Tavi. Il n'aurait certainement pas hésité à s'en prendre à quiconque soutenait le jeune homme contre lui.

Tavi plissa les yeux, absorbé par ses pensées.

Il y avait peut-être une personne contre laquelle il hésiterait à se dresser.

En fait, toute cette situation n'était pas forcément un désastre. Que disait si souvent le vieux Killian à ses apprentis Curseurs ?

Lorsqu'on le considérait sous le bon angle, chaque problème

était une occasion.

Arnos pencha la tête et jeta un regard inquisiteur à Tavi.

— Quelle pensée est-ce que je viens de voir passer dans vos yeux, Scipion ? L'aspect ne m'en a pas trop plu.

Tavi lui sourit puis répondit :

— Sénateur, un homme comme vous n'aura jamais besoin de se chercher des ennemis. Vous vous les créez de tous côtés rien qu'en respirant.

Arnos fit entendre un gloussement étranglé.

— Vous ne croyez tout de même pas que je suis intimidé par vos contacts. Nous avons tous de puissants alliés, ici.

— Je ne crois pas que vous voyiez assez loin pour comprendre ce que vous devriez craindre, répliqua Tavi. C'est franchement dommage, d'ailleurs. Vous avez du talent. Vous pourriez faire beaucoup de bien autour de vous, si vous le vouliez.

Le regard du Sénateur se durcit.

— Si je le voulais, *Scipion*, répondit-il calmement, je pourrais demander à Navaris de vous étriper ici et maintenant.

Tavi secoua la tête et indiqua la fenêtre du véhicule.

— Si vous voulez bien regarder en dessous de vous, Sénateur, je suis à peu près certain que vous verrez un cordon de cavaliers : assez proches les uns des autres pour se voir et relayer un signal jusqu'au camp. Je leur ai ordonné de ne pas m'accompagner à mon entrevue, ce qui signifie qu'ils m'ont suivi à une distance suffisante pour rester hors de vue. Ils ont vu vos hommes me capturer, j'en suis certain. Individuellement, ils ne sont pas plus rapides qu'une voiture aérienne, mais collectivement, lorsque la lumière est bonne, par une belle journée comme celle-ci, ils peuvent transmettre un message encore plus vite. Il y a d'excellentes chances pour que le camp soit déjà averti que vous m'avez arrêté.

Le Sénateur le regarda d'un air soupçonneux. Puis il se tourna vers l'archère pour lui murmurer quelque chose. Elle ouvrit une fenêtre sur le rugissement du vent à l'extérieur et fit signe à un des Chevaliers Aeris qui les escortaient. Ils échangèrent une brève série de signaux. Le Chevalier disparut à la vue des occupants de la voiture puis réapparut un instant plus

tard, pour adresser un geste affirmatif à l'archère.

Arnos pinça les lèvres et attendit que la jeune femme ait refermé la fenêtre.

— Tuez-moi si vous le voulez, Sénateur, reprit Tavi sans lui laisser le temps de parler. Mais vous vous verrez peut-être obligé de répondre à quelques questions embarrassantes. (Il se pencha en avant.) Et je ne suis pas un simple homme libre sur la mort duquel on peut fermer les yeux.

Navaris posa vivement la main sur la garde de l'épée de Tavi et retroussa les lèvres d'un air hargneux.

Arnos attrapa le poignet de sa *singulare* d'une main, sans quitter Tavi des yeux.

— Allons, allons, ma chère. Ne nous énervons pas. La journée a été dure pour tout le monde. (Il esquissa un sourire.) Certes, un seul d'entre nous va être jugé pour trahison.

— Nous verrons cela, répondit Tavi.

— Nous vous verrons certainement jugé et pendu, Scipion, répliqua Arnos. (Cette fois, il n'y avait aucune affectation dans sa voix, aucune esbroufe dans son attitude ; presque aucune inflexion sur ses mots.) Même si les événements conspirent à vous disculper, à long terme, vous êtes fini d'un point de vue historique. Votre légion sera menée par quelqu'un d'autre. Vous ne jouerez aucun rôle dans cette campagne. Vous n'acquerrez aucune influence, aucune renommée dans ce qui va être une des séries de batailles les plus cruciales depuis un demi-siècle, et d'autres parviendront au pouvoir à votre place. Votre réputation sera ternie quelle que soit l'issue du procès ; une fois l'ombre de la trahison tombée sur vous, on ne vous confiera même pas le commandement d'une escouade dans une légion municipale, vous le savez aussi bien que moi.

Tavi resta muet. Cette simple énonciation de faits était pire que tous les sarcasmes et les regards mauvais dont Arnos l'avait accablé jusqu'alors. Il baissa la tête à ces mots, comme un homme affrontant le froid inévitable de la première bourrasque hivernale.

— Vous êtes déjà mort, conclut Arnos. Assez pour ne plus être d'aucune utilité à votre patron. Assez pour ne plus représenter la moindre menace pour moi. (Il détourna les yeux

de Tavi comme si celui-ci n'était soudain même plus assez important pour qu'il le remarque.) Vous êtes mort, Scipion. C'est fini.

La litière s'inclina, entamant sa descente vers les remparts d'Othos, occupés par la Garde.

— À partir de là, continua Arnos, nous pouvons procéder de manière agréable, civilisée – ou pas. Puis-je supposer que vous allez coopérer ? Cela rendra les choses beaucoup plus faciles pour vos hommes.

Tavi ne leva pas les yeux. Il se contenta de répondre :

— Très bien.

— Vous voyez, Navaris ? murmura Arnos. Il n'est pas totalement sourd à la raison.

Tavi resta calmement assis et garda la tête baissée.

C'était plus facile pour cacher son sourire.

* * *

La litière atterrit sur la grand-place d'Othos, où ne se trouvaient plus que les légionnaires de la Garde. Sous les yeux de Tavi, une centurie entière d'entre eux se précipita pour former les rangs face à la voiture : une escorte personnelle, à l'instar de la bande de cavaliers marats qui n'étaient jamais très loin de sa propre personne, bien que légèrement plus nombreuse. Ils se mirent au garde-à-vous tandis qu'un valet se dépêchait de venir ouvrir la portière du véhicule.

Tavi en sortit le premier, encadré des deux énormes *singulares*. Il avait été un temps, songea le jeune homme, où la présence de tels colosses maîtrisant si manifestement les arts de la violence l'aurait intimidé comme il se devait. Étant donné, cependant, que le plus grand des deux faisait encore cinq centimètres de moins que lui, à quoi venait s'ajouter sa formation personnelle et sa connaissance plus récente mais sans cesse croissante de la furifèvrerie, ils n'arrivaient à s'élever à ses yeux qu'au rang de cibles à neutraliser en priorité, si la situation dégénérait.

Lorsque Arnos émergea à son tour de la litière, flanqué de ses autres *singulares*, Tavi se mit à marcher à sa hauteur. Ses

gardes, désarçonnés par l'assurance de ce geste, se retrouvèrent à le suivre d'un pas en arrière, plus comme des domestiques qu'autre chose.

— Sénateur, murmura Tavi en adressant un sourire poli au centurion de la garde personnelle d'Arnos, je me disais qu'un certain degré de réciprocité serait de mise ici.

Arnos le fusilla du regard un moment, et Tavi l'imagina tiraillé entre l'envie de maintenir les apparences amicales et celle d'ordonner à ses *singulares* de le rosser.

— Vous n'êtes pas en position de réclamer quoi que ce soit.

— Et je ne fais aucune réclamation. Je souhaite simplement vous faire remarquer que vous avez raison. Je suis vaincu et politiquement mort.

Arnos le dévisagea tout en montant les marches de la maison qu'il avait réquisitionnée pour son compte et plissa les paupières d'un air soupçonneux.

— Vous voulez en venir quelque part ?

— Les habitants d'Othos, répondit Tavi en haussant un sourcil. Vous avez ce que vous voulez. Nul besoin de procéder aux exécutions, maintenant.

— Oh ! je ne sais pas, répliqua Arnos d'un ton léger. Un exemple précoce pourrait faciliter les choses par la suite. Je crois que le sort d'Othos pourrait faire beaucoup pour motiver les habitants des autres villages à résister un peu plus activement à l'ennemi.

— À moins que cela les motive à se retourner contre vous.

— Les hommes libres de cette région ne sont guère en mesure de faire beaucoup de mal à nos troupes. Ils sont pratiquement dépourvus de furies, répliqua Arnos avec un haussement d'épaules. (Il adressa un petit sourire glacial à Tavi.) Imaginez l'effet que ça doit faire, Scipion.

Tavi le regarda longuement sans ciller. Son affectation au cœur de la Première Aléréenne en tant que Curseur et espion de la Couronne n'avait jamais été censée durer si longtemps. Beaucoup de gens avaient vu son visage à la capitale et, à un moment ou à un autre, quelqu'un devait s'être rendu compte de la similarité entre les traits de Rufus Scipion et ceux de Tavi de Calderon.

Arnos était la créature de dame Aquitaine. Au pied levé, il ne voyait personne d'autre qui dispose à la fois des ressources nécessaires pour obtenir cette information et de la motivation pour en faire part à Arnos. Ce n'était qu'une déduction, mais Tavi en était pratiquement certain.

Cependant, dans l'immédiat, peu importait d'où Arnos tenait le renseignement – ce qui comptait, c'était qu'il l'avait et savait donc pouvoir faire du mal au patron de Tavi par l'intermédiaire de celui-ci.

— Vous avez obtenu ce que vous vouliez. Ces gens ne vous ont rien fait, Sénateur.

— Ils ne m'ont pas aidé non plus. Je ne leur dois rien.

— Et cela vous suffit, comme raison, pour les assassiner ?

Arnos secoua brièvement la tête.

— Nous sommes en guerre. Les innocents meurent. Ils sont tués lors des combats, se retrouvent pris dans les incendies, meurent de faim, tombent malades. C'est inévitable. Nul commandant digne de son rang ne se laisse distraire par ce genre de choses.

— Ah ! murmura Tavi. Il est vrai que l'humanité est une distraction.

Arnos éclata d'un rire dur.

— Oh ! je vous en prie. Votre cœur ne saigne pas plus que le mien. Combien de larmes avez-vous versées pour les officiers supérieurs dont la mort vous a permis de prendre le commandement, hein ? Combien d'hommes ont perdu la vie en suivant vos ordres ? Combien de cadavres d'innocents avez-vous vus depuis que vous êtes ici, et depuis combien de temps leur vue ne vous soulève plus le cœur ?

À ces mots, un éclair de rage traversa Tavi mais il la réprima farouchement. Ce ne fut pas chose aisée. Depuis deux ans qu'il était sur le terrain, il avait vu mourir des centaines d'hommes placés sous son commandement et connu des abysses de chagrin qu'il n'aurait jamais imaginé pouvoir ressentir ne serait-ce que quelques années auparavant.

— Vous êtes le même genre de créature que moi, Scipion, ou Tavi de Calderon, ou qui que vous vous targuiez d'être. Vous servez simplement un maître différent.

Tavi soutint son regard en fronçant les sourcils. Arnos resta imperturbable et, à moins que Tavi se trompe, il était tout à fait sincère.

Comment une personne saine d'esprit pouvait-elle être à ce point insensible ? Les vies qu'Arnos s'apprêtait à détruire directement n'allaient pas être le seul sang sur ses mains. Les répercussions allaient être dévastatrices. Des maladies endémiques allaient se répandre. Des enfants allaient se retrouver orphelins. Des exploitations allaient être décimées, leurs récoltes pourrir sur pied faute de main-d'œuvre. La disette allait pousser des hommes au brigandage et au meurtre. D'autres tueraient pour se venger, tandis que les femmes et les enfants, comme dans toutes les guerres, souffriraient le plus. Les furies de la région, perturbées par la mort de tous ceux qui les maniaient, retomberaient à l'état sauvage, causant encore plus de problèmes et menaçant tous ceux qui croiseraient leur chemin.

Tavi avait déjà été témoin de cela, à bien moindre échelle, aux alentours de villes et de villages pris au cœur de la guerre. C'était un cauchemar. Si Arnos continuait ainsi, les premières neiges de l'hiver tomberaient sur une contrée de mort et de ruine où régneraient en croassant des corbeaux replets.

Comment cet homme pouvait-il seulement *concevoir* de laisser une chose pareille arriver ?

Tavi cligna des yeux. La réponse était simple.

Arnos ne savait pas.

Il ne savait tout simplement pas.

Il avait beau être l'un des membres les plus respectés du Collegium Tacticum, il n'avait jamais vraiment servi dans une campagne. Il avait observé l'assaut de la matinée depuis sa litière haut dans le ciel, regardé de petites silhouettes courir de-ci de-là loin en dessous de lui : le même point de vue dont il aurait joui devant un plateau de *ludus*, ou une carte d'état-major.

Il s'était trouvé trop loin pour voir le sang, entendre les hurlements ou sentir l'odeur fétide de la mort. Par tous les Corbeaux ! il menait des légions dans une campagne contre un ennemi implacable mais ne portait même pas d'armure. Tavi,

lui, était bien conscient de la rapidité avec laquelle le cours de la bataille pouvait changer ; sa propre armure toute bossuée en était la preuve irréfutable.

Ce n'était pas réel aux yeux d'Arnos, songea Tavi. Ou plutôt, la réalité et ce qui se passait dans la tête du Sénateur étaient deux choses complètement différentes. Il avait l'habitude de parler de la guerre en termes abstraits, à une distance confortable. Il n'avait jamais été là, sur le terrain, et même s'il avait une appréciation théorique du nombre de vies humaines qui allaient être perdues, il ne *savait* pas. Il ne l'avait pas ressenti en lui-même.

Tavi secoua la tête.

— Je retire ce que j'ai dit, murmura-t-il. Vous n'allez faire de bien à personne.

D'un doigt courbé, Arnos fit signe à Navaris d'approcher.

— Je suis sûr que cette maison dispose d'un cellier ou d'un cagibi quelconque. Enfermez-le dedans.

— Arnos, je vous en prie, insista Tavi. Annulez l'ordre. Ces gens ne méritent pas de mourir, et vous le savez.

Arnos poursuivit comme s'il n'avait pas entendu.

— Après cela, emmenez le domestique et jetez-le avec les prisonniers. Il est manifestement de connivence avec les rebelles locaux.

Tavi grinça des dents de pure frustration et serra les poings.

Navaris tourna vivement ses yeux de serpent vers lui, et son épée sortit de son fourreau d'une dizaine de centimètres.

C'est alors que, avant tout autre, Tavi les entendit. Au cours des années, depuis qu'il avait formé cet étrange lien avec Kitaï, ses sens n'avaient cessé de se développer. Ce n'était pas tant qu'ils s'étaient aiguisés, mais plutôt que les frontières entre leurs acuités respectives s'étaient brouillées. Les odeurs lui étaient devenues de plus en plus accessibles, familières et reconnaissables, au point de lui permettre de distinguer les endroits et les objets dans sa mémoire avec presque autant d'aisance qu'il différenciait un visage familier d'un autre. Les sons, eux aussi, avaient changé. Ils n'étaient pas vraiment devenus plus forts, mais de plus en plus distincts, jusqu'à ce qu'il puisse fréquemment deviner qui se mouvait dans les

environs, et quel cheval cette personne montait, en se fondant presque uniquement sur le son caractéristique de sa respiration.

Ce qu'il entendait à cet instant était un bruit très discret, que la plupart des gens ne remarqueraient que lorsqu'il aurait pris un peu d'ampleur.

Des chevaux.

Des centaines de chevaux, en train d'accélérer.

Par les Corbeaux ! Tavi n'avait pas besoin de ça.

Navaris lui saisit brutalement le bras de la main gauche, et c'est seulement à ce moment-là qu'elle remarqua le bruit. Elle se figea et tourna la tête vers les portes nord de la ville. Un fracas tonitruant se fit entendre, puis le grondement sourd devint un rugissement saccadé tandis que des centaines de sabots s'abattaient sur les pavés d'Othos.

Par tous les Corbeaux ! Certainement aucun d'entre eux n'avait besoin de ça.

À moins que…

Une colonne de cavaliers de la Première Aléréenne déferla à l'autre bout de la place, menée par Antillar Maximus. Elle se divisa presque aussitôt pour former les rangs avec une précision digne d'une revue militaire. Les quatre ailes de cavalerie étaient là, et elles se séparèrent en deux groupes : la cavalerie aléréenne d'origine et les auxiliaires marats. Tavi vit également apparaître les Corbeaux de Guerre, qui fermaient la marche. Ceux-ci mirent pied à terre et formèrent un carré entre les deux unités de cavalerie.

Les vétérans de la Première Aléréenne avaient agi avec une extraordinaire rapidité et furent prêts et en position avant que la Garde ait eu le temps de réagir à leur apparition. Des dizaines de sonneries de trompettes contradictoires retentirent, des roulements de tambour se firent entendre, et la Garde entreprit de former les rangs face à la Première Aléréenne. Ils étaient effarés et désorganisés, mais leur nombre compensait leur manque de coordination.

Antillar Maximus, armure et casque luisant au soleil de l'après-midi, tourna son cheval vers la maison que le Sénateur s'était appropriée et s'approcha au trot, réussissant d'une façon ou d'une autre à donner à la démarche de sa monture une

arrogance insolente. S'arrêtant à trois mètres du premier rang de légionnaires qui lui faisaient face, il adressa un signe de tête nonchalant à Tavi.

— Capitaine, dit-il avec un sourire aimable, assez fort pour que tout le monde l'entende sur la place.

— Bonjour, Tribun, répondit Tavi sur le même ton. Qu'est-ce que vous fabriquez ici ?

— Quelque chose au camp requiert votre attention, monsieur, répondit Max. J'ai pris la liberté de vous amener une monture. (Il tourna la tête vers Arnos, sans se départir de son sourire.) Je vais récupérer mon capitaine, Sénateur.

Arnos le fusilla du regard et se redressa de toute sa hauteur, en levant le menton. Avec ses robes en soie, et le fait qu'il était plus petit que la plupart des femmes, l'effet était quelque peu ridicule. Mais le nombre croissant de légionnaires de la Garde qui arrivaient avec chaque minute qui passait, lui, ne l'était pas.

— Tribun, aboya Arnos, vous et vos hommes allez vous disperser, retourner au camp et y attendre mes ordres.

— Vous l'avez entendu, capitaine, dit Max d'une voix railleuse. Montez sur ce cheval, et retournons au camp.

— Dispersez-vous, Tribun ! gronda Arnos d'un ton rageur. Immédiatement !

Au nord de la ville retentirent des roulements de tambours. Le son d'une chanson de route avec laquelle les légionnaires de la Première Aléréenne rythmaient leur marche au pas redoublé leur parvint aux oreilles, porté par le vent.

Arnos se tourna vers Tavi.

— Ordonnez-leur de se retirer.

— J'aimerais bien, Sénateur, répliqua le jeune homme, mais j'ai été relevé de mes fonctions.

— Je vais les tuer. Jusqu'au dernier.

— Libre à vous, bien entendu. Mais je vous suggère de songer aux conséquences que cela aurait pour votre campagne. Vous pouvez les tuer, mais ce ne sera pas chose facile. Vous allez subir de lourdes pertes. Et lorsque la poussière retombera, il vous restera moins d'un tiers de nos effectifs actuels.

Arnos plissa les paupières d'un air menaçant.

— Nous sommes déjà trois ou quatre fois moins nombreux

que nos ennemis, poursuivit Tavi, en durcissant le ton malgré lui. Faites le calcul. Puis dites-moi si vous croyez pouvoir mener cette campagne à terme.

Arnos détourna les yeux de Tavi pour regarder Max, puis les légionnaires qui occupaient la place. Le son de la chanson de route de la Première Aléréenne se fit plus fort.

Il finit par pousser un sifflement entre ses dents et gronda :

— S'il le faut, je me replierai et mobiliserai des renforts pour l'année prochaine. Vous ne récupérerez pas votre poste.

— Je n'en ai pas besoin. De plus, je peux vous garantir non seulement que la Première Aléréenne se retirera, mais aussi qu'elle vous soutiendra pendant le reste de la campagne, sans y être forcée. Vous savez comme moi que vous allez avoir besoin d'elle.

Arnos fronça les sourcils et scruta rapidement le visage Tavi d'un œil soupçonneux.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Deux choses. D'abord, les habitants d'Othos. Annulez l'ordre.

Arnos fit entendre un grognement railleur.

— Et ?

— Confiez-moi à la garde du capitaine Nalus et placez-moi en détention à la prison militaire de la ville d'Élinarc jusqu'à mon procès.

— Pourquoi ? demanda Arnos d'un ton impérieux.

Tavi jeta un coup d'œil à Navaris.

— Je préférerais ne pas me réveiller un jour et découvrir que j'ai réussi à me taillader les veines pendant que je dormais.

Arnos tourna de nouveau les yeux vers la place, qui entre-temps était devenue un véritable océan d'armures, d'étendards, d'armes et de casques étincelants. Du côté opposé à celui où se trouvait la Première Aléréenne apparut l'étendard du capitaine Nalus, qui entreprit de fendre les rangs en direction du poste de commandement d'Arnos.

— Marché conclu, dit Arnos.

Tavi hocha brièvement la tête et se tourna vers Max.

— Tribun ?

— Capitaine.

— Repliez-vous et retournez au camp.

Max cligna des yeux et le dévisagea avec stupeur.

— Capitaine ?

— C'est un ordre, Tribun.

La monture de Max se mit à piaffer avec nervosité, et le grand Antillain secoua la tête.

— Non, capitaine. Je ne partirai pas d'ici sans vous.

— Le Sénateur a trouvé matière à m'accuser de trahison. Je suis certain que j'aurai une occasion (Tavi appuya très légèrement sur ce mot) de tirer toute cette affaire au clair dans un procès. Mais dans l'intervalle, le règlement doit être respecté.

Max haussa un sourcil, prit une grande inspiration puis salua à contrecœur.

— Bien, capitaine.

— Merci, Tribun.

Max fit demi-tour et rejoignit la Première Aléréenne, en jetant un dernier coup d'œil par-dessus son épaule. Un instant plus tard, les troupes commencèrent à rompre les rangs pour repartir d'où elles étaient venues. Un soupir de soulagement qui semblait venir de toutes les poitrines sur la place se fit entendre, rappelant le bruit du vent soufflant dans les hautes herbes.

Tavi lui-même sentit ses jambes menacer de se dérober sous lui. Un désastreux affrontement avec la Garde venait d'être évité, et les habitants d'Othos étaient épargnés : un problème en avait joliment résolu un autre.

Le plus facile était fait.

À partir de cet instant, les choses allaient être nettement plus délicates.

Chapitre 18

Marcus s'approcha de la tente de commandement et salua d'un signe de tête le garde posté devant.

— Mon nom est Marcus. Le capitaine Nalus m'a envoyé chercher.

Le garde, un jeune légionnaire, se mit aussitôt au garde-à-vous et exécuta vivement un salut d'une parfaite précision.

— Valiar Marcus, monsieur ; il vous attend. Il a dit qu'il fallait entrer, et qu'il sera là dans un moment, monsieur.

— Ne me donne pas du « monsieur », fiston. Nous sommes tous fantassins, ici.

Le jeune légionnaire sourit de toutes ses dents et se frappa la poitrine du poing avec plus de naturel, avant de repousser le rabat de la tente.

Marcus lui rendit son salut, avec plus de nonchalance qu'il n'était strictement approprié, et entra dans la tente. Celle-ci était un peu plus grande que nécessaire et agencée autour d'une table centrale, plutôt que d'en avoir plusieurs alignées le long de ses parois, laissant le centre vide. Ça, c'était Nalus tout craché. Il aimait que ses hommes travaillent en face les uns des autres : qu'ils parlent, qu'ils communiquent. C'était un champion de la communication, Nalus.

Marcus avait tendance à préférer l'autre agencement. Cela permettait de toujours connaître l'homme qui travaillait derrière votre dos.

Le lit de camp d'un côté de la pièce était double, et une harpe était posée sur un tabouret à son pied. Marcus s'approcha de l'instrument et passa une main calleuse sur son cadre en bois.

Le rabat de la tente se releva, et le capitaine Nalus entra. Marcus se tourna vers lui et le salua vivement.

— Capitaine.

Nalus lui répondit d'un hochement de tête, en laissant retomber la toile derrière lui.

— Centurion.

— Ça faisait longtemps.

Ils échangèrent une poignée de main avec un sourire.

— Marcus, merci d'être venu.

— Eh bien, tu es un puissant capitaine, maintenant. Comment un simple centurion aurait-il pu refuser ?

Nalus fit entendre un grognement railleur.

— Ce n'est plus vraiment comme lorsqu'on servait le Haut Duc d'Antilla, dit-il d'un ton ironique. N'est-ce pas ?

— Pas vraiment, acquiesça Marcus.

— Les Grandes Furies savent qu'il n'aurait jamais été question là-bas d'exécuter des civils. (Il resta silencieux un moment.) Ça m'a rendu malade, Marcus.

— Sur le Mur de Protection, répondit calmement le centurion, on savait toujours qui était l'ennemi.

Nalus le regarda d'un air perplexe un moment puis grimaça et secoua la tête.

— Tu te méprends sur moi. Les Corbeaux emportent les politiciens, Marcus, et la politique avec eux. Ce n'est pas pour ça que je me suis engagé. Je ne suis qu'un soldat.

— Tu t'es enrôlé sous les mauvaises couleurs si tu voulais éviter de t'impliquer, répliqua Marcus avec un grognement.

Nalus secoua la tête, s'approcha d'un meuble dans le coin opposé de la tente et en sortit une bouteille sombre. Il y but longuement puis la tendit au centurion.

— Ce n'est pas de choisir son camp que je parle, Marcus.

Celui-ci regarda la bouteille un moment, sans faire le moindre geste pour la prendre.

— Alors de quoi s'agit-il ?

Nalus prit une autre gorgée.

— Il y a bien des années, tu as beaucoup appris à un jeune subtribun sur ce que c'était d'être un soldat. Et à un gamin pourri gâté sur ce que c'était de grandir.

Marcus fit entendre un grognement railleur.

— On ne faisait pas pire blanc-bec que toi, c'est sûr.

— Tu étais mon professeur. Tu m'as donné de bons conseils à

l'époque. Je te demande de faire pareil à présent.

Marcus dévisagea longuement le capitaine. Puis il secoua la tête et attrapa la bouteille. Il y prit une gorgée, et la forte liqueur de racines presque insipide pour laquelle les habitants du nord glacé du royaume avaient une prédilection lui brûla l'œsophage.

— Pouah ! marmonna-t-il. Tu peux avoir tous les alcools que tu veux, ici, et tu continues de boire ça ?

— J'ai appris à l'apprécier.

Marcus répondit d'un grognement.

— Aux amis absents.

— Aux amis absents, répéta Nalus.

Marcus but une autre gorgée et rendit la bouteille au capitaine. Il attendit que celui-ci ait bu puis demanda :

— Que voulais-tu me demander ?

— Tu sais qu'on m'a confié la garde du capitaine Scipion.

— Oui.

Nalus secoua la tête.

— Il a fait des demandes. Il veut que je le laisse parler à certains de ses officiers, avant de le confier à la garde de Sire Cyril.

— Et ? grommela Marcus.

Nalus le dévisagea une seconde.

— « Et » ? Est-ce qu'il s'attend vraiment à ce que je l'y autorise ? La dernière chose dont nous ayons besoin, c'est qu'il donne à ses hommes un ordre du genre : « Le brave Sénateur peut aller se faire bouffer par les Corbeaux. » Ou peut-être : « Tuez cet imbécile de Nalus et sortez-moi d'ici. »

Marcus hocha la tête puis finit par répondre :

— Demande-lui de ne pas le faire.

Nalus haussa un sourcil.

— Pardon ?

— Demande-lui de ne pas faire ça.

Nalus émit un petit rire exaspéré.

— C'est tout ? Et je dois le croire sur parole ? Oh ! le Sénateur adorerait ça !

Marcus but une nouvelle fois.

— Tu m'as demandé mon avis.

Nalus le dévisagea en silence pendant une longue minute.

Puis il prit une autre gorgée de l'alcool nordique avant de dire :

— Sérieusement ?

— S'il te donne sa parole, répondit Marcus, tu peux le croire.

Nalus exhala.

— Et je peux te croire, toi.

Marcus but à son tour et grimaça.

— En général.

Nalus finit la bouteille et la jeta négligemment sous son lit. Il fronça les sourcils d'un air pensif.

Marcus le laissa réfléchir à la question un moment puis reprit :

— Tu joues toujours de ce vieux truc, hein ?

Nalus jeta un coup d'œil à la harpe et haussa une épaule.

— Je… Parfois, ça m'aide à trouver le sommeil.

Marcus indiqua le lit double de la tête.

— Je pensais que c'était à ça que servaient les filles.

Nalus lui jeta un sourire éphémère puis secoua la tête.

— Il ne va pas y en avoir beaucoup pendant cette campagne.

— Non.

— Si Scipion parle à ses officiers et leur dit de résister à Arnos, nous ne pourrons plus faire confiance à la Première Aléréenne, Marcus. Je suis peut-être un imbécile, mais pas non plus le dernier des crétins. Nous allons avoir besoin d'elle avant d'arriver à Port-aux-Mâts. Je ne peux pas me permettre de me tromper sur ce coup-là.

Marcus lui donna une tape sur l'épaule et répondit doucement :

— Fais ce que tu juges être le mieux.

Puis il tourna le dos pour partir.

— Marcus ? demanda Nalus.

Le centurion s'arrêta.

Nalus prit une grande inspiration.

— Je veux que tu sois présent.

Marcus se retourna, hocha la tête et adressa un salut à son cadet, qui le lui rendit.

* * *

Le jeune Curseur aux cheveux blonds, Sire Ehren, attendait Marcus lorsque celui-ci sortit d'un pas vif du camp de la Seconde Sénatoriale pour regagner celui de la Première Aléréenne. Il se mit à marcher à sa hauteur, sans se départir de l'attitude de quelqu'un qui se déplaçait séparément du centurion. Lorsqu'il parla, ses lèvres bougèrent à peine :

— Alors ?

— Le capitaine lui a posé la question, comme vous m'aviez dit qu'il le ferait. Et Nalus va l'y autoriser.

Le visage d'Ehren s'éclaira d'un bref sourire farouche.

— Bien.

Marcus le regarda du coin de l'œil.

— Qu'allez-vous faire ?

Ehren ouvrit la bouche pour lui répondre puis fronça les sourcils.

— Il vaut mieux pour nous deux que vous ne le sachiez pas, répondit-il calmement.

Les Grandes Furies soient louées, au moins une personne avait un peu de bon sens, songea Marcus. Les Curseurs avaient subi beaucoup de pertes ces dernières années, et il en était venu à craindre pour la qualité des agents qui émergeraient pour les remplacer. Celui-ci au moins semblait avoir de la jugeote.

Ehren inclina presque imperceptiblement la tête à son adresse et disparut dans une allée latérale. Marcus continua son chemin du même pas ferme et décidé et regagna sa tente.

Cette fois, dame Aquitaine n'avait même pas pris la peine de se cacher derrière un voile. Elle était assise sur son pliant dans son déguisement de lavandière, le visage marqué par l'impatience. En le voyant entrer, elle se leva, et il sentit l'air se durcir sous l'effet d'un charme d'air de confidentialité.

Marcus la salua d'un hochement de tête.

— Madame.

— Fidélias, répondit-elle d'un ton sec. Qu'a dit Nalus ?

— Scipion a demandé à s'entretenir avec ses officiers supérieurs.

Dame Aquitaine plissa les yeux.

— D'après Arnos, Scipion a déclaré qu'il ordonnerait à ses officiers de le soutenir. Mais c'est un battant. Nalus ne va quand

même pas autoriser cette rencontre ?

Marcus se concentra sur les détails de sa tente – des objets banals, familiers, qui ne sortaient en rien de l'ordinaire et auxquels il avait affaire de façon régulière et quotidienne.

— Je lui ai déconseillé de le faire, répondit-il.

Dame Aquitaine l'observa un moment en se renfrognant les sourcils.

Marcus ajusta la couverture sur son lit et se demanda s'il allait bientôt mourir.

Elle poussa un soupir et secoua la tête.

— Suivra-t-il votre conseil ?

— Nous pouvons l'espérer. Nalus met du temps à se décider, mais il en profite pour bien réfléchir par lui-même. Il m'a dit que s'il organisait cette conférence, il voulait que je sois là. Au moins serai-je en mesure de vous informer de ce qui se passe.

— Ne jamais sous-estimer la valeur que peut encore avoir un protégé doué, murmura dame Aquitaine avec un sourire. Ou le nombre de fois où il va demander conseil à ses anciens mentors pour prendre ses décisions les plus cruciales. Tenez-moi informée.

— Bien sûr, madame.

— Et les habitants ?

— Relâchés et ramenés chez eux – même si Arnos n'a pas officiellement donné de contrordre à exécution.

La Haute Duchesse secoua la tête.

— Maintenant que Scipion est sur la touche, il n'y a plus aucune raison de les menacer, et le risque existe que cela ait de sérieuses répercussions à long terme. Je dois admettre, mon cher espion, que votre suggestion me paraissait un peu hasardeuse au début. Mais elle s'est révélée être une solution élégante à nos problèmes.

Marcus sentit son estomac se nouer. Si le capitaine n'avait pas géré la situation aussi habilement qu'il l'avait fait… À voix haute, toutefois, l'ex-Curseur se contenta de répondre :

— Merci, madame.

— À votre avis, est-ce que la Première Aléréenne va soutenir Arnos dans sa campagne ?

— Si Scipion en donne l'ordre ? (Marcus fit la moue.) Je

crois, oui. Ils combattent les Canims depuis deux ans maintenant. Ils veulent terminer le travail.

Dame Aquitaine poussa un soupir.

— Donc tout dépend de Scipion. Il a le don plutôt agaçant de toujours se retrouver en position de pivot.

— S'il manque à sa promesse, fit remarquer Marcus, il y a toujours l'ordre d'exécution.

Le visage de la Haute Duchesse se tordit d'une moue de dégoût.

— Certes. Mais cela suffira-t-il à le forcer à tenir parole ?

— En partie. Mais n'oubliez pas qu'il fait montre d'une surprenante prévoyance pour quelqu'un de son âge. Apporter le soutien de sa légion à la campagne est sans doute, à ce stade, la meilleure façon de garder ses hommes et ses officiers en vie, unis, et prêts à l'épauler de nouveau à l'avenir.

Dame Aquitaine haussa un sourcil à ces mots et fit un geste de la main pour signifier qu'elle admettait cette éventualité. Puis elle se leva et ramassa son linge, un petit sourire aux lèvres.

— Je ne m'inquiète pas de ses projets à long terme. Nous arrivons au but. Vous m'avez très bien servi, mon Fidélias. Je ne l'oublierai pas.

Il inclina la tête pour la saluer, et elle s'en fut.

Il s'assit lourdement sur son lit et ferma les yeux. La peur panique qu'il avait gardée cachée en lui lorsqu'il avait menti à la Haute Duchesse resurgit et déferla en lui. Son front se perla d'une sueur froide, et ses mains se mirent à trembler.

Si dame Aquitaine arrivait au pouvoir, il lui faudrait avoir au moins l'apparence de l'intégrité, et Marcus savait bien trop de choses accablantes sur elle comme sur son mari. Il était vrai qu'elle possédait une certaine dose de probité ; mais il était tout aussi vrai qu'elle ne laissait rien ni personne se mettre en travers de sa route. Il avait fallu des années à l'ex-Curseur pour se rendre compte du caractère absolu et vorace de son ambition.

Il suivit son raisonnement logique jusqu'à sa conclusion la plus probable.

Une fois que son mari et elle auraient obtenu la couronne, Marcus représenterait un risque pour eux, il serait alors tout juste bon à être supprimé.

De plus, si un jour elle se rendait compte qu'il s'était retourné contre elle, elle le pulvériserait.

Et si le capitaine découvrait sa véritable identité, la manifestation de ses préjugés serait certes moins spectaculaire, mais tout aussi dévastatrice.

Il resta assis sur son lit, les mains tremblantes.

Au moins avait-il réussi à sauver le capitaine. C'était déjà ça. Tant qu'il respirerait, le jeune homme agirait ; et Marcus était sûr qu'il n'avait aucune intention de rester tranquillement derrière des barreaux pendant que le Sénateur dont les Aquitaine tiraient les ficelles accumulait une série de victoires et le prestige et l'influence qui allaient avec. Tant que le capitaine était vivant et en mesure d'agir, il restait de l'espoir pour l'avenir d'Aléra.

Mais pas pour celui de Marcus, voilà tout.

Aux Corbeaux tout cela. Il n'avait jamais eu l'intention de mourir de vieillesse, de toute façon.

Chapitre 19

Bernard se figea brusquement puis leva la main avant de la rabattre à plat contre sa cuisse : le signal indiquant de se cacher. Amara fit précipitamment deux pas en avant pour soutenir Gaius qui posait maladroitement un genou en terre, les doigts serrés sur le bâton de marche que Bernard lui avait taillé lorsqu'ils avaient repris leur route. Elle l'aida à s'allonger à plat ventre sur le sol froid et humide puis l'imita.

Le Premier Duc agrippa sa jambe avec un sifflement de douleur et retomba dans l'immobilité et le silence. Il avait le visage tordu par la souffrance.

Amara lui posa une main sur le bras pour lui témoigner son soutien et, les sourcils froncés, regarda Bernard – ou plus exactement, l'endroit où, supposait-elle, il se trouvait encore. Les ombres des arbres et des broussailles de la forêt elle-même l'avaient recouvert comme une cape, le dissimulant entièrement à la vue.

Elle entendit un pas léger sur le sol devant elle, puis la lumière changea discrètement alors que Bernard agrandissait le charme de flore pour les couvrir, elle et le Premier Duc. Ce faisant, il réapparut aux yeux d'Amara, bien que ses traits restent indéfinis et estompés, comme par une ombre profonde. Il tenait son arc à la main, une flèche encochée sur la corde, et regardait devant eux avec intensité.

C'est alors qu'Amara l'entendit : le cliquetis des sabots d'un cheval qui heurtaient la terre ferme du chemin. Celui de plusieurs autres montures s'y ajouta bientôt, et, moins de trente secondes après, elle vit les cavaliers apparaître. Ils étaient six, tous vêtus de cuir comme des forestiers, mais portant chacun sur le devant de leur veste un emblème aux couleurs de Kalare, gris et vert. Les éclaireurs d'une légion ; ou, plus probablement,

des bandits qui avaient accepté l'argent et la tutelle de Kalarus pour continuer à faire ce qu'ils avaient toujours fait, et, à l'occasion, se charger d'un petit boulot supplémentaire. Ils étaient lourdement armés, chacun portant un arc de chasseur, une lance à large fer, et plusieurs autres lames et haches accrochées à leur selle.

Ils passèrent en silence, à l'exception du bruit des pas de leur monture. C'était la deuxième patrouille de ce genre que le trio rencontrait en deux jours, bien que la première soit passée deux fois plus loin d'eux. Ces hommes-ci étaient assez près pour qu'Amara voie les taches sur leur tunique et les éraflures sur leurs bottes. Instinctivement, elle retint son souffle, s'efforçant de ne faire aucun bruit.

La patrouille finit de passer, et Amara commença lentement à se détendre – jusqu'au moment où le dernier cavalier regarda autour de lui, arrêta son cheval et sauta à terre. Il enroula rapidement la bride de sa monture autour d'une branche basse et se dirigea droit sur eux.

Bernard bougea très lentement, très calmement. Levant son arc, il le banda posément, dans le plus grand silence.

Le hors-la-loi dévia de sa trajectoire alors qu'il se trouvait à moins de cinq mètres d'eux et, avec un soupir, entreprit de se soulager contre le tronc d'un arbre.

L'arc de Bernard était si puissant qu'Amara n'arrivait même pas à l'encorder, mais son mari le garda tendu au maximum sans le moindre tremblement. Il resta immobile, les yeux mi-clos, l'air indolent. Amara, elle, se sentait frémir de nervosité et se rendit compte qu'elle serrait les doigts sur l'avant-bras du Premier Duc à s'en blanchir les articulations. L'envie la démangeait de descendre la main jusqu'à son épée, mais elle se retint. Le geste risquait de faire bouger une feuille, ou de briser une brindille, et d'avertir l'ennemi de leur présence. Et surtout, son épée ne lui serait d'aucune utilité à cet instant, même si elle l'avait déjà à la main. L'arc de Bernard serait leur meilleure défense.

Le bandit termina, marmonna quelque chose dans sa barbe et se retourna pour partir.

Gaius changea de position. Amara lui jeta un coup d'œil en

coin, alarmée. Le Premier Duc était blême de douleur et sa jambe droite, celle qui n'était pas encore complètement guérie, tremblait contre le sol. Le bruit ne fut pas fort ; mais il fut suffisant.

Le hors-la-loi fit volte-face en portant la main à son épée et plissa les yeux pour scruter la forêt autour de lui. Amara était couchée au sol, complètement sans défense, à portée d'un bon coup d'épée allongé, et l'homme était tourné vers elle. Il se contenta d'observer, de promener son regard lentement, de gauche à droite. Il resta là une minute entière, l'œil et l'oreille aux aguets.

Amara était au bord de la crise de nerfs tant elle était angoissée. Si la jambe du Premier Duc était reprise de convulsions, il n'y avait aucune chance pour que l'homme ne s'en rende pas compte. S'il avait les talents de furifèvre nécessaires pour voir à travers le voile créé par Bernard, il serait en position d'attaquer Gaius dans la seconde, à moins que le forestier réussisse à le tuer de sa première flèche. Si l'homme y survivait d'une manière ou d'une autre, même brièvement, Gaius ne serait peut-être pas capable de se défendre. Si c'était le cas, Amara devrait se mettre entre le bandit et le Premier Duc, et elle invoqua Cirrus pour donner à ses membres la vitesse dont elle aurait besoin pour s'interposer à temps.

Pendant tout ce temps, Bernard était resté debout juste devant l'homme, l'arc bandé, immobile.

— Qu'est-ce que tu fiches ? lança soudain une voix sonore.

Amara sursauta et sentit la panique l'envahir lorsque son mouvement agita la terre et les broussailles en dessous d'elle.

Mais le hors-la-loi ne l'entendit pas. Lui aussi avait sursauté, et il se contenta de faire volte-face en dégainant son épée.

— Les Corbeaux t'emportent ! Tonnar, grommela-t-il. Tu m'as bien fait perdre dix ans de vie, à me faire peur comme ça.

Un autre bandit apparut, poussant lentement sa monture entre les broussailles en direction du premier homme.

— Vu la vie que tu mènes, c'est une faveur que je t'ai faite.

— Bâtard.

— Tu ne peux pas t'éloigner tout seul comme ça, imbécile, dit gentiment Tonnar. Refais ça, et Julius aura ta peau.

— Julius, répéta l'autre d'un ton maussade, il nous fait tourner en rond au milieu de nulle part alors qu'une guerre est en cours. Tu sais ce qu'on pourrait se faire comme butin si on était du côté des vrais combats ?

— On se choperait surtout des coliques, d'après ce que j'ai entendu. On est payés régulièrement pour ce qu'on fait ici. Ne crache pas dans la soupe.

— Il n'y a pas d'espion dans le coin, se plaignit le premier homme. On perd notre temps.

— Les Chevaliers Aeris ne s'avancent pas si loin derrière les lignes ennemies sans raison. Soit ils ont déposé quelqu'un…

— Soit ils sont venus le chercher, auquel cas on s'use le fond du pantalon pour rien.

— Tu es à cheval. Tu te fais payer. Peut-être qu'on va trouver quelqu'un, ou peut-être pas. Soit on obtient la prime de cinq cents taureaux, soit on repart sans que personne ne cherche à nous étriper. Il n'y a pas de perdant ici.

— Sauf moi, Tonnar. Je suis obligé de t'écouter palabrer.

— Si tu ne mets pas un frein à tes jérémiades, tu ne seras plus jamais obligé d'écouter quoi que soit, répliqua Tonnar.

Puis, faisant faire demi-tour à sa monture, il reprit sa route.

Son compagnon le regarda s'éloigner d'un air renfrogné et donna un violent coup de pied dans un caillou.

La pierre vola au ras du sol et rebondit sur la jambe de Bernard.

Amara se crispa.

Mais le hors-la-loi n'avait rien vu. Il s'était déjà retourné vers son cheval. Il enfourcha l'animal et, le talonnant avec plus de vigueur que nécessaire, le lança au petit galop pour rejoindre son groupe.

Bernard attendit une bonne minute après que l'homme eut disparu puis relâcha la corde de son arc et son souffle avec la même lenteur prudente. Il baissa l'arme et fit rouler son épaule droite comme si elle était ankylosée. Puis il se retourna vers Amara.

— Je vais les filer un petit moment, murmura-t-il. Juste pour m'assurer qu'ils ne reviennent pas en arrière. Restez ici, et faites-vous discrets. Je reviens tout de suite.

— Sois prudent, répondit-elle.

Il lui fit un clin d'œil puis tourna le dos. Amara sentit le charme de flore refluer, et le soleil se remettre à briller à travers les feuilles, assez fort pour l'obliger à plisser les paupières.

Elle se tourna vers Gaius et chuchota :

— Sire ? Est-ce que ça va ?

— J'ai eu une crampe dans la jambe, grommela doucement le Premier Duc. Elle a commencé à se contracter. (Il se frotta durement la jambe droite de la main.) Par les Corbeaux ! qu'est-ce que ça fait mal. Pardonnez mon langage, comtesse.

— Bien, Sire, répondit Amara avec un léger sourire.

Elle jeta un coup d'œil dans la direction qu'avait prise Bernard et ajouta :

— On peut changer vos pansements pendant qu'on est là.

Gaius fit la grimace mais hocha la tête. Il se redressa tant bien que mal pour s'asseoir et lui tendre sa jambe droite.

— Alors, dit-elle en se mettant au travail, qu'est-ce que vous pensez de ça ?

— Je pense que notre jeune ami ne va pas survivre à cette patrouille, répondit le Premier Duc. (Sa voix se crispa alors qu'elle enlevait doucement les bandages de son pied droit, révélant les plaies décolorées qui avaient refusé de guérir complètement.) Et je pense que nous avons eu de la chance qu'ils passent devant nous. Si nous avions traversé quelques minutes plus tôt, ils auraient croisé notre piste et l'auraient remontée jusqu'à nous.

Amara sortit le bidon d'eau salée et le vida sur le pied de Gaius. Il détourna les yeux, l'air froid et distant, mais sa jambe eut un mouvement convulsif lorsque la solution purifiante pénétra ses plaies. Amara entreprit de lui laver et de lui essuyer le pied, puis elle le lui couvrit d'un bandage propre avant de lui remettre son bas et l'épais chausson de cuir que Bernard avait fabriqué pour lui.

— Il a des nerfs d'acier, votre homme, soupira le Premier Duc une fois que ce fut terminé.

— Vous avez remarqué ? J'ai bien cru que j'allais hurler, là, vers la fin.

— Moi aussi ; mais pour une raison différente. Je n'ai pas osé

utiliser le moindre charme de métal pour calmer la douleur. (Avec un sourire, il fouilla dans son sac et en sortit une gourde d'eau. Il la vida presque entièrement puis se rallongea par terre.) Je ne me rappelle même pas avoir déjà tenu si longtemps sans faire appel à la moindre furie. C'est comme… me promener avec les pieds et les mains engourdis en permanence. Je ne m'étais pas rendu compte à quel point cela serait difficile.

Il secoua brièvement la tête puis ferma les yeux et parut sombrer dans un sommeil léger.

Amara prit soin de ne pas le réveiller. Gaius avait peut-être insisté pour continuer à avancer, mais chaque heure de marche lui demandait des efforts considérables. Même s'il ne se plaignait jamais, la douleur de son pied l'exténuait visiblement, et il s'appuyait plus lourdement sur son bâton avec chaque jour qui passait.

Elle s'assit le dos à un arbre, dégaina son épée et veilla silencieusement sur le Premier Duc endormi, jusqu'à ce que Bernard réapparaisse soudain de derrière son charme de flore, une demi-heure plus tard.

Amara tressaillit de surprise et lui fit les gros yeux.

— Désolé, murmura-t-il avant de s'agenouiller pour l'enlacer.

Elle poussa un soupir, secoua la tête et lui rendit son étreinte. Il était grand, fort et chaud entre ses bras, et elle sentit soudain une grande partie de son inquiétude se dissiper. Elle savait qu'il y avait vraiment quelque chose de ridicule à réagir comme ça. Bernard, après tout, n'était pas moins vulnérable que n'importe qui. Mais étrangement, quand il la tenait dans ses bras, elle n'y pensait plus. Elle se sentait mieux, sans aucune raison rationnelle ; et elle adorait ce sentiment.

— Comment va-t-il ? demanda doucement Bernard.

— Pareil. Ou s'il va mieux, ça ne se voit pas. Bernard, ces plaies n'auraient pas dû se refermer, depuis le temps ?

— Mmm. Les vieilles personnes peuvent mettre du temps à cicatriser sans l'aide d'un aquafèvre. Il n'a pas de fièvre, et il n'y a pas de signe de septicémie. Je préférerais qu'il se repose un jour ou deux, mais…

— Mais il s'y refusera, fit Amara avec un soupir.

— Ça pourrait être pire. Tant qu'elles se referment avant

qu'on atteigne les marais, ça devrait aller.

— Et si ce n'est pas le cas ?

Il s'écarta d'elle et lui effleura la pommette du bout du doigt. Elle ferma les yeux et se laissa aller contre sa main.

— Nous nous en inquiéterons en temps voulu, dit-il calmement.

Gaius remua puis se rassit en clignant des yeux une ou deux fois. Il adressa un hochement de tête à Bernard.

— Comte. Nos amis ont-ils poursuivi leur route ?

Bernard acquiesça.

— Oui, Sire. Nous ne risquons rien à nous reposer un peu ici, si vous voulez.

Le Premier Duc secoua la tête, planta son bâton dans le sol et se releva péniblement.

— Non, c'est hors de question. Nous n'avons pas de temps à perdre.

— Bien, Sire, répondit Bernard.

Il tendit la main à Amara pour l'aider à se relever et, une fois debout, elle lui étreignit brièvement les doigts. Il reprit la tête de leur petite expédition et Gaius, grognant de douleur sur les premiers mètres, allongea ensuite résolument le pas, en s'aidant de son bâton.

Amara garda un moment les yeux posés sur le Premier Duc claudiquant, en se mordant la lèvre. Puis elle le suivit, jetant fréquemment des coups d'œil autour d'eux et par-dessus son épaule, tandis qu'ils continuaient à s'enfoncer dans les terres kalariennes.

Chapitre 20

Isana suivit le jeune valet jusqu'au bureau de Sire Cyril situé au rez-de-chaussée du poste de commandement de la légion. Cette fois-ci, il n'y avait plus qu'un légionnaire de garde à la porte. En fait, depuis que la Première Aléréenne et les légions de la Garde étaient parties, la ville d'Élinarc semblait presque déserte, et le moindre bruit résonnait avec une clarté inquiétante dans les rues silencieuses.

Le valet lui fit traverser une petite antichambre et lui indiqua la porte d'un signe de tête.

— Vous y voilà, Exploitante.

— Merci, répondit doucement Isana. Dois-je frapper ?

Le valet fit un geste de dénégation.

— Il vous attend, madame.

Isana le salua d'un hochement de tête et se tourna vers la porte du bureau. Elle l'ouvrit et entra dans une pièce plutôt grande, remplie de tables et d'étagères où s'entassaient soigneusement livres, papiers et rouleaux. Un des murs était entièrement couvert d'au moins une dizaine de cartes tracées sur de larges feuilles de parchemin.

Sire Cyril, assis derrière un bureau en bois fort usé, se leva avec un sourire poli.

Isana perçut le vif élancement qui parcourut ce qui restait de la jambe du capitaine, terminant brutalement sa course à la jointure de sa cuisse et de sa hanche. Sa propre jambe tressaillit par empathie avec cette douleur fantôme. Puis, un instant plus tard, elle le sentit prendre le dessus sur la souffrance, en étouffer le feu sous une couverture de pure détermination.

— Non, s'il vous plaît, monsieur, dit-elle. Ne vous levez pas.

— Sottises, répliqua-t-il. (Il s'inclina en un salut mesuré.) Ce n'est pas tous les jours que je reçois une célébrité.

Elle secoua la tête avec ironie et lui répondit d'une sobre révérence.

— Ce n'est guère le cas.

— Permettez-moi de vous contredire, répondit-il en se rasseyant. (Il poussa un soupir de bien-être presque inaudible en soulageant sa jambe de son poids.) J'ai reçu plusieurs lettres mentionnant que vous aviez favorablement impressionné beaucoup de Citoyens du royaume, lors de votre campagne pour l'abolition.

— À ce jour, aucune loi n'a encore été votée, répondit-elle d'un ton sardonique. Cela fait deux ans. Ce n'est pas vraiment ce que je qualifierai d'impressionnant.

— Les gros changements prennent du temps, rétorqua Cyril d'un ton de désaccord poli. Et la guerre a certainement été… (Il jeta un coup d'œil à sa jambe et esquissa un bref sourire narquois.)… une distraction.

— Certainement, acquiesça-t-elle.

— Indépendamment de cela, vous avez accompli quelque chose d'exceptionnel avec ce convoi d'aide humanitaire que vous avez organisé, continua Cyril. Il sauve déjà des vies.

Isana secoua la tête.

— Un tas d'autres personnes auraient pu le faire à ma place.

— Mais elles ne l'ont pas fait. Vous, si.

— Il fallait bien que quelqu'un s'en occupe.

Il l'observa d'un air pensif un moment puis haussa les épaules et répondit :

— Il *aurait* fallu que quelqu'un s'en occupe. Ce n'est pas la même chose.

Isana balaya le sujet de la main.

— Sire Cyril, j'espère que vous n'allez pas me trouver impolie de dire une telle chose, mais je peine à imaginer pour quelle raison vous avez bien pu me faire venir.

Il l'observa longuement, et son regard inquisiteur fut d'une telle intensité qu'elle eut presque l'impression de le sentir sur sa peau.

— Vraiment ? demanda-t-il.

Isana soupira.

— Sincèrement, je ne saurais dire. J'étais sur le point de

repartir, en fait. Alors, Sire Cyril, je vous repose la question. Pourquoi suis-je ici ?

Le capitaine haussa les sourcils.

— Voilà qui est quelque peu décevant, dit-il avec un sourire fantasque. J'espérais que vous alliez pouvoir me le dire.

Élevant la voix, il appela :

— Galen ! Faites-le entrer, je vous prie !

Un moment plus tard, la porte s'ouvrit sur un homme de haute taille en élégante tunique militaire d'apparat…

La porte s'ouvrit sur… Tavi, se reprit Isana. Son fils posa ses yeux verts sur elle, et l'hésitation lui fit ralentir le pas juste une seconde. Elle sentit émaner de lui un déferlement d'émotions, tellement variées et confuses qu'elle put à peine y distinguer quoi que ce soit, hormis une bonne dose de colère, à moins que ce soit de l'humiliation ou…

Grandes Furies !

Araris lui avait dit.

Elle dévisagea Tavi une seconde et croisa son regard. Il la salua d'un hochement de tête et dit :

— Excusez-moi.

Au même instant, le torrent d'émotions commença à se tarir, jusqu'à ce que plus rien ne se dégage de lui. Il était capable de cacher ses sentiments à Isana depuis qu'il avait onze ans. Celle-ci en avait toujours été un peu fière – et exaspérée. Il avait montré bien trop… d'énergie créative, à cet âge-là. Elle avait eu besoin de tous les avantages possibles pour garder une longueur d'avance sur ses bêtises d'enfant, et…

Et ils n'étaient pas seuls, se rappela-t-elle. Elle jeta un coup d'œil à Cyril à côté d'elle puis se leva, poliment, pour adresser à Tavi exactement la même révérence que celle qu'elle avait faite à Cyril.

— Bonjour, capitaine.

Tavi lui sourit et inclina la tête.

— Exploitante. Merci d'être venue. Et merci de me recevoir, Sire Cyril.

Isana pencha la tête d'un air interrogateur.

— Pourquoi n'êtes-vous pas avec votre légion, capitaine ?

— Mmm, fit Cyril. Je me posais la même question. La lettre

de Nalus était cruellement vague.

— J'ai été arrêté et accusé de trahison, Exploitante, répondit gaiement Tavi. Ils m'ont renvoyé ici couvert de chaînes, même si Sire Cyril a eu la gentillesse d'accepter ma parole d'honneur et de me les faire enlever.

Il montra ses poignets, tous deux cerclés de meurtrissures et de petites coupures.

Isana resta un moment interdite et lutta pour ne pas pousser un halètement ou un cri de détresse. Pas devant Sire Cyril.

— Trahison, répéta Cyril avec un soupir. Que s'est-il passé là-bas ?

— C'est une longue histoire, répondit Tavi. (Il posa la main sur la chaise qu'Isana occupait avant qu'il entre et la lui tint.) Exploitante, asseyons-nous, voulez-vous ?

Isana le regarda en fronçant gentiment les sourcils, essayant de comprendre ce que cachait son expression ; mais il lui était fermé.

Oui. Elle ne le connaissait pas si mal, quand même. Il avait réagi exactement comme elle le craignait.

Les Corbeaux emportent Araris, songea-t-elle avec calme et tristesse. *Mais pas avant de m'avoir emportée, moi. Et les slives qui ont rendu nécessaire de prendre toutes les mesures possibles pour le protéger, y compris celle de lui mentir.*

Araris avait eu raison, bien sûr. Tavi méritait de savoir. Mais elle avait voulu repousser juste un jour de plus. Et à présent…

Parfois, elle avait l'impression que tout ce qu'elle touchait se flétrissait et mourait. C'était absurde, bien sûr. Ce n'était pas le cas pour tout. Son exploitation prospérait, après tout. Le convoi d'aide humanitaire avait été un succès. Peut-être était-ce seulement lorsque son cœur était en jeu qu'elle manquait à ce point de chance.

Ou qu'elle manquait à ce point de jugement. Il fallait en convenir.

Ils s'assirent tous les trois et Cyril s'installa pour écouter Tavi, un coude sur son bureau et le poing sous le menton.

— Voici qui devrait être intéressant.

Tavi se laissa aller contre son dossier et réussit à prendre une attitude d'assurance nonchalante, ainsi affalé, décontracté, les

jambes tendues devant lui et les chevilles croisées. Puis il commença à parler.

Il ne fallut pas longtemps à Isana pour se rendre compte que son fils en disait bien plus long qu'il n'aurait probablement dû sur les mobiles et les loyautés perverties responsables des événements des derniers jours ; en fait, il était complètement ouvert et sincère.

— Laissez-moi vérifier que j'ai bien compris, intervint Cyril lorsque Tavi s'interrompit pour reprendre son souffle. Lorsque Arnos a perdu une grande partie de ses Chevaliers Aeris, exactement comme nous l'en avions prévenu, c'est vous qui avez sorti ses hommes du pétrin où il les avait fourrés.

— Vous auriez dû entendre ce qui se disait dans le camp de la Garde avant que je parte, répondit Tavi avec un autre sourire.

Isana n'avait encore jamais vu cette expression sur le visage de Tavi, mais elle était souvent apparue sur le visage de son père. Septimus aussi avait souri face à la frustration et à la peine.

— D'après eux, j'ai attendu trop longtemps pour les aider, afin de pouvoir jouer les héros et bien leur faire sentir leur manque d'expérience.

Cyril fit entendre un grognement railleur.

— Arnos a toujours su manipuler les foules. Et une fois que vous avez fait cela, il vous a ordonné d'exécuter les prisonniers. Vous avez refusé d'obéir, et il vous a fait arrêter.

— Pas exactement. J'essayais encore de gagner du temps. J'ai… eu l'occasion de rencontrer un représentant des Canims. Arnos m'a attrapé après et c'est là qu'il a lancé ces accusations de trahison. Au fait, il a refusé de revenir officiellement sur l'ordre d'exécution.

— Exécuter des civils ? des familles ? s'indigna Isana. Quelle folie est-ce là ?

— Une folie de plus en plus fréquente, j'en ai peur, répondit gravement Cyril. Toute cette ambition qui fermente avec l'intérêt personnel sous une pression de plus en plus forte. (Il secoua la tête et se retourna vers Tavi.) Je suppose qu'il les tenait en otages pour s'assurer votre bonne conduite.

Le sourire de Tavi se fit plus mordant.

— Oui. Mais j'ai trouvé un moyen de garantir qu'il les laisse tranquilles.

Cyril le regarda d'un air interrogateur.

— Comment ?

— J'ai laissé Crassus à la tête de la légion, répondit Tavi d'un air narquois.

Cyril haussa les sourcils puis, rejetant la tête en arrière, partit d'un rire bref et franc.

— Ça devrait suffire.

— Excusez-moi, intervint calmement Isana. Suffire à quoi ?

— Le père de Crassus est le Haut Duc Antillus Raucus, répondit Tavi sans cesser de sourire. Sa mère est la plus jeune sœur du Haut Duc Kalarus. Une fois les combats terminés, il y a des chances pour que Crassus soit désigné comme l'héritier de Kalarus. Et c'est déjà celui d'Antillus. Si Arnos lui ordonnait d'exécuter les prisonniers, et qu'il refusait…

— Ce qu'il ferait, l'interrompit Cyril.

Tavi acquiesça et continua :

— Arnos n'aurait guère d'autre choix que d'engager des poursuites contre Crassus, s'il voulait maintenir l'intégrité de celles qu'il a lancées contre moi.

— Ah ! fit Isana en hochant la tête. Et étant donné les relations familiales de Crassus et l'influence politique qu'il aura probablement à l'avenir, il serait stupide de la part d'Arnos de s'en faire un ennemi maintenant.

— Oh ! il est assez stupide pour le faire, répondit Tavi, mais il y a aussi le fait que si Arnos s'amusait à aller jusque-là avec le fils et héritier d'Antillus Raucus, le patronage des Aquitaine n'arrêterait pas ce dernier une seule seconde. Il défierait Arnos en *juris macto* et sèmerait ce qui reste de lui aux quatre coins d'Aléra.

— Seulement s'il prenait Maximus de vitesse, fit remarquer Cyril.

— Par les Corbeaux ! oui, s'exclama Tavi avec un grand sourire. Max adorerait avoir une excuse pour provoquer Arnos en duel. Défendre l'honneur de sa famille et de son père en serait indéniablement une.

— Je suis surpris qu'Arnos vous ait laissé parler à vos

officiers, dit Cyril. Ce n'est pas le genre d'erreur que je m'attendais à le voir faire.

— Il n'a pas eu le choix. Max et près de sept cents vétérans avaient pris position pour contester le bien-fondé de mon arrestation.

— Quoi ?

Cyril dévisagea Tavi en pâlissant. Isana perçut l'horreur qui se dégageait de lui comme la vapeur d'un bouillon gras. Puis le militaire secoua lentement la tête.

— Sept cents… (Il exhala lentement.) C'était exactement le genre de situation que la Couronne souhaitait nous voir éviter.

Tavi fit la grimace.

— Je sais. J'ai réussi à convaincre Arnos de laisser Nalus gérer mon arrestation si, en échange, je leur ordonnais de se retirer.

Cyril se passa la main sur le visage.

— Nalus, dit-il d'un ton distrait. Pas étonnant qu'il ait été si emprunté dans sa lettre. C'est un homme bien. Pas terriblement intelligent, mais j'ai toujours eu une bonne opinion de lui.

— Il m'a demandé de lui donner ma parole que je n'ordonnerais pas à mes hommes de me délivrer ou de refuser leur soutien à la campagne. Je la lui ai donnée, et il m'a laissé les voir.

Cyril regarda Tavi d'un œil dur, et Isana perçut sa colère, mêlée à une certaine admiration.

— Et les ordres que vous leur avez donnés ?

Tavi cligna des yeux et haussa les sourcils d'un air légèrement surpris.

— Soutenir la campagne, bien sûr. Faire tout ce qu'ils peuvent pour préserver les vies aléréennes et protéger le royaume des envahisseurs.

Cyril exhala lentement, en s'affaissant un peu sur la table, et son soulagement inonda la pièce.

— Les Grandes Furies soient louées ! C'est déjà ça.

Tavi fit la grimace.

— Arnos prépare une campagne fondée sur la force du nombre. Il considère chaque vie comme un sacrifice potentiel.

Cyril grimaça.

— Oui. C'est bien ce que je pensais. A-t-il des chances de l'emporter ?

— Je crois que Nasaug calcule un peu différemment, répondit Tavi avec un haussement d'épaules. La bataille d'Othos a été un carnage inutile, et à moindres frais pour les Canims. (Il baissa la voix et son sourire disparut.) Je dois l'arrêter, Cyril.

Ce dernier le dévisagea en réponse puis regarda Isana, en fronçant les sourcils. L'espace de plusieurs secondes, le silence régna dans la pièce.

— Quelqu'un doit le faire, reconnut Cyril. Mais il y a deux problèmes. D'abord, vous n'allez pas l'empêcher de faire quoi que ce soit depuis l'intérieur d'une cellule. Ensuite, je ne vois pas comment vous y réussiriez, même si vous étiez libre.

Tavi prit une grande inspiration.

— Je crois avoir la solution.

Cyril hocha la tête.

— Cette entrevue que vous avez eue avec un représentant, je suppose. Que veut Nasaug ?

— Je ne peux pas vous le dire. C'est plus sûr pour nous deux.

Cyril se laissa aller contre son dossier et posa les deux mains à plat sur son bureau.

— Vous voulez que je vous relâche.

— Oui.

— Je ne peux pas.

— Si, vous le pouvez. Cyril, si mon plan fonctionne, cela pourrait mettre définitivement un terme aux combats. Je pense que ces trois légions seraient employées à bien meilleur escient pour attaquer Kalarus par les flancs que pour tourner en rond dans le val.

— C'est une accusation de trahison, répondit calmement Cyril. Si je vous relâche avant que vous soyez passé devant un tribunal, c'est une sentence de mort pour moi aussi ; sans oublier que toute irrégularité assurerait pratiquement votre condamnation.

Tavi fit entendre un claquement de dents.

— Il y a toujours…

Cyril l'interrompit d'un geste, en exhalant par le nez.

— D'accord, dit-il calmement. Ç'a mal tourné, mais ç'aurait

pu être pire. Le plus important maintenant, c'est de veiller à la protection des voies de ravitaillement des légions. Puis nous pourrons accorder un peu d'attention à la préparation de votre défense lors de votre procès.

Tavi secoua la tête.

— Nous n'avons pas le temps. Il y a trop en jeu.

— Oui, rétorqua Cyril d'un ton un peu sec, mais vous avez rencontré plus rusé que vous. Vous n'êtes plus d'aucune utilité à la Couronne, désormais.

— Je pourrais l'être, répondit calmement Tavi. Laissez-moi arranger quelque chose. Vous ne serez tenu responsable de rien.

Cyril commença à secouer la tête.

— Scipion… je suis un soldat, et un serviteur de la Couronne. Je l'ai toujours été. Et dans le cas présent, la loi de la Couronne dit que vous devez rester en détention provisoire jusqu'à ce qu'un tribunal puisse être assemblé. Nous avons bien travaillé ensemble, ces deux dernières années. Nous nous connaissons. Nous avons chacun gagné un certain degré de la confiance de l'autre. (Il jeta un regard assez lourd de sens à Isana avant de reposer les yeux sur Tavi.) Mais depuis le temps, vous devriez savoir où je fixe la limite.

Tavi fit la grimace. La déception et un écœurant sentiment d'angoisse commencèrent à filtrer même à travers sa discipline impressionnante.

— Je sais, répondit-il doucement.

— Alors vous devriez savoir que je ne vais pas me prêter à mentir en racontant que vous vous êtes évadé. (Il se rembrunit.) Je ne peux plus me battre, mais je suis las de voir tout le monde prendre les lois du royaume à la légère. En abuser, comme Arnos l'a fait. Je ne peux rien changer à cet état de fait, mais ce n'est pas pour autant que je vais m'y mettre aussi. Je serai heureux de vous aider ; par tous les moyens légaux à ma disposition.

— Si vous aviez un ordre de la Couronne, dit doucement Tavi, vous pourriez le faire.

— Mais ce n'est pas le cas.

Isana sentit soudain son cœur battre très fort dans sa poitrine.

Tavi regarda Cyril dans les yeux.

— Maintenant, si.

Des étoiles brouillèrent la vue d'Isana, et elle crispa les doigts sur les bras de son fauteuil.

Cyril fronça les sourcils.

— Quoi ?

Tavi esquissa un sourire.

— Allons, Cyril. Vous savez depuis le jour où nous nous sommes rencontrés que je ne m'appelle pas Rufus Scipion.

Cyril se renfrogna davantage encore.

— Oui. J'ai présumé que vous étiez un des Curseurs de la Couronne, étant donné la façon dont la Bataille de l'Élinarc a tourné. Et ce que vous avez accompli depuis.

— Et c'est le cas. Mais il y a plus. Vous avez entendu les rumeurs me concernant, depuis le temps. Vous avez entendu les rumeurs concernant mon *singulare*, Araris. (Tavi s'interrompit un instant.) *Le* Araris. Araris Valérien.

Cyril le dévisagea, et sa bouche s'entrouvrit.

— C'est pour ça que j'ai demandé à l'Exploitante d'être ici aujourd'hui, continua le jeune homme en indiquant Isana. Pourquoi j'ai parlé si ouvertement devant elle.

Tavi se tourna vers sa mère, et elle perçut sa peur, sa frustration, sa colère et quelque chose d'autre, quelque chose de profond, de puissant, de terrifiant, qu'aucun mot ne pouvait décrire. C'était une sorte d'émerveillement, songea-t-elle, hébétée, une sorte d'exultation ; et en même temps, c'était de l'effroi et de la terreur.

Isana avait ressenti la même chose autrefois, il y avait bien longtemps. Ses yeux se brouillèrent de larmes alors que d'autres souvenirs lui revenaient brusquement en mémoire, d'une netteté saisissante. *Oh ! Septimus. Tu me manques tellement. Et en cet instant, tu serais tellement fier.*

Elle tourna la tête vers Cyril en clignant des yeux pour laisser couler ses larmes. Le vieux capitaine regardait toujours Tavi avec ébahissement, bouche bée, les yeux écarquillés. Il était partagé entre l'incrédulité et la compréhension, entre une angoisse vieille de plusieurs années et un soudain espoir. Il serra les poings et chuchota d'une voix tremblante :

— Quel est votre nom ?

Tavi se mit debout, lentement, en levant le menton.

— Mon nom, dit-il calmement, est Gaius Octavien. (Il s'avança et posa un genou par terre pour regarder Cyril droit dans les yeux.) Sire Cyril, j'ai confiance en vous. C'est pour cela que je mets ma vie (il indiqua Isana de la tête) et celle de ma mère entre vos mains.

Cyril le dévisagea, livide. Sa bouche se crispa une ou deux fois, puis il se tourna vers Isana.

— Votre… votre mère ?

Isana déglutit. Elle comprenait maintenant pourquoi Tavi l'avait fait venir : pour confirmer ses dires. Elle était, après tout, pratiquement la seule personne vivante à pouvoir le faire.

Une petite voix paniquée en elle lui soufflait de nier. Sans sa corroboration, les déclarations de Tavi ressembleraient à un mensonge délirant, éperdu, invraisemblable. Elle devait le cacher. Elle *devait* le protéger. Elle devait…

Isana refoula cette voix paniquée, sa propre terreur.

Il était temps de cesser de mentir. De cesser de se cacher.

Sans un mot, elle porta les mains à la fine chaîne qu'elle portait autour du cou depuis qu'elle avait quitté la vallée de Calderon pour Aléra Impéria, des années plus tôt. Elle la dégrafa et la sortit de sous sa robe. L'élégante bague en argent sertie de sa gemme d'écarlate et d'azur, qui se rejoignaient en son milieu sans la moindre démarcation, accrocha la lumière et étincela, jetant des reflets dansants et colorés sur le bureau de Cyril.

Isana l'y posa délicatement et croisa les mains sur ses genoux.

— Elle m'a été donnée par mon époux, le Princeps Gaius Septimus, dit-elle d'une voix douce, le jour de notre mariage, environ dix mois avant sa mort. (Elle se leva pour se placer derrière Tavi, face à Cyril, et redressa à son tour le menton.) Voici notre fils, Octavien. Il est né la nuit de la Première Bataille de Calderon. La nuit même où son père est mort.

Cyril dévisagea l'Exploitante. Puis la bague. Il ramassa celle-ci d'une main clairement tremblante.

— L'emblème de sa Maison est gravé à l'intérieur, sous les

gemmes, continua Isana. Il m'a également laissé la dague portant ses armoiries. Elle est au fond d'une malle dans ma chambre.

Sire Cyril laissa échapper la bague d'entre ses doigts, et elle retomba sur le bureau.

— Co-comment est-ce possible ? bégaya-t-il en secouant la tête.

Tavi, toujours un genou en terre, se retourna pour regarder Isana. L'espace d'une seconde, elle le revit tel qu'il était, ce garçon qu'elle avait élevé, protégé, nourri, aimé. Et auquel elle avait menti. Les Grandes Furies lui viennent en aide, si elle avait pu faire davantage pour le garder à l'abri, elle l'aurait fait.

Mais Araris avait raison. Son fils méritait de connaître la vérité.

Elle le regarda droit dans les yeux.

— Ce que très peu de gens savent, dit-elle en se forçant à garder un ton ferme et à articuler, c'est que Septimus avait déjà été victime de deux tentatives d'assassinat, au cours des deux années qui ont précédé sa mort. Ses efforts pour découvrir leur commanditaire avaient été vains. Lorsqu'il avait emmené la Légion Royale réprimer la rébellion à la Bataille des Sept Collines, un autre assassin l'avait si gravement blessé, la nuit suivant le combat, que même avec ses propres talents de guérisseur, il n'avait survécu que de justesse. C'est pour cela que le Premier Duc avait envoyé la Légion Royale aux confins du royaume : dans la vallée de Calderon. Officiellement, c'était pour qu'elle puisse se reposer et se remettre des pertes endurées à la Bataille des Sept Collines. Seuls ses *singulares* et Sextus savaient que c'était pour donner une chance à Septimus de se rétablir dans une relative discrétion. (Elle fit la grimace.) Septimus voulait rentrer à Aléra Impéria et mettre ses ennemis, quels qu'ils soient, au défi de s'en prendre de nouveau à lui ; il voulait les attraper. Mais Sextus lui a ordonné d'aller à Calderon.

» Septimus a obéi, mais il ne se satisfaisait pas de ne faire que se reposer et se rétablir. Il a entrepris d'envoyer des hommes de confiance en quête de réponses. Et…

Et comment pouvait-elle évoquer ses mille souvenirs de

Septimus, les paroles qu'ils avaient échangées, la manière dont il était devenu son univers ? Comment pouvait-elle leur faire comprendre ce que cela avait signifié pour elle de lui tenir la main, d'écouter sa voix, de sentir son cœur battre contre elle lorsqu'il dormait ? L'effet que cela avait fait à une jeune et gauche paysanne de tomber amoureuse d'un homme si fort, si doux, si attentionné ?

— C'est là que nous nous sommes rencontrés, murmura-t-elle. Que nous sommes tombés amoureux l'un de l'autre. Que nous nous sommes mariés.

Tavi la dévorait des yeux, et son visage n'était plus un masque de prudence. Il la regardait comme tout enfant qui avait faim regardait sa mère. Il avait été affamé. Toute sa vie, il avait été affamé de la vérité, et c'était seulement à cet instant qu'il était sur le point d'être rassasié.

— Septimus avait appris l'existence d'un complot contre lui, poursuivit Isana. Plusieurs des jeunes gens de sa génération – il ne savait pas exactement lesquels – avaient formé une cabale, et juré de le supprimer et de chasser la Maison de Gaius du trône. (Elle déglutit.) Je crois qu'il se doutait que l'invasion marate avait été manigancée par ce groupe d'hommes. Et je suis convaincue qu'ils l'ont attaqué là, pendant la bataille. (Les larmes lui brouillèrent de nouveau la vue.) Ils l'ont tué.

Elle avala sa salive et se força à continuer.

— Septimus m'avait fait quitter le camp, accompagnée de ma jeune sœur, Alia, et avec Araris pour *singulare*, juste avant l'arrivée des Marats. Mais j'étais enceinte, et je suis entrée en couches avant que nous ayons pu faire plus de quelques kilomètres. Nous nous sommes cachés dans une caverne. Ç'a été un accouchement difficile. Alia m'a aidée, mais elle est morte d'une flèche qu'elle avait reçue plus tôt. C'est là qu'est né Octavien. Dans une caverne. Alors que son père combattait envahisseurs et traîtres et mourait afin que d'autres aient une chance de vivre.

Les yeux de Tavi se mirent à briller. Son expression ne changea pas, mais ses larmes se mirent à couler sans retenue.

— Je n'avais personne, conclut doucement Isana. Sauf Araris. Et il ne pouvait pas protéger Octavien de ceux qui

avaient assassiné son père. Sextus non plus. Il n'avait pas protégé son propre fils, et je n'allais pas risquer la vie du mien en comptant sur ses remords. (Elle se redressa sans s'en rendre compte.) J'ai donc décidé de cacher l'existence d'Octavien. Araris a marqué son propre visage de la flétrissure des lâches, sachant que personne ne penserait à chercher le célèbre Araris Valérien dessous, et s'est vendu en esclavage. Je l'ai acheté, et il m'a aidée à veiller sur Tavi dans l'exploitation de mon frère. (Elle tendit la main pour toucher les cheveux de son fils.) Nous n'avons rien dit à personne. Pas même à Octavien. Il n'y avait pas d'autre moyen de le protéger.

Elle croisa le regard de Tavi et perçut son amertume, la peine qu'il avait ressentie sa vie entière, et sa peur toute neuve. Elle perçut sa rage. Mais, en dessous de tout cela, inextricable de chacune de ses émotions, elle perçut son amour. Simple, puissant – terni, peut-être, mais intact.

Son fils l'aimait toujours.

Il était en colère, effrayé face à l'avenir et brisé de chagrin par la perte d'un père qu'il n'avait jamais connu, même s'il ne s'en rendait pas encore compte lui-même. Son cœur était blessé, mais les plaies pouvaient cicatriser. Elles disparaîtraient, avec le temps.

Son amour, non.

Isana s'agenouilla et appuya doucement le front contre celui de Tavi. Il se laissa aller contre elle et prit brusquement ses mains dans les siennes pour les étreindre avec force. Ils versèrent des larmes ensemble un moment – des larmes de regret, de repentir et de chagrin pour l'être aimé disparu.

— Je suis tellement désolée, murmura Isana, trop bas pour que Cyril puisse entendre. Ton père aurait été si fier de toi, mon Tavi.

Les épaules de son fils tressautèrent convulsivement, et son souffle se bloqua dans sa gorge une seconde, puis il baissa la tête et se rapprocha encore plus d'elle. Elle l'enlaça dans une étreinte soudaine et passionnée. Il pleura en silence, secoué de sanglots. Isana le garda dans ses bras et ferma les yeux.

Elle les rouvrit en percevant la douleur de Cyril. Il s'était relevé, affichant une grimace en appuyant son poids sur sa

jambe mutilée, et contournait son bureau d'un pas claudiquant mais ferme. Sans un mot, il tendit la bague et sa chaîne à Isana.

— Merci, murmura-t-elle.

— Vous devriez la cacher, madame, répondit-il sur le même ton. En attendant le bon moment.

Puis il se laissa péniblement tomber sur un genou.

Isana toucha l'épaule de Tavi.

Le jeune homme releva les yeux et croisa le regard de Sire Cyril.

Celui-ci inclina la tête, profondément.

— Votre Altesse, murmura-t-il, en quoi puis-je servir la Couronne ?

Chapitre 21

Tavi trouvait vaguement ironique que la couchette de sa cellule soit nettement plus confortable que celle de sa chambre. Certes, elle avait rarement été utilisée durant les deux années depuis sa construction. De temps en temps, un légionnaire ivre ou bagarreur venait s'y calmer, mais cela n'arrivait pas souvent. En général, Tavi avait suivi l'exemple de Cyril et fait confiance à ses centurions pour maintenir la discipline plutôt que de s'en mêler lui-même ; en conséquence, les seuls légionnaires à voir l'intérieur de la cellule avaient été ceux qui avaient eu le malheur ou l'idiotie de faire leurs bêtises devant leur capitaine.

Bien sûr, il n'était plus leur capitaine. Il ne le serait probablement plus jamais.

Cela l'ennuyait plus qu'il l'aurait imaginé ; surtout sachant que c'était un poste qui lui avait été d'abord imposé par la nécessité. Il n'était ici, à Élinarc, que depuis deux ans, mais l'endroit lui était devenu familier. Ça n'avait pas été une période heureuse. Trop de personnes avaient souffert ou péri. Mais ç'avait été une étape *importante*. Il y avait eu de la joie pour compenser la tristesse, des rires pour contrebalancer les larmes. Il n'avait pas seulement versé le sang, mais il avait aussi travaillé dur et gagné le respect de ses pairs. Il s'était également fait des amis de ceux qui avaient combattu à ses côtés.

C'était devenu son foyer.

Et désormais, c'était terminé.

Il resta allongé sur sa couchette, les yeux rivés sur le plafond de pierre. Sa chambre dans le poste de commandement lui manquait. L'affairement quotidien du camp lui manquait. Il y avait des moments où le domaine de Bernard aussi lui manquait. Le domaine d'Isana, se reprit-il. Même s'il était probable que l'exploitation ne garderait pas ce nom très

longtemps non plus.

Révéler son identité à Sire Cyril avait changé tout ça. Apprendre la vérité.

Il s'efforçait de mettre de l'ordre dans ses pensées et ses sentiments sur le sujet, mais il régnait une telle confusion dans sa tête… Isana était sa mère. Son père avait été assassiné – et ses ennemis, vraisemblablement, couraient toujours. Était-il censé ressentir de la rage à l'égard de ceux, quels qu'ils soient, qui l'avaient privé de son père ? Il avait l'impression que oui, mais il n'éprouvait rien de tel pour le moment. Dans un conte, un jeune homme dans sa position aurait déjà fait serment de vengeance et entrepris avec une sombre détermination de punir les meurtriers de son père.

Mais il ne ressentait pour sa part que de l'hébétude. Il était arrivé trop de choses trop vite. Les émotions d'Isana, lorsqu'elle lui avait parlé de son père… avaient été extrêmement douloureuses. Cela ne l'avait pas empêché de les boire comme du petit-lait, mais il ne pouvait nier que l'expérience l'avait durement ébranlé. Peut-être cette absence d'émotions étrangement paisible était-elle simplement le résultat d'une sorte de surexposition, comme le bourdonnement qui emplissait ses oreilles dans le silence suivant le tumulte d'une bataille.

Il avait perçu le chagrin, le regret et l'angoisse de sa mère aussi distinctement que s'il s'était agi des siens. Il n'avait jamais ressenti les émotions d'autrui si clairement – pas même celles de Kitaï. Il se demanda pourquoi ses sens avaient semblé tellement plus aiguisés avec Isana. Avant, il avait seulement imaginé ses bonnes intentions, ses peurs, ses motifs pour avoir menti à tout le monde, y compris lui, pendant toutes ces années.

Désormais, il *savait*. Il savait que c'était l'amour et le désespoir qui l'avaient poussée à agir comme elle l'avait fait, qu'elle avait pris les seules mesures à sa disposition pour le protéger. Il savait combien son amour pour Septimus avait été profond, et combien sa mort l'avait blessée. Il savait combien elle l'aimait, lui. Lorsqu'elle avait enfin accepté de lui raconter, il avait perçu le son de la vérité, pas seulement dans ses mots mais aussi dans son cœur et son âme. Il le *savait*. Il n'y avait

aucune place pour le doute dans son esprit.

Elle ne s'excuserait jamais de ce qu'elle avait fait. Ses paroles avaient exprimé son regret pour la souffrance qu'il avait endurée toutes ces années, pour les extrémités auxquelles elle avait été poussée ; mais elle ne s'excuserait jamais d'en être arrivée là. Tavi le savait, désormais. Elle avait fait ce qu'elle estimait juste et nécessaire. Il pouvait respecter cela ou lui en tenir rigueur jusqu'à la fin de ses jours.

Il frotta sa tête douloureuse. Il était fatigué. Garder rancune demandait bien trop d'énergie – une énergie dont il allait avoir besoin pour des entreprises plus imminentes. Le passé dormait tranquillement depuis plus de vingt ans. Il pouvait patienter encore un peu. L'avenir n'était qu'un seul grand et terrible aléa. Il pouvait attendre. Il le faisait toujours.

Mais, en ce moment même, des vies étaient en jeu.

Grinçant des dents avec frustration, Tavi lança un regard noir aux barreaux de fer de sa porte. Ce n'était pas vraiment un obstacle. Il pouvait probablement rassembler assez de force pour l'arracher du mur avec ses gonds. L'idée possédait un certain attrait primal, mais elle semblait légèrement excessive. Il ne lui faudrait qu'un court instant pour en forcer la serrure, ce qui par ailleurs impliquerait une évasion bien plus discrète.

Le problème était que ce n'était pas la porte, le véritable obstacle. C'était la loi. Tavi aurait pu ordonner à Cyril de le relâcher, mais cela l'aurait obligé à violer un certain nombre de règles, ce qui pouvait avoir des répercussions pour lui à l'avenir. Il n'était nullement garanti que le simple fait d'être l'héritier de sang de Gaius Septimus suffise à lui assurer le pouvoir d'un Princeps, nécessaire pour absoudre Cyril d'une telle action. Il n'y avait aucune certitude non plus que Gaius Sextus l'accepterait ; et même s'il le faisait, que la Maison de Gaius resterait sur le trône.

Il n'avait pas osé trop en demander à Cyril, pour sa propre protection. Il ne lui avait rien révélé de ses plans. Il ne lui avait, en fait, demandé aucune coopération d'aucun genre. Si les choses tournaient mal, et que Cyril, plus tard, était interrogé par un clairvoyant, il pourrait honnêtement dire qu'il n'avait pas aidé Tavi à s'évader et n'avait aucune idée d'où il allait ou de ce

qu'il faisait.

Par les Corbeaux ! qu'est-ce que fichait Ehren ?

Il attendait la nuit, bien sûr. De l'intérieur de sa cellule, Tavi n'avait aucun moyen de deviner la position du soleil dans le ciel. Il s'étira, soupira et s'installa pour essayer de dormir. Beaucoup de soldats apprenaient à s'endormir dès qu'ils avaient un moment de libre ; mais les officiers avaient rarement du temps à perdre, et Tavi n'avait pas réussi à maîtriser ce talent. Il resta éveillé à ruminer, attendant que le soleil se couche, pendant deux longues heures avant de réussir enfin à sombrer dans le sommeil.

Naturellement, ce fut le moment qu'Ehren choisit pour arriver. Des pas s'approchèrent de la cellule, et Tavi se redressa aussitôt, s'asseyant au bord du lit. À l'instant où ses pieds touchaient le sol de pierre, la porte cliqueta et s'ouvrit, et le petit Curseur blond apparut dans l'embrasure, vêtu d'habits de voyage simples et bien coupés, un paquet de linge sous le bras. Il lança celui-ci à Tavi.

Sans perdre de temps, le jeune homme ôta son uniforme et enfila les vêtements civils dépourvus de tout signe distinctif.

— Tu as rencontré des problèmes ?

— Pas encore, répondit Ehren. (Il secoua une grosse bourse pendue à sa ceinture, qui semblait assez lourde. Elle fit entendre un tintement métallique.) Je n'aurais pas cru que Cyril avait autant d'argent.

— Famille de marchands. Ils ont beaucoup de relations au sein du Sénat. (Tavi termina de s'habiller, s'arrêta un moment pour réfléchir et étala les éléments de son uniforme sur la couchette comme s'il avait été en train d'y dormir.) Voilà.

Ehren eut un grognement amusé.

— Ça devrait donner naissance à une ou deux rumeurs intéressantes.

— Ça ne peut pas faire de mal, répondit Tavi avec un sourire. Et le garde ?

Ehren tapota sa bourse.

— Deux des filles qui travaillaient pour madame Cymnea le tiennent assez occupé. On pourrait casser le mur à coups de pioches pour sortir qu'il ne s'en rendrait pas compte.

Tavi poussa un petit soupir de soulagement.

— Bien. Je ne voulais pas que quelqu'un soit blessé dans cette affaire.

— On a encore toute la nuit devant nous, répliqua Ehren.

Une fois Tavi habillé, Ehren lui jeta une longue cape sombre semblable à la sienne, dotée d'un ample capuchon. Ils le relevèrent tous les deux et sortirent de la cellule, qu'Ehren referma derrière eux. Ils quittèrent le poste de commandement par la porte de derrière et s'éloignèrent hâtivement par les rues sombres.

— Dans combien de temps arrive la litière ? demanda Tavi.

Ehren fit la grimace.

— Il y a un problème.

Tavi haussa un sourcil.

— Les aérifèvres étaient déjà chers et difficiles à trouver avant la guerre, expliqua Ehren. Mais maintenant, toutes les légions d'Aléra offrent des primes pour en recruter davantage. Ceux qui ne se sont pas enrôlés sont déjà tous débordés, même avec leurs prix qui crèvent le plafond.

— Peu m'importe ce que ça nous coûte. Il nous faut une litière.

— On n'en trouvera pas. On est au milieu de nulle part. Aucune voiture ne fera le voyage jusqu'à une zone de conflit, à vide.

— Par les Corbeaux ! cracha Tavi. Où est-ce qu'on va comme ça, alors ?

— Sur les quais, répondit Ehren. Les autres nous attendent là-bas.

Tavi s'arrêta et dévisagea son ami d'un air interdit.

— Un bateau ? On va devoir remonter la moitié de la côte pour atteindre la Gaule.

Ehren haussa les épaules.

— Nécessité fait loi. Ça nous prendrait encore plus longtemps d'y aller à pied.

Tavi soupira. Ils empruntèrent l'un des nombreux escaliers en bois qui descendaient la berge pour gagner les longues jetées bordant les deux côtés du fleuve. Tavernes et entrepôts s'alignaient le long de la rive, et si les légions étaient parties,

marchands et matelots étaient toujours là. Les quais étaient aussi animés que n'importe quelle autre nuit, et Tavi et Ehren n'eurent aucun mal à se fondre dans la foule.

Le jeune Curseur guida son ami jusqu'à l'un des plus grands embarcadères et remonta celui-ci jusqu'à l'unique vaisseau qui y était amarré, un bateau mince et laid qui brillait par son absence de lampes-furies – et de passants. Personne d'autre qu'eux ne semblait vouloir en longer le flanc de bois, et cela arrangeait bien Tavi. L'embarcation s'appelait la *Slive*, comme l'indiquaient les lettres ornant sa proue, à peine déchiffrables dans l'obscurité.

Plusieurs silhouettes encapuchonnées les attendaient au pied de la passerelle, et l'une d'elles se détacha du groupe pour s'avancer vers Tavi.

— *Chala*, dit doucement Kitaï en se serrant contre lui, tu m'as manqué. Tu vas bien ?

Tavi lui déposa un baiser sur les cheveux.

— Ça va.

Sa mère était juste derrière la jeune Marate. Elle lui adressa un sourire et un hochement de tête hésitant. Tavi s'écarta de Kitaï et s'approcha d'Isana pour la prendre dans ses bras.

Il sentit une vague de soulagement submerger sa mère. Elle lui rendit son étreinte avec force.

— On va avoir un peu de temps. On va parler, lui dit-il doucement.

Elle hocha la tête sans répondre et ils s'écartèrent l'un de l'autre.

Araris sortit de l'ombre et salua Tavi d'un signe de tête. Il lui tendit son ceinturon et Tavi le prit avec gratitude, heureux de sentir de nouveau le poids familier de son épée à son côté. Araris, les yeux en mouvement constant, se plaça silencieusement derrière lui, surveillant toute la longueur de l'embarcadère entre eux et la rive.

— Capitaine, appela Ehren à voix basse, nous sommes prêts.

Un homme apparut à la tête de la passerelle et la descendit lentement. Maigre et un peu plus grand que la moyenne, il portait une longue épée sur la hanche. Il posa le pied sur l'embarcadère et s'arrêta juste hors de portée du glaive de Tavi

– mais assez près pour utiliser sa propre arme. Il avait un visage aussi impassible et froid qu'un masque et le regard prudent et calculateur d'un homme d'épée professionnel.

— Voilà le capitaine Demos, dit Ehren. C'est lui qui m'a ramené en Aléra à temps pour te prévenir de l'arrivée de la flotte canime.

Demos salua Tavi d'un hochement de tête.

— Rufus Scipion, se présenta le jeune homme.

Demos cligna brièvement des yeux puis haussa les épaules.

— D'accord. Ehren me dit que vous avez du travail pour moi.

— J'ai besoin qu'on m'emmène à la capitale et qu'on m'en ramène. J'ai besoin de déplacer discrètement une cargaison. Est-ce que c'est dans vos cordes ?

Demos fit une moue indifférente.

— Probablement. Si vous y mettez le prix.

— Parlons prix, alors.

— Je ne marchande pas. Vous payez. Ou vous trouvez quelqu'un d'autre.

Tavi l'observa un moment avec calme. Puis il haussa les épaules.

— Combien ?

— Cinq cents aigles d'or. Et c'est seulement les frais de transport. Les pots-de-vin, c'est en plus. La nourriture aussi. Vous m'en payez la moitié à l'avance, l'autre moitié à la fin.

Tavi jeta un coup d'œil en coin à Ehren, qui hocha brièvement la tête.

— Marché conclu, dit Tavi.

Demos regarda les deux jeunes gens, puis le reste du groupe.

— Que les choses soient bien claires. Vous m'embauchez peut-être, mais c'est moi le capitaine sur ce bateau. Je ne reçois d'ordre de personnes. C'est moi qui les donne. Si je vous en donne un, je m'attends à ce que vous y obéissiez, sinon vous ferez le reste du trajet à la nage.

— Je comprends, répondit Tavi.

— Toujours intéressé ?

Tavi tendit la main vers Ehren. Le Curseur y laissa tomber la lourde bourse. Tavi lança celle-ci à Demos, qui l'attrapa d'un geste nonchalant du bras.

Le capitaine fit sauter le petit sac de cuir dans le creux de sa main et hocha la tête. Son visage se tordit d'une expression qui, si elle n'avait pas été tuée à la naissance, aurait pu devenir un sourire.

— Très bien, monsieur. Bienvenue à bord de la *Slive*. Nous levons l'ancre dans une demi-heure.

Il tourna le dos et remonta sur son bateau pour commencer à y lancer des ordres. Des hommes se mirent à vaquer sur le pont, préparant cordages et voiles.

Tavi regarda le vaisseau en grimaçant.

— Ehren.

Le jeune Curseur hocha la tête et leva une main, tandis qu'une expression de concentration apparaissait sur son visage. L'air appuya soudain sur les tympans de Tavi, de façon plus inconfortable que douloureuse.

— Voilà, dit Ehren. Je ne peux pas faire mieux.

Tavi hocha la tête.

— Combien de temps ça va nous prendre pour y arriver en bateau ?

— Trois semaines environ, répondit calmement Ehren.

— C'est trop long.

— Je ne pense pas que tu aies suffisamment réfléchi à tous les détails de ton plan. Admettons qu'on ait une litière là, maintenant. Qu'est-ce que tu comptais dire à tes porteurs ? De voler jusqu'à la Tour Grise, d'attendre que tu reviennes avec un prisonnier velu d'un peu moins de trois mètres, puis de nous ramener ici ? Tous les Chevaliers Aeris en mesure de voler se lanceraient à ta poursuite pour le récupérer.

— Quoi ? s'exclama Kitaï.

— Quoi ? répéta Isana d'un ton inquiet.

On entendit Araris s'étrangler, mais il ne se retourna pas.

Tavi grimaça.

— On ne pourrait pas leur échapper à cheval non plus.

— Exact, fit Ehren. Si seulement on connaissait un moyen de faire sortir discrètement de la capitale un Canim très en vue, sans se faire attraper.

Tavi lui jeta un regard en coin. Ehren avait le visage fendu d'un large sourire. Son ami fronça les sourcils un moment puis

se frappa le front du plat de la main.

— Ç'a déjà été fait. Quelqu'un a réussi à faire sortir Sarl de la capitale et à le ramener jusqu'en terre canime.

— Exactement.

— Et tu as découvert comment il avait fait ?

— Mieux que ça, répondit Ehren avec un sourire satisfait. J'ai découvert *qui* l'avait fait.

Tavi regarda le bateau.

— Je vois.

— Aléréen, intervint Kitaï, peut-être serait-il judicieux de nous expliquer à tous ce que nous allons faire.

Tavi se mordilla la lèvre un moment puis hocha la tête.

— Nous allons à Aléra Impéria. Nous allons faire évader l'Ambassadeur Varg de la Tour Grise, le ramener en cachette à Nasaug et nous en servir comme un gage de bonne foi pour obtenir une cessation des hostilités dans le val.

Araris s'étrangla de nouveau.

Kitaï hocha la tête.

— Ah !

Isana croisa les bras sous sa cape.

— Es-tu… es-tu sûr que ce soit très raisonnable ?

— Pourquoi commencerait-il maintenant ? fit Kitaï en levant les yeux au ciel.

— La sécurité a été renforcée là-bas, dit Ehren. J'ai lu un rapport sur le sujet quelque part, il y a trois ou quatre ans.

— Je sais, répondit Tavi. C'est moi qui l'ai rédigé. Gaius l'a fait reconcevoir en se fondant sur certaines de mes recommandations.

Ehren afficha une moue pensive.

— Oh ! Ça nous offre effectivement des possibilités intéressantes.

— Mais j'ai besoin de chacun de vous, conclut Tavi en acquiesçant. C'est pour cela que je vous ai demandé de m'accompagner.

— Ça, dit Kitaï, c'est la chose la plus sage que tu aies dite ce soir. (Elle observa la *Slive* avec intérêt, suivant des yeux les formes floues des gréements et des marins qui s'y déplaçaient avec agilité.) Je ne suis jamais montée sur un bateau.

— Moi non plus, répondit Tavi. Ehren, quel…

— À terre ! aboya Araris, en dégainant vivement.

D'un geste sûr et souple, il fendit l'air de son épée, et il y eut un bruit sec lorsqu'elle coupa en deux une flèche qui arrivait sur eux depuis l'autre extrémité de l'embarcadère.

Tavi s'accroupit alors qu'Araris brisait deux autres flèches en autant de moulinets et regarda éperdument autour de lui. Il y avait des silhouettes là-bas près de la rive, tapies dans l'obscurité.

— Le bateau, lança-t-il sèchement. Tout le monde à bord ! Vite !

Une autre flèche arriva en sifflant, et Kitaï laissa échapper un cri étranglé. Tavi ressentit brusquement une douleur nébuleuse dans la moitié gauche de son corps. La jeune Marate chancela.

— Allez, allez ! hurla Araris.

Tavi attrapa Kitaï, la jeta sans cérémonie sur son épaule et remonta la passerelle en courant. Isana le suivit mais trébucha. Ehren fut aussitôt à son côté pour lui offrir son appui. Tavi atteignit le pont et s'écarta hâtivement du champ de vision de l'archer. Araris remonta la passerelle en dernier, l'épée toujours à la main.

Demos leur jeta un seul coup d'œil, vit ce qui se passait et se mit à aboyer l'ordre d'appareiller. Son équipage, qui avait manifestement l'habitude des départs précipités, s'exécuta aussitôt et en moins d'une minute, le bateau se détacha du quai pour entrer dans le lent courant du Tibre.

— Lumière ! lança Tavi en déposant Kitaï sur le pont. Il me faut de la lumière !

Demos apparut quelques instants plus tard, une lanterne couverte à la main. Il la tendit à Tavi sans un mot et repartit lancer des ordres.

Tavi ouvrit la lanterne et trouva une simple chandelle qui y brûlait. Celle-ci lui fournit assez de lumière pour voir la blessure de Kitaï. La flèche lui avait transpercé le bras gauche, traversant son biceps de part en part. La jeune femme serrait les dents, mais son visage reflétait plus de courage que de douleur.

— Ça n'a pas l'air trop grave, dit Tavi.

Isana s'agenouilla à côté de lui et examina la plaie.

— La pointe n'est pas empoisonnée ni barbelée, mais elle est acérée, et proche de l'artère. Si nous essayons de retirer la flèche par l'arrière, nous risquons d'ouvrir celle-ci nous-mêmes.

Tavi hocha la tête.

— On casse la hampe ?

— Laisse-moi d'abord trouver une cuve digne de ce nom, répondit Isana. Il est possible que la flèche elle-même étanche le sang de la plaie. Ainsi je pourrai veiller à ce que ce ne soit pas un problème.

— Araris ? demanda Tavi.

— Je vais chercher une cuve d'eau, dit le *singulare* en rengainant son arme.

Tavi se pencha pour embrasser les cheveux de Kitaï.

— Accorde-nous une petite minute, lui dit-il d'une voix douce, et on t'enlèvera ça.

Kitaï serra les mâchoires, hocha brièvement la tête et ferma les yeux.

Ehren, qui s'était penché pour ramasser la lanterne, fronça les sourcils et la déplaça.

— Là. Tu vois ? dit-il.

Tavi regarda l'endroit où la lumière de la chandelle éclairait l'empennage du projectile. Les plumes étaient noires, vertes et brunes, avec une bandelette noire à la base.

Il en avait déjà vu de pareilles, de près, dans la litière du Sénateur.

— Iris Œil de Faucon, dit-il calmement.

— Heureusement que Demos n'avait pas laissé de lampes allumées, murmura Ehren. Même dans le noir, elle a réussi à toucher l'une des nôtres.

Tavi s'assura que la lumière de la petite lanterne était invisible de derrière eux, puis il se releva pour observer les quais qu'ils venaient de quitter.

Une mince silhouette, l'épée à la main, se tenait à l'extrémité de l'embarcadère, à peine visible à la lueur des lampes-furies qui éclairaient le ponton : Phrygiar Navaris. Plusieurs autres arrivèrent pour se planter à côté d'elle : le reste des *singulares* d'Arnos. Tavi crut sentir la haine reptilienne de Navaris parvenir jusqu'à lui, rasant les flots.

— Il semblerait, dit Ehren, que quelqu'un ne veuille pas te voir faire ce voyage.

— Alors, répliqua Tavi, quelqu'un va être déçu.

Chapitre 22

Amara s'accroupit à côté de Bernard dans la lumière vacillante de son charme de flore tandis qu'une énième patrouille s'éloignait en zigzaguant lentement dans la forêt. Lorsque le dernier d'entre eux eut disparu, elle murmura :

— T'ai-je déjà dit à quel point tu es séduisant, ces jou…

Bernard lui couvrit brusquement la bouche d'une main douce. Il laissa échapper un souffle à peine audible qui réussit cependant à communiquer une mise en garde, et Amara se tut. La forêt soupirait autour d'eux, son feuillage de plus en plus épais bruissant dans une brise légère. La jeune femme ne voyait ni n'entendait rien. Elle se tourna vers Bernard, une expression interrogative sur le visage.

Il porta un doigt à ses lèvres. Puis, les yeux dans le vague, il leva son arc.

Amara le dévisagea, osant à peine bouger.

Bernard jeta un coup d'œil par terre, et elle vit une expression concentrée apparaître sur son visage. Il remua les lèvres.

Soudain, la terre tressauta en une onde concentrique tout autour de lui ; pas un tremblement violent, mais une brève secousse, comme si on avait frappé le sol d'un grand coup de maillet.

Poussières et feuilles mortes se soulevèrent de quelques millimètres pour retomber en pluie. À moins de cinq mètres devant eux, certaines des fougères heurtèrent quelque chose de solide mais d'invisible.

Au même instant, Bernard banda son arc et la corde vibra. Le vilain son d'un impact se fit aussitôt entendre et un homme apparut, vêtu de cuir et tenant lui aussi un arc. La flèche à pointe large et à hampe épaisse de Bernard était plantée à la

perpendiculaire dans son dos.

Le forestier se jeta sur lui, traversant presque d'un seul bond la distance qui les séparait, et Amara vit qu'il avait lâché son arc pour dégainer le couteau de chasse à sa hanche. L'autre homme se redressa et commença à se retourner, mais avant qu'il ait pu crier ou braquer sa propre arme sur Bernard, celui-ci lui sauta sur le dos et l'écrasa au sol. Amara regarda son mari passer son couteau autour du cou de son adversaire et lui trancher la gorge avec une efficacité brutale.

Bernard maintint l'homme à terre, lui écrasant le visage dans la poussière, jusqu'à ce qu'il cesse de se débattre, au bout d'une trentaine de secondes. Puis il se redressa, lentement, la tête levée, les yeux rivés sur l'endroit où le reste de la patrouille avait disparu. Après avoir laissé passer encore une minute, il se tourna vers Amara et, d'un hochement de tête, lui fit signe d'approcher.

Elle se retourna.

— Sire.

Gaius sortit des bois derrière eux, se déplaçant avec plus de facilité qu'il ne l'avait fait depuis les premiers jours de leur voyage, bien qu'il continue à claudiquer. Il s'approcha de Bernard et, baissant les yeux sur le mort, toucha son arc puissant du bout de son bâton.

— Un Chevalier Flora, dit-il calmement. Comme vous.

— Je n'ai jamais servi comme Chevalier, Sire, répondit Bernard en secouant la tête. Juste centurion dans la cohorte auxiliaire.

Gaius lui jeta un coup d'œil.

— Mmm. Mais, de toute évidence, vous aviez le talent nécessaire.

Bernard haussa les épaules.

— Les Chevaliers de ma légion… me semblaient un peu imbus d'eux-mêmes, Sire. Je n'avais pas envie de passer tout mon temps avec eux.

Amara s'approcha à son tour de son mari, encore un peu choquée par la soudaineté de ce qui venait de se passer. Ce n'était pas la première fois qu'elle était confrontée à la violence, mais elle n'avait encore jamais vu Bernard en faire usage à

l'égard d'un autre homme. Elle savait qu'il avait été soldat autrefois, mais pour une raison ou une autre, elle ne l'avait jamais imaginé en train de tuer de cette manière. L'espace d'un instant, sa conversation oiseuse avec le Premier Duc lui parut follement déplacée – jusqu'à ce qu'elle voit l'expression vaguement écœurée dans ses yeux.

— Ça va ? demanda-t-elle en lui touchant le coude.

Il hocha la tête sans répondre. Puis il regarda son couteau ensanglanté et s'agenouilla pour l'essuyer sur les vêtements de l'homme. Il se releva et dit d'une voix rude :

— Il nous avait entendus. Ou avait perçu notre présence d'une façon ou d'une autre. Je l'ai senti s'arrêter juste à cet endroit.

— Vous n'aviez guère le choix, dans ce cas, fit Gaius avec une grimace. Même s'il ne nous avait pas vus à travers votre voile, il aurait fait une boucle pour revenir en arrière et aurait retrouvé notre trace.

Bernard acquiesça.

— Et la façon dont il suivait la patrouille de loin signifie qu'il espérait nous surprendre au moment où nous repartirions après le passage de celle-ci. (Il leva les yeux vers Amara et soutint très brièvement son regard.) Ils savent que nous sommes là et que nous avons des furies de flore à notre disposition, sinon ils n'auraient pas gaspillé les talents de quelqu'un comme ça pour nous chercher.

— Combien de temps avant qu'ils se rendent compte de son absence ? demanda Amara.

Bernard prit une grande inspiration et hocha la tête d'un air songeur.

— Autant que je peux nous en donner.

Se tournant vers le cadavre, il fouilla rapidement dans ses poches et la petite bourse accrochée à sa ceinture. Il ne garda rien de ce qu'il avait trouvé, secoua la tête puis toucha le sol du bout des doigts en murmurant tout bas. La terre trembla, puis le corps commença à s'enfoncer dedans, comme dans de la boue très molle. En moins d'une minute, il eut complètement disparu, ne laissant qu'une tache ovale de terre nue sur son passage.

À sa demande, Amara et Gaius aidèrent Bernard à étaler dessus des détritus ramassés çà et là puis, leur travail terminé, il examina lui-même le résultat, pour s'assurer qu'ils avaient bien caché l'endroit.

— Bon, dit-il ensuite. Un homme de ce genre, s'il avait trouvé notre piste, pourrait très bien décider de la suivre tout seul pendant un moment. Même si la patrouille remarque son absence dans l'heure, ils ne s'inquiéteront peut-être pas de sa disparition avant la fin de la journée.

Amara hocha la tête.

— Ça se tient. Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

— On accélère le rythme. On avance aussi vite qu'on peut aussi longtemps qu'on peut. Je peux effacer nos traces assez efficacement pendant une heure, peut-être deux. Plus nous serons loin avant d'en laisser de nouveau, plus cela leur prendra longtemps pour retrouver notre piste à l'aide d'un quadrillage de recherche normal.

— Il nous reste encore la plus grande partie du chemin à parcourir. Quelques heures, et même une journée entière, ne suffiront pas. Ils nous rattraperont bien avant que nous arrivions à Kalare.

— Nous n'avons pas besoin d'aller jusqu'à Kalare. Il nous suffit d'atteindre les marais. Personne ne sera capable de suivre notre piste à partir de là. (Bernard leva les yeux vers Gaius.) Nous devons accélérer, Sire.

Gaius hocha la tête d'un air grave.

— Je vais me débrouiller, comte.

Bernard se tourna vers Amara.

— Il faut que je marche derrière vous pour effacer nos traces. Ça va me demander beaucoup de concentration. Tu crois que tu en as assez appris pour maintenir la trajectoire ?

Amara déglutit. Depuis une semaine qu'ils voyageaient, Bernard l'aidait à développer ses compétences de femme de terrain, pendant qu'ils marchaient et le soir lorsqu'ils s'arrêtaient pour camper. Elle n'aurait jamais cru combien il était difficile de marcher droit, dès qu'on se retrouvait entouré d'arbres à des kilomètres à la ronde. Ils se ressemblaient tous. Le soleil, en supposant déjà qu'il faisait beau, était souvent

caché par les frondaisons, et on ne pouvait pas du tout se fier à cette mousse brunâtre qui poussait sur le côté nord des troncs.

En fin de compte, il était davantage question de simple savoir-faire que de furifèvrerie lorsqu'il s'agissait de se diriger sur la terre ferme. Il fallait s'y attendre, supposait-elle. La grande majorité des Aléréens vivaient dans des exploitations à la campagne, et peu d'entre eux possédaient même une fraction du talent dont était doté Bernard dans ne serait-ce qu'une seule forme de furifèvrerie, sans parler de deux. Grâce à sa formation de Curseur, Amara avait l'habitude d'apprendre vite, mais ces leçons avaient surtout servi à lui donner la mesure de tout ce qu'elle ne savait pas.

Elle n'avait guère le choix, cependant. Ils n'étaient que trois, et même si Gaius avait les aptitudes nécessaires, ce dont elle doutait, il aurait déjà assez de mal à tenir le rythme.

— J'ai eu un bon professeur, répondit-elle doucement, en acquiesçant.

Bernard lui fit un petit sourire.

— Très bien. Trouve tes points de référence, et dirigeons-nous un peu plus vers l'est.

Amara prit une grande inspiration et lui rendit son sourire, en espérant que sa nervosité ne s'y reflétait pas trop. Puis elle repéra un arbre derrière elle et un autre devant elle qui s'alignaient dans la direction qu'ils voulaient prendre, et elle passa devant.

Ils réussirent à maintenir un rythme étonnamment rapide pendant une heure. Amara se lançait dans un trot décontracté chaque fois que le terrain était assez plat pour le permettre. Bien que la douleur creuse de plus en plus les traits de Gaius et qu'il ménage toujours sa jambe, il arrivait à la suivre. Bernard les suivait à plusieurs mètres de distance, les yeux rivés sur le sol d'un air concentré, ne regardant que de temps en temps autour de lui.

Après cela, cependant, leur cadence commença à se ralentir, et plus à cause de Bernard que du Premier Duc. Le forestier serrait la mâchoire d'un air obstiné et les suivait d'un pas lourd, traînant les pieds comme un homme chargé d'un énorme fardeau. Gaius remarqua ses difficultés et avertit Amara d'un

froncement de sourcils.

La jeune femme grimaça, tout aussi inquiète que le Premier Duc, mais elle savait ce que dirait Bernard si elle suggérait qu'ils fassent une pause. Elle fit donc un geste de dénégation et continua à avancer aussi rapidement qu'elle le jugeait possible d'après l'état de ses compagnons.

Lorsque les rayons du soleil commencèrent à obliquer fortement en traversant les branches et à prendre la teinte ambrée du couchant, Bernard arrivait tout juste à avancer. Amara entreprit de chercher un endroit à l'abri des regards où ils pourraient se reposer et le trouva dans un large fossé où avait manifestement couru un ruisseau autrefois. Gaius se laissa glisser au fond avec un léger grognement de douleur, mais Bernard tremblait tant d'épuisement que lorsqu'il essaya d'y descendre, il faillit y chuter la tête la première.

Il fut rattrapé de justesse par Amara et, s'asseyant rapidement par terre, adossé au flanc du fossé, il laissa sa tête retomber et s'endormit aussitôt, exténué.

— Combien de kilomètres avons-nous faits, à votre avis ? demanda doucement Gaius, en frottant vigoureusement sa jambe malade.

Amara vit les crispations convulsives du membre pris d'une crampe et grimaça avec empathie.

— Depuis qu'il a commencé à effacer nos traces ? Treize ou quatorze, je dirais. On a bien avancé, vu les circonstances.

Gaius fit la grimace.

— Rien de tel qu'une bonne promenade pour vous rappeler les avantages qu'il y a à savoir voler, hein ?

— Ce n'est pas faux, Sire.

Elle s'approcha de lui, sortit sa gourde de son sac et la lui tendit. Il la prit en la remerciant d'un hochement de tête et but avidement.

— Ce n'était pas exactement ma question, cependant, reprit Gaius. Combien de kilomètres avons-nous faits, en tout ? J'ai été légèrement distrait, pour ma part.

Amara s'installa par terre à côté de lui, pour qu'ils puissent murmurer aussi bas que possible.

— Laissez-moi réfléchir. Cela fait neuf jours que nous

sommes partis, dont un peu plus de sept que nous marchons. (Elle réfléchit à la nature du terrain qu'ils avaient rencontré, additionnant mentalement.) Entre deux cent dix et deux cent vingt kilomètres, Sire, d'après mon estimation.

Gaius exhala bruyamment.

— Je pensais que nous irions beaucoup plus vite, je dois vous l'avouer.

— Nous avons déjà dépassé une partie du terrain le plus difficile. À partir d'ici, le relief devrait considérablement s'adoucir jusqu'à ce que nous atteignions les marais. (Elle se gratta le nez et écarta d'un geste un moucheron bourdonnant.) Disons encore six ou sept jours jusque-là. Puis notre cadence va considérablement ralentir.

Gaius hocha la tête.

— Les cinquante ou soixante derniers kilomètres seront les plus ardus.

— Oui, répondit Amara en jetant un coup d'œil au pied du Premier Duc. (Celui-ci s'en aperçut et haussa un sourcil. La jeune femme sentit le feu lui monter aux joues.) Sans vouloir critiquer, Sire.

— Je doute que vous puissiez le faire plus que je le fais déjà moi-même, répliqua Gaius d'un ton léger. (Ses yeux, cependant, s'assombrirent de plusieurs degrés, et il serra les poings.) Être obligés de se cacher pour échapper à quelques escouades. Courir jusqu'à ce que l'effort manque de tuer le comte. Si nous étions assez près de Kalare, par les Grandes Furies ! je… (Il s'interrompit et secoua sèchement la tête.) Mais ce n'est pas pour tout de suite, n'est-ce pas ?

— Non, Sire, en effet, répondit doucement Amara. Mais nous allons vous y amener.

Gaius garda le silence un long moment. Lorsqu'il reprit la parole, ce fut d'un ton fatigué :

— Oui. Je n'en attends pas moins de vous.

— Sire ? fit Amara en fronçant les sourcils.

Il secoua la tête.

— Ce n'est pas pour tout de suite non plus.

Quelque chose dans son ton inquiéta la jeune femme, dont l'expression perplexe s'accentua.

— Je ne comprends pas.

— C'est ainsi qu'il doit en être pour l'instant, répondit-il en appuyant la tête contre la paroi du fossé. Reposez-vous un moment. Nous devrions essayer de réveiller le comte de Calderon d'ici peu. Pour faire encore quelques kilomètres avant la tombée de la nuit.

— Êtes-vous sûr d'être en état, Sire ?

— Il y a intérêt, comtesse, murmura-t-il, en fermant les yeux. Il y a intérêt.

Chapitre 23

Tavi souffrit le martyre pendant une éternité, priant pour une mort qui le délivrerait de ce supplice sans fin. Les autres se rassemblèrent à son chevet sur le bateau, le veillant dans son agonie.

— Je ne vois pas pourquoi vous en faites tout un drame, dit calmement Demos, avec son ton d'indifférence habituel. Il a le mal de mer. Ça va passer.

Avec un gémissement, Tavi roula sur le flanc et se convulsa. Il n'avait guère que de l'eau tiède dans l'estomac, mais il essaya quand même d'en vomir le plus gros dans le seau. Kitaï le maintint fermement jusqu'à ce que ses haut-le-cœur prennent fin, tout en contemplant le seau, Demos et Tavi lui-même avec un dégoût plus ou moins égal.

Demos regarda le seau puis Tavi en fronçant les sourcils.

— Je m'inquiète pour nos réserves d'eau, cela dit, vu la vitesse à laquelle il les vide. (Il se pencha pour s'adresser à Tavi directement.) Je suppose que ce serait trop vous demander de ravaler tout ça ? Ça nous permettrait d'économiser nos…

L'estomac de Tavi se souleva de nouveau.

Demos soupira et secoua la tête.

— Ça va passer. Tôt ou tard.

— Et si ça ne passe pas ?

Tavi reconnut la voix de sa mère.

— Je ne m'inquiéterais pas, à votre place, répondit Demos. Il est extrêmement rare qu'on en meure.

Il prit poliment congé d'eux d'un hochement de tête et sortit de la cabine au plafond bas.

— Dame Isana ? demanda Kitaï, d'une voix qui parut elle aussi tendue à Tavi. N'y a-t-il rien que vous puissiez faire avec votre aquafèvrerie ?

— Pas sans perturber le travail des sorciers de la *Slive*, intervint doucement Araris.

— Je ne comprends pas.

— Ce sont des aquafèvres, Kitaï, expliqua Ehren, depuis la couchette située au-dessus de celle de Tavi. (Ce dernier entendit le bruissement d'une page que le jeune Curseur tournait.) Tous les vaisseaux qui naviguent en eaux profondes en ont besoin, pour empêcher les léviathans de percevoir notre présence.

— Les léviathans, répéta la jeune Marate. Comme cette créature qui est venue se nourrir d'entrailles et de Canims à l'Élinarc ?

— Celui-là ne faisait que quatorze ou quinze mètres de long. Un bébé, pour leur espèce. Un léviathan adulte, même relativement petit, réduirait ce bateau en miettes.

— Pourquoi ferait-il une telle chose ?

— Parce qu'ils ont un comportement territorial. Ils attaquent tout vaisseau qui passe dans leurs eaux.

— Et ces sorciers empêchent cela ?

— Ils empêchent les léviathans de remarquer le bateau. Bien sûr, si une bonne tempête se lève, parfois ils le repèrent quand même.

Après une pause méditative, il ajouta :

— C'est un peu dangereux, la navigation.

Kitaï fit entendre un grognement agacé.

— Alors pourquoi on ne mouille pas près du rivage, où l'eau est trop peu profonde pour que ces bêtes approchent, afin que la dame puisse tenter une guérison ?

— Non, réussit à grommeler Tavi. Pas de temps… à perdre… à dorloter mon esto…

Il s'interrompit avant de pouvoir terminer et vomit de nouveau.

Kitaï le soutint jusqu'à ce qu'il ait fini puis lui porta une gourde d'eau aux lèvres. Tavi but, bien que cela lui paraisse vain. L'eau allait à peine avoir le temps d'atteindre son estomac avant qu'il rende tout de nouveau. Ses muscles abdominaux surmenés le lançaient douloureusement.

Il releva les yeux et vit que sa mère le regardait, une douce inquiétude sur le visage.

— Peut-être ne devrais-tu pas évoquer ce sujet ici, fit-elle remarquer.

— Tant qu'on ne parle pas trop fort, ça ne devrait pas poser de problème, Exploitante, dit Ehren. Nous sommes en mer. Le sel des embruns rend impossible de travailler avec des furies d'air. Quiconque veut écouter nos conversations devra le faire physiquement.

— Il a raison, intervint Araris d'un ton calme. Et ne fais pas attention au sens de l'humour de Demos. Tant qu'on réussit à faire boire notre capitaine, il s'en sortira. Il finira par s'habituer à la mer.

Kitaï fit entendre un grognement désapprobateur qui frôlait seulement l'impolitesse. Ses manières s'étaient considérablement améliorées depuis qu'elle vivait en Aléra, songea Tavi, mais la fatigue occasionnée par la guérison de son bras, conjuguée au souci qu'elle se faisait pour lui, pesaient de plus en plus lourdement sur elle.

— Quand ? demanda doucement Isana. Nous sommes en mer depuis quatre jours. Combien de temps faudra-t-il encore ?

— Autant qu'il le faudra, répondit patiemment Araris.

Tavi l'entendit se lever et se diriger vers la porte de la cabine. Le *singulare* s'arrêta pour poser une main rassurante sur l'épaule de Kitaï. Lorsque Tavi ouvrit les yeux pour le regarder, Araris lui adressa un de ses rares et brefs sourires.

— Pour ce que cela vaut, j'ai connu un autre homme qui n'avait pas le pied marin, autrefois.

Tavi sentit les coins de sa bouche se contracter, mais ce fut le maximum qu'il réussit à faire pour lui rendre son sourire.

— Je vais aller prendre un peu de repos, maintenant, conclut Araris. Cette nuit, c'est moi qui le veillerai.

Kitaï le fusilla du regard comme si elle s'apprêtait à objecter mais garda le silence. Tavi supposa qu'après quatre jours passés à son chevet sans dormir, les cernes sous ses yeux avaient enfin commencé à avoir raison de sa fierté.

Il passa le reste de la journée à lutter contre la nausée qui lui soulevait l'estomac et à méditer longuement sur l'aspect merveilleusement fugace du suicide. Il s'enfonça dans un sommeil ponctué de rêves étranges et de haut-le-cœur

particulièrement violents. Lorsque le jour commença à baisser, Kitaï était recroquevillée sur le lit à ses pieds, profondément endormie.

Avec l'aide d'Araris, Tavi monta en chancelant sur le pont à la nuit tombée. La plupart des membres d'équipage avaient gagné leur couchette et leur hamac après le coucher du soleil, et il n'en restait que quelques-uns sur le pont. Tavi s'étendit au pied du grand mât où, l'espérait-il, il ressentirait moins le roulis du bateau. Il regarda les étoiles qui commençaient à apparaître dans le ciel dégagé et sombra dans un véritable sommeil pour la première fois depuis des jours.

Lorsqu'il se réveilla, la première chose qu'il remarqua fut une légère mais croissante sensation de faim. La nuit s'était agréablement refroidie, tout en restant belle, et lorsqu'il se redressa, il fut presque étourdi par une surprenante absence de désorientation. Sa nausée avait presque entièrement disparu. Il se leva lentement et s'étira.

— Essaie de concentrer ton regard sur les étoiles, ou sinon sur l'horizon, dit une voix douce d'un côté du bateau. Ça peut aider, parfois.

Tavi traversa le pont à pas feutrés pour aller s'accouder au bastingage à côté d'Araris. Le *singulare* avait les yeux rivés sur l'eau, au loin, et Tavi se contenta de rester à côté de lui en silence pendant un long moment. Les flots se précipitaient à la rencontre du navire dans un murmure constant et se teintaient de traînées luminescentes dans son sillage. Tavi tourna le visage vers le vent et, en s'efforçant de faire abstraction de ses abdominaux douloureux, savoura l'absence de nausée.

Araris rompit le silence.

— Est-ce que tu lui as parlé ?

— Pas vraiment. Le temps a manqué.

— Elle t'aime. De tout son cœur.

— Je sais, répondit calmement Tavi. Mais…

— Ça ne rend pas les choses plus faciles à accepter, suggéra Araris.

Tavi hocha la tête.

— Tu comprends pourquoi nous avons agi comme nous l'avons fait ? continua le *singulare*.

Tavi acquiesça de nouveau.

— Ça ne rend pas les choses plus faciles à accepter non plus.

Araris reporta son regard sur les flots. Puis il s'écarta du bastingage et s'éloigna d'un pas feutré. Lorsqu'il revint, il tendit à Tavi un morceau plat et rectangulaire de ce qui ressemblait à du pain très dur.

— Biscuit de mer, expliqua-t-il. C'est bon pour les estomacs fragiles.

Tavi le remercia d'un signe de tête et mordit dans un coin du biscuit. Il avait déjà cassé des pierres moins dures que ça, mais à force de persévérance, il réussit à en détacher quelques miettes dures comme du caillou, qui se ramollirent dans sa bouche à mesure qu'il mastiquait. Elles avaient un peu un goût de rassis, mais son estomac commença rapidement à s'apaiser.

Entre deux bouchées, Tavi demanda :

— Comment était-il ?

Araris tourna la tête vers lui dans l'obscurité. Tavi ne vit rien de son expression, seulement un scintillement dans ses yeux. Le *singulare* l'observa quelque temps puis tourna de nouveau le visage vers la mer.

— Arrogant, finit-il par répondre. Impatient. Soupe au lait. (Ses dents étincelèrent dans le noir.) Et compatissant. Intelligent. Généreux. Intrépide. (Il soupira.) Un peu trop.

Tavi garda le silence, en attendant la suite.

— Septimus n'était jamais satisfait des choses comme elles l'étaient. Où qu'il aille, quoi qu'il fasse, il essayait toujours de laisser derrière lui un monde meilleur que celui qu'il y avait trouvé. Lorsqu'il voyait une injustice, il travaillait à la réparer. Lorsqu'il rencontrait des victimes, il leur offrait du secours – puis il les vengeait. Lorsqu'il plantait ses crocs dans une dispute, il ne lâchait jamais prise avant de l'avoir remportée ou qu'elle prenne fin toute seule. Je ne l'ai jamais vu être désagréable avec un enfant, frapper un chien ou éperonner son cheval.

» Lorsqu'il se battait, c'était comme un orage partant en guerre, et je n'ai jamais vu meilleur que lui à l'épée. Nous aurions pris une lance dans le cœur pour lui – nous, ses *singulares*. Nous pensions tous qu'il ferait un formidable Premier Duc. Aussi formidable que Gaius Primus. Ce fut l'un

des premiers Citoyens à dénoncer publiquement l'esclavage, tu sais.

Tavi secoua la tête.

— Je ne savais pas.

— Il avait développé l'habitude de se faire de ses ennemis des alliés, poursuivit Araris. Tu aurais dû voir les altercations qu'il avait avec Antillus Raucus à l'Académie ; mais ils ont fini amis. Il avait… une sorte de grâce. Il savait faire baisser les yeux à un homme sans le dépouiller de sa fierté. S'il avait vécu, il aurait été…

Il s'interrompit, la gorge serrée, puis s'éclaircit la voix et reprit :

— Tout aurait été différent.

— Si, fit Tavi.

Le mot était bien plus chargé d'émotions qu'il n'aurait dû l'être : d'amertume, de regret, de tristesse.

Araris garda les yeux rivés sur l'océan.

— Et il aimait ta mère plus que l'air et la lumière. Il a bravé les ordres directs de son père en l'épousant. Gaius avait d'autres projets de mariage pour lui.

— Tu… (Tavi s'éclaircit la voix.) Tu crois qu'il aurait fait… un bon père ?

— Il t'aurait aimé, répondit aussitôt Araris. (Il fronça les sourcils.) Mais…

— Il aurait été trop occupé à rendre le monde meilleur ?

Araris garda longuement le silence.

— Peut-être, répondit-il enfin avec une certaine réticence. Les Grandes Furies savent qu'il y avait assez de distance entre son propre père et lui. Mais peut-être pas. Il n'y a guère mieux qu'un enfant pour faire changer un homme.

Il tendit une gourde à Tavi, qui l'accepta. C'était encore de l'eau tiède, mais au moins avait-il l'impression qu'elle allait rester dans son estomac, cette fois.

— Est-ce que tu as un peu songé à ce que nous faisons ? reprit Araris.

Tavi se renfrogna.

— Bien sûr.

Araris secoua la tête.

— Je sais que tu as un plan. Tu as réfléchi à ce que nous allons faire, et comment. Tu as pensé à ce que ça peut nous apporter, et ce que ça peut nous faire perdre. Mais je me demande si tu as vraiment examiné tes raisons pour le faire.

Tavi sentit un éclair d'incertitude le traverser, suivi de près par la colère. Il ravala les deux avec une autre gorgée d'eau et répondit :

— Ça va sauver des vies.

— Peut-être, acquiesça Araris. Mais… je me demande si tu as le droit de faire ce choix.

— J'en parlerais bien à Gaius, mais pour une raison ou une autre, il est impossible à joindre. J'ai déjà essayé de le contacter avec ma pièce. Ehren aussi.

— D'après ce que tu m'as dit, tu lui as déjà suggéré de chercher une solution diplomatique. Et sa réponse a été un refus catégorique.

— C'était avant qu'il connaisse tous les détails.

— Ce qui te donne le droit de prendre des décisions politiques aux répercussions monumentales ? La légalité de tes actes mise à part, ce que tu tentes d'accomplir va être très mal vu par beaucoup de gens, même si tu réussis sur toute la ligne.

Tavi soupira.

— Tu penses que j'outrepasse mon autorité de Curseur.

— Je ne le pense pas, je le sais, répliqua Araris. La question que je me pose, c'est si tu outrepasses ta… nouvelle autorité.

— Quelle différence cela fait-il ?

— Ton droit à cette autorité est fondé sur celle qui procède des lois et des principes de la justice, expliqua Araris d'un ton calme et sérieux. Si la première chose que tu fais en endossant ton nouveau rôle est de cracher sur ces lois, ces principes, tu sapes ta propre position. Tu mines par là les bases éthiques desquelles ton autorité est censée découler.

Tavi s'entendit émettre un petit rire.

— Crois-le ou non, j'ai déjà pensé à tout ça.

Araris pencha la tête pour l'écouter attentivement.

— Ce que j'ai appris de Nasaug, tout comme les possibilités qui en découlent, est manifestement une information d'une importance capitale. Elle aurait probablement une grande

influence sur le raisonnement de Gaius – certainement assez pour lui faire reconsidérer sa décision antérieure. Tu es d'accord ?

Araris fit un hochement de tête.

Tavi se tourna pour le regarder en face.

— Mais il a disparu. Je ne sais pas où il est, ni ce qu'il fait, mais en ce qui concerne cette affaire, il n'est pas en état de décider quoi que ce soit. Normalement, dans un cas semblable, nous consulterions la personne juste en dessous dans la hiérarchie – et cette personne prendrait la décision.

Araris fit entendre un petit claquement de langue sceptique.

— C'est… un peu fragile, comme fondement.

Tavi esquissa un sourire.

— Je sais, répondit-il calmement. Mais… si je dois devenir ce que je suis censé devenir, cela signifie que j'ai une responsabilité envers ce royaume et son peuple. Et si je ne fais rien, ça va être un véritable cauchemar. (Il posa une main sur l'épaule d'Araris.) Tu me demandes comment je peux justifier de faire cela ? La vraie question, c'est comment je peux justifier de ne *rien* faire ?

Le *singulare* le dévisagea un moment en silence puis secoua la tête avec un grognement amusé.

Ils se tournèrent de nouveau vers l'océan, et Tavi demanda :

— J'ai besoin de ton aide. Sois franc avec moi. Es-tu opposé à ce projet ?

— J'étais opposé à l'idée que tu agisses précipitamment sans être sûr de tes propres motivations. Ton père était un homme bien, mais il avait tendance à trop se fier à son instinct. À agir sans réfléchir. Il se reposait sur sa puissance pour le sauver de toute difficulté susceptible de survenir.

— Ce n'est pas vraiment un problème qui se pose avec moi, murmura Tavi.

Araris rit doucement.

— Non. Tu es plus fort que lui. (Il resta un moment songeur.) Et probablement plus dangereux.

Tavi ne savait guère que répondre à ça. Il retomba dans le silence pendant quelques minutes puis demanda :

— À ton avis, franchement. A-t-on une chance de réussir ?

— Je ne vois pas comment c'est possible, répondit Araris

sans hésitation.

Tavi poussa un grognement et se mordilla la lèvre.

Araris soupira et reprit d'un ton réticent :

— Mais ça ne t'a jamais vraiment arrêté, n'est-ce pas ?

Tavi éclata d'un rire bref et vit le *singulare* sourire.

— Tu devrais dormir un peu, dit Araris. Tu vas en avoir besoin. Demain, entraînement.

— Entraînement ?

Araris Valérien hocha la tête.

— Tu as des bases à l'épée. Tu es prêt à recevoir une formation sérieuse.

Tavi cligna des yeux. Il s'était jusqu'alors considéré… eh bien, comme plutôt doué avec une lame.

— Tu crois vraiment que c'est nécessaire ?

Araris éclata de rire.

— Ton père me posait la même question.

— Et qu'est-ce que tu lui répondais ?

— Comme vous voulez, monsieur. (Le sourire du *singulare* s'effaça.) Et il s'est fait tuer. Alors demain, tu t'entraînes, et chaque jour après ça. Jusqu'à ce que je sois satisfait.

— C'est-à-dire quand ?

— Quand tu pourras me battre. (Araris salua Tavi et lui indiqua la cabine d'un signe de tête.) Allez vous reposer, monsieur.

Chapitre 24

Isana regarda Tavi percuter violemment de son dos nu la cloison de la cabine de la *Slive* pour la neuvième fois en une demi-heure. Le jeune homme retomba sur ses pieds en respirant avec difficulté, mais sans cesser de faire tournoyer son épée, parant et repoussant deux coups de taille, et déviant d'une glissade un coup d'estoc que son adversaire lui portait en se fendant. Il ne fut pas assez rapide, cependant, et un chapelet de perles écarlates vint souligner l'une de ses côtes.

Isana grimaça, plus à cause de l'éclair de frustration et de dépit qu'elle sentit émaner de Tavi que par empathie pour sa douleur. La blessure était bénigne, et elle pourrait la refermer sans difficulté après l'entraînement. Il n'y aurait pas la moindre cicatrice. Araris n'aurait jamais rien infligé de plus sérieux à aucun de ses élèves, et surtout pas à celui-ci.

Le choc avait coupé le souffle à Tavi, et cela se vit dans le faible cri qu'il poussa avant de se lancer dans une furieuse série de contre-attaques. Araris para chacune de ses bottes, apparemment de justesse, puis fit un bizarre mouvement circulaire du poignet. L'épée de Tavi lui échappa brusquement de la main et tomba sur le pont.

Sans perdre une seconde, le jeune homme se rapprocha vivement d'Araris et l'attrapa par le bras dont il tenait son épée. Il lui heurta durement la pommette de son propre front et lui assena un violent coup de poing dans les côtes avec un autre hurlement. Isana se crispa brusquement, se relevant à moitié, en percevant la vague de rage qui émanait de son fils.

Araris absorba les coups comme une enclume : ils ne firent que s'abattre sur lui, sans paraître lui faire le moindre effet. De sa main libre, il saisit le poignet dont Tavi tenait le sien puis tourna sur lui-même, changeant de pied d'appui dans un petit

mouvement oscillant. Perdant soudain l'équilibre, Tavi se retourna comme une crêpe, guidé dans sa chute par Araris. Il heurta le pont en bois assez durement pour arracher une nouvelle grimace à Isana ; mais, elle en était certaine, le choc aurait pu être bien pire.

Assommé, Tavi resta allongé sur le pont à cligner des yeux, le regard tourné vers les voiles et le ciel. Les marins, dont la plupart avaient observé leurs exercices, firent entendre un concert d'acclamations, de huées et de conseils, accompagnés d'une bonne dose de rires.

— Maîtrise-toi, dit Araris d'une voix ferme. (Il n'était même pas haletant.) Tu es un combattant agressif de nature, mais la colère n'est pas ton amie dans un combat comme celui-là. Tu dois rester concentré, garder l'esprit alerte. Sers-toi de ta rage. Ne la laisse pas se servir de toi.

Il rengaina son épée et tendit la main à Tavi pour l'aider à se relever. Le jeune homme le regarda d'un œil noir pendant un moment puis secoua la tête et accepta son aide.

— C'était quoi, cette clé de poignet ? demanda-t-il d'une voix sifflante. Je ne l'avais encore jamais vue.

— Elle est assez simple, répondit Araris. Mais tu as eu ta dose pour aujourd'hui. Je te la montrerai demain, si tu veux.

— Ça va. Montre-moi tout de suite.

Araris le contempla avec une moue pensive puis sourit brusquement.

— Comme tu veux. Va boire un coup, et on se fera une dernière reprise. Si tu arrives à garder ton sang-froid, je te montrerai la clé et sa riposte.

Tavi ramassa son épée sur le pont, salua Araris et la rengaina. Puis il s'approcha du baril d'eau à côté duquel Isana était assise sur un petit tabouret pliant. Il lui sourit puis plongea un gobelet en bois dans l'eau, le vida d'un trait, et se resservit. Depuis deux jours qu'il avait commencé à se remettre du mal de mer, il avait retrouvé ses couleurs et mangeait comme quatre aux repas, malgré la qualité plutôt douteuse de la nourriture qu'offrait le cuisinier de la *Slive*.

Tavi et Araris s'entraînaient torse nu, apparemment pour éviter au jeune homme de voir toutes ses chemises taillées en

pièces et tachées de sang. Isana évitait soigneusement de dévorer le *singulare* des yeux. Elle n'aurait pas pensé qu'un homme de son âge pouvait être si athlétique, sans aquafèvrerie ; mais il était presque aussi mince que Tavi, avec des muscles noueux, plats et durs. Bien sûr, il avait passé toutes ces années à travailler dans la forge de l'exploitation, et un soir, tard, elle l'avait vu s'y entraîner à la lueur des tisons mourants, maniant une barre de fer en guise d'épée.

Araris avait retrouvé son assurance et sa force ; il n'était plus l'homme brisé qu'il était devenu après la mort de Septimus, et le voir ainsi était à la fois extrêmement agréable et plus qu'un peu distrayant. Le désir de caresser ces muscles était tel qu'elle en avait presque les doigts qui la démangeaient. Elle préféra se remettre à son ouvrage de couture, le reprisage d'un des pantalons de Kitaï, où ses yeux comme ses doigts auraient moins de mal à se conduire convenablement.

— Veux-tu que je te referme ça ? demanda-t-elle doucement à Tavi. Je n'aurai pas besoin d'une cuve pour une blessure si légère.

Tavi lui jeta un coup d'œil, et un complexe petit nuage d'émotions flotta autour de lui une seconde. Puis il secoua la tête et les refoula jusqu'à ce qu'Isana ne perçoive plus qu'un vague mécontentement.

— Non merci, répondit-il. Ça ne saigne plus. (Les mots sortirent de sa bouche sur un ton un peu sec, et il lui jeta un petit regard coupable avant de lui adresser un sourire à moitié forcé.) Mais au train où je vais, j'aurais peut-être besoin que tu raccommodes ma fierté.

Ehren sortit de la cabine juste à temps pour dire, en indiquant la mer d'un geste ample :

— Je ne pense pas qu'il y aura assez d'eau pour ça.

Tavi haussa un sourcil.

— Pourquoi ne viens-tu pas t'entraîner avec nous avant de redire ça, petit homme ?

Ehren l'arrêta humblement de la main.

— Merci, mais non. Je sais à peine quel bout de l'épée je suis censé tenir. Je ne me permettrais pas de ralentir le cours supérieur.

Il transforma son geste en une petite parodie de salut d'escrime et se dirigea d'un pas vif vers l'arrière du bateau, probablement pour parler une fois de plus avec le capitaine.

— Je connais un petit gars agaçant qui va se retrouver jeté à la flotte, un de ses jours, lança Tavi après lui.

Puis il secoua la tête avec un sourire et rejoignit Araris. Isana les observa entre deux points. Elle en savait à peine assez sur l'escrime pour pouvoir regarder, mais il lui sembla que Tavi se mouvait plus lentement, mais plus sûrement. Elle sentit un éclair de satisfaction émaner d'Araris alors que le jeune homme parait une demi-douzaine d'attaques rapides.

Soudain, la voix de Kitaï retentit depuis les gréements au-dessus d'eux.

— Des voiles ! s'écria-t-elle. Droit devant !

Les hommes interrompirent leur travail. Un frisson d'appréhension traversa l'air, effleurant Isana comme une toile d'araignée glacée. Aussitôt, Demos commença à lancer des ordres d'une voix brusque et grimpa vivement dans les gréements, en passant entre les cordages avec l'agilité d'un écureuil. Isana le regarda atteindre le nid-de-pie, où Kitaï lui montra quelque chose du doigt. Demos leva les mains en un geste qu'Isana avait souvent vu des aérifèvres effectuer pour agrandir leur vision de différents objets.

Le capitaine garda un instant les yeux rivés sur l'horizon. Puis il redescendit en se balançant de cordage en cordage, avant de se laisser tomber sur les trois derniers mètres qui le séparaient du pont. Là, il lança une nouvelle série d'ordres, et le bateau tangua brusquement sur la droite. Des matelots se précipitèrent pour rectifier la position des voiles, tandis que Demos allait et venait, hurlant des termes si obscurs et si déroutants pour Isana qu'il aurait aussi bien pu parler une autre langue.

Une fois ce premier flot d'ordres tari, elle se leva et s'approcha calmement de lui.

— Capitaine, dit-elle, que se passe-t-il ?

Elle remarqua que Tavi et Ehren s'étaient rapprochés pour entendre la réponse de Demos.

— C'est le *Mactis*, là-bas, expliqua-t-il d'un ton calme. Le

vaisseau de Gallus le Rouge. (Il fixa du regard le miroitement d'une voile blanche au loin.) J'ai ordonné un changement de trajectoire. Maintenant, on va voir ce qu'il fait.

— Patron ! lança un homme au gouvernail. Il change de direction pour nous couper la route.

— Par tous les Corbeaux ! fit Demos avec un soupir. Madame, je vous recommande, à vous et aux vôtres, de rentrer dans votre cabine et d'y rester.

— Pourquoi ? demanda Isana. Que se passe-t-il ?

— Le capitaine du *Mactis* se prend pour un pirate. L'imbécile a l'intention de nous prendre par abordage.

Isana écarquilla les yeux.

— Oh !

— Peut-il nous rattraper, capitaine ? demanda Tavi.

Demos hocha brièvement la tête.

— C'est probable. Il a plutôt bien choisi sa position. Le vent nous pousse vers lui, il est porté par un bon courant, et il connaît son affaire. Mais si on arrive à avancer encore de quelques lieues, il rebroussera peut-être chemin.

— Pourquoi ferait-il cela ? demanda Ehren.

— Parce que je me dirige vers la Ruée.

Ehren se figea et regarda Demos en clignant des yeux.

— Quoi ?

Tavi fronça les sourcils et demanda d'un ton complètement différent :

— Quoi ?

— La Ruée des léviathans, lui expliqua Ehren. (Il s'humecta les lèvres avec nervosité.) C'est une partie de l'océan où, euh…

— Des léviathans. J'ai compris.

— Pas exactement, précisa Demos d'un ton où s'entendait presque de l'ennui. C'est là où les jeunes mâles qui ne se sont pas encore approprié un territoire tendent à se rassembler.

— Oh ! Et qu'est-ce qu'ils y font ?

— Ce que fait tout groupe de jeunes mâles. Ils se battent sans raison valable. Ils chargent de part et d'autre, à l'aveuglette, à toute vitesse, juste pour le plaisir.

— Et ils réduisent les bateaux en miettes, ajouta Ehren d'une toute petite voix.

Demos confirma d'un grognement et se retourna vers le bastingage.

— Mes sorciers sont meilleurs que les siens. Voyons s'il est prêt à tenter le sort aujourd'hui.

— Capitaine, dit Tavi, je ne voudrais pas vous offenser, mais avez-vous songé à… eh bien, à l'affronter ?

— Non, répondit Demos. Le *Mactis* fait deux fois la taille de la *Slive*, et Gallus transporte des spadassins supplémentaires, par-dessus le marché. Une cote de trois contre un, ça ne me suffit pas.

— On a quelques lames assez compétentes nous-mêmes, rétorqua Tavi.

Demos le regarda et éclata d'un rire bref et dur.

— Gamin, tu te débrouilles bien. Mais il y a une grosse différence entre s'entraîner avec un maître d'armes familial et verser le sang sur un pont qui roule.

— Il a raison, intervint calmement Araris, en arrivant derrière Tavi. Il vaut mieux éviter cet affrontement.

Demos détourna les yeux de Tavi pour le regarder.

— Vous avez déjà combattu en mer ?

— Oui, répondit Araris sans donner plus de détails.

Demos hocha la tête.

— Écoute ton professeur, gamin. Et mettez-vous à l'aise. Il va bien se passer une ou deux heures avant qu'on puisse régler cette affaire, d'une manière ou d'une autre. Excusez-moi. Je dois aller m'assurer que mes sorciers ne sont pas de nouveau ivres.

Il se dirigea d'un pas alerte vers l'escalier qui menait à la cale et le descendit souplement.

— C'était une blague, n'est-ce pas ? demanda Ehren. Ce qu'il a dit sur ses aquafèvres ?

Isana fronça les sourcils. Elle sentait une angoisse croissante déferler du jeune Curseur. Celui-ci, les bras croisés, tapait nerveusement du pied sur le pont.

Tavi prit lui aussi note de l'inquiétude de son ami.

— Qu'est-ce qui te met dans cet état ?

— Si tu avais déjà eu l'occasion de voir… (Ehren s'humecta les lèvres.) Je vais aller jeter un coup d'œil dans la malle du

maître d'équipage. Il doit bien avoir quelque chose à boire. Tu en veux ?

Tavi se rembrunit.

— Non, ça ira, merci.

Ehren hocha sèchement la tête et jeta un coup d'œil à Araris et Isana.

— Monsieur ? Madame ?

Ils refusèrent poliment, et Ehren s'éloigna précipitamment, le visage assez pâle.

Tavi le regarda partir avec une expression soucieuse, puis il s'approcha du bastingage. Il garda un moment les yeux rivés sur l'horizon, s'interrompant de temps à autre pour aller et venir le long du parapet. Au bout d'une trentaine de minutes, il s'approcha d'Isana à grands pas et la regarda en fronçant les sourcils.

— Comment peux-tu rester là à coudre ? lui demanda-t-il.

Isana ne releva pas les yeux de son ouvrage.

— Y a-t-il autre chose que je devrais faire ?

Tavi croisa les bras d'un air contrarié.

— Le capitaine a dit que tu ferais mieux de regagner la cabine.

— Le conseil valait pour nous tous. Mais je ne te vois pas obtempérer.

Tavi la regarda en se renfrognant.

— Eh bien. Il vaudrait mieux que je reste sur le pont.

— Pour que quelqu'un trébuche sur toi ? (Isana fit un réel effort pour ne pas sourire mais sentit les coins de sa bouche se redresser malgré tout.) Ou peut-être crois-tu que ton épée va être utile pour tailler les voiles. Ou repousser les léviathans.

Tavi poussa un soupir exaspéré.

— Elle sera au moins aussi utile que ton aiguille.

Isana posa son travail de couture et regarda son fils droit dans les yeux.

— Il va s'écouler des heures avant qu'il se passe quoi que ce soit, et c'est une belle journée. À en juger par le niveau d'anxiété qui émane des membres d'équipage et d'Ehren, ils s'attendent à être broyés par un léviathan et entraînés dans les profondeurs de l'océan. À défaut, nous pouvons nous préparer à une lutte

désespérée contre une bande de pirates qui nous sont trois fois supérieurs en nombre. (Elle se remit à sa tâche.) Dans un cas comme dans l'autre, la lumière sera loin d'être idéale pour coudre. Aussi je crois que je vais rester assise ici sur le pont et profiter du soleil tant que je le peux, si ça ne te dérange pas.

Tavi la dévisagea, et elle perçut assez nettement sa stupeur.

Elle lui accorda un petit sourire.

— Je sais que tu t'inquiètes pour moi. Et je sais combien tu as toujours détesté que tant de choses échappent complètement à ton contrôle. C'est le cas ici. Le nier n'y changera rien.

Il la contempla longuement, les sourcils froncés, et sa nervosité impatiente laissa place à une introspection pensive. Isana avait toujours été quelque peu intimidée par la capacité de son fils à se concentrer sur tout sujet qui occupait son esprit. Il pouvait investir une énergie mentale et une volonté extraordinaires dans la moindre tâche. Cela devait être assez inconfortable, pour le moins, de focaliser sur soi une attention si soutenue.

Il finit par soupirer et s'assit sur le pont à côté du tabouret de sa mère, les épaules appuyées à la cloison derrière eux. Il baissa la voix.

— Si j'avais…

— La furifèvrerie nécessaire, oui, je sais, acheva-t-elle d'une voix douce. Ça n'a pas réglé les problèmes du Premier Duc. Même si tu l'avais, tu te retrouverais simplement confronté à toutes sortes d'autres situations incontrôlables.

Tavi garda le silence un moment puis reprit :

— Mais je pourrais te protéger.

— Peut-être. Mais peut-être pas. Si la vie abondait en certitudes, cela se saurait.

Tavi acquiesça en grimaçant.

— Je me disais seulement que je serais plus tranquille si tu étais à l'intérieur.

Isana fit un nœud, invoqua Rill dans un de ses ongles pour l'aiguiser et coupa soigneusement le fil. Puis elle glissa l'aiguille dans ce qui restait de la bobine et secoua doucement la main pour décrisper ses doigts endoloris, tandis que son ongle reprenait sa forme normale.

— Si tu crois vraiment que c'est la meilleure chose à faire, peut-être devrais-tu essayer de nous montrer l'exemple.

Tavi la regarda d'un air perplexe.

Elle éclata de rire. Elle ne put pas s'en empêcher. Puis elle se pencha pour lui déposer un baiser dans les cheveux. Il avait beau avoir tant grandi, tant appris, tant changé, elle voyait encore en lui le nouveau-né, le bambin, l'enfant espiègle, tous partie intégrante de l'homme qu'il était en train de devenir.

— Réfléchis, dit-elle. Si Gaius était à ta place…

— Comme s'il pouvait un jour se retrouver sans furies, fit Tavi avec un grognement railleur.

— Mais si c'était le cas, insista Isana en cherchant son regard. Réfléchis. Comment son escorte réagirait-elle à son comportement, hein ? S'il restait à ruminer au bastingage et arpentait le pont comme un thanatodon affamé, hargneux et lançant des ordres sans queue ni tête.

Tavi la regarda d'un air renfrogné. Il ouvrit la bouche pour répondre, s'arrêta, puis haussa les épaules.

— Si je me trouvais avec lui ? Je me ferais du souci.

— Exactement. En manifestant ainsi ses émotions, il calmerait peut-être sa propre anxiété ; mais il le ferait au détriment des autres. Est-ce là le genre de personne que tu veux être ?

Tavi prit de nouveau un air perplexe. Il ne répondit pas.

— Maintenant, réfléchis, continua Isana. Si s'enfermer dans la cabine des passagers était réellement la ligne de conduite la plus sage à adopter, te précipiterais-tu pour le faire si Gaius semblait déterminé à rester sur le pont, malgré la futilité de ce geste ?

— Probablement pas.

Isana acquiesça.

— C'est parce que Gaius n'est pas seulement un vieux serpent manipulateur, mais aussi un meneur. Il agit, les autres suivent. (Elle jeta un regard autour d'elle.) Et ils te suivent toi aussi.

Tavi plissa le front d'un air interrogateur.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ceux qui nous accompagnent. Et même une grande partie

des matelots. Ils savent voir l'intelligence, la compétence, l'assurance. Ils ont plus de respect pour toi – et ton évaluation de la situation – que pour un autre.

Tavi se mordilla la lèvre inférieure et murmura :

— Je les effraie.

Isana ne vit pas la nécessité de lui confirmer ce qu'il venait enfin de comprendre.

— Si Gaius pensait que ses gens étaient tous plus en sécurité dans la cabine, que penses-tu qu'il ferait ?

Tavi hocha lentement la tête.

— Il irait aussi. Pour leur donner une chance de protester. Préserver leur amour-propre. Les aider à garder le moral. S'il pensait que c'était la meilleure chose à faire.

Isana plongea la main dans le sac de vêtements posé sur le pont à côté d'elle et en sortit un des pantalons d'Ehren – tous déchirés, et si maladroitement raccommodés que le résultat était sans doute pire que l'accroc d'origine.

— Eh bien, dit-elle, il serait peut-être judicieux de ta part de te préparer. Quelle est la meilleure chose à faire, d'après *toi* ?

Son fils secoua la tête.

— C'est une question que je me pose souvent, ces derniers temps.

Le moment était venu. Isana se raidit, réprimant un autre frémissement de panique instinctif. Tavi n'avait pas besoin de ça maintenant.

— Ah bon ? dit-elle.

— C'est beaucoup.

— Oui.

— C'est énorme.

Isana hocha la tête.

— Oh ! oui.

— J'ai peur, chuchota Tavi.

Isana ferma les yeux. Il y avait dans sa voix d'homme une douloureuse frayeur enfantine, et elle eut le cœur serré de l'entendre, de la sentir.

— Le problème, expliqua-t-il doucement, c'est que je ne fais pas ce choix juste pour moi. Si je ne suis pas tué aujourd'hui, ou lorsque nous arriverons à la capitale, ou lors des combats qui

suivent, ou à l'issue du procès après les combats, alors… mes actes affecteront beaucoup de gens.

— Ce ne sera pas exactement un phénomène nouveau, par rapport à ces dernières années, fit-elle remarquer.

— Mais là, c'est différent. C'est plus.

— Vraiment ?

Tavi leva la tête vers elle, scrutant son regard de ses yeux verts dont l'éclat était rehaussé par la teinte brun foncé des bordages du bateau.

— Et si je n'y arrive pas ? demanda-t-il à voix basse. Si je n'en suis pas capable ?

— Tavi, tu n'as jamais eu besoin de…

— Je ne te parle pas de furifèvrerie, l'interrompit-il calmement, d'un ton ferme. Je te parle de moi.

Il se pencha plus près et chuchota :

— Tu crois que je pourrais le faire ? Prendre… prendre sa place ?

Isana sentit son cœur battre douloureusement. Elle reposa le pantalon. La peur lui hurlait de répondre à son fils que non. Qu'il ne pouvait absolument pas prendre part à la folie qui tenait lieu de gouvernement en Aléra et en sortir vivant. Qu'il allait rater tout ce qu'il allait entreprendre et causer souffrances et chagrin à des milliers et des milliers de personnes.

Mais au lieu de cela, elle prit sa main dans les siennes.

— Je fais des cauchemars à ce sujet depuis que tu es tout petit, répondit-elle doucement. Chaque fois que tu faisais quelque chose qui… attirait l'attention de la Couronne, chaque fois que tu te mettais en danger pour quelqu'un d'autre, c'était comme si on me plantait un couteau dans le cœur. J'étais certaine que si tu continuais ainsi, les ennemis de ton père te verraient. Te reconnaîtraient. Te tueraient. C'est tout ce que j'arrivais à voir.

Elle chercha son regard.

— Mais je ne voyais pas ce que j'avais juste sous les yeux. (Elle serra fortement sa main, et son ton devint farouche.) Tu as prouvé, encore et encore, que tu es son fils. *Son* fils. Ne laisse jamais personne te dire le contraire.

Il la dévisagea, les yeux écarquillés. Puis il hocha brièvement

la tête et redressa le menton.

— Merci.

— Par les Grandes Furies ! ne me remercie pas pour ça, dit-elle doucement. Je déteste cette situation. J'en déteste chaque aspect.

— Me soutiendras-tu ?

Elle se pencha pour le prendre dans ses bras, le serrant contre elle aussi fort qu'elle le put, et chuchota :

— Je te salue, Gaius Octavien.

Chapitre 25

Tavi se tenait tout à l'avant du bateau, où il ne risquait pas de gêner les marins qui travaillaient d'arrache-pied pour obtenir de la *Slive* jusqu'à la dernière once de rapidité qu'elle pouvait leur donner. Le vaisseau fendait les flots en rebondissant, traversant de temps en temps un nuage d'embruns salés. Il sentit la présence de Kitaï une seconde avant d'entendre le bruit discret de ses pieds nus sur le pont derrière lui. Elle s'approcha de lui, appuya nonchalamment son flanc contre le sien et suivit la direction de son regard.

Là, à bâbord, visible même depuis le pont à présent, se trouvait la forme reconnaissable d'un autre bateau, aux voiles étincelantes de blancheur dans le soleil de l'après-midi, lancé sur une trajectoire qui convergeait lentement mais sûrement vers la leur.

— Ils vont nous rattraper, constata calmement Kitaï.

— Il semblerait que oui, répondit Tavi. L'équipage commence à s'inquiéter. Ils ne vont pas tarder à commencer à affûter leurs couteaux.

Kitaï hocha la tête.

— Je le sens aussi.

Elle se tut un moment puis reprit :

— Est-ce que ces pirates attaquent toujours si loin au large ? Je trouve que c'est s'imposer bien du tracas pour chercher querelle. Nous aurions pu les affronter sur les quais et régler cette histoire là-bas. Et profiter ainsi tranquillement de la traversée.

— Cela aurait été bien plus raisonnable, convint Tavi. Mais j'ai peur que ce ne soit pas des gens très raisonnables.

— Non. Ce sont des Aléréens.

Kitaï secoua la tête, et Tavi se rendit soudain compte que

l'étincelle de bonne humeur qui pétillait habituellement dans son regard lorsqu'elle faisait ce genre de remarque était absente.

— *Chala*, il y a quelque chose qu'il faut que tu voies.

Tavi hocha la tête et la suivit jusqu'à un escalier étroit qui conduisait à la cale faiblement éclairée du bateau. De l'intérieur, celui-ci ressemblait à n'importe quel bâtiment en bois grossier, sauf par les contours étranges de ses murs extérieurs et son plafond bas. Ils traversèrent ce qui ressemblait à un cellier, rempli de caisses et de barils de nourriture, ainsi qu'un petit atelier où étaient entreposés différents outils de menuiserie et du bois de charpente, manifestement prévu pour les réparations. Au-delà, les portes s'ouvraient sur la cale à marchandises.

Celle-ci était humide, sentait le renfermé et n'avait pour tout éclairage que deux petites lampes-furies. Les membrures du vaisseau grinçaient et gémissaient autour d'eux. Kitaï traversa d'un pas souple l'espace presque entièrement vide pour atteindre la partie la plus avancée du bateau, juste en dessous de l'endroit où se tenait Tavi quelques instants plus tôt.

Là, le plancher qui recouvrait le fond de la cale s'ouvrait, dévoilant la courbe de la coque du bateau ; un espace de la taille de deux grandes baignoires, rempli apparemment d'eau de mer. Deux hommes y étaient agenouillés, torse nu, leur longue chevelure étrangement coiffée en des dizaines et des dizaines de minuscules tresses. Ils avaient la peau marquée de motifs abstraits tracés à l'encre noire, formant des spirales et des volutes. Les yeux fermés et les mains à plat dans l'eau, les doigts écartés, ils maintenaient à voix basse un marmonnement incessant. Leur peau était fripée, et ils tremblaient de froid.

— Les sorciers, murmura Tavi.

— Non, dit Kitaï. Pas eux.

Tavi lui jeta un regard interrogateur.

— J'ai demandé à Demos de me montrer ces sorciers, expliqua-t-elle. (Elle s'approcha d'un endroit plongé dans l'ombre.) C'est à ce moment-là que j'ai remarqué ça.

Tavi la suivit, en plissant les yeux. Il était difficile de distinguer quoi que ce soit dans l'obscurité, mais sa vision nocturne s'était sensiblement améliorée depuis que le lien entre

Kitaï et lui s'était formé. Elle attendit patiemment, en silence, que ses yeux s'accoutument à la faible luminosité et qu'il voie ce qu'elle voulait lui montrer.

Des chaînes.

Quatre lourds anneaux étaient fixés dans le flanc du bateau, espacés d'environ trente centimètres les uns des autres, et à environ un mètre vingt du plancher. De chacun pendaient deux paires de menottes épaisses, impossibles à briser sans l'aide d'une furie de terre ; et quiconque en était prisonnier était forcément, dans ce bateau, cerné de bois et privé de tout contact avec la terre.

La coque du vaisseau et le plancher en dessous des anneaux étaient couverts de taches, et Tavi fut heureux de ne pas les distinguer nettement. Une légère odeur persistait dans l'air, sous celle de renfermé du bateau lui-même : la puanteur des déjections humaines – et du sang. Celui-ci, formant des taches sombres sur les menottes, était aisément repérable.

— Demos est un marchand d'esclaves, dit calmement Kitaï.

Tavi recula avant de prendre une grande inspiration.

— Ce n'est pas rare, dans cette région du monde. La plupart des capitaines ont transporté des esclaves à un moment ou à un autre.

Kitaï tendit la main vers une des chaînes pour faire courir ses doigts le long des maillons.

— Et ça ne te dérange pas plus que ça ?

— Ça ne me plaît pas, mais les hommes comme Demos choisissent les boulots qu'ils acceptent de faire.

Kitaï lui jeta un regard assez dur.

— Ce n'est pas ce que je veux dire, Aléréen. Ça ne te dérange pas de savoir que ceci (elle repoussa violemment la chaîne contre la paroi) n'est pas rare ?

Tavi la dévisagea d'un air effaré un moment.

— Kitaï…

Elle se tourna de nouveau vers lui, le regard dur.

— Tu m'as dit que Nasaug vous avait qualifiés de monstres. Mais mon peuple dirait la même chose s'il savait que vous traitez les vôtres ainsi.

— Tout le monde ne le fait pas.

— Mais tout le monde laisse faire, répondit-elle d'un ton dur. (Elle s'approcha de lui jusqu'à ce qu'il puisse distinguer ses traits dans l'obscurité.) Est-ce que toi aussi tu es comme ça, Aléréen ?

Il soutint son regard vert et dur comme l'agate et sentit son indignation comme la chaleur d'un feu sur son visage. Il ouvrit la bouche pour répondre mais s'interrompit. Son instinct lui soufflait que rien de ce qu'il pourrait dire ne répondrait à sa question.

À la place, il ferma les yeux et laissa tomber sa main sur la poignée de son épée. Il ouvrit ses perceptions et sentit la force de l'acier, son énergie latente partiellement modelée par le marteau d'un forgeron de la légion. Il fit pénétrer ses sens dans l'arme, en respirant régulièrement, tirant ses pensées au clair et puisant parallèlement dans l'énergie de son épée, lui donnant forme, alignant sa matière et renforçant son tranchant.

Puis il rouvrit les yeux, s'avança, dégaina et abattit son arme en un grand coup de taille immédiatement suivi de son revers. Il y eut une gerbe d'étincelles, un crissement de métal, et les chaînes tombèrent au sol avec fracas, l'extrémité de leurs maillons tranchés rougeoyant de chaleur.

Tavi rengaina son arme d'un geste sûr et souple puis se tourna vers Kitaï.

La jeune Marate leva le menton, les yeux étincelants. Elle hocha la tête, assez profondément pour que le geste soit presque un salut.

Tavi le lui rendit sans la quitter du regard.

— Ça, dit-elle, c'est mon Aléréen.

En relevant les yeux, Tavi s'aperçut que les deux sorciers s'étaient retournés et les dévisageaient.

— Si le capitaine Demos a des questions, fit-il calmement, dites-lui de voir ça avec moi.

Les sorciers se regardèrent rapidement puis acquiescèrent à l'unisson.

Soudain, une puissante vague d'émotions leur parvint du dessus, un mélange soudain de panique brusquement accentuée, de peur et de colère qui déferla sur Tavi et faillit lui faire perdre l'équilibre. Il tendit instinctivement la main vers

Kitaï, rencontra son épaule et s'y retint pour garder l'équilibre, tandis qu'elle-même, frissonnante, tendait les bras pour s'appuyer contre son torse.

Les sorciers laissèrent échapper de discrets gémissements de détresse et s'accroupirent encore plus dans l'eau. Ils reprirent leurs marmonnements, mais plus fort cette fois, plus vite, presque avec affolement.

Sur le pont au-dessus de leur tête, un cri déchirant retentit.

Tavi fit volte-face et regagna l'escalier en courant, suivi de près par Kitaï. Il ne tira pas son épée de son fourreau – le résultat ne serait pas beau à voir s'il perdait l'équilibre à cause du roulis et s'empalait sur sa propre lame. En débouchant sur le pont, il découvrit une activité frénétique : les marins couraient en tous sens sous les ordres hurlés par leurs officiers. Tous se déplaçaient accroupis et se ruaient d'abri en abri en jetant des regards éperdus à bâbord.

— Attention ! lança Araris. (Il avait le dos collé au grand mât à tribord.) Les pirates ont un Chevalier Flora. Et un bon, par tous les Corbeaux !

Tavi hocha la tête et plongea sur le côté, mettant la solide paroi en bois de la cabine entre lui et le *Mactis* qui approchait. Il jeta un rapide coup d'œil circulaire sur le pont et demanda :

— Où est-elle ?

Il y eut un autre hurlement, cette fois dans les gréements, et un homme en tomba comme une pierre pour atterrir sur le pont à trois mètres d'eux. Une flèche lui avait transpercé la gorge, sa pointe ensanglantée ressortant sur le côté. Les hanches et un bras anormalement tordus, il fit entendre quelques gargouillements désespérés en se convulsant faiblement, tandis que son sang formait une mare sur le plancher.

Araris dégaina son épée, les mâchoires serrées de colère.

— Pas à l'intérieur. Elle doit être à l'avant.

La porte de la cabine s'ouvrit et Ehren passa sa tête blonde par l'entrebâillement pour jeter un regard ensommeillé aux alentours.

— Quoi ? Que se passe-t-il ?

Il y eut un sifflement, un craquement, et une autre flèche transperça la porte, juste au-dessus de la clenche et si près de la

main d'Ehren qu'elle effleura la peau nue de son poignet.

Le jeune Curseur l'examina avec des yeux de chouette.

— Ah, dit-il, avant de refermer la porte.

Tavi jeta un coup d'œil au projectile et reconnut de nouveau son empennage caractéristique.

— Par les Corbeaux ! gronda-t-il. Iris Œil de Faucon. Navaris et le reste des brutes d'Arnos sont sur ce bateau.

Un autre cri retentit dans les gréements, mais au moins personne ne s'écrasa sur le pont.

Derrière Tavi, Kitaï pencha la tête pour regarder à bâbord.

— Quatre cents mètres au moins. Cette archère est plutôt douée.

Tavi appela Araris et lui rapporta ce qu'il avait vu. Le *singulare* lâcha un juron virulent.

— Comment ont-ils fait pour nous rattraper ?

— Ils doivent avoir fait appel aux Chevaliers Aeris d'Arnos, répondit Tavi. Il est possible qu'ils aient découvert le nom de notre bateau, et il n'est probablement pas trop difficile de deviner où nous nous rendons. Ils nous ont dépassés et ont remonté la côte jusqu'à ce qu'ils trouvent un capitaine qui accepte de nous intercepter.

— Ça va compliquer les choses, fit Araris. Restez ici. Je vais chercher Isana.

— Nous y allons tous ensemble, répliqua Tavi.

Sans laisser au *singulare* le temps de protester, il s'élança en avant, traversant rapidement le pont. Il jeta un bref coup d'œil à bâbord et aperçut le *Mactis* toutes voiles dehors. À cette distance, il pouvait voir l'équipage en mouvement sur le pont, mais il ne distinguait aucun détail. Il y avait là au moins une bonne nouvelle. Cela signifiait que la florifèvre d'Arnos ne pouvait pas choisir ses cibles. Elle visait des mouvements et des silhouettes, mais aucun homme en particulier.

Tavi continua à avancer aussi vite que possible, en position accroupie, parfaitement conscient d'avoir l'air plus ridicule qu'il ne l'était probablement approprié pour un Princeps d'Aléra. Une flèche passa à un ou deux mètres de lui. L'une des plumes de son empennage devait s'être détachée et avoir fait dévier le tir, car elle fit entendre un étrange bourdonnement en passant à

côté de lui.

Il se fit encore plus petit et encore plus rapide. Aux Corbeaux, la dignité ! Il était tout à fait disposé à vivre avec ce genre d'humiliation, surtout considérant que sans il risquait de mourir. Le *Mactis* se rapprochait inéluctablement.

Ils atteignirent la proue et y trouvèrent Isana, accroupie derrière les bordages. Tavi se précipita pour se jeter à côté d'elle, suivi de près par Araris et Kitaï.

Isana tressaillit en l'entendant toucher le sol, mais lorsqu'elle se retourna pour le regarder, il sentit une vague de soulagement déferler en elle, immédiatement remplacée quelques secondes plus tard par un regain d'angoisse.

— Tu n'as rien ? demanda-t-elle.

— Ça va, répondit-il. On a un problème.

— Grandes Furies, non ! fit Isana d'un ton ironique, en haussant un de ses sourcils noirs.

— Les Chevaliers d'Arnos sont sur ce bateau, expliqua Araris, les lèvres pincées.

Isana se raidit.

— Je vois. Pouvons-nous leur échapper ?

Araris s'accroupit et leva la tête un moment pour regarder par-dessus le bastingage, avant de se remettre à couvert.

— Je ne m'y connais pas trop en navigation, mais ça m'étonnerait.

— Leur capitaine ne va pas faire demi-tour parce que nous nous dirigeons vers la Ruée des léviathans, dit Tavi d'un ton sinistre. Navaris ne le laisserait pas faire.

— On va devoir se battre, alors, dit Isana. Est-ce qu'on a des chances de l'emporter ?

Tavi jeta un coup d'œil à Araris.

Celui-ci fit un geste de dénégation.

— Pas s'ils nous surpassent autant en nombre que Demos le croit. Navaris est extrêmement douée. Je serai obligé de me concentrer entièrement sur elle.

— Si nous ne pouvons ni fuir ni combattre, que pouvons-nous faire d'autre ? demanda Isana.

— Trouver un moyen de changer la donne, répondit Tavi.

Il se redressa pour jeter un coup d'œil furtif au vaisseau

ennemi puis regarda rapidement l'océan devant eux. Il était en train de se rebaisser lorsqu'il se figea, les yeux écarquillés.

En avant du bateau, les flots relativement calmes se brisaient sur des rochers couleur d'ardoise qui s'élevaient deux mètres, deux mètres cinquante au-dessus de l'eau. Il y en avait peut-être une vingtaine, chacun assez gros pour enfoncer la coque de la *Slive* comme le couvercle d'un tonneau de bière si le vaisseau entrait en collision avec.

— Capitaine ! hurla Tavi. Rochers ! Capitaine Demos ! Rochers droit devant !

Une partie de l'équipage entendit son cri et le relaya jusqu'à l'autre bout du bateau. Quelques secondes plus tard, Demos arriva, courant accroupi comme l'avait fait Tavi, mais d'un pas beaucoup plus rapide et assuré que lui.

— Demos ! reprit le jeune homme. Rochers !

Le capitaine fronça les sourcils et s'avança en se redressant pour regarder.

— Scipion ? lança la voix d'Ehren quelque part à l'arrière du bateau. Où es-tu ?

— À la proue ! répondit Tavi. Ramène-toi et…

Demos l'interrompit brutalement en lui couvrant la bouche de sa main calleuse.

— Silence, dit le capitaine, d'un ton et d'un air où rien ne perçait.

Il poussa deux sifflements perçants, et le bruit des matelots qui parlaient et s'interpellaient cessa brusquement.

Tavi repoussa la main de Demos, les yeux rivés sur lui, et demanda à voix basse :

— Pourquoi ?

— Parce que ce ne sont pas des rochers, répondit calmement le marin. Ce sont des léviathans.

Chapitre 26

— Grandes Furies ! souffla Isana.

Demos, comme Tavi, était capable de cacher ses émotions ; ou alors il n'en ressentait peut-être simplement pas de très intenses. En tout cas, Isana n'avait pratiquement rien pu discerner de son état d'esprit à aucun moment de la traversée.

Mais en cet instant, il émanait de lui une peur froide et soigneusement contenue.

Il garda les yeux rivés sur l'eau quelques secondes de plus puis fit un signal en agitant le bras. La membrure de la *Slive* craqua, et le vaisseau changea légèrement de cap.

— Est-ce qu'on va réussir à passer ? demanda Tavi.

— Peut-être, répondit Demos, si on reste silencieux. À cette heure-là, ils remontent vers les eaux chaudes de la surface pour faire la sieste. Tant que personne ne se met à hurler (il jeta un regard appuyé à Tavi) et que nous ne réveillons pas l'un d'entre eux en lui rentrant dedans, les sorciers devraient nous permettre de passer en toute discrétion.

Tavi plissa les yeux et le front d'un air pensif.

— Et si on n'avait pas les sorciers ?

Demos haussa les épaules.

— On le regretterait. Pas longtemps.

Tavi hocha la tête, en regardant rapidement autour de lui. Isana, qui l'observait, vit un sourire carnassier apparaître soudain sur ses lèvres, accompagné d'une bouffée d'excitation.

Kitaï, qui avait le dos tourné, occupée à surveiller tour à tour le vaisseau ennemi et les léviathans, fit brusquement volte-face, et Isana fut surprise par son expression : un sourire identique à celui de Tavi comme ses yeux verts l'étaient à ceux du jeune homme.

— Ça me plaît, Aléréen, dit la Marate. Fais-le.

Tavi hocha la tête et se tourna vers Isana.

— Je vais avoir besoin de ton aide.

Isana le regarda d'un air interrogateur puis hocha brièvement la tête.

— Pour faire quoi ?

Son fils regarda le *Mactis* du coin de l'œil, d'un air dur.

— Changer la donne.

* * *

Demos finit d'attacher les sangles d'un lourd harnais en toile autour de la taille d'Isana.

— Trop serré ? demanda-t-il.

— Je n'en ai aucune idée, répondit Isana.

— Tant que vous pouvez respirer, ça devrait aller, grommela le capitaine. (Il lui montra une corde nouée à un mousqueton puis passa celui-ci dans un anneau fixé au harnais et tira fermement dessus.) Dans ces eaux-là, vous ne pouvez voir qu'à environ trois mètres devant vous. N'oubliez pas que le *Mactis* est en mouvement, donc vous ne devez pas seulement vous diriger vers lui. Vous devez viser un point en avant sur sa trajectoire.

Isana hocha la tête.

— Je saurai trouver le bateau. Ce n'est pas ce qui m'inquiète.

Elle se pencha au coin de la cabine pour regarder furtivement le vaisseau ennemi, désormais à moins de deux cents mètres d'eux.

Demos attacha une deuxième corde à un autre anneau.

— Faites attention à vous trouver à trois mètres de profondeur au moins lorsque vous l'atteindrez, la mit-il en garde. Si cette archère vous voit arriver, vous ferez l'expérience de la pêche à l'arc du point de vue du poisson. Passez sous le bateau pour atteindre l'autre côté avant de refaire surface. Croyez-moi, toute leur attention sera concentrée sur nous.

— Pourquoi est-ce que j'ai l'impression que ce n'est pas la première fois que vous faites ce genre de choses, capitaine ?

— Je n'ai jamais eu l'occasion de les mettre à exécution, bien sûr, mais j'ai pris un certain nombre de dispositions dans

l'hypothèse où j'aurais un jour à travailler avec un client qui souhaiterait voir sa cargaison chargée ou déchargée sans déranger un douanier ou un capitaine de port. (Il vérifia que les cordes étaient solidement nouées.) C'est dans cet esprit de prévoyance que j'ai fait faire ces harnais pour mes sorciers. Même si, je dois l'admettre, ils remorquent habituellement des marchandises, pas des personnes.

La porte de la cabine s'ouvrit et Tavi, Kitaï, Araris et Ehren en sortirent au pas de course. Araris avait son épée à la main et, à l'instant où il tournait au coin de la cabine, la lame étincela dans le soleil couchant et brisa une autre flèche. L'archère ennemie n'avait pas ralenti la cadence, et ses tirs n'avaient fait que gagner en précision à mesure que la distance diminuait. Une dizaine de matelots gisaient désormais, blessés ou morts.

— Ça ne peut pas être quelqu'un d'autre ? demanda Ehren.

— On a besoin d'un florifèvre, Ehren, répliqua Tavi. C'est toi.

— Ça va être exactement comme la fois où tu nous as aidés à nous échapper de cet entrepôt, dit Kitaï.

— Sauf que là, il y a des léviathans ! bredouilla le jeune Curseur.

— Silence ! chuchotèrent plusieurs personnes.

— En fait, votre vrai problème, c'est les requins, murmura Demos d'un ton pragmatique. Il y en a toujours des dizaines qui traînent autour des léviathans, et nous allons bientôt commencer à passer au milieu.

Ehren blêmit.

— Allons, Ehren, fit Kitaï. (Elle ôta sa tunique et ses chaussures sans la moindre gêne.) Sois un homme.

Le jeune Curseur cligna des yeux et, les joues empourprées, détourna la tête en toussotant.

— Oh ! par tous les Corbeaux ! (Il jeta un regard noir à Tavi.) Pourquoi est-ce que je te laisse toujours m'embarquer dans ce genre d'entreprises ?

— Tu dois aimer ça.

— Je dois être idiot, répliqua Ehren. (Mais il entreprit lui aussi de se déshabiller, imité par Tavi et Araris.) Laisse-moi récapituler. On se tient aux cordes. L'Exploitante nous traîne jusque là-bas sous l'eau. Je creuse un trou dans la coque, et

nous éliminons leurs sorciers. Puis nous revenons vite fait ici et nous filons pendant que les léviathans les dévorent.

— Oui.

— Combien de temps allons-nous passer sous l'eau ? demanda calmement Araris.

— C'est la première fois que je fais ça, répondit Isana. Si j'étais seule, ça me prendrait environ trente secondes de couvrir cette distance. Peut-être un peu plus.

— Prévoyez deux fois ça, intervint Demos en détachant les yeux de Kitaï. Au moins. (Il fit précautionneusement descendre une corde par-dessus le bastingage.) Vous n'allez pas vous déshabiller, madame ? Cette robe va vous ajouter un certain poids dans l'eau.

Isana le regarda en haussant un sourcil.

— Je vous assure, capitaine, que cela ne me ralentira pas.

— Ah ! fit-il en hochant la tête. Essayez de ne pas faire d'éclaboussures en vous immergeant.

Isana s'approcha du bastingage et regarda la mer en dessous d'eux. Elle n'avait jamais nagé dedans, et encore moins pratiqué la furifèvrerie par l'intermédiaire de l'eau salée. Elle avait entendu dire que c'était, concrètement, presque pareil que de travailler avec de l'eau douce. « Presque » ne semblait guère un terme rassurant, sachant que ses talents d'aquafèvre étaient la seule chose qui les séparait d'une variété de morts plus violentes et désagréables les unes que les autres.

L'espace d'un instant, elle sentit ses mains commencer à trembler. Qu'est-ce qui lui était passé par la tête, par toutes les Furies ? Elle n'était ni Chevalier, ni soldat, ni mercenaire, elle n'avait aucune raison de se jeter ainsi dans une mer pleine de dangers dans l'unique intention d'assassiner deux hommes qu'elle n'avait jamais vus et qui ne lui avaient jamais fait de mal. Elle était Exploitante et avait l'habitude de gérer une ferme ; et depuis qu'elle occupait cette position, elle avait passé la moitié de son temps à voyager d'un bout à l'autre du royaume pour une raison ou une autre. Qu'est-ce qui pouvait bien lui laisser croire qu'elle était capable de faire quelque chose de ce genre ?

Elle se reprit avant que toute l'angoisse et l'appréhension croissante qui l'entouraient la rendent incapable d'articuler une

pensée. Elle prit une grande inspiration, invoqua Rill et se laissa glisser dans la mer, tout en ouvrant les flots sous elle afin d'y entrer sans un ondoiement ou presque, ni le moindre clapotement.

Elle resta sous l'eau un moment, en utilisant son lien avec sa furie pour déployer ses perceptions autour d'elle. La mer était plus chaude qu'elle s'y était attendue, et la poussée de l'eau y était plus forte que dans les ruisseaux et les lacs glacés de chez elle. Elle ferma les yeux un moment, en se concentrant sur les flots autour d'elle, et sentit immédiatement la présence des furies qui travaillaient pour les sorciers de la *Slive*. C'était un charme extrêmement complexe, qui demandait une énergie énorme pour permettre à la coque du bateau de fendre les flots en douceur tout en apaisant ceux-ci quelques mètres seulement après son passage. Isana ne savait absolument pas si elle en aurait été capable ; elle n'aurait certainement pas pu le faire pendant très longtemps. Les sorciers, eux, maintenaient leur effort à longueur de journée. C'était une forme de furifèvrerie réservée à des spécialistes, donc, quelque chose qu'il fallait du temps pour pratiquer et maîtriser.

C'était probablement la raison pour laquelle les sorciers restaient si isolés du reste de l'équipage : tout là-bas dans les profondeurs de la cale, aussi près de l'eau et aussi loin que possible de la distraction que représentaient les émotions de leurs camarades.

Isana inspira lentement et sentit Rill filtrer l'eau. L'air avait légèrement goût de minéraux, comme les sources chaudes de la vallée de Calderon, mais elle respira sans difficulté particulière. Elle s'élança en avant par la force de la pensée puis fit un arc de cercle pour revenir vers la *Slive*. C'était quelque peu intimidant, toute cette eau autour d'elle. Les lacs et les rivières dans lesquels elle avait nagé n'avaient jamais été assez vastes pour qu'elle ne puisse en percevoir les rives ni le fond. Ici, dans la mer, l'eau s'étendait dans toutes les directions, aussi loin que les sens d'Isana lui permettaient de le sentir, infinie étendue d'un bleu houleux autour d'elle, infinie étendue de noir froid comme une tombe au-dessous.

Soudain, un mouvement agita l'eau, remontant derrière

Isana, et elle s'écarta juste à temps pour voir une forme aux lignes pures et lisses de plus de trois mètres de long passer à l'endroit qu'elle venait de quitter. Elle aperçut un œil sombre et vitreux, et une gueule hérissée de dents. Puis le requin la dépassa et disparut avec grâce dans les eaux troubles, dans le silence le plus complet.

Elle prit un moment pour déployer posément ses perceptions, afin d'être au moins prévenue un peu plus tôt si un autre de ses congénères tentait la même approche, et elle s'efforça de ralentir les battements de son cœur qui palpitait follement. Puis elle remonta à la surface à côté du bateau.

Araris était à mi-hauteur de la corde, penché dans le vide, le visage crispé d'anxiété. Elle croisa son regard et essaya de lui sourire.

— Est-ce que ça va ? murmura-t-il.

Elle porta un doigt à ses lèvres tout en acquiesçant et lui fit signe de la rejoindre. Araris se retourna et se laissa descendre en s'aidant des deux mains le long de ce qui restait de corde, les muscles de son dos et de ses épaules saillant sous l'effort. Il continua ainsi même lorsque ses pieds touchèrent l'eau et se laissa glisser dedans lentement et en silence.

Le reste de leur groupe descendit de la même façon – sauf Ehren, dont la prise se desserra à mi-chemin de la corde. Mais Isana était parée à cette éventualité, et Rill prête à le recevoir : une forme vaguement humaine émergea des flots pour l'attraper et le déposer sans le moindre bruit dans l'eau.

— Bien, murmura Tavi. (Il s'approcha d'Isana en nageant sur place et attrapa une des cordes attachées à son harnais.) Tout le monde s'accroche. Il faut qu'on se dépêche.

Isana se tourna vers le vaisseau ennemi tandis que la *Slive* poursuivait sa course, et les autres s'approchèrent à la nage des cordes qui flottaient entre deux eaux. Cela leur prit plus longtemps qu'elle l'aurait pensé, et elle perçut de façon vague et intermittente la présence d'au moins deux autres requins qui tournaient en rond à quinze ou vingt mètres d'eux.

— Bien, allons-y, murmura Tavi.

Elle sentit son fils lui toucher l'épaule et y exercer une légère pression. La peur qu'il ressentait se révéla à elle par ce contact,

mais aussi un sentiment d'exultation presque impatiente.

Par les Grandes Furies ! le garçon *s'amusait*.

— Prenez une grande inspiration, tout le monde, dit-elle.

Elle attendit une seconde puis se tourna vers le *Mactis* qui s'éloignait, invoqua Rill et plongea.

Elle remarqua immédiatement combien il lui était plus difficile de bouger. Un coup d'œil par-dessus son épaule lui permit de voir que ses quatre compagnons tenaient la corde à deux mains et, ainsi dénudés jusqu'à la ceinture, accrochaient l'eau le moins possible. Et pourtant, le poids et la force d'inertie supplémentaires qu'ils représentaient étaient considérables.

Isana serra les dents. À ce rythme, il lui faudrait encore plus de temps que Demos l'avait estimé pour atteindre le *Mactis*, et les autres ne partageaient pas sa capacité à respirer sous l'eau. Refaire surface trop près de l'ennemi serait du suicide, et s'ils s'arrêtaient pour en discuter, le bateau risquait de trop s'éloigner pour qu'elle parvienne à le rattraper.

Elle n'avait pas d'autre solution. Elle ferma les yeux et redoubla d'efforts, déployant une part plus importante de l'attention de sa furie autour de ses compagnons pour qu'ils fendent les flots plus efficacement. Lentement, ils commencèrent à prendre de la vitesse. La sensation de son lien avec Rill devint quelque chose de tangible, une pression sur ses tempes, et elle se concentra entièrement sur sa tâche.

Elle faillit ne pas le remarquer, mais l'avertissement soudain de Rill la fit dévier brusquement pour éviter une masse énorme et sombre. Elle en suivit les contours, sans ralentir sa course. La surface de l'objet était étrange, rocailleuse, couverte de bernaches et de filaments épars d'algues vert foncé. Cela faisait déjà quelques secondes qu'ils le longeaient lorsque Isana finit par comprendre qu'ils se trouvaient à portée de bras d'un léviathan.

Son cœur fit un bond dans sa poitrine, retomba au fond de son estomac et se mit à battre la chamade. La créature était énorme. Elle s'étendait littéralement à perte de vue dans toutes les directions. Ils étaient en train de longer ce qui, supposait-elle, pouvait être une queue : une longue colonne de chair et de peau, hérissée en son centre d'énormes écailles osseuses. Loin

devant elle, Isana aperçut une sorte de protubérance, puis ils passèrent par-dessus ce qui était peut-être une nageoire, plus large que la *Slive*, et dont l'extrémité était invisible dans l'eau trouble.

Ils longèrent ensuite plusieurs rangs de ce qui ressemblait à des tranchées, ou peut-être des sillons particulièrement larges dans un champ. Les côtes. C'étaient ses *côtes*. Une pulsation sourde et pesante dans l'eau exerçait une pression rythmée contre le corps d'Isana, et elle se rendit compte qu'elle pouvait *sentir* le battement du gigantesque cœur de l'animal.

Ils continuèrent leur route, longeant une deuxième nageoire, puis une autre colonne de chair qui devait être le cou du léviathan. Vue dans son ensemble, la bête devait donc ressembler à une sorte de tortue allongée sans carapace.

Enfin, la tête de la créature apparut. Son crâne était presque aussi gros que l'énorme grange de pierre du domaine d'Isana – une bâtisse qui pouvait accueillir deux cents animaux de toutes espèces, l'équipement de la ferme et les réserves de nourriture. Lui aussi faisait penser à une tortue, avec son bec aux bords irréguliers. Chacun des yeux, de grands globes noirs et vitreux aux paupières presque complètement closes, faisait la taille d'une petite maison.

De sa gueule pendaient des morceaux de ce qu'Isana supposa être de la chair pâle. Du blanc de baleine, peut-être ? Alors même qu'elle regardait, un bout de la taille d'un char à bœufs tomba avec une grâce lente d'entre ses dents, rapidement pris d'assaut par une véritable nuée de petits poissons, lesquels s'éparpillèrent presque aussitôt pour laisser place à une dizaine de requins. Rill avertit Isana de la présence de plusieurs autres non loin mais hors de vue dans l'obscurité, qui se précipitaient tous vers cette provende gratuite. Isana sentit son pouls s'accélérer et s'efforça d'accroître encore leur vitesse, en cherchant désespérément à éviter de tenter les requins affamés avec ses compagnons, accrochés au bout de leur corde comme des appâts au bout d'un fil de pêche.

Elle jeta un coup d'œil derrière elle en sentant un des prédateurs commencer à s'approcher d'un peu trop près et vit Tavi qui dévorait le léviathan des yeux, avec une expression non

déguisée de curiosité et de jubilation. Il la vit se retourner et tourna les yeux vers elle. Il montra le léviathan du doigt et son sourire se fit encore plus large, si franc et si éclatant qu'elle se surprit à le lui rendre.

Par contraste, Ehren, agrippé derrière Tavi, pressait le front contre la corde et serrait les paupières. Isana ne put s'empêcher de songer que le jeune Curseur faisait preuve d'une parfaite dose de bon sens.

L'attitude de Tavi, cela dit, était compréhensible. Certes, cette entreprise était dangereuse ; mais ils se seraient mis en danger quoi qu'ils fassent. Et combien de personnes en Aléra pouvaient se vanter d'avoir vu quelque chose de si impressionnant ? Septimus aurait eu exactement la même expression sur le visage.

Ce qui, se rendit compte Isana, avait de l'importance. Cela lui apprenait quelque chose sur lui, en tant qu'homme. Le père de Septimus lui avait toujours recommandé de se montrer prudent, avisé, et de consacrer toute son attention et tous ses efforts à gouverner le royaume. Dans l'une de ses lettres à son fils qu'Isana avait lues, Gaius avait assimilé le pouvoir à une question pratique de survie. La survie, pour le Premier Duc, était pratiquement indissociable du devoir.

Septimus avait calmement, gentiment contredit son père sur le sujet, mais jusqu'à cet instant, Isana n'avait jamais vraiment compris la simple vérité de ce qu'il voulait dire.

« Survivre » et « vivre » étaient deux choses différentes.

Septimus avait accompagné ses hommes au combat, malgré les risques inexcusables que cela posait pour sa personne. Il avait parcouru le royaume *incognito*, pour faire l'expérience de la vie à l'extérieur d'Aléra Impéria. C'était, en fait, lors d'une de ces virées anonymes qu'Isana l'avait rencontré. Une cuisinière en colère s'en était prise à sa petite sœur pour avoir cassé une assiette, et Isana l'avait durement giflée et repoussée pour l'écarter d'Alia. Elle avait tenu tête à la cuisinière furieuse jusqu'à ce que celle-ci s'éloigne d'un pas furibond en marmonnant. Puis Isana avait aidé Alia à se relever et toutes deux étaient reparties avec au moins un peu de dignité.

Un homme qu'elle n'avait jamais vu auparavant l'avait

approchée avec une simple offre d'embauche, et Isana l'avait volontiers acceptée. N'importe quel endroit aurait été mieux que cette arrière-cuisine.

Elle n'avait aucune idée, à l'époque, qu'Alia et elle venaient d'entrer au service des officiers supérieurs de la légion, des *singulares* de Septimus, et du Princeps lui-même.

C'était après cela qu'ils avaient commencé à se parler. Qu'ils étaient tombés amoureux l'un de l'autre – et qu'ils s'étaient mariés, par amour et non par intérêt politique.

Survivre ne suffisait pas. Il fallait vivre.

Septimus ne l'avait jamais exprimé verbalement ; il l'avait simplement *vécu*.

Il avait été farouchement déterminé à vivre. À tel point que cela lui avait valu la mort.

Vivre était une occupation dangereuse, et souvent douloureuse ; mais c'était la source d'une telle joie, d'une telle beauté, de choses qu'on n'aurait jamais vues autrement, jamais ressenties, jamais connues. Le risque d'éprouver souffrance et chagrin faisait partie de la vie. Il donnait plus de sens à tout le reste : la beauté était plus pure, plus éclatante, le plaisir plus intense et complet, le rire plus profond et satisfaisant ; et le contentement plus parfait, plus paisible.

D'une certaine manière, elle avait trahi Septimus dans la façon dont elle avait traité Tavi après la mort de son père. Elle n'avait pensé qu'à protéger le garçon, à lui imposer la simple survie. Combien d'autres choses Tavi aurait-il pu voir, faire, apprendre, si elle avait fait un choix différent ? Dans quelle mesure sa propre vie aurait-elle changé ? En réduisant l'existence de Tavi à une question de survie, elle l'avait protégé de certaines souffrances mais l'avait exposé à d'autres et l'avait privé de ce qu'il aurait pu avoir ; et en faisant cela, s'en était privée elle-même.

Le passé était le passé. Rien ne pouvait changer ce qui avait déjà été. Revenir dessus, en laisser les blessures s'infecter, se complaire dans les regrets n'était juste qu'une autre façon, plus lente, de mourir. Les vivants allaient de l'avant.

Les vivants.

Isana sentit les battements éperdus de son cœur et se rendit

compte qu'il ne palpitait pas exclusivement de peur. Un sentiment de joie, d'exultation y jouait également un rôle. Elle se sentait plus vivante, là dans ces eaux troubles remplies de dangers, que toutes ces années depuis la mort de Septimus.

Elle aurait été folle de prendre vraiment *plaisir* à cette mission.

Mais elle aurait également menti si elle en avait nié l'attrait.

La pression sur ses tempes s'accrut brusquement puis disparut d'un coup. Isana n'aurait su dire exactement ce qui s'était passé, mais elle et son groupe se mirent soudain à filer comme l'éclair à travers les flots, plus vite que n'importe quel requin, et la présence de Rill s'amplifia. Les sens d'Isana se développèrent, explosèrent, se faisant si intenses que, l'espace d'un moment, elle crut que l'océan tout entier était brusquement devenu aussi limpide que l'eau d'une source de sa vallée natale.

Elle pouvait sentir la présence lourde et somnolente des léviathans (au nombre de vingt-trois, très exactement) et le tournoiement incessant et borné des requins (trois cents, à une dizaine près). Elle guida ses compagnons le long de la queue d'un autre léviathan, notant au passage les crustacés aux couleurs vives qui rampaient parmi les bernaches et les écailles puis repéra le *Mactis* derrière lui et fonça en avant, passant sous le vaisseau ennemi. Ils remontèrent de l'autre côté, et Isana veilla à ce qu'ils refassent surface dans le silence le plus complet.

Les autres s'efforcèrent de ne pas respirer trop bruyamment, mais ils haletaient quand même après ce long trajet sous l'eau. Isana se maintint à hauteur du *Mactis*, juste en bordure du charme d'eau qui dissimulait la présence du bateau aux léviathans endormis. Le charme d'eau des sorciers du *Mactis*, remarqua Isana, était bien plus mince que celui de leurs homologues à bord de la *Slive*. Leur travail n'était pas moins complexe, mais ils tenaient beaucoup moins compte des turbulences de l'océan – probablement parce que leur vaisseau était beaucoup plus gros que celui du capitaine Demos, déplaçait donc davantage d'eau et leur rendait la tâche de le cacher considérablement plus difficile.

— Ehren, chuchota Tavi d'une voix rauque. Fais-nous un trou.

Le jeune Curseur déglutit et battit des pieds pour s'approcher du bateau. Il lâcha la corde d'Isana et planta immédiatement un de ses couteaux dans la coque. Il s'y agrippa, traîné dans l'eau par le vaisseau, posa sa main libre sur les bordages et ferma les yeux.

Isana déploya ses sens vers le bateau et fut de nouveau surprise par la clarté de ce que ses dons d'aquafèvre lui révélaient. C'était presque comme lorsqu'elle pratiquait une guérison et percevait les douleurs et les lésions dans le corps de son patient. Elle pouvait sentir l'eau tout autour du bateau, en contact avec la coque ; et notamment un certain nombre d'endroits où la force patiente et discrète de l'eau avait trouvé des failles dans le bois et commencé lentement, sûrement, à s'infiltrer dedans.

Isana attendit un moment, mais lorsque Ehren secoua la tête avec frustration et glissa la main jusqu'à la planche suivante, elle dévia sa trajectoire pour s'approcher de lui.

— Plus bas, et environ trente centimètres plus près de la proue, lui indiqua-t-elle à voix basse. Il y a une voie d'eau à cet endroit. Ils l'ont colmatée avec du goudron et de la toile de voile, mais les planches ont commencé à s'abîmer.

Ehren lui jeta un coup d'œil surpris. Puis il déplaça la main vers l'endroit qu'elle avait suggéré et la stupéfaction se peignit sur son visage. Il referma les yeux et sa main se raidit, formant une sorte de serre. Il appuya brusquement, violemment, et ses doigts s'enfoncèrent d'un centimètre dans le bois. Il fit entendre un grognement satisfait et répéta son geste plusieurs fois de suite, jusqu'à ce qu'il ait enfoncé les doigts jusqu'à la base dans la coque. Ensuite, il prit une grande inspiration, tourna brusquement le bras et tira.

Avec un craquement détrempé, la planche se détacha du reste des bordages et se brisa net. Ehren jeta un morceau de bois d'une soixantaine de centimètres de long, agrippa la latte juste en dessous de l'ouverture nouvellement créée, et après un autre moment de concentration, en cassa également un morceau.

Isana se sentit l'objet d'une attention très appuyée et, se retournant, vit Tavi qui la scrutait de ses yeux verts. Il se rapprocha d'elle et murmura :

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Elle le dévisagea un moment puis fit un geste de dénégation.

— Je ne sais pas exactement.

— Ça va ?

— Je… (Elle secoua de nouveau la tête.) C'est une seule furie. Tout l'océan. Une seule furie. Si tu arrives à établir un rapport avec une partie, tu peux communier avec le tout. Elle est tellement *énorme*, et je ne peux…

Elle s'interrompit brusquement lorsque Tavi lui couvrit la bouche de la main.

— Chut, lui dit-il calmement. Tu étais en train d'élever la voix. Tu es sûre que ça va ?

Isana ferma la bouche et hocha fermement la tête.

— Oui, mais vite. Il faut qu'on se dépêche. Le soleil est en train de se coucher. Je les sens commencer à s'agiter. On n'a pas intérêt à être dans l'eau lorsqu'ils se réveilleront.

Il y eut un autre craquement, et Ehren, se hissant jusqu'au trou qu'il avait créé, passa la tête dedans. Il la recula un instant plus tard en fronçant le nez et annonça :

— C'est la sentine. Donnez-moi un moment pour atteindre l'autre côté.

Puis le petit Curseur disparut dans le trou. Il réapparut bientôt et fit un signe de tête à Tavi, avant de lui tendre la main.

Isana sentit l'exultation que cette aventure riche en intensité inspirait à son fils laisser brusquement la place à une détermination implacable, non dénuée d'un certain regret. Il s'approcha du trou en battant des jambes, s'agrippa au couteau que son ami avait laissé planté dans la coque pour servir de prise et se hissa à l'intérieur avec l'aide du Curseur. Il dut passer un bras à la fois, tant ses épaules étaient devenues larges, et Isana fut de nouveau frappée par la carrure que le garçon avait désormais.

Kitaï grimpa après lui, sans paraître toutefois avoir besoin de la main tendue d'Ehren pour se hisser à l'intérieur. Chez la jeune Marate, Isana ne perçut que ce qu'elle percevait presque

toujours chez elle : une sorte d'amusement félin et détaché devant le monde qui l'entourait, et un investissement extrême dans ses perceptions et son environnement. Enfin, ce fut au tour d'Araris, mais il s'arrêta pour regarder Isana. Elle perçut très nettement son inquiétude pour elle.

— Oh ! pour l'amour des Furies, chuchota-t-elle en lui faisant signe de continuer d'un geste de la main. Vas-y. Je serai plus en sécurité que vous.

Araris fronça les sourcils en la regardant avec hésitation.

Isana sentit la direction que prenaient ses pensées, leur ardeur soudaine et irrationnelle, et le rouge lui monta aux joues.

— Moi aussi, j'aime l'aspect que tu as lorsque tu es tout mouillé, dit-elle. Mais ce n'est pas le moment.

Il écarquilla les yeux puis lui adressa brusquement un sourire très juvénile et un clin d'œil, avant d'escalader à son tour le flanc du bateau et de disparaître dans le trou.

Isana se mordit la lèvre et attendit, en réglant sa vitesse sur celle du *Mactis*. Ses sens plus aiguisés continuaient à la submerger de leur clarté et de leur profondeur toutes neuves, et il lui était difficile de se concentrer sur ce qui aurait autrement été une tâche très simple – rester à hauteur du vaisseau. Le clapotement des vagues, le tournoiement instinctif et borné des requins, les tourbillons des poissons plus petits qui se nourrissaient de ce qui tombait de la gueule des léviathans endormis, tout cela se mélangeait pour former quelque chose de magnifique, de presque hypnotique, comme une vaste danse exécutée pour son seul plaisir. La mer autour d'elle s'étalait à perte de vue, infinie et puissante, impitoyable et généreuse, et Isana percevait tout cela, à tel point que l'espace de quelques secondes, elle perdit toute sensation dans ses propres membres, dont les nerfs et les muscles se fondirent dans le mouvement incessant de la mer vivante.

Soudain, peur et souffrance la percutèrent comme une gifle. Elle avait pris de l'avance sur le *Mactis* et se hâta de regagner sa place. Un autre élan de confusion et de douleur lui parvint de quelque part sur le bateau ; Grandes Furies ! il était impossible qu'elle ait pu percevoir cela depuis l'endroit où elle se trouvait, pas avec une telle netteté. Elle ne voyait même pas qui avait été

blessé.

Une panique qui lui était propre s'empara d'elle. Était-il arrivé quelque chose à l'un des siens ? Il était depuis longtemps établi que le lien avec les êtres chers, et particulièrement la famille, était un facteur qui accroissait l'empathie déjà surdéveloppée des aquafèvres, et si Tavi ou Araris avaient été blessés, cela pouvait expliquer…

Soudain, le *Mactis* fut agité d'une trépidation. Ce ne fut pas un mouvement important, juste une légère secousse, en décalage avec le rythme des vagues qui le cernaient, alors que le charme d'eau entourant sa coque s'évanouissait brusquement.

La vague suivante s'écrasa contre sa proue avec un rugissement semblable à un petit coup de tonnerre, et l'impact fit jaillir une énorme gerbe d'eau salée.

Isana perçut un soudain afflux d'émotions à bord du *Mactis*. L'incrédulité laissa place à une panique et à une terreur dont chaque facette était d'une intensité aveuglante. Elles lacéraient Isana comme des lames de rasoir, et c'était tout juste si l'Exploitante arrivait à continuer à avancer. Sur le bateau, des hommes se mirent à hurler. Des pieds bottés martelèrent le pont. Les cris les plus proches retentissaient à moins de cinq mètres au-dessus d'elle.

Elle lutta pour garder le contrôle de ses sens au supplice, pour les mettre à distance, et ce faisant, elle sentit son allure ralentir brusquement, et sa progression dans l'eau devenir nettement plus difficile. Serrant les mâchoires, elle se rouvrit aux douloureux accès d'émotion et se maintint à hauteur du bateau, malgré la peur ambiante qui la faisait claquer des dents par pure réaction nerveuse.

Une autre minute s'écoula, et personne n'apparut dans le trou de la coque. D'autres cris rauques retentirent à l'intérieur du bateau, accompagnés du tintement de fers qui se croisaient. Puis il y eut un sifflement et un gémissement de bois torturé du côté de la proue, à l'endroit où les sorciers étaient généralement postés. Ils se répétèrent deux fois puis Araris repoussa de son pied nu un segment triangulaire de la coque, aussi nettement découpé que s'il l'avait été avec la plus fine des scies. Les planches coupées tombèrent dans l'océan. Le *singulare* regarda

par le trou ainsi créé, repéra Isana et lui fit un signe de la main.

Isana se précipita à travers les vagues au moment même où Tavi apparaissait dans l'ouverture toute fraîche et tombait sans grâce à l'eau, comme si on l'avait poussé. Isana se hâta de le rejoindre et lui mit une des cordes entre les mains avant de rattraper le bateau, juste à l'instant où Ehren en sautait et touchait les vagues pieds les premiers. Puis ce fut autour de Kitaï de sortir par le trou en plongeant, les bras tendus, pour entrer gracieusement dans l'eau.

Isana les rassembla et s'assura que chacun tenait fermement la corde. Il lui devenait de plus en plus difficile de se concentrer, et elle comprit brusquement pourquoi.

Les léviathans s'étaient réveillés.

La mer elle-même avait pratiquement commencé à bouillonner d'une colère lente et monstrueuse.

Ils n'avaient plus beaucoup de temps.

Isana se rapprocha autant qu'elle l'osait du nouveau trou découpé dans la coque. Il n'y avait plus guère de raison pour rester discrète, et elle lança à pleine voix :

— Araris ! Araris, dépêche-toi !

Un tintement d'épées retentit à l'intérieur du bateau. Un homme poussa un cri de douleur.

— Araris ! appela de nouveau Isana.

— Par tous les Corbeaux ! gronda Tavi. J'étais censé être le dernier à sortir.

Une silhouette indistincte apparut dans l'ouverture, et un autre ferraillement se fit entendre. Isana vit des étincelles violettes et azurs jaillir dans une même explosion alors que les épées de deux maîtres ferrofèvres se croisaient, puis une lame ensanglantée perça brusquement les bordages à côté du trou.

Araris apparut dans l'ouverture, sans son arme, et tomba en trébuchant à la mer. L'eau autour de lui se teinta immédiatement de volutes écarlates.

Isana le regarda fixement, soudain incapable de se concentrer, de réfléchir à la marche à suivre. Elle était prise en étau entre l'affolement qui régnait à bord du bateau et la rage qui envahissait la mer, paralysée sous leur poids.

Tavi passa un bras puissant sous l'une des aisselles d'Araris.

Comme si elle suivait une chorégraphie, Kitaï attrapa l'autre bras du *singulare*, de sorte qu'il se retrouve suspendu entre eux, la tête juste au-dessus de l'eau.

— Fonce ! hurla Tavi. Fonce, fonce, fonce !

À cet instant précis, un son remonta des profondeurs. Isana n'avait jamais rien entendu de pareil. Si grave d'abord qu'il la secoua jusqu'aux os, il s'amplifia ensuite pour devenir un sifflement ou un cri perçant qui appuya sur ses tympans comme une poignée d'aiguilles épointées. La surface de l'eau elle-même en trembla, dégageant une fine brume qui s'éleva de quelques centimètres seulement dans les airs. Le son heurta Isana de plein fouet et, avec lui, une rage intemporelle, inhumaine, aveugle ; son volume et sa masse émotionnelle suffirent à la laisser toute tremblante d'une terreur impuissante.

Puis le phénomène se répéta, derrière eux. Et encore, devant eux. Et encore, et encore, alors que les léviathans, les uns après les autres, percevaient la présence d'intrus sur leur territoire.

— Oh ! oh ! haleta Ehren, visiblement terrifié. Oh ! oh ! oh ! Ça ne peut pas être bon signe.

Isana sentit les léviathans commencer à bouger tandis qu'ils émergeaient de leur sommeil. Leurs mouvements étaient si amples que le *Mactis*, à côté, faisait l'effet d'un jouet pour enfant dansant sur l'eau d'un bief. Les autres créatures marines se mirent à tourbillonner frénétiquement en réaction, les poissons les plus petits se dispersant tandis que les requins devenaient plus agités, plus impatients, et se mettaient à nager de manière plus rapide et erratique.

Lorsque plusieurs d'entre eux détectèrent l'odeur du sang d'Araris dans l'eau et se mirent à fendre les flots dans sa direction, Isana le perçut avec une terrifiante netteté.

Sur le bateau condamné, des hommes se mirent à hurler.

C'était trop. Trop douloureux. Isana savait qu'elle aurait dû faire quelque chose, agir, mais toute cette agitation, toutes ces émotions, étaient devenues une torture d'une efficacité inéluctable et dont aucune contorsion ne pouvait la soulager. Elle serra les mains contre son cœur et s'entendit hurler entre ses dents serrées.

Une main robuste agrippa la sienne avec une force à lui

broyer les os, et Isana se raccrocha à cette douleur comme à une ancre dans le tourbillon fluide qui avait submergé ses sens.

— Isana ! cria Tavi. Mère !

Ce mot, émis par ces lèvres-là, lui fit un effet de choc plus éclatant, plus chaud et plus violent que tous les autres, et elle rouvrit brusquement les yeux.

— À la *Slive* ! hurla Tavi. Ramène-nous au bateau ! Vite !

— Aléréen ! s'écria Kitaï.

Il y eut le bruit d'une lutte dans l'eau, et un requin passa en flèche à côté d'Isana, laissant traîner un nuage sombre dans son sillage. L'Exploitante se retourna et vit la jeune Marate placer un couteau ensanglanté entre ses dents et reprendre le bras inerte d'Araris.

— Au bateau ! tonna Tavi d'une voix vibrante d'autorité. Par les Corbeaux ! tu es la Première Dame d'Aléra, et tu vas nous ramener au bateau, c'est un ordre !

La voix de son fils véhiculait une volonté d'acier, une maîtrise de fer, et Isana s'y raccrocha par l'intermédiaire de leurs mains qui se touchaient. D'une façon ou d'une autre, cela lui redonna de la force, et elle put libérer ses pensées de l'écrasante puissance qui se déchaînait tout autour d'elle. La raison lui revint au galop, froide et concentrée, au moment même où un autre requin, plus gros que les précédents, fonçait sur Araris.

Elle invoqua Rill, sa fureur soudaine à l'égard de l'animal lui donnant des forces, et le prédateur se retrouva projeté hors de l'eau, pour atterrir en se convulsant sur le pont du *Mactis*.

— Accrochez-vous ! grommela-t-elle.

Elle pouvait sentir les léviathans qui fonçaient sur eux, l'onde de pression qui les précédait dans l'eau. Le plus proche avait plongé, s'enfonçant à tout juste cent cinquante mètres sous eux, et était en train de remonter à toute vitesse vers le bateau, avec une rage et une puissance cauchemardesques ; Isana avait une idée assez précise de ce qui allait arriver au vaisseau lorsque la crête de plaques écailleuses sur son dos heurterait la quille.

Elle fit de nouveau appel à Rill, et ils partirent à une telle vitesse que le harnais de toile lui rentra dans la peau, même à

travers l'étoffe de ses vêtements. Ils se mirent à filer comme l'éclair à la surface de l'eau, et Isana entendit le cri de frayeur d'Ehren se mêler à celui d'exultation de Kitaï. Elle changea de cap pour regagner la *Slive*. En tournant, ils firent s'élever un mur d'eau de trois mètres de haut sur leur passage et évitèrent de justesse la masse énorme d'un autre léviathan qui se dirigeait vers le *Mactis*.

Isana invoqua Rill, la mer, et alors qu'ils arrivaient près de la *Slive*, l'eau se souleva sous eux, formant une vague qui les porta à la surface de l'océan déjà bouillonnant, de sorte que lorsqu'ils atteignirent le bateau et que la vague se brisa sur le charme d'eau qui entourait celui-ci, ils se trouvèrent simplement projetés sur le pont.

Demos resta planté où il était, les yeux écarquillés de stupeur, lorsque la vague furiforgée lui lécha les pieds et fit rouler le bateau à tribord. Puis la *Slive* se redressa dans l'eau et le capitaine sortit de sa transe, en se retournant vers ses hommes pour leur hurler des ordres à peine audibles par-dessus les mugissements des léviathans furieux.

Isana se tourna aussitôt vers Araris, s'agenouillant à côté de lui et posant les mains sur son ventre. Il avait une plaie béante au flanc, juste sous la dernière de ses côtes. Elle agrippa la chair fendue à pleines mains pour en rapprocher les bords, en concentrant son attention dessus à travers ses doigts. La blessure était sans complications mais grave, et si Isana n'arrêtait pas rapidement l'hémorragie, le *singulare* ne survivrait pas.

— Je n'ai pas enduré ce supplice à Cérès pour te laisser mourir maintenant, s'entendit-elle gronder.

Puis elle demanda à Rill d'entrer dans la blessure, en trouva les bords avec l'aide de la furie et entreprit de les recoller, pour retenir le sang qui essayait de se répandre hors de son corps. C'était une tâche difficile, et Isana sentit ses forces diminuer rapidement, mais il fallait le faire. Elle ne relâcha pas ses efforts avant d'avoir senti l'artère se réparer, et la tension d'Araris commencer à se stabiliser.

Alors seulement, elle s'arrêta et retomba sur ses talons, haletante, et en proie à une fatigue qu'elle ressentit jusque dans

la moelle de ses os.

Elle leva la tête et vit que Tavi la dévisageait.

Elle regarda autour d'elle. Kitaï l'observait elle aussi, ses yeux en amande étincelant dans le soleil couchant. Ehren était bouche bée. Demos aussi la dévisageait, tout comme une dizaine de matelots.

— Par tous les Corbeaux ! dit l'un de ces derniers. Elle n'a même pas utilisé de cuve.

Isana cligna des yeux et observa ses mains couvertes de sang, et l'homme inconscient en dessous.

Vraiment ?

Vraiment.

Par tous les Corbeaux ! en effet. C'était impossible. Seuls les aquafèvres les plus puissants du royaume étaient capables…

Un autre mugissement énorme fit trembler la mer.

Isana leva les yeux, imitée par tous à bord de la *Slive*, et vit le premier léviathan attaquer le *Mactis*. L'animal émergea de l'eau telle une montagne de chair cuirassée et de rage sauvage. Il souleva le bateau des vagues, et le craquement de la quille qui se brisait retentit dans l'air du crépuscule. Des hommes tombèrent en hurlant du bateau fracassé, réduits à l'aspect de jouets par la distance et la simple énormité de la créature par rapport à eux. Certains tombèrent à l'eau. D'autres s'écrasèrent sur le corps du léviathan, dont la peau était tout aussi implacable que les rochers d'un rivage hostile. Une moitié du *Mactis* resta à flot un moment – mais seulement jusqu'à ce qu'un deuxième léviathan percute le premier, et que le bateau se retrouve broyé entre les deux. Des hommes s'agitaient éperdument pour tenter de rester en vie, semblables à des insectes parmi les titans furibonds de l'océan. Certains avaient réussi à mettre quelques-unes des chaloupes à la mer mais ne purent rester à flot dans ce maelström ; la nuit qui approchait, le nombre croissant de léviathans enragés qui se télescopaient avec fureur et la mer torturée les engloutirent jusqu'au dernier tandis que la *Slive* continuait son chemin.

Isana perçut l'horreur des matelots qui l'entouraient – et leur compassion. Elle se rendit compte que ces hommes, tout ramassis de pirates et de crapules qu'ils soient, et même s'ils

n’avaient fait que lutter pour survivre face à un ennemi qui les aurait sûrement tués, venaient de voir l’un de leurs propres cauchemars se réaliser. Aucun d’eux ne désirait voir un autre marin mourir de la même façon que ceux du *Mactis*.

Elle secoua la tête, dans un effort pour dissocier ses sens de ceux qui l’entouraient. C’était plus qu’elle n’en pouvait supporter, et la migraine était en train de la reprendre.

— Bien, gronda une voix d’un ton sans réplique. (Son fils, songea-t-elle avec lassitude.) Le spectacle est terminé. Ehren, va ouvrir la porte de la cabine. Kitaï.

Isana leva faiblement les yeux lorsque Kitaï, toujours torse nu, la prit calmement dans ses bras comme si elle n’était qu’une enfant. La jeune Marate lui adressa un petit sourire encourageant tandis que Tavi ramassait Araris.

— Bien joué, murmura doucement Kitaï à Isana. Nous sommes de retour, sains et saufs. Il est temps de vous reposer, maintenant.

Isana commença à protester. Elle avait refermé le plus gros de la plaie, mais Araris allait avoir besoin de soins plus poussés ; et elle ne savait même pas si d’autres avaient été blessés. Elle ouvrit la bouche pour dire à Kitaï de la poser et d’aller chercher une cuve de guérison.

Mais quelque part entre le moment où elle prit une inspiration et celui où elle voulut s’en servir pour parler, elle perdit la volonté de continuer et céda dans son épuisement à l’appel du silence et de la tranquillité.

Chapitre 27

— Par tous les Corbeaux ! grommela Antillar Maximus. En ce moment même, le capitaine se la coule douce et roupille sur son lit dans une confortable cellule au fort de l'Élinarc, pendant que nous, on se fait tremper jusqu'aux os.

Valiar Marcus descendit du billot qui lui avait permis de jeter un œil furtif par-dessus la palissade de la Première Aléréenne et d'observer la position ennemie au gué de la rivière Aepone. Les Canims avaient eu recours aux talents des Légions Libres Aléréennes. Leurs terrafèvres ne valaient pas un corps d'ingénieurs de la légion, et les postes de défense qu'ils avaient érigés n'étaient pas faits de la même superposition de couches de roche qu'un rempart élevé pour tenir un siège, mais les épais ouvrages de terre qu'ils avaient bâtis de l'autre côté de l'étroit gué étaient assez imposants pour former une redoutable position défensive.

— Je parie qu'il est en train de manger des crêpes, continua Maximus. (Le jeune Tribun regarda d'un air renfrogné la pluie incessante.) Peut-être de boire une tasse de thé matinale. Il a probablement emprunté un livre à Cyril. Cyril est du genre à avoir plein de livres.

Antillus Crassus descendit de son propre billot et lui jeta un regard noir.

— Je suis sûr que tu ne t'es jamais plaint comme ça au capitaine Scipion.

— Si si, murmura Marcus. Jamais devant qui que ce soit, c'est tout. Sauf moi.

Crassus regarda Maximus droit dans les yeux.

— Tribun, je vous ordonne par la présente de cesser de geindre.

— Ça n'a jamais marché pour Scipion, fit remarquer Marcus.

— C'est un droit sacré, déclara Max. (Il sauta pour passer brièvement le menton par-dessus la palissade puis se laissa retomber par terre.) On dirait qu'ils s'apprêtent à faire la relève de la garde.

— Préviens les ingénieurs, dit Crassus.

Marcus se retourna et fit un signe de la main au cavalier marat le plus proche – qui était d'ailleurs une cavalière. Elle hocha la tête, fit demi-tour et gagna au galop le sommet de la petite colline derrière eux, où elle reproduisit son signal avec de plus grands gestes.

— Ça ne va pas nous faire gagner beaucoup de temps, de les attaquer pendant leur relève, fit observer Max.

— Pas besoin, répondit Marcus. Ils s'attendent à un échange de flèches. Quelques secondes suffiront à faire la différence.

Tout en se retournant, il hocha la tête à l'adresse des chefs de file de la Première Cohorte. Ceux-ci le saluèrent, et des ordres communiqués à voix basse se propagèrent dans les rangs. Les vétérans dégainèrent dans un murmure fluide de métal.

Crassus se retourna et fit signe d'approcher à un messager qui accourut.

— Veuillez informer l'honorable Sénateur que notre assaut initial est sur le point de commencer.

Le jeune homme salua et partit à toutes jambes.

Marcus remonta sur le billot et observa la rivière.

Au début, il ne vit rien. Le changement se faisait trop imperceptiblement. Ses oreilles, en revanche, détectèrent une altération dans le murmure constant et presque silencieux de l'eau coulant entre les berges. Celui-ci devenait plus aigu, et Marcus se pencha pour mieux regarder. Normalement, le gué faisait environ un mètre de profondeur – un peu plus, étant donné la pluie qui ne cessait de tomber depuis la semaine précédente. Il n'était pas trop profond pour empêcher l'infanterie de passer, mais le courant était largement assez rapide pour faire perdre pied si on n'y prenait pas garde. Essayer de passer juste devant les défenses ennemies serait une opération lente et meurtrière, pendant laquelle Canims et esclaves libérés pourraient faire un terrible carnage dans leurs rangs à l'aide de leur baliste et de leur arc. Il serait possible de

vaincre leur résistance à l'usure, mais le prix en pertes humaines d'un assaut conventionnel serait très élevé.

Ce qui était probablement, songea Marcus, la raison pour laquelle Arnos avait accordé à la Première Aléréenne l'honneur douteux de mener l'attaque.

Marcus n'était pas sûr que le capitaine aurait géré la bataille de la même façon, mais il était certain que le jeune homme aurait approuvé la réaction immédiate de Crassus à un plan d'action si sanglant : changer de stratégie.

— Monsieur, grommela-t-il.

Crassus tira son épée de son fourreau et adressa un hochement de tête à Maximus. Le grand Antillain sourit à son demi-frère et, avec un murmure aux Chevaliers Pisces, dégaina à son tour. Ils l'imitèrent immédiatement.

Marcus garda les yeux fixés sur la rivière, s'efforçant de voir malgré l'obscurité presque complète de cette soirée et malgré la pluie battante. Les baguettes que les éclaireurs avaient placées plus tôt dans la journée avaient été dépouillées de leur écorce pour révéler leur aubier d'un blanc pur, qui serait plus facile à voir dans le noir, mais Marcus commençait à se demander si ç'allait lui suffire.

Puis il repéra un miroitement blanc tout nouveau à la surface de l'eau. Puis un deuxième. Et un moment plus tard, un troisième.

— Ça y est, chuchota-t-il. Trois baguettes. La rivière fait moins de trente centimètres de profondeur.

— Maintenant ! lança sèchement Crassus.

Marcus tira d'un coup sec sur la corde à côté de lui, descendit de son billot, recula la jambe et donna un coup de pied dans la palissade. Bien que celle-ci ait tout l'air d'un rempart normal, vu de l'extérieur, les ingénieurs en avaient modifié une section de soixante mètres de long, et lorsque Marcus fit tomber la partie juste devant lui, toutes les autres tombèrent aussi, les unes après les autres, s'écrasant sur le sol.

Des cris s'élevèrent dans le camp opposé, mais ils furent immédiatement couverts par le hurlement que poussa Crassus en levant son épée et par la réponse des Chevaliers et des vétérans qui l'entouraient. Crassus abattit le bras devant lui. La

Première Cohorte et les Chevaliers Pisces se ruèrent en avant, avec Marcus, Crassus et Maximus au premier rang.

La Première Aléréenne atteignit le gué désormais aisément traversable et remonta la berge opposée au pas de course. Des flèches se mirent à pleuvoir depuis les ouvrages de terre. Mais, dans l'obscurité, la confusion et la pluie battante, avec un arc aléréen, Marcus savait que seul un archer extrêmement doué ou extrêmement chanceux pourrait terrasser un des légionnaires lourdement cuirassés. La plupart des flèches ricochaient sur les casques en métal ou percutaient sans faire de dégâts les boucliers en bois doublé d'acier de la légion.

D'autres, non.

Marcus entendit un cri sur sa droite et sentit, plus qu'il vit, la défaillance soudaine dans l'intégrité des rangs de sa cohorte lorsqu'un autre homme tomba et ralentit la course de ceux qui le suivaient. Une flèche fit jaillir des étincelles en heurtant le casque de Maximus, et une autre frôla l'oreille de Marcus avec un sinistre sifflement trépidant.

Ils avaient fait la moitié du chemin lorsque les tireurs d'élite canims se mirent à l'œuvre.

Leurs étranges arbalètes ne faisaient pas beaucoup de bruit, mais Marcus et ses compagnons étaient assez près pour les entendre se détendre avec une sourde vibration métallique. Chacune était suivie presque instantanément par le bruit d'un impact violent : un son mat accompagné d'un crissement de métal perforé. Du coin de l'œil, Marcus vit un autre chef de file tomber – et les deux hommes en formation serrée derrière lui. Des hurlements retentirent, et la charge se ralentit.

— Maintenant, Max ! s'écria Crassus.

Le capitaine intérimaire de la légion leva son épée, et des flammes étincelantes vinrent soudain en envelopper la lame, formant un signal et un symbole de ralliement pour tous les légionnaires ; mais aussi pour tous ceux des lignes ennemies.

Au même moment, Maximus tendit une main vers les eaux qui restaient entre la Première Aléréenne et la rive. Il poussa un cri, et une tornade soudaine descendit la rivière, en tourbillonnant jusqu'à former une minitrombe d'eau qui fit jaillir d'immenses rideaux miroitants, cachant l'épée

flamboyante et celui qui la brandissait au regard de l'ennemi.

— En avant ! lança Crassus. (Les flammes sur sa lame frémirent et chatoyèrent.) En avant ! Pour Aléra !

Et, en achevant ces mots, il relâcha le charme de feu qu'il avait préparé.

La fureur envahit Marcus, plus soudaine, plus ardente, plus violente qu'il l'avait ressentie depuis des années. Toute autre pensée se retrouva chassée par le feu de sa rage, et il se surprit à hurler de nouveau, impatient d'affronter l'ennemi.

L'hésitation des troupes qui chargeaient disparut complètement, alors qu'un rugissement de pure hostilité s'élevait simultanément de près de huit cents poitrines. La Première Aléréenne accéléra, atteignant sa vitesse de charge au moment où elle traversait l'écran d'eau aériforgé. Poussés par cette fureur, les légionnaires sortirent de la rivière et se jetèrent tête baissée sur l'ennemi, totalement indifférents aux projectiles qui continuaient de fuser dans leur direction et de faire des victimes dans leurs rangs.

Ils acceptèrent ces morts comme un mal nécessaire, le prix à payer pour pouvoir affronter leurs ennemis au corps à corps. Ils déferlèrent sur les ouvrages défensifs, avec les Chevaliers Terra comme fer de lance. Ceux-ci abattirent leur énorme maillet sur le mélange de terre et de roche, déclenchant un léger éboulement – qui allait permettre aux légionnaires d'escalader les remparts. Marcus, Maximus et Crassus furent les premiers à poser le pied sur cette rampe improvisée et à avancer sur les murailles de fortune.

Là, ils se trouvèrent face à l'ennemi.

Marcus s'était préparé à affronter les Canims une fois de plus, mais les anciens esclaves, c'était une autre histoire. Alors qu'il atteignait le mur, un enfant qui n'avait pas plus de quinze printemps leva un arc et y encocha maladroitement une flèche. Marcus n'eut pas le temps de penser. Il brandit instinctivement son épée et le jeune soldat tomba en arrière, le sang coulant à flots de sa gorge ouverte.

Marcus le dévisagea, horrifié, l'espace d'une seconde ; l'espace d'un battement de cœur tonitruant qui brusquement se prolongea, s'éternisa, plongeant le reste du monde dans une

trompeuse langueur. La rage bouillait encore en lui, mais pour ce court moment, elle exista hors de lui, s'inscrivant en arrière-plan au même titre que les bruits de la bataille.

Le garçon avait le cou couvert de cicatrices dues au port du collier. De vieilles cicatrices. S'il avait vraiment quinze ans, elles devaient s'être formées lorsqu'il était à peine en âge de marcher ; et Marcus entretenait peu d'illusions sur l'usage qu'un esclavagiste pouvait faire d'un enfant sans défense.

Arnos avait qualifié les « Aléréens Libres » de traîtres ; mais par tous les Corbeaux ! Marcus n'était pas sûr qu'il n'aurait pas réagi exactement comme eux, à leur place. Le sort d'un esclave dans les contrées méridionales du royaume était bien triste, et la tolérance de tout homme, Citoyen ou non, avait ses limites.

Puis un rugissement de fauve furieux retentit, et le temps reprit son cours. Marcus baissa la tête pour esquiver un coup de taille d'un sabre canim et se retrouva face à deux mètres cinquante et près de deux cents kilos de guerrier canim, cuirassé d'acier et écumant de rage.

Marcus était un homme d'épée compétent, et il savait que sa propre force de terrafèvre lui donnait des atouts considérables sur la plupart de ses adversaires. Mais, face à un Canim de la caste des guerriers, il n'avait pas l'avantage de la force et risquait fort bien d'être inférieur à l'épée. Il n'avait pas survécu si longtemps dans la légion, cependant, en se battant pour l'honneur, et lorsque le Canim s'avança pour lui porter un nouveau coup, Marcus dévia celui-ci de son bouclier levé puis se rua en avant, à l'intérieur de la garde de son adversaire, et lui enfonça son glaive dans le genou.

Le Canim hurla en titubant. Maximus avait vu Marcus manœuvrer pour lui porter cette vilaine petite blessure handicapante, et avant que le Canim puisse se remettre et tailler le primipile en pièces, il fit un rapide aller-retour de son épée, et le sang jaillit de la gorge du guerrier.

Marcus retrouva son équilibre et menaça un ennemi qui attaquait Maximus par le flanc puis, ensemble, ils chargèrent sur un groupe d'Aléréens Libres qui commençaient à paniquer. Marcus fut soulagé de voir qu'ils ne se battaient pas trop farouchement. Il fit tomber l'un d'eux à terre d'un coup de

bouclier, porta quelques blessures non mortelles aux autres, et ils prirent la fuite. Marcus les suivit de près, redescendant des fortifications pour gagner le sol de l'autre côté, et la Première Cohorte lui emboîta le pas.

Là, ils se heurtèrent à une contre-attaque hâtivement mise en place par les Canims. Une quarantaine des guerriers à tête de loup s'étaient rassemblés – stupéfiant, d'ailleurs, étant donné le peu de temps qu'ils avaient eu pour le faire, et indicateur d'une discipline militaire de fer – et chargèrent sur les soldats aléréens avec des hurlements de fauves enragés.

— Bouclier en haut, glaive en bas ! lança Marcus.

— Bouclier en haut, glaive en bas ! rugit la cohorte en réponse, faisant référence à la tactique qu'ils avaient retenue comme l'une des seules viables contre leurs énormes ennemis. Les Canims s'écrasèrent sur leurs rangs, mais les armes qu'ils abattirent rencontrèrent un barrage de boucliers levés, et les soldats en première ligne se concentrèrent exclusivement sur la tâche de distribuer des blessures handicapantes aux pieds, genoux, jambes et entrejambe de leurs agresseurs. Les Canims manquaient relativement d'expérience dans le combat contre des ennemis beaucoup plus petits qu'eux et avaient à plusieurs reprises démontré leur difficulté à se défendre contre ces attaques basses.

Les Canims continuèrent à taper sur le mur de boucliers. L'un de ces derniers reçut un coup à la verticale, plutôt qu'à un angle, ce qui aurait permis de le dévier. Il avait beau être doublé d'acier, il se brisa sous la terrible force de la lame canime, qui poursuivit son œuvre en coupant le bras du légionnaire à l'épaule. L'homme s'effondra en hurlant.

À côté de Marcus, Crassus vit un énorme gourdin s'abattre sur son propre bouclier, et même avec son équipement furiesquement renforcé et sa force de terrafèvre, il poussa un grognement de souffrance et chancela, son bras retombant mollement contre son flanc.

Marcus s'interposa entre le jeune officier et son adversaire, déviant l'attaque suivante de celui-ci plutôt que d'essayer de mesurer sa force à la sienne, et lui donna un violent coup d'épaule dans le bas-ventre. Le Canim recula avec un

rugissement de douleur, et Marcus hurla à deux de ses vétérans de se mettre en position pour protéger Crassus.

L'agitation du combat se calma brusquement, et Marcus se rendit compte que la Première Cohorte, suivie de près par le reste de la Première Aléréenne, avait franchi les ouvrages défensifs. Les cors canims se mirent à mugir, et l'ensemble des troupes ennemies entreprit de battre en retraite, quittant ses positions pour disparaître dans la pluie et l'obscurité.

Crassus, le visage pâle, détacha son bouclier de son bras gauche. Marcus se tourna vers lui et y jeta un coup d'œil.

— Vous avez l'épaule déboîtée, dit-il. Il faut qu'on vous emmène à un guérisseur, monsieur.

— Qu'ils s'occupent d'abord des hommes qui perdent leur sang. Je ne sens rien pour l'instant, de toute façon, répondit le jeune officier. (Il essuya son épée sur la cape d'un Canim mort, la rengaina et regarda gravement autour de lui.) Dites aux ingénieurs de ramener la rivière à son lit et de revenir. Déployez la Sixième, la Neuvième et la Dixième Cohortes pour établir un périmètre de sécurité. Les Deuxième, Troisième, Quatrième et Cinquième, pour monter une palissade. Le reste en formation de réserve.

Marcus exécuta un salut.

— Bien, monsieur.

— Attendez, intervint Maximus. (Il s'approcha de Crassus et baissa la voix.) On les a pris au dépourvu, Crassus. Il faut qu'on poursuive notre attaque, maintenant, tant qu'on a l'avantage.

— L'objectif était de prendre le gué, répondit son demi-frère. On l'a fait.

— On tient une occasion, insista Maximus. Il faut qu'on la saisisse. On n'aura peut-être plus jamais une chance pareille de leur tomber dessus lorsqu'ils ne sont pas prêts.

— Je sais. C'est presque trop beau pour être vrai.

Marcus leva vivement les yeux vers Crassus et fronça les sourcils.

Max regarda son demi-frère d'un air renfrogné.

— Tu surestimes les Canims, cette fois.

— Réfléchis un peu, Max, répliqua Crassus. Ça va peut-être te faire mal, mais essaie de te mettre à la place des Canims une

minute. Quelle autre occasion aurais-tu d'attaquer une légion aléréenne isolée des deux autres qui l'accompagnent, en rase campagne, et dans le noir, par-dessus le marché ?

Max jeta un coup d'œil à Marcus.

— Primipile ? Qu'en pensez-vous ?

L'intéressé poussa un grognement.

— C'est un exemple classique d'occasion imprévue. Si vous n'ordonnez pas la poursuite après une telle déroute, le Sénateur ne va pas apprécier.

— Mais pensez-vous que c'est un piège ? insista Maximus.

— Il faudrait un stratège carrément brillant pour le mettre en place.

— Nasaug en est un, fit Crassus. (Il jeta un coup d'œil à son demi-frère, puis dans l'obscurité au loin, en fronçant les sourcils d'un air songeur.) On ne s'organise pas en fonction de ce qu'on pense que l'ennemi va faire, finit-il par dire. Mais de ce qu'il est capable de faire. Je refuse d'envoyer la légion là-bas en aveugle.

Maximus secoua la tête.

— Je n'ai pas particulièrement envie d'affronter des Canims dans le noir, mais si tu ne donnes pas l'ordre d'avancer, Arnos va demander tes couilles sur un plateau.

Crassus haussa les épaules.

— Qu'il essaie de les cueillir, alors. On prend le contrôle du gué, d'abord. Mettez vos hommes au travail, primipile.

Marcus le salua et se tourna vers le messager le plus proche pour lui débiter une liste d'instructions.

— Pendant ce temps, poursuivit Crassus, envoie les Marats en avant. Ils voient dans le noir et peuvent distancer les Canims. S'ils ne les trouvent pas en force, nous enverrons la cavalerie les harceler.

— J'espère que tu sais ce que tu fais, répliqua Max.

— Si nous ne faisons rien, et que j'ai raison, nous nous épargnons un carnage. Si nous ne faisons rien, et que j'ai tort, nous aurons au moins pris le contrôle de cette position, et il n'en reste plus que deux entre ici et Port-aux-Mâts.

— Scipion aurait continué. J'en suis sûr.

Crassus frotta son épaule déboîtée d'un air imperturbable.

— Je ne suis pas Scipion. Et tu as reçu tes ordres.

Maximus le dévisagea un moment d'un œil furieux puis se frappa le torse du poing et rejoignit son cheval. Il monta en selle et éternua violemment. Il regarda la pluie d'un air renfrogné puis talonna légèrement sa monture, passant devant Marcus.

— Tranquille au lit avec un bouquin, grommela-t-il à son intention. Et avec l'Ambassadrice, en plus, je parie.

Puis il mit son cheval au trot et, un moment plus tard, une demi-aile de cavalerie marate traversait au galop les ouvrages défensifs saisis pour s'élancer dans la campagne.

Marcus supervisa le positionnement du reste de la légion, certains formant des postes d'avant-garde tandis que d'autres érigeaient une palissade mobile derrière eux, et que d'autres encore restaient groupés en rang au milieu, prêts à se mettre en marche ou à combattre si le besoin s'en faisait sentir.

Ensuite, Marcus revint vers Crassus, qu'il découvrit en train d'écouter l'un des officiers supérieurs de la Première Garde Sénatoriale. L'homme gesticulait en parlant, visiblement furieux. Crassus le dévisageait d'un air impassible et lui répondit d'un seul mot.

L'officier de la Garde répliqua quelque chose d'un ton dur et s'en alla à grands pas.

Marcus s'approcha calmement de Crassus.

— Un problème, monsieur ?

Le jeune homme fit un geste de dénégation.

— Un homme du Sénateur. Vous aviez raison.

Le primipile hocha la tête.

— Allons vous trouver un guérisseur.

— Ça peut attendre. Il paraît que nous avons confisqué d'autres balistes, et je veux m'assurer qu'on les a bien rangées à l'abri avant de…

— Sauf votre respect, le coupa Marcus, non, ça ne peut pas attendre. Ce n'est pas parce que vous ne sentez pas la douleur que vous n'êtes pas en train de vous abîmer encore plus l'épaule. Nous allons voir les guérisseurs, monsieur. Tout de suite.

Crassus haussa un sourcil presque exactement comme l'aurait fait le capitaine. Marcus supposa que le jeune homme avait copié cette attitude sur Scipion. Puis Crassus jeta un coup d'œil à son épaule et adressa un sourire contrit au primipile.

— S'il s'agissait de quelqu'un d'autre, je lui ordonnerais d'aller voir les guérisseurs, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

Le jeune officier soupira, hocha la tête, et les deux hommes tournèrent les talons pour gagner l'endroit où Foss avait fait installer ses tentes et ses cuves de guérison.

— Marcus, reprit doucement Crassus, je ne vous ai pas remercié.

— Pour quoi, monsieur ?

— Votre soutien. Vos conseils. Je n'aurais pas pu reprendre ce poste à la tête de la légion sans votre aide.

— Ça fait partie du métier, monsieur.

Crassus secoua la tête.

— Faux. C'est toujours vous qui êtes prêt à en faire un peu plus. Vous êtes le premier levé le matin et le dernier couché le soir. Vous nous poussez tous à être meilleurs. Vous maintenez la discipline parmi les hommes sans recourir à l'intimidation ou à l'humiliation. Si vous n'aviez pas déjà été honoré d'un nom dans la Maison des Valeureux, vos états de service de ces dernières années vous vaudraient une place dans la Maison des Loyaux.

Marcus ne répondit pas et détourna les yeux du jeune homme. Ils avaient atteint les tentes des guérisseurs. Plusieurs blessés étaient étendus sur des civières par terre, attendant, couverts de bandages, leur tour de se glisser dans une baignoire de guérison. Plusieurs autres hommes gisaient sans connaissance sur des tapis de couchage non loin de là, la peau toute rose et neuve à l'endroit où leurs blessures avaient été refermées par charme d'eau, un procédé qui les avait épuisés.

Dame Aquitaine se trouvait là, dans son déguisement de lavandière, jouant les aides-soignantes auprès des blessés, leur apportant de l'eau et surveillant leurs blessures. Elle leva brièvement les yeux vers Marcus, esquissa un sourire presque imperceptible et se remit à ses tâches.

— Mais « Fidelar Marcus » ça ne sonne pas aussi bien, n'est-ce pas ? continua Crassus. Quoi qu'il en soit, je voulais juste vous faire savoir que je suis conscient de tout le travail que vous faites en plus. Merci.

Marcus se retint de cracher l'amertume qui lui était montée à

la bouche.

— Il n’y a pas de quoi, monsieur.

Chapitre 28

Le mauvais temps, décida Amara, avait ses avantages et ses inconvénients. Si la pluie constante et modérée aidait à effacer leurs traces et à réduire la visibilité, et le risque pour eux d'être vus, après trois jours, elle commençait à lui porter sur les nerfs. Dans ces contrées les plus méridionales du royaume, des précipitations comme celles-ci n'avaient rien d'inhabituel à cette époque de l'année, mais Amara n'avait jamais eu affaire à un tel déluge incessant.

Leurs nuits étaient inconfortables, essentiellement parce qu'il n'y avait pas de bois sec pour faire un feu. Bernard avait dit à Amara qu'il aurait pu se servir de ses talents de furifèvre pour remodeler les arbres en un abri plus efficace, ou creuser un trou sec dans une saillie rocheuse, mais qu'il n'osait pas prendre ce risque, de peur qu'un forestier ennemi s'en rende compte.

Malgré tout, l'époux d'Amara était aussi ingénieux que jamais pour tous ces détails pratiques. Il arrivait toujours à trouver un moyen de leur épargner au moins une partie de l'eau, même si aucun d'eux ne dormait très bien. Si la pluie ne se calmait pas bientôt pour leur permettre de manger autre chose qu'un repas froid composé de biscuits de voyage, il allait bientôt ne plus leur en rester, et ils devraient se contenter de ce que Bernard cueillait ou chassait en chemin. Amara n'avait pas hâte de manger du lapin cru.

Elle regarda le ciel d'un air renfrogné et regretta de ne pas s'être davantage entraînée à influencer le temps plutôt que de voler.

— Je sais exactement ce que vous ressentez, murmura Gaius, qui marchait d'un pas ferme à côté d'elle malgré sa claudication. Je n'arrive pas à m'ôter de la tête combien un bon feu et une tasse de thé brûlant seraient agréables.

— Suis-je donc si transparente ? fit Amara avec un sourire.

— Nous pensons tous la même chose, répondit Gaius. (Il examina les nuages, les paupières plissées.) Cela est en grande partie ma faute, vous savez.

Amara le regarda du coin de l'œil.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— J'ai fait une erreur. Le vent qui nous a amenés ici venait du grand nord, il était froid et sec. Je lui ai enjoint de nous accompagner vers le sud, et il a rencontré les cieux chauds et humides au-dessus de la mer. Ces précipitations en sont le résultat.

Amara secoua la tête.

— Ce n'est pas une erreur très grave. La pluie nous a probablement bien aidés.

Gaius sourit, révélant des dents étincelantes.

— Entre vous et moi, j'ai eu toute l'aide que je peux supporter.

Amara rit, et son regard se posa sur le tronc d'arbre le plus proche. À environ deux mètres de hauteur, l'écorce était creusée de larges sillons grossiers, laissant voir l'aubier en dessous.

— Bernard ? appela-t-elle discrètement.

— J'ai vu, répondit-il.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des marques territoriales.

— Des marques territoriales ? Faites par quoi ?

— Un prédateur. Une sorte de chat sauvage, peut-être. Ou alors un de ces gros lézards.

Il s'arrêta et leva une main, la tête légèrement inclinée de côté.

— On les appelle des garims, l'informa discrètement Gaius. Ils font de merveilleuses capes lorsque…

Les broussailles à trois mètres du Premier Duc sur sa gauche s'agitèrent soudain, et une créature massive et courte sur pattes à la peau membraneuse chargea sur lui à une vitesse fulgurante, tournant la tête et ouvrant la gueule pour lui mordre les jambes.

C'était un énorme lézard. Un garim.

Gaius le vit arriver et réagit admirablement vite. Il réussit à se retourner et à plonger son lourd bâton de marche entre les

mâchoires de la bête. Celle-ci les referma, cassant d'un coup net l'extrémité du bâton. Puis elle recracha le morceau de bois et continua à avancer vers Gaius.

La manœuvre du Premier Duc, cependant, avait donné à Amara de précieuses secondes pour agir. Elle invoqua Cirrus, lui empruntant sa rapidité, et les mouvements autour d'elle se ralentirent, devenant une danse nonchalante et comme engluée dans du sirop.

Amara porta la main à sa ceinture et trouva sous ses doigts le manche de son couteau. Elle le dégaina tout en se tournant vers le menaçant garim, changeant de pied d'appui avec une lenteur exaspérante et jeta l'arme à ce qui, pour ses propres perceptions, était une vitesse presque normale.

Le couteau tourna très exactement une fois et demie sur lui-même, toucha la peau écailleuse de l'animal et s'enfonça de plusieurs centimètres dans son flanc, juste derrière sa patte avant.

Le lézard réagit plus lentement qu'Amara n'avait jamais vu aucun autre animal le faire, et elle avait presque fini de faire un pas lorsqu'il se tordit brutalement sur le côté, s'écroulant lentement tout en refermant les dents sur le couteau, qu'il réussit à dégager.

Amara dégaina son glaive et se jeta sur l'animal, en agrippant la courte lame à deux mains. Le surcroît de vitesse que lui conférait sa furie allait lui permettre d'assener un coup très puissant ; et elle en aurait besoin pour percer la peau de la bête, à en juger par la difficulté avec laquelle son couteau l'avait pénétrée.

La distance qui la séparait du garim se réduisit lentement, et elle eut tout le loisir de goûter un autre mélange d'avantages et d'inconvénients : si la vitesse que lui avait accordée sa furie l'avait rendue assez rapide pour intervenir en faveur du Premier Duc, elle lui laissait également bien trop de temps pour prendre conscience du danger que comportait son action.

L'animal était beaucoup plus gros qu'Amara ne l'avait cru au premier abord. Il était très court sur pattes, mesurant à peine plus de soixante centimètres au maximum de sa hauteur, mais bâti tout en largeur et en longueur, avec des pattes puissantes

fortement écartées pour soutenir un corps extrêmement large composé de nerfs et de muscles. Il faisait probablement deux fois le poids d'Amara, peut-être même plus. Le bout de ses pattes était garni de grosses griffes, et il avait la tête dure et compacte, déformée par la taille des muscles qui actionnaient ses redoutables mâchoires. Ses yeux ressemblaient à des billes de verre noir, petits, avec un air méchant et stupide, et sa queue, qui faisait presque la taille du reste de son corps, s'agitait avec bien trop de force et de vitesse. Il avait la peau d'un gris-vert sombre, marbrée de zébrures plus foncées, ce qui lui fournissait un camouflage naturel dans la forêt trempée de pluie, et ses écailles avaient l'air dures et épaisses.

Si le garim l'attrapait, il allait lui arracher bras et jambes aussi facilement qu'il avait cassé le bâton de marche de Gaius. Elle aurait facilement pu lui échapper, bien sûr, si elle avait été seule ; mais ce n'était pas le cas. L'animal avait délibérément chargé Gaius, et si elle ne le forçait pas à s'occuper d'elle, il ne ferait que s'en prendre au Premier Duc. Amara devait l'affronter, ce qui signifiait qu'elle devait lui porter un coup décisif et invalidant dès le premier essai, ou risquer de se voir écraser par la force et la rapidité de la bête.

Elle aurait visé la gorge, s'il s'était agi d'un thanatodon, d'un lion des herbes ou d'un des ratites marats. Mais le cou du lézard était protégé par de gros replis de peau fortement écailleuse, et Amara n'était pas sûre de réussir à passer à travers.

À la différence du garim qui, lui, pouvait lui briser le cou sans effort particulier.

Amara était terrifiée.

Les yeux, décida-t-elle. Une petite cible, certes, mais la vitesse de Cirrus l'aiderait à viser. Un coup assez précis pouvait tuer l'animal ; et même si elle ne faisait que le blesser, cela suffirait peut-être à le handicaper assez pour l'empêcher d'attaquer Gaius. Quoique, si les choses en arrivaient là, supposait Amara, la tuer et la traîner dans la forêt pour la dévorer empêcherait peut-être aussi le garim de s'attaquer de nouveau au Premier Duc.

En regardant les choses sous cet angle, songea la jeune femme, elle était gagnante dans tous les cas.

Le garim tourna sa grosse tête cruelle vers elle et ouvrit sa large gueule, révélant ce qui semblait être des centaines de redoutables crocs incurvés.

Avec un hurlement, Amara abattit son glaive, mettant dans le coup toute la vitesse et la puissance qu'elle pouvait rassembler. La pointe de son arme toucha le garim juste au-dessus de l'œil, perçant une fine couche de peau et glissant sur l'os épais de son crâne. Mais son élan continua à porter la jeune femme en avant, par-dessus son courtaud adversaire, et elle se rendit compte avec un élan de panique nauséeux qu'elle était sur le point de tomber.

Elle essaya de transformer sa chute en roulade plongée, afin de pouvoir retomber sur ses pieds et repartir en courant ; mais à mi-chemin, quelque chose lui percuta l'épaule et lui fit faire une culbute incontrôlée. Elle heurta durement le sol, d'abord sur un genou, puis sur une épaule, avant d'aller s'écraser contre un arbre avec une force étourdissante. Elle retomba par terre et vit le monde reprendre sa vitesse normale alors que, déconcentrée, elle perdait sa connexion avec Cirrus.

L'animal blessé fouetta l'air de sa queue musclée, dont il venait de la frapper, et fit volte-face avec une grâce rapide et fluide. Il fonça sur Amara en montrant les crocs. La jeune femme, encore hébétée, chercha son épée à tâtons, tout en sachant que l'arme ne lui serait d'aucune aide. Elle la brandit quand même au moment où le garim arrivait sur elle, et la lame ricocha sur la peau du poitrail de l'animal. Elle hurla.

C'est alors qu'un bout de bois sorti de nulle part s'abattit avec une force terrible sur le museau de la bête, lui refermant la gueule et l'écrasant contre le sol. La tête du garim rebondit, et le gourdin s'abattit de nouveau, encore et encore, à coups réguliers et brutaux.

Le Premier Duc d'Aléra se jeta sur la bête, lui passant son bâton abîmé sous la gorge, et, avec un grognement d'effort et une brusque torsion de tout son corps, s'écarta et roula sur le dos, l'entraînant avec lui.

— Par en dessous ! s'écria-t-il. Comtesse, là où les écailles sont fines !

Amara saisit son épée, se releva péniblement à genoux et

frappa la gorge vulnérable du garim, juste en dessous du bâton avec lequel Gaius maintenait toujours la tête de l'animal en arrière. À sa grande surprise, la lame s'enfonça d'un coup entre les écailles plus fines et plus lisses à cet endroit, et le sang jaillit en une gerbe écarlate.

Le garim se débattit furieusement, mais le Premier Duc le tenait dans un véritable étau. L'animal eut beau le secouer dans tous les sens, il ne parvint pas à échapper à son emprise. Amara frappa encore et encore, jusqu'à ce que les convulsions de la créature se ralentissent, et que Gaius s'écarte en roulant de l'animal agonisant.

— Sire ! s'exclama Amara, le souffle court.

— Ça va, haleta Gaius. Le comte.

Amara se leva, jeta un regard affolé autour d'elle et se rendit compte qu'il y avait autre chose qu'elle ne savait pas sur ces dangereux lézards.

Ils se déplaçaient en groupe.

Un autre se contorsionnait cinq mètres au-dessus du sol dans un saule, dont les fines branches s'étaient apparemment baissées par dizaines pour s'enrouler autour de l'animal. Un autre encore était secoué de violentes convulsions qui le projetaient un mètre, deux mètres même au-dessus du sol. Une hache de forestier était plantée dans son crâne, enfoncée jusqu'au manche par un coup puissant.

Et le comte de Calderon lui-même, couvert de sang, était aux prises avec un troisième – à mains nues. Comme le Premier Duc, il avait réussi à se positionner sur le dos de la bête, mais c'étaient ses bras qu'il avait passés autour de la gorge de celle-ci. Amara vit qu'il avait la moitié du visage, la gorge et une partie de la poitrine couvertes de sang, mais il était conscient, le visage figé en un rictus féroce.

L'animal, qui se débattait furieusement, roula plusieurs fois sur lui-même et fouetta l'air de sa queue avec une énergie brutale, cinglant les jambes et le bas du dos de Bernard. Celui-ci poussa un hurlement de rage et de douleur.

Avec un cri, Amara se précipita vers son mari, l'épée en main.

Bernard tourna la tête d'un côté et relâcha le garim d'un

bras, l'attrapant par la queue. La bête roula éperdument sur elle-même, échappant d'une secousse à la prise de son adversaire, et prit appui sur ses pattes puissantes en grattant le sol pour se relever et planter ses crocs dans l'époux d'Amara.

Mais Bernard avait réussi à se remettre debout le premier et lui tira violemment sur la queue avant qu'il ait eu le temps de reprendre son équilibre. L'animal se rua sur lui tant bien que mal, mais Bernard esquiva ses mâchoires d'un pas traînant, sans cesser de lui tirer sur la queue.

Au début, Amara crut que son mari essayait simplement de gagner du temps ; mais au bout du deuxième tour, le garim commença à prendre de la vitesse. C'était le plus gros de ces lézards que la jeune femme avait vu pour l'instant, et il devait bien peser dans les deux cent cinquante kilos, mais le comte de Calderon le fit tournoyer dans les airs comme s'il n'était qu'un jouet d'enfant.

Décrivant un grand cercle sur lui-même, Bernard poussa un rugissement de rage et de triomphe et écrasa le crâne du garim contre le tronc épais d'un arbre. Il se brisa avec un bruit creux et mouillé, comme celui d'une pastèque qu'on aurait ouverte d'un coup violent, et le lézard tomba à terre, soudain complètement inerte.

Le garim pris au piège dans le saule se dégagea de l'emprise des branchages en grondant férocement et tomba au sol derrière Bernard.

Amara poussa un cri d'avertissement inarticulé.

Son mari leva les yeux vers elle puis tourna brusquement la tête. Il tendit vivement le bras en s'écriant :

— Brutus !

La terre sous la créature vibra soudain en un tremblement brutal. La forme d'un chien de la taille d'un petit cheval en sortit, les épaules et le poitrail faits de silex et de terre, les yeux d'étincelantes gemmes vertes, les mâchoires de granit. La furie de terre de Bernard attrapa le garim dans sa gueule rocheuse, et le lézard se débattit en sifflant alors que Brutus le soulevait du sol. L'énorme molosse continua à émerger du sol comme des eaux d'un lac et secoua le garim comme un terrier l'aurait fait d'un rat. Amara crut entendre la nuque du lézard se briser, mais

Brutus ne s'estima pas satisfait avant de l'avoir écrasé contre deux arbres et plusieurs fois sur le sol. Lorsqu'il en eut terminé, le garim n'était plus qu'une masse sanglante de chair en bouillie et d'os pulvérisés.

Amara ralentit et s'arrêta à quelques pas de son mari. Bernard attendit que Brutus ait terminé puis hocha la tête et le remercia. Le molosse de pierre claqua deux fois des mâchoires, s'ébroua en faisant voler cailloux et morceaux de boue et se renfonça dans le sol, en tournant sur lui-même comme un chien sur le point de se coucher.

Le comte s'affaissa soudain et tomba sur un genou.

Amara se précipita vers lui.

— Bernard !

— Ce n'est rien, ça va, répondit-il d'une voix pâteuse, encore haletant. Gaius ?

— Il est vivant. Laisse-moi voir ta tête.

— Ce n'est pas aussi grave que ça en a l'air. Les blessures au cuir chevelu saignent toujours beaucoup. Mais c'est superficiel.

— Je sais bien. Mais tu as une bosse de la taille d'un œuf qui va avec cette égratignure. Et une commotion cérébrale n'a rien de superficiel.

Bernard lui attrapa la main. Il chercha son regard et lui dit d'une voix basse mais ferme :

— Occupez-vous du Premier Duc, comtesse.

Elle se raidit de colère.

— Bernard…

— J'ai un devoir envers mon souverain. Et toi aussi.

— J'ai aussi un devoir envers mon époux, chuchota-t-elle en réponse.

Bernard lâcha sa main et grommela :

— Va t'occuper de Gaius. (Son ton se radoucit et se teinta d'épuisement.) Tu sais que j'ai raison.

Amara porta une main à son visage un instant, inspira profondément et lui effleura la tête. Puis elle fit demi-tour pour revenir auprès du Premier Duc.

Gaius gisait à terre, les yeux fermés. Il les rouvrit en entendant la jeune femme approcher.

— Ça fait longtemps que je n'ai pas fait ça.

— Sire ?

— Chassé le garim. Pas depuis mes dix-sept ans. (Il exhala bruyamment.) C'était considérablement moins épuisant, à l'époque.

Il avait la voix crispée par la douleur, comme au début de leur voyage.

— Vous êtes blessé, dit Amara.

— C'est ma jambe, répondit calmement Gaius. La bonne. (Il indiqua de la tête le garim qui se convulsait encore.) Je crains que cette bestiole n'ait réussi à me coincer la jambe entre sa peau et une pierre. Je suis à peu près certain qu'elle est cassée.

Amara se pencha pour examiner la jambe du Premier Duc. Celle-ci était enflée, et le pied était posé à un angle totalement incongru par rapport au reste. C'était le résultat d'une torsion, et non une cassure bien nette de l'os. La jeune Curseur savait que ce genre de fracture pouvait être très grave.

— Je ne vois aucun os qui dépasse, dit-elle doucement. Vous ne saignez pas. Vous souffrez beaucoup ?

— Ce n'est que de la douleur, répondit Gaius, mais sa voix trembla. Je vois que Bernard s'en est plutôt bien sorti.

Amara allait devoir réduire la fracture le plus vite possible. Et il allait aussi falloir lui éclisser la jambe.

— Il en a tué trois.

— Pour tuer des hommes, les ferrofèvres sont les meilleurs, murmura Gaius. Mais les animaux ne se battent pas comme nous. Primaires. Féroces. Pour eux, rien ne remplace la force pure. Et je crois qu'on ne pourrait vraiment pas trouver à redire à mon choix de compagnons pour ce voyage. (Il secoua la tête et cligna plusieurs fois des yeux.) Je divague. Veuillez m'excuser. L'esprit tend à errer un peu lorsqu'on atteint mon âge… ou qu'on souffre atrocement.

— Nous allons faire ce que nous pouvons, Sire.

— La douleur ne me tuera pas. Bernard perd son sang. Occupez-vous de lui. Je crois que je vais m'évanouir maintenant, si ça ne vous dér…

Le Premier Duc se tut, et Amara se pencha sur lui, prise de panique. Mais sa respiration était régulière, et son pouls aussi. Elle se mordit la lèvre avec compassion et fut juste soulagée

qu'il ait perdu conscience. Sa blessure devait être une véritable torture.

Elle enleva sa cape, toute trempée qu'elle était, et s'en servit pour surélever la jambe cassée du vieil homme. Puis elle se releva et revint auprès de Bernard. Il s'était défait de son sac et y fouillait d'un air hébété. Amara le lui prit des mains et sortit la boîte de bandages, d'onguents et de baumes cicatrisants qu'il contenait. Elle nettoya sa blessure du mieux qu'elle le put, mais elle saignait toujours, comme ce genre de plaie avait tendance à le faire.

— Il va te falloir des points de suture pour que ça se referme bien, dit-elle calmement. Ça veut dire qu'il nous faut de l'eau bouillante. Un feu.

— Dangereux, marmonna Bernard. Trop facile à repérer.

— On n'a pas vraiment le choix, répliqua-t-elle. Gaius est inconscient. Il a la jambe cassée. Il faut qu'on le réchauffe et qu'on lui mette une attelle. Est-ce que tu peux demander à Brutus de nous construire un abri ?

Il posa un regard éteint sur elle un moment, puis sur le Premier Duc.

— Dangereux.

Elle lui prit le visage entre ses mains.

— Bernard, tu as reçu un coup sur la tête. Tu as du mal à t'exprimer, et encore plus à penser clairement. J'ai besoin que tu me fasses confiance. Nous n'avons pas le choix.

Son mari exhala bruyamment et ferma les yeux. Puis il hocha la tête, rouvrit les yeux et scruta les alentours d'un regard trouble à travers la pluie. Il finit par indiquer un monticule d'un signe de tête, et marmonna à voix basse :

— Les garims avaient un antre là-bas. Brutus est en train de l'agrandir. De le consolider. Rentre d'abord du bois. Laisse-le commencer à sécher. Puis nous déplacerons Gaius à l'intérieur.

— Très bien, répondit Amara.

Elle couvrit la blessure d'un linge plié et enroula un bandage autour de sa tête pour maintenir la plaie fermée du mieux qu'elle le pouvait en attendant de pouvoir la soigner comme il le fallait.

— Bernard… c'est sa jambe saine qui est cassée.

Le forestier fronça les sourcils un moment puis s'exclama :

— Par les Corbeaux ! Il ne va plus pouvoir marcher.

— Non.

— C'est une mauvaise nouvelle.

— Oui.

— Mais il y en a une bonne.

Amara le regarda d'un air perplexe.

Il gonfla les narines en inhalant.

— Tu sens cette odeur ?

Amara se renfrogna et renifla l'air. Il y régnait une odeur de décomposition, une puanteur végétale.

— Il n'y a qu'une seule chose pour sentir comme ça, fit Bernard. Les marais. On a réussi. Une fois dedans, nous n'aurons plus à nous soucier d'effacer nos traces.

— Non, murmura Amara. Il ne restera que la maladie. Les blessures. Le manque de nourriture. Et encore plus de garims.

Bernard émit un grognement.

— Eh bien, dit-il d'un ton songeur. On va donc enfin l'avoir, cette lune de miel !

Amara le regarda d'un air abasourdi puis éclata d'un rire qui la surprit par sa profondeur et sa force.

Il lui adressa un sourire fatigué, et, l'espace d'un instant, ses yeux brillèrent de chaleur.

— Voilà qui est mieux. J'aime quand tu souris.

Puis il prit une grande inspiration et se remit lentement debout. Il toucha son bandage et poussa un sifflement de douleur.

— Ne fais pas ça, dit Amara distraitement.

Elle se leva et grimaça en sentant son dos protester. Elle avait presque oublié le coup de queue que lui avait assené le garim, et la culbute qui avait suivi. Ses muscles et ses os, en revanche, s'en souvenaient très bien.

— Il ne peut pas marcher, dit-elle doucement. Qu'est-ce qu'on va faire ?

— On va trouver un moyen, comtesse. Chaque chose en son temps.

Elle effleura son visage, puis ses bandages.

— Je t'aime énormément, tu sais.

Il ôta les doigts de la jeune femme de sa tête et les embrassa doucement, le regard pétillant.

— Qui irait te le reprocher ?

Amara rit de nouveau.

Chapitre 29

— Encore ! ordonna sèchement Araris, en harcelant Tavi d'un tourbillon de coups de taille hauts.

Le *singulare* ne retenait pas ses coups, et Tavi devait faire appel à toute sa concentration et toute son habileté pour y survivre. Il repéra le rythme de l'assaut, trouva la minuscule seconde de vulnérabilité entre une des attaques d'Araris et la suivante et fit une parade basse, se penchant brusquement sur le côté, hors de la trajectoire de l'épée du *singulare*, une main posée au sol pour assurer son équilibre brusquement précaire, tout en allongeant vivement une botte en direction de la grosse artère au milieu du ventre de son adversaire.

Il fut un quart de seconde trop lent. Araris abattit son épée en travers de celle de Tavi et la lui arracha des mains. Puis il lui décocha un coup de pied en direction du visage. Tavi roula sur lui-même pour l'éviter. Araris abaissa son talon sur le nez du jeune homme qui vit le talon du *singulare* fondre sur lui, réussit à le dévier presque complètement d'une tape et trouva la pointe de l'épée de son adversaire posée dans le creux de sa gorge.

Araris le dévisagea d'un regard sans expression, presque effrayant. Puis il se redressa et écarta sa lame.

— Il faut que tu sois plus rapide, dit-il calmement. Le combat ne s'arrête jamais. Tu ne peux pas attendre le bon moment. Tu dois l'anticiper.

Tavi le regarda d'un air renfrogné.

— On travaille ce mouvement depuis une semaine entière. Ce n'est jamais qu'une seule parade. Quelqu'un de ma taille va forcément avoir du mal à s'en servir. Tu le sais aussi bien que moi. Je croyais que je devais faire en fonction de mes points forts ?

— C'en est un. Tu ne le sais pas encore, c'est tout.

Tavi secoua la tête.

— Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire, par tous les Corbeaux ?

Araris posa une main sur son ventre, là où il avait été blessé, en grimaçant comme un homme souffrant d'un point de côté après une longue course.

— Tout homme d'épée digne de ce nom ne s'attendra pas à ce genre de manœuvre de la part de quelqu'un comme toi. Il trouverait cela trop dangereux, trop téméraire.

Tavi porta la main à sa gorge, où la lame d'Araris l'avait touché, et jeta un coup d'œil à la petite traînée de sang sur son doigt.

— Pourquoi irait-on croire une chose pareille, je me le demande !

Mais il se releva, ramassa son épée et fit face à Araris, prêt à recommencer.

Le *singulare* fit rouler son épaule avec une expression douloureuse et secoua la tête.

— Ça suffit pour aujourd'hui.

Ils levèrent tous deux leur épée pour se saluer mutuellement et la rengainèrent.

— Tu as encore mal au flanc ? demanda Tavi. Peut-être que je devrais aller chercher Isana pour…

— Non, l'interrompit aussitôt Araris. Non. Elle a déjà assez de soucis comme ça. C'est encore un peu sensible, c'est tout.

Tavi écarquilla les yeux, le visage illuminé d'un éclair de compréhension.

— C'est comme ça que Navaris a réussi à t'avoir.

Araris se renfrogna et détourna le regard.

— Elle avait trop des *singulares* d'Arnos avec elle. Je n'aurais pas pu tous les affronter et m'en sortir vivant. Alors j'ai laissé une ouverture à Navaris. J'avais escompté qu'elle me porterait un coup d'estoc à la jambe et coincerait sa lame dans la coque un moment. (Il indiqua son flanc d'un geste vague.) Mais c'est ici qu'elle m'a frappé.

Tavi fronça les sourcils.

— J'ai vu son épée transpercer la coque. Mais elle y était encore plantée lorsque…

Sa voix s'estompa alors qu'un pincement nauséeux lui tordait l'estomac. Araris s'était retrouvé cloué contre la coque du *Mactis* avec une épée dans le ventre. La seule façon dont il avait pu se libérer était…

Par tous les Corbeaux ! Il s'était simplement laissé glisser sur la lame de Navaris. Il avait laissé celle-ci lui sectionner le ventre sur dix à quinze centimètres. Pas étonnant qu'on ait pu croire que Navaris l'avait entaillé jusqu'à mi-chemin de la colonne vertébrale.

Araris soutint le regard de Tavi d'un air grave et hocha la tête.

— Sans Isana… (Il haussa les épaules.) Navaris n'aurait pas dû pouvoir faire ça. Je ne sais pas comment elle a réussi. Mais elle l'a fait. Ces exercices sont pour moi aussi.

Sur ces mots, il tourna les talons et retourna dans la cabine. Tavi rangea son épée, enfila son ample tunique et gagna, pensif, la proue du vaisseau.

Après leur attaque du malheureux *Mactis*, leur voyage avait été relativement peu mouvementé, et Tavi s'était vite retrouvé la proie d'une anxiété croissante. Araris s'était remis sur pied après deux jours de repos, et ils avaient repris leurs inlassables entraînements sur le pont pendant des heures d'affilée. Le *singulare* s'était révélé être le genre de maître d'armes qui considérait la douleur comme le meilleur outil de motivation pour apprendre. Tavi fut bientôt porteur d'une myriade de petites coupures – dont certaines assez sanglantes et douloureuses – et de meurtrissures aux couleurs variées.

Néanmoins, ces séances d'entraînement étaient efficaces. Tavi ne savait pas exactement à quel point exactement il progressait dans le maniement de l'épée, car Araris semblait toujours être légèrement plus rapide que lui, sa technique et ses positions un tout petit peu plus précises, mais le *singulare* lui assurait qu'il s'améliorait. Et ces séances étaient exténuantes, ce qui, pour Tavi, constituait leur principal avantage.

Cela lui laissait moins d'énergie pour s'inquiéter de l'avenir.

Après le dîner, ce soir-là, il se tenait de nouveau à la proue du bateau, regardant les dauphins folâtrer parmi les vagues devant la *Slive*. Kitaï était allongée sur un cordage, quelque part

derrière lui, en hauteur, aussi détendue que s'il s'était agi d'un hamac, plutôt que d'une simple corde à laquelle elle se tenait d'une cheville et d'une main. Il percevait la satisfaction indolente que lui apportaient son ventre plein, une journée intéressante et un magnifique coucher de soleil à contempler au-dessus des flots houleux.

Tavi ferma les yeux et tenta de partager le contentement de Kitaï. Ils étaient radicalement différents dans leur façon de voir l'avenir. Pour la Marate, celui-ci n'était qu'une énorme question d'une relative insignifiance. Ce qui comptait, c'était le présent. S'il était utile de se préparer à ce qui pouvait arriver, les bénéfices s'en trouvaient davantage dans la façon dont cela modelait le caractère ou égayait la journée que dans tout avantage pratique qu'on pouvait en tirer lorsque le futur deviendrait présent. Kitaï, Tavi le savait, approuvait son entraînement aux armes avec Araris, mais il avait dans l'idée que c'était davantage dû au plaisir qu'elle avait à le voir transpirer torse nu qu'à de l'inquiétude concernant les adversaires qu'il devrait peut-être affronter un jour.

La perception que Tavi avait de Kitaï s'altéra légèrement alors que l'intérêt de la jeune Marate était brièvement piqué. Il regarda par-dessus son épaule et vit Ehren approcher.

— Salut, dit-il doucement.

— Salut, répondit Ehren. (Le petit Curseur vint se placer à côté de Tavi, les yeux rivés sur l'océan devant eux.) J'ai parlé à Demos. On arrive à l'embouchure de la Gaule demain. Après ça, il faut compter une semaine pour remonter le fleuve jusqu'à la capitale. Peut-être plus, s'il ne trouve pas de remorqueur correct.

Tavi hocha la tête.

— C'est bien. On devrait arriver juste aux alentours de la nouvelle lune.

— Ce qui est toujours pratique lorsqu'on veut aider un prisonnier à se faire la belle sans être vu, acquiesça Ehren. (L'ancien scribe avait les épaules crispées. Il croisa les bras et s'appuya d'une hanche contre le bastingage.) Je connaissais le talent de l'Exploitante en tant que guérisseuse, mais je ne savais pas que ses autres dons d'aquafèvre étaient si développés. Ça

m'a surpris.

— Je crois que ça l'a surprise aussi, répliqua Tavi. Peut-être que ça n'aurait pas dû. Elle avait déjà fait déborder une rivière à la maison, juste avant la Seconde Bataille de Calderon. C'est plus que n'en sont capables la plupart des aquafèvres.

Ehren hocha la tête.

— Comment va-t-elle ?

— Araris lui a pendu un hamac dans une réserve dans la cale. Elle dit que c'est plus calme là-bas. Mais elle est montée un moment sur le pont, tout à l'heure. Je pense qu'elle commence à reprendre le contrôle, maintenant.

— C'est bien.

Ehren continua à regarder au loin en se renfrognant et sa voix se perdit dans un silence gêné.

— Dis-moi, reprit Tavi d'une voix calme.

— Te dire quoi ?

— Ce qui te tracasse.

Ehren esquissa un sourire en coin et hocha la tête sans détourner les yeux des flots.

— Lorsqu'on était près du *Mactis*. Tu as dit quelque chose à l'Exploitante.

Tavi fit la grimace.

— J'espérais vaguement que tu n'aurais pas remarqué au milieu de toute cette agitation.

— J'ai envisagé de faire comme si, mais… ces jours-ci, j'ai l'impression de devoir mentir à tout le monde. Ça ne me plaît pas vraiment. Et je ne veux pas t'inclure dans le lot.

Tavi esquissa un sourire et hocha la tête.

— Merci.

— Pas de quoi. Donc, lorsque tu as dit à Isana qu'elle était la Première Dame d'Aléra, tu voulais dire…

— Exactement ce que j'ai dit.

Ehren fronça les sourcils. Puis il cligna des yeux et dévisagea Tavi.

— Tu veux dire… C'est vraiment dame *Caria* ? Déguisée ?

Tavi le regarda avec effarement.

— Quoi ? Non ! Oh ! par tous les Corbeaux ! non.

Ehren reprit son expression perplexe.

— Alors je ne comprends pas. La Première Dame est la femme du Premier Duc.

— La plupart de Premiers Ducs auraient déjà pris leur retraite depuis longtemps. Confié leur trône à leur héritier. En restant à titre consultatif, peut-être.

Ehren réfléchit. Puis il haussa les sourcils et se mit brusquement à chuchoter.

— Le Princeps ? Gaius Septimus ?

Tavi acquiesça en silence.

— Mais il ne s'est jamais marié ! s'exclama Ehren.

— Si, répondit Tavi. Légalement. Et il lui a laissé les moyens de le prouver.

Ehren poussa un sifflement.

— S'il avait survécu… (Tavi secoua la tête.) Eh bien, tout serait différent, n'est-ce pas ? (Il observa le visage de son ami un moment, les sourcils froncés.) Mais ce n'est pas tout.

Il prit une grande inspiration.

— Il a eu un héritier d'elle, Ehren. Un fils.

Le Curseur haussa un sourcil sceptique.

— Un héritier de la Couronne ? Tavi… (Puis son visage se figea.) Tavi, répéta-t-il doucement, en écarquillant les yeux.

Tavi se força à ébaucher un sourire et haussa les épaules avec raideur.

— L'idée ne me met pas particulièrement à l'aise non plus.

Ehren jeta un coup d'œil discret aux alentours.

— Euh… combien de personnes sont au courant ?

— Toi. Cyril. Araris. Ma mère.

— Et moi, intervint Kitaï d'un ton nonchalant depuis son perchoir, sans ouvrir les yeux.

Tavi la regarda en fronçant les sourcils.

— Je ne t'en ai jamais parlé.

Elle poussa un bâillement.

— Aléréen, je t'en prie. Tu n'es pas si complexe que ça. J'ai des oreilles et un cerveau. Si j'attendais que tu me parles de tout ce qui est important, cela me rendrait probablement folle.

Tavi étrangla un rire et secoua la tête puis se retourna vers Ehren.

Le jeune homme se mordillait distraitement un ongle, un tic

que Tavi connaissait bien, car son ami l'avait déjà lorsqu'ils étaient à l'Académie ensemble.

— Gaius ne sait pas ? demanda le jeune Curseur.

— Il sait quelque chose, répondit Tavi. Je ne sais pas quoi exactement.

Ehren soupira.

— Tu te rends compte que c'est mon devoir de l'informer.

— Ça, c'est le cadet de mes soucis.

Le Curseur hocha la tête.

— Si c'est vrai… Tavi, je ne veux pas te vexer, mais… un héritier de la Maison de Gaius serait un puissant furifèvre. Toi… tu ne l'es pas.

— Il y a des raisons à ça, répondit calmement Tavi. Mais je ne veux pas rentrer dans les détails maintenant.

Ehren hocha de nouveau la tête et détourna les yeux. Au bout d'une minute, il demanda, d'un ton légèrement crispé :

— Depuis combien de temps le sais-tu ?

— Tu es mon ami, Ehren. Je ne veux pas avoir à te mentir non plus. (Tavi se tourna vers le Curseur et lui posa une main sur l'épaule, en le regardant droit dans les yeux.) Je l'ai appris juste avant que nous partions d'Élinarc. Avant ça, je n'en avais aucune idée.

Ehren scruta son regard un moment, en plissant le front. Puis il hocha lentement la tête.

— D'accord. (Il se mordilla un autre ongle.) Alors, que fait-on ?

— On continue notre mission. On libère Varg et on se sert de lui pour négocier un armistice avec les Canims. Puis on rejoint Sire Miles dans le sud pour l'aider à vaincre Kalarus une bonne fois pour toutes.

— Volant du même coup la vedette à la fois à Aquitainus et à son pantin, Arnos. (Ehren secoua la tête.) Tu ne peux pas t'exposer à ce genre de risque.

— Quel risque ? Je ne suis personne, pour l'instant, rétorqua Tavi. Et même si je l'étais, c'est justement à moi de le prendre, ce risque. Qui d'autre le pourrait ?

Ehren leva les yeux au ciel et fit un vague geste de frustration.

— Comment peux-tu dire quelque chose de si stupide et rester quand même logique ?

Tavi éclata de rire.

— Enfin bref, pour l'instant, concentrons-nous sur l'avenir immédiat. As-tu regardé la liste ?

Ehren acquiesça.

— Je peux tout acheter sauf les pierres de glace. Elles sont difficiles à se procurer quelle que soit l'époque, mais encore plus au printemps. Tout le monde les met de côté pour l'été. Même si j'en trouve à vendre, elles seront trop chères pour notre budget.

— Ce n'est pas du matériel facultatif, fit Tavi en se renfrognant. Il nous les faut, c'est indispensable.

— Je pensais bien que tu allais dire quelque chose de ce genre-là, répondit Ehren. (Il jeta un coup d'œil dans les gréements derrière eux.) Il se trouve que je crois me rappeler une cambrioleuse plutôt brillante qui terrorisait les commerçants de la capitale il y a quelques années.

Kitaï ouvrit un œil. Son visage se fendit de son habituel sourire indolent et félin.

— Parfait, dit-elle. Je commençais à m'ennuyer.

Chapitre 30

À la demande insistante de Tavi – appuyée par encore plus d'argent de Cyril – le capitaine Demos, en arrivant à Parce, loua un remorqueur particulièrement rapide pour remonter le fleuve. C'était la première fois que Tavi venait dans ce port de mer méridional situé dans le delta de la Gaule, mais il n'avait pas le temps de visiter. Parce était une ville de pierre blanche étincelante qui se dressait en plusieurs terrasses presque semblables à des marches d'escalier jusqu'à une impressionnante citadelle fortifiée. Elle n'était pas aussi vaste qu'Aléra Impéria, mais elle semblait plus aérée, plus propre, plus ouverte.

Les membres d'équipage du remorqueur loué par Demos rappelèrent à Tavi la comtesse Amara, avec leur peau d'un brun doré et leur chevelure dont les nuances allaient du blond profond au cuivré en passant par l'ambré. Ils semblaient plus gais que les travailleurs fluviaux que Tavi avait rencontrés à la capitale. Ils tendirent des cordes entre leur remorqueur et la *Slive*, puis le petit bateau entreprit de remonter le fleuve, propulsé par une équipe d'hommes parciens armés de longues perches qui marchaient de chaque côté de lui en chantant pour se donner du courage, poussant les deux vaisseaux à contre-courant avec une surprenante facilité.

À l'arrière du remorqueur se tenaient deux femmes d'âge moyen, assises sur des sièges suspendus juste au-dessus de l'eau, dans laquelle elles laissaient traîner leurs pieds tout en bavardant et en accomplissant de menus travaux, essentiellement de couture. Lorsque Tavi interrogea Demos à leur sujet, celui-ci lui expliqua qu'il s'agissait de la femme du capitaine du remorqueur et de celle de son maître d'équipage, des aquafèvres dont les furies pouvaient convaincre les courants

du fleuve de faire comme si les deux bateaux n'étaient pas là.

La Gaule était encombrée de circulation et le serait toujours plus jusqu'à ce que la saison du commerce maritime ralentisse de nouveau à la fin de l'été. L'équipage de la *Slive*, n'étant plus sollicité pour s'occuper des voiles, se prélassait sur le pont pendant des heures, chaque fois que Demos n'arrivait pas à lui trouver de tâches faussement utiles. En conséquence, Tavi découvrit bientôt qu'Araris et lui avaient des spectateurs pour leurs séances d'entraînement ; lesquels, à son grand embarras, commencèrent à parier régulièrement sur l'issue de leurs affrontements – la question n'étant pas de deviner si Tavi réussirait à vaincre Araris, ce qui semblait joué d'avance, mais le moment et la façon dont il serait battu, et quelle quantité de sang il verserait.

Les remorqueurs maintenaient le rythme plusieurs heures après la tombée de la nuit, éclairant leur chemin à l'aide de lampes-furies, jusqu'à ce qu'ils soient trop fatigués pour continuer, puis repartaient dès que le ciel à l'est commençait à pâlir. Le bateau remontait le fleuve avec une grâce et une vitesse surprenantes, doublant régulièrement des caravanes de marchands qui longeaient la berge, en route vers Aléra Impéria, mais aussi, avec discrétion et efficacité, les autres vaisseaux remontant la rivière comme eux, tirés par un remorqueur. En conséquence, il ne leur fallut que six jours pour atteindre la capitale.

— C'est un bon plan qu'ils ont là, fit observer Demos alors que le remorqueur manœuvrait pour s'approcher des quais et confier les cordes de la *Slive* aux débardeurs afin qu'ils la tirent jusqu'à eux. Ils ont gagné un quart de ce que j'ai été payé, rien que pour remonter ce fleuve. Pas de pirates, pas de léviathans, pas à s'inquiéter des tempêtes ou du manque d'eau fraîche ou de nourriture.

— Peut-être que vous vous êtes trompé de carrière, répondit Ehren.

— Lorsque vous atteignez mon âge, vous commencez à penser à votre retraite, répliqua Demos. J'aime être préparé. Mon travail me plaît, mais ça finira un jour par devenir un peu trop énergique pour moi.

À ce moment, Tavi s'approcha d'eux et salua Demos d'un signe de tête.

— Nous allons rester là deux jours, trois maximum ; ça dépend du temps qu'il va nous falloir pour…

Demos l'interrompit d'un geste en grimaçant.

— Ne me dites pas. Moins j'en sais, plus ce sera difficile pour moi de me compromettre.

Tavi le regarda avec surprise, mais il hocha la tête.

— Deux, trois jours maximum, et nous repartirons de nuit.

Demos acquiesça d'un grognement et fit signe au maître d'équipage.

— Paie les hommes, lui dit-il. Permission à terre jusqu'à demain midi. Dis à Sigurd qu'il n'ira nulle part tant qu'il n'aura pas refait le plein de provisions.

Le marin au teint hâlé opina du bonnet puis, jetant un regard mauvais à Ehren, murmura discrètement quelque chose à l'oreille de Demos. Celui-ci l'écouta, hocha la tête et regarda à son tour Ehren en fronçant les sourcils.

Le Curseur leva les yeux au ciel, ouvrit sa bourse et jeta deux pièces d'argent au maître d'équipage. Celui-ci les attrapa au vol, les mordit toutes les deux et hocha la tête avant de partir d'un pas lourd vaquer à ces occupations.

— Les marins et leur gnôle, marmonna Ehren.

La *Slive* heurta les lourds rouleaux de toile épaisse qui amortissaient le bord du quai, et les débardeurs l'amarrèrent. Les marins abaissèrent la passerelle et se ruèrent hors du bateau, exactement comme des élèves fuyant l'atmosphère confinée d'une salle de classe.

Ehren adressa un hochement de tête à Tavi et se joignit discrètement aux marins descendant à terre, en se fondant sans peine dans leur groupe chahuteur.

Demos observa Tavi.

— Vous n'y allez pas, vous aussi ?

Tavi leva les yeux vers le soleil couchant.

— Dans un instant.

— Ah ! fit Demos d'un air entendu. Content de voir que votre homme a remboursé mon maître d'équipage.

— Qu'est-ce qui vous faisait craindre le contraire ?

— Certaines personnes ont de drôles d'idées quand il est question de la propriété d'autrui. Ils croient qu'ils peuvent la prendre, ou la détruire, et que c'est leur droit de le faire. Vous allez me rembourser ces chaînes.

— Je vous ai rendu service.

— Vous voyez ce que je veux dire par « drôles d'idées » ? fit Demos. C'est mon gagne-pain.

— Non, répliqua Tavi. Si vous étiez avant tout un marchand d'esclaves, votre bateau sentirait beaucoup plus mauvais, et vous auriez eu plus de chaînes.

Demos haussa les épaules.

— Je travaillais sur un bateau spécialisé dans le transport d'esclaves, avant d'avoir la *Slive*. La paie était bonne, mais je n'aimais pas l'odeur. J'en prends de temps en temps, cependant. Je transporte toutes sortes de cargaisons.

— Les gens, rétorqua Tavi, ne sont pas des cargaisons.

— Il semble qu'aucun des douaniers des ports du sud ne soit de votre avis, fit Demos d'un ton railleur.

— Les choses changent. L'esclavagisme est de celles auxquelles cela arrivera bientôt.

Demos plissa les yeux et dévisagea longuement le jeune homme avant de reprendre :

— Ça n'a pas changé pour l'instant. Vous allez me rembourser ces chaînes.

Tavi l'observa un moment.

— Ou sinon quoi ? finit-il par dire. Vous allez lever l'ancre et nous laisser là ?

Le regard de Demos se durcit.

— Je vous demande pardon ?

— C'est ce que vous voulez dire, n'est-ce pas ? continua Tavi. Que si je ne vous paie pas, vous allez nous laisser en pl…

Il ne vit même pas Demos dégainer son épée. Celle-ci apparut simplement au bout de son bras tendu. Mais ce qui choqua Tavi, c'est qu'il réagit tout aussi rapidement, interceptant la lame du capitaine de sa dague avant qu'elle puisse toucher sa peau. Puis, soudain, les planches du pont tressautèrent sous ses pieds, le soulevant de quinze, vingt centimètres dans les airs et lui faisant perdre l'équilibre. Il

retomba en moulinant des bras et atterrit sur les fesses. L'une des planches se replia brusquement, souple comme une baguette de saule, et s'abattit sur la main dans laquelle Tavi tenait son poignard, la clouant douloureusement contre la surface du pont.

Demos s'avança et planta son épée dans le pont entre les jambes écartées de Tavi, à cinq centimètres tout au plus de son entrejambe. Avec un grondement de colère, il s'accroupit pour regarder le jeune homme dans les yeux.

— J'ai pris votre argent, dit-il d'un ton plein d'une rage contenue. Ça veut dire que je vais faire mon travail. Point. C'est compris ?

Tavi se contenta de le dévisager avec stupeur un moment.

— Le bateau, finit-il par bégayer, le bateau tout entier est une furie de flore.

— Oui, la mienne. Et je peux vous assurer que vous allez me rembourser les biens que vous avez abîmés avant la fin de ce voyage.

Derrière le capitaine, Tavi vit Araris apparaître silencieusement, pieds nus, l'épée à la main. Le *singulare* se rapprocha doucement, une expression concentrée sur le visage.

C'est alors que la porte de la cabine s'ouvrit brutalement, percutant l'épaule d'Araris et l'envoyant rouler au sol.

— Et dites à votre maître d'armes, continua Demos sans quitter Tavi des yeux, que s'il dégaine encore une fois contre moi, il ferait mieux d'avoir l'intelligence de ne pas le faire à bord de ce vaisseau.

Sur ces mots, il se releva, dégagea sa lame du pont et la remit dans son fourreau. En se tournant vers Araris, il ajouta :

— Nous savons aussi bien l'un que l'autre que vous l'emporteriez sur moi en combat loyal.

Araris se releva lentement et rengaina sa propre épée. Il inclina très légèrement la tête.

— Et quand avez-vous combattu à la loyale pour la dernière fois ?

Demos fit un geste brusque en direction du pont, et la planche qui coinçait le bras de Tavi se ploya et le relâcha, reprenant sa position initiale.

— Je crois que j'avais douze ans. Je n'ai jamais vu l'intérêt. Bonne soirée, messieurs.

Tavi le regarda partir d'un pas nonchalant et secoua la tête.

— Est-ce que ça va ? demanda calmement Araris.

— Ça, répondit Tavi, c'est un homme dangereux.

Araris se massa l'épaule et grimaça en signe d'assentiment silencieux.

Tavi jeta un coup d'œil au soleil.

— Encore une heure, et il fera assez noir pour y aller. Il y a une pension de famille dans la rue des Artisans. Nous allons séjourner là-bas le temps de rassembler tout ce dont nous avons besoin. (Il fronça les sourcils et baissa la voix.) Comment va-t-elle ?

— Mieux, depuis que nous nous sommes éloignés de la mer, répondit Araris.

Tavi secoua la tête.

— Les choses qu'elle a faites, Araris. C'était une sérieuse démonstration de furifèvrerie. Ce truc avec le requin… Et je n'ai jamais entendu parler de quelqu'un qui soit capable de fendre les flots de cette façon. J'ai cru que les embruns allaient commencer à m'entailler la peau, tellement on allait vite.

Araris se renfrogna.

— Je ne me rappelle pas grand-chose de tout cela.

— Elle t'a soigné sans utiliser de cuve.

Le *singulare* écarquilla légèrement les yeux.

— Elle… elle ne m'avait pas dit ça.

— J'ai vu dame Placida faire la même chose, une fois, fit doucement Tavi. Mais c'est tout. Je veux dire, je savais qu'Isana était une guérisseuse de talent, même comparée aux Citoyens guérisseurs, mais c'est la deuxième fois que je la vois faire quelque chose de si impressionnant qui ne soit pas une guérison.

Araris hocha lentement la tête.

— Tu parles de la fois où elle a fait déborder cette petite rivière, juste avant la Seconde Bataille de Calderon.

— Exactement. Ce qu'elle a fait l'autre jour n'était pas précisément nouveau. Mais c'est certainement plus qu'elle n'en a jamais fait. Plus que ce dont elle se croyait capable, j'en suis

sûr.

Araris tapota nonchalamment le pommeau de son épée du bout des doigts.

— Très souvent, on ne connaît pas vraiment ses limites avant de les avoir testées. Je connais des tas de gens qui avaient un talent extraordinaire en ferrofèvrerie mais qui, pour une raison ou pour une autre, n'en avaient jamais fait usage. (Il haussa les épaules.) Ce n'est pas tous les jours qu'on se voit obligé de jeter un requin sur le pont d'un vaisseau pirate, hein ?

Tavi lui décocha un sourire narquois.

— Tu la connais depuis plus longtemps que moi, reprit-il doucement. Est-ce que tu as déjà remarqué quelque chose de ce genre ? Quelque chose qui laisserait penser que ses dons de furifèvre étaient peut-être plus développés que ne le savait quiconque ?

Araris secoua la tête.

— Ce que tu veux savoir, c'est si ton père a un jour dit quoi que ce soit à ce sujet.

Tavi détourna le regard, soudain mal à l'aise.

— Eh bien… oui.

Araris croisa les bras et garda le silence un long moment.

— C'était il y a bien longtemps. Et… pendant des années, ç'a été un sujet sur lequel je n'avais pas vraiment envie de m'appesantir.

— Mais s'il y a quoi que ce soit qui te revient en mémoire…

Araris leva une main et ferma les yeux un moment.

— Je me rappelle une chose. Nous parlions de la façon dont Sextus réagirait, lorsqu'il apprendrait l'existence d'Isana. Ton père m'avait juste annoncé son intention de l'épouser et… (Il jeta un coup d'œil à Tavi, et le jeune homme perçut brièvement sa gêne et sa honte.) Et je lui ai dit qu'il allait le payer cher s'il faisait ça. Un ou deux bâtards n'auraient pas dérangé Gaius ; sa lignée n'a jamais été particulièrement féconde. Mais il avait clairement d'autres projets matrimoniaux pour Septimus. Il lui aurait choisi une épouse en fonction non seulement des avantages politiques qu'elle représentait, mais également de ses talents de furifèvre, pour préserver la puissance de la lignée royale.

Tavi soupira.

— Je ne t'en veux pas des conseils que tu as donnés à mon père, Araris. Par tous les Corbeaux ! tu me connais mieux que ça. Dis-moi simplement ce qu'il t'a répondu.

Araris hocha la tête.

— Il m'a dit qu'il y avait plus en Isana qu'il ne s'y attendait. Et qu'elle surprendrait Gaius aussi. (Il soupira.) Mais il ne parlait pas nécessairement de ses dons de furifèvre.

— On dirait bien que si. Qu'aurait-il pu vouloir dire d'autre ?

— Il n'y avait pas beaucoup de gens prêts à tenir tête à Septimus, mais elle en faisait partie. Si elle pensait qu'il avait tort, elle le lui faisait savoir. Elle ne se disputait pas exactement avec lui mais… il arrivait à convaincre la plupart des gens par la pure force de sa personnalité. Avec elle, ça ne marchait pas. Elle n'élevait jamais la voix, ne semblait jamais vraiment en conflit avec lui – mais elle ne cédait jamais d'une semelle, non plus. (Araris haussa les épaules.) Tavi, ton père n'a jamais fait grand cas de la furifèvrerie pour ce qui était des choses importantes.

— Il n'a jamais eu à se débrouiller sans, non plus.

— Certes. (Araris fronça les sourcils.) Mais… Tavi, je ne sais pas si tu es au courant, mais la Maison de Gaius a toujours été douée de… pas exactement d'un don de prophétie, mais d'une certaine dose de perspicacité, de prévoyance, qui dépassait ce qu'on pouvait simplement expliquer comme de la sagesse.

Tavi le regarda avec surprise.

— Je n'en avais jamais entendu parler.

— Ce n'est pas quelque chose qu'ils crient sur tous les toits. Septimus était particulièrement… intuitif. Il mentionnait avec désinvolture des choses qui allaient se passer, des semaines ou des mois plus tard. Miles avait pris l'habitude de les noter. De vérifier si elles se réalisaient. Parfois, Septimus se rappelait à peine en avoir parlé. Je ne pense pas que c'était quelque chose qu'il contrôlait.

— Qu'est-ce que ç'a à voir avec Isana ?

Araris haussa les épaules.

— Ces remarques lui ont peut-être été inspirées par une intuition, c'est tout. (Il esquissa un sourire.) Il faut bien que tu l'admettes, Isana en a quand même fait beaucoup plus que ce

que Gaius aurait attendu d'une femme vivant sur une exploitation. Elle a joué un rôle-clé dans les événements de la Seconde Bataille de Calderon. Sans elle, Gaius serait mort le soir où les vordes l'ont attaqué dans sa salle de méditation. Et d'après la comtesse Amara, seule sa mise en garde leur a évité, à ton oncle et à elle, d'être tués par les Immortels de Kalarus ; et leurs actions à eux ont aidé à faire pencher la balance des forces lors de l'attaque initiale de Kalarus. (Il secoua la tête.) Ou peut-être qu'il parlait bien de ses dons de furifèvre. Peut-être qu'elle avait plus de puissance qu'elle le pensait. À moins que…

Il fronça les sourcils.

— Quoi ? demanda Tavi avec intérêt. À moins que quoi ?

— À moins que… que ton père ait mis plus de furies à sa disposition. Avant de mourir.

Tavi le regarda avec étonnement.

— On… on peut faire ça ?

— Oh ! bien sûr, acquiesça Araris. De la même façon qu'on peut se transmettre des furies de génération en génération dans une exploitation. Tu te rappelles lorsque Frédéric le Vieux a légué Cogneur à Frédéric le Jeune ?

— Je pensais que cela n'arrivait que… Tu sais. À la campagne, où les gens donnent un nom à leurs furies.

— Pour autant que je sache, il n'y a aucune raison pour qu'on ne puisse pas léguer davantage de furies à quelqu'un d'autre, qu'il s'agisse d'entités distinctes ou de forces amorphes. C'est juste que ça se fait rarement dans les rangs des Citoyens. Un enfant qui a beaucoup de potentiel n'a généralement pas de peine à attirer des furies par lui-même, bien sûr ; c'était certainement le cas de Septimus. Mais sa puissance aurait considérablement augmenté à la mort de son père ou lorsque celui-ci, en lui laissant le trône, lui aurait transmis la majorité de ses pouvoirs.

Tavi fronça les sourcils.

— Et donc… quoi ? Tu penses que mon père lui a peut-être légué une partie de ses furies lorsqu'il a été tué ?

Araris secoua la tête.

— Je ne sais pas, Tavi, sincèrement. Mais je crois que ce n'est pas un hasard si les deux fois où elle a fait preuve d'une force

extraordinaire, c'est que ta vie était en danger. (Son regard se perdit dans le vide, et il esquissa un léger sourire.) Ce serait bien le genre de Septimus, d'avoir trouvé un moyen de protéger son fils, même des années après sa mort.

Tavi se rembrunit. Araris venait de lui en dire plus sur son père en quelques minutes qu'il ne l'avait fait durant ces deux dernières années. Il y avait là ample matière à réflexion.

Il ferma les yeux un moment, parcouru d'un petit pincement douloureux. Est-ce que son père était encore là, d'une façon ou d'une autre, à veiller sur lui ? Cette simple pensée était à la fois incroyablement rassurante, d'une tristesse presque insoutenable et délicieusement douloureuse. C'était le genre de choses dont il rêvait lorsqu'il se sentait seul, qu'il doutait ou qu'il avait peur.

Comme en cet instant. Il s'apprêtait à faire évader Varg de la prison la mieux gardée de tout Aléra. La Tour Grise abritait certains des plus dangereux hommes d'épée qu'on puisse trouver ; et, en partie grâce à ses propres recommandations, les défenses furiesques du bâtiment étaient parmi les plus meurtrières qui existaient. Et même si leur mission de sauvetage était couronnée de succès, ils devraient encore échapper aux poursuivants qu'on enverrait forcément après eux. Comme si tout cela ne suffisait pas, il y avait encore le problème de Varg. Tavi n'était pas du tout sûr de ce que serait la réaction du Canim une fois libre. Varg risquait fort bien de décider que le meilleur plan d'action pour lui était d'égorger Tavi et de se débrouiller tout seul à partir de là.

Tavi sourit légèrement à Araris et conclut :

— Tout aide sera la bienvenue.

Chapitre 31

Pour Isana, se rendre dans une des plus grandes villes d'Aléra n'avait jamais été agréable. La pression constante des émotions diverses de tant de personnes entassées dans si peu d'espace pesait sans relâche sur son attention. C'était un « bruit » discret mais continu, comme si elle était en permanence accompagnée de cinq ou six grillons d'une persévérance cauchemardesque. Il n'était jamais terriblement fort, mais il était *incessant*, et ces perceptions importunes pouvaient rendre d'une difficulté exaspérante le simple fait de trouver le sommeil ou de se concentrer.

Or, Isana avait bien peur d'avoir éperdument besoin de toute sa concentration dans les heures à venir.

Les chambres que Tavi avait louées pour eux étaient simples, mais spacieuses et bien entretenues. Elles étaient outrageusement chères par rapport aux critères des exploitations de la vallée de Calderon, mais ses voyages avaient légèrement élargi les perspectives d'Isana, à défaut d'épaissir sa bourse. Par rapport aux prix qui pouvaient se pratiquer à Aléra Impéria, celui-ci était plus que raisonnable – même si le loyer d'une seule journée aurait également suffi à nourrir toute une exploitation pendant la même durée.

La pension, cependant, était apparemment fréquentée par des marchands particulièrement proches de leurs sous. Toutes sortes de négociations avaient cours dans les chambres au-dessus comme en dessous des leurs, ainsi que dans le minuscule jardin de la demeure, et à en juger par les perceptions d'Isana, elles étaient acharnées. Elle essaya de se reposer du mieux qu'elle le put lorsqu'ils furent arrivés dans l'établissement, mais l'émoi constant et houleux de la ville ne lui facilitait pas la tâche.

Elle se leva discrètement de son lit dans la chambre qu'elle

partageait avec Kitaï, glissa les pieds dans ses chaussures et enfila sa robe et sa cape. Peut-être que si elle se dégourdissait un peu les jambes, elle se fatiguerait assez pour trouver le sommeil. Elle s'approcha doucement de la fenêtre et regarda dehors. La ruelle en contrebas, bien qu'il soit près de minuit, était bien éclairée de lampes-furies, et Isana put voir deux groupes distincts d'hommes en uniforme de la légion municipale qui patrouillaient. La rue serait assez sûre.

En se retournant, elle vit Kitaï en train de se redresser dans son lit en s'étirant.

— Vous n'arrivez pas à dormir non plus ? lui demanda la jeune Marate.

— Non, répondit doucement l'Exploitante.

— C'est l'aquafèvrerie, n'est-ce pas ?

— En partie, fit Isana d'un ton un peu plus sec qu'elle l'avait voulu.

Elle s'interrompit puis reprit d'un ton radouci :

— Essentiellement.

Kitaï la regarda d'un air interrogateur. Dans la lumière tamisée provenant des lampes-furies de la rue, ses yeux verts étaient presque luminescents.

— Vous quittez la ville, alors ?

— Je pensais aller faire quelques pas. Parfois, un peu d'exercice, ça aide.

Kitaï sourit.

— Je dois moi aussi aller me promener. Peut-être pourrions-nous le faire ensemble.

— Cela me plairait beaucoup, répondit Isana.

D'un ton hésitant, elle ajouta :

— Peut-être devriez-vous d'abord vous habiller un peu, chère enfant.

Un sourire se dessina lentement sur la bouche de Kitaï.

— Pourquoi les Aléréens insistent-ils toujours sur ce genre de détails ?

Dix minutes plus tard, elles marchaient côte à côte dans la rue des Artisans. Les maisons, qui abritaient la majorité des travailleurs qualifiés de la ville, étaient presque toutes plongées dans l'obscurité et le silence. Peu de personnes se trouvaient

encore dans la rue. Parmi elles, la plupart étaient de jeunes gens, apprentis en fin de formation et artisans en début de carrière, rentrant probablement se coucher après quelques heures passées dans les quartiers moins sobres de la ville.

— Kitaï, demanda Isana d'une voix douce, il y a une question que je veux vous poser depuis quelque temps.

— Oui ?

La jeune fille portait le capuchon de sa cape relevé, cachant à la fois sa chevelure résolument peu discrète et les yeux en amandes de son héritage marat.

— Sur vous et… et Tavi, reprit Isana.

Kitaï hocha la tête, ses yeux verts étincelants d'amusement.

— Oui ?

Isana soupira.

— J'ai besoin d'en savoir plus sur vos relations.

— Pourquoi ?

— Parce que… pour des raisons que je ne suis pas libre de vous donner, votre… votre amitié avec lui pourrait causer… Vos relations pourraient être un facteur de… (Elle secoua la tête avec frustration.) Quelle valeur a votre relation à vos yeux, exactement ? Où la voyez-vous vous mener à l'avenir ?

— Ah ! fit Kitaï d'un ton entendu. Ce genre de relation-là. Si vous souhaitiez savoir si nous nous accouplons, vous auriez dû me le demander.

Isana cligna des yeux avec ahurissement puis observa la jeune femme, mortifiée. Elle sentit le feu lui monter aux joues.

— Non, ce n'est pas du tout ce que je voulais…

— Pas assez souvent, loin de là, évidemment, poursuivit Kitaï en poussant une exhalaison à mi-chemin entre le soupir et le grondement. Pas depuis qu'on a quitté le fort. On ne peut pas sur le bateau. Jamais quand la légion était en campagne. (D'un coup de pied, elle envoya voler un caillou vers les bâtiments de l'autre côté de la rue, l'air renfrogné.) Les Aléréens ont tout un tas de règles idiotes.

— Kitaï, ce n'est pas ce que…

— Il était très maladroit au début, confia la jeune femme. Sauf avec sa bouche.

Elle afficha un sourire narquois et ajouta d'un ton pince-

sans-rire :

— Mais il est vrai qu'il a toujours su s'en servir intelligemment.

Isana sentit un vague désespoir commencer à la gagner.

— C'était comme si personne ne lui avait appris ce qu'il était censé faire. Ce qui, je suppose, est un autre problème que vous avez, vous les Aléréens. Après tout, si personne ne sait comment s'y prendre, pas étonnant que vous soyez tous tellement nerveux rien que d'en parler.

— Kitaï, protesta faiblement Isana.

— Dans la légion, on a commencé à me payer pour le travail que je faisais de toute façon, et j'ai envisagé de lui payer des instructions. Ça me paraissait être un emploi de mon argent aussi utile qu'un autre. Mais les femmes qui travaillaient au Pavillon m'ont dit que ça ne se faisait pas ; et que, d'un point de vue aléréen, je pouvais faire pratiquement n'importe quoi et qu'il serait content, du moment que je le faisais nue. (Elle leva les bras au ciel.) Et cela après tous ces cris pour me faire *porter* des vêtements !

Au moins, personne ne passait assez près d'elles pour entendre leur conversation. Isana commença à marmonner quelque chose que Kitaï, elle l'espérait, ne prendrait pas comme un encouragement à poursuivre – puis une bouffée des émotions de la jeune femme l'effleura soudain. Elle s'arrêta net et regarda Kitaï en haussant un sourcil.

— Vous me taquinez.

La jeune Marate lui jeta un regard pétillant par-dessus son épaule.

— Pourquoi irais-je faire une chose pareille à la Première Dame d'Aléra ?

Isana resta bouche bée un moment. Puis elle se reprit et se hâta de rattraper Kitaï. Elle fit plusieurs pas en silence avant de demander :

— Il vous l'a dit ?

— C'est tout comme, répondit Kitaï. Ses émotions changeaient chaque fois qu'il parlait de vous. (Son visage se fit sérieux.) Je me rappelle ce que cela faisait d'avoir une mère. J'ai perçu la même chose en lui pour vous.

Isana observa un moment la jeune femme tout en continuant de marcher. Puis elle dit doucement :

— Vous n'êtes pas du tout ce que vous semblez être, n'est-ce pas ?

Kitaï la regarda en haussant un sourcil pâle.

— Vous semblez être cette… cette jeune barbare, continua Isana. Aventureuse, audacieuse, indifférente aux bonnes manières et au savoir-vivre. (Elle esquissa un sourire.) Je vous ai demandé quelles étaient vos relations avec mon fils. Vous m'en avez dit long.

Kitaï haussa une épaule.

— Mon père a un dicton : « Ne parle qu'à ceux qui t'écoutent. » Sinon, tu dépenses ta salive pour rien. Les réponses à vos questions étaient là, si vous avez bien écouté.

Isana acquiesça calmement.

— Ce qu'il y a entre Tavi et vous… c'est comme les autres totems de votre peuple, je me trompe ? Comme ce qui unit votre père avec son gargante, Marcheur.

Kitaï haussa vivement les sourcils.

— Doroga ne s'accouplait pas avec Marcheur, aux dernières nouvelles.

Elle s'interrompit une seconde puis ajouta :

— Marcheur ne le tolérerait jamais.

Isana sentit un rire lui échapper en dépit de tout.

La jeune Marate salua son amusement d'un hochement de tête et sourit.

— Oui, c'est pratiquement la même chose. (Elle porta la main à son cœur.) Je sens sa présence, ici.

— Est-ce qu'il y en a d'autres comme vous ? Qui ont des Aléréens pour… Je ne connais pas le mot.

— *Chala*. Non. Nos peuples n'ont jamais été proches. Et les petits sont généralement tenus à l'abri de tout contact avec les étrangers. Je suis la seule.

— Mais dans quel clan iriez-vous ? Si vous retourniez dans votre peuple, je veux dire.

Kitaï haussa les épaules.

— Je suis la seule.

Isana prit quelques instants pour digérer cette information

puis reprit doucement :

— Ça doit être difficile. La solitude.

Kitaï baissa la tête, un petit sourire secret sur les lèvres.

— Je ne saurais dire. Je ne connais pas la solitude.

L'amour, profond et éternel, rayonna soudain de la jeune Marate comme la chaleur d'un four. Isana en avait déjà perçu l'équivalent par le passé, mais rarement, et sa force l'impressionna. Elle avait jusqu'alors pris la jeune barbare pour une compagne oisive, qui ne restait avec Tavi que par goût de l'aventure. Elle s'était complètement trompée sur le compte de la jeune femme, en supposant que l'absence d'émotions qu'elle percevait en général chez elle était le signe d'une personne qui n'avait pas de profondeur de conviction.

— Vous pouvez dissimuler vos pensées, vos sentiments. Comme lui, remarqua-t-elle d'une voix douce. C'est exprès que vous m'avez laissée percevoir cela, il y a un instant. Vous vouliez me rassurer.

La jeune Marate se tourna vers elle, sans sourire, et inclina la tête.

— Vous savez écouter, dame Isana.

Isana se mordit la lèvre.

— Je suis loin d'être une dame, Kitaï.

— Sottises. Je n'ai rien vu en vous qui indique autre chose que la noblesse, le raffinement et la grâce. (Elle mit quelque chose entre les mains d'Isana.) Tenez-moi ça.

Isana regarda avec stupeur le sac de toile épaisse que Kitaï venait de lui donner. Elle jeta un coup d'œil autour d'elle. La jeune Marate avait orienté leurs pas pendant qu'elles marchaient, et Isana ne s'était pas rendu compte qu'elles avaient quitté la rue des Artisans. Elle n'était pas sûre de l'endroit où elles se trouvaient désormais.

— Pourquoi voulez-vous que je vous tienne cela ?

— Pour que j'aie un endroit où mettre la pierre de glace après l'avoir volée, répliqua Kitaï. Excusez-moi.

Et sur ces mots, la jeune femme s'engagea dans une ruelle sombre, lança une corde autour d'une cheminée et escalada calmement l'extérieur d'un bâtiment.

Isana resta un moment plantée à la regarder, horrifiée. Puis

des pas résonnèrent plus loin dans la rue devant elle et, en tournant les yeux, elle vit deux légionnaires municipaux en patrouille. L'espace d'un instant, Isana faillit céder à la panique et s'enfuir. Puis elle se raisonna et se força à se calmer, tout en glissant discrètement le sac sous sa cape.

Les légionnaires, des jeunes gens vêtus d'une tunique de cuir au lieu de la tenue militaire standard, la saluèrent d'un signe de tête.

— Bonsoir, mademoiselle, dit le plus grand des deux. Est-ce que ça va ?

— Oui, répondit Isana. Tout va bien, merci.

— Par une belle nuit de printemps comme celle-là, fit l'autre homme d'un ton graveleux, pourquoi en irait-il autrement ? À moins que vous soyez toute seule, bien sûr.

Son intérêt immédiat et quelque peu… exubérant déferla sur Isana, qui haussa les sourcils avec surprise. Elle avait passé comparativement peu de sa vie adulte dans des endroits où elle n'était pas connue, de réputation au moins, si ce n'était de vue. Il ne lui était pas venu à l'idée qu'elle serait réellement anonyme, ici. Avec sa jeunesse apparente de puissante aquafèvre et son capuchon relevé sur les mèches argentées de sa chevelure sombre, elle devait avoir l'air d'une jeune femme pas plus âgée que ces légionnaires.

— Pas seule, non, monsieur. Mais c'est aimable à vous de poser la question.

Le premier légionnaire fronça les sourcils, et une suspicion pragmatique et professionnelle passa sur elle en ondoyant.

— C'est un peu tard pour une jeune femme pour se promener seule, mademoiselle. Puis-je vous demander ce que vous faites ici ?

— J'attends quelqu'un, improvisa Isana.

— Un peu tard dans la nuit pour ce genre de choses dans ce quartier de la ville, reprit le plus petit.

Son compagnon soupira.

— Écoutez, mademoiselle, ne le prenez pas mal, mais beaucoup de ces jeunes Citoyens de l'Académie prennent rendez-vous, mais ils ne se présentent pas à l'heure dite. Ils savent qu'ils ne sont pas censés être vus dans le quartier des

quais après la tombée de la nuit, alors ils vous promettent un supplément pour venir jusqu'ici, mais…

— Je vous demande pardon ? l'interrompit sèchement Isana. De quoi exactement êtes-vous en train de m'accuser, monsieur… (Elle claqua des doigts avec impatience.) Votre nom, légionnaire. Quel est votre nom ?

Le jeune homme parut vaguement décontenancé, et elle perçut l'éclair d'incertitude qui le traversait.

— Euh… Melior. Mademoiselle, je ne veux pas…

— Légionnaire Melior, continua Isana, avançant son offensive avec le genre d'assurance qu'aucune femme plus jeune n'aurait pu afficher. (Elle baissa son capuchon, révélant l'argent qui striait sa chevelure.) Dois-je comprendre que vous m'accusez de… (elle mit légèrement l'accent sur le dernier mot)… prostitution ?

Le plus petit des deux légionnaires se rembrunit et répondit avec une belligérance contenue :

— Eh bien, pour quelle autre raison vous pourriez être ici toute seule si tard, avec…

Son collègue lui marcha fermement sur le pied et reprit la parole.

— Je ne voulais pas vous accuser de quoi que ce soit, madame. Mais c'est mon devoir de maintenir l'ordre ici la nuit.

— Je vous assure, jeune homme, que tout est en ordre, répliqua Isana d'un ton ferme. Merci de votre sollicitude… (elle ajouta un peu de piquant à son ton)… et de votre courtoisie.

L'autre légionnaire regarda furieusement son partenaire, puis Isana, et sembla être enfin frappé de compréhension.

— Oh ! dit-il. D'accord.

Son compagnon leva les yeux au ciel en guise d'excuse.

— Très bien, madame, conclut-il, et ils reprirent leur chemin.

Une fois qu'ils furent hors de vue, Isana poussa un énorme soupir de soulagement et s'adossa au bâtiment le plus proche, légèrement tremblante. Elle aurait fait une belle contribution à leur mission, depuis l'intérieur d'une cellule partagée avec une belle de nuit dévergondée qu'ils auraient ramassée. Pour l'amour des Furies, elle aurait même pu être reconnue comme étant plus qu'une Citoyenne anonyme. Elle n'avait pas

exactement été une « célébrité » lors de ses précédentes visites à la capitale, mais elle avait quand même donné un certain nombre de discours au nom de la Ligue Dianique. Elle courait toujours le risque, aussi minime soit-il, d'être reconnue.

— Bien joué, entendit-elle murmurer Kitaï.

La jeune Marate redescendit le flanc du bâtiment avec la grâce d'une araignée, posa un pied à terre et dégagea sa corde d'un geste sec du poignet. Avec un sifflement, elle prit rapidement une bourse qu'elle tenait entre ses dents et l'éloigna de son visage. De minces volutes de vapeur s'en échappaient, et une petite plaque de givre avait déjà commencé à se former à sa surface.

— Vite, le sac ! dit-elle.

Isana ouvrit le sac en toile grossière et se rendit compte qu'il était doublé de plusieurs couches épaisses – conçu spécifiquement pour contenir les pierres de glace habitées de furies. Kitaï ouvrit sa bourse et laissa tomber dans le sac une pierre ronde de la taille d'un poing d'enfant. L'air nocturne était frais, mais un froid bien plus intense suivit l'objet, et Isana se hâta de refermer le sac par-dessus.

— Qu'est-ce que vous avez fait ? demanda-t-elle à voix basse.

— Je me suis procuré quelque chose dont nous avons besoin, répondit Kitaï. Quoi que vous ayez dit à ces deux-là, ç'a marché. Pourriez-vous le répéter, éventuellement ?

— Le répéter ?

— Si besoin. (Kitaï indiqua le sac d'un signe de tête.) Il faut que je trouve le reste.

— Et vous allez les *voler* ? Et si vous vous faites prendre ?

Kitaï redressa brusquement la tête comme si Isana venait de la gifler et haussa un sourcil pâle et impérieux.

— Aucun Aléréen dans cette ville absurde et insensée n'a jamais réussi à m'attraper, déclara-t-elle avec l'assurance inébranlable de quelqu'un qui dit la vérité. (Isana perçut d'ailleurs celle-ci dans sa voix. Puis Kitaï soupira.) Enfin, il y en a eu un. Mais c'était un cas spécial. Et puis de toute façon, en ce moment, il dort.

Isana secoua la tête.

— Je… je ne sais pas trop de quoi vous me pensez capable,

Kitaï. Je vous crois douée pour ce genre de choses, mais moi je ne le suis pas. Je ne suis pas sûre que vous ayez vraiment intérêt à ce que je vous accompagne.

— Ça ira plus vite si on peut marcher dans la rue sans se cacher, répliqua la jeune Marate. Une femme seule sera interrogée. Deux femmes, marchant vite, non. Et je ne peux pas prendre ce lourd sac avec moi. Je serais obligée de le laisser derrière chaque fois que j'escaladerais. Je serais plus à l'aise si j'avais quelqu'un pour le surveiller, plutôt que d'être obligée de le laisser traîner dans une ruelle.

Isana dévisagea un moment la jeune femme puis soupira et répondit :

— Très bien. À une condition.

Kitaï pencha la tête d'un air interrogateur.

— Oui ?

— Je veux parler de Tavi avec vous pendant qu'on marche.

Kitaï fronça les sourcils d'un air inquiet.

— Ah ! Est-ce considéré comme approprié, alors ?

— Entre nous ? Oui. C'est ce qu'on appelle papoter entre filles.

Kitaï hocha la tête tandis qu'elles se remettaient en route.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Que vous pouvez me parler ouvertement et franchement sans crainte de heurter la bienséance ; et que rien de ce que vous pourrez me dire ne me choquera ou ne me mettra en colère.

Kitaï jeta un regard exaspéré à la ville autour d'elle.

— Enfin ! s'exclama-t-elle. Ces Aléréens !

Chapitre 32

Amara s'inquiétait.

Les marais s'étalaient tout autour d'eux, paysage d'arbres et d'eau, de brume et de boue, à perte de vue. La vie semblait sortir en bouillonnant de chaque bouquet de fougères, couler goutte à goutte de chaque branche d'arbre. Les grenouilles et les insectes chanteurs emplissaient les nuits d'un vacarme assourdissant. Les oiseaux et les petits animaux vivant dans les arbres pépiaient et glapissaient à longueur de journée. Et en permanence, jour et nuit, l'air grouillait d'insectes, semblable à un voile constant et bourdonnant qu'ils devaient continuellement repousser pour passer.

Le terrain était un cruel mélange de flaques recouvrant une boue collante et d'eaux plus profondes où Amara s'enfonçait parfois presque jusqu'aux épaules, avec de temps en temps une éminence de terre ferme maussade, humide et infestée d'insectes. Par deux fois encore, ils furent attaqués par des garims, bien qu'heureusement, aucun d'eux ne soit aussi gros que ceux qui rôdaient en bordure du marais ; mais les lézards arrêtèrent leur charge en se voyant confrontés à une résistance immédiate et s'enfuirent tout bonnement lorsque Bernard et Amara demandèrent à leurs furies de se manifester physiquement. Les garims, semblait-il, avaient appris à quel point il était vain de s'attaquer à des furies sauvages et furent prompts à éviter celles que les trois furifèvres avaient amenées avec eux.

Ils avançaient raisonnablement vite – du moins si l'on considérait que toute distance significative parcourue était raisonnable, sur ce terrain implacablement épuisant. Ils avaient évité toute nouvelle mésaventure, et trouvé plusieurs fruits et baies comestibles qui poussaient dans les marécages. Ceux-ci

avaient mauvais goût, mais les maintiendraient en vie, un temps du moins.

Le plus dur pour Amara depuis ces quelques derniers jours était la façon dont le marais avait complètement imprégné le bas de son corps. Bernard et elle étaient tous les deux couverts presque jusqu'à la taille de la boue épaisse et riche du fond du marais, et le fait de marcher constamment dans l'eau avait complètement gâté leurs bottes, laissant leurs pieds continuellement humides et glacés. Ils devaient s'arrêter plusieurs fois par jour rien que pour les sécher et empêcher des plaies de s'y développer. Il n'y avait pas eu d'autre rencontre avec l'ennemi.

Cela n'empêchait pas Amara de s'inquiéter.

Pour Bernard.

Ils étaient restés dans l'abri que Brutus leur avait creusé moins d'une journée. Dès que le forestier s'était réveillé, il s'était relevé en chancelant et avait insisté pour partir aussitôt. Seul le fait que c'était déjà le milieu de la nuit et que le Premier Duc était encore inconscient l'avait empêché de s'enfoncer en trébuchant dans les marais. Mais dès qu'il avait fait assez jour pour y voir quelque chose, il avait commencé à faire des préparatifs pour le reste du trajet.

À la surprise d'Amara, son premier geste avait été de dépouiller les garims morts. La peau souple et douce de leur gorge et de leur ventre avait déjà été lacérée par les charognards et rongée par les insectes, et il aurait été inutile d'essayer d'en faire des capes. Mais la peau épaisse et couverte de nodules de leur dos et de leurs flancs était restée intacte. Bernard en avait découpé de larges sections qu'il avait posées à plat sur le sol. Un murmure de sa part et Brutus était apparu pour entraîner les peaux dans le sol. Un moment plus tard, elles en étaient ressorties, l'intérieur nettoyé de tout reste de chair.

Bernard s'était ensuite approché d'un saule à côté du marais et en avait tiré une dizaine de grosses branches. Sous ses doigts, elles s'étaient simplement détachées du reste de l'arbre comme des raisins d'une vigne. À l'aide de sa furie de flore et de ses grandes mains expertes, il ne lui avait fallu que quelques instants pour assembler les branches en un long cadre muni de

poignées en bois à chaque extrémité. Puis il avait tendu les peaux dessus, les avait fixées et en avait joint hermétiquement les bords avec une résine épaisse prise à un autre arbre.

Vingt minutes après avoir commencé, Bernard avait apporté ce qui ressemblait à un traîneau sans patins auprès du Premier Duc et chargé celui-ci dedans. Puis, en jetant avec nervosité des coups d'œil répétés derrière lui, il avait pris ses repères et s'était enfoncé dans les marécages suivi d'Amara, portant la civière sur son épaule lorsque le sol était à peu près solide, et la laissant flotter comme un canot chaque fois qu'ils devaient avancer dans l'eau.

Gaius restait endormi ou inconscient la majeure partie du temps. Bernard avait beau faire attention, il ne pouvait éviter tous les cahots à la civière et, chaque fois que celle-ci était secouée, le visage du Premier Duc pâlissait et se tordait d'un rictus de douleur.

Ce ne fut pas avant le deuxième jour de leur traversée des marécages qu'Amara s'aperçut que Bernard avait commencé à dévier de sa trajectoire. Au début, ce n'était pas de beaucoup, mais au fil des jours, Amara se rendit compte que le forestier était de moins en moins rigoureux dans son repérage des arbres derrière et devant lui.

— Arrête, finit-elle par dire. Bernard, arrêtons-nous un moment. J'ai besoin de me reposer.

Bernard, qui était en train de traverser un petit monticule, la civière du Premier Duc sur l'épaule, posa doucement le vieil homme et se laissa tomber par terre sans protester, la tête baissée.

Amara fronça les sourcils. Il n'avait pas examiné le sol avant de s'asseoir, une précaution dont il avait maintes fois souligné l'importance au cours de leur première journée dans le marais. Ce genre d'endroit, l'avait-il prévenue, abritait un grand nombre de serpents venimeux et d'insectes à la morsure empoisonnée, et s'asseoir sur l'un d'eux ou à côté pouvait coûter sa vie à un homme. Amara examina le sol autour de son époux avant de s'asseoir à son tour puis sortit sa gourde d'eau et y but. Elle la tendit ensuite à Bernard, qui but également.

— Il faut que je te parle, dit doucement la Curseur.

Il hocha la tête sans répondre.

— Je t'ai observé, reprit Amara, et… et je crois que tu es en train de dévier de ta trajectoire.

Bernard se renfrogna et leva les yeux vers elle. Puis il marmonna quelque chose à part lui et demanda :

— Tu es sûre ?

Amara se mordit la lèvre, regarda son époux dans les yeux et acquiesça.

Une vague confusion se peignit sur le visage du forestier, et il secoua la tête.

— De combien ?

— Difficile de donner une estimation. Je dirais de dix, quinze kilomètres au sud de notre trajectoire initiale.

Il ferma les yeux un moment puis hocha la tête.

— Je vois.

Elle prit sa main dans les siennes.

— Mon amour. Dis-moi ce qui ne va pas.

Bernard avala sa salive. Il secoua brièvement la tête. Mouches et moucherons bourdonnèrent bruyamment autour d'eux. Un souffle de vent isolé agita l'eau au pied de leur petit tertre et une dizaine de grenouilles se mirent à coasser.

Amara se pencha plus près de son époux et garda un ton doux.

— Dis-moi, mon amour.

— C'est mes yeux, répondit-il, chuchotant à moitié. Je vois trouble. Parfois, j'ai du mal à trouver le bon point de repère pour maintenir notre trajectoire. Mais je croyais avoir quand même réussi la plupart du temps.

Amara sentit un accès d'anxiété faire battre la chamade à son cœur.

— Tu t'es pris un coup sur la tête, après tout, mon amour. Ça peut avoir un effet sur la vision des gens le temps qu'ils se rétablissent.

— Oui, répondit Bernard.

Il leva les yeux, plissant les paupières pour scruter les marais, puis grimaça et appuya durement le talon de sa main sur son front.

— Tu as mal ? demanda Isana.

Il hocha la tête.

— Ça allait, au début, mais… c'est la lumière. Tout est trop vif. Ça me fait mal de bouger les yeux.

Amara se pencha pour lui poser délicatement le poignet sur le front.

— J'ai entendu parler de maladies qui provoquent ce genre de symptômes, mais tu n'as pas de fièvre.

— Je ne suis pas malade, grommela-t-il en se soustrayant à son toucher. C'est juste ma maudite tête.

— C'est généralement considéré comme un organe important, répliqua Amara. Même chez les hommes.

La plaisanterie arracha un faible sourire à Bernard, mais il garda la tête baissée.

— Si je n'en suis pas capable… (Il secoua la tête.) Si je ne peux pas me fier à mes yeux, on ne peut rien y faire. Tu vas devoir prendre la tête le temps que ça passe.

Amara fronça les sourcils.

— Tu es sûr ? demanda-t-elle avec douceur. Tu m'as dit que trouver son chemin dans un marais n'était pas une tâche de débutant.

— Ce dont je suis sûr, c'est que nous n'avons guère le choix, répondit-il. Tu t'es plutôt bien débrouillée jusqu'à présent.

Amara fit la grimace.

— Je crains que ce ne soit pas si facile, ici.

— Non. Ça ne le sera pas. Alors ça tombe bien que tu te sois un peu entraînée.

Dans la civière, le Premier Duc remua et leva la tête. Il regarda d'un œil trouble autour de lui.

— On est encore dans les marais ?

— Oui, Sire, répondit Amara.

— Par tous les Corbeaux ! je croyais me rappeler avoir entendu dire que nous en étions enfin sortis. Vous avez déjà aperçu les montagnes ?

— Non, Sire, répondit Bernard. Mais entre les arbres et la brume, on ne voit pas à plus de quatre cents mètres, au mieux.

— Oh ? murmura Gaius en se laissant retomber sur la civière. Bien. Est-ce qu'on a une autre couverture ? Je meurs de froid.

Amara releva brusquement la tête, et Bernard fit de même. Ils échangèrent un long regard. Puis elle s'approcha du Premier Duc, qui s'était apparemment rendormi. Elle posa la main sur son front et en sentit aussitôt la chaleur fébrile.

— Il a de la fièvre, dit-elle calmement.

— Vérifie ses pieds, d'abord, grommela Bernard. Si quoi que ce soit est entré dans son système sanguin, il va peut-être devoir se soigner, et tant pis si on risque d'alerter Kalarus de notre présence.

Amara utilisa encore un peu d'eau pour se laver les mains puis examina le bandage du Premier Duc. Son pied malade avait encore l'air sensible, tout rouge et tout irrité, mais il ne présentait ni gonflement ni inflammation. Sa jambe cassée, solidement liée à son attelle, était encore enflée, mais les énormes hématomes tout autour de la fracture s'étaient résorbés, laissant place à de légères marbrures jaune et verte. Elle nettoya les deux plaies avec de l'eau salée, ce qui n'arracha aucune réaction au Premier Duc endormi. Puis elle remit les bandages et se retourna vers son mari.

— Je ne crois pas que ce soit dû à ses blessures. Peut-être est-ce seulement une fièvre printanière.

— Peut-être, répondit Bernard. (Il se passa la main sur le crâne.) Il faut qu'on accélère encore, continua-t-il calmement. Qu'on se rapproche autant que possible de Kalare, aussi vite que possible.

— Si son état empire encore, il risque de ne pas réussir à se soigner.

— Raison de plus pour se dépêcher.

Amara fronça les sourcils, mais elle ne pouvait guère protester. Le choix qu'ils avaient était peu enviable. Laisser la santé de Gaius continuer à se dégrader pour assurer l'effet de surprise dont ils avaient selon lui besoin, ou l'obliger à se servir de ses furies immédiatement, alors qu'ils étaient loin de tout soutien, et que le Premier Duc lui-même risquait de finir par être submergé par l'ennemi.

— On est encore loin ? demanda-t-elle.

Bernard fit un geste circulaire au-dessus de la terre devant eux, et le sol se mit aussitôt à bouillonner, un terreau noir

remontant à la surface pour couvrir les herbes d'une couche brune riche et lisse. Un autre geste, et une grande zone semi-circulaire altéra ses contours pour former une surface inégale et bosselée, qui n'était pas sans rappeler la peau d'un garim.

— Voici le marais, dit le forestier d'une voix douce. (Il ramassa un caillou et le plaça à environ un tiers de la distance.) Là, c'est nous.

Il fit un nouveau mouvement de la main, et la terre à l'extrémité opposée du marais symbolique se souleva en une série de cônes lisses alignés en une grande courbe élégante semblable à celle d'un arc encordé.

— Voici les montagnes de Kalare, poursuivit Bernard. Elles encerclent à moitié les alentours de la ville. Une fois que nous aurons traversé les marécages, nous devrons encore arriver au pied des montagnes. Puis nous devrons les franchir jusqu'à ce que nous en trouvions une assez proche pour voir la ville. Et nous devrons l'escalader.

Amara poussa un soupir. Elle n'avait pas vraiment compris ce que ces distances et la nature du terrain qu'elles couvraient impliquaient. Elle ne s'était jamais rendu compte de ce que signifiait exactement sa capacité à voler sans avoir à se soucier de ce genre d'obstacles. Lorsqu'on était obligé de surmonter ceux-ci, de les contourner ou de les traverser à pied, voyager devenait un défi bien différent.

— Combien de temps cela va-t-il nous prendre ?

— Dans des circonstances normales, peut-être deux semaines pour atteindre le bord du marais et un jour de plus, en marchant vite, pour gagner le défilé entre les montagnes. Dans ces conditions… (Il secoua la tête.) Trois semaines. Peut-être même plus.

Amara sentit son cœur défaillir. Encore trois semaines de ce calvaire ? Elle remua les orteils dans ses bottes ou du moins essaya. Ils étaient si humides et si froids qu'elle n'était pas sûre qu'ils aient seulement bougé.

— Oh ! fit-elle doucement.

— Tu ne peux pas envisager les choses comme ça.

— Comme quoi ?

— Comme encore trois semaines de ça, répondit Bernard en

indiquant le marais d'un geste.

— Alors comment devrais-je les envisager ? demanda Amara avec fatigue.

— Une chose à la fois. Par exemple, maintenant, ce qu'il faut faire, c'est nous lever.

Il joignit le geste à la parole, en se redressant avec lassitude. Il lui tendit la main.

Amara la prit et se releva à son tour.

— Bien, dit son époux. (Il lui indiqua du doigt les deux derniers arbres dont il s'était servi.) Maintenant, trouve ton repère.

Elle s'exécuta, regardant dans le prolongement des deux arbres pour choisir son prochain point de mire, en réorientant légèrement leur trajectoire vers le nord.

— D'accord.

Bernard approuva d'un grognement et ramassa la civière.

— Maintenant, on marche jusqu'à ton prochain repère. (Il tourna le visage vers le ciel et, bien que le soleil soit caché derrière les nuages et la brume, grimaça et se protégea les yeux de la main.) On continue à faire comme ça, c'est tout. On avance jusqu'au prochain arbre.

Amara prit une grande inspiration en observant son époux ; elle s'inquiétait pour lui. Les coups à la tête pouvaient mettre des jours ou des semaines à tuer un homme. Et s'il avait été plus gravement blessé qu'il l'avait prétendu ? Et s'il avait déjà une hémorragie intracrânienne, et que ce n'était qu'une question de temps avant que la pression le tue ?

Gaius pouvait soigner une telle blessure.

Elle se mordit la lèvre. Elle était Curseur du Premier Duc. Il lui avait confié une tâche, et c'était son devoir de la mener à bien. Même si cela devait lui coûter la vie.

Même si cela devait lui coûter celle de Bernard.

À cette idée, la terreur lui coupa les jambes tandis qu'un accès de colère lui brûlait en même temps la poitrine. N'en avait-elle pas déjà fait assez ? N'avait-elle pas déjà assez donné de sa personne ? Elle avait défendu la Couronne bec et ongles contre ses ennemis. En tant que Curseur, elle avait triomphé de créatures de cauchemar et d'hommes dont la cruauté et l'esprit

de destruction égalaient la fortune, et son corps portait plus d'une cicatrice reçue dans l'exercice de ses fonctions. N'en avait-elle pas fait assez pour le Premier Duc, pour qu'il lui demande aussi de sacrifier l'homme qu'elle aimait ?

Il serait aisé de tout arrêter. Il lui suffisait de dire à Gaius que sa fièvre imposait qu'il agisse pour sauver sa propre vie. Ou, si ce n'était pas assez, il serait d'une facilité dérisoire de veiller à ce qu'une infection gagne sa blessure. Tout ce qu'elle avait à faire, c'était se montrer négligente une seule seconde, mal nettoyer sa blessure ou bâcler un pansement. Gaius pourrait se soigner, puis soigner Bernard, et ils pourraient tous quitter cet affreux endroit.

L'espace d'un instant, elle envisagea toute une vie sans Bernard. Sans jamais plus sentir sa caresse, entendre sa voix. Sans jamais plus dormir à côté de lui, ni se réveiller dans ses bras, et ressentir la certitude d'être désirée, chérie. Aimée.

Son époux lui effleura le menton de ses doigts, et elle releva les yeux vers lui. Son regard, bien que voilé par la douleur, était d'une perspicacité presque indiscrète. Amara fut certaine qu'il avait deviné le cours qu'avaient pris ses pensées.

— Qu'est-ce que je fais ? chuchota-t-elle.

Il garda un moment le silence, avant de répondre :

— Ce que ton cœur te dit être juste. Comme toujours.

Elle baissa la tête, les yeux emplis de larmes impuissantes et honteuses. Elle refusa catégoriquement de les laisser couler.

Relevant la tête, elle dit :

— On avance jusqu'au prochain arbre.

Chapitre 33

Tavi regarda le ciel nocturne et grimaça à la vue des étoiles qui brillaient gaiement. Il aurait préféré le noir complet pour leur mission. Ce genre de conditions rendait virtuellement impossible toute action organisée, mais sachant que Kitaï voyait dans le noir, son petit groupe à lui aurait été bien moins désavantagé que la légion municipale, la Garde Grise ou toutes autres troupes peut-être en position dans la capitale.

Certes, les ombres trompeuses et la seule lumière des étoiles pouvaient être pires que l'obscurité totale lorsqu'il s'agissait de viser, mais Tavi aurait largement préféré une nuit trop ténébreuse pour empêcher qu'on le prenne d'emblée pour cible.

— Regarder par la fenêtre ne va pas faire passer le temps plus vite, fit remarquer Ehren.

Tavi, posté à la fenêtre de sa chambre à la pension de famille, se retourna pour le regarder droit dans les yeux.

— Je dis ça comme ça, fit Ehren en écartant les mains.

Tavi soupira et s'approcha lentement de son lit. Il était tard, et le reste de la maisonnée dormait depuis des heures. Araris était étendu de tout son long sur un autre lit, complètement habillé, en train de sommeiller. Ehren, assis dans son fauteuil près de la porte, cousait patiemment un nouvel ourlet à l'un des déguisements qu'ils allaient utiliser, poussant son aiguille d'un geste souple et régulier.

Tavi s'assit au bord de son lit, tira son épée de son fourreau et sortit sa pierre à aiguiser. Il cracha dessus et entreprit de la faire glisser sur le tranchant de sa lame avec des gestes précis et mesurés.

Au bout d'un petit moment, Araris tourna la tête, ouvrit un œil et lui dit :

— Arrête, mon gars. Si elle n'est pas affûtée maintenant, elle

ne le sera jamais.

— Toutes ces critiques n'ont pas intérêt à devenir une habitude ce soir, gronda Tavi.

Araris se tourna vers Ehren et dit :

— Ne le prenez pas pour vous, Sire Ehren. Il a toujours été du genre à jacasser, lorsqu'il y a quelque chose qui l'inquiète. Ça finissait toujours par lui attirer toutes sortes d'ennuis.

— Je sais de quoi vous parlez ! répondit Ehren. Une fois, en classe, en plein milieu de notre examen final…

Tavi fit entendre un soupir écœuré et se leva.

— Je vais voir si les dames ont besoin de quelque chose, dit-il.

Il gagna la porte à grands pas, ignorant ostensiblement le large sourire d'Ehren, et alla frapper à la chambre voisine dans le couloir.

— C'est moi, dit-il.

Isana lui ouvrit la porte en souriant.

— Entre, mon chéri.

Tavi lui rendit son sourire en espérant que sa crispation ne s'y reflétait pas trop.

— Merci.

À l'intérieur de la pièce, Kitaï était assise en tailleur par terre, vêtue d'habits sombres et moulants, occupée à enrouler soigneusement une fine corde. Elle leva les yeux vers Tavi et lui sourit.

— *Chala*. Est-ce déjà le moment de partir ?

— Pas encore, reconnut Tavi.

— Alors pourquoi es-tu ici ?

Le jeune homme se rembrunit.

— Ehren et Araris ne voulaient plus m'entendre jacasser.

Kitaï posa sa corde, le dévisagea une seconde puis se tourna vers Isana. Il y eut un autre moment de silence, puis toutes deux se mirent…

À glousser.

Kitaï et Isana – sa *mère* – gloussaient comme des adolescentes.

Il les regarda avec stupeur un moment. Puis il se renfrogna davantage et demanda d'un ton brusque :

— Quoi ?

Leurs gloussements laissèrent alors place à une véritable tempête de rire, au point qu'Isana fut même obligée de s'asseoir sur le lit.

Tavi sentit ses sourcils se froncer encore davantage.

— Il n'y a vraiment rien de drôle dans notre mission de cette nuit.

Elles rirent jusqu'à ne plus pouvoir respirer, et alors que l'agacement de Tavi s'accentuait, un simple coup d'œil dans sa direction suffit à les faire repartir dans une nouvelle crise. Ce n'est que lorsque Isana pressa les mains sur son ventre, les larmes aux yeux, que leur hilarité commença à se calmer.

— Heureux de voir qu'il y en a qui s'amusent, ce soir, fit Tavi. Est-ce que tout est prêt ?

— Je crois, oui, répondit Isana, d'une voix encore légèrement tremblante.

— Tous les éléments de ton plan sont prêts, Aléréen, confirma Kitaï en hochant la tête. Non que tous ces préparatifs soient d'une grande utilité…

— Oh ? Pourquoi ? demanda Tavi.

— Parce que les choses ne se dérouleront pas comme tu l'as prévu, répondit calmement Kitaï.

Tavi la regarda en se renfrognant.

— Tu as vu les plans, la position des gardes, les moyens de défense. Si tu pensais que ça n'allait pas marcher, pourquoi n'as-tu rien dit hier ?

— Ton plan est bon. Tu n'as rien oublié.

— Alors qu'est-ce qui te fait croire qu'il va échouer ?

— Parce que c'est toujours comme ça que ça se passe, répondit Kitaï en lui souriant. Ainsi va la vie. Il y a un imprévu, quelque chose cloche, et il faut changer de plan.

— *Si* c'est le cas, répliqua Tavi en insistant très légèrement sur le premier mot, alors nous nous adapterons.

— Dis-moi seulement ceci : dans ton plan, pourquoi ne nous as-tu pas dit ce que Varg allait faire ?

Tavi grimaça en la regardant.

— Il n'y a aucun moyen de le savoir. Je pense qu'il va coopérer, mais…

Kitaï hocha la tête avec satisfaction, ramassa ses rouleaux de corde et les rangea dans un étui en cuir à sa ceinture.

— Tant que tu sais que ça ne va pas se passer comme prévu ce soir.

— Pessimiste.

— Tavi, intervint Isana, est-ce qu'il y a assez de pierres de glace ?

Le jeune homme n'arrivait toujours pas à croire que sa mère avait aidé Kitaï à cambrioler une dizaine de boutiques au cœur de la nuit.

— Normalement, oui. L'armure m'inquiète davantage. C'est presque ça, mais ce n'est pas parfait.

— On ne peut guère s'attendre à trouver des armures de contrefaçon sur mesure en deux jours, fit remarquer Kitaï. Pas même ici à la capitale.

— Je sais, mais… (Tavi soupira.) Une fois l'alarme donnée, ce ne sera même pas la peine d'espérer entrer.

— On s'est préparés du mieux qu'on pouvait, Aléréen. Il ne sert à rien de te faire du souci pour ça maintenant.

— Sans doute.

— Mais ça ne va pas t'en empêcher, fit-elle avant de soupirer.

— Peut-être n'est-ce pas entièrement sa faute, murmura Isana. Je crains que ce ne soit une habitude qu'il ait contractée auprès de moi. (Elle se tourna vers Tavi, et son expression devint beaucoup plus sérieuse.) Mais elle a raison, mon chéri. L'inquiétude n'est que de la peur déguisée. Et la crainte te rongera de l'intérieur si tu la laisses faire. (Elle esquissa un sourire.) Crois-moi. Je parle d'expérience.

Tavi prit une grande inspiration et exhala lourdement. Si quelqu'un dans le royaume avait une bonne raison de s'inquiéter – et d'avoir peur – c'était bien lui. En même temps, il savait tout de même reconnaître un bon conseil lorsqu'on lui en donnait un. Il n'allait peut-être pas être capable de le suivre, mais il serait probablement intelligent de sa part de faire un effort dans ce sens, au moins à long terme.

— J'essaierai, répondit-il d'un ton sardonique. Mais pas ce soir. Je suis déjà assez préoccupé comme ça sans m'imposer une pression supplémentaire.

Isana lui sourit et hocha la tête.

— Nous serons prêtes à partir lorsqu'il sera temps, le rassura-t-elle.

Kitaï fit entendre un grognement railleur tout en fourrageant dans un deuxième étui de ceinture pour en sortir plusieurs outils qu'elle aligna soigneusement.

— Seulement si personne ne vient nous distraire avec des conversations stupides sur des choses auxquelles il ne peut rien changer.

Tavi s'apprêtait à rétorquer qu'apparemment elles non plus ne voulaient plus l'entendre jacasser, mais il se ravisa. De toutes les choses qu'il s'était attendu à affronter ce soir, les fous rires incontrôlables avaient été placés assez bas sur sa liste.

— Nous partirons dès qu'Ehren en aura terminé avec les capes.

Il prit congé d'un signe de tête et remonta lentement le couloir jusqu'à sa chambre. En entrant, il trouva Araris debout au milieu de la pièce, enveloppé d'une longue cape grise semblable à un linceul.

— Vous êtes sûr qu'elle ne va pas être trop longue ? demanda le *singulare*. Les capes, c'est bien joli, mais c'est déjà assez peu pratique pour se battre sans qu'en plus on se prenne les pieds dedans.

— Elle arrivera dix ou douze centimètres plus haut une fois que vous aurez mis votre armure, lui assura Ehren. (Il leva les yeux vers Tavi et lui lança une deuxième cape grise roulée en boule.) Ça me paraît assez ressemblant. Essaie pour voir.

Tavi déplia le vêtement et le mit sur ses épaules. Ehren s'approcha pour examiner l'ourlet, qui lui tombait à mi-mollet.

— Pas mal, reprit-il. Pas tout à fait la longueur standard, mais ça devrait passer dans le noir.

— D'accord, dit Tavi.

Dehors, les cloches de la ville sonnèrent un coup, comme elles le faisaient toutes les heures entre le coucher et le lever du soleil.

Minuit.

— Bien, reprit Tavi. (Il attrapa son sac.) Allons-y.

* * *

La première partie du plan était, par certains côtés, la plus dangereuse.

La Tour Grise était un bâtiment quelconque, qui n'avait absolument rien du caractère sinistre que suggérait son nom – et son rôle dans l'histoire. D'ailleurs, elle ressemblait à peine à une tour. C'était une modeste construction en pierre de plusieurs étages. Sa structure carrée lui donnait un aspect institutionnel, avec ses rangs réguliers de fenêtres identiques qui trahissaient davantage l'uniformité et l'économie que le style et l'art. Elle était entourée d'une vaste pelouse verte, dépourvue de toute décoration et facile à surveiller.

La Tour Grise jouait un rôle important dans la société aléréenne depuis des siècles, en tant que seule prison du royaume capable de retenir captives les couches supérieures de la classe des Citoyens. Il y avait des furies scellées dans la roche même du bâtiment, incorporées dans chaque cellule par des dizaines des furifèvres les plus puissants du royaume, dans la seule intention de neutraliser les pouvoirs des prisonniers.

En plus de ses furies défensives, la Tour abritait également la Garde Grise, une demi-centurie de Chevaliers Ferro recrutés spécifiquement pour leur intégrité et leur loyauté au royaume. En fait, il y avait même un article dans la loi royale qui obligeait la Couronne à payer à tout garde qui se serait vu offrir un pot-de-vin trois fois le montant de celui-ci, s'il livrait à la justice la personne qui avait tenté de le soudoyer. Depuis des siècles que la Garde Grise était en service, pas un seul de ses membres n'avait accepté de dessous-de-table.

Tout cela signifiait qu'une évasion relativement facile, comme celle de Tavi de la prison du camp fortifié d'Élinarc, n'était pas envisageable. En fait, aucun prisonnier ne s'était jamais évadé de la Tour Grise ; du moins jusqu'à ce que Tavi et Kitaï déjouent ses défenses exclusivement tournées vers l'intérieur et libèrent Antillar Maximus de sa cellule lors de l'attaque vorde quelques années plus tôt.

À cette époque, il y avait eu très peu d'équipements carcéraux traditionnels visibles. Pas de barreaux, pas de grilles,

et pas de murs autour du terrain.

Depuis, les choses avaient changé.

Le premier obstacle que devait surmonter Tavi était le mur de cinq mètres qui longeait le périmètre extérieur de la pelouse. Il faisait soixante centimètres d'épaisseur et était constitué des mêmes strates de roche entrecroisées que les remparts de siège des forts militaires. Son sommet était hérissé de saillies rocheuses tranchantes comme des rasoirs et parsemé de statues de chouettes minuscules, qui tenaient dans la main des gargouilles.

Les gargouilles étaient des furies protectrices relativement communes, souvent utilisées dans les forteresses et les résidences des riches et des puissants, et bien qu'elles présentent des apparences fort variées, elles avaient presque toutes une caractéristique commune : elles étaient bâties pour être grosses, puissantes et intimidantes. Les efforts et les talents de furifèvre nécessaires pour en entretenir une impliquaient qu'elles étaient coûteuses, et comme la Tour Grise était une institution d'état, l'économie était une préoccupation constante.

Ç'avait été l'idée de Tavi d'employer un plus grand nombre de furies plus faibles. Au prix d'un effort comparable au travail que requérait l'entretien d'une seule grosse gargouille, la muraille (également une suggestion de Tavi) pouvait être complètement entourée de sentinelles furiforgées. Les chouettes n'étaient pas censées être des créatures violentes, comme la plupart des gargouilles. Elles étaient simplement là pour donner l'alarme d'un hurlement strident si jamais quelqu'un tentait d'escalader le mur.

Tout cela signifiait que le seul moyen de pénétrer dans les lieux, autrement qu'en volant ou en sautant d'une manière ou d'une autre par-dessus la muraille, était par la porte d'entrée soigneusement gardée et surveillée – qui ne s'ouvrait que pour la Garde Grise et les rares messagers et employés juridiques porteurs d'une autorisation spéciale de la Couronne elle-même.

C'était pourquoi Tavi, suivi d'Ehren et d'Araris, se dirigeait vers les quais. Il s'engagea bientôt dans une ruelle sombre perpendiculaire à une voie longée de tavernes et de marchands de vin.

— Tu es sûr de toi ? murmura Araris.

— Avant, j'allais à la Tour toutes les semaines pour jouer au *ludus* avec Varg, répondit Tavi sur le même ton en défaisant son ceinturon. J'ai fait la connaissance de la plupart des gardes. Les hommes qu'on choisit pour ce travail n'aiment pas changer leurs habitudes. Carus et Gert ne vont pas tarder à passer.

Araris ôta son propre ceinturon et le posa.

— Et si le roulement a changé ?

— Ce n'est pas le cas, intervint Ehren. J'ai distribué un peu d'argent à la ronde. Ils ont une réservation hebdomadaire permanente à la *Lanterne Écarlate*.

— Carus se prend pour un fin connaisseur de vins, expliqua Tavi. Enfin. Du moins lorsqu'il n'est pas trop ivre pour prononcer le mot. Et Gert aime bien les danseuses qui travaillent là-bas.

Le jeune homme fronça légèrement les sourcils. L'idée de ce qu'il s'apprêtait à faire le mettait plus qu'un peu mal à l'aise. Il avait été en assez bons termes avec ces hommes. Tous deux étaient de loyaux serviteurs du royaume et s'étaient toujours montrés courtois envers Tavi, alors frêle jeune page qui était encore loin d'avoir terminé sa croissance. Ce qu'il s'apprêtait à faire semblait une bien piètre façon de les remercier de leur fidélité et de leur respect.

Ehren jeta un coup d'œil au coin de la ruelle.

— Tavi, dit-il.

Son ami se força à se détendre et regarda à son tour dans la rue. Les lampes-furies étaient moins nombreuses dans ce quartier que dans le reste de la ville, mais il y voyait assez bien pour identifier les deux gardes gris qui avançaient du pas prudemment contrôlé d'hommes qui avaient profité de leur soirée de permission pour boire quelques verres bien mérités.

Tavi fit signe à Araris d'approcher. Le *singulare* le rejoignit silencieusement et lui passa un petit sac lesté de gravier.

— Ivres ou non, fit-il remarquer, ça reste des Chevaliers Ferro. S'ils ont une occasion de dégainer, ces assommoirs ne vont pas nous servir à grand-chose.

— Et si on les suit avec notre épée à la ceinture, ils risquent de sentir le métal approcher bien assez tôt pour dégainer,

rétorqua Tavi.

Araris jeta un coup d'œil derrière lui à son arme, appuyée contre un mur.

— Je n'aime pas ça.

— Si ça en venait à un combat armé, nous serions obligés de les tuer. Je n'ai pas envie d'en arriver là.

— Ils ne vont pas avoir les mêmes réserves vis-à-vis de nous, fit remarquer Araris. Aucun garde ou légionnaire municipal au monde n'est disposé à tolérer que des voleurs s'en prennent à lui.

— Alors on a intérêt à réussir du premier coup, répliqua Tavi. (Il jeta un coup d'œil aux hommes qui approchaient. Ils allaient passer au coin de la ruelle d'un instant à l'autre.) Chut, murmura-t-il avant de s'accroupir parmi les ombres les plus épaisses.

Un moment plus tard, des pas se firent entendre presque à hauteur de la ruelle. Les deux gardes passèrent sans ralentir. L'un d'eux, probablement Carus, lâcha un rot tonitruant. Puis ils dépassèrent la ruelle et continuèrent dans la rue.

Tavi se redressa et les suivit à pas de loups. Il ne les entendait pas, mais il savait qu'Ehren et Araris étaient juste derrière lui.

Tavi choisit le plus grand des deux hommes, Carus, tandis qu'Araris se rapprochait furtivement de Gert par-derrière. Ils échangèrent un regard puis firent du même pas les quelques mètres qui les séparaient encore de leur victime.

Tavi abattit l'assommoir avec toute la force de ses bras et de ses épaules, et l'arme percuta violemment l'endroit où la base du crâne de Carus rejoignait le haut de sa nuque. L'homme tomba à terre comme une couverture mouillée.

Araris fit la même chose avec Gert, mais, que quelque bruit infime ait trahi sa présence, ou que l'instinct du garde gris l'ait mis en garde, ce dernier baissa la tête au dernier moment et ne fit que chanceler sous le coup.

Il sortit son épée de son fourreau avec un sifflement tandis qu'il tentait de reprendre son équilibre en trébuchant.

Araris revint à la charge, mais une botte maladroite du garde le força à bondir de côté, faisant échouer son attaque. Titubant,

mais toujours debout, Gert se retourna pour s'en prendre à Tavi, l'obligeant à reculer d'un bond.

Au bord de la panique, le jeune homme lui jeta son sac de gravier à la tête, espérant détourner son attention d'Araris, mais le garde fendit le sac en cuir, répandant son contenu sur les pavés. Puis il fit volte-face et se relança à l'assaut d'Araris.

Du moins, jusqu'à ce qu'Ehren jaillisse presque littéralement de l'ombre. Le petit Curseur bondit dans les airs, en se tordant sur lui-même et en tendant brusquement la jambe pour donner un coup de pied où s'accumulaient la vitesse et la force de tout son corps. Il percuta Gert juste au-dessus de l'oreille droite et le projeta presque au sol. Le garde s'écroula comme un pantin désarticulé.

Tavi sentit un soulagement étourdissant l'envahir.

— Beau travail, Ehren. Allez, venez.

Il saisit Carus tandis que ses compagnons ramassaient Gert, et ils traînèrent les deux hommes inconscients dans la ruelle. Ehren dévoila une petite lampe-furie, et ils ligotèrent et bâillonnèrent leurs victimes.

Une fois cela fait, ils redescendirent la ruelle pour rejoindre l'endroit où ils avaient caché ce dont ils auraient besoin pour le reste de la soirée. Tavi avait si souvent enfilé son armure qu'il avait désormais à peine besoin de penser à ce qu'il faisait en la mettant. Cette contrefaçon du modèle de la Garde Grise, cependant, était d'une conception légèrement différente, et il lui fallut, à son grand agacement, un instant de plus pour l'attacher. Puis il boucla le ceinturon où était accrochée son épée et mit sa cape grise, presque identique à celle des deux hommes par terre.

Ehren lui passa une bouteille de vin. Tavi en avala deux gorgées, s'en aspergea un peu l'armure et la cape et passa la bouteille à Araris, qui fit comme lui. Ils relevèrent leur capuchon et se tournèrent vers Ehren.

— Alors ? demanda Tavi.

Le petit Curseur les examina d'un œil critique et hocha la tête.

— Pas mal.

— Allons-y, dit Tavi.

Ils suivirent le chemin que Carus et Gert auraient pris pour rentrer à la Tour, suivis dans l'ombre par Ehren. Celui-ci resta sur leurs talons jusqu'à ce qu'ils arrivent en vue de la Tour Grise, puis disparut.

— Relâche un peu tes genoux, murmura Tavi à Araris. Tu n'as pas l'air assez ivre.

— Tout le monde n'a pas reçu une formation de Curseur, répliqua le *singulare*.

Mais il suivit le conseil, et ils s'approchèrent de la porte.

— Qui va là ? lança le garde de service dans une sommation somnolente.

Tavi reconnut la voix de Tiberus, un autre garde qu'il connaissait, et fit de son mieux pour imiter celle de Carus.

— Allons, Tib, fit-il d'un ton aviné. Tu sais bien qui c'est.

— Pas trop tôt, répondit Tiberus en bâillant. Attendez.

Il apparut derrière les grilles, un trousseau de clés à la main, et s'approcha d'un pas traînant pour déverrouiller la porte.

À l'instant même où elle le fut, Tavi l'ouvrit d'une violente poussée. Elle heurta le front de Tiberus, qui recula en chancelant. Tavi le rejoignit avant que son expression de stupeur s'efface et lui décocha un premier coup de poing dans la mâchoire, puis un deuxième. Tiberus oscilla sous la force des coups, puis, comme s'il se dégonflait, il s'effondra lentement au sol.

Tavi secoua sa main droite en grimaçant tandis qu'Araris saisissait l'homme et le traînait à l'intérieur du corps de garde, à l'abri des regards. Tavi referma la grille et la verrouilla puis s'empara du lourd trousseau de clés. Tournant les talons, il se mit en route en direction de l'entrée de la Tour proprement dite et fut bientôt rejoint par Araris.

Ils traversèrent la pelouse et passèrent la porte de la Tour Grise. Tavi savait que la majeure partie de la garde serait endormie à cette heure-là. Une poignée d'hommes étaient de service, postés à chaque étage occupé par un prisonnier, mais pas dans les escaliers. Tavi et Araris s'élancèrent dans les marches. Il y avait des lampes-furies allumées à chaque palier, et ils montèrent aussi discrètement que possible dans la lumière tamisée jusqu'à l'étage où se trouvait la cellule de Varg.

Il n'y avait qu'un seul garde dans l'alcôve du couloir contigu à l'escalier, un jeune homme à la mine sérieuse que Tavi ne reconnut pas. Il était assis à une table, occupé apparemment à écrire une lettre.

— Il est déjà deux heures ? demanda-t-il distraitement. Je croyais que la cloche de minuit venait juste…

Il releva la tête. Ses yeux allèrent rapidement de Tavi à Araris puis s'arrondirent brusquement. Il repoussa sa chaise et commença à se lever en ouvrant la bouche pour crier.

Araris le rejoignit sans lui en laisser le temps, révélant l'épée dans sa main. Il le frappa du pommeau de l'arme et le jeune homme s'écroula à son tour comme une masse, dans un fracas d'armure.

Tavi s'approcha des marches, à l'affût d'une clameur, mais le son n'avait manifestement pas porté jusque dans la cage d'escalier en pierre. Il relâcha lentement son souffle et hocha la tête à l'adresse d'Araris.

— Bien, dit-il. Je vais le chercher. Ensuite, on…

Quelque part dans le bâtiment, une rapide sonnerie d'alarme se mit à retentir.

Tavi sentit son cœur faire un bond dans sa poitrine.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? s'écria-t-il. Qu'est-ce qui s'est passé, par tous les Corbeaux ? Qu'est-ce qui nous a échappé ?

Quelque part dans l'escalier en dessous d'eux, des cris se firent entendre. Un grondement métallique se répercuta dans toute la Tour alors que les herses en acier récemment installées commençaient à se baisser d'un bout à l'autre de l'édifice, l'isolant du monde extérieur.

Tavi entendit un grondement au-dessus de sa tête et eut juste le temps de se jeter dans le couloir menant aux cellules avant que plusieurs centaines de kilos d'acier tombent du plafond et touchent le sol avec fracas. Il se retourna et examina la grille qui le séparait désormais d'Araris et de l'escalier.

— Peu importe ce qui nous a échappé, répondit le *singulare*. (Il fit un petit moulinet de son épée, comme pour s'assouplir le poignet, ramassa l'arme du garde inconscient et alla se poster en haut de l'escalier.) Va chercher le Canim. Je surveille les marches.

Tavi hocha la tête, fit volte-face et s'élança dans le couloir en direction de la cellule de Varg, tandis que les cris de la Garde Grise se faisaient plus forts, que l'alarme continuait à sonner et que le bruit de nombreux pieds bottés heurtant la pierre montait dans l'escalier.

Chapitre 34

La cellule de Varg était une pièce spacieuse qu'on aurait pu à juste titre qualifier de suite. Le plafond était assez haut pour que même le Canim de trois mètres puisse se tenir debout s'il le souhaitait, et la pièce se divisait en un espace salon, une chambre et un petit endroit réservé aux repas. Lorsque Tavi arriva à sa hauteur, l'odeur musquée et rouillée de l'occupant des lieux lui sauta aux narines, réveillant le souvenir des visites régulières qu'il avait rendues à Varg, ainsi que celui des actions de l'Ambassadeur canim lors de l'assaut initial de la reine vorde.

Il s'approcha de la cellule, mais il ne vit pas Varg. La majeure partie de la suite était plongée dans l'ombre, il était tout de même difficile de croire que l'énorme Canim avait réussi à se cacher. Le lit était inoccupé, sembla-t-il à Tavi, mais il n'en était pas certain.

Il n'avait aucunement l'intention d'ouvrir la porte avant d'avoir parlé à Varg. Pour un Aléréen, il était certes en bons termes avec le Canim, mais il ne se faisait pas d'illusions. Varg n'était pas son ami. S'il pensait que la situation lui offrait peut-être une occasion de s'évader, et qu'il pouvait le faire en tuant Tavi, il le ferait. Il regretterait peut-être cette nécessité, rétrospectivement, mais cela ne retiendrait pas un seul instant ses griffes ou ses crocs.

Le jeune homme s'arrêta donc devant la porte et appela :

— Varg ! C'est Tavi de Calderon. Je voudrais vous parler.

Dans les ombres près de l'âtre, deux lueurs écarlates dansantes apparurent. Une seconde plus tard, il y eut du mouvement dans l'obscurité, et l'énorme silhouette du Canim s'avança dans le peu de lumière en provenance du couloir.

Varg avait l'air d'une créature tout droit sortie d'un cauchemar. Gigantesque, même pour quelqu'un de sa race, il

faisait près de trois mètres. Sa fourrure était du noir le plus intense, mais sillonné de tant de fines stries blanches, là où les poils avaient poussé entre les cicatrices laissées par les combats, que sous certains éclairages, elle semblait presque grise. L'une de ses oreilles était entaillée, et une gemme d'un rouge miroitant sculptée en forme de crâne humain pendait d'un anneau d'or passé dedans. Il étudia Tavi avec une lueur amusée dans ses yeux intelligents aux iris noirs sur cristallin rouge sang et, en dépit de sa taille, traversa la pièce avec l'agilité d'un chat pour venir s'arrêter devant le jeune homme.

Celui-ci inclina légèrement la tête de côté, exposant sa jugulaire. Dans le langage corporel canim, c'était un geste similaire à un hochement de tête humain, et Varg le lui rendit, sans toutefois incliner autant la tête que le jeune homme.

— Tu as grandi, dit le Canim. (Il parlait d'une voix de basse grondante, et ses mots étaient mutilés par ses crocs au sortir de sa gorge, mais son aléréen était parfaitement intelligible.) C'est à toi que l'on doit cette alarme, j'imagine.

— Oui, répondit Tavi. Je veux que vous veniez avec moi.

Varg le regarda d'un air interrogateur.

— Pourquoi ?

— Le temps manque pour discuter.

Varg plissa les paupières d'un air suspicieux mais sa queue s'agita en un mouvement que Tavi avait appris à reconnaître comme un accord implicite.

— Agis-tu au nom de ton Premier Duc ?

— J'agis pour protéger ses intérêts.

— Mais tu fais cela sur ses ordres ? insista Varg.

— Il y a un dicton chez nous, monsieur : « Il est plus facile d'obtenir le pardon que la permission. »

Varg agita les oreilles avec amusement.

— Ah ! Quelles sont tes intentions me concernant ?

— Je compte vous sortir de cette prison, puis vous faire quitter cette ville clandestinement. Ensuite, je vous emmènerai sur la côte et vous remettrai au commandant de l'armée canime qui nous a envahis il y a deux ans. Avec un peu de chance, j'arriverai ainsi à empêcher nos peuples de s'entre-déchirer davantage.

Un grondement sourd émana de la poitrine du Canim.

— Qui est à la tête de mon peuple dans ton pays ?

— Le guerrier Nasaug.

Varg tourna soudain des oreilles frémissantes d'attention vers Tavi.

— Nasaug est en Aléra ?

Tavi acquiesça.

— Il m'a proposé de discuter d'une éventuelle cessation des hostilités si on vous rendait à votre peuple. C'est pour ça que je suis là.

Varg se rapprocha des barreaux.

— Dis-moi, gronda-t-il, pourquoi devrais-je te faire confiance ?

— Vous ne devriez pas. Je suis votre ennemi, et vous êtes le mien. Mais en vous rendant à votre peuple, j'aide le mien. *Gadara* ou non, j'ai besoin que vous les retrouviez, sain et sauf.

Un grondement soudain sortit de la poitrine du Canim.

— *Gadara*. Ce n'est pas moi qui t'ai appris ce mot.

— Non. C'est le nom que Nasaug m'a donné.

Soudain, un tintement d'acier se fit entendre au bout du couloir, et des éclairs de couleurs éclaboussèrent les murs à l'endroit où les ferrofèvres croisaient le fer dans l'escalier.

Tavi serra les dents et se retourna vers Varg.

— Vous voulez sortir de ce trou, oui ou non ?

Le Canim retroussa les lèvres sur son imitation de sourire aléréen.

— Ouvre la porte.

— D'abord, je veux votre parole.

Varg le regarda d'un air interrogateur.

— C'est moi qui vous sors de là, expliqua Tavi, et je ne peux pas le faire sans votre coopération. Si je vous libère, vous devenez un membre de ma meute. Si je vous dis de faire quelque chose, vous le faites, sans poser de questions ni protester ; et je veux votre parole que vous ne ferez aucun mal à mon peuple tant que vous voyagerez avec moi.

Un hurlement retentit depuis le bout du couloir. Il y eut un bref silence, puis les lueurs dansantes et les tintements métalliques des épées qui ferraillaient reprirent.

Varg dévisagea Tavi pendant ce qui parut une semaine à ce dernier, même si cela ne put pas être plus de quelques secondes.

— Tu mènes, gronda-t-il enfin. Je suis. Jusqu'à ce que tu n'en sois plus digne.

Tavi montra les dents.

— Ce n'est pas suffisant.

— C'est le serment que ma meute me prête, répliqua Varg. Je suis canim. Je préfère rester à croupir dans ce trou que devenir quelque chose que je ne suis pas.

Tavi referma la bouche et hocha brièvement la tête.

— Mais j'exige votre promesse de ne pas faire de mal à mon peuple tant que vous n'aurez pas été rendu au vôtre.

— Entendu. Je tiendrai ma parole tant que tu tiendras la tienne.

— Marché conclu.

C'était ici que ça se corsait. Varg n'avait jamais menti à Tavi, pour autant que le sache celui-ci ; mais il existait, de l'avis du jeune homme, une certaine probabilité que le Canim sacrifie son honneur personnel s'il estimait cela nécessaire pour servir son peuple. Varg ne réussirait jamais à s'échapper d'Aléra sans l'aide de Tavi, et celui-ci l'estimait assez intelligent pour comprendre cela ; mais l'Ambassadeur lui avait montré, plus d'une fois, que les Canims ne raisonnaient pas comme les Aléréens. Il avait peut-être des idées qui différaient de celles de Tavi au sujet de son évasion.

Mais il était trop tard pour reculer.

Tavi enfonça la clé dans la porte de la cellule et la déverrouilla. Il recula pour laisser trois cents kilos de crocs, de fourrure et de muscle se glisser de biais par l'encadrement.

Une fois libre, Varg s'accroupit pour avoir les yeux à hauteur de ceux de Tavi. Puis, posément, il inclina la tête sur le côté, plus profondément qu'auparavant. Le jeune homme l'imita, en réduisant instinctivement l'ampleur de son geste, et Varg agita vivement les oreilles avec satisfaction.

— Je te suis, *gadara*.

Tavi acquiesça brièvement.

— Par ici, dit-il, en redescendant le couloir à grands pas.

Ses cheveux se hérissèrent sur sa nuque alors qu'il tournait

le dos au Canim. Si Varg avait l'intention de le trahir, c'était là qu'il allait le faire.

Un discret grognement toussotant, l'équivalent canim d'un rire, lui parvint de derrière lui.

— Non, *gadara*, gronda Varg. L'heure de te tuer n'est pas encore arrivée.

Tavi se rembrunit et lui jeta un coup d'œil exaspéré par-dessus son épaule.

— Comme c'est rassurant.

En atteignant l'escalier, il dégaina sa propre épée et trouva Araris en train de défendre l'accès au palier. Deux hommes en armure de Gardes Gris étaient tombés, et leurs compagnons étaient en train de les tirer à l'écart, mais les autres, les cheveux ébouriffés, ne portaient guère plus que leur haut-de-chausses. La plupart dormaient d'un profond sommeil lorsque l'alarme avait retenti, et ils s'étaient contentés d'attraper leur arme avant d'accourir.

Trois d'entre eux affrontaient Araris en cet instant, bien qu'ils soient obligés de se tenir de biais sur les marches, pressés les uns contre les autres dans l'étroit espace. Ils se battaient prudemment et, s'ils ne pouvaient pas pénétrer la garde du *singulare* sans exposer leur chair nue à ses lames, lui, de son côté, ne pouvait pas se rapprocher assez pour en toucher un sans rencontrer les épées de ses compagnons.

— On est prêts ! lança Tavi.

— Vite, vite ! répondit Araris. Dépêchez-vous de passer !

Tavi se tourna vers la herse d'acier et ferma les yeux une ou deux secondes pour se concentrer. Il sentit ses perceptions s'étendre à l'épée dans sa main et discerna l'air qui bougeait autour comme si c'était autour de sa propre chair. Il se concentra sur cette perception, s'avança à la rencontre de l'esprit intemporel de la lame et déversa sa puissance et sa volonté propres dans l'acier pour le renforcer et l'affûter.

Avec un hurlement, il abattit son arme sur la herse, certain que la lame furiesquement renforcée pourrait leur ouvrir une issue en quelques coups.

Un véritable ouragan d'étincelles, rouges, bleues et violettes confondues, jaillit lorsque la lame entra en contact avec la grille,

et Tavi sentit le choc de l'impact lui remonter dans le bras à travers la lame. Cela lui fit atrocement mal, comme s'il avait frappé un mur en brique à poing nu, et il poussa un grognement de douleur.

Il n'avait pas réussi à trancher les barreaux de la herse. Une légère entaille se voyait sur l'un d'eux, mais à part ça, Tavi aurait tout aussi bien pu avoir frappé l'acier furiforgé avec une baguette de saule.

— Ils l'ont améliorée ! s'exclama-t-il d'une voix sifflante, en serrant son poignet droit de l'autre main. Ils ont renforcé la herse ! Je n'arrive pas à la couper !

— Je suis un peu occupé, là, répondit sèchement Araris. Trouve une solution !

Tavi hocha brièvement la tête et rengaina son arme. Ces nouvelles grilles, une fois tombées, avaient été fixées avec un charme furiesque qui refermait la pierre derrière elle, de sorte qu'il était impossible de les soulever de nouveau. Elles étaient tout simplement bloquées dans la roche environnante et ne bougeraient plus jusqu'à ce qu'on réussisse à convaincre les furies du bâtiment de rouvrir la pierre au-dessus. On ne pouvait pas les soulever ; mais cela ne voulait pas nécessairement dire qu'on ne pouvait pas les bouger.

Tavi saisit la herse à deux mains, se planta fermement sur ses pieds et invoqua la pierre au-dessous de lui. Il puisa dans cette force constante, immuable, et la sentit affluer en lui à travers ses jambes, ses hanches, pour venir se déployer dans sa poitrine, ses épaules et ses bras. Il absorba autant de cette puissance qu'il le pouvait puis, serrant les dents, tira sur la grille, s'efforçant de l'arracher de son carcan de pierre à la seule force de ses bras.

L'acier de la herse avait peut-être été consolidé pour résister à l'impact de lames renforcées de ferrofèvres, mais cela ne voulait pas dire qu'elle ne pouvait pas être tordue en s'y attaquant différemment. Sous les efforts de Tavi, elle se fléchit légèrement en tremblant. Elle commença à se voiler un petit peu, de trois centimètres à peine, puis le jeune homme se retrouva hors d'haleine, incapable de soutenir son effort. Il relâcha brusquement son souffle, et le métal flexible de la grille

reprit presque entièrement sa forme originale. La distorsion était à peine décelable.

Un énorme bras velu écarta doucement Tavi, et Varg vint se placer devant la herse. Il plissa les yeux, écartant ses longs bras pour agripper la grille dans un des coins supérieurs, et dans l'angle opposé en bas. Puis il prit solidement appui sur ses pieds, poussa un grondement féroce et tira violemment.

L'espace d'une seconde, rien ne se passa. Les muscles du Canim se nouèrent et se tordirent sous son épaisse fourrure, tremblants sous l'effort ; puis Varg poussa un rugissement et une brusque saccade agita ses puissantes épaules courbées.

Il y eut un cri de roche torturée, puis le mur de pierre furiforgé du couloir lui-même vola en éclats alors que le Canim arrachait la herse en acier de son encadrement rocheux.

Avec un grondement, Varg inclina la grille pour passer la porte et atteindre le palier, et, sans préambule, la jeta par-dessus la tête d'Araris, sur les gardes dans l'escalier.

Il ne l'avait pas lancée avec particulièrement de force, mais elle devait bien peser plusieurs centaines de kilos, et elle s'abattit sur les gardes dépourvus d'armure telle une énorme tapette à mouches, les écrasant contre le sol et les y clouant malgré leurs contorsions.

Araris regarda la grille, puis le Canim, avec effarement.

— Allez, viens, lui lança sèchement Tavi. Avant qu'ils arrivent à se dégager. On s'en va.

Les défenses accrues de la Tour Grise avaient été conçues pour empêcher quiconque de s'enfuir ; mais la logique sous-tendant leur configuration supposait que, maintenant qu'il y avait de lourds barreaux à toutes les fenêtres, un prisonnier qui s'évadait se précipiterait vers la seule sortie : la porte d'entrée. Les plans de sécurité de l'édifice avaient été conçus pour qu'un détenu ne puisse descendre les marches et sortir. Les lourdes herses isolaient chaque étage de l'escalier, d'autres isolaient celui-ci du reste du bâtiment, et d'autres encore scellaient l'unique issue, plusieurs étages en dessous.

C'est pourquoi Tavi s'élança dans l'escalier pour *monter*, vers le toit.

Il espérait ardemment que la partie du plan dont Kitaï et

Isana étaient chargées n'avait pas tourné aussi mal que la leur ; sinon, cette soirée allait se conclure de façon prématurée, douloureuse et extraordinairement sanglante.

Chapitre 35

Lorsque les alarmes de la Tour Grise se mirent à sonner, Kitaï tourna vivement la tête. Elle s'approcha à pas mesurés du bord du toit, observa la bâtisse et émit un grognement railleur.

— Je l'avais prévenu. Vous étiez là.

Isana se hâta de la rejoindre. La jeune femme continua à scruter attentivement le bâtiment et secoua la tête.

— Il faut qu'on se dépêche, dit-elle.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Isana.

Kitaï saisit son sac, le jeta sur son dos d'un haussement d'épaules et gagna au trot l'autre extrémité du toit.

— On sonne l'alarme.

Isana retint une réplique cassante et se dépêcha de la suivre.

— Précisez, s'il vous plaît.

— Ils sont entrés il y a seulement quelques instants, et l'alarme a été donnée. Les furies de défense et les gardes de la Tour ont été alertés. Ils ne peuvent s'évader que par le toit, et ils doivent se dépêcher s'ils veulent avoir une chance de réussir ; ce qui veut dire que nous devons nous aussi nous hâter. (Elle arrêta doucement Isana d'une main sur la poitrine.) Attendez ici.

Sur ces mots, elle fit deux pas, accélérant si brusquement que ses jambes semblèrent se dédoubler, et s'élança dans le vide d'un bond gracieux. Elle fit six bons mètres, peut-être plus, à travers les airs et atterrit sur l'aqueduc qui traversait cette partie de la ville et passait près de la Tour Grise.

Elle se retourna comme si elle faisait ce genre de choses tous les jours et sortit promptement une de ses cordes roulées de l'étui à sa ceinture. Elle en lança une extrémité, nouée comme un lasso, à travers le vide séparant l'aqueduc du toit du bâtiment. Isana l'attrapa et regarda la jeune Marate d'un air

effaré.

— Qu'est-ce que j'en fais ?

— Passez un pied dans la boucle, comme dans un étrier. Accrochez-vous bien à deux mains. Puis sautez dans le vide.

Isana cligna des yeux, stupéfaite. Elle jeta un coup d'œil par-dessus le bord du toit. C'était un bâtiment de sept étages, et aller s'écraser dans la rue en contrebas suffirait aisément à tuer une femme bien plus jeune et plus agile qu'elle.

— Euh…, fit-elle. Et ensuite ?

Kitaï posa une main sur sa hanche d'un geste impatient.

— Ensuite, je vous hisse jusqu'à moi et on va aider ma *chala*.

Isana resta bouche bée. Kitaï n'était pas grande. Certes, elle avait l'air athlétique et musclée, mais c'était une musculature fine, comme celle d'une danseuse ou d'une coureuse. Les Marats étaient un peuple à la force physique impressionnante, Isana le savait, mais tout de même, elle dépassait Kitaï de plusieurs centimètres et était plus lourde qu'elle. La jeune femme était-elle capable de soutenir un tel poids ?

L'alarme continuait à sonner.

— Isana ! chuchota furieusement Kitaï.

— D'accord, répondit Isana en se troublant.

Elle s'approcha du bord du toit et passa le pied dans la boucle. Elle tira sur la corde pour la resserrer autour de son pied et s'y agrippa des deux mains à hauteur de son estomac.

Il y avait très, très loin du toit au sol.

Elle ferma les yeux et sauta dans le vide.

Elle sentit Kitaï tirer au même instant sur la corde pour la tendre, de sorte qu'elle ne tomba pas comme une pierre mais décrivit un long et large arc de cercle. La vitesse en fut étourdissante, et Isana sentit un petit cri purement instinctif lui échapper. Elle atteignit le haut de l'arc et repartit en arrière, éperdument agrippée à la corde, avant de revenir vers l'avant. Elle tournoya follement sur elle-même plusieurs fois puis se rendit compte que la corde remontait par petites saccades fermes.

Isana rouvrit les yeux et, levant la tête, vit Kitaï, silhouette sombre se découpant sur la pierre pâle de l'aqueduc, qui la hissait à la force de ses mains, solidement arc-boutée sur ses

pieds. La jeune Marate hala Isana par-dessus le rebord de l'édifice, et l'aquafèvre réussit à s'y affaler, tremblante, le pied douloureusement serré par la boucle de la corde.

— Venez, dit doucement Kitaï. Vite.

Isana dégagea son pied tandis que la jeune femme réenroulait sa corde. Puis la Marate s'élança au pas de course le long de l'aqueduc, qui se révéla n'être rien de plus qu'un canal aérien en pierre qui acheminait un volume d'eau constant aussi important que le ruisseau alimentant le moulin au domaine d'Isana. Il y avait un rebord de pierre large de trente centimètres de chaque côté du creux, et Isana, montant sur l'un d'eux, suivit Kitaï aussi vite qu'elle le pouvait. Elle garda les yeux rivés devant elle, sur le dos de la Marate. Si elle regardait par-dessus le bord de l'aqueduc et voyait combien il lui serait facile de faire une chute mortelle, elle risquait de ne plus pouvoir se forcer à avancer.

Plaise aux Grandes Furies que le vent ne se lève pas.

Ou qu'elle ne rencontre pas sous ses pieds une plaque de mousse glissante.

Ou que son cœur qui battait la chamade ne lui fasse pas tourner la tête un moment, et perdre l'équilibre.

Ou…

Serrant les dents, Isana se concentra sur le dos de Kitaï et sur la tâche de continuer à avancer.

La jeune Marate s'arrêta plusieurs dizaines de mètres plus loin, en écartant les mains pour prévenir Isana. Celle-ci s'immobilisa également, et Kitaï dit :

— Elle est devant nous.

— Très bien, répondit Isana.

Elle ôta ses chaussures, ferma brièvement les yeux pour se concentrer et chercha son lien avec Rill. Puis elle retroussa ses jupes au-dessus de ses genoux et mit les pieds dans l'eau qui courait au centre de l'aqueduc.

Le courant exerçait une pression forte et régulière le long de ses mollets, mais pas assez cependant pour lui faire perdre pied, à condition qu'elle continue à s'arc-bouter fermement. L'eau arrivait à la capitale depuis les montagnes situées plusieurs kilomètres au nord, et elle était d'un froid mordant. Alors que

Rill se manifestait autour d'elle, Isana put profiter des perceptions ultradéveloppées de sa furie et fut surprise de la pureté et de la fraîcheur que l'eau avait conservées, malgré son long périple dans le canal.

La furie protectrice qui se trouvait un peu plus loin se révéla soudain à elle sous la forme d'une dure pression sur ses sens. Une présence invisible dans l'eau, dont elle percevait la malveillance et le désir de violence envers tout intrus. L'eau s'agita brusquement, puis une gerbe arquée de gouttelettes glacées arriva droit vers elle, comme si un requin invisible fondait sur elle.

— Vous feriez mieux de vous mettre derrière moi, juste par précaution, murmura Isana, et Kitaï se hâta d'obtempérer.

Isana ne savait vraiment pas où les concepteurs des défenses de la Tour Grise avaient pu trouver une furie si féroce – ou pis, le genre d'âme qu'il fallait avoir pour remodeler une furie naturelle en une créature si dangereuse – mais elle avait affronté des furies plus puissantes dans les coins les plus reculés de la vallée de Calderon. Elle resta calmement là où elle était en regardant le monstre arriver et attendit le tout dernier moment pour lancer Rill sur lui d'un léger mouvement du poignet.

Elle sentit ses sens fusionner avec ceux de sa furie tandis que cette dernière, dont la présence était d'une façon ou d'une autre plus chaude et plus dense que la froide animosité de la gardienne, heurtait celle-ci de plein fouet. À un mètre cinquante d'Isana, une gerbe de gouttelettes jaillit alors que les deux furies s'enroulaient l'une autour de l'autre et s'entrecoupaient, flux d'eau vivante qui s'entortillaient comme deux serpents incroyablement élastiques.

Derrière Isana, Kitaï prit une brusque inspiration, mais l'aquafèvre était trop absorbée par son lien avec Rill pour se retourner vers la jeune femme. Elle préféra se concentrer encore davantage sur sa furie, prêtant à celle-ci sa détermination et son assurance, faisant fusionner ses pensées et sa volonté avec l'essence en perpétuelle mutation de Rill. On ne triomphait pas des furies d'eau par la seule force de sa volonté, comme avec les autres. On ne pouvait pas les écraser – seulement les modifier, les réorienter, les absorber. Ensemble, Isana et Rill entravèrent

la furie protectrice, se mélangèrent à elle et morcelèrent son essence cohésive, la faisant s'écouler goutte à goutte au fil du courant régulier de l'aqueduc, la diluant, tandis que la présence de Rill, elle, restait arrimée à l'esprit et à la volonté d'Isana, et conservait sa forme.

Les eaux s'agitèrent pendant encore plusieurs secondes, puis elles commencèrent lentement à se calmer alors que la furie protectrice était dispersée dans le courant. Selon sa force, il lui faudrait entre des jours et des semaines pour retrouver sa cohésion – si elle arrivait à le faire – mais Isana ne ressentait aucun remords à mettre hors de combat une entité si dangereuse.

Pour l'amour des Furies, et si de jeunes imbéciles avaient remonté l'aqueduc simplement poussés par l'exubérance de leur âge, et non dans quelque sinistre dessein visant la Tour Grise ? Une telle furie était capable de noyer quelqu'un qui n'avait pas la force de la repousser, ou de faire tomber de l'aqueduc et s'écraser au sol quelques mètres plus bas une personne sans méfiance.

Isana envoya Rill devant, à l'affût de toute autre présence hostile, mais elle ne rencontra rien d'autre que de faibles vestiges de la furie protectrice. Elle se tourna alors vers Kitaï et hocha la tête.

— C'est fait.

Kitaï lui rendit son geste, les yeux luisants d'intérêt – d'admiration, même, se rendit compte Isana lorsque la jeune femme passa devant elle –, et enleva son sac de ses épaules tout en s'approchant de l'autre bord de l'aqueduc pour observer attentivement la Tour Grise, dont le toit se trouvait pratiquement à la même hauteur que le canal de pierre, à environ dix mètres de distance. Avec ses créneaux, le haut de la Tour ressemblait à un parapet fortifié, et des statues – de vilaines créatures disgracieuses dont les traits étaient en grande partie plongés dans l'ombre – étaient postées, tournées vers l'extérieur, à mi-chemin de chaque bord.

— Là, dit Kitaï. Vous voyez les portes ?

Isana se rapprocha d'elle et put en effet voir les portes séparant l'escalier intérieur du toit, deux battants plats

encastrés dans la pierre, comme ceux du cellier de son exploitation.

— Je les vois.

— Ils doivent passer de là au bord du toit sans toucher le sol. Tout contact avec la pierre du bâtiment réveillera les gargouilles.

Isana acquiesça et se mordit la lèvre, en évaluant la distance.

— C'est plus loin que je le pensais.

Kitaï hocha brièvement la tête et ouvrit l'autre étui accroché à sa ceinture. Elle en sortit un petit sac en toile qui avait l'air lourd, et un petit marteau en acier.

— Vous pouvez le faire ?

— On va le savoir tout de suite, murmura Isana. (De nouveau, elle retroussa ses jupes et mit les pieds dans le courant, en invoquant Rill.) Veillez à rester en amont de moi jusqu'à ce qu'il soit temps, avertit-elle la jeune Marate, avant de concentrer toute son attention sur l'eau.

Dix mètres, c'était une très longue distance pour projeter quelque chose d'aussi lourd que de l'eau, et il fallait qu'elle le fasse en un jet régulier si elle voulait atteindre son but. Le courant de l'aqueduc n'était pas assez puissant pour qu'il suffise de le dévier. Elle allait avoir besoin de davantage de pression pour projeter l'eau si loin ; aussi, la première chose qu'elle fit fut de lever la main gauche derrière elle, paume vers le ciel, et de demander à Rill de retenir le courant.

L'eau cessa instantanément de couler autour d'elle et commença à monter dans le creux de l'aqueduc, pour bientôt atteindre le niveau des rebords en pierre. Une partie déborda, mais elle en retint le plus gros, la laissant monter jusqu'à ras bords sur vingt, trente, soixante mètres derrière elle. Le poids de toute cette eau était énorme, et Isana sentit Rill commencer à faiblir. Elle laissa la pression de ce maudit courant monter jusqu'au maximum que sa furie pouvait supporter puis leva le bras droit, paume vers le ciel, et ouvrit un passage pour que l'eau puisse s'échapper – non plus en aval, mais sur le côté, en direction du toit de la Tour Grise.

L'eau jaillit en une immense gerbe, formant une magnifique arche où se reflétaient les étoiles et la lueur des lampes-furies

multicolores d'Aléra Impéria. L'espace d'une seconde, un souffle de vent appuya sur le jet, lui faisant rater le toit ; mais il retomba, et une pluie régulière d'eau froide arrosa le toit en pierre de la Tour Grise.

Isana sentit un sourire farouche se dessiner sur ses lèvres, maintint sa position, et, reliée à Rill, continua à envoyer les eaux de l'aqueduc en direction de la Tour, recouvrant rapidement le toit d'une fine couche d'eau.

— Voilà, lança-t-elle en haletant. Maintenant, Kitaï !

La jeune Marate s'avança pour s'accroupir aux pieds d'Isana et, d'une main gantée, sortit du petit sac une des pierres de glace qu'elles avaient volées la nuit précédente. Elle la plaça au fond de l'aqueduc, juste en amont de l'endroit où les eaux s'élevaient en arc de cercle pour gagner le toit de la Tour, l'y maintint et, de l'autre main, abaissa sèchement son marteau.

Il y eut un craquement assourdissant et un éclair de lumière froide et bleue, alors que la furie de feu enfermée dans la pierre aspirait avidement la chaleur du monde qui l'entourait.

Les pierres de glace étaient des objets furiforgés coûteux, contenant des furies de feu bien plus puissantes que celles qu'on trouvait dans les lampes-furies, ou qu'on utilisait pour gérer la chaleur d'un poêle ou d'un four. Elles étaient furiforgées d'une manière spéciale et, bien qu'elles soient créées pour attirer en elles toute la chaleur qu'elles pouvaient contenir, les charmes placés autour les empêchaient d'en aspirer plus qu'un mince filet à la fois. Le résultat était une pierre qui absorbait la chaleur de tout ce qui l'entourait pendant trois ou quatre mois – au-delà desquels la pierre perdait sa cohésion. Placée dans une boîte calorifugée, une seule pierre de glace suffisait à maintenir les aliments qui s'y trouvaient bien au froid, voire à conserver de la glace pendant un été chaud.

Mais en brisant la pierre à laquelle la furie de feu était assujettie, Kitaï avait laissé celle-ci libre d'assouvir sa faim de chaleur en un seul instant incroyablement glacial.

Les flammes bleues de l'entité affamée se propagèrent dans l'eau en une vague de lumière glacée. Rill et Isana empêchèrent le froid de remonter le courant, et il choisit la voie de la facilité, en suivant d'un bond l'arche d'eau qu'il fit geler en un instant.

La vague de feu bleu glacé s'écrasa sur la surface de la Tour et se propagea à travers dans un nuage de condensation étincelante, transformant l'eau en une chape de verglas au grain grossier.

Kitaï laissa échapper un cri d'excitation et leva le poing dans un geste triomphant. Isana, tremblante de fatigue, relâcha le courant de l'aqueduc, qui reprit immédiatement son cours, en un déferlement qui commença à baisser graduellement pour retrouver son niveau d'origine. Le pied d'Isana glissa et elle faillit tomber, mais Rill tourbillonna autour d'elle, la soutenant et l'aidant à retrouver son équilibre. L'espace d'un instant, la furie apparut sous la seule forme physique qu'Isana lui avait vu prendre, celle d'un visage – le reflet de ses propres traits, lorsque, adolescente dégingandée de treize ans, elle avait forgé un lien avec Rill pour la première fois – qui apparut à la surface du courant, lui sourit puis disparut de nouveau.

Isana sortit avec lassitude de l'eau, les jupes trempées de sa chute manquée, et rejoignit Kitaï.

— Et maintenant ? demanda-t-elle, d'une voix qui même à elle lui sembla brusque.

Kitaï lui jeta un regard pensif avant de reporter son attention sur le bâtiment, puis sur le terrain en contrebas, parcourant les environs d'un œil méfiant. Elle plongea de nouveau la main dans son étui de cordes roulées et entreprit de les en sortir.

— On attend ici. Lorsqu'ils sortiront sur le toit, je leur lancerai ces cordes, ils se jetteront dans le vide et je les hisserai, comme je l'ai fait avec vous. Puis nous retrouverons Ehren.

— Et si… (Isana secoua la tête.) Et s'ils sont capturés ?

Kitaï fronça les sourcils sans cesser de préparer ses cordes avec des gestes rapides et réguliers, et de surveiller ses alentours.

— Ils ne le sont pas encore.

— Comment est-ce que vous pouvez savoir ça ?

La jeune Marate porta brièvement une main à son cœur.

— Je le sens. Excité. Effrayé. Déterminé. S'il avait été capturé, il aurait aussitôt commencé à se reprocher cet échec.

Isana la regarda avec stupeur.

— Vous le connaissez bien, n'est-ce pas ? murmura-t-elle. (Puis elle adressa à la jeune femme un sourire songeur et

presque fantasque.) Ce doit être ce que ressentent les gens sans furies d'eau lorsque je leur raconte l'effet que cela fait de percevoir les émotions d'autrui.

— Ça n'a rien à voir, répondit distraitement Kitaï. Avec lui, c'est plus nébuleux mais… plus intense, d'une certaine façon. Les émotions des autres sont plates, comme une peinture, on pourrait dire. Les siennes ont plus de relief, comme une sculpture.

Isana médita un instant ses paroles avec perplexité puis surprit une brusque pointe d'émotion en provenance de la jeune Marate : une prise de conscience accompagnée de dépit. Elle se tourna vers elle pour la dévisager.

— Kitaï… comment est-ce que vous pouvez savoir ça ?

Kitaï la regarda fixement un instant, pétrifiée, ses yeux verts écarquillés. Puis elle se remit à sa tâche en se mordant la lèvre.

Isana continua à la dévisager, tandis qu'une explication s'imposait lentement à son esprit.

— Comment pourriez-vous connaître la différence à moins d'en avoir vous-même fait l'expérience, murmura-t-elle. De l'aquafèvrerie. Kitaï…

— Taisez-vous, fit la jeune Marate d'une voix durcie par l'inquiétude, en indiquant de la tête la rampe de glace qui s'élançait vers la Tour. Quelqu'un va bientôt finir par voir ça. Ne leur facilitez pas la tâche pour nous repérer et nous tirer dessus.

Isana aurait de toute manière été réduite au silence par les implications. Aucun Marat n'avait jamais fait usage des furies. Aucun Marat n'en était *capable*. Et pourtant si Kitaï savait vraiment ce qu'était l'aquafèvrerie, cela voulait dire que, seule parmi son peuple, elle pouvait utiliser les furies aléréennes.

Kitaï était la seule Marate au monde à avoir jamais formé un lien avec un Aléréen, et cette connexion, Isana le savait, faisait partager aux deux êtres concernés certaines de leurs qualités. Marcheur, le gargante lié au père de Kitaï, Doroga, était singulièrement intelligent pour une simple bête et semblait comprendre ce dernier parfaitement. Doroga lui-même était plus grand et plus lourdement musclé que les Marats des autres camps, et Isana le savait doté d'une force presque incroyable.

Si sa fille avait formé un lien similaire avec Tavi, alors ses

dons de furifèvre ne pouvaient être que le résultat de cette connexion.

Tavi avait-il enfin trouvé la puissance inhérente au sang de son père ?

Isana sentit son cœur faire un bond à la fois de terreur et d'exultation. Dans sa peur pour lui, elle avait essayé de cacher son identité et, ce faisant, avait arrêté le développement de ses dons de furifèvre. Elle avait cru les dégâts irréversibles.

Était-il guéri ? Son fils avait-il reçu une seconde chance, en dépit de ses erreurs à elle ? Se pouvait-il qu'il ait désormais la puissance nécessaire pour se protéger des forces qui essaieraient presque certainement de le tuer si son identité était connue ?

Pendant des années, elle s'était angoissée à l'idée qu'on apprenne l'identité de Tavi, et son impuissance à le protéger face aux immenses pouvoirs de personnes telles que dame Aquitaine avait laissé une amertume constante dans sa bouche.

En cet instant, une émotion étrange, presque oubliée, fleurissait à nouveau dans son cœur, vacillante et minuscule, mais éclatante sur le fond de ténèbres de sa peur.

De l'espoir.

— Kitaï, chuchota-t-elle, est-ce que mon fils a enfin trouvé ses furies ?

Kitaï se retourna pour la dévisager.

Avant qu'elle ait eu le temps de répondre quoi que ce soit, un craquement sec de glace qui se brisait se fit entendre, et les portes sur le toit de la Tour s'ouvrirent à la volée.

Araris les franchit le premier, en balayant les environs d'un œil alerte et, même dans l'obscurité, Isana put distinguer l'éclat soudain de son sourire en voyant le verglas qui couvrait le toit. Il suivit la gracieuse arche de glace du regard jusqu'à l'aqueduc et leur adressa un bref salut de la main avant de se retourner vers l'escalier pour signaler que la voie était libre.

Tavi apparut, suivi de près par une silhouette monstrueuse comme tout droit sortie d'un cauchemar. Le Canim – l'Ambassadeur Varg, supposa Isana – dominait même Tavi d'au moins un bon mètre, et son corps couvert de fourrure noire dégageait une impression à la fois de maigreur et de puissance.

En sortant à l'air libre, il s'immobilisa un instant puis, rejetant la tête en arrière, leva le museau vers le ciel et écarta ses bras griffus. Puis il se secoua, exactement comme un chien qui s'ébroue pour enlever l'eau de son pelage, et prit une position accroupie décontractée pour suivre Tavi qui traversait le verglas d'un pas hâtif et chancelant pour gagner le bord du toit.

Sans un mot, Kitaï fit tournoyer la première de ses cordes et la lança vivement à Araris à travers les airs. Le *singulare* l'attrapa et, tandis que la jeune Marate lui donnait du mou, il rengaina son épée et passa le pied dans la boucle, tout comme Isana l'avait fait. Puis il s'élança dans le vide, exécuta un bref mouvement de balancier et commença à tournoyer doucement sur lui-même, hissé par Kitaï.

Isana jeta un vif coup d'œil à la jeune femme. Celle-ci n'avait pas plus de mal à remonter Araris, avec son armure et son arme, qu'elle n'en avait eu avec Isana et, une seconde plus tard, cette dernière reconnut le regard vaguement absent de la jeune femme. Elle avait vu la même expression plus d'une fois sur le visage de son frère, lorsqu'il travaillait dur dans l'exploitation. Kitaï faisait usage de terrafèvrerie pour accroître ses forces.

Une fois Araris sur l'aqueduc, la Marate lança la corde suivante à Tavi. À son tour, il s'agrippa solidement et se jeta du toit de la Tour. Araris, remarqua Isana, assurait la corde derrière Kitaï, surveillant l'ascension du jeune homme d'un œil attentif, tandis que l'anxiété et la frustration que lui causait son incapacité à amener son protégé en sécurité plus rapidement appuyaient sur les sens d'Isana comme un drap de toile rêche imprégné de sueur aigre.

Puis Tavi se retrouva sur l'aqueduc, rouge d'excitation. Il se redressa, jeta un coup d'œil à Kitaï et dit :

— Je ne veux rien entendre.

La Marate eut un sourire moqueur mais garda le silence.

Isana se retourna pour observer Varg, accroupi au bord du toit, ses yeux rouges luisant dans l'obscurité.

— Ma parole, c'est… gros.

— *Il* l'est, oui, acquiesça Tavi, en insistant légèrement sur le premier mot. (Il tourna de nouveau les yeux vers Kitaï, qui préparait la dernière corde, faite de plusieurs filins tressés

ensemble.) Même si on la fixe solidement, tu es sûre qu'elle va soutenir son poids ?

La jeune femme s'arrêta pour le dévisager avec froideur un bref instant.

Tavi se rembrunit mais leva les mains en signe de capitulation.

Kitaï lança un bout de la corde, lesté d'un lourd nœud, vers l'autre bord de l'aqueduc. Emportée par son élan, la corde s'enroula autour du conduit de pierre, et Tavi se pencha pour en rattraper l'extrémité lestée lorsqu'elle revint vers eux par en dessous, refermant le cercle. Il la passa à Kitaï, qui la noua au reste de la corde puis jeta l'autre bout à Varg.

Le Canim l'attrapa, y jeta un bref coup d'œil et s'avança pour poser son pied velu dans la boucle.

Puis il tourna vivement la tête vers l'escalier. Isana vit un homme à demi vêtu monter en courant les dernières marches, une lance à la main. Il jeta autour de lui un regard éperdu, choqué par ce qu'il voyait sur le toit, mais ses yeux se posèrent sur Varg et aussitôt, dans un même geste fluide et d'une puissance brutale, il leva son arme et la projeta sur le Canim.

Varg se tordit comme pour bondir de côté, mais il dérapa sur le verglas, s'emmêla les pieds dans la corde et chuta. L'air nocturne apporta aux oreilles d'Isana un vilain bruit d'impact et un grondement furieux et inhumain.

— Varg ! s'écria Tavi.

Le Canim reprit son équilibre en un instant, et Isana entendit les griffes d'une de ses pattes mordre dans la glace alors qu'il tendait le bras pour arracher le projectile de sa jambe. L'arme ressemblait à un jouet d'enfant dans sa main. Il la souleva pour la renvoyer, mais sembla hésiter une seconde, et au lieu de la projeter pointe en avant, la lança d'un grand geste latéral, la faisant tournoyer sur elle-même.

Le garde tenta d'esquiver, mais ce fut à son tour de constater la traîtrise du toit verglacé. Il chancela plus qu'il bondit de côté, et la lourde hampe en bois de l'arme le heurta avec assez de force pour le faire retomber dans l'escalier.

Varg fit volte-face et se rua en vacillant vers le bord du parapet, mais alors qu'il tentait de l'enjamber pour se lancer

dans le vide accroché à la corde, sa jambe blessée sembla se dérober sous lui. Il battit l'air d'un bras, tentant de reprendre son équilibre…

… et s'agrippa à la pierre nue d'un merlon.

Il y eut une détonation tonitruante, comme un petit coup de tonnerre, et les gargouilles du toit prirent brusquement vie, se mouvant avec une grâce inquiétante.

La plus proche se trouvait à moins d'un mètre cinquante de Varg et bondit sur lui. Le Canim se laissa tomber en arrière sous son assaut, s'arrangea pour recevoir l'énorme poids de la gargouille sur ses bras et sa jambe valide et banda ses muscles sans interrompre sa culbute. Sa puissance physique était telle que son assaillante se retrouva projetée par-dessus le parapet et tomba dans le vide en battant follement l'air de ses membres difformes – jusqu'à ce que ceux-ci se heurtent à la corde tressée qui pendait encore entre le pied de Varg et la pierre de l'aqueduc.

Le poids de la gargouille s'abattit sur la corde, la tendant d'un coup sec.

Avec un grondement furieux, Varg se retrouva entraîné vers le bord malgré ses efforts désespérés, faisant crisser le verglas sous ses griffes.

Les trois autres gargouilles se jetèrent sur lui.

Il les vit arriver et relâcha sa prise sur la glace.

La corde l'entraîna violemment par-dessus le parapet, au moment même où les gargouilles percutaient l'endroit qu'il occupait un instant plus tôt. Tout ce poids s'écrasa contre les créneaux, et pierres, gargouilles et Ambassadeur chutèrent dans le vide.

L'épaisse corde, incapable de soutenir si soudainement un tel poids, protesta d'une vibration pendant une fraction de seconde puis se rompit avec un claquement sec, faisant se tordre dans les airs les filins dont elle était constituée comme autant de fouets. Isana ressentit une douleur fulgurante à l'épaule et recula en chancelant pour tomber dans l'eau glacée de l'aqueduc.

Elle resta paralysée un instant, étourdie par la souffrance. Baissant les yeux, elle vit que sa robe avait été fendue comme

par un coup de couteau. Le sang coulait à flots, trempant sa manche. Des mains la saisirent, on l'appela par son nom, et soudain elle vit Araris devant elle, qui lui enroulait quelque chose autour du bras.

Une lueur d'un rouge maussade leur parvint d'en contrebas.

— Oh ! par tous les Corbeaux ! souffla Tavi. (Il tourna vivement la tête vers Araris, les yeux arrondis de panique.) Araris, il a atterri sur la pelouse.

Araris se raidit.

— Quoi ?

Il se releva, s'approcha du jeune homme en soutenant Isana, et par-dessus le bord de l'aqueduc, celle-ci put voir la pelouse entourant la Tour Grise.

Des feux y brûlaient. Non, pas des feux, car aucun feu n'avait jamais été aussi solide, aussi immobile.

C'étaient des furies de feu qui s'étaient animées. Elles avaient pris la forme de quelque énorme molosse, presque aussi gros que la furie de terre de Bernard, Brutus. Mais il y avait des différences, nota Isana, encore tout étourdie. Leurs pattes arrière semblaient trop courtes, leurs pattes avant, trop longues, et leurs épaules étaient des bosses difformes. Bien qu'elles paraissent solides, elles étaient constituées de pures flammes rouges et flamboyaient d'un éclat hostile et furieux. Des flammèches tremblotantes entouraient leurs épaules et leur cou, telle une crinière, et un voile de fumée noire s'amassait autour de leurs pattes et traînait en volutes derrière elles.

Elles sortirent subitement de leur immobilité, toutes en même temps. Elles tournèrent la tête, orientant leur museau de loup. Isana suivit la direction de leur regard, de l'autre côté de la pelouse, jusqu'à…

Jusqu'à la forme de l'Ambassadeur Varg. Deux des gargouilles gisaient brisées autour de lui, inertes, mais les autres avaient commencé à se contorsionner dans un effort maladroit pour retrouver leur équilibre et renouveler leur attaque.

Les chiens de feu ouvrirent la gueule, et le rugissement crépitant des flammes voraces s'éleva dans l'air nocturne.

Les cloches continuaient à sonner, et des hommes commencèrent à sortir sur le toit de la Tour Grise.

L’expression de Tavi se durcit et il échangea un regard avec Kitaï. Sans un mot, il se pencha pour tremper sa longue cape grise dans l’eau froide.

Araris se retourna vivement vers lui, en s’écriant :

— Non !

Mais Tavi attrapa un des filins de la corde rompue qui pendait encore de l’aqueduc et sauta par-dessus bord.

Isana prit une brusque inspiration en voyant son fils se jeter dans le maelström d’acier et de furies enragées en dessous d’eux, mais elle était encore trop hébétée pour faire quoi que ce soit.

— Oh ! souffla-t-elle, en se demandant brièvement s’il était devenu fou. Oh ! Grandes Furies !

Chapitre 36

Tavi se laissa glisser le long du mince filin et se demanda brièvement s'il n'était pas devenu fou.

Il avait de la chance, dans le sens où la corde s'était rompue assez près de son extrémité, et que, lorsqu'il arriva au bout, le sol n'était plus qu'à trois ou quatre mètres sous ses pieds. Il se laissa tomber et essaya d'amortir l'impact de sa chute avec ses jambes, basculant en arrière, les bras écartés pour frapper le sol.

C'était plus efficace quand on ne portait pas toute cette armure, songea-t-il, mais au moins le gazon était assez moelleux pour atténuer un peu la violence du choc. Celui-ci lui avait à moitié coupé le souffle, mais il se força à se relever, dégaina son épée et se précipita au côté de Varg juste au moment où les gargouilles réussissaient à se redresser.

Sans hésiter un seul instant, ni ralentir le pas, il puisa une fois de plus dans l'acier de sa lame, coordonnant sa substance et sa propre volonté. En arrivant par le côté sur la plus proche des deux gargouilles, il poussa un hurlement et fit mouliner son épée assez près du sol. Une pluie d'étincelles écarlates et azur jaillit au contact de la lame avec la surface rocheuse de la gargouille, et l'acier fendit le granit comme si c'était du fromage moisi. Son coup fut d'une telle puissance qu'après avoir tranché la jambe de la gargouille Tavi fit une pirouette sur lui-même avant de reposer le pied – à temps pour répéter son geste et couper la deuxième jambe de la créature, avec une autre gerbe d'éclairs furieux et un gémissement de roche torturé.

La créature bascula sur le flanc, en battant des bras ; mais Tavi avait totalement rompu son contact originel avec la terre, et la statue commença à se désagréger, d'abord par les moignons de ses jambes amputées, d'où le gravier se mit à couler comme du sang.

Sa compagne, reconnaissant manifestement le danger que représentait Tavi, détourna son attention de Varg pour la porter sur le jeune homme. Avant que celui-ci ait eu le temps de se remettre de son assaut, elle poussa un mugissement, rappelant le son d'un petit séisme, tomba à quatre pattes et chargea.

Tavi savait que s'il attendait qu'elle le percute, elle allait le réduire en bouillie par la simple force de son élan ; pris de court, il puisa dans ses dons d'aérifèvre, et le monde autour de lui ralentit pour se doter d'une clarté cristalline, tandis que ses propres mouvements prenaient l'aspect d'une danse onirique. En équilibre instable comme il l'était, il vit qu'il n'avait aucune chance d'éviter complètement l'assaut de la gargouille, aussi visa-t-il seulement à minimiser l'impact. Il se jeta de côté, le corps tendu, les bras devant lui, tout en se retournant sur lui-même.

La gargouille le percuta en travers des mollets alors que son corps était parallèle au sol. La violence de l'impact lui projeta les jambes en avant et le fit tournoyer sur lui-même. La douleur fut terrible, et les perceptions ralenties que lui prêtait son charme d'air lui laissèrent tout le temps qu'il fallait pour la ressentir, brisant ainsi sa concentration. Le monde reprit son rythme normal en accéléré, et Tavi heurta durement le sol, en atterrissant sur le ventre. Sa cheville gauche le lança violemment, et il fut certain de l'avoir au minimum foulée. Il puisa dans l'acier de sa lame, et sa douleur s'estompa ; ce n'était pas tant qu'elle avait disparu, mais plutôt qu'elle avait perdu de son importance et de sa signification pour lui.

La gargouille fit demi-tour dans un grand virage, en retournant une bande de pelouse sous ses pattes furieusement actives, et revint à la charge. Tavi s'était relevé lorsqu'elle arriva sur lui et, à la dernière seconde, il fit un pas dansant de côté et enfonça son épée d'un coup net dans une partie de l'épaule difforme de la furie. Une fois cette ouverture trouvée, il poussa son avantage, et alors que la gargouille réessayait de l'attaquer de front, il recommença, restant tout près de son flanc, de sorte qu'elle ne pouvait jamais l'atteindre tout à fait.

Le seul inconvénient de cette tactique était qu'il devait rester en mouvement constant et n'avait jamais l'occasion de prendre

fermement appui pour assener le coup solidement ancré dont il aurait besoin pour achever la gargouille, mais il continua à la lacérer de coups à la tête et aux épaules avec son court glaive, découpant dans la pierre des morceaux en forme de coin. Puis son pied blessé chancela de façon très étrange et refusa de le porter. Il tomba sur un genou et la gargouille se tourna vers lui.

Sans l'espace nécessaire pour prendre de l'élan, la lourde masse de la furie représentait une menace moins grande lorsqu'elle le percuta, mais sa force était prodigieuse. Tavi se baissa pour esquiver un coup de patte et, avec un hurlement, jeta son épaule cuirassée contre le poitrail de la gargouille, puisant instinctivement de la force dans le sol sous ses jambes. La puissance des terrafèvres déferla en lui…

… et il arrêta net la course de la gargouille.

Avec un rugissement d'excitation, il accentua sa pression sur elle, poussant de toutes les forces qu'il pouvait rassembler. Il réussit à la faire reculer d'un centimètre, puis de quinze, et soudain elle tituba en arrière, vaincue, et tomba sur le dos.

Tavi leva aussitôt son épée pour l'abattre lourdement, droit sur une anfractuosité dans le poitrail de la furie, sachant, d'une manière ou d'une autre, que ce point serait vulnérable.

Le coup fit jaillir une nouvelle pluie d'étincelles, et le torse de la gargouille se fendit, se lézarda, puis se brisa avec un bruit ressemblant à un coup de tonnerre. Les morceaux, une dizaine, volèrent de part et d'autre sous la violence du choc et commencèrent à s'effriter, certains encore agités de convulsions par la présence de la furie.

— Varg ! lança Tavi. Levez-vous ! (Sa connaissance de la langue canime était loin d'être exhaustive, mais il savait au moins dire ça.) Varg ! *Narsh raulg*, par tous les Corbeaux !

Il s'approcha du Canim, attentif à chaque seconde, et le regarda. C'était la jambe de Varg qui saignait le plus, là où il avait reçu la lance, mais celle-ci ne semblait pas avoir touché d'artère. Il y avait de la poussière sur sa fourrure noire, laissée par les pierres brisées, et une petite armée d'entailles et d'estafilades mineures couvraient chaque partie de son corps que pouvait voir Tavi. Il ne connaissait pas assez bien la physiologie canime pour l'affirmer, mais la cage thoracique de

l'Ambassadeur lui parut déformée, et l'un de ses bras était manifestement cassé.

Serrant les dents, Tavi se rendit compte que la seule raison pour laquelle il y voyait assez bien pour jauger l'état du Canim était que les chiens de feu s'étaient rapprochés.

Il y en avait une dizaine. Tavi avait lu les rapports des furifèvres qui les avaient préparés, et il savait des choses sur eux. Ils avaient été créés pour obéir à des instincts semblables à ceux des loups sauvages : pour poursuivre ceux qui fuyaient et encercler d'un mur de chaleur torride quiconque tentait de sortir du bâtiment.

Exactement comme ils le faisaient en cet instant avec Varg et Tavi.

Ces derniers ne pouvaient pas s'enfuir. S'ils le faisaient, les chiens de feu se lanceraient à leur poursuite, et leur agitation accrue les rendrait encore plus brûlants. Ils ne pouvaient pas non plus rester là. La Garde Grise ne tarderait pas à arriver, rappellerait sa meute et les jetterait tous deux aux fers. Tavi leva les yeux vers l'aqueduc. Il pouvait s'échapper par là, dans le pire des cas, mais maintenant que l'épaisse corde était cassée, ils n'avaient plus rien pour hisser Varg hors de portée des chiens. Par ailleurs, ses blessures semblaient trop graves pour risquer quelque chose d'aussi épuisant que de lui nouer une corde autour de la taille et de le ballotter dans les airs.

Tavi devait trouver une autre issue. Mais comment ?

Les chiens trottaient lentement vers eux, formant un cercle à seulement huit ou neuf mètres de distance, et l'herbe sous leurs pattes se carbonisait sur leur passage. L'air se fit plus chaud encore. Tavi leva une main pour se protéger le visage de la chaleur rayonnant de la furie la plus proche, mais cela ne changea pas grand-chose.

Varg bougea brusquement la tête, fit claquer ses mâchoires puis ouvrit ses yeux couleur de sang. Il poussa un grondement lourd et rauque puis, crispé par la douleur, entreprit de se redresser pour adopter péniblement une position accroupie, le dos courbé.

L'un des chiens de feu les plus proches se rua brusquement en avant, vers Varg, poussé peut-être par un instinct de

prédateur qui lui soufflait de s'en prendre d'abord aux faibles et aux blessés.

Tavi arracha sa cape trempée et s'interposa. D'un geste ample, il la fit claquer sur l'assaillant. L'impact fit fuser un jet de vapeur bouillonnant, et la furie de feu poussa un cri de douleur crépitant, battant en retraite pour rejoindre le cercle de ses camarades. Tavi jeta un coup d'œil à sa cape et grimaça. Même ce bref contact avec la surface de la furie de feu avait suffi à calciner le vêtement, malgré l'eau dont il était imprégné.

L'eau. L'aqueduc.

Tavi leva les yeux, excité. Il circulait certainement assez d'eau dans le canal de pierre pour noyer les chiens de feu, ou au moins les faire détaler. Mais, en jetant un coup d'œil à sa main, il vit des cloques rouges en train de se former sur la peau brûlée de ses articulations, là où la vapeur de l'impact avait rejailli. Avec le charme de ferrofèvrerie qu'il maintenait pour refréner la douleur, il n'avait rien senti, mais lorsqu'il fit jouer ses doigts, il leur découvrit une certaine raideur et eut du mal à les plier. La brûlure était sérieuse.

Mauvaise idée. Même s'il réussissait d'une manière ou d'une autre à faire tomber l'eau sur les chiens de feu, le banc de vapeur qui en résulterait les cuirait vivants, Varg et lui. Et s'il ne pouvait pas utiliser l'eau, d'une manière ou d'une autre, comment pouvait-il…

— Kitaï ! s'écria-t-il soudain, en levant un regard éperdu vers l'aqueduc. Kitaï ! Lance-moi la pierre de glace de réserve et ton épée !

Quelques secondes plus tard, le glaive de la jeune Marate tombait pointe la première et s'enfonçait profondément dans le gazon. Attaché au manche par son cordon se trouvait un des lourds sacs calorifugés.

— Parfait ! lança Tavi. Rejoignez Ehren ! Je vous retrouve là-bas !

— Aléréen, gronda Varg. (Une quinte de toux humide le secoua.) Je suis ton ennemi. Si tu meurs pour me protéger, je perdrai mon respect pour toi.

— Je ne vais pas mourir, rétorqua férocement Tavi. Et vous non plus.

S’estropier et se mutiler, sûrement, songea-t-il. Mais c’était mieux que mourir ; et au moins, il n’aurait pas à le sentir venir. Il posa l’épée de Kitaï par terre, ouvrit le sac et en sortit la pierre de glace, s’y brûlant les doigts. Il la plaça avec précaution sur le plat de la lame, à sa base, juste à côté de la garde.

Il agrippa la poignée de l’arme, serra les dents et resserra sa prise sur sa propre épée. Puis, d’un seul geste vif, il leva celle-ci et l’abattit à plat sur la pierre de glace, la brisant entre les deux lames de métal.

La furie du feu qui y était enfermée en jaillit, dévorant voracement la chaleur de tout ce qui l’entourait. L’air se refroidit brusquement de plusieurs degrés ; mais c’était l’acier des lames qui pouvait le plus aisément absorber le froid atroce et douloureux contenu dans la pierre furiforgée.

Le froid envahit les épées, leur arrachant un hurlement strident de protestation métallique. Du givre se forma en un instant à la surface de l’acier brillant et, presque immédiatement, les deux lames se retrouvèrent enveloppées sur toute leur longueur d’un épais voile de brume blanche. Tavi sentit le froid gagner ses mains, comme une lointaine vague de feu qui s’évanouit un instant plus tard. Du givre se forma sur ses ongles, et la peau de ses mains devint rouge vif.

Il se redressa et adressa un signe de tête à Varg.

— Allons-y.

Puis il se tourna vers le mur le plus proche et chargea sur les chiens de feu qui se trouvaient en travers de leur chemin.

La réaction des furies fut immédiate. Elles se jetèrent sur Varg et Tavi, leur aura de flammes attisée par l’excitation.

Alors que la première d’entre elles sautait sur Tavi, celui-ci leva ses lames enveloppées de brume. Il feinta de côté, en faisant attention cette fois à ne pas laisser reposer tout son poids sur son pied blessé. Il décocha un coup de taille à la furie canine avec l’une de ses épées gelées, et la lame toucha celle-ci juste au-dessus des yeux, lui détachant le sommet du crâne. Une gerbe de feu en jaillit en un torrent furieux. La furie émit un hurlement crépitant et se convulsa, comme en proie à une douleur considérable, et les flammes qui se déversaient de sa blessure mirent le feu au gazon en dessous.

Tavi ne ralentit pas un seul instant. Une deuxième furie l'attaqua par en dessous et, se laissant tomber sur un genou, il la laissa s'embrocher sur une de ses lames, en l'arrêtant net dans son élan. Un grésillement aigu emplit l'air, et la furie de feu se convulsa à son tour violemment. Elle se souleva pour se dégager de la lame, et lorsque Tavi, se relevant, la menaça de nouveau, elle recula craintivement.

Tavi continua son chemin et dut sauter par-dessus une bande de gazon en feu. Il jeta un coup d'œil à Varg derrière lui, mais le gros Canim ne prit pas la peine d'essayer de l'imiter. Il se contenta de traverser l'incendie à grandes enjambées, avec un grondement de douleur. L'air s'emplit d'une odeur de poil roussi.

D'autres chiens de feu les suivaient, et Tavi laissa Varg passer devant lui. L'une des furies se rapprocha assez pour que Tavi puisse lui porter un coup et la repousser. Le jeune homme ne sentait pas le froid de ses armes dans ses mains engourdies, mais la brume adhérant à leur lame n'était pas aussi épaisse qu'avant. Pour ne rien arranger, de là où il se trouvait, il voyait la porte d'entrée de la Tour, et la Garde Grise était à cet instant même en train d'essayer de soulever la herse qui était tombée pour bloquer l'accès.

Tavi continua à reculer en lançant à Varg :

— Il faut qu'on franchisse le mur !

Soudain, de grandes mains d'une force inhumaine l'attrapèrent par les bras. Avant d'avoir pu réagir, il entendit Varg pousser un grognement d'effort et se retrouva projeté dans les airs. Il eut une fraction de seconde pour se rendre compte que le haut de la muraille de cinq mètres se trouvait devant lui et passer un bras par-dessus le bord avant de retomber. Les lames de pierre qui hérissaient le mur lui entaillèrent la chair en une dizaine d'endroits. Au même moment, une des chouettes de garde tourna sa tête de pierre vers lui et poussa un hurlement strident, qui allait lui laisser, il en fut certain, une migraine dont il allait se souvenir longtemps.

À condition, bien sûr, qu'il *vive* assez longtemps.

Il lâcha ses épées pour mieux s'agripper au mur – ou du moins essaya. Il découvrit, à sa grande surprise, que ses mains

engourdies ne voulaient pas relâcher leur prise sur les armes, malgré tous ses efforts.

Serrant les dents, il s'efforça par l'intermédiaire de la pierre du mur d'atteindre la terre en dessous, afin d'y puiser la force nécessaire pour se hisser par-dessus la muraille, mais ce faisant, il commença à perdre la concentration qu'il mettait à faire abstraction de ses blessures, et des élancements atrocement douloureux le transpercèrent en une dizaine d'endroits, comme de l'eau giclant à travers les fissures d'un barrage en train de s'écrouler.

Renonçant à mobiliser plus de force, Tavi, d'un seul coup soigneusement ciblé, enfonça l'épée qu'il tenait dans sa main droite de dix centimètres dans la pierre du mur, la lame parallèle au sol. Puis, avec un grognement, il leva la jambe droite pour poser sa botte sur le plat de l'arme. S'en servant comme d'un point d'appui pour faire levier, il tordit les épaules et tira pour détacher sa main droite de la poignée gelée. La chair se déchira. Il se mit à saigner, mais, enfin libre de ses mouvements, put se servir de son marchepied improvisé pour rouler par-dessus le mur, récoltant au passage d'autres entailles sur les jambes, même si son armure protégea son torse et son dos de plus amples lésions.

La distance du sommet au sol était considérable, et la chute fut rude, lui coupant le souffle et faisant courir un élancement de douleur argentine dans sa nuque et le long de sa colonne vertébrale.

La silhouette hirsute de Varg apparut au sommet de la muraille, et des grondements s'échappèrent de sa gorge alors que lui aussi s'ouvrait la chair sur les saillies. Agrippant le bord du mur d'une main griffue, il en descendit de façon plus contrôlée, se laissant tomber sur le dernier mètre sans efforts.

Pendant tout ce temps, la maudite chouette n'avait cessé de hurler. Tavi se releva avec lassitude en s'aidant de ses mains. Son corps ne se mouvait pas correctement et, même s'il n'aurait su dire exactement pourquoi, il était raisonnable de penser qu'il s'était blessé dans sa chute. Après ce premier élan de souffrance, la résolution d'acier de son esprit avait pris le dessus, et il ne ressentait plus aucune douleur ; mais son incapacité à se

mouvoir librement ne semblait pas être bon signe.

Varg chancela, tomba de nouveau accroupi et dut s'aider d'un bras pour rester debout. Tavi pouvait voir son sang couler sur les pavés de la rue.

Il entendait désormais des hommes crier. Les gardes avaient réussi à sortir de la Tour et n'allaient plus tarder à gagner la rue.

— Et maintenant ? gronda Varg en haletant.

— Par là, répondit Tavi en partant dans la direction opposée à la porte de la Tour.

Il tenta de s'élancer au petit trot, mais ses muscles ne semblaient pas vouloir coopérer. Il ne réussit tout au plus qu'à se traîner hâtivement – ce qui était probablement aussi bien, car Varg ne paraissait guère en meilleur état. Ils n'étaient pas allés bien loin lorsqu'un cri retentit derrière eux.

Tavi se retourna et vit trente ou quarante gardes, pour la plupart en armure désormais, tourner au coin de la rue et se précipiter vers eux.

C'est alors qu'un martèlement de sabots se fit entendre depuis le croisement devant eux, et un chariot tiré par quatre chevaux apparut au coin de la rue, basculant un instant sur deux roues. Ehren tenait les rênes de l'attelage, et Kitaï était assise à côté de lui sur le banc du conducteur.

— Là ! s'écria Tavi en les montrant du doigt. Venez.

Il se hâta en boitant vers le chariot, et Ehren attendit la dernière minute pour faire ralentir ses chevaux. Ceux-ci se cabrèrent et ruèrent en discernant l'odeur de Varg. Tavi les fit contourner au Canim et trouva Isana et Araris à l'arrière du chariot. Sa mère était plutôt pâle, et un linge taché de sang lui entourait le haut du bras, mais elle avait les yeux ouverts et semblait pleinement consciente. Elle jeta un seul regard au sang qui couvrait les jambes et les bras de son fils et une expression alarmée apparut sur son visage.

— Tavi ! s'exclama-t-elle.

— Montez ! hurla le jeune homme à Varg.

Les cris et le martèlement des bottes de la Garde Grise se firent plus forts.

— Vite ! lança Ehren.

Soudain, Varg sembla perdre toute force, juste au moment

où il commençait à grimper dans le chariot. Tavi se plaça derrière lui et, avec des jurons sulfureux, entreprit de pousser la véritable montagne de muscles et de fourrure qu'il représentait. Araris attrapa le Canim par un bras et tira de toutes ses forces. D'une manière ou d'une autre, ils réussirent à le faire entrer dans le chariot.

Kitaï se mit debout sur le siège du conducteur, un sac épais à la main.

— Aléréen ! lança-t-elle.

L'espace d'une seconde, Tavi s'efforça en vain de grimper à bord, il finit par y arriver avec l'aide d'Araris.

— Fonce, fonce, fonce ! hurla-t-il.

La rue était trop étroite pour faire faire demi-tour au véhicule. Tavi s'en rendit compte immédiatement. Mais lorsque Ehren fit claquer les rênes et lança les chevaux énervés au galop, il laissa échapper un cri de protestation. Le chariot n'arriverait jamais à passer au travers du groupe de Chevaliers Ferro. Quand il tenterait de franchir leurs rangs, les gardes gris allaient le réduire en petit bois avec leur épée.

Kitaï plongea la main dans le grand sac calorifugé qui avait été laissé dans le chariot et en sortit une autre pierre de glace. Elle la jeta durement contre le mur du bâtiment le plus proche, où elle se brisa, relâchant la furie de feu qui s'y trouvait.

Il y eut un éclair bleuté alors que le froid se répandait dans l'air – et jusqu'aux lampes-furies publiques suspendues à la même hauteur, sautant voracement de l'une à l'autre sur trente mètres à la ronde pour en dévorer la flamme. La rue se retrouva subitement plongée dans le noir.

— Ya ! hurla Ehren aux chevaux.

Ils se ruèrent en avant, oubliant toute prudence, terrifiés – ce qui était probablement, songea Tavi, une bonne description de ce que devait éprouver la Garde Grise en cet instant. Il ressentait exactement la même chose. Des cris retentirent autour d'eux, ainsi que le martèlement des sabots sur les pavés et le grondement des roues du chariot qui cahotait follement. Il y eut un ou deux hurlements de douleur, puis ils émergèrent des ténèbres pour entrer dans une nouvelle zone éclairée par les lampes-furies.

Kitaï lança une autre pierre de glace et une fois de plus, ils se retrouvèrent dans le noir. Tavi avait espéré que cela empêcherait toute poursuite en freinant la réaction des autorités ; et ça marchait. Ça faisait au moins *une* partie du plan qui se déroulait comme prévu.

Après cinq ou six minutes de fuite assourdissante, Ehren ralentit le chariot et continua sur encore plusieurs pâtés de maisons, en changeant régulièrement de rue, tandis qu'Araris recouvrait Varg d'une bâche. Isana, pendant ce temps, banda la main droite de Tavi et examina le reste de ses blessures d'un œil inquiet.

Ehren s'engagea dans une ruelle et arrêta le chariot.

— Voilà, dit-il à voix basse. On le laisse là. Le bateau est juste à côté, par ici.

— Et les chevaux ? demanda Kitaï.

— Mon contact les remmènera lorsqu'il viendra récupérer le chariot. Je me suis arrangé pour que les lampes soient éteintes, afin que nous puissions faire monter le Canim à bord.

— Comment va-t-il ? demanda Tavi, d'une voix pâteuse.

La fatigue avait commencé à gagner tout son corps.

Un grondement leur parvint de sous la bâche.

— Je peux marcher.

— Bien, fit Tavi. Allons-y.

— Il est blessé, dit Isana à Araris. Sa cheville a l'air mal en point. Il a besoin d'aide pour marcher.

— Ça va, répliqua Tavi. Rejoignez le bateau.

Kitaï soupira avec impatience.

— Je m'en occupe. (Elle gagna l'arrière du chariot et passa un des bras du jeune homme sur ses épaules.) Allez, viens, *chala*. Appuie-toi un peu sur moi. Bien.

Tavi ferma les yeux et se laissa guider par Kitaï. Elle continua à débiter d'une voix douce un agréable flot d'ordres et d'encouragements, auquel il trouvait préférable de prêter attention plutôt qu'à l'inconfort qui commençait à l'envahir.

Il était en train de perdre prise sur son charme de métal, songea-t-il. La douleur commençait à se faire sentir de plus en plus.

Il eut vaguement conscience de monter à bord de la *Slive*,

puis des mains de Kitaï qui le débarrassaient de son armure.

— Varg, marmonna-t-il, dis-lui de s'occuper d'abord de Varg. Il a été blessé.

— C'est fini, les ordres, *chala*, répliqua Kitaï avec douceur.

Tavi sombra dans la douleur et l'immobilité pendant un moment. Puis vint une délicieuse chaleur qui s'infiltra jusque dans ses os.

Puis plus rien.

Chapitre 37

Isana leva les yeux lorsque la lumière du jour s'engouffra brièvement dans la cale par l'écoutille ouverte au-dessus d'elle. Demos et Araris descendirent l'échelle et s'approchèrent aussitôt d'elle. La présence émotionnelle du capitaine était assourdie pour échapper à ses sens, comme d'habitude, mais le peu qu'elle sentait émaner de lui indiqua à Isana qu'il était au moins légèrement anxieux.

— Quel est le problème ? demanda Demos. Ils ont commencé à ratisser les quais et à fouiller les bateaux. On n'a pas beaucoup de temps.

— Déjà ? s'étonna Isana. Ils ont fait vite.

— Ils commencent par les endroits qu'on pourrait utiliser pour quitter précipitamment la ville, répondit le capitaine.

— On devrait partir, murmura Araris. Prendre la mer tout de suite.

— Les bateaux ont reçu l'ordre de rester à quai.

— Alors on aurait dû partir hier soir.

— Ce qui leur aurait indiqué exactement où chercher le prisonnier. Non. Nous restons à quai jusqu'à ce qu'ils nous donnent l'autorisation de partir, comme ça quand nous le ferons, nous ne regarderons pas derrière nous pendant tout le trajet. (Il se tourna vers Isana.) Alors, c'est quoi le problème ?

Isana indiqua Varg d'un geste. Le Canim était bien trop grand pour rentrer même dans la plus grande des baignoires de guérison de la *Slive*, aussi gisait-il à la place dans la petite mare où les sorciers étaient habituellement postés, à l'avant de la cale.

— C'est le Canim. Il est gravement blessé, et il ne laisse personne le toucher. Il a failli m'arracher la main lorsque j'ai essayé de le soigner.

— Il va falloir qu'on le déplace, fit Demos. On a environ un

quart d'heure devant nous.

— Il ne va pas nous laisser le déplacer. Et s'il commence à se débattre, ça risque de le tuer.

— Si on ne le bouge pas, on risque tous la mort, répliqua Demos. (Il porta la main à la poignée de son épée.) D'une façon ou d'une autre, dans un quart d'heure, il est dans le fleuve.

Sur ces mots, il remonta sur le pont.

Isana échangea un long regard avec Araris. Puis elle dit :

— Va le chercher.

— Tu es sûre ? demanda le *singulare*. Il a encore l'air vraiment mal en point.

— C'est le cas. Mais il voudrait que tu le fasses.

Araris fit la grimace puis s'en fut. Il revint un moment plus tard accompagné de Tavi, qu'il portait à moitié. Le jeune homme faillit tomber en descendant l'escalier et dut s'appuyer sur Araris pour parcourir la courte distance qui les séparait de la mare. Isana sentit son cœur se serrer en voyant combien le visage de son fils était encore pâle, ses yeux tellement cernés qu'ils semblaient pochés. Il avait pire allure encore la veille, lorsqu'elle avait dû lui soigner des dizaines de petites blessures, trois os cassés, des muscles qui s'étaient pratiquement déchirés sous l'effort, des brûlures dans la bouche, la gorge et les poumons à force de respirer l'air brûlant dégagé par les furies, et les atroces lésions qu'il s'était faites à la main.

Soigner un corps qui avait été si malmené était terriblement épuisant pour la victime. Il n'aurait pas dû être conscient, et encore moins presque debout sur ses jambes, mais ses yeux verts, bien qu'enfoncés dans leur orbite et pleins de lassitude, étaient alertes.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il calmement.

Sa voix était encore rauque, éraillée. Même avec l'aide d'une furie d'eau, il y avait des limites à ce qu'on pouvait faire pour une brûlure.

— Varg, répondit Isana. J'essaie de le soigner, mais il refuse de me laisser le toucher. Et il faut qu'on le déplace dans les quelques minutes qui viennent, avant qu'ils fouillent le bateau.

Tavi cligna lentement des yeux et, l'espace d'une seconde, elle se demanda s'il l'avait seulement entendue.

— Ah ! finit-il par répondre. D'accord. Réessaie.

Isana fronça les sourcils.

— J'ai déjà essayé, plusieurs fois, de…

Tavi secoua la tête. Il descendit en pataugeant avec lassitude dans la mare et s'assit sur le bord du plancher, non loin de la tête du Canim, les pieds dans l'eau, les épaules courbées. Puis, d'un geste fatigué, il indiqua à Isana de reprendre.

Isana entra de nouveau dans l'eau, invoqua Rill et se rapprocha de Varg. Elle tendit prudemment une main vers la poitrine du Canim, à l'affût du moindre mouvement de l'énorme corps couvert de fourrure noire. Ses doigts arrivèrent à peut-être trois centimètres de celle-ci, puis Varg poussa un grondement. Ses yeux mi-clos restèrent perdus dans le vague, mais ses lèvres se retroussèrent sur des crocs blancs, et ses mâchoires s'ouvrirent légèrement.

Tavi bougea avec une rapidité soudaine et stupéfiante. Avant qu'Isana puisse réagir, son fils saisit durement une des oreilles toutes droites du Canim d'une main, pour la serrer et la tordre, et referma les doigts de son autre main autour de sa gueule, lui repoussant la tête en arrière à un angle presque brutal.

Puis, sous le regard ébahi d'Isana, il attrapa la gorge du Canim entre ses dents.

L'énorme corps de Varg se crispa tout entier, et il sortit à moitié ses mains griffues de l'eau – mais elles se figèrent avant d'avoir pu atteindre Tavi, et un grondement étouffé sortit en gargouillant de la gorge du Canim.

C'est alors qu'Isana entendit son fils. Celui-ci, les dents toujours serrées sur la gorge du Canim, grognait comme une bête. Le son monta, redevint plus grave puis recommença. Isana se rendit compte avec stupeur que Tavi *parlait* au Canim.

Le regard rouge sang de Varg sembla attiré par quelque chose pendant une ou deux secondes, puis, avec un grondement étouffé, le Canim laissa retomber ses griffes dans l'eau.

Tavi ouvrit lentement la bouche et se redressa. Il relâcha sa dure prise sur l'oreille du Canim, laissant descendre sa main pour l'agripper par les poils de la nuque. De l'autre main, il continua à lui tenir la gueule fermée.

Il détourna la tête pour cracher et se racler la gorge,

apparemment pour enlever les poils de sa bouche.

— Vas-y, dit-il calmement. Il va se tenir tranquille, maintenant.

Isana le dévisagea un moment.

— Au nom des Grandes Furies ! comment… ?

Il lui adressa un sourire fatigué.

— Il faut juste savoir leur parler.

Isana secoua la tête et jeta un coup d'œil à Araris. Celui-ci s'était rapproché de Tavi, son épée dégainée à la main, sans qu'elle le remarque.

— Dix minutes, dit Araris d'une voix calme.

Isana hocha brièvement la tête, invoqua Rill et posa sa main nue sur la poitrine de Varg.

Un dernier grondement secoua celle-ci, mais le Canim à peine conscient ne bougea pas.

Isana ferma les yeux et transmit sa volonté à Rill, puis à l'eau dans laquelle gisait Varg. Elle fut aussitôt surprise par la *quantité* d'eau qui entourait celui-ci. Elle avait vu la taille qu'il faisait, bien entendu, mais s'il ne lui était pas déjà arrivé occasionnellement d'être appelée à guérir du bétail blessé, elle n'aurait jamais ne serait-ce qu'envisagé de soigner une si grosse créature.

Certes, c'était la première fois qu'elle s'attaquait à un Canim. Au début, elle craignait que la créature à tête de loup ne soit trop différente pour que le genre de guérison qu'elle connaissait lui soit de quelque utilité, mais elle découvrit rapidement que sa peur était sans fondement. La souffrance était universelle.

Elle percevait les blessures de Varg comme elle aurait perçu celles de toute autre personne. Elle envoya sa furie dans le corps du Canim pour refermer ses plaies, réduire ses fractures, soulager inflammation et douleur. Aucune de ces blessures n'était particulièrement complexe ou difficile à traiter ; c'était juste une question de quantité. Le Canim avait *tellement* de blessures différentes qu'elle fut stupéfaite qu'il ait survécu si longtemps sans l'aide de personne.

Puis une main lui secoua doucement l'épaule, et elle ramena sa conscience dans son propre corps. Elle leva la tête en clignant des yeux et trouva Demos debout devant elle.

— Madame, dit-il calmement, nous n'avons plus le temps.

— Oh ! murmura-t-elle. Oui, bien sûr.

Le capitaine observa un moment Tavi et sa prise sur Varg. Puis il fit remarquer :

— Nous l'aurions contenu. Si nous avions eu des chaînes.

Tavi lui lança un regard mauvais.

Demos adressa un hochement de tête à Araris puis indiqua la mare.

— Dans l'eau. Tous les quatre.

Il s'approcha du bord de la mare et sortit une corde passée à sa ceinture. Il en attacha une extrémité à un anneau d'un côté du bassin, et l'autre du côté opposé.

— Tout le monde s'accroche à ça.

— Varg est inconscient maintenant, dit Isana à Tavi. J'ai eu beaucoup de travail. Il va avoir besoin d'aide.

Tavi hocha brièvement la tête et jeta un coup d'œil à Araris. Le *singulare* rangea son épée. Ils s'approchèrent tous deux de Varg et passèrent chacun une épaule sous un de ses bras énormes.

— La corde, dit doucement Demos, et Isana, se secouant, attrapa la corde à deux mains. (Demos hocha la tête en signe d'approbation.) Il ne devrait pas y en avoir pour longtemps.

Il ferma les yeux et fit un geste de la main. Sous leurs pieds, la coque du bateau bougea soudainement, étrangement fluide, puis s'abaissa et disparut tout simplement, en les laissant s'enfoncer jusqu'au menton dans l'eau du fleuve. Puis, sous les yeux d'Isana, elle se referma au-dessus d'eux, piégeant une bulle d'air sous le renfoncement en forme de dôme qui s'y était formé.

Ensuite, ils n'eurent plus grand-chose à faire hormis de s'agripper à la corde dans l'obscurité presque complète. Et attendre.

— Tavi, dit Isana à voix basse, depuis combien de temps le sais-tu ?

Il y eut un moment de silence. Tout à son honneur, Tavi n'essaya pas de se dérober, ne serait-ce qu'en lui demandant de quoi elle voulait parler.

— Près de deux ans maintenant.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?

— Au début, parce que je pensais qu'il y avait des choses que tu ne me disais pas. L'idée de te rendre la pareille… me plaisait.

Isana sentit un pincement de colère se mêler à sa peine, mais elle ne pouvait guère lui jeter la pierre pour lui avoir caché des choses. Par ailleurs, dans une certaine mesure, il avait raison. Elle n'avait eu que ce qu'elle méritait.

— Et après ? demanda-t-elle doucement.

— Je m'y étais habitué, je suppose. Je ne l'ai même pas dit à Araris.

— Pas besoin, répliqua ce dernier.

— Quoi ? s'étonna Tavi. Mais jusqu'à hier soir, je n'ai jamais…

— … demandé que j'éteigne la lampe-furie dans ta chambre. Jamais manqué une journée tout seul à l'extérieur, pour t'exercer avec Kitaï. (Il eut un petit rire.) Tu ne croyais quand même pas pouvoir t'entraîner contre moi en te servant de tes dons de ferrofèvre sans que je le remarque ?

— Oh ! fit doucement le jeune homme.

Isana fronça les sourcils.

— Araris ? Tu le savais ? Et tu ne me l'as pas dit ?

— Ce n'était pas à moi de le faire, répondit-il avec calme.

— Je vois.

— Chut ! chuchota soudain Tavi.

Ils se turent. De lourdes bottes, trop lourdes pour être celles d'un marin, firent trembler la coque au-dessus d'eux. Des voix caverneuses, étrangement assourdies, vibrèrent à travers le plancher. Il y eut des cris, des appels, le bruit d'objets qu'on déplaçait. Après plusieurs minutes de ce tapage, les sons s'éloignèrent.

Peu de temps après, la coque en bois frémit puis s'ouvrit de nouveau, et Isana remarqua distraitement le charme d'eau subtil et régulier intégré dans le bois, qui empêchait l'eau de s'engouffrer à l'intérieur du bateau : l'œuvre des sorciers de Demos, probablement.

Les membrures de la coque s'abaissèrent autour d'Isana et ses compagnons, et elles se rejoignirent sous eux, les soulevant jusqu'à ce qu'ils se retrouvent de nouveau debout dans la mare des sorciers. Demos se tenait à côté.

— Voilà qui s'est plutôt bien passé, dit-il tranquillement. Vous allez tous devoir rester ici, dans la cale, jusqu'à ce que nous repartions. Il se peut qu'ils reviennent, et si c'est le cas, vous devrez vous mouiller encore une fois.

— Vous êtes sûr qu'ils n'ont rien trouvé ? demanda doucement Tavi.

Demos secoua la tête.

— Ç'aurait été suspect. Ils ont trouvé deux compartiments cachés contenant plusieurs dizaines de grammes d'aphrodine, une caisse de bouteilles de vin que la douane n'avait pas relevées, et un rouleau de soie kalarienne, qui est censée être sous embargo.

Isana le regarda avec stupeur.

— Et vous n'avez pas été arrêté ?

— J'avais de l'argent. (Il se tourna pour partir.) Je vais vous faire apporter quelque chose de chaud. Lorsque les deux autres membres de votre équipe seront là, et que nous aurons l'autorisation de quitter le port, nous repartirons. Probablement demain, dans le courant de la matinée.

Tavi hocha la tête.

— Merci, Demos.

— Ça fait partie du boulot, répliqua le capitaine, avant de s'en aller.

Tavi se hissa hors de la mare et s'affala contre la cloison la plus proche, les pieds relevés, les genoux repliés contre sa poitrine. Il baissa la tête et s'endormit aussitôt.

Isana regarda le jeune homme exténué et soupira. Puis elle dit :

— Ai-je tort de m'inquiéter, à propos de ses furies ?

— Il y a quelque chose qui cloche dans sa façon de les utiliser, répondit Araris. Je ne sais pas exactement quoi. Mais je ne l'ai jamais vu faire vraiment apparaître une furie. Pas même hier soir.

— S'il avait pu…

— … il l'aurait fait, acquiesça Araris. (Il fronça le nez et jeta un coup d'œil à Varg, avant de déplacer le Canim pour qu'il repose la tête hors de l'eau.) Ça sent le chien mouillé, ici.

Isana esquissa un sourire.

— Je devrais me remettre à le soigner. Il y a encore beaucoup à faire.

Araris hocha la tête et sortit de la mare.

— Comment va ton bras ? demanda-t-il.

— Il me fait mal. Mais je ne suis pas en danger. Lorsque j'en aurai fini avec ces deux-là, je m'en occuperai.

Araris ne parut pas satisfait de cette réponse, mais il hocha la tête.

— D'accord. (Il commença à tourner le dos, mais il s'arrêta.) Est-ce que l'un de nous ne devrait pas lui dire… pour nous ?

Isana sentit le rouge lui monter aux joues.

— Je… Qu'est-ce que nous lui dirions ?

— Que nous nous aimons, répondit Araris d'un ton doux et ferme. Que lorsque les choses se seront… calmées, nous voulons être ensemble.

Elle leva les yeux pour le regarder et déglutit.

— C'est… c'est vraiment ce que tu veux ?

Araris lui jeta un coup d'œil et lui fit un sourire plein de douceur.

— Vous le savez aussi bien que moi, madame.

Elle lui rendit son sourire et, malgré la froideur de l'eau qui l'entourait, elle sentit la chaleur l'envahir.

Araris s'installa à côté de Tavi pour veiller sur son sommeil, tandis qu'Isana reportait son attention sur le Canim blessé.

Chapitre 38

Valiar Marcus observa la lance plantée dans son ventre, complètement stupéfait.

Le javelot canim s'était glissé dans un espace minuscule entre le bouclier de Marcus et celui du légionnaire à côté de lui et avait été lancé avec une telle force que son fer en métal noir avait transpercé net l'armure du primipile.

C'est alors qu'il se rendit compte qu'il se tenait au deuxième rang. Il ne se rappelait pas avoir fait un pas en arrière. L'impact du javelot avait dû le faire reculer. C'était probablement la raison pour laquelle il n'avait que vingt-cinq centimètres d'acier dans le ventre. Les javelots lancés par un guerrier canim transperçaient généralement leurs cibles de part en part.

Et c'était bien là l'arme d'un guerrier canim, il le savait, ce qui voulait dire que la Première Cohorte affrontait un groupe des soldats d'élite de l'ennemi. Ils allaient devoir changer de formation et pousser en avant, désormais, parce que c'était généralement juste avant une charge que les Canims lançaient leurs javelots. Il réussit à prendre une grande inspiration et à hurler :

— Formation serrée ! Boucliers levés ! Deuxième et troisième rangs, à vos lances !

Les chefs de file se mirent à relayer ses ordres, criant les uns par-dessus les autres, et les rangs de la Première Cohorte se resserrèrent. Les légionnaires des deuxième et troisième rangs rangèrent leur épée et préparèrent les lances d'un mètre cinquante attachées au dos de leur bouclier haut. Elles pointèrent leur tête en un fourré d'épines métalliques meurtrières juste au moment où les guerriers canims jaillissaient des limbes pluvieux et se jetaient sur leurs lignes.

Marcus rengaina son épée et tira violemment sur la lance,

mais elle était coincée dans l'étau métallique de son armure perforée, et il ne réussit pas à la retirer. Les légionnaires qui se battaient au premier rang en bousculaient le manche de part et d'autre, imprimant chaque fois une secousse brutale et vibrante à ses entrailles, et le souffle lui manqua brusquement.

Il tomba sur un genou et leva son bouclier de justesse pour dévier un coup hâtivement assené par un Canim en armure noire. Les légionnaires qui entouraient Marcus repoussèrent le guerrier ennemi à violents coups de lance et d'épée.

Quelqu'un marcha sur le manche du javelot, et une douleur qui redéfinissait entièrement le concept pour Marcus le brûla jusqu'au cœur.

Il tomba, sur le dos, et la pluie lui ruissela sur le visage. Il leva la main pour s'essuyer les yeux, et Foss lui dit :

— Tout doux, Marcus. Essayez de ne pas bouger pour l'instant.

Le primipile cligna des paupières puis ouvrit les yeux et promena un regard vitreux autour de lui.

Il se trouvait dans la tente des guérisseurs.

Et c'était le matin.

Il avait déplacé la cohorte pour renforcer ce flanc au bord de la déroute près des bois, puis le javelot l'avait transpercé.

Et à présent, il se trouvait dans la tente des guérisseurs. Il avait été blessé, et cela pouvait désorienter. Quelqu'un avait dû le traîner à l'écart du champ de bataille.

Cela lui demandait un tel effort de bouger la tête qu'après deux ou trois tentatives, il renonça.

Il gisait dans une cuve de guérisseur, nu, et l'eau était teintée de sang. Foss était assis derrière lui, la tête penchée, les mains posées sur ses épaules.

Marcus finit par poser ses yeux errants sur son ventre et y découvrit une plaie béante, aussi longue que la largeur de sa main. Entre ses bords, il pouvait voir… la partie de ses entrailles qui était censée se trouver là, supposa-t-il.

— Merde ! souffla-t-il.

— Essayez de ne pas parler, gronda Foss. Vous devez contracter vos abdominaux pour le faire, et je n'ai pas besoin que vous me bousculiez le coude pendant que je travaille.

— Co… cohorte, bredouilla Marcus.

Il tenta de regarder autour de lui, mais allongé comme il l'était, il ne voyait pas grand-chose, hormis que le Tribun Medica de la Première Aléréenne et son équipe ne manquaient pas de travail. Les infirmeries de champ de bataille ressemblaient toujours à ça. Des hommes qui gémissaient, hurlaient, pleuraient. Des guérisseurs silencieux et déterminés menaient leur propre combat, contre la mort elle-même, et qui connaîtraient, Marcus en était sûr, le succès mitigé habituel.

— Tenez-vous tranquille et taisez-vous, où je vous assomme, le houspilla Foss. En plus de cette colonne qui vous a attaqués à la sortie de ce ravin, il y en avait deux autres, qui sont passées au travers de la garde comme dans du beurre et nous ont attaqués par les flancs. Si la Première Cohorte n'avait pas tenu, les Canims nous auraient pratiquement anéantis.

Marcus reposa les yeux sur lui.

Le guérisseur lui jeta un coup d'œil et fronça les sourcils.

— Ce n'est pas beau à voir ici. Trente-quatre hommes de la Cohorte sont morts. Et deux fois ce nombre sont blessés. (Il se renfrogna.) Maintenant, taisez-vous et tenez-vous tranquille, avant de devenir le numéro trente-cinq.

Hocher la tête demandait trop d'efforts. Marcus ferma les yeux. Les sanglots des blessés et les murmures discrets et déterminés continuèrent, jusqu'à ce qu'il se retrouve assis dans son lit, occupé à engloutir un bol de bouillie d'avoine, fade mais nourrissante.

Il cligna plusieurs fois des yeux en contemplant son bol puis leva la tête pour regarder autour de lui. Il était de retour dans sa tente, et c'était toujours le matin ; mais un matin différent, pensa-t-il. Le soleil était caché. Il se sentait aussi faible qu'un chiot et deux fois plus affamé.

Il repoussa ses couvertures pour examiner la cicatrice sur son abdomen. La plaie ne s'était pas refermée proprement, mais ce n'était guère la première fois que cela lui arrivait. La cicatrice était aussi large que son petit doigt et formait un relief sur la peau : la marque d'une blessure sévère soignée par un aquafèvre militaire débordé, tombant d'épuisement à force de sauver des vies aussi rapidement et sûrement que possible.

Les deux jours qui venaient de passer n'étaient guère plus qu'un brouillard dans sa mémoire, quelques points solides séparés par des heures et des heures de néant. Cela arrivait, parfois, lorsqu'une blessure particulièrement profonde demandait un charme d'eau particulièrement approfondi pour la soigner. Il avait failli y passer, donc.

Il reporta son attention sur sa bouillie toute simple et vida le bol jusqu'à la dernière goutte.

— Bonjour, dit une voix à l'extérieur. (Crassus.) Vous êtes réveillé ?

— Pas encore habillé, répondit Marcus. Juste une minute, capitaine.

— Non ! fit Crassus d'un ton alarmé. (Il entra dans la tente.) Ordres du guérisseur. Vous devez rester au lit toute la journée.

L'idée plaisait bien à Marcus, mais il n'allait pas le laisser voir au jeune officier.

— Je vais bien, monsieur. Je vais aller en parler à Foss.

— Ordres du capitaine, répliqua Crassus. Restez au lit.

— Bien, capitaine, répondit Marcus dans un grognement. (Il se passa la main sur la tête.) Comment ça s'est passé hier ?

— La version courte ? Nasaug nous est tombé dessus avec plus de trois mille de ses soldats d'élite suivis de vingt mille conscrits. Ils sont passés au travers des deux légions de la Garde et ont semé la confusion dans leurs rangs. Si vos hommes et vous n'aviez pas tenu, ils auraient pu nous mettre complètement en déroute.

Marcus poussa un grognement en montrant sa blessure.

— Je n'ai pas vraiment participé.

Crassus haussa les sourcils.

— D'après les rapports de plusieurs hommes, vous avez tailladé le manche du javelot planté dans votre ventre et avez continué à donner des ordres pendant plus d'une heure. Ce n'est que lorsque nous avons commencé à les repousser que vous les avez laissés vous emmener à l'infirmerie.

Marcus cligna des yeux. Il ne se rappelait rien de tout cela.

— Eh bien. Ce n'était pas très intelligent de ma part.

— Vu les circonstances, je vous pardonne, répliqua Crassus. Vous avez tenu bon. Nous avons rallié tout le monde autour de

la Première Aléréenne et avons commencé à les repousser – mais c'était moins une. (Il secoua la tête.) Ils sont partis vite une fois que le combat a tourné en notre faveur. En fait, nous avons subi plus de pertes que la Garde ; les Canims les ont laissés fuir lorsqu'ils se sont dispersés, pour s'en prendre à nous. Le choc a été rude, mais nous avons fait subir autant de pertes aux Canims qu'ils nous en ont infligé.

— On perd, alors, répondit doucement Marcus. Ils sont plus nombreux que nous.

— Oui. Mais nous sommes tout près de Port-aux-Mâts, maintenant. Trente kilomètres d'ici aux ruines, et de là-bas nous verrons la ville.

— Ils ne vont pas nous laisser prendre les ruines facilement, grommela Marcus. C'était une forteresse, dans le temps. Ils en auront reconstruit des morceaux, l'auront fortifiée. Nous devrions attaquer dès maintenant.

Crassus acquiesça.

— Arnos nous retient ici pour deux jours. Des groupes d'attaque s'en sont pris aux convois de ravitaillement qui nous suivaient. Nous allons manquer de nourriture si nous n'attendons pas ici les chariots qui ont réussi à passer.

— Ils peuvent abattre beaucoup de travail en deux jours, grommela Marcus.

— Je sais. Mais j'ai mes ordres, et vous avez les vôtres. (Il indiqua le bol d'un signe de tête.) Je vais vous en faire apporter plus. Votre mission est de le manger et de dormir encore un peu. (Son ton se fit plus sérieux.) Je vais avoir besoin de vous.

Marcus porta le poing à sa poitrine et inclina la tête.

Crassus lui rendit son salut et sortit de la tente.

— Excusez-moi, dit-il à quelqu'un à l'extérieur. Pourriez-vous lui en apporter un peu plus, s'il vous plaît ? Et ne le laissez pas sortir de son lit.

— Bien, monsieur le duc, répondit une voix de femme.

— Capitaine suffira, madame, répondit Crassus. Et merci.

Dame Aquitaine entra dans la tente dans son déguisement de lavandière, un plateau couvert entre les mains. Elle adressa une révérence recherchée à Marcus, qui secoua la tête.

— Capitaine suffira, en effet, dit-elle en jetant par-dessus son

épaule un regard dur en direction de Crassus qui s'éloignait.

Elle posa le plateau sur les genoux de Marcus et souleva le couvercle. L'arôme d'un repas chaud et fraîchement préparé menaça de faire perdre la raison à Marcus.

— Par les Corbeaux ! où avez-vous réussi à vous procurer des œufs frais par ici ? s'exclama-t-il. Et du jambon ?

— J'ai les moyens, répliqua dame Aquitaine. Mangez. Et contentez-vous d'écouter.

L'estomac de Marcus hurlait plus qu'il gargouillait, et il obtempéra de bon cœur.

— Notre jeune Crassus est trop modeste, dit dame Aquitaine. C'est presque uniquement à lui qu'on doit le ralliement de la Première Aléréenne. Et le capitaine Nalus jure à qui veut l'entendre que la Deuxième n'aurait jamais survécu à la bataille sans la résistance inébranlable de Crassus et la cavalerie de ce jeune fou d'Antillar.

— Et cela n'enchante guère le Sénateur.

Dame Aquitaine agita une main.

— Moi non plus. Crassus a quelque chose qui manquait au jeune Scipion.

— Un titre. De la légitimité.

— Précisément. C'est le fils d'Antillus Raucus. (La Haute Duchesse secoua la tête.) J'ai travaillé dur pour qu'Arnos bénéficie politiquement de cette campagne… et de façon plus générale, mon époux n'a guère besoin d'un rival de plus.

— Vous ne croyez tout de même pas que Crassus pourrait lui faire de l'ombre.

— Non. Pas pour l'instant. Mais dans dix ans, avec l'honneur d'une campagne couronnée de succès derrière lui… (Elle haussa les épaules.) Le jardinier averti enlève les mauvaises herbes lorsqu'elles sont encore petites plutôt que d'attendre qu'elles prennent racines.

Marcus interrompit sa mastication.

— Nous nous servirons de lui pour nous emparer des ruines, poursuivit dame Aquitaine. Nous le laisserons nous aider à prendre le contrôle de la ville. Puis, lorsque nous marcherons sur Port-aux-Mâts… (Elle haussa de nouveau les épaules.) Occupez-vous-en, mon Fidélias.

— Crassus, dit-il.

— Oui.

— Cela pourrait se révéler difficile. Et si, en enquêtant sur sa mort, on remonte jusqu'à moi – ou n'importe quel Aléréen, d'ailleurs –, cela jettera une ombre sur le Sénateur. Sans parler de la réaction de Raucus.

— C'est pourquoi j'ai pris la liberté de me procurer l'une de ces balistes pour vous, mon cher espion. (Elle lui versa une tasse de thé aux épices apporté dans une cruche.) Elle est sous votre lit. Il mourra de la main des ennemis qu'il a si vaillamment combattus, en héros du royaume.

Marcus hocha la tête et se força à continuer à manger.

— Je sais que vous avez été blessé, et que vous avez besoin de repos, reprit la Haute Duchesse. (Calmement, elle souleva le plateau, écarta les couvertures et étudia sa blessure.) Grandes Furies ! on vous a bien bâclé cette cicatrice. (Elle posa la main dessus et son regard se perdit dans le vague.) Mais elle est assez correctement refermée, je suppose. (Elle remit ses couvertures en place et reposa le plateau.) Faites cela pour moi, Fidélias, et vous pourrez enfin partir d'ici. Cet endroit ne vous va pas du tout au teint, vous savez. (Ses yeux étincelèrent.) L'année à venir va être très passionnante. Je voudrais vous avoir à mes côtés.

Il hocha la tête.

— Je m'en occupe.

— Excellent, dit-elle, le regard brillant. Mangez. Reposez-vous.

Elle sortit de la tente.

Marcus resta assis en silence un moment.

Tuer Crassus.

Ou refuser de lui obéir. Se tuer lui-même.

Il mit la question de côté et mangea tout ce qui restait sur son plateau. Il but le thé et se rallongea pour dormir. Il réfléchirait mieux à tout ça après un peu de repos.

Il aurait besoin de ses forces.

Quelle que soit la fin à laquelle il décidait de les employer.

Chapitre 39

Journées monotones et nuits maussades se confondirent bientôt en un long, lent et terrible supplice, et Amara finit par développer une profonde aversion pour les marais et tout ce qui allait avec.

Les jours se suivaient et se ressemblaient. Amara et ses compagnons partaient au point du jour, après un petit déjeuner froid. Ils passaient ensuite la journée à patauger lourdement dans la boue et l'eau peu profonde. Ils s'arrêtaient de temps en temps pour se reposer, mais à mesure que les jours passaient, ces arrêts semblaient de moins en moins leur permettre de récupérer. Bernard arrivait parfois à trouver du bois sec qui brûlerait sans trop dégager de fumée, mais il n'y en avait jamais beaucoup, et il n'était prêt à risquer que de minuscules feux.

Ils cuisinaient ce que Bernard trouvait à chasser ; les garims constituaient la base de leur alimentation, bien que leur viande soit fade et grasse. Ils ne pouvaient jamais prendre le risque d'allumer un feu la nuit, car Bernard disait qu'on pouvait les voir depuis des kilomètres à la ronde, et, sans feu, les nuits devinrent un véritable cauchemar.

Pour se reposer, ils s'arrêtaient en terrain sec, mais « sec » était un terme relatif dans les marais. L'humidité traversait leurs couvertures et leurs vêtements quoi qu'ils fassent pour l'éviter, jusqu'à ce que Bernard ait récupéré assez de peaux des garims plus petits pour fabriquer un unique tapis de couchage. Il fallait en permanence que l'un d'eux reste éveillé, de sorte qu'ils ne pouvaient pas se blottir l'un contre l'autre pour se réchauffer, et en conséquence, le peu de repos qu'Amara arrivait à prendre était troublé par ses frissonnements constants.

Puis, au point du jour, ils se levaient et repartaient.

Et, bien sûr, chaque seconde de la journée était

accompagnée de milliers et de milliers d'insectes rampants, volants, nageants, et Amara se voyait constamment obligée de les chasser de ses yeux, son nez, ses oreilles et sa bouche, comme si elle traversait quelque rideau vivant sans fin.

Et ainsi s'écoulaient les jours interminables.

Bernard avait beau affirmer qu'il se sentait mieux, il n'avait pas proposé de reprendre la tête de leur expédition, et Amara le voyait se frotter les yeux ou les tempes lorsqu'il croyait qu'elle ne le regardait pas. Le Premier Duc, de son côté, continuait à n'émerger que de façon épisodique du sommeil et, s'il ne guérissait pas de sa fièvre persistante, au moins sa santé ne se détériorait pas davantage non plus.

Ils s'étaient arrêtés pour manger une heure plus tôt, et Amara avait toujours le goût huileux de la viande de garim dans la bouche, lorsqu'elle perçut du mouvement dans les marais devant eux. Elle s'arrêta en levant une main et jeta un coup d'œil à Bernard par-dessus son épaule.

Ils étaient dans l'eau jusqu'à la taille, et Bernard, posant immédiatement son arc et son carquois en travers de la civière flottante de Gaius, s'accroupit jusqu'à ce que seule sa tête dépasse. Amara suivit son exemple. Il se déplaça silencieusement dans l'eau pour venir à côté d'elle scruter le lointain.

Amara leva les mains et invoqua Cirrus, intimant à sa furie de réfracter la lumière dans l'espace entre ses paumes. L'air s'y brouilla une minute puis devint beaucoup plus net, grossissant sa vision de l'endroit qu'ils observaient.

Trois hommes y évoluaient dans les marécages. Ils étaient vêtus de capes, de pantalons et de bottes en peau de garim, et la peau marbrée des lézards des marais se fondait parfaitement dans le vert, le gris et le brun des alentours. En fait, Amara ne les aurait jamais distingués si…

Elle demanda à Cirrus de grossir encore sa vision des trois hommes et se concentra attentivement sur celui de tête. Autour de sa gorge luisait un collier en métal fourbi. Avec l'aide de sa furie, Amara put même déchiffrer le mot gravé dans l'acier : *Immortalis*.

— Des Immortels, chuchota-t-elle. Ce sont des Immortels,

Bernard.

Il ne répondit rien, mais elle vit une ombre soucieuse passer dans son regard. Les guerriers esclaves avaient été poussés à la folie par les colliers furiforgés qui les contrôlaient. Les Immortels de Kalarus étaient responsables de la mort de dizaines de Citoyens lors de la nuit des étoiles rouges. C'étaient des brutes quasi indestructibles, totalement insensibles à la douleur, obnubilées par l'idée de servir leur maître, Kalarus. Amara avait vu des Immortels faire tout simplement abstraction d'épées passées en travers de leur gorge ou de membres mutilés, s'exposant plus que volontiers à ce genre d'horribles blessures afin de pouvoir abattre les cibles que leur maître les avait envoyés éliminer.

— Par les Corbeaux ! murmura Bernard.

Un moment plus tard, Amara vit quelque chose d'autre, à travers la brume humide, derrière les Immortels en patrouille.

— Bernard, chuchota-t-elle, je vois les montagnes.

Il prit une grande inspiration. Elle le sentit poser la main un instant au creux de son dos.

— À combien d'ici ?

— Quinze kilomètres, estima-t-elle. Vingt ?

Il hocha la tête.

— On est tout près.

— La patrouille est en train de nous dépasser. On peut arriver aujourd'hui si on se dépêche.

Elle avait déjà recommencé à avancer lorsque Bernard passa la main autour de sa taille pour la retenir.

— Attends, dit-il doucement.

— Quoi ?

— Si Kalarus a envoyé ses Immortels ici, c'est expressément à notre recherche. Il ne les enverrait pas dans le coin s'il ne pensait pas que c'est important.

— Je suis d'accord.

— Ces trois-là sont les sentinelles qu'on voit. Mais je m'inquiète davantage de celles qu'on ne voit pas.

Amara fronça les sourcils.

— Qu'est-ce qu'on fait, alors ?

— On les observe. On attend. On connaîtra ainsi la régularité

de leurs patrouilles et on pourra chercher un moyen de leur passer sous le nez.

— On attend ? répéta Amara. (Elle regarda la silhouette énorme et indistincte des montagnes au loin.) On est si près.

— On ne peut pas se montrer négligents maintenant, répondit Bernard d'un ton ferme et plein de conviction. On attend.

— Je croyais que tu craignais que quelqu'un ne nous rattrape par-derrière.

— C'est le cas, répondit-il en opinant. Mais les hommes qui arrivent derrière nous ont des kilomètres et des kilomètres de marais à fouiller, à balayer méthodiquement. Les Immortels ont une zone beaucoup plus petite à surveiller.

— Que se passera-t-il s'ils nous rattrapent pendant que nous attendons ?

— À peu près la même chose que ce qui se passera si on se précipite là-bas et qu'on tombe sur une bande d'Immortels qui montent la garde cachés dans un affût.

— Ce n'est pas très encourageant.

— Je ne peux t'emmener nulle part, répliqua Bernard. (Il indiqua d'un geste la zone autour d'eux, s'arrêtant pour repousser délicatement un serpent d'eau.) Peu importe à quel point c'est agréable, tu sembles toujours penser que ça pourrait être juste un tout petit peu mieux.

Amara sentit son estomac se contracter à petits coups, et les exhalations saccadées de son rire silencieux firent frémir l'eau en dessous de son nez et de sa bouche.

— Des arbres en abondance, continua Bernard. Une vue magnifique. (Il se donna une tape sur l'oreille qu'une des mouches piquantes peuplant les marais venait d'attaquer.) Des voisins sympathiques.

— Tu me connais, Bernard. Je suis juste une de ces femmes qui a besoin qu'on fasse tout pour elle.

De petites rides apparurent au coin des yeux du comte, et ce fut à son tour de pouffer discrètement.

— Par les Corbeaux ! oui. C'est tout à fait toi.

— J'ai une suggestion, murmura Gaius. Si vous avez fini de vous amuser l'un l'autre.

Bernard jeta un regard en coin à Amara et déplaça sa main sous la surface de l'eau boueuse.

Elle lui agrippa le poignet et essaya de le fusiller du regard tandis que le feu lui montait aux joues.

— Pardon, Sire ; bien sûr.

Bernard sourit et reporta son attention sur les marais devant eux.

Gaius toussa plusieurs fois.

— Je vous suggérerais d'attendre le crépuscule, comtesse, et de faire un vol de reconnaissance. Il est généralement plus facile de repérer les postes de sentinelles du dessus.

— Et s'ils ont des Chevaliers Aeris avec eux ? demanda Bernard.

— Cela fait un moment que nous n'avons entendu aucun flux d'air, répondit le Premier Duc. Et puis de toute façon. Même s'ils en ont, la comtesse est parfaitement capable de leur faire face. Et pendant ce temps, nous pourrons observer les déplacements de l'ennemi avant de nous rapprocher.

Amara jeta un coup d'œil à Bernard, qui fronça les sourcils d'un air pensif un moment puis hocha la tête.

— Ils savent déjà que nous sommes dans les environs. En apprendre plus sur ce qui nous attend justifie de prendre le risque. (Il regarda l'eau en grimaçant.) Mais l'attente va être un peu humide.

— Nous nous relaierons sur la civière, dit Gaius. Je n'aurai pas besoin de mes deux jambes pour soutenir mon poids dans l'eau.

— Non, intervint Amara. C'est hors de question, Sire.

Gaius la regarda avec stupeur.

— Je vous demande pardon ? Comtesse, j'estime être parfaitement…

Il s'interrompit, secoué d'une autre quinte de toux dont il s'efforça d'étouffer le son avec ses mains. La crise devint violente pendant quelques secondes, puis il réussit à reprendre le contrôle de son corps.

— Vous avez peut-être raison, souffla-t-il.

Ils s'installèrent pour attendre.

Au cours de la journée, des patrouilles passèrent toutes les

deux ou trois heures, suivant des chemins divers. La dernière passa à moins de vingt mètres d'eux, mais Bernard les avait voilés d'un charme de flore, et une fois de plus, ils passèrent inaperçus.

Enfin, les ombres commencèrent à s'allonger, et Amara murmura :

— Je ferais mieux de repartir un peu en arrière. Je ne veux pas prendre le risque qu'ils m'entendent décoller.

Bernard hocha brièvement la tête et l'embrassa sur la joue.

— Sois prudente. Bonne chance.

Amara repartit silencieusement dans les marécages et trouva un endroit en hauteur qu'elle pouvait utiliser pour prendre son envol. Elle grimaça en voyant toute la boue dont elle était couverte et fit de son mieux pour en enlever le plus gros avant d'invoquer Cirrus. Cela lui demanda un petit effort, entravée comme elle l'était par la boue restante, mais elle prit son essor sur le flux d'air le plus discret qu'elle puisse créer et s'éleva de plusieurs milliers de mètres dans le ciel, le plus haut qu'elle pouvait, pour voir en détail ce qui se trouvait en dessous d'elle.

L'espace d'un merveilleux instant, elle s'arrêta pour prendre une profonde inspiration, le visage tourné vers le soleil, et intima doucement à Cirrus de sécher ses vêtements. Elle portait du linge humide depuis si longtemps qu'elle avait presque oublié l'effet que cela faisait quand ce n'était pas le cas. À cette altitude, l'air était frais et pur, et surtout, il était entièrement dénué de la puanteur constante des végétaux en décomposition. Elle ne se rappelait pas non plus la dernière fois qu'elle s'était abstenue de voler pendant si longtemps, et c'était un bonheur d'être de nouveau dans les airs.

Elle poussa un petit soupir de culpabilité et se força à se concentrer sur sa mission. Bernard et le Premier Duc étaient encore en bas dans la boue. Cela ne semblait pas très correct de sa part de perdre du temps à savourer le fait qu'elle n'y était plus alors qu'ils attendaient qu'elle les aide à en sortir eux-mêmes. Demandant à Cirrus de grossir sa vision, elle s'approcha de la lisière du marais, cachée aux regards par les rayons du soleil couchant.

Au début, elle craignit que le brouillard ne diminue trop la

visibilité pour que son vol de reconnaissance soit utile, mais elle découvrit rapidement qu'elle pouvait voir les marécages en dessous assez clairement. Il ne lui fallut pas longtemps pour repérer les trois avant-postes situés dans les environs de leur trajectoire d'approche approximative.

Deux avaient été bâtis dans des arbres tout à l'extrémité du marais, et un troisième, creusé dans une butte au pied d'un arbre mort et voilé par des arbustes et des plantes grimpantes, dominait la lisière des marécages. Ce dernier poste semblait assez large pour abriter une bonne dizaine d'hommes ; et il y avait des chiens attachés près des trois.

Amara gagna d'autres angles d'observations dans le ciel pour vérifier ce qu'elle avait découvert, sans oser toutefois voler directement au-dessus des positions ennemies : sans les rayons aveuglants du soleil pour éviter les coups d'œil occasionnels dans sa direction, il serait bien trop facile pour une sentinelle de la repérer par hasard.

Alors que le soleil se couchait pour de bon, Amara redescendit vers les marais et se dépêcha de retourner auprès de Bernard et de Gaius. Même en sachant à quel endroit ils étaient approximativement lorsqu'elle les avait quittés, elle ne put les trouver tant que Bernard n'eut pas baissé son voile floriforgé pour lui faire signe. Elle les rejoignit en pataugeant et leur fit calmement le compte-rendu de ce qu'elle avait vu.

— On ne peut pas traverser sans passer devant au moins un de leurs postes de guet, conclut-elle. Ce qui, je suppose, était leur but en les plaçant là.

— Des chiens, fit Bernard. Ça complique les choses.

— Pourquoi ? demanda Amara.

Le comte haussa les épaules.

— Je pourrais mettre Brutus à contribution pour les faire rester calmes pendant que nous passons ; mais je ne peux pas maintenir un voile autour de nous en même temps. Et les chiens fonctionnent à l'odorat. Un voile ne nous sera pas très utile pour échapper à leur détection.

— Mais sans voile, enchaîna Amara d'un ton pensif, nous ne passerons pas sans être vus.

— Probablement pas, acquiesça Bernard.

— Ce n'est pas un problème, murmura Gaius. Comtesse, vous pouvez nous voiler aux regards, pendant que le brave comte de Calderon empêche les chiens de donner l'alarme ; et il pourra ainsi rester suffisamment attentif pour tirer si nous avons besoin de réduire quiconque au silence rapidement.

Bernard haussa un sourcil, l'air songeur, et hocha la tête.

— C'est vrai. Je ne savais pas que vous pouviez créer un voile, comtesse.

— Euh…, fit Amara. Je… je ne peux pas. (Elle rougit.) Pas un très bon, en tout cas. J'ai validé le cours lorsque j'étudiais l'aérofèvrerie à l'Académie, mais de justesse. Je n'en ai jamais maintenu un assez large pour trois personnes, et jamais plus de quelques minutes.

— Mmm, fit Gaius. Avons-nous d'autres choix ?

— Pas à moins que vous désiriez passer à l'action ici et maintenant, Sire.

Gaius tourna les yeux pour contempler l'est un moment. Puis il secoua la tête.

— C'est encore trop tôt. Nous devons d'abord passer le premier col pour entrer dans les montagnes. (Il scruta Amara du regard.) Vous dites que vos voiles à l'école étaient tout juste assez bons pour vous valoir la moyenne, hein ?

— Oui, monsieur. J'ai toujours été tellement meilleure en vol. Peut-être n'ai-je pas fait autant d'efforts dans les autres disciplines que j'aurais pu.

Le vieil homme fébrile sourit et ferma les yeux.

— Ou, murmura-t-il, peut-être aviez-vous besoin d'un bon professeur. Votre attention, s'il vous plaît.

Chapitre 40

Il manquait plusieurs journées dans la mémoire de Tavi. Pas entièrement, mais ses souvenirs étaient vraiment très flous. Il dut demander les détails à Kitaï par la suite, mais en gros, ils avaient discrètement quitté Aléra Impéria deux jours après avoir fait s'évader Varg de la Tour Grise.

Demos avait retardé leur départ le temps de se procurer une cargaison à transporter par le fleuve jusqu'à Parce, car il aurait semblé fort suspicieux qu'un bateau arrive et reparte sans charger ni décharger quoi que ce soit. Tavi n'avait été conscient de ce qui se passait que par intermittence, à cause du charme d'eau intensif dont il avait eu besoin après son opération de sauvetage. Il avait un souvenir à peu près net de sa conversation avec sa mère lorsqu'ils s'étaient cachés dans le fleuve, et d'un moment où il avait attrapé Varg par une oreille comme un mouton récalcitrant à la tonte ; mais il se rappelait essentiellement avoir eu une faim de loup, et mangé au point de s'en faire exploser l'estomac, avant de regagner sa couchette d'un pas titubant pour dormir.

Lorsque enfin les heures recommencèrent à se suivre les unes les autres de façon ordonnée, ils avaient atteint Parce, et en moitié moins de temps qu'il ne leur en avait fallu pour faire le trajet en sens inverse. Demos déchargea sa cargaison, et quelques heures plus tard, ils avaient regagné le large.

Tavi eut de nouveau le mal de mer.

Plusieurs nuits plus tard, il était allongé sur le pont, savourant la brise fraîche et grignotant un biscuit alors que sa nausée commençait enfin à passer. Araris somnolait, assis le dos au mât, son épée sur les genoux. Tavi commençait tout juste à considérer de nouveau que la vie valait la peine d'être vécue lorsque l'écoutille de la cale s'ouvrit et que Varg sortit sur le

pont.

Tavi regarda en silence le Canim gagner furtivement la proue. L'énorme silhouette à fourrure noire, plus sombre et plus solide que les ombres nocturnes, resta tournée vers l'avant un moment, le nez levé pour profiter de la brise.

Tavi se leva. En passant devant Araris, il tendit la main. Le *singulare* y mit la poignée de son épée et le jeune homme, prenant l'arme, la garda nonchalamment à la main, dans son fourreau, en s'approchant de Varg.

Le Canim regarda le jeune homme, puis l'épée, du coin de l'œil. De sa poitrine sortit un grondement qui aurait pu être d'amusement ou d'approbation.

— J'étais blessé, dit-il. Mortellement.

— Pas tout à fait, répondit calmement Tavi.

Varg leva une main velue en un geste de concession tout aléréen.

— J'ai été guéri par sorcellerie aléréenne.

— Par dame Isana.

— Ta mère.

Tavi le dévisagea avec stupeur.

Varg se tapota d'une griffe le bout du nez.

— Son odeur ressemble à la tienne.

Tavi eut un grognement amusé.

Varg se tourna de nouveau vers la mer.

— Presque autant que celle de Gaius Sextus.

Tavi fronça les sourcils.

Varg laissa échapper un autre grondement amusé.

— Je n'en ai dit mot à personne d'autre que toi.

— Parfois, j'ai l'impression que tout le monde était au courant sauf moi, grommela Tavi. Depuis combien de temps le savez-vous ?

— Depuis la nuit où tu m'as mis un couteau sur la gorge.

— Je n'avais guère le choix.

— Tu aurais pu choisir de manquer à ton devoir. Tu ne l'as pas fait. (Varg appuya ses énormes mains griffues sur le bastingage et garda le regard rivé sur la mer.) Pourquoi es-tu descendu me chercher lorsque je suis tombé, Aléréen ?

— Parce que vous aviez accepté de me suivre.

— J'aurais déjà pu être mort.

— Il n'y avait aucun moyen d'en être sûr tant que je n'étais pas descendu vérifier.

Varg poussa un grognement.

— Tu aurais pu te faire tuer en venant.

— Ça n'a pas été le cas, répondit Tavi avec un haussement d'épaules.

Varg retroussa les lèvres.

— Je respecte le pouvoir de Gaius. Je respecte son intelligence. Mais ce que je respecte le plus, c'est qu'il comprend ce que c'est que d'être un dirigeant. (Il se tourna vers Tavi et inclina doucement la tête, à la manière aléréenne.) Tout comme je te respecte, toi, *gadara*.

Tavi lui rendit son geste.

— Avez-vous mangé ?

Varg partit d'un rire caverneux.

— Tu sais tout ce qu'il faut savoir pour mener des guerriers, constata-t-il d'un ton amusé. Mais ces matelots n'aiment pas m'approcher. J'ai préféré ne pas accepter de nourriture de leur part.

Tavi écarquilla les yeux en songeant à ce que Kitaï lui avait raconté des blessures considérables de Varg et du charme d'eau qui avait été nécessaire pour les soigner.

— Vous devez être affamé.

— Ce n'est pas la première fois que j'ai faim.

Tout en se tournant vers Varg, Tavi posa le reste de son biscuit de mer sur le bastingage à côté de la main du Canim.

— Mangez ça, dit-il. Je vais aller voir si je peux vous trouver quelque chose de plus consistant.

Varg prit le dur biscuit et le jeta dans sa gueule. Il le croqua comme si c'était du pain frais et agita les oreilles d'un air dégoûté en jouant des mâchoires pour déloger les miettes d'entre ses crocs.

— Les Aléréens sont peut-être plus robustes que je le croyais. (Il pencha la tête et examina Tavi.) Dame Isana, gronda-t-il. Si ce n'est pas déplacé, je souhaiterais que tu lui transmettes mes respects pour son talent.

— Pourquoi pensez-vous que ça pourrait être déplacé ?

demanda Tavi.

Varg extirpa un autre morceau de biscuit d'entre ses dents à l'aide d'une griffe.

— Ton peuple a d'étranges coutumes en ce qui concerne les compagnons et la progéniture. Un mâle peut avoir une compagne, et pourtant faire des avances à d'autres femelles. Une femelle peut avoir un compagnon, mais porter les enfants d'autres mâles, et pourtant prétendre que ce sont ceux de son compagnon, lequel, en apparence, les reconnaît comme siens. Un homme et une femme peuvent s'accoupler et avoir un enfant, mais si ce n'est pas enregistré correctement, l'enfant est déshonoré.

— Déshonoré ?

— Illégitime : c'est le terme que j'ai entendu employer. Bâtard. Et toi, un enfant de la Maison de Gaius, tu étais traité comme un paria. Un inférieur. Je ne sais pas si ta mère a été déshonorée, ou s'il serait approprié de la saluer pour ce qu'elle est. Ce genre de subtilités n'a aucun sens pour moi.

— C'est… compliqué, répondit Tavi. Même selon des critères aléréens. Mais il ne serait pas déplacé de votre part de la remercier pour son aide.

Varg retroussa les lèvres et gronda.

— Je ne présente pas de remerciements. Ton peuple a besoin de moi vivant et en bonne santé. Ce n'était pas un acte de charité.

— Certes. J'ai mal choisi mes mots. Il ne serait pas déplacé de votre part de communiquer votre respect pour son talent.

Varg plissa les paupières d'un air songeur un moment.

— Chez moi, c'est le chef de meute qui se charge de ce genre de choses.

Tavi se tourna pour le regarder en face, la main sur son épée.

— Alors je le ferai.

Un autre grondement sortit de la poitrine du Canim, et il agita les oreilles en signe d'accord, avant de se retourner vers la mer.

— C'est bien.

Tavi abandonna à son tour sa posture agressive.

— Y a-t-il autre chose dont vous avez besoin ?

Varg gronda et fléchit ses griffes.

— De renseignements.

Tavi réfléchit et répondit :

— Je vous donnerai ceux que je peux.

— J'en ai besoin.

— Si nos rôles étaient inversés, que j'étais le prisonnier dans votre pays, partageriez-vous ce que vous savez avec moi sans restriction ?

— Si nos rôles étaient inversés, Aléréen, ton sang aurait déjà été mis en jarre depuis longtemps. (Il tapota le bastingage du bout des griffes.) Et non. Je ne partagerais pas tous mes renseignements. (Il hocha la tête.) Dis-moi ce que tu peux sur la présence de mon peuple ici.

Tavi décrivit les deux dernières années en termes très généraux, sans donner la moindre information sur les positions des troupes aléréennes, leurs capacités militaires, leur situation logistique ou leur vulnérabilité.

Lorsqu'il eut fini, Varg laissa tomber sa mâchoire inférieure, et sa langue pendre dans le vide.

— Sarl est mort de ta main ?

Tavi sourit, les yeux rivés sur la mer.

— Ce ne serait peut-être pas arrivé si Nasaug n'avait pas manœuvré pour le pousser dans cette situation.

— Mais tu as compris ce qu'il faisait. Tu t'en es servi à ton avantage.

— Oui.

— Et Sarl est mort de ta main.

— Oui.

— Nasaug ne s'est pas trompé en te nommant *gadara*.

— J'ai une théorie.

Varg tourna vivement une oreille vers lui.

— La flotte d'invasion est arrivée dans des circonstances désespérées, reprit Tavi. Sarl a brûlé leurs bateaux derrière eux. Il y avait beaucoup de dissensions internes. Un grand nombre de ritualistes étaient arrivés avec la flotte, et ils étaient visiblement en position de force. (Il fronça les sourcils.) Et ils avaient des non-combattants avec eux. J'ai vu une femelle avec des petits.

Varg enfonça ses griffes dans le bastingage.

— Ce n'était pas une force d'invasion, conclut Tavi. Ça ressemblait plutôt à une colonie.

— Je ne connais pas ce mot.

— C'est lorsque vous envoyez un groupe de personnes dans une nouvelle contrée. Ils emportent tout ce dont ils ont besoin pour commencer à construire leur propre société et se créent un nouveau chez-eux.

Varg agita les oreilles en signe de remerciement.

— Après la nuit où les vordes ont attaqué le Premier Duc, Sarl a disparu, reprit Tavi. Nous savons maintenant qu'on lui a fait quitter la capitale par bateau et qu'il avait regagné les terres canimes. Nous l'avons cherché pendant des semaines, mais nous ne l'avons jamais trouvé. (Il scruta l'horizon en direction de l'ouest – la patrie de Varg.) Nous n'avons jamais trouvé la reine vorde non plus.

Varg retroussa les lèvres.

— Sarl complotait déjà avec elle, poursuivit Tavi. Je crois qu'il l'a emmenée avec lui lorsqu'il a fui. Je crois qu'il l'a ramenée dans votre pays et qu'elle lui a échappé. Je pense qu'une fois qu'il a compris ce qui se passait, il a fait des otages pour s'assurer la coopération de Nasaug et ses guerriers, puis il a volé tout ce sur quoi il pouvait mettre la main et pris la fuite, comptant sur son arrangement avec Kalarus pour lui donner une chance de s'en sortir.

— Ça, gronda Varg, c'était bien Sarl.

Tavi hocha la tête.

— Je pense, conclut-il calmement, que votre peuple est en danger. C'est pour cela que Sarl a incendié les bateaux derrière lui. Il savait que, s'il ne le faisait pas, Nasaug repartirait défendre votre pays. Et c'est pourquoi Nasaug construit une flotte en ce moment même.

Varg ne répondit rien. Son langage corporel ne révéla rien à Tavi. Au bout d'un moment, il répondit :

— Si c'est vrai, Aléréen, alors tes ennemis seront terrassés. Quelle raison pourrais-tu avoir d'aider Nasaug à rentrer pour y mettre un terme ?

— Vous plaisantez ? répliqua Tavi. C'est dans mon propre

intérêt. Si les vordes anéantissent votre peuple, tôt ou tard, elles arriveront ici. Si je vous renvoie chez vous pour les combattre, de deux choses l'une. Soit vous les vaincrez, auquel cas Aléra gardera un ennemi qu'elle connaît bien et une situation qui ne sera pas pire qu'avant. Soit elles vous massacreront et s'affaibliront par la même occasion, ce qui rendra plus facile pour Aléra de les combattre. Dans les deux cas, le départ de votre peuple nous arrange.

Varg médita un instant sur ces paroles.

— Si tu as raison, nous avons un ennemi en commun.

— J'ai raison, répondit calmement Tavi. Je sais que j'ai raison.

Le Canim lui jeta un coup d'œil en coin.

— Qu'est-ce que tu suggères ?

— Je vous ramène à Nasaug à Port-aux-Mâts. Vous achevez de construire votre flotte et vous partez.

— Ç'a l'air si simple, répliqua Varg. Mais ça ne l'est pas, Aléréen. Tu n'es pas honoré comme ton sang t'y donne droit. Peux-tu obliger tes légions à cesser le combat ? À laisser mon peuple s'en aller ?

Tavi serra les dents un moment mais se força à admettre :

— Je ne sais pas.

— Alors comment comptes-tu y parvenir ?

— Je ne sais pas, répéta Tavi. (Son regard se durcit.) Pour l'instant. Mais je trouverai un moyen.

Varg ne répondit pas.

Tous deux gardèrent les yeux rivés sur l'ouest plongé dans l'ombre, et pour une raison qu'il ne s'expliqua pas, Tavi sentit une vague de froid l'envahir.

Chapitre 41

— Je n'aime pas ça, primipile, dit calmement Crassus. Ç'a été trop facile.

Ils se tenaient parmi les ruines d'une ancienne ville bâtie sur une colline, dont le nom avait depuis longtemps sombré dans l'oubli. La ville avait probablement dépéri une fois que le port prospère de Port-aux-Mâts s'était développé à seulement quelques kilomètres de là, mais quoi qu'elle ait été autrefois, il s'était passé des siècles depuis que quiconque hormis un voyageur occasionnel ou un daim de passage y avait séjourné.

— J'étais sûr qu'ils auraient fortifié cet endroit, dit Marcus. Mais ça m'arrange autant qu'ils ne nous aient pas forcés à nous battre pour le prendre.

— Exactement, reprit Crassus. Ils auraient pu – ils auraient *dû*. Et ils ne l'ont pas fait.

— Les Canims sont de bons soldats. Mais ça ne les rend pas parfaits pour autant, monsieur. Et il peut y avoir eu des quantités de facteurs qui les ont empêchés d'utiliser cette position contre nous. Qu'ils aient fait une erreur ou qu'ils n'aient simplement pas réussi à mettre les choses en place à temps, c'est toujours ça de pris pour nous.

— C'est léger, comme explication, Marcus. Même vous, vous le pensez.

— Léger, monsieur ? Juste parce que les Canims nous ont laissés investir une position que nous pouvons fortifier contre même leurs assauts les plus violents, à quelques kilomètres seulement de la ville qu'ils doivent protéger à tout prix, sans nous le faire payer ne serait-ce que d'un saignement de nez ? Alors même qu'ils savent combien nous sommes durs à vaincre lorsque nous tenons une défense solide ? (Marcus eut un grognement railleur.) Qu'est-ce qu'il y a de léger là-dedans ?

Autour d'eux, la Première Aléréenne continuait à balayer les rues envahies de végétation et les bâtiments à moitié effondrés, inspectant chaque mètre carré à l'intérieur des remparts en ruine qui entouraient autrefois la ville. Les deux légions de la garde avaient gagné des positions proches et étaient en train d'ériger des palissades au sommet de simples ouvrages de terre, pour former un périmètre de défense extérieur au pied de la colline.

Le bruit des sabots d'un cheval approchant au trot se fit entendre, et Maximus fit traverser à son étalon ce qui avait été, autrefois, un salon. Il mit pied à terre et jeta les rênes de son cheval autour des vestiges d'une cheminée, puis il s'approcha de Crassus et le salua.

Le jeune homme lui rendit son salut.

— Alors ?

— Ils avaient des éclaireurs qui surveillaient la colline, répondit Maximus. Des Canims et des rebelles à cheval. Nous leur avons donné la chasse, mais sans insister.

Crassus hocha la tête.

— La ville ?

Les yeux de son frère étincelèrent.

— Je l'ai vue.

— Et alors ? Verdict ?

— Trois rangs d'ouvrages défensifs. Puis ce qui ressemble à un rempart récemment extrait du sol, autour des murs de la ville elle-même. Et ils sont tous bordés de soldats.

Marcus poussa un sifflement discret.

— Combien ? demanda Crassus.

— Vingt mille sur les remparts, répondit Max. Combien derrière ? Aucune idée.

— Merveilleux, fit Crassus en crachant.

— La bonne nouvelle, dit Marcus, c'est qu'au moins ils font quelque chose que nous avions prévu, monsieur.

— Au vu des circonstances, ce n'est guère réconfortant, répliqua Crassus. Avec autant d'effectifs, ils auraient dû avoir largement assez de main-d'œuvre à disposition pour reconstruire les remparts et nous forcer à combattre pour nous en emparer.

— Peut-être qu'ils ont jugé qu'ils n'avaient pas besoin de ça, dit Maximus. Ils nous surpassent déjà en nombre. Si nous voulons en finir avec eux, nous allons devoir aller vers eux, et avoir une position défendable vers laquelle nous replier ne voudra pas dire grand-chose si elle est à plusieurs kilomètres de là.

Marcus fit entendre un grognement neutre. Crassus était un commandant jeune, mais son caractère naturellement studieux et réfléchi tendait à annuler la témérité qu'on rencontrait habituellement chez un chef de cet âge. Peut-être même un peu trop. Mener une campagne militaire était vraiment l'une des entreprises les plus compliquées dans lesquelles on pouvait se lancer, et les exigences de l'organisation, de la logistique, des communications et de la politique intérieure pouvaient souvent créer des situations inhabituelles, voire complètement ridicules d'un point de vue extérieur.

Marcus était bien conscient des aptitudes de Nasaug, qui avaient été suffisantes pour lui permettre de survivre en territoire hostile, coupé de toute aide potentielle et, à l'échelle du pays, largement en sous-nombre. Seul un commandement extrêmement compétent pouvait expliquer une telle chose ; mais même les ressources du plus brillant des généraux n'étaient pas sans fin. Il était tout à fait possible que Nasaug soit arrivé au bout des siennes.

Il était également tout à fait possible, il l'admettait, qu'on leur ait cédé la colline sans se battre pour une raison nettement moins innocente.

— Organisez-vous en fonction de ce qu'il est capable de faire, dit-il. Pas de ce que vous pensez qu'il va faire.

Crassus lui jeta un coup d'œil et hocha sèchement la tête.

— Nous donner une belle position ici leur permet de savoir deux choses avec certitude : où nous trouver et par où nous arriverons sur Port-aux-Mâts. (Il se gratta le bout du nez en fronçant les sourcils.) Nous estimons qu'il aura environ quarante mille soldats à sa disposition pour défendre la ville, c'est ça ?

— Oui, monsieur.

— Bien. Supposons qu'il en ait trente mille qui nous

attendent derrière les remparts. Il pourrait aisément en avoir dix mille qui attendent sur le terrain, dans l'espoir de nous coincer entre les défenses de Port-aux-Mâts et eux.

Max hocha la tête.

— Ce qui prendrait vite une sale tournure.

— Mais ce n'est pas assez pour qu'ils puissent nous affronter tout seuls, dit Marcus. Surtout si nous avons des fortifications.

— Ce qui leur donnait encore plus de raisons de ne pas nous laisser remporter celles-ci sans se battre.

Max dévisagea Crassus un moment puis dit d'un ton accusateur :

— Tu réfléchis trop.

Le jeune commandant haussa les épaules.

— Je ne vois pas non plus Nasaug rester tranquillement derrière ses remparts à nous attendre. Peut-être qu'il prévoie de nous attaquer ici avant que les ingénieurs aient eu le temps de remettre les ruines sur pied. Alors je veux établir un cordon de sentinelles à cheval autour de nous, à une distance de huit ou dix kilomètres. Si quiconque voit quoi que ce soit là-bas, je veux en être informé.

Max hocha la tête, se frappa la poitrine du poing et repartit vers sa monture.

Avant qu'il ait pu partir, d'autres chevaux approchèrent, et bientôt le Sénateur, les capitaines des deux légions de la garde et leur escorte arrivèrent.

Mais, nota Marcus, aucun des *singulares* embauchés par le Sénateur. Aucune trace de Phrygiar Navaris ou de ses collègues. Plusieurs légionnaires de la garde à la forte carrure suivaient Arnos de près ; mais pas sa bande de tueurs à gages.

Marcus jeta un coup d'œil à Crassus, qui paraissait avoir lui aussi remarqué leur absence. Le jeune commandant se rembrunit et tapota avec nervosité la poignée de son épée du bout du pouce.

— Capitaine Crassus, dit Arnos.

— Sénateur, répondit poliment le jeune homme en le saluant. Bienvenue. Je ne m'attendais pas à vous voir aujourd'hui.

— Inutile de perdre du temps, répliqua Arnos.

Ce n'était pas ça qui l'avait empêché de le faire par le passé, songea Marcus, mais il garda sa réflexion pour lui.

— Oui, monsieur, acquiesça Crassus. (Il entreprit de faire à Arnos un bref compte-rendu de ce qu'ils avaient appris sur Port-aux-Mâts.) J'étais sur le point de mettre en place un cordon de sentinelles, monsieur, au cas où vous souhaiteriez…

— Bien, le coupa Arnos en hochant la tête. Gardez-les près de nous. Pas plus de deux ou trois kilomètres. Sinon, nous allons nous faire tuer par des groupes d'attaque et des éclaireurs ennemis.

Crassus ne répondit pas immédiatement. Puis il reprit :

— Monsieur, si je peux respectueusement vous le suggérer, je pense qu'il nous serait plus utile de les pousser un peu plus loin. Le risque est plus grand, mais si une force ennemie arrive sur nous, ils auront plus de temps pour nous prévenir.

— Merci de votre suggestion, capitaine, répondit Arnos d'un ton calme. Mais l'ennemi n'a pas jugé bon de nous attaquer ouvertement depuis notre dernière rencontre avec eux. C'est pour cela qu'ils nous ont laissé les ruines aujourd'hui : ils savaient qu'ils seraient vaincus en terrain découvert et voulaient préserver le moral de leurs troupes pour la défense de Port-aux-Mâts. S'il y a une force armée dans le coin, je doute qu'elle soit très importante. Les Canims protègent leurs bateaux. Ils ne vont pas se passer d'un nombre significatif de soldats pour une petite aventure en parallèle.

— Je vois la logique de votre raisonnement, répondit Crassus en hochant la tête. Mais cela ne nous coûtera rien de placer notre cordon un peu plus loin.

— Kalare est loin d'ici à pied, jeune Antillus, rétorqua Arnos, son regard dur jurant avec la nuance de jovialité dans la voix. Nous aurons besoin de nos cavaliers lorsque nous affronterons la vraie menace dans le sud. Ne les gaspillons pas ici, mmm ?

L'expression de Crassus devint complètement neutre. Il adressa au Sénateur un bref hochement de tête et un autre salut.

— Bien, monsieur. (Puis il se tourna vers Maximus.) Placez des sentinelles à trois kilomètres à la ronde. Ne me le faites pas dire deux fois.

Maximus salua à la ronde et s'en fut.

Marcus resta dans les environs tandis qu'Arnos récapitulait l'ordre de bataille avec ses capitaines, et que Crassus montrait les fruits d'une vie passée à se préparer à reprendre le titre de son père. Même s'il aurait pu faire plusieurs suggestions, le jeune homme tint sa langue jusqu'à ce que Nalus soulève inévitablement quelques-unes de ces mêmes questions. Crassus entreprit alors de déconseiller systématiquement et immédiatement le plan d'action que recommandait la sagesse, et Arnos, de façon tout aussi systématique et immédiate, de rejeter ses objections. À la fin d'une heure de conférence, ils tenaient un plan pour prendre d'assaut Port-aux-Mâts qui avait au moins une petite chance de réussir.

Alors qu'ils s'en allaient, Marcus s'approcha rapidement du cheval de Nalus.

— Monsieur, cette sous-ventrière a l'air un peu lâche, dit-il.

Il poussa la jambe de Nalus d'un coup de coude et le capitaine la recula pour que Marcus puisse atteindre la boucle de la large bande de cuir.

— Ne me dis pas, marmonna Nalus entre ses dents. Je sais. Ç'a été trop facile. Il y a quelque chose qui cloche.

Marcus hocha la tête, finit d'ajuster la sangle et donna une tape sur la croupe de l'animal en s'éloignant.

Crassus le rejoignit et ils se dirigèrent vers le bord sud des ruines, où les ingénieurs étaient déjà au travail, en train de se préparer à fortifier le vieux rempart de la ville.

— Trois kilomètres, ce n'est pas assez loin, grommela Crassus.

— Non, monsieur, répondit Marcus. Je suppose que ça tombe bien que vous ayez dit à Maximus d'aller jusqu'à six.

— Je ne lui ai rien dit de tel, fit Crassus avec un léger sourire. Vous étiez là.

Marcus eut un grognement railleur.

— Oui, monsieur.

Il resta avec Crassus pendant que celui-ci inspectait les fortifications et conférait avait le Tribun de la cohorte d'ingénieurs. Puis vint une rapide réunion de tous les Tribuns de la Première Aléréenne pour leur exposer dans les grandes lignes le plan de bataille du lendemain.

Ensuite, Crassus congédia les officiers de la tente de commandement et dit :

— Marcus, restez un instant.

Le primipile attendit.

— Avez-vous remarqué les *singulares* du Sénateur ?

Marcus fronça les sourcils.

— Oui, monsieur. Ou plutôt, leur absence.

— J'essaie de me rappeler la dernière fois que je les ai vus, je crois que c'était lorsque nous étions encore près d'Othos.

Marcus hocha la tête.

— C'est ce que je pensais aussi.

— Il n'est pas difficile de deviner quelle mission on confierait à Phrygiar Navaris, dit doucement Crassus. S'il est arrivé quoi que ce soit au capitaine, je ne vais pas laisser passer ça. Et j'aurai besoin de votre aide pour…

Dehors, des trompettes se mirent à sonner l'appel aux armes. Des cris et des martèlements de bottes sur le sol commencèrent à retentir. Crassus et Marcus échangèrent un regard puis sortirent de la tente, pour trouver la Première Aléréenne en plein chaos organisé d'un appel aux armes imprévu.

Maximus arriva au galop dans un fracas de sabots, son cheval haletant et écumant de sueur. Il adressa un salut rapide à Crassus et sauta à bas de sa monture qui piaffait.

— C'est moi qui ai ordonné l'appel aux armes, dit-il d'un ton brusque. On n'a pas beaucoup de temps.

— Pour quoi, Max ? demanda Crassus d'un ton pressant.

— Tu avais raison. C'était trop facile. Les Canims sont en marche – au moins deux groupes différents qui arrivent par le nord-est et le sud-est, et ils convergent sur nous.

— Par les Corbeaux ! s'exclama sèchement Crassus. Combien ?

— Pour l'instant, plus de trente mille.

Crassus ne put que le dévisager en pâlissant.

— Comment… comment est-ce qu'ils peuvent en avoir autant sur le terrain ?

— Monsieur, gronda Marcus, peu importe comment. Ils sont là.

Crassus serra les poings puis hocha vivement la tête à

l’adresse du primipile.

— Rassemblez-vous et préparez-vous à descendre la colline pour aller soutenir la défense de la palissade, dit-il d’un ton sec. Que les Chevaliers restent au sommet de la colline, en réserve. Maximus, combien de tes hommes sont rentrés ?

— Pas beaucoup. La plupart sont encore de faction.

— Alors tu reprends le poste de Chevalier Tribun. File.

Max salua et s’en fut d’un pas vif.

— Marcus…, fit Crassus.

Le primipile frappa son plastron, exécutant un salut impeccable.

— Mettons-nous au travail, monsieur.

Chapitre 42

Isana regarda la *Slive* s'approcher des quais à Cruelle-Crique, une petite ville portuaire sur la côte ouest d'Aléra, plusieurs kilomètres au sud de Premier-Port et de la ville d'Élinarc. L'endroit était d'apparence miteuse, avec ses maisons aux planches grisées par les années et maculées de goudron. À voir les quais, il semblait qu'on pouvait passer presque directement de son bateau au débit de boissons de la ville, ou à sa maison de passe – peut-être les deux.

Ehren se tenait à côté d'elle, un sourire aux lèvres.

— N'ayez pas l'air si inquiète, madame, murmura-t-il. Nous n'allons pas rester assez longtemps pour vous mettre mal à l'aise.

Isana lui jeta un coup d'œil et sourit.

— Ça se voit tant que ça ?

— Comme le nez au milieu du visage. Pour être franc, je n'aime pas beaucoup cet endroit, moi non plus.

— Alors pourquoi avons-nous choisi de débarquer ici ?

— C'est proche de Port-aux-Mâts. Les légions sont probablement déjà là-bas, et même si ce n'est pas le cas, Nasaug lui, y est certainement.

— N'aurions-nous pas dû aller directement jusqu'à Port-aux-Mâts, alors ?

La voix de Demos s'immisça dans la conversation alors que le capitaine arrivait à grandes enjambées.

— Les Canims font preuve d'une certaine obstination pour réquisitionner tous les bateaux sur lesquels ils peuvent mettre la main. Je préférerais garder le mien.

— Ce qui fait de Cruelle-Crique notre seule véritable option, reprit Ehren. Les Canims n'ont pas d'hommes en faction ici. Une question d'odeur.

Isana haussa un sourcil.

— Ils ne laissent quand même pas la ville entièrement sans surveillance ?

— Non. Ils paient un… homme d'affaires du coin, du nom d'Ibrus, pour qu'il réquisitionne des bateaux et les tienne informés de tout mouvement naval.

— Qu'est-ce qui va l'empêcher de prendre la *Slive* ? demanda Isana à Demos.

— Il est cupide. Pas suicidaire, répliqua le capitaine.

— J'ai déjà traité avec lui, ajouta Ehren. Il est aussi raisonnable qu'un homme de cette espèce peut l'être.

Les amarres de la *Slive* furent lancées aux débardeurs, qui approchèrent le bateau du quai et l'y attachèrent solidement. Isana remarqua qu'une hache à large lame avait été posée au pied de chaque amarre sur le bateau, probablement pour qu'on puisse les couper rapidement, si nécessaire.

La coque heurta le quai, et Demos hocha la tête à l'adresse d'Ehren, en tendant la main.

— Vous y êtes.

Ehren lui fit claquer une bourse de cuir cliquetante dans la paume et lui rendit son hochement de tête.

— Enchanté d'avoir fait affaire avec vous.

— C'est toujours un plaisir de travailler avec les Curseurs, répliqua Demos. Ils paient en temps voulu et n'essaient presque jamais de m'assassiner après.

Tavi sortit de la cabine des passagers, équipé d'une cotte de maille et de ses armes. Araris, pareillement vêtu, apparut à son tour. Tavi adressa un hochement de tête et un sourire à Isana, avant de s'approcher de la cale pour gronder quelque chose en canim. Un grognement lui répondit des profondeurs du bateau, puis Varg monta les marches et apparut entre les portes de l'écoutille. L'énorme Canim fronça le nez et grommela quelque chose, à quoi Tavi répondit par un éclat de rire. Dédaignant la passerelle, Varg posa simplement une main sur le bastingage et sauta par-dessus pour atterrir légèrement sur le quai. « Légèrement » étant un terme relatif, supposa Isana.

Les débardeurs s'interrompirent tous dans leurs tâches un moment pour le dévorer des yeux. Le grand Canim s'étira puis

bâilla délibérément, révélant une gueule pleine de crocs.

Les débardeurs se remirent hâtivement à l'ouvrage.

Alors que Tavi passait devant Isana pour gagner la passerelle, elle lui demanda :

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Qu'il est content de descendre de ce bateau. Il dit que ça sent l'humain mouillé, ici.

Isana le regarda avec effarement.

— Je… je ne m'en étais pas rendu compte. (Elle jeta un coup d'œil au Canim.) Est-ce qu'il plaisantait ?

— Je n'en suis pas sûr, répondit Tavi. (Il posa sur Varg un regard amusé.) Je ne pense pas que je suis censé l'être. Excuse-moi.

Sur ces mots, il descendit la passerelle pour rejoindre le Canim.

Kitaï descendit des gréements, se laissant tomber sur les deux derniers mètres pour atterrir sur le pont. Au cours de la traversée, ses cheveux avaient commencé à repousser et formaient désormais une brosse courte et fine d'un blanc soyeux, contrebalancée par sa crinière plus longue. Elle adressa un sourire éclatant à l'un des membres d'équipage, un jeune marin musclé avec une coupure toute fraîche en travers du menton. L'homme tressaillit visiblement et parut se rappeler que des tâches urgentes réclamaient son attention ailleurs sur le bateau.

— J'enlève ma chemise une fois, et c'est comme si ces Aléréens croyaient que je les ai tous invités à s'accoupler avec moi, murmura Kitaï à Isana.

Celle-ci jeta un coup d'œil au jeune matelot qui s'éloignait.

— Oh ! Grandes Furies ! Pourquoi n'avez-vous rien dit ?

Kitaï haussa les épaules.

— Ce n'était pas la peine. Il m'a fait des avances. J'ai objecté.

— Je vois, fit Isana en haussant un sourcil. À quel stade vos objections ont-elles commencé à le faire saigner ?

— Ici, répondit Kitaï en traçant une ligne sur son menton du bout du doigt. Et une autre que vous ne pouvez pas voir, à peu près…

Elle entreprit de sortir sa chemise de son pantalon.

Avec un soupir, Isana posa les mains sur celles de Kitaï.

— Plus tard, ma chère. Pour l'instant, contentons-nous de débarquer.

Elle se tourna vers la jeune Marate et lui tendit une des pèlerines de voyage qu'elle avait pliées sur son bras.

Kitaï prit le vêtement, manifestement très contente d'elle-même, et le jeta sur ses épaules, couvrant du capuchon sa chevelure particulière.

— Même si je ne vois pas vraiment l'intérêt de porter le moindre déguisement, fit-elle remarquer. Pas avec le Canim qui nous accompagne.

Isana endossa sa propre pèlerine.

— Faites-moi plaisir.

— C'est assez facile, répondit agréablement Kitaï.

Araris, qui avait lui aussi revêtu pèlerine et capuchon, s'approcha d'Isana, une sacoche sur l'épaule. Il la lui tendit et elle la prit, lui effleurant les doigts des siens. Les yeux du *singulare* étincelèrent, et il inclina la tête.

— Prête ?

Isana sentit un frémissement soudain d'amusement mêlé de compréhension émaner de Kitaï, qui murmura d'un ton narquois :

— Eh bien oui, je crois qu'elle l'est.

— Kitaï ! chuchota furieusement Isana, en rougissant.

— Toutes ces histoires comme quoi les hommes devaient faire chambre à part. J'aurais dû dormir avec mon Aléréen et vous avec le vôtre. Nous aurions tous été plus heureux.

— Kitaï !

— Même si, je suppose, nous n'aurions pas été si efficaces, concéda la jeune femme. (Elle pencha la tête et mesura ouvertement Araris du regard.) Comment se débrouille-t-il avec sa bouche ?

Le *singulare* eut l'air considérablement plus ébranlé que lorsqu'il avait reçu son atroce blessure au ventre.

— Euh, mesdames, dit-il. Veuillez m'excuser.

Et il se hâta de descendre la passerelle pour rejoindre Tavi.

Kitaï éclata d'un rire joyeux et argentin.

— C'est trop facile avec vous, les Aléréens.

— Vous n'avez vraiment jamais honte ! protesta Isana, mais elle sentit un sourire se dessiner sur ses lèvres.

— Bien sûr que non, répliqua Kitaï. C'est manifestement un effet secondaire du fait d'être une sauvage illettrée. (Elle fit une moue pensive et jeta un coup d'œil à Tavi, qui parlait à Ehren d'un air absorbé.) Mon Aléréen ne le sait pas.

— Exact, répondit Isana.

— Vous préféreriez qu'il ne l'apprenne pas.

— Oui.

Kitaï esquissa un mince sourire.

— Il arrivait parfois que Doroga rencontre une femme, après la mort de ma mère. J'étais beaucoup plus jeune. Je pensais qu'il était infidèle à sa mémoire. Cela me faisait de la peine.

Le sentiment de vide, de perte et de solitude qu'Isana perçut soudain chez Kitaï lui arracha un léger frisson. La mort de sa mère devait avoir profondément affecté la jeune femme, pour continuer à provoquer des émotions aussi intenses tant d'années après.

— Maintenant, je sais. Ma mère était morte. Je n'avais pas à attendre de Doroga qu'il passe le reste de sa vie tout seul. Mais c'était une pensée difficile à me rentrer dans le crâne.

— Je lui dirai. Lorsqu'il n'aura pas l'esprit aussi préoccupé.

Kitaï hocha la tête.

— Alors je ne mentionnerai pas le sujet. Je ne mentirai pas s'il me pose la question, mais je n'attirerai pas son attention dessus.

— Merci, Kitaï.

La jeune Marate inclina la tête.

— Mais dites-lui vite. La prochaine fois que nous séjournerons dans une auberge, nous pourrons mieux nous répartir.

Elles descendirent du bateau pour rejoindre les autres, et ensemble, ils traversèrent Cruelle-Crique pour aller voir cet homme qu'Ehren avait mentionné : Ibrus.

Le soleil se couchait lorsqu'ils étaient arrivés au port, et il faisait presque nuit noire. L'unique rue semblait ne disposer que de très peu de lampes-furies ; à vrai dire elle semblait même n'en avoir aucune. Les seules qu'on pouvait voir, à l'extérieur

des maisons et des boutiques, appartenaient sans aucun doute à des particuliers. La rue n'était qu'un rudimentaire chemin de boue, sans la moindre trace d'une chaussée convenablement furiforgée, ou même de pavés plus grossiers et communs. La saleté coulait de part et d'autre dans des caniveaux engorgés par les ordures, et toute la ville empestait.

D'ailleurs, au fur et à mesure qu'ils s'enfonçaient entre les maisons, Varg sembla rapetisser de plusieurs centimètres, courber encore plus les épaules, baisser la tête et souvent la tourner vers le côté, comme pour échapper un peu à la puanteur.

La rue remontait en serpentant le flanc escarpé d'une colline depuis la mer. Ehren les conduisit jusqu'à son tout dernier tournant, et à une imposante demeure qui avait peut-être à un moment donné eu l'air respectable, en tant que résidence d'un magistrat ou d'un petit comte, par exemple. Depuis, sa pierre blanche avait été salie par des années d'intempéries et de soleil, et la plupart de ses fenêtres étaient cassées. Ce qui avait été autrefois un petit jardin devant la maison était devenu un taillis de mauvaises herbes et de ronces si épais qu'il s'était étouffé tout seul.

Ehren s'approcha de l'entrée de la maison, dégaina son couteau et donna plusieurs coups du pommeau de l'arme sur la porte. Celle-ci, de toute évidence ajoutée relativement récemment, était de mauvaise qualité, dégradée par les intempéries, et couverte de marques rondes et peu profondes laissées, supposa Isana, par ce qui devait être des milliers d'autres personnes qui l'avaient martelée du pommeau d'une dague.

Pendant un long moment, il ne se passa rien.

— On ouvre nous-mêmes ? demanda Tavi.

— Par les Corbeaux ! non, répondit vivement Ehren. Mauvaise idée. (Il tambourina de nouveau à la porte.) Ibrus ! lança-t-il. Il faut que je vous parle, et j'ai de l'argent !

Des pas firent trembler le plancher à l'intérieur de la maison et se rapprochèrent. Bientôt, la porte fut ouverte par un homme énorme à la chemise tachée de nourriture. Il avait le front bas, un cou épais et quelque chose avait emporté toute une partie de

sa lèvre supérieure, laissant ses dents découvertes dans un éternel rictus de hargne.

— Siggy, dit Ehren avec un sourire. Est-ce qu'Ibrus est là ?

L'élocution du gros homme était altérée par la mutilation de son visage, mais sa voix était étonnamment chaude et douce.

— Il est tard, Appius. Il t'a déjà rappelé ses horaires.

— Il ne le regrettera pas, c'est promis.

— Celle-là, je l'ai déjà entendue.

Ehren lui jeta quelques pièces, et Isana aperçut un scintillement d'or à la lumière de l'unique lampe-furie pendue près de la porte.

— Il ne le regrettera pas, c'est promis, répéta Ehren exactement sur le même ton que la première fois.

— Entrez, dit Siggy.

Il empocha les pièces et les fit entrer dans le vestibule, une grande pièce manifestement utilisée comme espace de réception, arrangé autour d'une grande fontaine (en grande partie délabrée) avec son propre bassin. L'eau était sombre et stagnante. Siggy s'arrêta un moment en voyant Varg se baisser pour passer la porte et le dévisagea.

— Attendez ici. Je vais le chercher.

— Charmant, murmura Tavi à Ehren après son départ.

— Ça aide de parler la langue.

— Appius ?

— Tout le monde dans cette partie du royaume a au moins deux ou trois noms d'emprunt. Si tu n'en prends pas quelques-uns, tu ne t'intégreras jamais.

— Cet Ibrus. On peut lui faire confiance ?

— Absolument. Pour faire ce qui lui sera le plus profitable.

Tavi hocha la tête, en parcourant du regard la pièce plongée dans l'ombre.

— Je n'aime pas ça. S'il y avait n'importe quel autre moyen de se procurer des montures…

— Il n'y en a pas, répondit fermement Ehren.

Tavi grommela discrètement en regardant autour de lui.

— N'empêche.

D'autres pas se firent entendre, et une autre lumière approcha. Siggy portait une lampe-furie d'une main, et un lourd

gourdin de l'autre. Un homme l'accompagnait. Il était un peu plus grand que la moyenne et bien bâti, avec une chevelure et une barbe rousses abondamment fournies mais striées de gris. Il portait une robe raffinée qui ressemblait beaucoup à celles des Sénateurs et des Citoyens les plus prétentieux, bien qu'elle soit fripée et tachée de ce qu'Isana espéra être du vin.

— Appius, dit-il en bâillant, j'étais en train de terminer de goûter les divertissements d'une excellente soirée, et je ne saurais exprimer tout l'agacement que me cause votre présence.

Isana se surprit à concentrer plus particulièrement son attention sur Ibrus. Bien que tout dans son attitude et sa voix suggère l'ennui et une colère modérée, ses véritables émotions étaient considérablement différentes.

Il était nerveux. Effrayé.

— Vous êtes un entremetteur, Ibrus, répliqua Ehren. Tout le monde veut vous voir au milieu de la nuit – ou d'un feu de joie. Il ne se passe pas grand-chose le reste du temps.

— Un jour, votre grande bouche va vous attirer des ennuis, Appius, répondit l'autre d'un ton sinistre.

Ehren souleva une bourse et la fit tinter.

— Je ferais mieux de la déplacer à un endroit où elle ne vous dérangera pas, alors. Il me faut des chevaux.

Ibrus se renfrogna puis leva les yeux au ciel.

— Siggy.

Le colosse tendit la main, et Ehren lui lança le petit sac de cuir. Siggy versa les pièces dans le creux de sa paume, les regarda puis les remit dans la bourse, qu'il tendit à Ibrus avec un hochement de tête.

— Il ne va pas y avoir beaucoup de choix, les prévint Ibrus. Les Aléréens Libres ont emporté tout ce sur quoi ils pouvaient mettre la main.

— Qu'est-ce que vous avez ? demanda Ehren.

Les deux hommes se mirent à marchander le prix de chevaux.

Pendant qu'ils faisaient cela, Isana prit de plus en plus conscience de l'écart entre le comportement d'Ibrus et son véritable état d'esprit. Il n'y avait là rien d'inhabituel, en réalité. Après tout, cela faisait partie de la politesse et de la courtoisie la

plus élémentaire. Mais depuis son expérience dans l'océan infesté de léviathans, ses sens d'aquafèvre n'avaient cessé de s'affiner, lui permettant de distinguer détails et nuances de plus en plus nettement. Les émotions d'Ibrus n'étaient pas simplement une réaction réprimée qu'il préférait ne pas révéler. Il était activement inquiet, impatient, et de plus en plus effrayé.

— Vous attendez quelqu'un, dit-elle sèchement.

La conversation s'arrêta, et tous les regards se tournèrent vers elle.

Elle n'avait pas voulu le dire à voix haute, mais les dés étaient jetés. Elle s'avança, plongeant les yeux dans ceux d'Ibrus et reprit en détachant ses mots.

— Qui attendez-vous, Ibrus ? Pourquoi une simple vente de chevaux vous effraie-t-elle autant ?

— Je ne vois pas du tout de quoi vous voulez parler, répondit Ibrus.

Tavi durcit le regard. Il échangea un bref coup d'œil avec Isana et dit :

— Vous transpirez, Ibrus. Alors que c'est une belle et fraîche soirée.

Araris, qui s'était immobilisé lorsque Isana avait commencé à parler, bougea brusquement. Il dégaina son épée tout en virevoltant, et enfonça son épée, apparemment, dans le vide.

Une gerbe d'étincelles bleues et un ruban de sang jaillirent de nulle part, aspergeant la robe élégante d'Ibrus. Il y eut un cri de douleur et un homme apparut, grand, mince, cuirassé et une épée à la main. Celle d'Araris avait transpercé son armure comme si c'était du beurre, et une longue entaille béante dans les maillons de métal faisait pendant à la plaie bien plus horrible dans la chair en dessous. L'homme tomba à genoux, avec un hurlement, lâchant son épée pour retenir les entrailles qui se déversaient de son ventre.

Isana le reconnut. C'était l'un des *singulares* du Sénateur Arnos.

Ce qui voulait dire que…

Il y eut un énorme rugissement de pierre qui se fissurait, et le mur le plus proche du groupe tomba brusquement sur eux, en se brisant. Isana vit Araris faire un bond en arrière – et heurter

Tavi, le poussant à l'écart du marbre blanc qui tombait. Lui-même disparut dessous avec un hurlement.

Isana se rendit compte qu'elle tombait en arrière et comprit que Kitaï l'avait attrapée par le dos de sa robe pour la tirer hors de portée de la pluie de marbre meurtrière. Ehren fit une roulade contrôlée vers l'avant, en direction d'Ibrus et, en retombant sur ses pieds, lui enfonça un de ses couteaux dans la gorge jusqu'à la garde.

Siggy fit volte-face pour lui sauter dessus, l'écrasant au sol. Il lui attrapa la gorge entre ses deux mains énormes, et Isana vit le visage du jeune homme tourner au pourpre.

Elle roula par terre pour se remettre à genoux, puis elle tendit la main vers la fontaine d'eau stagnante et invoqua Rill.

Un jet d'eau jaillit du bassin et traversa la pièce à la vitesse de l'éclair. Elle s'abattit sur le visage mutilé de Siggy et resta tout simplement collée à sa tête, s'infiltrant dans ses yeux, son nez, sa bouche et ses oreilles. Le colosse lâcha la gorge d'Ehren, paniqué, levant les mains pour essayer en vain de se débarrasser de l'eau qui lui couvrait le visage.

Ehren s'arqua et repoussa Siggy, l'envoyant valser par-dessus lui. Celui-ci n'avait pas encore touché terre que le jeune Curseur avait déjà sorti un autre couteau et lui avait tranché la gorge de sa lame affilée comme un rasoir.

La terreur du colosse submergea Isana, vague après vague, telle la boue hideuse et nauséabonde d'un glissement de terrain. Elle l'accabla implacablement, amplifiée par son contact avec le mourant, mais l'aquafèvre maintint le filet d'eau sur le visage de l'homme jusqu'à ce qu'il se convulse désespérément puis tombe tout d'un coup inerte, tandis que sa peur s'évanouissait brusquement.

Isana mit fin à son charme avec un sanglot et entreprit de se relever avec difficulté, en appelant Tavi. Au même moment, quelqu'un fracassa la lampe-furie, qui forma une brève gerbe de feu et s'éteignit, plongeant la maison en ruine dans le noir complet.

Des étincelles, produites par deux fers qui se croisaient, jaillirent de l'autre côté de la pièce, révélant à Isana une image fugitive : celle d'Araris, les jambes coincées sous les décombres

du mur abattu, et d'un autre des gardes du corps du Sénateur, grand et musculeux, debout devant lui, levant une grosse massue au-dessus de sa tête.

Elle poussa un cri. Dans les ténèbres retombées, elle ne voyait pas sa cible, aussi fit-elle la seule chose à laquelle elle put penser. Avec l'aide de Rill, elle saisit le contenu tout entier du bassin et le projeta en une masse compacte en direction de l'homme qui s'apprêtait à tuer Araris.

Il y eut un énorme bruit d'éclaboussement et un cri de surprise. Une autre gerbe d'étincelles lui montra l'homme qui gisait au sol plusieurs mètres plus loin, étourdi, et Araris, trempé, en train de recracher de l'eau en toussant.

Puis une poigne de fer l'attrapa par les cheveux. On lui renversa violemment la tête en arrière, à un angle douloureux, et un trait fin de froid mortel se posa en travers de sa gorge. Elle se figea.

Isana et la personne qui la tenait restèrent immobiles dans le noir un moment, jusqu'à ce qu'une voix glaciale de femme dise :

— Rallumez la lumière et faites votre rapport.

Quelqu'un sortit deux petites lampes-furies et les posa au sol non loin d'Isana, qui put prendre état de la situation.

Araris gisait au sol, toujours coincé jusqu'aux genoux. Il avait les mains vides et les tenait écartées, tandis qu'un homme, debout devant lui, enfonçait la pointe d'une longue épée dans le creux de sa gorge.

L'homme à la grosse massue finit d'allumer les lampes et leva les yeux.

— Aresius est mort, dit-il d'un ton neutre. Les deux hommes du coin aussi. Nous avons fait deux prisonniers.

— Scipion ? le Canim ? demanda la femme qui tenait Isana.

L'homme à la massue déglutit.

— Disparus.

La femme tira soudain violemment sur les cheveux d'Isana, la faisant tomber sur le dos. La pointe d'une épée vint reposer sur la pommette de l'aquafèvre, qui se retrouva face à Phrygiar Navaris.

Celle-ci était en piteux état. La peau de son visage pelait et semblait avoir été couverte de cloques. Ses cheveux courts,

également, avaient pâli, et ses bras et ses mains racontaient la même histoire : trop de soleil, et les conséquences terriblement douloureuses que cela comportait.

— Exploitante, murmura-t-elle, donnez-moi une seule raison de ne pas vous tuer tous les deux. Ici et maintenant.

Chapitre 43

Tavi n'avait rien pu percevoir des émotions d'Ibrus alors que celui-ci parlait avec Ehren. Cela n'avait rien d'étrange. Ses propres sens d'aquafèvre étaient encore tâtonnants, comparés à ceux d'un véritable aquafèvre, comme sa mère. Mais tout de même, quelque chose dans leur situation l'avait mis mal à l'aise, et lorsque Isana prit Ibrus à partie, il fut plus que disposé à la soutenir.

Puis Araris bougea, dégainant son épée dans un hurlement de métal et faisant saigner un homme qui, sous couvert d'un voile aériforgé, s'était furtivement approché de leur groupe – plus précisément de Tavi.

Celui-ci dégaina à son tour mais, au même instant, il sentit un afflux d'énergie faire frémir le sol sous ses pieds, puis la tête d'une masse de guerre tout en métal passa au travers du mur le plus proche comme s'il était fait de cire d'abeille. Tout le mur s'effondra d'un seul coup sous l'effet d'une onde d'énergie terraforgée qui s'était propagée depuis le trou créé par le coup de masse.

Tavi eut à peine le temps de comprendre ce qui se passait qu'Araris le percuta de plein fouet, l'envoyant valser hors d'atteinte des pierres qui tombaient. Pris sous des centaines de kilos de décombres, le *singulare* poussa un cri.

Tavi se releva juste au moment où Ehren passait à côté de lui à toute vitesse. Il sentit une tension soudaine faire vibrer l'air derrière lui et se retourna juste à temps pour arrêter l'épée qui s'abattait sur lui avec la sienne. L'acier tinta sur l'acier, et Tavi se retrouva face à Phrygiar Navaris.

La *singulare* avait le visage qui pelait, la peau rouge et en cours de cicatrisation de ce qui avait dû être des cloques ; mais son regard était toujours si froid, et elle enchaîna

immédiatement sur son coup manqué, faisant mouliner si vite son épée que celle-ci n'était plus qu'un éclair de brillance lorsqu'elle lui décocha une nouvelle attaque sinueuse.

Tavi n'eut pas le temps de réfléchir à ses leçons. Ce fut l'instinct seul qui guida son bras lorsqu'il para une combinaison meurtrière, esquivant de justesse l'attaque précédente, un coup de taille qui s'était transformé en coup d'estoc pour fondre en serpentant sur son ventre. Comme de lui-même, son bras se tendit brusquement alors que Navaris mettait tout son poids dans sa botte, et son poing s'écrasa sur la bouche de la tueuse. Elle tourna la tête à la dernière seconde, de sorte que le coup ne porta que légèrement ; mais ses yeux étincelèrent d'une rage froide et soudaine.

Tavi se retrouva repoussé sur ses talons alors qu'une pluie de coups s'abattait sur lui. Les quelques contre-attaques qu'il réussit à porter furent médiocres, et Navaris les repoussa presque avec mépris. Tavi avait le cœur qui battait la chamade de terreur. Il arrivait à peine à parer tous les coups qui s'enchaînaient et les déviait chaque fois d'extrême justesse. Par deux fois, l'épée de Navaris toucha sa cotte de maille, tranchant des maillons et les envoyant rebondir au sol avec un tintement cristallin, et s'il s'en tira indemne, cela ne semblait guère plus qu'un extraordinaire coup de chance.

Navaris poussa un hurlement, et les moulinets de son épée s'accélèrent encore. Tavi se rendit soudain compte qu'il avait perdu le rythme régulier qu'il avait instinctivement adopté pour se défendre, que l'épée de Navaris avait commencé à se mouvoir de façon plus élusive et qu'il n'arrivait plus à suivre ses déplacements.

Enfin, il fut trop lent à se remettre d'une parade particulièrement énergique, et les yeux de Navaris flamboyèrent pendant qu'elle repoussait sa lame, laissant sa garde grande ouverte, alors qu'elle abattait son épée pour lui porter un coup mortel.

— Aléréen ! s'écria Kitaï.

Il vit l'épée de la jeune femme passer en tournoyant, lancée avec la force démesurée d'une terrafèvre. L'arme manqua Navaris d'un mètre…

… et fracassa la seule lampe-furie de la pièce.

Celle-ci se retrouva plongée dans les ténèbres.

Tavi se jeta immédiatement au sol et sentit l'épée de Navaris fendre l'air là où il se trouvait un instant plus tôt.

La *singulare* poussa un juron et il la sentit ralentir, essayant de le localiser, de percevoir la présence de son épée. Des bruits de lutte continuaient à se faire entendre dans le noir. Quelqu'un se débattait. Un homme cria, et Tavi entendit le lourd son mat de coups échangés à mains nues. Puis Navaris poussa un sifflement, et Tavi sentit son épée fondre sur lui, disque d'acier froid et meurtrier gravé dans ses perceptions par le moulinet de sa lame.

L'énergie qu'elle avait mise dans son attaque était terrible, à la fois physiquement et par le poids du charme de métal qui l'accompagnait, infusant dans l'acier toute la puissance de sa volonté détraquée. Tavi allait devoir égaler cette force, sinon l'épée de Navaris allait briser la sienne – et lui-même ne tarderait pas à subir le même sort.

En tournant sur lui-même, il mit toute sa force et tout son poids derrière sa lame et, se concentrant furieusement sur son arme, fendit l'air d'un coup circulaire qui alla bloquer net celui de Navaris.

Les deux lames se rencontrèrent. Un tintement d'acier se fit entendre, une note haute, pure, perçante. Une aveuglante gerbe d'étincelles jaillit du point de contact, et une vision fugitive de la pièce se grava dans la rétine de Tavi : Navaris, les dents serrées en une grimace haineuse. Kitaï, saignant d'une lèvre fendue, en train de se battre avec un homme en armure pour la possession d'une épée. Isana, à genoux, une expression plus froide et plus terrible qu'il l'en aurait crue capable sur le visage, une main tendue vers un homme qui se convulsait par terre, le visage entièrement couvert d'une bulle d'eau sale.

Puis les ténèbres retombèrent, et Tavi fit quelques pas de côté avant de se figer de nouveau. Il serra les dents de frustration. Les autres avaient besoin de son aide, mais il n'osait pas s'approcher d'eux. Le bruit aurait indiqué à Navaris l'emplacement exact où il se trouvait, et s'il ne concentrait pas absolument toute son attention sur elle, il n'arriverait jamais à

déjouer son attaque.

Une fois de plus, il sentit l'épée de Navaris fondre sur lui, et une fois de plus, il l'arrêta avec la sienne. À la lueur de l'éclair né du contact, il vit l'autre homme cuirassé qui volait en arrière à travers la pièce, et Varg debout derrière Kitaï, les bras tendus. Ehren gisait immobile par terre. Araris arquait le dos d'effort ou de douleur, en essayant de dégager ses jambes des décombres.

Tavi fit deux pas en arrière et se figea de nouveau, jurant mentalement tout en guettant désespérément la prochaine attaque de Navaris.

Il fut pris complètement au dépourvu lorsqu'une énorme main se posa sur son épaule, et seule l'odeur soudaine de renfermé et de rouille que dégageait la fourrure du Canim le retint de se retourner et de lui enfoncer son épée dans le ventre, sous l'effet de la panique.

— Aléréen, grommela Varg, c'est fini. Viens avec moi.

— Allez-y, chuchota Tavi.

Varg laissa sa main sur l'épaule de Tavi, le dirigeant approximativement. Tavi dut s'en remettre à lui pour lui indiquer le chemin. S'il avançait à tâtons, en hésitant, Navaris pourrait le rattraper et le tuer ; mais sans personne pour guider ses propres pas, elle n'oserait pas se précipiter après lui à l'aveuglette. Aussi Tavi s'élança-t-il en courant, en faisant totalement confiance à Varg.

Ils émergèrent à la clarté relative de l'extérieur, suivis de près par Kitaï, désarmée, portant Ehren sur une épaule.

Tavi les entraîna au coin de la maison, où ils seraient hors de vue de l'entrée.

— Ehren, souffla-t-il.

Kitaï déposa avec précaution le petit Curseur sur le sol, en soutenant son corps presque complètement inerte. Ehren respirait comme à travers un minuscule roseau, et chaque inspiration sifflante s'accompagnait d'un râle étranglé. Il avait des meurtrissures à la gorge qui s'assombrissaient déjà, et il était tout à fait possible que sa trachée soit écrasée. Il avait le regard vitreux et perdu dans le vague, et sa poitrine qui se soulevait péniblement témoignait de sa difficulté à y amener assez d'air.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Kitaï.

— Il lui faut un aquafèvre, répondit Tavi.

Varg s'agenouilla devant Ehren et examina sa gorge. Puis il gronda :

— Donnez-moi une plume.

— Quoi ? fit Tavi.

Kitaï ôta vivement son sac de ses épaules et l'ouvrit. Elle y fouilla et en sortit une plume d'oie.

Varg la prit et, d'un vif coup de griffes, la coupa à environ cinq centimètres de son extrémité. Il éleva le morceau prélevé vers la lumière et l'examina.

Puis il tendit une griffe unique vers Ehren et lui ouvrit la gorge.

Tavi poussa un cri et voulut lui retenir le poignet. Le Canim gronda et dit :

— Nous n'avons pas le temps pour ça.

Tavi le dévisagea un instant puis se laissa retomber sur ses talons et hocha brièvement la tête.

Varg se pencha et introduisit une griffe dans la plaie. Puis, avec des gestes délicats pour quelqu'un de si imposant, il enfonça le tuyau de plume dedans.

Ehren fit parcouru d'un frisson et prit soudain une grande inspiration. L'air passa en sifflant dans le tuyau creux et ressortit en sifflant également lorsqu'il exhala. La respiration du Curseur se ralentit et redevint régulière. Il cligna plusieurs fois des yeux, et son regard recommença lentement à se concentrer sur ce qui l'entourait.

— Elle est sale, dit Varg de sa voix d'outre-tombe. Mais le temps manquait pour la nettoyer avant qu'il meure. Peut-être que vos sorcelleries pourront nettoyer la plaie plus tard. (Il prit la main d'Ehren et guida ses doigts vers l'extrémité du tuyau qui sortait de sa gorge.) Tenez cela en place. Si elle ressort, vous mourrez.

Ehren, une expression de souffrance sur le visage, le dévisagea et hocha la tête.

— Il faut qu'on retourne les chercher, chuchota Kitaï.

Tavi l'arrêta d'une main et lui répondit sur le même ton.

— Nous n'avons qu'une épée pour nous trois, et ils ont des

otages. Si on y retourne, ils utiliseront Araris et Isana contre nous. En supposant qu'ils ne les tuent pas d'emblée.

Kitaï retroussa silencieusement les lèvres en une grimace de frustration.

Tavi se mordilla la lèvre, en réfléchissant furieusement. Puis il hocha la tête et regarda Varg.

— Ibrus a dit qu'il avait des chevaux. Ils ne doivent pas être très loin. Prenez Kitaï et Ehren avec vous et trouvez-les.

— Tu ne peux pas y retourner tout seul, chuchota furieusement Kitaï.

Tavi plongea les yeux dans les siens.

— Nous n'allons pas pouvoir les reprendre par la force. Et quoi qu'il arrive, il nous faudra ces chevaux – qui ne vont pas laisser Varg s'occuper d'eux. Ehren ne peut pas le faire non plus. Alors vas-y. Tout de suite.

Kitaï se renfrogna d'un air furieux, mais elle se redressa et tendit une main à Ehren pour l'aider à faire de même. Varg leva la tête, renifla l'air quelques secondes et s'élança d'un pas de course ample et traînant. La jeune Marate le suivit en restant près du petit Curseur.

Tavi enleva son ceinturon, se courba en deux et se tortilla pour ôter sa cotte de maille, la laissant tomber par terre. Même si celle-ci lui aurait offert un peu de protection dans l'éventualité d'un combat, elle aurait surtout fait du bruit lorsqu'il se déplaçait. Pour le moment, la discrétion comptait plus que tout.

Il remit son ceinturon et revint furtivement dans le noir jusqu'à la maison d'Ibrus, en marchant sur la pointe des pieds, pour s'accroupir sous l'une des fenêtres cassées qui donnaient sur le vestibule. Deux petites lampes-furies brûlaient à l'intérieur, jetant une faible lueur rouge orangé.

— Exploitante, murmura Navaris alors que Tavi approchait, donnez-moi une seule raison de ne pas vous tuer tous les deux. Ici et maintenant.

Tavi sentit l'angoisse lui tordre le ventre. Il posa la main sur son épée. Si les choses en arrivaient là, il attaquerait ; il ne les laisserait pas tuer sa mère et son ami sans rien faire.

— Vous m'avez entendue, Exploitante ? reprit Navaris. Ce

n'est pas une question rhétorique. S'il existe une raison pour laquelle je devrais vous laisser en vie, vous devriez me la donner.

Tavi tira sa lame d'environ cinq centimètres hors du fourreau.

— Ça dépend, je suppose, répondit Isana, d'une voix ferme et assurée.

Tavi se figea de nouveau.

— De quoi ? demanda Navaris.

— De votre degré de loyauté envers le Sénateur.

Silence.

— Je sais qui il sert, continua Isana. Invidia Aquitaine est, en fait, également ma patronne. Je doute qu'elle remerciera Arnos de m'avoir empêchée de faire mon travail. Je n'ose imaginer sa réaction s'il devait m'éliminer.

Silence, toujours.

— Pendant près d'un an, j'ai fait campagne pour l'abolition de l'esclavage au nom de dame Aquitaine et de la Ligue Dianique, reprit Isana. Et j'ai passé ces six derniers mois à rendre visite aux membres de la Ligue pour collecter fonds et provisions pour les camps de réfugiés. Les femmes de chaque comte, duc et Haut Duc d'ici jusqu'à Riva m'ont rencontrée, m'ont donné de l'argent – et savent que je venais à Élinarc. Êtes-vous sûre qu'il souhaite se retrouver impliqué dans ma mort ?

— Vous mentez, dit la tueuse.

— Pouvez-vous vous permettre de partir de cette hypothèse ? (Le ton d'Isana devint franc.) Voulez-vous vraiment prendre cette décision pour lui, Navaris ?

Tavi sentit un sourire se dessiner sur ses lèvres.

— Et le *singulare* ? demanda Navaris. Pourquoi devrais-je l'épargner ?

— C'est l'ami de Scipion, répondit Isana. Mort, il ne vous est plus d'aucune utilité. Vivant, c'est un otage.

— Mort, il ne constitue plus une menace pour moi, non plus, murmura Navaris.

— Ça, je ne peux vous contredire, répondit Isana. Moi aussi, j'aurais peur de lui. Particulièrement si j'étais vous.

Le ton de Navaris se fit très calme.

— Particulièrement ?

— Oui. Ça doit être difficile pour vous, par certains côtés. Après tout, Araris Valérien a participé à moins de duels que vous n'en avez remporté. Vous avez certainement tué bien plus d'ennemis armés qu'il ne l'a jamais fait. Et pourtant, je pense que vous avez vécu dans son ombre toute votre vie. Sa renommée est si grande, après tout. Peu importe le nombre de preuves qu'il en existe, il restera toujours le meilleur dans l'esprit de tous.

Elle laissa cette remarque faire son effet un moment avant d'ajouter :

— Si vous l'affrontez et perdez, eh bien. Cela le prouvera une bonne fois pour toutes.

Tavi leva prudemment la tête, juste assez pour pouvoir regarder par la fenêtre. Isana était assise par terre entre deux cadavres – ceux d'Ibrus et de son homme de main – et devant Navaris, aussi calme que si elle prenait le thé à la capitale. Araris était toujours coincé sous les décombres, et l'un des *singulares* d'Arnos se tenait debout au-dessus de lui, l'épée pointée vers sa gorge.

Isana se concentrait entièrement sur Navaris, et Tavi comprit brusquement que c'était parce qu'elle lisait les réactions de la tueuse à ses paroles, se servant de ses dons d'aquafèvre pour déterminer exactement ce qu'il fallait lui dire, pour discerner ce qui allait la motiver.

— Bien sûr, ajouta Isana en se penchant légèrement en avant, si vous le tuez ici, vous n'aurez jamais l'occasion de le vaincre. Vous ne pourrez jamais prouver au-delà de tout doute que vous êtes la plus fine lame d'Aléra. Alors que si vous le ramenez vivant à votre maître, il vous ordonnera probablement de l'éliminer de toute façon.

Navaris la dévisageait, immobile, le regard distant.

— Vous êtes meilleure que lui, Navaris, insista Isana. Vous l'avez cloué comme un insecte contre la quille du *Mactis*, et s'il n'avait pas fui, ce serait terminé. Vous savez que vous le vaincrez si vous l'affrontez en duel. Pourquoi ne pas vous donner une occasion d'effacer son nom et de le remplacer par le

vôtre ? (Elle fronça légèrement les sourcils, et Tavi entendit une note de compassion entrer dans sa voix, vit une ombre de tristesse passer dans ses yeux.) Qu'est-ce que vous avez d'autre ?

Navaris gonfla les narines, et sa main droite se mit soudain à trembler au bout de son bras. Son corps maigre se tendit, et sa respiration s'accéléra pendant plusieurs secondes.

Puis elle sembla s'affaisser sur elle-même. Elle baissa les paupières, fermant à moitié les yeux.

— Tandus, murmura-t-elle. Armenius. Ligotez-les. On les emmène avec nous.

Le colosse dont la masse avait détruit le mur hocha la tête et se pencha sur Araris pour lui mettre les mains derrière le dos et les lui attacher avec un épais cordon de cuir.

L'autre *singulare* secoua la tête.

— On n'essaie pas de rattraper Scipion ?

— Son nom n'est pas Scipion, répondit calmement Navaris. C'est Tavi de Calderon.

Brusquement, elle gifla Isana du revers de la main, avec une violence stupéfiante, la faisant tomber par terre.

Tavi serra le poing sur son épée, mais il refréna son élan de rage soudaine et resta immobile et invisible dans l'ombre épaisse projetée par les petites lampes-furies.

— Et nous n'allons pas avoir besoin d'essayer de le rattraper, murmura tranquillement Navaris. C'est lui qui viendra à nous.

Chapitre 44

Le plan fonctionnait parfaitement, et cela rendait Amara nerveuse.

Une soirée et une matinée passées à s'entraîner sous la tutelle de Gaius avaient radicalement développé sa capacité à forger un voile. Ce n'était pas tant qu'elle avait appris quelque chose de nouveau, mais plutôt qu'elle s'était vu présenter les techniques qu'elle connaissait déjà sous un angle différent. Gaius semblait avoir un don instinctif pour repérer les points forts et les points faibles de sa furifèvrerie et lui montra comment appliquer les aspects les plus solides de ses talents personnels de façon différente.

Lorsque le soleil atteignit son zénith, Amara maintenait un voile de près de trois mètres de diamètre avec juste un peu plus d'efforts que cela ne lui en demandait pour voler.

— Excellent, dit Gaius avec un sourire. Votre instructeur en aérifèvrerie était Maestro Vircani, je suppose.

— Oui, répondit Amara en lui rendant son sourire. (Elle n'avait jamais imaginé qu'elle pourrait créer un voile si grand avec autant de facilité.) Oui, en effet. Et il n'avait pas une très haute opinion de mon travail. Sauf pour ce qui était de voler.

— Ce vieux bouc mesquin, murmura Gaius en réprimant une autre quinte de toux. Il était de l'école qui maintenait que tout concept de furifèvrerie valant la peine d'être employé l'était déjà, et qu'il n'y avait donc pas besoin d'enseigner plusieurs façons d'approcher une tâche donnée, puisque celle qu'il connaissait était déjà assez efficace.

— C'est juste que je n'avais jamais pensé à envisager la lumière comme un flux d'air. Seulement à la courber, comme pour un charme d'observation rapprochée. Les vents, je peux me concentrer dessus à longueur de journée.

— La furifèvrerie est autant une affaire d'imagination que de concentration, murmura Gaius. Pensez-y lorsque vous tenterez quelque chose de nouveau avec vos dons de furifèvre, comtesse. L'imagination. Différentes façons de visualiser votre objectif. Cela ne me surprendrait pas le moins du monde de vous voir atteindre un niveau tout à fait respectable en furifèvrerie météorologique, si vous le souhaitez.

Amara le regarda avec effarement.

— Vraiment ?

— J'en suis certain.

— Une petite brise pour éloigner une partie de ces insectes serait bienvenue, murmura Bernard. (Il scruta la zone surveillée à travers les herbes.) Je ne suis toujours pas convaincu qu'on ne devrait pas faire ça de nuit.

— Bien sûr qu'on devrait le faire de nuit, répliqua Amara. Et c'est exactement le moment où ils s'attendront à voir quelqu'un essayer de franchir subrepticement leur cordon. Ils auront plus d'hommes en faction et seront plus vigilants ; alors que si on passe de jour, ils seront moins aux aguets et plus susceptibles d'être distraits.

Bernard se rembrunit et hocha la tête.

— Mais si l'un d'eux nous remarque, ils profiteront d'une excellente lumière pour tirer.

— Et nous profiterons d'une excellente lumière pour nous enfuir – à moins que tu préfères courir en terrain inconnu dans l'obscurité.

Son mari esquissa un rictus aigre.

— Je suppose qu'il y a autant de risques dans les deux cas, hein ?

— Exactement, murmura Gaius avec lassitude.

Bernard hocha la tête.

— Alors autant y aller maintenant.

— Bien, souffla Amara.

Bernard ramassa la civière de Gaius et hocha la tête à l'adresse de la jeune femme. Puis il ferma à moitié les yeux, et le sol sous leurs pieds frémit un moment, d'une palpitation qu'Amara put à peine détecter. Un instant plus tard, le phénomène se répéta, au rythme des battements de cœur d'un

homme endormi.

Amara invoqua Cirrus dans un murmure et sentit la lumière autour d'eux se transformer subtilement alors qu'elle créait le voile. Tout ce qui se trouvait à l'extérieur de celui-ci se brouilla, les couleurs se tordant et se chevauchant, les formes se ramollissant pour devenir de simples taches de couleur. C'était une des choses qui distinguait un voile d'aérifèvre de ceux créés à l'aide des furies de flore. Les voiles floriforgés cachaient les choses, tant qu'il y avait des ombres et des formes végétales à manipuler. Les voiles aériforgés n'étaient pas soumis à ce genre de condition : mais ils limitaient en revanche la quantité de lumière qui pouvait les traverser, donnant au monde extérieur l'apparence de quelque chose vu à travers une vitre grossière, ou de l'eau de mer trouble.

— Voilà, dit doucement Amara. Bernard ?

— Prêt.

Et ils entreprirent de se diriger vers les positions ennemies, Amara en tête. Il leur fallut la majeure partie de l'après-midi pour atteindre le bord du marais, là où le sol commençait à monter. Amara avait presque envie de retenir sa respiration lorsqu'ils approchèrent du premier poste caché. Ils passèrent devant, assez près pour sentir la fumée d'un feu de camp – et un arôme de pain tout frais sorti du four. Amara sentit pratiquement son estomac faire un bond, et même Gaius parut légèrement nostalgique.

Ce n'est que plusieurs pas plus loin qu'Amara aperçut les chiens, de grandes bêtes élancées, en dehors du camp. Elles étaient vautrées au soleil, endormies, et allaient probablement le rester sous la pulsation douce et lente du charme de terre de Bernard.

Et puis ils dépassèrent l'avant-poste, sans que l'ennemi se soit rendu compte de quoi que ce soit.

Le deuxième poste ressemblait beaucoup au premier. Ils passèrent d'un pas lent et régulier à côté de l'arbre où étaient perchés les observateurs à l'affût, et personne ne parut les remarquer. Ils continuèrent du même pas lent et prudent sur encore plusieurs centaines de mètres de terre merveilleusement ferme et sèche, en montée constante.

Ça ne pouvait pas être si simple, si ? Amara avait imaginé des dizaines de façons pour leur tentative de tourner à la catastrophe, mais aucune d'elles ne s'était encore réalisée. Quelque chose était forcément sur le point d'aller de travers. Il y avait toujours quelque chose qui allait de travers. Et pourtant, il n'y avait aucun problème, et cela la rendait nerveuse.

Un vent frais leur souffla dessus, un air pur qui sentait le pin, et Amara eut envie de chanter.

Puis des cors de chasse commencèrent à retentir derrière eux.

Bernard et elle se retournèrent vivement pour scruter les marécages, et Bernard poussa un juron.

— Une de leurs patrouilles a dû passer et trouver notre piste. Ils seront bientôt là.

Amara fut paradoxalement rassurée par la sombre tournure que prenaient soudain les événements. Certes, cela signifiait qu'un grand nombre de fous furieux allaient bientôt arriver à toutes jambes sur eux, déterminés à les exterminer ; mais au moins elle était dans son élément.

— Très bien. Nos options ?

— Limitées, fit Gaius en toussant de nouveau.

— Je ne peux pas effacer nos traces et continuer simultanément à porter la civière, dit Bernard. Nous devrions courir vers les montagnes. La nuit sera bientôt là. Si nous sommes encore en liberté lorsqu'elle sera tombée, cela devrait nous laisser assez de temps pour rapprocher suffisamment Gaius.

Amara hocha la tête.

— Alors courons.

Se retournant, elle s'élança au petit trot vers le sommet de la colline, en dédaignant son voile aériforgé. L'ennemi savait déjà qu'ils étaient là. Le voile n'aurait été qu'une dépense d'énergie qui pouvait être mieux employée à continuer à avancer. Bernard la suivit sans se laisser distancer malgré le poids de la civière, même s'il haletait bruyamment à chaque pas.

Le terrain montait avec régularité, les saules et les fougères des marécages laissant peu à peu place aux sapins et autres conifères. Les cors de chasse retentissaient derrière eux, et

Amara avait l'impression de les entendre se rapprocher de plus en plus.

Elle n'avait jamais particulièrement adoré courir, mais toutes ces semaines de marche l'avaient quelque peu endurcie et préparée à ce rythme, et le léger effort qu'elle devait produire pour guider Cirrus faisait qu'elle ne manquait jamais de souffle. En conséquence, ses muscles ne commencèrent à la brûler qu'au bout de près d'une heure, et elle continua sa course sans ralentir, d'un pas régulier. La cheville que le garim lui avait tordue l'élança plusieurs fois, et elle fit attention à bien placer son pied ; mais elle avait manifestement eu assez de temps pour se remettre de sa blessure et put maintenir la cadence qu'elle s'était fixée.

Bernard la suivait d'un pas pesant, continuant implacablement à avancer malgré son fardeau, et bien que sa respiration soit haletante, son pied restait sûr.

Amara trouva un sentier plat qui menait vers les montagnes et entreprit de le suivre, son ombre s'agrandissant sur le flanc de la colline devant elle à mesure que le soleil baissait dans le ciel derrière eux. Elle continua à courir pendant encore une demi-heure puis sentit ses bras et ses jambes commencer à trembler d'épuisement.

C'est à ce moment-là qu'ils entendirent des cors de chasse non plus seulement derrière eux, mais aussi devant. Amara ralentit et regarda Bernard par-dessus son épaule.

— Ah ! fit celui-ci en soufflant bruyamment. Je suis étonné que cela leur ait pris si longtemps.

Il s'arrêta, la respiration sifflante, et Amara regretta de ne pas pouvoir envoyer Cirrus l'aider à reprendre son souffle ; mais sans moyen de percevoir les changements de pression en lui, comme elle les percevait dans sa propre respiration, elle risquait de lui faire du mal de toutes sortes de façons, depuis la gêne jusqu'à une souffrance insoutenable.

Bernard jeta un coup d'œil autour de lui, en fronçant les sourcils d'un air pensif, et posa la civière par terre, les yeux rivés sur la pente qui menait aux montagnes, toutes dorées dans le soleil couchant.

— Ils avancent vite. À cheval. Nous n'avons que quelques

minutes devant nous. Excusez-moi, Sire, murmura-t-il en prenant son arc dans la civière.

— À cheval, répéta Amara sur le même ton.

Elle s'approcha de Gaius pour voir comment il allait pendant que Bernard encordait son arc. Le Premier Duc était blême de douleur. Il adressa un faible sourire à la jeune femme et dit :

— Je n'ai guère le droit de dire ça, mais je… je crois que j'ai assez couru pour aujourd'hui.

— Reposez-vous, répondit Amara.

Aussi doucement qu'elle le put, elle traîna la civière sur le côté, à l'abri de quelques branches de pin. Puis elle rejoignit son époux.

— J'ai besoin de savoir quelque chose.

— Oui, fit Bernard. J'étais sérieux quand je t'ai dit que je n'avais fait ça avec aucune autre femme que toi.

Elle lui donna une tape sur l'épaule.

— Un peu de concentration, comte de Calderon. Tu sais calmer les animaux. Est-ce que tu sais aussi faire le contraire ?

Il grimaça.

— Effrayer leurs montures ? Ça m'embêterait de faire ça. Les chevaux sont de gros et puissants animaux. Si on leur fait assez peur, ils peuvent se faire assez gravement mal.

— Ils viennent pour nous tuer, fit remarquer Amara.

— Leurs cavaliers, oui. Je doute que les chevaux eux-mêmes se sentent très concernés.

Amara s'immobilisa et le dévisagea un moment avec un léger sourire.

— Tu peux abattre des Chevaliers ennemis, faire tomber du ciel des Hauts Ducs furieux d'une flèche, combattre des créatures de cauchemar et lutter contre trois garims gros comme des poneys en même temps, sans reculer. Mais tu ne veux pas faire peur à des chevaux.

Bernard eut l'air un peu perplexe. Puis il écarta les mains.

— J'*aime* les chevaux.

Elle se pencha pour l'embrasser. Puis elle dit :

— J'ai besoin que tu le fasses.

Il grimaça mais hocha la tête.

— Tu peux me dire combien il en vient ? demanda-t-elle.

Avec un vif signe d'acquiescement, il posa légèrement les doigts sur le sol.

— Huit, annonça-t-il au bout d'un moment. Il y a un autre groupe plusieurs kilomètres derrière eux. Beaucoup plus important.

— Alors les huit premiers sont ceux qui étaient en faction. Les autres, peut-être ceux qui dormaient.

— Oui, ma chérie, soupira Bernard, l'ombre d'un sourire amusé aux lèvres. Tu avais raison.

Amara étudia le soleil couchant.

— Je veux les attaquer et leur prendre deux montures. À cheval, dans le noir, nous pourrons aller plus loin.

— Et les chevaux connaîtront le chemin de l'écurie, ajouta Bernard. (Il jeta un coup d'œil au Premier Duc sur sa civière.) Il ne peut pas chevaucher. Et dans l'obscurité, sur ce terrain, il est inenvisageable de suspendre sa civière entre nos deux montures.

— On n'aura pas besoin, répliqua Amara. Tu te rappelles comment tu m'as tirée derrière toi, à la Seconde Bataille de Calderon ?

Le visage de Bernard s'éclaira brusquement d'un sourire. Amara avait été trop fatiguée pour voler vraiment, et les cieux étaient envahis de patrouilles ennemies. Pour échapper à un groupe d'hommes qui les poursuivaient, il avait mis à profit sa connaissance intime des furies de la vallée pour se laisser porter par une onde de terre mouvante, un exploit que seul quelqu'un doté d'un tel savoir pouvait accomplir. Amara n'aurait jamais réussi à le suivre, aussi avait-elle créé un coussin d'air pour se soulever du sol et s'était accrochée à une corde nouée à la ceinture de Bernard.

— Ça peut marcher, dit-il. Mais ça va faire du bruit.

— Pas autant que tu crois. Je peux en étouffer une partie.

— Combien de temps pourras-tu maintenir le charme ?

— Autant qu'il le faudra.

Une nouvelle sonnerie de cors se fit entendre, en amont, et une autre lui répondit dans le lointain, derrière le petit groupe. Cette fois, Amara put distinguer un éclair de mouvement entre les arbres.

— Bien, dit-elle calmement. Voici ce que je veux faire.

* * *

Le premier cavalier qui arriva au galop sur le chemin était condamné d'avance. Amara baissa son voile alors qu'il se trouvait à cinq mètres d'eux, et lorsqu'il vit Bernard debout devant lui, son grand arc bandé au maximum, il était trop tard pour qu'il esquive le tir. La flèche du comte de Calderon le toucha sur l'arête du nez et le souleva de son cheval avec la force d'une lance. L'éclair argenté d'un collier le désigna comme un des Immortels.

Le deuxième cavalier leva sa lance avec un hurlement, mais il ne put rien faire de plus avant qu'Amara place un voile autour de *lui*, le rendant invisible et l'aveuglant à moitié. Il hésita, ralentit, et la monture du cavalier qui se trouvait immédiatement derrière lui percuta la sienne de plein fouet, avec un hennissement de peur soudaine en sentant l'odeur du sang chaud.

Chevaux et cavaliers roulèrent au sol, et les hennissements se firent brusquement plus aigus et plus forts. Sous l'effet du charme de terre de Bernard, les animaux se mirent à ruer des quatre fers, pris de panique, envoyant valser certains des Immortels tandis que d'autres, s'agrippant à leur monture inexplicablement hystérique, se voyaient emportés dans toutes les directions.

Bernard ne perdit pas de temps. Un Immortel désarçonné s'était relevé, l'arme à la main, les yeux luisant d'exaltation alors qu'il se tournait vers ses cibles. Une autre flèche le heurta violemment au front, le tuant sur le coup. Un troisième Immortel leva un bouclier rond en acier pour se protéger le visage alors qu'il chargeait.

Bernard lui tira dans la cuisse, brisant l'os qui supportait celle-ci, et l'homme s'effondra au sol. Sans lui laisser le temps de se reprendre, Bernard lui transperça le cou d'une deuxième flèche, libérant un torrent de sang. L'homme se releva maladroitement malgré ses terribles blessures, fit deux pas chancelants en avant et retomba par terre pour ne plus bouger.

Amara n'osa pas s'approcher du dernier Immortel resté au sol. Elle n'était pas complètement inapte avec une épée, mais elle n'était pas de taille face à un des fous fabriqués par Kalarus, et elle doutait de pouvoir réussir à en venir à bout sans se faire elle-même tuer ou gravement blesser.

Aussi, d'un petit geste de la main, elle laissa retomber le voile qui entravait les mouvements de l'Immortel et envoya Cirrus s'enrouler autour de sa tête pour le priver d'air.

L'homme s'avança d'un pas titubant, brandissant son épée, et Amara garda la sienne à la main ; mais elle le contourna lestement, en faisant attention à maintenir la distance entre eux. Le visage de l'Immortel devint rose. Puis rouge. Il commença à trébucher. Son visage tourna au violet. Enfin, ses lèvres bleuirent, tandis que sa poitrine se soulevait désespérément. Par l'intermédiaire de Cirrus, Amara pouvait le sentir s'efforcer vainement de prendre une inspiration.

Puis il s'effondra simplement, les yeux grands ouverts mais aveugles, et cessa de lutter pour respirer.

Amara le dévisagea d'un air hébété pendant un moment.

Puis elle se plia en deux pour vomir.

Elle resta là, la tête penchée, les mains appuyées sur ses genoux, s'efforçant de reprendre le contrôle de son corps.

Bernard lui toucha l'épaule de la main.

— Je n'ai…, commença-t-elle d'une voix entrecoupée. Je n'ai jamais… Je veux dire, j'avais appris comment faire, mais je n'ai jamais… Je pensais qu'il allait s'évanouir et que je pourrais le relâcher, mais il ne voulait pas cesser de *lutter*…

Bernard serra les doigts sur son bras avec douceur.

— Par tous les Corbeaux ! murmura-t-elle. Quelle horrible façon de tuer un homme !

Son époux retira sa main et lui tendit sa gourde.

— Mon amour, dit-il calmement, il faut y aller.

Les cors de chasse derrière eux retentirent de nouveau.

Amara ferma les yeux, paupières serrées, hocha brièvement la tête et se redressa. Elle prit la gourde, se rinça la bouche du goût horrible qui y restait puis but. Pendant ce temps, Bernard s'approcha lentement des montures qu'il avait exclues de son charme de terre – les deux chevaux de tête, probablement les

plus rapides du groupe. Il leur parla d'une voix douce, et une fois de plus, Amara perçut la pulsation lente et régulière d'un charme de terre apaisant. En moins d'une minute, il avait pris les rênes des deux bêtes et les ramenait vers elle.

Amara enfourcha sa monture tandis que Bernard sortait la civière de Gaius de l'endroit où ils l'avaient cachée puis y nouait le bout d'une corde, et l'autre extrémité à la selle d'Amara.

La jeune femme se retourna et, en se concentrant sur la civière, demanda à Cirrus, dans un murmure inarticulé, de la soulever du sol. Quelques secondes plus tard, une tornade miniature s'était formée sous la civière, la faisant s'élever d'environ cinquante centimètres dans les airs.

Cette fois, Bernard prit la tête, les dissimulant sous un voile tandis qu'ils traversaient les bois de plus en plus sombres. Amara le suivit, traînant la civière sur son minuscule cyclone derrière eux pour effacer toutes les traces qu'ils pouvaient laisser. Cela n'empêcherait pas les hommes de Kalarus de suivre leur piste mais leur cacherait *au moins* leur nombre et le rythme qu'ils avaient adopté, les privant par là d'informations qui auraient pu les aider à choisir intelligemment comment mener leur poursuite. Cela les forcerait également à ralentir s'ils ne voulaient pas perdre la piste, surtout après la tombée de la nuit.

L'obscurité commença à gagner alors que Bernard guidait les chevaux vers le nord, sortant du chemin pour s'enfoncer dans la forêt de plus en plus épaisse. Puis il tourna vers l'est, en direction des montagnes, en un arc de cercle graduel ; et pendant ce temps, les cors des Immortels continuaient à sonner dans la pénombre tout autour d'eux.

La tombée du jour laissa place au crépuscule. Le terrain, traître dans la pénombre, devint franchement périlleux dans le noir, et Bernard ralentit, laissant les chevaux avancer avec précaution. La nuit devint fraîche. Amara commença à accuser la fatigue de tout le voyage, de la course, et du charme d'air qu'elle maintenait pour soutenir la civière, et elle se retrouva tremblante de froid et d'épuisement.

Elle avait terriblement envie de dormir. De tomber de son cheval et de ne plus bouger. Mais elle s'agrippa farouchement à sa selle et resta droite pendant ce qui lui sembla une semaine.

Un mois. Un an.

Enfin, les chevaux sortirent de la forêt de pins, et Bernard poussa un grognement de satisfaction.

Amara leva les yeux. À la lumière des étoiles, elle ne voyait pas grand-chose, en dépit des heures que ses yeux avaient eues pour s'habituer à l'obscurité. C'était comme si les étoiles avaient été simplement effacées – ou, songea-t-elle soudain, couvertes par les nuages. Elle espéra avec lassitude qu'il ne s'apprêtait pas à pleuvoir, par-dessus le marché.

Puis elle se rendit compte de ce qu'elle était en train de regarder, et son cœur fit un bond.

Les montagnes kalariennes. Elles se dressaient devant eux dans toute leur majesté silencieuse et austère, l'ombre de leurs pics énormes cachant la moitié du ciel étoilé.

— Il n'y a pas assez de flore pour me permettre de nous voiler ce chemin, murmura Bernard dans les ténèbres. À partir d'ici, si on nous voit, nous sommes à court d'options. Tu veux le faire vite ou lentement ?

Amara claquait des dents mais réussit à répondre :

— Vite. Je n'en peux plus.

Bernard prit une grande inspiration et hocha brièvement la tête.

— Allons-y.

Sur ces mots, il talonna sa monture fatiguée, lui faisant prendre un galop sans énergie, et Amara fit de même. Ils remontèrent précipitamment le chemin dans le noir, et Amara sentit la nervosité commencer à la gagner de nouveau. Il lui fallut un long moment, jusqu'à ce qu'ils s'engagent sur un bout de chemin plat qui devait être le premier défilé pour franchir les montagnes, pour en comprendre la raison.

Les cors de chasse des Immortels s'étaient tus.

La lumière les frappa en premier, douloureusement vive dans la nuit de la montagne. Les chevaux, trop fatigués pour vraiment paniquer, rejetèrent la tête en arrière et piaffèrent avec nervosité. Amara leva une main pour essayer de se protéger de l'éblouissement – dû probablement à de grandes lampes-furies parfois employées lors des sièges – et sentit Cirrus flancher brusquement.

La civière du Premier Duc s'écrasa par terre.

Elle s'affaissa sur sa selle, vit quelqu'un l'approcher par la droite et lui décocha un faible coup de pied. Elle toucha quelque chose, mais une poigne semblable à un étau l'attrapa par la cheville, tira et la fit tomber de son cheval.

Bernard poussa un rugissement et elle entendit son arc se détendre. Elle tourna la tête juste assez pour voir la flèche de son mari transpercer le poumon d'un Immortel de part en part. Sans ralentir un seul instant, l'homme attrapa Bernard par la ceinture et le tira à bas de sa monture. Bernard se retourna dans sa chute et attrapa l'Immortel à la gorge avec sa force accrue de terrafèvre.

L'Immortel lui agrippa les mains…

… et lentement, sûrement, les écarta.

Par tous les Corbeaux !

Des Chevaliers Immortels.

Bernard écarquilla les yeux et serra les dents dans un effort désespéré, mais en vain. L'Immortel se tordit brusquement et jeta l'époux d'Amara face contre terre, lui fit rapidement une clé de bras et lui disloqua l'épaule d'un mouvement sec et violent.

Bernard poussa un hurlement.

Amara prit alors conscience de la présence d'autres hommes, tous cuirassés de pied en cap et dotés du collier d'acier brillant des Immortels. Elle regarda avec lassitude autour d'elle. La lumière provenait bien d'énormes lampes-furies qui devaient avoir été montées là par des attelages de chevaux longtemps auparavant. Il y avait des hommes en armure partout. Pas vingt, ni trente, ni cinquante, mais des *centaines*. Tous des Immortels – et menés par des Chevaliers.

Des pas firent crisser le sol froid et pierreux. Plusieurs gantelets heurtèrent bruyamment des plastrons. Une paire de bottes apparut dans le champ de vision d'Amara, et elle leva les yeux.

Un jeune homme se tenait devant elle. Un peu plus grand que la moyenne, très mince, et sale. Il y avait une vilaine lueur dans son regard, tapie derrière le mépris, la rage et un certain degré de mauvaise humeur. Il fallut un moment au cerveau étourdi et épuisé de la jeune femme pour situer le jeune

officier : Kalarus Brencis Minoris, fils et héritier du Haut Duc de Kalare.

— Je n'arrive pas à y croire, dit le jeune homme. C'est *ça*, l'unité d'élite que le Premier Trouduc, ce vieux débris, a fait venir avec le vent du nord ? C'est pour *ça* que père m'a fait arpenter ces maudits marais en long, en large et en travers ?

Il secoua la tête avec incrédulité et, d'un geste presque nonchalant, frappa Amara au visage de sa main gantelée. La douleur aveugla la jeune femme. Elle sentit son cou se tordre brutalement sous la violence du coup.

— J'aurais pu dormir dans un *lit*, gronda Brencis. Et au lieu de ça, je suis ici à me geler les couilles et à m'ennuyer comme un rat mort, à tendre ce piège, à m'inquiéter d'une pleine cohorte de Chevaliers qui essaieraient d'entrer en douce par-derrière, et pour *quoi* ?

Amara sentit un goût de sang dans sa bouche. Elle leva la tête, hébétée.

Brencis cracha, la touchant à la joue.

— Je suis ici pour *ça* ? (Il l'attrapa par les cheveux, lui exposant la gorge, et dégaina son poignard de l'autre main.) Pour deux pitoyables petits sournois ? Deux ? *Deux !*

La lumière les frappa en premier.

Elle baigna le dos et les épaules d'Amara d'une vague soudaine de chaleur et de couleur, comme si quelqu'un avait persuadé le soleil couchant d'inverser sa trajectoire et de remonter dans le ciel derrière eux. Elle projeta des ombres noires, découpées comme au couteau, sur la montagne tout entière, tellement lumineuse qu'elle rendait l'éclat aveuglant des énormes lampes-furies complètement insignifiant.

Les Immortels, Chevaliers comme infanterie, poussèrent des cris de surprise. Brencis blêmit, recula d'un pas et leva une main pour se protéger les yeux, relâchant Amara avec un sourd gémissement de frayeur.

Puis vint une voix.

Une voix dont le ton doux résonna sur la roche et dans le ciel, une voix qui retentit avec une puissance dont les montagnes n'avaient pas connu la profondeur et la richesse depuis la fournaise de leur création – une voix qui contenait un

certain amusement caustique lorsqu'il répondit à la question de l'héritier de Kalarus.

— Trois, murmura Gaius Sextus, Premier Duc d'Aléra.

Chapitre 45

La voix riche et douce de Gaius se réverbéra à travers les montagnes et fut renvoyée par l'écho jusque dans les collines. Il avait beau n'avoir fait que murmurer, elle émanait des pierres même et Amara fut certaine qu'on avait pu l'entendre à des kilomètres à la ronde.

Dans le sillage de cette voix, le flanc de montagne baigné de lumière plongea dans l'immobilité et le silence. Les centaines d'Immortels restèrent figés, se protégeant les yeux et recroquevillés sur eux-mêmes en position de défense. Brencis regarda derrière Amara, les yeux écarquillés, ouvrant et refermant la bouche comme un poisson hors de l'eau.

Le Chevalier qui tenait Bernard avait reculé en même temps que Brencis, et le comte de Calderon se redressa lentement, le visage blanc de douleur, l'épaule saillant à un angle étrange par rapport à son corps. Il échangea un regard avec Amara, mais ni l'un ni l'autre ne parla, n'osant pas attirer l'attention de l'ennemi sur eux.

C'était étrange, songea Amara, d'être ainsi assis sur le flanc pierreux de la montagne, épuisés, encerclés d'ennemis cent fois plus nombreux qu'eux – et que pourtant, l'espace d'une interminable seconde, personne ne bouge ni ne parle.

Puis Brencis émit un son à mi-chemin entre le cri et le gémissement, et hurla, d'une voix qui se cassa au milieu d'un mot pour terminer dans les aigus :

— À l'attaque ! À l'attaque ! Tuez-les tous !

Le moment se brisa.

Les centaines d'Immortels à collier poussèrent une clameur furieuse et dégainèrent leurs armes dans un concert meurtrier de crissements métalliques. Ils se ruèrent en avant, martelant le sol de leurs bottes dans un brusque grondement de tonnerre.

Amara se retrouva au côté de Bernard, désarmée et bien trop exténuée pour s'envoler. Elle le sentit chercher sa main de la sienne alors que les Immortels chargeaient sur eux et entrelaça ses doigts avec les siens, en serrant fort.

Ils détournèrent tous deux les yeux de l'ennemi qui arrivait pour se regarder, et c'est ainsi qu'Amara put voir, en périphérie de son champ de vision, le Premier Duc lever la main et murmurer un autre mot de la même voix profonde qui émana de la montagne même sous leurs pieds.

— Non.

Il y eut un bruit soudain, plus bas que les hurlements des Immortels, plus perçant que le martèlement de leurs bottes. Un son saccadé et ondoyant, un peu comme celui d'une scie coupant du bois.

Les yeux ronds, Amara se retourna pour voir les Immortels se convulser brusquement, tous, jusqu'au dernier. Leurs cous se tordaient les uns après les autres, et leurs os qui se brisaient étaient à l'origine du son étrange qu'elle entendait.

Puis ils s'effondrèrent, sans vie.

Tous autant qu'ils étaient.

Un instant plus tôt, l'équivalent de deux ou trois cohortes se ruaient en hurlant sur eux pour les tuer. Une seconde après, les Immortels gisaient au sol, secoués par les soubresauts de l'agonie, leur étrange collier de métal tout tordu, si violemment et si soudainement déformés qu'ils avaient rompu le cou des hommes qui le portaient.

Amara se retourna d'un air ébahi.

Gaius Sextus flottait environ à trois mètres au-dessus du sol, porté par un flux d'air si rigoureusement contrôlé qu'il agitait à peine la poussière en dessous de lui. Il était nimbé du flamboiement orange doré d'un coucher de soleil automnal qui teintait de bronze sa chevelure d'un blanc argenté. Les signes de fatigue et de vieillesse qui avaient fait leur apparition au cours de leur voyage avaient disparu. Dans sa main droite se trouvait une épée de feu, et des flammes ceignaient son front d'un éblouissant diadème. Ses yeux étaient brillants et durs, son visage comme taillé dans du granit, et la majesté et la puissance qui émanaient de lui étaient telles qu'Amara se surprit à incliner

immédiatement la tête, la main pressée sur son cœur qui battait la chamade.

Derrière elle, la jeune femme entendit Brencis sangloter de terreur. Puis une épée sortit de son fourreau avec un crissement saccadé, tirée par une main tremblante.

— Mon garçon, dit Gaius d'un ton plus doux, presque compatissant, vous avez le choix. Vous pouvez décider de vous liguer avec votre père contre moi. Ou vous pouvez choisir de vivre.

Brencis fit entendre quelques halètements infimes, avant de répondre :

— Je n'ai pas peur de vous.

— Bien sûr que si, répliqua Gaius. Et vous avez bien raison.

Sur ces mots, un éclair bleuté tomba du ciel avec un grondement tonitruant, creusant un trou de la taille d'une tombe dans la roche massive à moins de cinq mètres des pieds de Brencis.

— Je vous donne une ultime chance de vivre, reprit Gaius d'un ton qui avait retrouvé sa dureté. Choisissez.

Brencis sanglota, et son épée tomba avec fracas sur le sol pierreux. Tout en tournant les talons, il s'enfuit, glissant et éraflant ses bottes sur le flanc montagneux, et disparut dans le lointain.

Après cela, Amara se releva lentement, et dut aider Bernard à l'imiter.

— Eh bien, dit calmement Gaius. J'aime mieux ça.

Et sur ces mots, il se laissa sans cérémonie retomber au sol. La lumière éclatante qui l'entourait – ainsi que celle des lampes-furies éclairant la montagne – disparut au même instant.

— Pardon ? fit Amara.

— Au dire de tous, le jeune Brencis est un furifèvre plutôt compétent ; et j'ai assez à faire ce soir sans avoir à me débarrasser de lui par-dessus le marché.

— Sire ?

— Tout de même, intervint Bernard d'une voix crispée, après avoir tué tant d'hommes, un de plus…

Gaius murmura quelque chose, et l'une des lampes-furies commença à émettre une lumière nettement plus faible, mais

suffisante pour permettre à Amara de distinguer vaguement la haute silhouette du Premier Duc debout devant l'un des Immortels sans vie.

— Ces créatures, murmura-t-il, n'étaient pas des hommes. Les hommes ont une volonté, mon cher comte. Les hommes ont un libre arbitre.

Il tourna les yeux vers Amara et garda un moment le silence, s'interrompant juste assez longtemps pour donner à ses derniers mots un poids discret.

— Kalarus les a élevés depuis l'enfance sous l'emprise de ces maudits colliers. Il leur a volé leur volonté, leur faculté de décider par eux-mêmes. Les hommes qu'ils auraient pu devenir étaient morts bien avant ce soir. Ce n'étaient là que des bêtes.

» C'est une chose terrible qu'il a faite là, mais je ne peux m'empêcher de regretter qu'il ne l'ait pas fait subir à plus de ses légionnaires. Notre tâche aujourd'hui aurait été beaucoup plus simple. (La voix du Premier Duc se fit plus dure et plus rapide.) Estimons-nous heureux que Kalarus ait fait fabriquer tous leurs colliers dans le même métal.

Amara cligna des yeux.

— Vous voulez dire… Les Immortels auraient pu… ?

— Me tuer ? (Gaius haussa une épaule.) Peut-être. À certains égards, je ne suis pas plus puissant que n'importe quel autre Haut Duc.

Amara garda son expression de stupeur.

— Mais, Sire… ce que je viens de voir…

— Il n'y a pas besoin d'être vraiment omnipotent pour triompher de tous ses ennemis, du moment qu'on peut paraître tel à leurs yeux. (Il esquissa un sourire.) Certes, j'avais les moyens de tous les tuer ; mais les accidents, ça arrive, et le poids des nombres pouvait jouer contre moi aussi sûrement que ce fut le cas contre mon…

Sa voix se brisa. Il ferma les yeux, s'éclaircit la voix et reprit d'une voix rauque :

— Mon fils.

Amara se tourna vers Gaius en silence et le dévisagea. Pas même la discipline du vieil homme ne pouvait cacher la peine lisible sur ses traits, et elle sentit son cœur se serrer de

compassion.

Gaius secoua vivement la tête et s'approcha à grands pas de ses compagnons. Il posa une main sur l'épaule d'Amara, l'autre sur celle de Bernard. Ce dernier émit un sifflement de douleur ; puis il y eut un bruit sec de traction, qui lui arracha un juron étouffé.

— Voilà, murmura Gaius. Essayez de la bouger.

Bernard obtempéra, faisant lentement rouler son épaule blessée.

— C'est sensible, dit-il au bout d'un moment. Mais ça ira, Sire.

Gaius hocha la tête et étreignit doucement l'épaule d'Amara. Avec ce geste tout simple, il sembla lui insuffler un soulagement et une énergie qui balayèrent sa fatigue et ses douleurs. L'agréable sensation qui suivit leur disparition arracha un frisson à la jeune femme.

— Regardez ça, murmura Gaius en indiquant l'est de la tête.

Amara s'exécuta. Des dizaines, et même des centaines de rubans de lumière verte vacillante traversaient le ciel, émanant du sol en colonnes ondoyantes, presque comme des volutes de fumée lumineuse. Elles étaient espacées de plusieurs kilomètres les unes des autres, formant un quadrillage régulier.

— Les charmes de surveillance de Kalarus, murmura Gaius. Il sait où je suis. Et il en a probablement déduit mon but. À cet instant même, il est en train de rassembler tous les Chevaliers sous son commandement et d'ordonner à tous ses légionnaires de nous couper la route ; nous avons donc peu de temps devant nous.

Amara hocha vivement la tête.

— Que voulez-vous que nous fassions ?

Gaius les regarda tour à tour.

— Protégez mes arrières. Je ne voudrais pas vous avoir fait faire tout ce chemin pour me prendre une flèche dans les reins alors que nous avons pratiquement atteint la ligne d'arrivée.

Des roulements de tambour leur parvinrent d'un peu plus haut dans le défilé. Un gémissement étouffé parcourut les rochers, prélude grave et à peine perceptible au chant de marche des légionnaires qui ne manquerait pas de suivre

rapidement.

— Sire, l'avertit Bernard, je ne suis pas sûr de ce que je peux faire face à de tels effectifs.

— Ses forces sont déployées sur le terrain, et il a beaucoup moins de Chevaliers et de légionnaires à disposition qu'il aurait pu en avoir. Ce qui était d'ailleurs le but visé par notre approche furtive, n'est-ce pas ?

— Certes, Sire. Mais qu'ils soient cinquante mille ou seulement cinq mille, ça ne fait pas une grande différence pour moi.

— Je vois ce qui vous pose un problème. Mais vous n'avez à vous soucier que de ses Chevaliers. Les autres ne seront pas un obstacle.

Amara prit une brusque inspiration.

— Je comprends.

Gaius hocha la tête, et ses yeux étincelèrent brièvement.

— Ça ne m'étonne pas.

Le chant de marche d'une légion kalarienne commença à se faire entendre distinctement sur le flanc de montagne.

Gaius se tourna vers le haut de la pente, plissa les yeux et leva la main droite au-dessus de sa tête. Il y eut un éclair, puis une langue de feu ondulante jaillit de ses doigts. Il referma la main sur la poignée d'une épée faite de flammes immobiles.

Amara récupéra son épée et se dépêcha de venir se placer à côté de lui. Bernard l'imita en encochant une flèche sur son arc.

Dans le défilé en amont d'eux, un deuxième groupe de soldats apparut – plusieurs cohortes de légionnaires marchant rapidement en formation compacte. La légion kalarienne continua à avancer sans hésiter au pas redoublé vers l'épée flamboyante de Gaius.

— Restez derrière moi, dit ce dernier à Amara et à Bernard d'un ton d'avertissement. Juste derrière moi.

Puis, avec un cri de défi, le Premier Duc et ses agents chargèrent les milliers d'hommes de la légion en une attaque selon toute vraisemblance suicidaire.

Chapitre 46

En deux ans de combats depuis la Bataille de l'Élinarc, Marcus et la Première Aléréenne n'avaient plus jamais vu les Canims recourir à leur étrange sorcellerie. En l'absence d'autre preuve, ils avaient conclu que la capacité de l'ennemi à s'en servir était morte avec Sarl et la majorité de ses compatriotes ritualistes.

Ils s'étaient trompés.

Le premier impact de la charge canime fut repoussé par les rangs massés des trois légions aléréennes. La palissade était un emplacement de défense légère, selon la nomenclature officielle, mais il était capital que le mur extérieur tienne le temps que les ingénieurs puissent fortifier le rempart dont une partie entourait toujours la ville détruite au sommet de la colline.

— Maintenant on sait pourquoi ils n'ont pas fortifié les ruines, murmura Crassus.

— Pourquoi faire notre travail à notre place ? grommela Marcus.

Levant la voix, il lança :

— Troisième Cohorte, serrez-moi ces rangs !

Les Canims s'étaient retirés en bon ordre après leur premier assaut, mais une deuxième force de conscrits, plus nombreuse, était déjà en position. En deux ans, Nasaug avait, à force d'entraînements, fait de ses propres conscrits quelque chose qui ressemblait à une véritable force militaire, et les mouvements de masse de ces derniers, autrefois lents, confus, rappelant presque celui d'une marée, étaient devenus disciplinés et précis.

Leur armement aussi avait changé, remarqua Marcus. Ils avaient monté leurs faucilles (à l'origine, de simples outils de moisson, pour l'amour des Furies !) sur d'épais manches en bois, transformant de manière radicale un instrument de

combat rapproché en une arme à la portée bien plus grande, plus adaptée pour prendre d'assaut une place défendue.

Marcus regarda les Canims charger avec des hurlements sauvages et des cris de guerre, et il sentit la peur faire battre la chamade à son cœur. Les conscrits s'écrasèrent sur la palissade comme un raz-de-marée vivant de muscles et d'acier. Ils se battaient avec bien plus de savoir-faire et de ténacité qu'à la Bataille de l'Élinarc, et leurs nouvelles armes à long manche se révélèrent meurtrières.

Encore et encore, Marcus vit la même scène atroce et brève se répéter : un Canim faisait mouliner sa faux au-dessus de sa tête avant de l'abattre violemment à deux mains. Le fer de l'arme heurtait durement le sommet du casque d'un légionnaire, et avec la puissance, le poids et l'élan du Canim adulte à l'origine du coup, la pointe de cette arme toute simple perçait même l'acier aléréen, jusqu'au crâne du malheureux légionnaire en dessous.

C'était une tactique mortelle. L'ennemi pouvait viser avec relativement de facilité, et il n'y avait aucun moyen concret pour un légionnaire combattant en formation serrée d'esquiver la pointe plongeante des faux canimes.

Marcus leva son propre bouclier à temps pour bloquer la lame recourbée d'une faux qui s'abattait sur son casque et tomba sur un genou. Le tranchant de l'arme réussit à fendre l'acier de son bouclier, malgré le charme standard de furifèvrerie militaire qui le renforçait. Avec un grognement, Marcus puisa de l'énergie dans la terre pour tourner son bouclier et coincer l'arme puis, d'un coup puissant de son glaive, sépara la faucille de sa hampe en bois et porta une blessure à son adversaire, avant de battre en retraite, pour essayer de dégager la lame de son bouclier tandis qu'un autre légionnaire allait prendre sa place en jouant des épaules – pour se faire immédiatement terrasser par une faux alors que le Canim blessé par Marcus était tout aussi vite remplacé.

Après cela, la bataille devint un cauchemar désespérant. Les lances des légionnaires n'étaient pas assez longues pour leur permettre d'atteindre les Canims avant que ceux-ci le fassent, et leur hampe en bois comparativement mince était facilement

brisée par la lame incurvée des faux bien affûtées. Les légionnaires, qui combattaient montés sur les remblais derrière les palissades, se trouvaient presque à hauteur des Canims, et cela ne jouait pas à leur avantage. Le deuxième rang ne pouvait pas monter sur les ouvrages de terre pour protéger de leur bouclier leurs compatriotes du premier rang, et la tactique préférée de la légion – une charge en avant régulière, accompagnée de coups de taille et d'estoc assenés par les minuscules interstices dans leur écran de boucliers – n'était tout simplement pas une option depuis une position de défense.

C'était, songea sombrement Marcus, une tactique qui aurait vite eu raison des Canims. Une ferme avancée à l'intérieur de la garde des Canims aurait rendu leurs faux inutiles ; mais dans un combat statique comme celui-ci, les nouvelles armes de l'ennemi faisaient des ravages.

Les Canims perçaient les rangs sur les ouvrages défensifs presque comme ils le voulaient, mais ils ne poussaient jamais leur avantage. Pourquoi l'auraient-ils fait ? De plus en plus de légionnaires montaient pour se battre, et de plus en plus tombaient, le casque fracassé. Même l'épaisse superposition de couches de leurs spallières ne pouvait pas complètement dévier un coup de faux bien porté, et le nombre de morts et de blessés ne cessait d'augmenter.

— Monsieur ! lança Marcus à Crassus.

Le jeune officier se trouvait près des premiers rangs de la bataille et, alors que le primipile le regardait, il s'avança, le visage fermé par une expression de détermination, au-dessus d'un légionnaire blessé au moment où un Canim abattait sa faux sur celui-ci pour l'achever. Crassus brandit son épée, brisant la lame de l'arme canime d'un premier coup, et blessant celui qui la tenait d'un autre. Le jeune Citoyen attrapa ensuite le blessé et le tira en arrière, tandis que d'autres légionnaires s'avançaient précipitamment pour prendre sa place.

— Monsieur ! s'écria Marcus. Il faut qu'on charge ! Il faut qu'on les repousse avant qu'ils taillent tous nos hommes en pièces !

— Non ! répondit Crassus en hurlant. Tenez bon ! Défendez ce rempart jusqu'au signal des ingénieurs, primipile !

L'instinct et l'expérience de Marcus lui hurlaient que Crassus faisait le mauvais choix, que ses tendances naturellement conservatrices en tant que commandant – si idéales en d'autres circonstances – allaient avoir ici des conséquences meurtrières. La Première Aléréenne ne pouvait guère se permettre une telle erreur de commandement.

Mais elle pouvait encore moins se permettre une perte d'unité.

— Vous l'avez entendu ! hurla Marcus en poussant ses hommes en avant. Défendez le rempart ! Tenez bon ! Tenez bon !

Il n'avait aucune idée du temps qui s'écoulait. Par deux fois, il fut brièvement aveuglé – d'abord par le sang d'un Canim, puis par celui d'un légionnaire vétéran du nom de Barus. À un moment, il se retrouva pris au dépourvu par une faux, et seul le cimier de son casque de centurion lui évita de partager le sort de Barus. L'arme canime laissa un sillon dans sa spallière, et les sangles et les bords de celle-ci lui rentrèrent dans la chair, mais il continua à se battre, à soutenir ses hommes, écartant désespérément les blessés de la ligne de front et poussant des légionnaires frais au combat.

Au bout d'une éternité, les trompettes se mirent à claironner plus haut sur la colline. Les ingénieurs avaient terminé leur travail.

— Repliez-vous ! hurla Marcus à ses hommes au milieu du tumulte. Repliez-vous vers le rempart !

Alors que les Aléréens commençaient à se retirer de la palissade, les Canims se ruèrent en avant avec un hurlement. Ils attaquèrent la barrière de bois à grands coups de faux, découpant assez de bois pour y créer d'innombrables brèches, et entreprirent de harceler les légionnaires qui battaient en retraite.

Sans les Chevaliers et la réserve qui attendaient sur la colline, ç'aurait pu tourner à la débâcle. Plusieurs cohortes rompirent complètement les rangs, mais Marcus réussit d'une manière ou d'une autre à empêcher la Première de se fragmenter, et ils reculèrent pas à pas sur la colline, sans cesser de combattre. Là où la discipline commençait à faiblir, des

équipes de Chevaliers se mirent à foncer dans les rangs des Canims, et les faux de ces derniers, si meurtrières dans un cas, devinrent un handicap dans l'autre. Chevaliers Terra et Ferro foncèrent parmi elles comme si c'étaient des jouets, empilant les cadavres ennemis comme autant de bûches, et les premières charges de la cavalerie laissèrent derrière elles des monceaux de morts.

En voyant Antillar Maximus, une longue lame dans chaque main, se frayer un chemin parmi les vestiges de la Neuvième Cohorte, décimée et en débandade, pour briser le fragile élan qu'une escouade de Canims avait réussi à prendre pour pousser leur avantage, Marcus se dit qu'ils en avaient fini. La Première Aléréenne gagnait lentement mais sûrement l'abri des remparts de pierre plus épais de la ville en ruine, combattant en un arc de cercle de plus en plus petit à mesure que les hommes à l'arrière battaient en retraite. Sans attendre qu'on le lui ordonne, Marcus plaça la Première Cohorte sur le bord extérieur de la défense. Ils seraient les derniers à atteindre les remparts.

Un escadron de Chevaliers Aeris passa dans un hurlement de vent, assez bas pour que ses membres utilisent leurs lances et, avec la vitesse de leur passage, embrochent littéralement les Canims. L'un d'eux tenta d'esquiver une faux qui se dressait, mais la pointe de l'arme s'accrocha dans son armure ou son équipement, et il se trouva violemment tiré à terre au milieu d'une bande hurlante de conscrits furieux. Alors que le reste des Chevaliers Aeris finissait de passer et faisait demi-tour pour revenir à la charge, ces derniers se mirent à tomber les uns après les autres, tués ou blessés par les balistes canimes, et furent forcés de battre en retraite.

De plus en plus, ce furent les efforts des Chevaliers luttant en combat rapproché qui firent la différence alors que les Canims fondaient sur les lignes aléréennes en recul. Des pluies de flèches lancées des remparts nouvellement érigés en ralentirent une partie, mais les projectiles ne tombaient tout simplement pas assez dru pour briser leurs rangs, et les Chevaliers durent accroître leurs efforts encore et encore, finissant par combattre au coude à coude avec les légionnaires.

C'est alors que les Canims déchaînèrent de nouveau leur

sorcellerie.

Marcus n'avait guère le temps de jouer les badauds, mais cela ne l'empêcha pas de détecter un mouvement étrange près d'une des palissades abattues. Un certain nombre de silhouettes canimes en cape de cuir très pâle apparurent, défilant d'un pas régulier et balançant des encensoirs en rythme devant eux. Ils formèrent un rang face à la colline puis, comme un seul homme, plongèrent une main griffue dans la sacoche béante qu'ils portaient en bandoulière. Avec la même parfaite unité, ils la ressortirent et firent voler des giclées de liquide écarlate, tout en rejetant la tête en arrière pour pousser un hurlement.

Une pluie de traits enflammés violets tomba soudain des cieux. Ils s'abattirent sur le flanc de la colline à hauteur des Chevaliers au potentiel meurtrier distinctif et explosèrent en boules de feu et de lumière cauchemardesques. Des hommes moururent dans un hurlement, et si ce feu céleste n'avait pas la force de destruction énorme qui avait frappé la Première Aléréenne au pont de l'Élinarc deux ans plus tôt, ses explosions plus petites et plus précises se révélèrent certainement d'une redoutable efficacité.

Les rangs aléréens se disloquèrent. Marcus hurla des ordres, traîna des blessés et réussit sans savoir comment à éviter toutes les armes canimes qui pleuvaient sur lui en sifflant. Sans vraiment se rendre compte de ce qu'il faisait, il tua un Canim qui avait bondi sur un Chevalier gravement brûlé dans lequel il reconnut Maximus, puis un coup lui arracha son glaive de la main. Il se laissa tomber sur le corps blessé d'Antillar pour le couvrir en même temps que lui-même de son bouclier, puis il y eut un éclair d'acier, et il trouva Crassus à côté de lui, sa longue épée dans la main droite, et la lourde lame incurvée d'une dague canime dans la gauche.

Le jeune homme porta deux coups mortels en autant de secondes, repoussant les Canims.

— À l'abri ! hurla-t-il en se ruant en avant.

Ce ne fut pas une seconde trop tôt. Une autre ligne fragile de feu céleste violet fondit sur lui et explosa en une sphère aveuglante de chaleur et de lumière. Une seconde plus tard, elle avait disparu, laissant derrière elle un cercle de terre noircie –

et Crassus au milieu, indemne, les gemmes rouge sang du manche de sa dague canime étincelant dans la lumière déclinante.

Une nouvelle salve d'acclamations hurlées par les conscrits canims se tut brusquement lorsque Antillus Crassus déchaîna sur leurs rangs toute la puissance du fils d'un Haut Duc d'Aléra.

Des flammes enveloppèrent son épée puis s'élancèrent en une vague déferlante sur une centaine des guerriers inhumains. Quelque part, une baliste vibra, mais Crassus dévia la course fulgurante du projectile de son épée, dans une gerbe d'étincelles. À son cri, un tourbillon de vent se forma brusquement, faisant tournoyer les cendres, le gravier et la poussière qui couvraient le flanc de la colline en un nuage aveuglant qui cacha les survivants de la Première Cohorte au regard de la majeure partie de l'ennemi.

Marcus se releva et attrapa Maximus par son armure. Il entreprit de le traîner à reculons, percuta le mur et fut guidé par les mains d'autres légionnaires jusqu'à l'ouverture dans le rempart. Tremblant de fatigue, il franchit le passage et s'écroula par terre, vaincu par l'épuisement.

Quelques secondes plus tard, Crassus passa à son tour la brèche d'un bond, et une demi-dizaine d'ingénieurs de la légion se précipitèrent pour poser les mains sur la roche du mur. L'ouverture frémit et commença à se rétrécir, pour disparaître complètement quelques secondes plus tard, laissant le rempart intact et lisse. À l'extérieur des ruines, les lourds cors canims commencèrent à sonner.

— Ils se replient ! cria quelqu'un sur le rempart. Ils reculent !

— Guérisseur ! lança Marcus d'une voix rauque. (Il se tourna vers Maximus et vit qu'il gisait inconscient, couvert de brûlures et perdant son sang.) Guérisseur !

— Du calme, dit une voix. Du calme, primipile. (Crassus l'écarta doucement de son frère.) Allez-y, Foss.

Marcus les regarda emporter Antillar. Quelqu'un l'emmena à l'écart en guidant ses pas et le fit s'asseoir contre un mur. Il trouva une chope d'eau entre ses mains, qu'il vida aussitôt d'un trait, puis une deuxième et une troisième. Vint ensuite de quoi manger, et bien qu'il ne s'agisse que de bouillie d'avoine toute

simple, il vida le bol jusqu'à la dernière cuillérée.

Ce fut seulement après avoir ainsi répondu aux exigences de son corps qu'il put reprendre ses esprits et relever les yeux.

Dame Aquitaine, dans son déguisement de lavandière, l'observait avec un visage dépourvu d'expression. Puis elle se remit à distribuer des bols de la piètre pitance et de l'eau fraîche aux légionnaires épuisés éparpillés parmi les ruines autour d'eux. D'autres domestiques traitaient les blessures légères et apportaient des armes de remplacements pour celles perdues ou cassées au cours du combat. Les soldats exténués par la bataille dévoraient leur nourriture, buvaient à grands traits ou gisaient simplement sans connaissance sur le sol, endormis, comme après pratiquement chaque bataille, et tout particulièrement lorsqu'elle avait été si ardue. Marcus se faisait l'effet d'un vieux tas de cuir usé et n'avait qu'une envie : les imiter.

Mais, au lieu de cela, il se redressa péniblement et entreprit d'arpenter en clopinant ses environs immédiats, pour repérer ses hommes tandis que la lumière baissait dans le ciel. Sur les quatre-vingts décurions que comptait la Première Cohorte, vingt-neuf étaient encore en état de reprendre le service, dont lui-même. Un quart de ses légionnaires étaient blessés et hors de combat. Un autre quart était mort ou porté disparu – et vu le carnage qu'ils avaient laissé derrière eux sur le champ de bataille, « porté disparu » signifiait probablement qu'ils avaient été trop mutilés pour être identifiés lorsque la légion s'était retirée. Un dernier quart était légèrement blessé et attendait son tour pour être soigné. Dans les impitoyables calculs de la guerre, les blessés légers étaient traités en premier par les aquafèvres de la légion, et renvoyés au combat. Ceux qui étaient plus gravement touchés étaient généralement stabilisés, puis on les laissait attendre en souffrant qu'il y ait les ressources suffisantes pour les remettre sur pied.

En faisant l'inventaire de ses hommes à l'infirmerie, Marcus vit beaucoup d'Aléréens qui souffraient.

Il passa aux quinze Tribuns de la légion. Trois étaient morts. Trois autres, blessés et hors de combat – dont Maximus, relégué par ses blessures à la catégorie de ceux qui attendaient que des ressources médicales soient disponibles. Le bilan des pertes

était consternant. Le rapport des Tribuns Logistica l'était encore plus.

Marcus trouva Crassus là où il n'aurait probablement pas dû être – au chevet de son demi-frère, allongé sur un lit de camp dans la tente des guérisseurs, parmi tous les autres hommes trop gravement blessés pour être facilement guéris. Le jeune homme était assis à côté de Maximus, l'air absent.

— Capitaine, dit doucement Marcus.

— Vous aviez raison, répondit Crassus sans préambule. Nous aurions dû faire une sortie.

Marcus fit la sourde oreille et poursuivit sans tenir compte de ses paroles.

— Notre effectif mobilisable est réduit de moitié, monsieur. Plus d'un tiers de notre convoi de ravitaillement s'est vu couper la route alors qu'il essayait de passer la palissade, notre bétail pour l'essentiel. Et le seul puits auquel nous avons accès en haut de cette colline a été empoisonné. La Tribun Logistica travaille sur un moyen de filtrer l'eau, mais ça ne s'annonce pas bien. Nous avons déjà presque fini ce que nous avions dans les tonneaux qui ont été remplis aux puits du pied de la colline, alors à moins que nous ayons un peu de pluie, ou que dame Cymnea accomplisse un petit miracle, nous allons combattre à sec.

C'était une sentence de mort pour une légion. Une armée pouvait peut-être – *peut-être* – tenir un jour sans manger, mais sans eau, les hommes allaient tomber comme des mouches, incapables de combattre.

— J'étais tellement sûr qu'il nous fallait tenir, reprit Crassus. Faire front pendant encore quelques instants. Je pensais que, d'une minute à l'autre, les remparts seraient prêts, et que nous pourrions les repousser, comme avant. Je pensais que nous avions subi le plus lourd de l'attaque, et que la Garde pourrait nous apporter des renforts.

Il indiqua d'un geste son frère inanimé. Maximus était recouvert de draps fins, et Marcus savait que les guérisseurs avaient fait cela pour protéger ses brûlures de la poussière et de la crasse.

— Max avait raison, continua Crassus. J'ai trop réfléchi,

Marcus. Et c'est lui qui en a subi les conséquences. Une fois de plus.

Marcus garda les yeux rivés sur l'arrière du crâne du jeune homme un moment. Si dame Aquitaine voyait Crassus dans cet état, elle aurait du mal à dissimuler sa satisfaction. Tel quel, il ne pouvait pas constituer une menace pour les lauriers militaires de l'homme lige de la Haute Duchesse.

Il ne viendrait probablement jamais à l'esprit de celle-ci que dans les circonstances où ils se trouvaient désormais, il n'y aurait *aucun* laurier décerné, aucun honneur conféré – sauf, bien sûr, ceux accordés à titre posthume.

Marcus contourna le jeune homme pour le regarder en face, le salua et lui décocha une violente gifle.

Crassus cligna des yeux et le regarda avec effarement. Marcus n'avait pas été tendre. Le jeune homme avait un filet de sang qui lui coulait de la lèvre inférieure.

— Les Corbeaux vous emportent, monsieur, dit calmement le primipile. Vous êtes un capitaine de légion. Pas une jeune mariée qui soupire pour son mari parti à la guerre. Alors bougez-vous les fesses et comportez-vous en chef, avant que d'autres hommes finissent comme votre frère.

Crassus se contenta de le regarder d'un air ébahi. Marcus songea soudain qu'il était entièrement possible que personne n'ait jamais parlé au jeune homme sur ce ton de toute sa vie.

— Levez-vous, monsieur, gronda-t-il. Levez-vous !

Crassus obtempéra lentement. Marcus le regarda dans les yeux et se frappa le torse du poing en un autre salut.

Crassus lui rendit son geste. Il observa un moment le primipile, hocha lentement la tête et dit à voix très basse :

— La moitié des effectifs, pas de viande, pas d'eau.

— Oui, monsieur.

— La Garde ?

— J'ai parlé à leurs primipiles, monsieur. Ils ont encore plus souffert que nous. En pratique, il n'y a plus que nous qui ayons des Chevaliers sur le terrain. La Garde utilisait un modèle de casque différent du nôtre, sans la barre transversale au sommet de la tête, et ces faux sont passées au travers comme si c'était du papier. Ils ont moins de blessés mais beaucoup plus de morts.

— Des ordres de la part du Sénateur ?

Marcus secoua la tête.

— Des autres capitaines ?

— Pas de nouvelle d'eux non plus, monsieur.

Crassus inspira profondément.

— J'ai l'impression qu'on devrait vraiment avoir un plan.

— Si vous le dites, capitaine.

— Envoyez des messagers au Sénateur et aux autres capitaines. Informez-les que j'ai fait préparer un pavillon pour eux et leur état-major, et qu'il est prêt à les recevoir immédiatement.

Marcus salua et se retourna pour s'en aller.

— Marcus, dit doucement Crassus.

Le primipile s'arrêta, sans se retourner.

Crassus baissa la voix pour que seul celui-ci puisse l'entendre.

— Nous ne quitterons pas cette colline vivants, n'est-ce pas ?

Marcus soupira :

— On dirait bien que non, monsieur.

Crassus hocha la tête.

— Merci.

Marcus repartit pour aller exécuter ses ordres, même s'il aurait été disposé à laisser les Canims le tuer, si seulement ils voulaient bien promettre de le laisser dormir un peu avant.

Chapitre 47

Des soldats surgirent de leur cachette au bord de la route, une dizaine de Canims et deux fois autant d'hommes vêtus de l'équipement usé de la Légion Aléréenne Libre. À un moment, il n'y avait personne en vue, et une seconde après, un impressionnant étalage d'armes était pointé droit sur la poitrine de Tavi.

— Eh bien, dit celui-ci d'un ton impatient, en tirant sur les rênes de sa piteuse monture. Ce n'est pas trop tôt !

L'un des hommes avait commencé à parler, mais il s'arrêta pour dévisager Tavi d'un air effaré, manifestement surpris de se voir parler sur ce ton. Tavi l'observa un instant et décida qu'il constituait le point d'attaque le plus avantageux. S'il ne parvenait pas à remporter un assaut verbal avec les premières sentinelles entourant Port-aux-Mâts, cela risquait de lui prendre des heures, voire des jours, pour atteindre Nasaug, et il doutait que sa mère et Araris aient autant de temps.

— Vous, continua-t-il en pointant le doigt sur l'homme, puis en indiquant le bâton de bois passé à sa ceinture. Centurion, je suppose ?

— Oui, répondit le jeune homme. Je suis…

— Vous ne surveillez donc pas aussi bien l'arrière que l'avant ? Quelle négligence !

L'homme s'empourpra.

— Dites donc, là. Vous êtes des intrus sur une route appartenant à l'Aléréenne Libre, et en tant que tels, je vous mets en état d'arrestation conformément à ce qui est prévu aux articles…

— Je n'ai pas le temps de vous écouter réciter votre code militaire, centurion, l'interrompit Tavi d'un ton qui trouvait le juste milieu entre impatience et autorité, le tout sans

méchanceté. Menez-moi tout de suite à Nasaug.

Un des Canims, un guerrier arborant le plastron d'acier d'un rouge noirâtre de sa caste, plissa ses yeux couleur de sang et gronda en canim à un de ses compagnons, un conscrit :

— Embroche-le sur ta lance. On verra s'il continue à bavasser.

Tavi se retourna vers lui pour le jauger. Leur petit groupe fatigué n'était pas fait pour impressionner et était formé d'un seul cavalier, désarmé et monté sur un cheval qui n'était plus de toute jeunesse, et d'un chariot bringuebalant tiré par une paire de mules hirsutes, conduit par une jeune Marate et transportant un Canim sans armure et un blessé. Ils auraient à peine pu passer pour des brigands, et encore moins pour quiconque d'assez important pour réclamer une audience auprès du chef des Canims ; et si Tavi laissait le guerrier les traiter comme d'insignifiants vagabonds, ils seraient certainement jetés dans une cellule pour y croupir pendant qu'on les faisait remonter d'officier en officier dans la chaîne hiérarchique, et toute leur entreprise des dernières semaines risquait de n'aboutir à rien.

Varg aurait probablement pu faire connaître son identité sans délai, mais l'instinct de Tavi lui souffla de ne pas lui demander de le faire. Le Canim avait accepté de le suivre et de le soutenir jusqu'à ce qu'ils atteignent Nasaug ; mais seulement tant que Tavi se conduirait d'une façon appropriée pour un dirigeant. Parmi les membres de la caste guerrière, les chefs ne confiaient pas à leurs subordonnés la tâche de gérer ces questions de préséance. Ils se chargeaient eux-mêmes de la faire respecter. C'était comme ça qu'ils devenaient chefs au départ.

Tavi devait asseoir son autorité, de lui-même, immédiatement ; et lorsqu'on avait affaire à un Canim, les actes en disaient indéniablement plus que les paroles.

Aussi, sans dire un mot de plus, Tavi sauta à bas de son cheval et s'approcha à grands pas du Canim, en le regardant droit dans les yeux. Il s'arrêta à environ deux mètres de lui et dit, dans la langue gutturale du guerrier-loup :

— Répétez, je vous prie. Je n'ai pas bien entendu.

Les soldats de l'Aléréenne Libre le regardèrent avec effarement. Tous les Canims en vue tournèrent la tête vers lui,

pointant les oreilles en avant.

Le guerrier baissa le menton, et un grondement menaçant sortit de sa poitrine.

Tavi éclata d'un rire dur, en montrant à son tour les dents.

— Est-ce censé me faire peur ?

Le guerrier canim posa une main sur la poignée de son épée.

— Veux-tu voir ton sang rester où il est, *sochar-lar* ?

Tavi haussa les sourcils devant ce mot qu'il ne connaissait pas et jeta un coup d'œil à Varg.

— « Singe », expliqua Varg en aléréen. Et « enfant mâle ».

— Il m'a traité de « fils de singe » ? demanda Tavi.

Varg acquiesça.

Tavi le remercia d'un hochement de tête et se retourna vers le guerrier.

— Menez-moi à Nasaug. Tout de suite.

Le Canim retroussa les lèvres.

— Lâche ton épée et prie pour que je me montre clément, fils de singe.

— Me parler jusqu'à ce que mort s'ensuive risque de vous prendre du temps. Je ne peux pas m'empêcher de me demander pourquoi vous, un guerrier, êtes ici à la tête d'un groupe de travailleurs, à garder une petite route de campagne. Et à le faire mal. Êtes-vous trop inutile pour combattre vraiment ?

Le Canim poussa un grondement de rage et bondit sur Tavi en dégainant vivement son épée.

Tavi ne s'était pas attendu à une réaction si violente, mais il était sur ses gardes depuis qu'il était descendu de cheval. Il emprunta de la vitesse au vent pour ralentir tout ce qui l'entourait, dégaina à son tour pour lever son arme à la rencontre de celle du Canim et, puisant de la force dans la terre tout en se tordant de tout son corps, hanches, épaules et jambes, abattit sa lame sur celle de son adversaire avec toute la force qu'il pouvait rassembler.

Le glaive aléréen tinta contre l'acier rouge sang de l'épée canime et la brisa dans un hurlement de métal torturé. Le Canim chancela, déséquilibré, et Tavi lui fonça dessus en se baissant pour lui porter un coup de taille à l'arrière de sa jambe cuirassée.

Le Canim écarta la jambe juste à temps pour éviter le coup, qui aurait pu lui trancher plusieurs tendons et le priver de sa mobilité, et Tavi lui enfonça son épaule dans le ventre avec toute la force de son élan et de sa terrafèvrerie, réussissant à le soulever du sol avant de le faire s'écraser par terre, sur le dos. Le Canim laissa échapper un grognement rauque, le souffle coupé par le choc, et, sans lui laisser le temps de se reprendre, Tavi l'attrapa d'une poigne de fer par l'une de ses larges oreilles et posa la pointe de son glaive sur sa gorge.

— Mon nom est Rufus Scipion, dit-il calmement. Capitaine de la Première Légion Aléréenne. Défenseur de l'Élinarc. J'ai affronté les rangs massés de votre armée seul et désarmé. J'ai tué Sarl, l'Orateur de Sang, de ma propre main. Et, ajouta-t-il, j'ai battu Nasaug au *ludus*. Je suis ici pour lui parler et vous allez me mener à lui.

Le guerrier le dévisagea pendant quelques secondes. Puis il détourna brièvement les yeux et pencha légèrement la tête, exposant sa gorge. Tavi relâcha sa prise sur son oreille et lui rendit son geste, de façon moins prononcée. Le Canim agita les oreilles en ce que Tavi avait appris à reconnaître comme un geste de surprise.

Le jeune homme écarta son épée et recula sans baisser sa garde. Puis il rengaina son arme et fit un signe de tête au Canim.

— Debout. Allons-y.

Le Canim poussa un grognement en se relevant, mais il pencha de nouveau la tête de côté et fit signe aux autres Canims qui se trouvaient là. Puis il se tourna vers le centurion et lui dit, dans un aléréen déchiqueté :

— Je vous confie le poste, centurion.

L'homme l'observa, puis Tavi, avec une expression pleine d'interrogation, mais il salua le Canim à l'aléréenne et entreprit de lancer des ordres aux autres hommes qui se trouvaient là. Le Canim grogna quelque chose à ses compatriotes, qui se placèrent en formation ample autour de Tavi, lequel remonta sur son cheval et l'approcha du chariot.

— Comment va-t-il ? demanda-t-il doucement à Varg, en regardant le visage gris d'Ehren.

— Il dort, répondit le Canim.

Il maintenait le tuyau de plume qui sortait encore de l'incision dans le cou du jeune Curseur, lui permettant de respirer.

— Aléréen, intervint Kitaï avec une nuance de réprimande dans le ton, si je dois conduire le chariot, tu pourrais au moins avoir la courtoisie de me laisser m'occuper de la bagarre.

Varg agita les oreilles avec amusement.

— La prochaine fois, répondit Tavi.

Il jeta un coup d'œil au Canim et haussa un sourcil en une question muette.

— Ta grammaire est atroce, répondit Varg. (Il leva les yeux vers le guerrier canim alors que celui-ci faisait signe à ses hommes, et que le petit groupe et sa nouvelle escorte se mettaient en branle.) Mais tu te fais comprendre, *gadara*. En le traitant d'« inutile », tu es peut-être allé un peu plus loin qu'il n'était nécessaire pour obtenir une réaction.

— C'est une insulte pour votre peuple ? demanda Tavi.

Varg eut un grognement railleur.

— Les fonctions d'arrière-garde de ce genre sont souvent confiées à de jeunes guerriers excessivement agressifs, pour les calmer. Ils en éprouvent souvent du ressentiment.

Tavi hocha la tête en signe de compréhension.

— Je suis seulement content de ne pas avoir eu à tuer qui que ce soit pour passer.

— Pourquoi ?

Tavi lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Varg avait posé la question d'un ton neutre, presque nonchalant, mais Tavi sentait que ç'allait plus loin, dans l'esprit du Canim.

— Parce que ç'aurait été gâcher une vie qui aurait mieux servi ailleurs, répondit-il.

Varg le regarda droit dans les yeux.

— Et peut-être parce que tout ton peuple ne prend pas plaisir à tuer.

Tavi songea aux yeux durs et reptiliens de Navaris et réprima un frisson.

— Peut-être.

De la poitrine de Varg s'échappa un grondement sourd et pensif.

— Tu commences à nous comprendre, je crois, *gadara*. Et peut-être que je commence à te comprendre, toi.

— Ça, fit Kitaï d'un ton caustique, ce serait remarquable.

* * *

Ils atteignirent Port-aux-Mâts en milieu d'après-midi.

Les Canims, constata aussitôt Tavi, avaient transformé la ville en une véritable forteresse, avec plusieurs rangs d'ouvrages de terre et de palissades entourant un rempart solidement furiforgé, lequel menait à la muraille haute de près de dix mètres qui entourait la ville elle-même. Sur le mur extérieur étaient alignés aussi bien des Aléréens Libres que des Canims, et à la porte, ils furent accueillis d'une sommation par un autre guerrier canim. Le chef de leur escorte s'avança pour parler à la sentinelle, et Tavi s'arrêta pour regarder autour de lui.

La conversation entre les deux Canims devint animée, mais pas plus forte. Celui qui gardait la porte fit signe d'approcher à un Aléréen plus âgé, et tous trois conférèrent à voix basse. L'homme jeta un coup d'œil à Tavi et se renfrogna, et les sentinelles aléréennes sur le rempart commencèrent à s'attrouper pour regarder le groupe qui attendait à la porte.

— On a attiré l'attention, fit remarquer Kitaï dans un murmure.

— C'était l'idée, répondit Tavi.

Dix minutes plus tard, personne n'était encore venu leur parler, mais un messager avait été envoyé en direction de la ville, et un cavalier avait quitté le rempart pour partir au galop vers le nord.

Il s'écoula encore une demi-heure avant qu'un groupe de cavaliers sorte de Port-aux-Mâts et entreprenne de franchir les murs de défense pour parvenir jusqu'à eux. Pendant ce temps, Tavi scruta le rempart extérieur, puis toutes les positions sur les murailles intérieures, où des milliers de silhouettes en uniforme montaient la garde.

— Kitaï, murmura-t-il calmement, jette un coup d'œil aux gardes sur le deuxième mur, et sur ceux qui suivent, et dis-moi ce que tu vois.

Fronçant les sourcils, la jeune Marate observa un moment en silence puis prit soudain la parole.

— Ils ne bougent pas. Du tout.

— Ce sont des épouvantails, expliqua calmement Tavi. Des imitations. Seuls les gardes postés sur le mur extérieur sont réels.

— Pourquoi ? souffla Kitaï.

— Pour tromper la vigilance des légions. Les éclaireurs n'ont jamais dû s'approcher assez de Port-aux-Mâts pour se rendre compte de la supercherie. Ils ont dû indiquer dans leur rapport que la ville était fortement occupée et les légions ont dû compter sur au moins vingt mille soldats derrière les remparts. Sous surveillance. Qui ne risquaient pas de nous prendre par surprise. Et comme ça Nasaug a pu amener ses vraies troupes à l'improviste.

— Nasaug n'a pas l'intention de soutenir un siège, comme nous le croyions.

— Non. Il les a affrontés sur le terrain, probablement avant qu'ils aient le temps de se retrancher. (Tavi secoua la tête.) Par les Corbeaux ! il est malin.

Varg fit entendre un grondement songeur.

— Tu l'as battu au *ludus* ?

Tavi lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Lors d'une trêve pour lui permettre de récupérer les corps de ses guerriers. Sa tactique sur le plateau céleste n'est pas aussi bonne qu'elle pourrait l'être, et il m'a sous-estimé.

— C'est compréhensible, fit remarquer Kitaï. (Elle jeta un coup d'œil à Varg.) Moi aussi, je n'ai pas été impressionnée par l'Aléréen la première fois que je l'ai vu.

Varg lui jeta un coup d'œil et entrouvrit brièvement les mâchoires d'un air amusé, les oreilles tremblant d'une façon que Tavi n'avait encore jamais vue chez un Canim auparavant.

Ils se turent en voyant le groupe de cavaliers approcher au galop depuis les portes de Port-aux-Mâts. Les chevaux s'arrêtèrent à un ou deux mètres d'eux seulement, et l'officier à la tête du groupe, probablement un Tribun à en juger par son armure plus moderne et mieux ajustée, sauta à bas de son cheval, le visage déjà empourpré de rage.

— Qu'est-ce qu'on a là ? demanda-t-il d'un ton impérieux. Quelques-uns de ces misérables, enfin ? (Il fit volte-face vers un homme portant un casque à cimier de centurion et indiqua d'un doigt violemment accusateur le sol juste devant Tavi.) Centurion, je veux voir la potence dressée ici même.

Tavi plissa les yeux et échangea un regard avec Kitaï.

Le centurion se frappa la poitrine du poing et entreprit de donner des ordres aux cavaliers de l'Aléréenne Libre. Les légionnaires se hâtèrent aussitôt de part et d'autre, et l'un d'eux rapporta bientôt du bois de charpente brut.

Le garde canim de Tavi et de ses compagnons fit entendre un grondement sourd en observant le Tribun en colère d'un œil dur, mais il ne fit pas un geste, ni ne dit un mot. Tavi attendit un moment avant que l'idée lui vienne soudain à l'esprit qu'il se trouvait dans la même situation avec ce jeune guerrier qu'avec Varg. Il s'était déclaré son supérieur, et c'était à lui qu'incombait la responsabilité d'agir dans tout litige.

Il fit donc avancer son cheval de quelques pas et dit :

— Excusez-moi, Tribun. Puis-je vous demander ce que vous pensez être en train de faire ?

L'homme au visage empourpré fit volte-face vers lui avec fureur, une main sur son épée.

— Centurion ! hurla-t-il.

— Monsieur ?

— La prochaine fois que les condamnés ouvrent la bouche, procédez immédiatement à leur exécution !

— Oui, monsieur !

Tavi soutint longuement le regard dur du Tribun, mais il n'ouvrit pas la bouche. Il regarda brièvement Kitaï du coin de l'œil. La jeune Marate resta impassible, mais elle changea de position sur le banc du conducteur, et se pencha en arrière pour rajuster les vêtements d'Ehren, toujours inconscient. Rien n'aurait pu permettre à Tavi de l'affirmer, mais il fut certain qu'elle avait escamoté un des nombreux couteaux qu'Ehren dissimulait habituellement sur sa personne.

À la position qu'avaient prise ses oreilles, Varg avait remarqué aussi. Il jeta un coup d'œil au jeune Canim, qui aplatit brusquement les oreilles sur son crâne.

Tavi réprima une grimace. Si la situation dégénérait en affrontement, ils n'auraient aucune chance de gagner, même si le jeune Canim et toute sa patrouille s'en mêlaient. Il y avait tout simplement trop de membres de l'Aléréenne Libre autour d'eux, et dans toute légion aléréenne normale, les ordres d'un Tribun recevaient toujours immédiatement le soutien de tout légionnaire et centurion en vue.

C'est alors qu'un autre cavalier arriva au galop de la ville, en talonnant sa monture tout du long ; lorsque l'animal arriva, il était au bord de l'hystérie. Il se cabra avec un hennissement, battant l'air de ses sabots, et le cavalier, se laissant tomber à terre, arracha son casque et tira son épée de sa ceinture.

Tavi le reconnut immédiatement, bien que la dernière fois qu'il avait vu Durias, celui-ci n'ait pas eu les traits ainsi tordus de rage.

Quelque chose se tramait ici, quelque chose de plus que la simple tension qui régnait habituellement en temps de guerre. Les réactions des Aléréens Libres étaient bien trop vives, et un tel comportement n'était jamais anodin. Cela ne présageait rien de bon pour Tavi et ses compagnons. Les hommes d'humeur si excitée étaient capables de tout.

Tavi se crispa, se préparant à puiser dans le vent pour dégainer son arme avant qu'on l'en empêche ; mais Durias se dirigea vers le Tribun au regard dur et, sans un mot, le frappa au visage du revers de sa main vide.

Le Tribun tituba. Durias leva son épée et en donna un coup violent sur la poitrine cuirassée de l'homme, le faisant tomber par terre.

— Si tu te relèves, gronda Durias, je te tranche cette tête qui ne te sert à rien, Manus.

Le Tribun leva des yeux furieux sur lui.

— Centurion, j'aurai votre peau pour…

Durias prit son élan et lui décocha un coup du talon de sa botte dans la bouche. La tête de l'homme partit violemment en arrière dans une pluie soudaine de dents cassées, et il s'effondra par terre, sans connaissance.

Durias le contempla d'un œil noir avant de tourner le regard vers le centurion voisin.

— Il a encore un coup dans le nez ?

Le centurion fit une grimace de dégoût et hocha la tête.

— Alors trouvez-lui quelque chose de plus fort, fit Durias. S'il est trop ivre pour marcher, il le sera également pour faire quelque chose de si stupide. Maintenant, rangez-moi ce maudit bois et emmenez ces chevaux à l'écurie.

Le centurion hocha la tête et entreprit aussitôt de lancer des ordres qui étaient plus ou moins exactement l'inverse de ceux qu'il venait de donner. Les légionnaires ramassèrent le Tribun inconscient et l'emportèrent.

Durias, qui paraissait encore plus râblé en armure que lorsqu'il portait sa tenue d'éclaireur, se retourna pour marcher vers Tavi, en rengainant son épée. Il lui adressa un hochement de tête en approchant.

— Capitaine.

— Durias, répondit Tavi. Ravi de vous revoir, tout bien considéré.

Le centurion de l'Aléréenne Libre esquissa l'ombre d'un sourire.

— J'aimerais pouvoir dire de même. Mais il faut qu'on vous sorte d'ici.

— Pas tant que je n'aurai pas parlé à Nasaug.

Durias durcit le regard, et ses yeux se détournèrent brièvement de Tavi pour regarder le chariot et ses passagers avant de revenir vers lui.

— Vous plaisantez.

— Le moment semble mal choisi pour faire preuve de légèreté, répliqua Tavi. Il faut que je le voie.

— Il faut surtout que vous quittiez cet endroit, insista Durias. Heureusement, dans le cas présent, l'un n'exclut pas l'autre. Nasaug est sur le terrain.

Tavi grimaça à cette confirmation de ses suspicions concernant le plan du chef canim.

— Je vois. On vous suit, alors.

— D'accord.

Durias revint vers son cheval et remonta en selle sans prendre la peine d'utiliser les étriers, en se hissant à la seule force de ses bras et de son torse. Il adressa un hochement de

tête à leur garde canim :

— Merci, Sarsh. Je prends la relève.

Le Canim pencha la tête de côté avec nonchalance et grommela :

— Faites attention à celui qui est à cheval. Il est plus rapide qu'il en a l'air.

Durias hocha la tête en fronçant les sourcils.

— Par ici.

Le petit groupe lui emboîta le pas, s'éloignant de Port-aux-Mâts en direction du nord. Une fois à bonne distance des remparts, Tavi poussa sa monture en avant pour rejoindre l'Aléréen Libre.

— Sacré comité d'accueil qu'on a eu là, dit-il doucement. À quoi est-ce dû ?

Durias le regarda du coin de l'œil, sans révéler la moindre émotion.

— N'est-ce pas évident ?

— Pas pour moi. J'ai été absent un bout de temps.

Durias exhala entre ses dents.

— J'aurais dû me douter que vous alliez répondre cela, murmura-t-il, presque pour lui-même. (Il jeta un coup d'œil au chariot.) C'est Varg ?

— Je verrai ça avec Nasaug, répondit calmement Tavi.

Durias haussa les épaules.

— Très bien. Alors je laisserai moi aussi Nasaug répondre à vos questions.

Tavi poussa un grognement mais hocha la tête.

— Encore une chose. L'un de mes hommes est blessé. Il a besoin d'un guérisseur avant qu'on aille plus loin.

— Impossible, répondit sèchement Durias. (Il prit une grande inspiration pour se calmer.) Je veux dire, il n'en reste aucun dans la ville de toute façon. Ils sont tous sur le terrain, et nous nous dirigeons déjà dans cette direction.

— Les ruines ? devina Tavi.

— Contentez-vous de me suivre.

Et sur ces mots, Durias mit son cheval au trot sur une courte distance, pour prendre la tête.

Ils voyagèrent pendant trois heures dans cette direction à la

suite de l'ancien esclave, mais Tavi se rendit compte que la campagne de chaque côté du sentier qu'ils suivaient était loin d'être vide. De temps en temps, du coin de l'œil, il repérait des choses, floues et vacillantes ; un mouvement parmi les hautes herbes, ou une ombre un peu trop solide parmi les arbres. Ils étaient surveillés, probablement par les éclaireurs de Durias, cachés derrière des charmes de flore de qualité inégale.

Le sentier commença à montrer des signes de passage plus fréquent à mesure qu'ils avançaient. Lorsqu'ils contournèrent une dernière colline et arrivèrent en vue des ruines, et du champ de bataille où Nasaug avait choisi d'opposer une fois de plus ses forces aux légions d'Aléra, Tavi, tirant inconsciemment sur les rênes de son cheval, s'arrêta net une seconde. Il aurait tout donné aux corbeaux pour avoir Max sous la main pour lui fournir un charme de vision rapprochée, afin de voir le sommet assiégé de la colline de plus près, mais quelques détails étaient évidents, même de la distance où il se trouvait.

Les légions s'étaient défendues contre un violent assaut, et leur palissade extérieure avait été fracassée. Ils avaient, ce faisant, subi de lourdes pertes. Tavi voyait les armures miroitantes de légionnaires terrassés qui gisaient isolées ou en tas grossiers, la plupart du temps mêlées aux formes noires et velues de victimes canimes. Ils étaient vraisemblablement morts pour donner le temps à la cohorte d'ingénieurs de renforcer les remparts de la ville en ruine, qui se dressaient désormais bien visibles dans leur hauteur uniforme et impressionnante.

Un océan de Canims encerclait la colline, et un coup d'œil suffit à Tavi pour voir que Nasaug avait réussi à faire de ses conscrits des soldats disciplinés et les avait équipés d'armes conformes – et même d'armures, bien que celles-ci soient plus légères que celles des guerriers canims ou des légionnaires aléréens.

Pire, les Canims avaient ressorti leurs ritualistes. Des rubans de feu violet tombaient sur le sommet de la colline à une cadence presque régulière, creusant d'énormes trous dans la pierre en explosant sur les remparts, ou dans le sol lorsqu'ils s'abattaient dessus – et vraisemblablement dans tout Aléréen qui avait le malheur de se trouver là. La colline tout entière

résonnait des détonations sèches et crépitantes, qui formaient un grondement de tonnerre régulier et caverneux.

— Par tous les Corbeaux ! chuchota Tavi.

Kitaï examina la colline, le visage fermé, bien qu'il puisse sentir la soudaine bouffée de peur et de colère qui l'avait envahie.

Durias leur jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et dit durement :

— Avancez.

Ils continuèrent leur route, franchissant plusieurs postes de contrôle où les sentinelles canimes semblaient avoir été prévenues de leur arrivée. Sans un bruit, elles firent signe à Durias de passer, même si Tavi put sentir leurs yeux rouge sang sur lui, à l'affût de ses mouvements.

Alors qu'ils approchaient de ce que Tavi reconnut comme la zone de commandement de la force canime, ils tombèrent sur une scène qui semblait tout droit sortie d'un cauchemar.

Au pied d'une petite éminence, les Canims étaient en train d'empiler des corps.

Il y avait tellement de cadavres qu'au début Tavi crut que c'étaient des sacs de grain, ou de sable. Des centaines d'Aléréens morts gisaient dans la lueur du soleil couchant. La puanteur était atroce, et la monture de Tavi comme celle de Durias bronchèrent, rendues nerveuses par l'odeur de la mort. Tavi fut obligé de mettre pied à terre pour s'approcher de la tête de son cheval et le tenir par sa bride en lui murmurant doucement à l'oreille pour l'apaiser.

Il voulait détacher les yeux des cadavres, mais il en était incapable. La plupart étaient des légionnaires. Beaucoup d'entre eux portaient l'armure au style légèrement différent de la Garde Sénatoriale, mais beaucoup d'autres arboraient celle, douloureusement familière, de la Première Alérénne.

Et d'autres encore portaient les vêtements de simples paysans.

Tavi regarda avec effarement. Parmi les morts se trouvaient des vieillards. Des femmes. Des enfants. Leurs vêtements étaient tachés de sang, leur corps mutilé par des attaques d'une brutalité inouïe. S'il ne vomit pas à triples boyaux, ce fut

seulement parce qu'il avait été intensément entraîné à refouler sa nausée au cours des deux dernières années.

Il lui fallut encore un moment, mais il finit par se rendre compte que les Canims… faisaient subir une sorte de procédure aux cadavres. Deux ritualistes en cape pâle se tenaient chacun à une table – non, il s'agissait plutôt de larges bassines peu profondes et surélevées, nettement inclinées d'un côté. Sous les yeux de Tavi, deux autres Canims, des membres âgés de la caste des travailleurs, à en juger par leurs tenues simples et par leur fourrure grisonnante, ramassèrent doucement le corps d'une paysanne. Ils la portèrent jusqu'à une des tables et la déposèrent sur la bassine, la tête placée du côté le plus bas.

Le ritualiste murmura quelque chose dans un grondement mélodieux, presque méditatif ; puis, à l'aide d'un couteau incurvé, il coupa la gorge de la morte des deux côtés.

Le sang se mit à couler lentement du cadavre. Il tomba goutte à goutte dans la bassine, y formant une mare avant de ruisseler par un trou au fond du récipient, muni d'un petit robinet. De là, il goutta dans une jarre en pierre à large goulot.

Tavi resta les yeux écarquillés devant ce spectacle, muet d'incrédulité. Les travailleurs allèrent chercher un autre corps pour la deuxième bassine. Toujours sous les yeux de Tavi, le premier ritualiste fit signe d'approcher à un Canim voisin, un jeune mâle qui ne faisait pas plus d'un mètre quatre-vingt, et bien plus maigre et nerveux qu'un adulte. Celui-ci ramassa la jarre en pierre et la remplaça par une autre prise dans une rangée de récipients semblables non loin de là. Puis il fit demi-tour et s'éloigna d'un pas de course bondissant en direction de la colline foudroyée par les éclairs de sorcellerie.

Un moment plus tard, le ritualiste hocha la tête à l'adresse d'un autre groupe de travailleurs – sauf que celui-ci était constitué de cinq ou six Aléréens, eux aussi vêtus comme des paysans. Ils récupérèrent la femme avec des gestes doux, l'enveloppèrent dans de la grosse toile et l'emportèrent vers un chariot ouvert, typique de ceux utilisés comme fourgons mortuaires sur les champs de bataille, où ils la déposèrent à côté de plusieurs autres formes pareillement enveloppées.

Tavi leva les yeux et vit que Durias le regardait, lui aussi

posté près de la tête de sa monture. Le centurion arborait un visage sombre, mais Tavi n'y put rien lire et ne perçut rien non plus des émotions du jeune homme à travers la stupeur, le dégoût et la colère croissante qu'il ressentait lui-même.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il d'un ton où résonnaient l'assurance et la froideur, sans qu'il ait cherché à les y mettre.

Les muscles des mâchoires de Durias se contractèrent plusieurs fois.

— Attendez ici, finit-il par répondre, avant de s'éloigner avec son cheval.

Tavi le regarda partir puis détourna les yeux des bassines et des cadavres empilés. Il ramena sa monture fatiguée vers le chariot, près des mules qui tiraient le véhicule.

— Varg ? demanda-t-il calmement.

Le Canim observait les ritualistes avec une attitude rigoureusement neutre.

— Du sang dans des jarres, grommela-t-il.

— C'est de cela qu'ils tirent leurs pouvoirs, dit doucement Tavi. N'est-ce pas ?

Varg agita les oreilles en signe d'acquiescement, tandis que les cadavres continuaient à être vidés de leur sang et les coursiers à porter les jarres pleines sur le front.

— C'est comme ça qu'ils ont utilisé leur pouvoir contre nous au pont de l'Élinarc, reprit Tavi d'un ton furieux. Après avoir débarqué, ils ont tué nos compatriotes et utilisé leur sang contre la légion.

— N'en fais pas une offense personnelle, Aléréen, répondit Varg de sa voix grave. Ils ne sont pas difficiles en ce qui concerne le sang qu'ils prennent, du moment que c'est celui d'êtres pensants. Les ritualistes ont tué plus de mes compatriotes que l'ensemble de ta race. La sorcellerie dont ils ont fait usage pour envahir vos côtes, boucher votre ciel et rougir vos étoiles a dû nécessiter des millions et des millions de vies.

— Et vous leur permettez d'exister ? cracha Tavi.

— Ils ont leur utilité. Ils ont le pouvoir de bénir les lignées. De rendre nos femelles plus fertiles. D'accroître le produit des

récoltes et de réduire les ravages des tempêtes, des sécheresses, des épidémies.

— Et vous êtes disposés à sacrifier la vie de vos compatriotes pour qu'ils le fassent ?

— Mes compatriotes sont disposés à faire don de leur sang à leur mort, gronda Varg. Même si parfois, il arrive qu'un ritualiste particulièrement puissant oublie que son pouvoir devrait être mis au service de son peuple. Et non le contraire.

— Il y a des femmes ici, fit Tavi, les lèvres crispées. Des enfants. J'avais une plus haute opinion de Nasaug.

— Et moi, gronda la voix de l'intéressé, j'avais une plus haute opinion de vous.

Tavi se retourna, la main sur son épée et le regard dur.

Nasaug se tenait à trois mètres de lui, en armure complète – laquelle comptait plusieurs nouvelles bosses et ébréchures brillantes et était maculée de sang en train de sécher. Le Canim à fourrure noire retroussait les lèvres en une attitude ouvertement hostile, et il tenait une épée dégainée à la main. Durias se tenait à la droite de Nasaug, arborant la même expression.

Quelque part dans sa tête, une voix hurlait à Tavi de se montrer calme et prudent. Mais il l'entendait à peine par-dessus son indignation et sa colère, et il regarda Nasaug droit dans les yeux.

— Dites à vos hommes d'ôter leurs pattes de mes compatriotes.

— Sinon quoi ? fit Nasaug, les yeux réduits à l'état de fentes.

— Sinon, par les Corbeaux ! je leur ferai enlever moi-même.

— Vous êtes sur le point de mourir, Aléréen.

Tavi dégaina.

— Vous allez me trouver plus difficile à tuer que des vieillards et des enfants sans défense, chien.

Nasaug bondit sur lui – ou plutôt se rua sur lui en un assaut contrôlé et d'une rapidité fulgurante, en agrippant son épée à deux mains. Tavi leva la sienne et changea de position, se préparant à faire dévier l'attaque extraordinairement puissante en puisant de la force dans la terre.

C'est alors que Varg percuta Nasaug en pleine poitrine,

comme un javelot.

Malgré sa taille et son armure, le Maître de Guerre se vit quand même renversé par Varg, encore plus gros et couturé de cicatrices. Les deux Canims tombèrent dans une assourdissante éruption de grondements féroces, et une lutte bestiale s'ensuivit. Varg fit lâcher son épée à Nasaug, mais celui-ci lui enfonça ses crocs dans l'épaule, jusqu'au sang. Avec un rugissement, l'Ambassadeur lui décocha un coup de poing sur le nez, et la tête de Nasaug partit violemment sur le côté, ses dents creusant de profondes entailles dans la chair de son adversaire.

Les deux Canims continuèrent à se battre, roulant et se contorsionnant, échangeant coups de poings, de griffes et de crocs. Si Varg était plus gros et plus fort, Nasaug avait une armure, et usait impitoyablement de l'avantage que lui offrait sa protection supérieure.

Il réussit à percuter la gorge de Varg de son avant-bras cuirassé, puis, écartant les mâchoires, avança brusquement ses crocs étincelants.

L'Ambassadeur fut trop rapide. Il se laissa tomber en arrière, les griffes enfoncées dans l'armure de Nasaug, et le souleva du sol ; son adversaire décrivit un arc de cercle pour aller s'écraser durement par terre, dégageant un nuage de poussière sur cinq mètres à la ronde.

Nasaug essaya de s'écarter en roulant mais, étourdi par l'impact, il fut trop lent, et Varg, qui lui avait sauté sur le dos, lui happa la nuque entre ses crocs et l'immobilisa sous son poids.

Nasaug poussa un hurlement de douleur et de fureur puis se tut.

L'espace d'un instant, Tavi crut que Varg l'avait tué. Puis il se rendit compte que Nasaug respirait encore. Il restait simplement allongé là, sans bouger, sans se débattre, et il y avait une nuance de frustration épuisée dans les grognements qui continuaient à sortir de sa gorge.

Tavi leva les yeux et rencontra le regard de Durias. Il rangea son épée et fit un pas vers les deux Canims.

Varg relâcha sa prise sur le cou de Nasaug, et Tavi l'entendit gronder, de façon presque inaudible :

— *Gadara-lar*.

Nasaug frémit. Puis l'une de ses oreilles remua en signe d'assentiment.

— *Gadara-sar*.

— Honneur, reprit Varg.

— Honneur, répéta Nasaug.

Varg se releva lentement, libérant son adversaire. Le commandant canim se tourna vers lui, et ils s'exposèrent mutuellement leur gorge, Nasaug de façon un peu plus soutenue.

— *Lar*, dit doucement Tavi. Ça veut dire « fils ».

Les deux Canims tournèrent la tête vers lui.

— *Sar*, poursuivit-il. Ça veut dire « père ». C'est votre fils.

— Évidemment.

— Et *gadara*. Ça ne veut pas dire « ennemi ».

— Le peuple des neiges ; ceux que vous appelez Hommes des Glaces. Ils ont vingt-quatre mots pour désigner la neige. Les Aléréens n'en ont qu'un. De la même façon, les Canims ont onze mots pour désigner un ennemi.

Tavi hocha lentement la tête.

— Pouvez-vous me dire ce que signifie *gadara* ? me le décrire ?

Varg haussa les épaules de manière très aléréenne.

— Ça veut dire que tu es un ennemi qui est notre égal. Honorable. Digne de confiance.

— Un ennemi digne de confiance ? Et c'est ainsi que vous appelez votre fils ?

— Les ennemis sont beaucoup plus fidèles que les amis, Aléréen, et plus fiables que les alliés. On peut respecter un ennemi bien plus facilement qu'un ami. C'est considéré comme une marque de respect.

Nasaug, pendant ce temps, s'était assis sur son arrière-train, haletant encore pour reprendre son souffle. Avec son armure, le combat l'avait bien plus fatigué que son père.

— Aléréen, dit-il, pourquoi avez-vous transformé une guerre honorable en un massacre de travailleurs et de femelles ?

— Je n'ai rien fait de tel, répondit Tavi. Je me suis absenté plus de six semaines, pour vous ramener Varg, comme nous en avions convenu. (Il fronça les sourcils.) Ce ne sont pas vos gens

qui ont tué ces paysans ?

Nasaug cracha par terre.

— Non. Cela fait des semaines maintenant que la cavalerie de vos légions attaque des exploitations. (Il indiqua vivement du museau les tables de drainage.) C'est pour cela que j'ai autorisé les Orateurs de Sang à prendre le sang des morts pour les venger.

Tavi porta une main à son visage un moment.

— Ces cavaliers, dit-il. Aléréens ?

— Oui.

— Pas Marats ?

— Les cheveux-blancs ? Non.

Tavi relâcha lentement son souffle.

— Alors ce n'était pas la Première Aléréenne. Arnos doit avoir ordonné à la cavalerie de la garde de le faire.

— Cela ne change pas grand-chose pour les morts, fit calmement remarquer Durias. Ou pour leur famille. La femme et les enfants de Manus ont été tués il y a deux jours. C'est pour ça qu'il a réagi ainsi, capitaine.

— Pourquoi est-ce qu'Arnos aurait fait une chose pareille ? demanda doucement Kitaï.

Tavi secoua la tête.

— Pour s'assurer qu'il n'y ait pas de conclusion pacifique à cette campagne, peut-être. Ou… (Il jeta un coup d'œil à Durias.) est-ce que l'Aléréenne Libre a déjà affronté les forces de la Couronne ?

— Non. Nous avons repoussé le plus longtemps possible.

Tavi cracha pour se débarrasser de l'amertume qui avait envahi sa bouche.

— Dans ce cas la voilà, la raison. Cette campagne n'est qu'une affaire d'ambition depuis le début. Arnos veut s'assurer que vous ayez un motif pour vous battre. Ainsi il pourra s'attribuer le mérite d'avoir non seulement vaincu un envahisseur, mais également maté une révolte d'esclaves.

— S'il souhaitait nous mettre en colère, intervint Nasaug, il a réussi. Il n'y aura pas de conclusion paisible à cette guerre, Aléréen.

Tavi fronça les sourcils.

— J'ai honoré ma part du contrat.

— J'ai promis que si vous libériez Varg, nous parlerions. J'ai parlé, et vous pouvez partir en paix, *gadara*. Mais je ne laisserai pas les assassins de travailleurs et de femelles s'en tirer impunément. (Il indiqua vivement du museau les ruines assiégées.) Ils ne tiendront pas jusqu'au matin.

Tavi serra les dents. Nasaug n'était pas un imbécile, et il voyait clairement que les légions étaient déjà dans une situation désespérée. Elles avaient été prises au dépourvu, et les traits de feu ensorcelé en cours semblaient parfaitement à même de pulvériser leurs fragiles abris, si on leur donnait assez de temps.

Et assez de sang.

Tavi se creusa désespérément la tête. Il devait bien y avoir un moyen de sortir de cette situation catastrophique, de sauver la Première Aléréenne, de…

— Et ensuite ? s'entendit-il demander d'une voix douce.

Nasaug pencha la tête d'un air interrogateur.

— Une fois que vous les aurez tués, continua Tavi, en luttant pour se tenir à flot dans un soudain torrent de possibilités. Ils seront remplacés par d'autres légions – et vous serez partis depuis longtemps. Mais pas les Aléréens Libres. Et vous pouvez parier sur le fait que les forces, quelles qu'elles soient, qui arriveront ensuite auront reçu l'ordre de les anéantir. Ce seront eux qui paieront le prix de ce que vous infligez aux hommes sur cette colline.

Durias leva le menton d'un air de défi ; mais il y avait quelque chose dans son regard qui exprimait l'incertitude.

— D'ailleurs, poursuivit Tavi, comment comptez-vous traverser la mer ? À l'aller, votre flotte a profité d'une tempête invoquée par les ritualistes pour avancer rapidement, et elle est venue en masse pour passer à travers les léviathans. Vous ne ferez pas le trajet de retour aussi vite, loin de là. Et combien de bateaux encore perdrez-vous ? À quel point votre armée sera-t-elle affaiblie lorsque vous arriverez enfin chez vous ?

Nasaug fit entendre un grondement sourd.

— Nous sommes prêts à affronter ces dangers, Aléréen.

— Et si vous n'aviez pas besoin de le faire ?

Varg agita les oreilles avec amusement.

— Peut-être as-tu remarqué, dit-il à son fils, que notre jeune *gadara* est rusé.

Nasaug fit claquer ses mâchoires d'un air pensif.

— Qu'est-ce que vous suggérez ?

— Je vais vous livrer l'homme responsable de ces meurtres. Je vais punir ceux qui ont exécuté ses ordres. Je vais faire en sorte que les Aléréens Libres ne soient pas traités comme des criminels pour leurs actes – et après ça, je vais veiller à ce que votre flotte traverse la mer sans danger et arrive saine et sauve chez vous.

— Et en échange de tout cela ? demanda Nasaug d'un ton clairement sceptique.

Tavi indiqua d'un geste l'océan de Canims qui encerclaient la colline.

— Vous capitulez.

Nasaug retroussa les lèvres.

— Quoi ?

— Vous capitulez, répéta Tavi.

— Même si tout cela était possible, je ne me rendrais jamais aux Aléréens ou à leurs légions. Trop d'entre eux ne valent pas mieux que des bêtes.

— Vous ne vous rendrez pas aux légions aléréennes, répondit Tavi. Vous vous rendrez à moi, personnellement – un *gadara*.

Nasaug prit un air méditatif, pointant les oreilles dans sa concentration. Il échangea un long regard avec Varg puis pencha la tête de côté. Il enleva de sa taille une lourde ceinture de cuir et la jeta à son père.

Durias observa l'échange avec stupeur, bouche bée de surprise.

Varg ceignit la ceinture, la bouclant avec des gestes expérimentés.

— Aléréen, dit-il, supposons que j'accepte cette suggestion. De quoi auras-tu besoin pour la mettre en œuvre ?

Tavi sentit l'excitation commencer à faire battre son cœur plus fort, et un sourire se dessiner sur ses lèvres. Il veilla à ne pas découvrir ses dents, de peur que les Canims se méprennent sur ses intentions.

— D'abord, il faudrait que vous ameniez mon homme blessé

à un guérisseur. Je vais avoir besoin de son aide.

Varg hocha la tête et dit à Durias :

— Occupez-vous-en immédiatement.

Durias jeta un coup d'œil à Nasaug, mais il porta aussitôt un poing à sa poitrine pour saluer et s'en fut d'un pas hâtif.

Varg hocha la tête et se retourna vers Tavi.

— Ensuite ?

— Je vais avoir besoin de parler à tous les témoins de ces attaques.

Varg jeta un coup d'œil à Nasaug, qui acquiesça.

— C'est possible, *sar*.

Tavi montra du doigt les ruines assiégées.

— Il faut que vous mettiez un terme à l'assaut, au moins temporairement.

Varg durcit le regard mais hocha brièvement la tête.

— Est-ce que tu auras assez de temps pour ton plan d'ici à minuit ?

— Ça devrait aller.

En fait, ce serait plus que suffisant, songea Tavi. Lorsque minuit sonnerait, il aurait presque certainement tenu sa promesse au Canim.

Et si ce n'était pas le cas, il serait trop mort pour se soucier de son échec.

Chapitre 48

Gaius Sextus fondit sur les premiers rangs des légionnaires qui arrivaient vers eux, et une terreur comme ces derniers n'en avaient jamais connu déferla sur eux.

L'épée flamboyante dans son poing projetait une lumière aveuglante, et Amara pouvait sentir les contours du charme de peur qui imprégnait celle-ci. Une fois par le passé, elle avait porté une flamme contenant une furie de terreur, et elle avait tout juste réussi à rester consciente pendant l'opération. Le charme de peur du comte Gram avait été redoutable, mettant en déroute des milliers de barbares marats ainsi que leurs bêtes de combat, qui s'étaient enfuis en hurlant des murs de Garnison durant la Seconde Bataille de Calderon.

Comparé à l'épouvante que le Premier Duc d'Aléra lançait en cet instant sur les légionnaires kalariens, le charme de peur de Gram avait été un frémissement passager d'insécurité.

Les hommes les plus proches de Gaius, ces chefs de file de la malheureuse centurie qui avait l'infortune de constituer le centre de la colonne, n'eurent même pas le temps de crier. Leurs yeux se révulsèrent et, comme un seul homme, ils se convulsèrent et s'effondrèrent sur le sol rocailleux.

Puis les cris commencèrent.

Des centaines de bouches s'ouvrirent sur des hurlements terrorisés, en une cacophonie soudaine et assourdissante. Les rangs fondirent comme du beurre dans une poêle chaude, et la discipline militaire s'évapora comme la rosée sous les premiers rayons du soleil du désert. Certains hommes chutèrent en s'agrippant les épaules ou la poitrine, les yeux sanguinolents ou l'écume aux lèvres. D'autres tombèrent à genoux en sanglotant, laissant échapper leurs armes de leurs doigts engourdis par la peur. D'autres encore retournèrent leur glaive contre leurs

voisins, paniqués au-delà de toute raison et de toute capacité à reconnaître leurs frères d'armes. La plupart se contentèrent de fuir, en jetant leur épée et leur bouclier.

Parmi ces centaines d'âmes accablées, un homme seul tint bon. Il avait le visage livide mais, d'une manière ou d'une autre, il réussit à résister à cette horrible peur, redressant son bouclier et levant son glaive dans un geste de défi chancelant.

La lame de feu du Premier Duc s'abattit sur lui, et aucun bouclier, aucune épée dans tout Aléra n'aurait pu parer ce coup qui semblait sorti d'une fournaise incandescente. Dans un éclair de lumière, le bouclier du légionnaire se brisa en deux parties fendues net et des gouttelettes de métal en fusion, tranché aussi facilement que l'armure du légionnaire et sa chair en dessous. L'homme s'effondra dans un horrible nuage de gaz sifflants accompagné d'une atroce odeur de chair brûlée, et Amara ne put s'empêcher d'éprouver de la pitié devant ce qu'avait valu au malheureux légionnaire son courage, plus grand que celui de toute la légion qui l'entourait.

Même dans l'ombre de Gaius, protégée de la vue de la flamme et donc de l'essentiel du charme de peur, Amara arrivait tout juste à continuer à avancer. La lumière terrible de l'épée du Premier Duc créait une armée d'ombres cauchemardesques qui couraient sur les flancs de montagne en proie à une panique irraisonnée, et se reflétaient sur les armures brillantes et l'acier éclatant des lames abandonnées par les légionnaires. Cela créait un jeu vertigineux d'ombres et de lumière qui rendait difficile pour Amara d'estimer les distances ou de savoir où elle était et où elle devait aller. Elle s'était habituée à tenir le compte de leurs mouvements, à s'orienter en permanence, et elle se rendit compte avec un brusque accès de panique qu'elle n'était plus sûre du chemin.

Non que cela ait grande importance, songea-t-elle un quart de seconde plus tard. Le plus grand risque que pouvaient poser pour Amara et ses compagnons ces pauvres légionnaires hurlants était celui de se casser la cheville en trébuchant sur les formes recroquevillées de ceux que la terreur avait rendus incapables de bouger.

Le tumulte entourant Amara était tel qu'elle faillit manquer

la menace même à l'affût de laquelle elle était censée être : l'apparition soudaine d'un groupuscule de résistance, de discipline et de détermination au milieu de l'épouvante générale. Plusieurs hommes lourdement cuirassés s'étaient réunis autour d'une autre silhouette qui tenait la main en l'air ; un Chevalier Ignus. Il avait les doigts nimbés de flammes bleues, un contre-charme, estima Amara, pas assez fort pour se déployer bien loin de son corps à l'encontre de la volonté du Premier Duc, mais suffisamment puissant pour permettre aux hommes qui se trouvaient juste à côté de lui, des Chevaliers Terra à en juger par la taille démesurée de leurs armes, de conserver leur raison.

— Bernard ! hurla-t-elle en les lui indiquant de son épée.

Sa voix se perdit dans le vacarme des hommes frappés de folie qui les entouraient, mais elle sentit la cadence des pas de son époux s'altérer et s'accroupit vivement au moment où il levait son arc et décochait une flèche qui passa assez près du crâne de la jeune femme pour faire voler ses cheveux. Le projectile traversa les ombres changeantes à une vitesse fulgurante…

… et manqua le Chevalier Ignus d'un cheveu. Il passa à côté d'un des Chevaliers Terra et fit sourdre une traînée écarlate sur sa pommette. Les hommes ouvrirent la bouche pour lancer des cris qu'Amara ne put entendre à travers le tumulte et chargèrent, le Chevalier Ignus en leur centre.

Amara tenta de crier pour prévenir le Premier Duc, mais celui-ci détournait la tête de la menace, les yeux rivés sur trois autres hommes qui arrivaient de la direction opposée, arborant l'air impassible et détaché des Chevaliers Ferro, leur épée miroitant dans la lumière.

Du coin de l'œil, Amara vit son époux se passer une main sur les yeux d'un geste de frustration et de peur tout en prenant une autre flèche dans son carquois, mais les Chevaliers ennemis étaient trop près, et il n'aurait jamais le temps de la décocher, c'était impossible.

Amara emprunta de la vitesse à Cirrus et tout autour d'elle se ralentit tandis qu'elle se ruait en avant. Elle atteignit le Chevalier de tête, un homme armé d'une énorme hache, avant

qu'il ait le temps d'abattre correctement son arme sur elle. Elle esquiva son moulinet précipité et mal visé et lui cingla le visage de son épée, tout en repoussant violemment le manche de la hache vers le bas du plat de l'autre main.

Son coup d'épée, ayant rebondi sur les bords du casque du Chevalier, ne fit pas grand mal à celui-ci même s'il lui traça une ligne écarlate en travers du nez ; mais il servit à lui faire reculer la tête avec une hâte ralentie pour éviter le coup. La trajectoire brusquement déviée de son énorme hache était nettement plus dangereuse. L'arme poursuivit sa course vers le bas et derrière le Chevalier, pour s'enfoncer dans la cuisse de son voisin, et le coup, assené avec la force d'un terrafèvre, traversa la chair cuirassée du malheureux Chevalier de part en part.

Les deux hommes tombèrent, entravant les mouvements de ceux qui se trouvaient de chaque côté d'eux, et cela laissa à Amara un minuscule et éphémère créneau pour agir. Elle attira en elle une dangereuse portion de l'essence de sa furie – plus qu'elle ne l'avait jamais fait avant, et bien trop –, dilatant cet instant jusqu'à en faire une éternité presque immobile.

Elle se fendit à une vitesse qu'aucun corps aléréen n'était conçu pour supporter et sentit ses muscles et ses articulations protester énergiquement et se déchirer comme du papier mouillé. Elle eut un siècle pour éprouver la souffrance consécutive, un millénaire pour viser sa cible, une éternité pour concentrer tout le poids, la force et la vitesse de son corps sur la pointe étincelante et acérée de son glaive.

Le Chevalier Ignus la vit attaquer et arrondit les yeux aussi lentement que la glace se forme sur une mare en hiver. Il essaya d'esquiver la lame qui arrivait sur lui, mais il n'avait pas le temps dont elle disposait. Sa tête ne bougea que de quelques millimètres tout au plus.

Puis la pointe de l'arme d'Amara s'enfonça dans son œil désespérément écarquillé, suivie du reste de la lame avec une lenteur presque onirique – jusqu'à la garde. La tête de l'homme recula avec une violence languide, et des gouttelettes de sang jaillirent en un nuage de brume écarlate.

Amara ressentit une flambée de douleur dans la main, le poignet, le coude, l'épaule. Son lien avec Cirrus se rompit, et

tout s'accéléra de nouveau à une vitesse fulgurante.

Même si elle ne l'entendit pas, elle sentit son hurlement lui labourer la gorge.

La souffrance et la terreur effacèrent le monde qui l'entourait.

* * *

Amara était en proie au vertige, et parfaitement satisfaite de rester absolument immobile. Il lui fallut un moment de vague stupeur pour se rendre compte qu'elle bougeait encore. Ses cheveux pendaient autour de son visage, collés par la boue, le sang et la crasse de leur périple marécageux. Ils dégageaient une odeur de pourriture végétale.

Un peu plus bas, ses bras se balançaient mollement. Sa main droite était gonflée du poignet au bout des doigts et ressemblait à une poignée de saucisses nouées ensemble pour former une poupée rudimentaire. Sous la peau d'un pourpre profond, la chair n'était plus qu'un gigantesque hématome uniformément répandu – ou du moins c'était ce que supposait Amara. Il était difficile d'en avoir la certitude à cause de la boue, du sang et des particules de quelque chose de gris et gélatineux qui lui collaient encore à la peau.

Elle était pratiquement certaine qu'une chose pareille aurait dû lui faire mal. Ce n'était pas le cas. Elle tenta d'agiter ses doigts violacés et découvrit qu'elle ne pouvait en tirer aucune réaction. Elle était sûre que ce n'était pas un signe encourageant, mais elle aurait été incapable de se rappeler pourquoi.

Encore plus bas, elle voyait le sol rocailleux défiler sous ses doigts. Quelque chose lui rentrait durement dans l'estomac à intervalles réguliers. *Bernard*, songea-t-elle. Son épaule. Elle était allongée sur l'épaule de Bernard. Oui, elle voyait ses bottes abîmées par les marais, près du sol.

— Dépêchez-vous ! lança sèchement le Premier Duc.

Sa voix était ferme et pleine d'assurance. C'était une bonne chose. Elle avait trouvé presque insupportable de voir Gaius, d'ordinaire si dynamique et plein de vie, réduit à une épave

fébrile. Il devait s'être soigné lui-même par aquafèvrerie, immobile sur sa civière de fortune, pendant que Brencis les examinait, Bernard et elle.

Elle songea soudain qu'elle ne savait pas si les talents de quiconque, même ceux du Premier Duc, étaient assez développés pour lui permettre de se guérir complètement si vite. Une vague inquiétude l'envahit, à l'idée que le vieil homme ait pu simplement remédier au plus gros de ses problèmes de santé, du mieux qu'il le pouvait, puis choisir de refouler la douleur avec ses talents de ferrofèvre, pour pouvoir procéder comme si de rien n'était. Si c'était sa capacité de ferrofèvre à faire abstraction de la douleur qui lui permettait d'être opérationnel, alors ses heures étaient comptées et il était en danger – et cela inquiétait assez Amara pour lui donner la force de tourner la tête et de remuer ses membres épuisés dans un faible effort pour attirer l'attention de quelqu'un.

— Elle se réveille, dit Bernard d'un ton pressant.

— Nous y sommes presque, répondit Gaius. Une fois cette crête franchie, je pourrai voir la montagne que Kalarus a préparée, et… (Il prit une brusque inspiration.) Des Chevaliers Aeris approchent, comte. Un certain nombre. Nous n'avons que quelques instants devant nous. Je pense que nous apprécierions tous les deux que vous ayez quelques-unes de vos flèches de sel prêtes à l'emploi.

Puis s'ensuivit une longue période de halètements essoufflés et de raclements de bottes sur les cailloux. Amara renonça à essayer de bouger et se laissa aller un moment à la dérive dans les brumes de l'hébétude. Elle n'aurait su dire au bout de combien de temps la situation changea, mais elle n'eut pas l'impression qu'il s'était écoulé beaucoup de minutes lorsque Bernard ralentit puis la déposa avec précaution sur le sol.

Il se laissa tomber sur un genou à côté d'elle, haletant, le visage grimaçant de douleur. Sortant ses flèches de son carquois, il entreprit d'en enfoncer la pointe dans la terre. Puis, avec un murmure, il posa la main sur le sol parmi elles.

— Bernard, dit Amara.

Sa voix fut à peine audible, mais son mari se tourna immédiatement vers elle.

— Mon amour, fit-il doucement, il ne faut pas que tu bouges. Tu es gravement blessée.

— Je suis fatiguée, répondit-elle. Mais ça ne fait pas mal.

— Sire, reprit Bernard d'un ton dur, elle est réveillée. Elle tremble. Je crois qu'elle est en train de tomber en état de choc.

Amara tourna les yeux vers l'endroit où le Premier Duc, les yeux baissés, observait quelque chose, et c'est alors seulement qu'elle se rendit compte qu'ils se trouvaient haut sur les contreforts de la montagne et avaient une vue dégagée sur la vaste cuvette en contrebas.

Là, à des kilomètres de distance, étincelaient les lumières de Kalare, émeraude rayonnante dans les ténèbres. Des grappes lumineuses plus petites indiquaient l'emplacement de plusieurs autres villes aux alentours, et des points scintillants minuscules et solitaires, celui de dizaines d'exploitations particulières. Le clair de lune se reflétait sur les nappes d'eau des champs d'orgeriz, les transformant en miroirs de plusieurs hectares de diamètre.

Amara était allée à Kalare. C'était une ville sans beauté, délabrée, dénuée de toute vertu apparente, où la seule chose qui y régnait plus en abondance que l'esclavage était la misère. Après deux ans de guerre et d'isolement économique, la situation s'était forcément détériorée, avec plus de saleté, de pauvreté, de cruauté et de maladies dans ses rues. Mais de là où ils se trouvaient, très haut sur la montagne, à une distance d'où seules les lampes-furies verdâtres qui caractérisaient la ville étaient visibles, Kalare et son troupeau de villes-enfants possédaient une beauté étrange et fragile.

— Sire ! répéta Bernard encore plus sèchement. (Il entreprit d'arracher ses flèches, aux pointes désormais enrobées de cristaux translucides, du sol.) Elle a besoin de votre aide.

Gaius était tourné vers une montagne située de l'autre côté de la vallée, et Amara se rendit compte qu'elle n'aurait pas dû être capable de *distinguer* celle-ci à cette distance, du moins pas dans l'obscurité. Mais elle la voyait pourtant bien, semblable à un énorme cône noir aux contours éclairés par la lueur rougeâtre qui nimbait son sommet.

Bernard encocha une flèche et se releva.

— Sire !

— Un instant, comte, murmura Gaius. D'autres affaires plus urgentes réclament…

— Non. Vous allez vous occuper d'elle tout de suite.

Gaius tourna brusquement la tête.

— Je vous demande pardon ?

— Elle est blessée. Peut-être en train de mourir. Soignez-la.

— Vous ne vous rendez pas compte, lâcha Gaius entre ses dents. Absolument pas compte de ce qui est en jeu.

Bernard le regarda bien en face, sans baisser les yeux.

— Si. (Son regard se durcit.) La vie d'une femme qui était prête à tout sacrifier pour vous amener jusqu'ici. Vous avez déjà prévu pour elle assez de souffrance, Sextus. Mais peut-être vous dites-vous qu'il serait plus facile de la laisser mourir ?

Plusieurs secondes passèrent où seul le murmure du vent sur la roche se fit entendre.

Puis Amara trouva brusquement Gaius à son côté. Il se pencha et lui posa la main sur le front. Ses longs doigts étaient rêches et d'une chaleur fébrile. Doucement, il murmura :

— Je suis désolé pour ce qui va suivre, Amara.

Un brasier engloutit tout le côté droit du corps de la jeune femme. Elle se sentit faire des contorsions étranges, vit la forme de son abdomen changer, son bras se redresser en tournant sur lui-même, presque comme un cordon qui se détortille. La douleur était indescriptible, mais accompagnée d'une sensation d'extase cristalline qui la laissa incapable de bouger ou de crier. Elle ne put que pleurer, et les étoiles se brouillèrent dans ses yeux pleins de larmes, se confondant avec les lumières de la ville en dessous.

Un rugissement de vent se fit entendre, suivi de la vibration de l'arc de Bernard et d'un bruit d'impact horriblement mouillé.

Gaius écarta la main d'Amara et se releva.

— Ne les laissez pas approcher de moi, comte.

— Bien, monsieur, gronda Bernard en prenant position au-dessus d'Amara, son arc à la main.

Sous les yeux d'Amara, impuissante, le Premier Duc posa les yeux sur le lointain volcan et leva la main.

Il y eut un autre rugissement de vent, et Bernard lâcha une

autre flèche, qui fut suivie d'un cri. Un fracas d'armure heurtant la roche retentit alors qu'un Chevalier Aeris cuirassé des pieds à la tête s'écrasait sur le flanc de la montagne et culbutait le long de la pente en un roulé-boulé à lui briser les os, faisant jaillir des étincelles dans son sillage là où l'acier rencontrait la pierre.

Amara n'aurait su dire avec exactitude combien de temps il s'était passé lorsque la douleur commença enfin à s'atténuer quelque peu et qu'elle fut en mesure de se redresser lentement ; mais son époux tenait sa dernière flèche encochée sur son arc et surveillait le ciel nocturne d'un œil morne et épuisé.

Le Premier Duc laissa échapper un brusque soupir, en fermant les yeux.

— Les Corbeaux t'emportent ! Brencis. Au moins ton fils a été assez sage pour comprendre qu'il était vaincu. Les Corbeaux t'emportent et te crèvent les yeux pour m'avoir forcé à faire ça.

Et sur ces mots, il ferma brusquement le poing au bout de son bras tendu et le recula violemment, comme pour casser une ficelle particulièrement solide.

La nuit se teinta de rouge.

Une lumière éblouissante jaillit de la lointaine montagne.

Amara resta encore hébétée plusieurs secondes avant de se rendre compte de ce qu'elle voyait.

Un immense geyser de feu d'un blanc incandescent jaillit du volcan, s'élevant de plusieurs kilomètres dans le ciel. Ce premier torrent de flammes liquides aveuglantes aspergea les alentours du volcan sur ce qui devait être des kilomètres et des kilomètres à la ronde, et alors seulement la terre se mit brusquement à trembler, faisant tressauter la montagne comme un vieux chariot sur le nid-de-poule d'une route mal entretenue. Des pierres s'éboulèrent. Quelque part non loin de leur petit groupe, un escarpement s'effondra dans un grondement assourdissant.

Amara ne pouvait détacher les yeux de ce qui se passait en contrebas. La montagne elle-même commença à vomir un énorme nuage de ce qui ressemblait à une poudre grise, illuminée de l'intérieur par une lueur écarlate. Le nuage s'éloigna en belles volutes d'une gracieuse lenteur – du moins pouvait-on le croire à cette distance. Amara le regarda descendre la pente pour rouler au-dessus de la vallée de Kalare.

Il balaya les têtes d'aiguilles lumineuses des petites exploitations. Il dévora les grappes de lumière des petites villes et des villages éparpillés dans la vallée.

Et bientôt, il déferla sur la ville de Kalare elle-même.

Amara ne put pas s'en empêcher. Malgré sa fatigue, elle leva les mains en invoquant Cirrus pour former un charme de vision rapprochée. Le nuage gris n'était pas constitué simplement de cendres, comme elle l'avait cru tout d'abord. C'était… comme si un énorme champignon de feu s'était formé. Tout ce qui avait le malheur de se trouver sur le passage de cette vague grise nimbée de rouge se retrouvait immédiatement incinéré. Amara eut à peine le temps de voir de petites ombres s'enfuir devant la fournaise approchante, mais si le nuage se mouvait avec une grâce indolente, ces petites silhouettes – ces Aléréens, comprit-elle brusquement – étaient par comparaison lents comme des escargots. Elle-même, l'une des aérifèvres les plus rapides d'Aléra, n'aurait pas réussi à distancer cette nébuleuse. Ces paysans n'avaient aucune chance de s'en sortir. Aucune.

Elle garda les yeux rivés sur la vallée en contrebas, hébétée d'horreur, tandis que de nouvelles secousses faisaient trembler la montagne sous ses pieds. Combien de milliers – de dizaines, de *centaines* de milliers – de personnes venaient de mourir ? Combien de familles, endormies dans leur lit, réduites en cendres ? Combien d'enfants, brûlés vifs ? Combien de foyers, de vies, de visages et de noms chéris venaient d'être incinérés comme autant de déchets ?

Amara resta là, agenouillée à côté de son mari ; et elle assista à la mort de Kalare : de la ville, de son peuple, de ses terres et de son duc.

Un énorme nuage de vapeur s'éleva dans les cieux alors que la vallée détrempée s'abandonnait à l'étreinte du volcan, mais il fut aussitôt caché à la vue d'Amara et de Bernard par la poussière qui se soulevait des éboulements et des secousses agitant la terre, créant un épais linceul qui leur voila les étoiles.

Il restait de la lumière, cependant. Celle du volcan flamboyant et du cadavre en flammes de la ville de Kalare, qui baignait tout d'un crépuscule écarlate surréaliste.

C'est seulement lorsque la vallée eut complètement disparu à

leur vue que Gaius se détourna. Ses yeux passèrent sur Bernard pour se poser sur Amara. Il s'approcha d'un pas lent et lourd et s'arrêta devant elle, le visage neutre, le regard dépourvu d'expression.

— Si j'avais attendu que Kalarus le fasse, comtesse, dit-il doucement, ç'aurait été pire. Les réfugiés fuyant le front auraient été obligés de gagner la ville et auraient doublé le nombre d'occupants. Nos propres légionnaires auraient été là. Ils y auraient péri.

Il chercha son regard et ajouta d'une voix très douce :

— Ç'aurait été pire.

Amara dévisagea le Premier Duc épuisé.

Elle se releva lentement.

Elle porta la main à la fine chaîne qu'elle avait autour du cou. Deux objets y étaient pendus. Le premier était la bague de légionnaire de Bernard, qu'elle portait comme témoignage secret de leur mariage.

L'autre était un simple taureau d'argent, la pièce la plus communément utilisée dans le royaume, affichant le profil de Gaius sur une de ses faces. C'était le symbole d'un Curseur du royaume et l'insigne de sa fonction.

Amara referma le poing sur la bague.

De l'autre main, elle arracha la pièce et la chaîne de son cou, et les jeta au visage de Gaius.

Le Premier Duc ne tressaillit même pas.

Son regard se ternit simplement un peu plus.

Amara tourna le dos et s'en alla.

— Allez avec votre épouse, comte, dit doucement Gaius, quelque part derrière elle. Prenez soin d'elle pour moi.

Chapitre 49

Les hommes de main du Sénateur, songea Isana, manquaient de raffinement. Elle s'était attendue à ce qu'on la ligote, bien sûr, mais ils auraient au moins pu trouver un sac propre à lui mettre sur la tête.

Elle considéra cette pensée avec stupeur un moment. C'était, songea-t-elle, tout à fait le genre de réflexion que quelqu'un comme dame Aquitaine aurait pu se faire, dans sa position. Jusqu'à la Seconde Bataille de Calderon, le plus gros souci pratique qu'Isana avait pu rencontrer était l'organisation de la cuisine dans l'exploitation de son frère. Était-elle réellement devenue si blasée des dangers de la politique aléréenne qu'elle se sentait qualifiée pour critiquer les détails de son propre enlèvement ?

Elle ne put s'en empêcher. Elle fut brusquement secouée d'un rire discret.

Elle sentit Araris changer de position, car ils étaient assis dos à dos, doucement appuyés l'un contre l'autre.

— Qu'est-ce qu'il y a ? murmura-t-il.

— J'admire simplement l'ironie de la nature humaine, répondit Isana à voix basse.

Elle put entendre le sourire du *singulare* dans sa voix.

— Un exemple en particulier ?

— Notre aptitude à affronter la terrible adversité tout en conservant la capacité de nous plaindre des plus petites choses.

— Ah ! J'étais moi aussi en train de me demander s'ils avaient taillé ces sacs dans de vieilles couvertures de cheval.

Isana rit de nouveau, d'un rire qui ne fit essentiellement que lui secouer les épaules avec très peu de bruit, et Araris se joignit à elle.

— Les bruits des combats ont cessé, fit remarquer Isana un

moment plus tard.

— Oui.

— Est-ce que les légions ont gagné ?

— Elles n'ont pas encore perdu, répondit Araris. Ces trompettes sonnaient la retraite générale.

— Ils ont été repoussés de la position qu'ils avaient attaquée, alors.

— De celle qu'ils étaient en train de défendre, rectifia Araris. Un assaut qui a échoué a un son différent. Et il y a trop de blessés.

Isana avait fait de gros efforts pour ne pas penser aux gémissements et aux hurlements de douleur qui s'élevaient non loin d'eux.

— C'est différent, alors ?

— Lors d'un assaut, tu combats en terrain ennemi. Tu pousses en avant. Lorsque des hommes sont touchés, il est plus difficile de les ramener à l'arrière. Et lorsque la retraite est engagée, beaucoup plus tombent. Il y en a plus qui sont abandonnés, faits prisonniers ou tués. Une défense, c'est différent. Tu es sur ton terrain. Tu as des hommes qui sont prêts à ramener les blessés aux guérisseurs et d'autres à prendre leur place, pour protéger leur retraite. Tu te retrouves avec beaucoup plus de morts.

Isana frémit.

— C'est affreux.

— C'est une affreuse situation, reconnut calmement Araris.

— Un peu comme la nôtre.

Il resta silencieux.

— Si grave que ça ? demanda Isana en le poussant légèrement du dos.

— Tu as dit ce qu'il fallait à Navaris, répondit-il. En l'obligeant à se demander si elle avait le droit de prendre la décision à la place d'Arnos. Ça nous a donné un petit sursis. Mais elle nous a fait entrer dans le campement de la légion dans un chariot couvert, et avec un sac sur la tête. Puis ils nous ont déposés directement dans cette tente, qui est gardée. Et je suis à peu près sûr que nous sommes parmi les hommes de la Première Garde Sénatoriale. Nalus est capitaine de la Seconde,

et, par les Corbeaux, il n'aurait pas laissé amener des prisonniers au visage couvert dans son camp sans chercher à se renseigner sur le sujet.

— Personne ne sait qui nous sommes, conclut calmement Isana. Personne ne sait que nous sommes ici.

— Exactement.

— Tu crois qu'il va nous tuer ?

Araris s'accorda un moment de réflexion. Puis il répondit, sans méchanceté :

— Il a intérêt.

— Quoi ?

— Tu es une Citoyenne du royaume, Isana. Ses mercenaires t'ont attaquée et kidnappée sur ses ordres. Ehren est un Curseur de la Couronne, par tous les Corbeaux ! S'il n'est pas mort, il va pouvoir faire un sérieux scandale, juridiquement parlant. La meilleure chance qu'a Arnos d'y survivre…

— … c'est de veiller à ce qu'il n'y ait pas de témoins pour corroborer la version d'Ehren.

— Probablement. Par ailleurs, s'il ne nous tue pas, c'est moi qui me chargerai de lui.

Le ton calme et détaché avec lequel il énonça ses mots faisait froid dans le dos. Isana se surprit à se laisser aller un peu plus contre lui.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda-t-elle. On s'échappe ?

— Soyons réalistes : nous n'avons aucune chance, même si nous réussissons à nous libérer. Nous ne ferons que leur fournir un magnifique prétexte pour nous tuer et s'en faire absoudre plus tard. Le feu de l'action, le chaos, quelle tragédie…

— Alors quoi ?

— Si tu en as l'occasion, fais parler Arnos aussi longtemps que tu le pourras. Et sinon, on attend.

— On attend ?

— Il ne va pas nous abandonner là.

Isana sut sans l'ombre d'un doute à qui il faisait allusion.

— Nous sommes des prisonniers secrets dans le camp de ce qui pourrait aussi bien être une légion ennemie, lequel est encerclé par une armée de Canims. Il est seul. Il ne sait peut-être même pas où nous sommes. Je ne doute pas qu'il va

essayer, bien sûr, mais…

À ces mots, Araris éclata d'un rire grave et profond, assez fort pour être entendu de l'extérieur de la tente. C'était, se rendit compte Isana, la première fois qu'elle l'entendait émettre un tel son, et son propre cœur réagit avec un petit sursaut de bonheur absurdement juvénile.

— Silence, là-dedans ! aboya une voix masculine, appartenant à un des hommes de main du Sénateur ou à quelque légionnaire réquisitionné au hasard pour monter la garde.

Araris ravala son rire et appuya la tête en arrière. Isana sentit son crâne toucher le sien et se laissa aller contre lui en fermant les yeux.

— Cela fait deux ans que je suis avec lui, chuchota le *singulare*. Tu connais son cœur, Isana. Tu as eu une part importante dans son développement. Tu l'as vu au cours de notre voyage – mais tu ne vois pas ce qu'il est devenu, et tu ne sais pas d'où ça lui vient comme moi je le sais.

— Septimus, murmura Isana.

— Tu ne sais pas combien de fois il a réussi à nous sortir de situations de ce genre. (Araris s'interrompit un moment.) Bon. Peut-être pas de situations si désespérées tout de même. Mais ça n'a jamais été une question d'échelle.

— Tu crois en lui, souffla Isana.

— Les Grandes Furies me viennent en aide. Ça tient presque de la folie. Mais oui.

Il s'interrompit de nouveau un moment puis reprit :

— Je t'aime beaucoup, tu sais.

Elle hocha la tête, doucement, pour éviter de se cogner à lui.

— Oui, je sais. Moi aussi je t'aime.

— Je me disais… (Il hésita.) Enfin. Ce n'est pas exactement comme si c'était une idée nouvelle, mais…

La petite hésitation maladroite qu'elle perçut derrière son assurance était presque douloureusement touchante.

— Oui ?

— Si c'est possible. Je veux dire… si on s'en sort vivants. Et si… si les choses s'arrangent au point que… Je sais que ce ne sera probablement jamais une vraie possibilité, mais…

Isana frissonna.

— Oui ?

— Si. Un jour. Si tout… Est-ce que tu… (Il prit une grande inspiration.)… est-ce que tu voudrais m'épouser ?

Elle avait deviné où il voulait en venir, à la folle instabilité de ses émotions, mais elle n'avait pas anticipé sa propre réaction.

Elle éclata de rire. Une fois de plus. Elle rit jusqu'à en perdre le souffle, en luttant pour rester silencieuse.

— Ici ? finit-elle par s'exclamer d'une voix à moitié étranglée. Tu me poses la question ici ? Maintenant ? Comme ça ?!

Le dos d'Araris était devenu tout raide.

— Eh bien, réussit-il à répondre après un moment. Oui. C'est… (Son ton devint brusquement grave.)… c'est tout ce que j'ai.

Isana tâtonna de ses doigts à moitié engourdis par les liens jusqu'à ce qu'elle trouve les siens. Ils réussirent à les entrelacer à moitié, plus ou moins au hasard.

— Ça me suffit, répondit-elle doucement.

Araris resta prudemment immobile un moment.

— C'est… Alors… Oui ?

Isana soupira et lui étreignit les doigts aussi fort qu'elle le put.

— Oui.

Il s'affaissa brusquement.

— Oh ! souffla-t-il. Oh ! bien. (Il secoua la tête, en lui caressant un doigt du bout d'un des siens.) L'espace d'un moment, là, je me suis inquiété.

Toute l'absurdité d'un tel commentaire, au regard de leur situation, les frappa tous les deux au même moment.

Ils riaient encore lorsque le bruit du rabat de la tente qui se levait se fit entendre, et que Phrygiar Navaris leur arracha leur sac de la tête, son épée dégainée à la main.

Chapitre 50

— Celle-ci, dit calmement Tavi en prenant une des longues épées que Durias avait sorties pour qu'il les examine.

Il se mit vivement en garde, exécuta un moulinet décontracté du poignet et hocha la tête. Il pouvait le sentir dans l'acier, dans la façon dont l'arme s'adaptait à sa main, dans la vibration délicate de la lame lorsqu'il cessa de la faire bouger : l'arme était vieille mais d'excellente facture, et sa lame, à la lumière des torches, était couverte d'ébréchures reçues au combat mais encore solide, flexible et droite.

— Et Ehren ? demanda-t-il.

— Je vais vous amener à lui, répondit Durias. Par ici, je vous prie, capitaine.

Tavi suivit le centurion à travers le camp canim plongé dans l'obscurité et fut surpris de découvrir combien sa disposition ressemblait à celle d'un camp aléréen – même s'il était vrai que les divers postes étaient déployés sur un espace considérablement plus grand. Peut-être les Canims mesuraient-ils leurs camps en pas, comme les légionnaires.

Les abris des guérisseurs étaient bondés, mais les sons qui en sortaient n'avaient rien à voir avec ceux qui émanaient d'une infirmerie aléréenne. Au lieu des cris et des gémissements des blessés, Tavi n'entendait qu'un effrayant concert de grognements et de rugissements sur tous les tons possibles et imaginables, et il fut soulagé de ne pas pouvoir voir à l'intérieur.

La plupart des Canims blessés qui sortaient des tentes se déplaçaient sans l'aide de personne. Ceux qui ne le faisaient pas, c'était presque invariablement qu'il leur manquait un membre. Quelque part en toile de fond, les hurlements endeuillés de Canims isolés pleurant leurs frères tombés au combat s'élevaient dans le ciel nocturne, d'une beauté sauvage et

obsédante.

— Il y a un an, dit doucement Durias, je pensais que je finirais par m'habituer à ça. Mais ça me hérisse encore les cheveux sur la nuque.

— Nous sommes des personnes très différentes, répondit Tavi sur le même ton.

Durias se retourna pour le dévisager d'un air surpris.

— Ah !

— Qu'y a-t-il, centurion ?

— Je ne sais pas ce qui me surprend le plus. D'entendre un capitaine de légion les appeler des « personnes » et non des « animaux », ou de le voir se mettre dans le même sac qu'un tas d'esclaves qui ont pris les armes.

— Vous marchez, parlez, respirez, mangez, dormez. Tout comme moi.

Durias fit entendre un grognement railleur.

— Depuis quand est-ce une raison suffisante pour considérer autrui comme son égal ?

Tavi lui montra les dents, en un geste plus canim qu'aléréen.

— Vous portez une armure, une épée – et je suis dans votre camp.

— Ha ! fit Durias d'un ton amusé. (Il secoua brièvement la tête.) Donc vous savez bien parler. Et après ? Parler, c'est facile.

Tavi se surprit à sourire plus naturellement tandis qu'ils continuaient leur chemin.

— Ce n'est pas en vous parlant que je vous ai assommé le printemps dernier, centurion.

Durias eut un nouveau grondement amusé et se frotta la mâchoire.

— Non. Non, en effet.

— Vous êtes avec Nasaug depuis près de deux ans, c'est bien cela ?

L'ancien esclave hocha la tête.

— J'étais… Il a dit que c'était moi qui lui avais donné l'idée d'Aléra Libre.

Tavi haussa les sourcils avant de reprendre :

— Vous êtes le primipile de votre légion.

— Ce n'est pas difficile d'être primipile, capitaine. Il suffit

d'avoir servi plus longtemps que tous les autres. J'étais la première recrue.

— Je parie qu'il y a de l'anecdote là-dessous.

Durias haussa ses épaules hypertrophiées.

— Mais vous n'êtes pas capitaine, nota Tavi.

Durias esquissa un bref sourire et indiqua sa mâchoire.

— Je n'ai pas l'expérience nécessaire en combat à mains nues, je suppose.

Ce fut au tour de Tavi d'émettre un grognement amusé.

Durias le fit passer devant l'hôpital canim et lui indiqua de la tête un vieux pavillon de légion aléréenne tout rapiécé, converti en tente avec l'adjonction de ce qui ressemblait à des voiles de récupération.

— Votre homme est là-dedans.

Tavi s'avança et remarqua que Durias se tenait exactement dans l'« ombre » de son corps, à l'endroit précis où il serait le plus difficile pour Tavi de se retourner pour l'attaquer avec l'épée qu'il portait. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et vit que l'ancien esclave avait la main posée sur son glaive. Il haussa un sourcil en le regardant.

— Qu'est-ce que vous faites, centurion ?

— J'évite les malentendus, répliqua Durias. Ce sont les ordres, capitaine.

Tavi se retourna complètement vers lui et lui tendit son épée sans dire un mot, la poignée en premier.

Durias secoua la tête.

— Cela signifie bien plus ici que dans votre Aléra, capitaine. Gardez-la. N'oubliez pas que j'en ai une aussi, c'est tout.

Tavi observa un moment le jeune homme et se rendit compte qu'il se tenait le dos droit, bien campé sur ses pieds et alerte, la main sur son épée, mais appuyé sur ses talons. D'un point de vue aléréen, c'était une posture arrogante, qui appelait presque à la rixe ; mais s'il avait été canim, Tavi y aurait immédiatement reconnu une position de non-agression tempérée de prudence, une posture de respect.

— Je n'y manquerai pas, répondit-il.

Puis il se retourna et entra dans la tente, pour découvrir Ehren allongé dans une baignoire, la gorge en sang – et une

ennemie agenouillée devant lui, une lame ensanglantée à la main.

Tavi porta immédiatement la main à son épée, mais il se retint de dégainer et sentit un instant plus tard l'infime altération de l'air derrière lui alors que Durias sortait sa propre arme d'un ou deux centimètres hors de son fourreau.

Antilla Dorotea, Haute Duchesse d'Antilla, seule survivante de la fratrie du Haut Duc Kalarus, la femme qui avait livré la Première Aléréenne aux Canims, leva les yeux lorsque Tavi entra dans la tente.

Le jeune homme perçut aussitôt ses émotions : d'abord une flambée de colère, vive et brûlante, immédiatement noyée par une vague de peur. La Haute Duchesse ferma les yeux un moment, les lèvres pincées, et il la sentit refouler les deux émotions pour les remplacer par une intense concentration. Elle reporta son attention sur Ehren, qui gisait nu dans sa baignoire de guérison, les yeux clos et à peine conscient.

La femme posa son couteau, ainsi que le tuyau de plume qu'elle n'avait pu retirer sans au préalable couper la chair tuméfiée autour de l'incision originelle faite par Varg. Puis elle appuya doucement sur le torse d'Ehren pour l'enfoncer davantage dans l'eau, jusqu'à ce que sa gorge soit recouverte, et inclina la tête.

Un sentiment de… pas exactement de contentement, ni de bien-être, mais quelque chose entre les deux, quelque chose de trop riche et de trop profond pour être simplement qualifié de satisfaction, émana soudain d'elle, tandis que la chair déchirée se refermait, que les marbrures violacées autour de la gorge du Curseur se résorbaient et qu'il prenait soudain une profonde inspiration sifflante.

Tavi dévisagea la Haute Duchesse, les sourcils froncés, en détaillant son apparence. Lorsqu'il avait fait sa connaissance, c'était une belle femme, d'une beauté agressive, affûtée comme un couteau. D'apparence jeune, bien sûr, comme tous les aquafèvres tendaient à l'être. Elle portait des soies bleues aux couleurs de la Maison de son époux, et sa chevelure brune était longue et ravissante.

Désormais, elle était vêtue de tissu gris très simple, sans

recherche, uni et solide. Ses cheveux étaient coupés bien plus court, à une longueur plus fonctionnelle, et noués en arrière avec un cordon de cuir. Elle était ceinte d'un tablier de guérisseuse, maculé du sang écarlate des Aléréens comme de celui, beaucoup plus sombre, des Canims. Elle ne portait pas de maquillage – et Tavi ne l'en avait jamais vu dépourvue – ni de bijoux.

À l'exception de l'acier miroitant d'un collier de discipline autour de son cou.

— Cela ne va me prendre qu'un petit moment encore, primipile, capitaine Scipion, dit-elle d'une voix aussi douce et agréable que Tavi en avait gardé le souvenir. Je m'excuse de ne pas m'en être occupée plus tôt, mais on réclamait mes services pour des cas plus graves.

Tavi la dévisagea un moment, sans trouver ses mots.

— D-Dame Antilla, finit-il par balbutier. Bonsoir.

Elle releva les yeux avec un petit sourire où se lisait parfaitement sa sensibilité à l'ironie de la scène.

— Oh ! je vous en prie, Scipion. Dame Antilla est une traîtresse qu'attendent une cellule dans la Tour Grise, un procès et une exécution. Elle n'aiderait certainement ni vous, ni – à moins que je me trompe sur la signification de tous ces couteaux qu'il portait cachés sur lui – un Curseur de la Couronne.

Tavi la regarda en fronçant les sourcils, la tête penchée d'un air songeur.

— Non. Je suppose que non.

— Appelez-moi Dorotea, continua-t-elle. (Il perçut une discrète nuance de regret dans sa voix, et le même sentiment de contentement, encore plus présent.) Je suis une guérisseuse. C'est ce que je fais maintenant. Si vous voulez bien m'excuser.

Sur ces mots, elle baissa la tête pour se remettre à sa tâche, en fermant les yeux.

Tavi secoua la tête et jeta un coup d'œil à Durias.

— Sarl a réussi à la capturer il y a deux ans, expliqua le jeune homme, en baissant respectueusement la voix. Il lui a lui-même passé le collier de discipline et lui a ordonné de ne faire de mal à personne, d'obéir à ceux qui lui donnent des ordres et de soigner ceux qui en ont besoin.

Tavi prit une brusque inspiration, et soudain tout s'éclaircit.

— Seul Sarl aurait pu le lui enlever.

— Et il est mort, dit calmement Durias. (Il y avait une peine et une compassion réelles et très profondes dans son regard lorsqu'il posa les yeux sur l'ancienne Haute Duchesse.) Elle est coincée avec. Si on le lui enlève, elle mourra.

Tavi exhala lentement, en secouant la tête.

— Vous ne l'aurez pas, continua Durias. On m'a chargé de vous dire ça.

— Il y a quelque chose de vaguement hypocrite dans le fait que vos collègues refusent de libérer un esclave en collier, Durias. Est-ce là leur conception de la justice ?

— Ce n'est pas ça, les Grandes Furies m'en sont témoins. Je sais ce qu'elle endure. Beaucoup de monde ici le sait aussi. Mais elle nous est trop précieuse – et elle mérite d'être parmi des gens qui savent ce que c'est de vivre avec un collier de discipline autour du cou. Qui ne la maltraiteront pas. (Il secoua la tête.) Même si elle n'a pas échappé à ça, les quelques premières semaines, avant que l'ordre soit établi.

Tavi avait mal au cœur rien que d'y penser. Certes, la Haute Duchesse d'Antilla n'avait jamais incarné pour personne la clémence et la bonté, mais tout de même, nul ne méritait le genre de représailles que lui avaient sûrement fait subir des esclaves libérés de peu et dépourvus de chef.

— Ce n'est pas simplement ce qu'elle a fait, ou les morts dont elle est responsable, dit-il. C'est son fils.

Une pointe aiguë de douleur parvint brusquement aux perceptions de Tavi à travers la pièce, émanant de Dorotea : un mélange de nostalgie, de tristesse, de regret et d'un amour farouche. Elle leva les yeux vers lui.

— Crassus ? demanda-t-elle. Il… il va bien ?

— La dernière fois que je l'ai vu, oui. Il sait ce que vous avez fait. Il refuse d'en parler avec moi, mais je crois qu'il se fait du souci pour vous. Il se demande ce que vous êtes devenue.

Ehren avait retrouvé des couleurs, et sa poitrine se soulevait et retombait de nouveau normalement. Dorotea porta les doigts à son collier en un geste hésitant puis les rebaissa.

— Je… (Elle ferma les yeux.)… je crois qu'il serait mieux

que… que dame Antilla ait trouvé la mort dans des combats. (Elle rouvrit les yeux et chercha le regard de Tavi.) C'est ce qui est arrivé, vous savez.

— Je… (Tavi secoua la tête.)… je n'ai pas le temps pour ça.

Dorotea rougit et baissa la tête en un geste d'acceptation.

— Où est-il ?

— Je l'ai laissé à la tête de la Première Aléréenne.

Elle pâlit, et Tavi dut puiser dans l'acier de l'épée pendue à sa hanche pour se protéger de son brusque élan de terreur alors qu'elle tournait la tête vers les ruines assiégées.

— Comme je vous l'ai dit, Dorotea, reprit-il d'une voix douce. Je n'ai pas le temps. J'ai besoin de Sire Ehren.

— O-oui, bégaya-t-elle. Bien sûr.

Elle posa la main sur la tête du jeune Curseur, inclina la sienne un moment et murmura :

— Réveillez-vous.

Sans plus de cérémonie, Ehren ouvrit les paupières.

— Hmm ? Hein ? (Il écarquilla les yeux.) Ah ! (Il prit une profonde inspiration, puis plusieurs autres.) Ah ! voilà qui est mieux. Par les Grandes Furies ! heureusement que…

Il se tourna vers sa guérisseuse pour la remercier, reconnut la Haute Duchesse d'Antilla et poussa un glapissement. Il tâta précipitamment son corps nu, probablement à la recherche d'un couteau, en éclaboussant ses alentours d'eau rougie de sang.

— Ehren ! intervint Tavi. Ehren !

Le jeune homme s'immobilisa. Il détacha les yeux de dame Antilla pour les poser sur Durias, puis sur Tavi. À chaque étape, ils s'écarquillèrent un peu plus.

— Ah ! Bien. Il s'est passé des choses pendant que je dormais, à ce que je vois.

— Oui. Et tu as encore cette expression sur le visage.

— Je n'y peux rien. Tu es sur le point d'aller prendre ton petit déjeuner, n'est-ce pas, peu importe qui tu risques de croiser en chemin ?

— Oui.

Ehren poussa un soupir.

— Dis-moi tout.

Tavi lui expliqua son plan.

— C’est de la folie, fit le Curseur.

— Ça peut marcher.

— Personne ne va venir te sortir d’affaire, cette fois, fit remarquer Ehren.

Tavi eut un grand sourire.

— Je peux compter sur toi ?

— Ton plan est fou. *Tu* es fou. (Il balaya l’intérieur de la tente du regard.) Il va me falloir un pantalon.

Chapitre 51

Monté sur le meilleur cheval que la Légion Aléréenne Libre avait à lui offrir, Tavi s'approcha des ruines, accompagné d'Ehren.

Bien que la plupart des corps aient été récupérés, certains avaient échappé aux regards dans le chaos de la bataille et la nuit tombante ; et plein de morceaux étaient restés là où ils étaient tombés. En conséquence, l'obscurité était remplie des battements d'ailes et des cris rauques des corbeaux noirs omniprésents, qui se nourrissaient des morts.

Ehren, qui portait une torche, murmura :

— J'espère que Nasaug savait de quoi il parlait lorsqu'il nous a indiqué le mur que défend la Première Aléréenne. Sinon, on risque fortement de se faire tirer dessus par un archer trop nerveux.

— Par tous les Corbeaux ! répondit Tavi alors qu'ils franchissaient la palissade fracassée. Regarde-moi ce massacre. Ils ont essayé de défendre la palissade contre un assaut continu, ou quoi ?

— Ç'arrive tout le temps, poursuivit Ehren. Surtout quand une légion vient de se prendre une raclée. Les archers qui font le guet sont nerveux. Ils sont fatigués. À moitié endormis. Ils entendent un bruit. « Chtac, vlan. » Et après ils lancent : « Qui va là ? » pendant que tu perds ton sang.

— Regarde tous ces casques abandonnés. Les trous percés au sommet. Les écrits des Romains anciens qu'on a retrouvés à Appia mentionnent une arme qui pouvait faire ça – ils l'appelaient une « falx ».

— Est-ce qu'il arrivait aux Romains anciens de se faire tirer dessus dans le noir par erreur ? Parce que je serais vraiment dégoûté que le dossier qu'il y a sur moi dans le bureau du

Curseur Légat finisse comme ça.

La monture d'emprunt de Tavi fit un écart nerveux pour éviter un amas de corbeaux bavards. Les oiseaux poussèrent des croassements dans la nuit, et Tavi esquissa un sourire.

— Tu ne t'inquiètes pas pour les bonnes raisons.

— Ah bon ?

— Personnellement, je suis plus inquiet à l'idée que quelque jeune Canim plein d'initiative qui n'est pas d'accord avec Varg et Nasaug nous décoche un ou deux carreaux de baliste dans le dos.

Ehren lui lança un regard mauvais.

— Comme c'est rassurant ! Je suis content d'être celui qui porte la lumière. C'est sur toi qu'ils tireront en premier.

— Bah voilà ! fit Tavi. (Il arrêta sa monture à une quinzaine de mètres du rempart et leva la main en signe de salutation.) Ohé ! Sur les murs !

— Pas un pas de plus ! lança une voix de légionnaire. Ou on tire !

Tavi plissa les yeux pour scruter le rempart plongé dans l'ombre.

— Schultz ? C'est vous ?

Il y eut un court silence déconcerté.

— Capitaine ? Capitaine Scipion ?

— Ouais, répondit Tavi d'un ton nonchalant. Avec Sire Ehren à côté de moi. Il fait un peu froid dehors, ce soir. Vous n'auriez pas une tasse de thé à nous offrir, par hasard ?

— Avancez, dit Schultz d'un ton autoritaire. Jusqu'au pied du mur. Laissez-moi voir votre visage.

Tavi et Ehren obtempérèrent, et un visage pâle les scruta par-dessous un casque de légionnaire. Tavi reconnut immédiatement le jeune centurion.

— Capitaine ! s'exclama Schultz.

— Par les Corbeaux ! Schultz, le gronda Tavi. Vous avez plus de bon sens que ça. Même si on dirait que c'est moi, il pourrait s'agir d'un aquafèvre déguisé. Allez chercher Foss, Antillar ou Antillus et demandez-leur d'utiliser leur clairvoyance d'aquafèvre sur moi.

Schultz fit un large sourire.

— Oui, monsieur. Ne bougez pas, monsieur. (Il s'interrompit un instant.) Vous ne voulez pas rester discret, ou vous n'auriez pas laissé tout le rempart vous entendre, n'est-ce pas ?

Tavi sentit un sourire se dessiner sur ses lèvres en réponse.

— Il fait frisquet là, dehors, centurion. Faites-nous entrer sous escorte, si vous le voulez bien.

— Oui, monsieur ! Si vous voulez bien faire une soixantaine de pas vers l'est, monsieur, il y a une ouverture. Je vais y envoyer des hommes à votre rencontre.

— Merci, centurion, c'est compris.

Tavi fit tourner son cheval et entreprit de longer le mur, suivi d'Ehren. Ils purent entendre un murmure les précéder hâtivement le long du rempart : les chuchotements excités des soldats annonçant à leurs camarades que le capitaine Scipion était de retour.

Tavi perçut les émotions qui commençaient à déferler du haut des remparts. Excitation, intérêt, la peur douloureuse et soigneusement contrôlée qui accompagnait tout combat – et la plus vitale des émotions aux yeux d'un commandant : l'espoir. Tandis que Tavi continuait à longer le mur, passant sous leurs positions, les soldats s'avancèrent et se mirent au garde-à-vous, comme s'ils étaient passés en revue, et non censés garder à l'œil un espion potentiel.

L'« ouverture » dans le rempart se révéla être une section de pierre aveugle indifférenciable du reste ; sauf que, à l'approche de Tavi, la roche fondit comme de la cire et disparut, laissant une brèche juste assez large pour laisser un cheval se faufiler à l'intérieur. Tavi entra, en s'écorchant les genoux de chaque côté, et reconnut les six Chevaliers Flora de la Première Aléréenne qui se tenaient sur le mur au-dessus de la brèche, l'arc à la main, prêts à darder des flèches d'une précision meurtrière sur quiconque tentait de profiter du passage.

La monture d'Ehren n'avait même pas fini de passer que les ingénieurs de la Première Aléréenne, une demi-dizaine d'hommes à l'air fatigué postés de chaque côté de l'ouverture, scellèrent de nouveau le mur en incitant la roche à reprendre sa position. Deux des Chevaliers Flora se tournèrent pour garder un œil sur Tavi et Ehren – comme il se devait, tant que l'identité

de ces derniers n'avait pas été confirmée.

Tavi ne demandait pas mieux que de rester là pour le moment, dans le cercle de lumière projeté par la torche crachotante d'Ehren, où plusieurs centaines de légionnaires pouvaient le voir clairement. Les chuchotements sur le mur avaient gagné en volume, couvrant presque les croassements et les cris d'oiseaux qui entouraient les ruines.

Schultz sortit de l'obscurité. Le jeune centurion de la cohorte des Corbeaux de Guerre était une toute nouvelle recrue lors de la Bataille de l'Élinarc. Depuis, il avait reçu assez de cicatrices et d'éloges pour lui valoir les honneurs dans n'importe quelle légion du royaume. Il portait une tasse en fer-blanc de légionnaire dans chaque main, et les deux récipients fumaient dans l'air froid de la nuit. Il en tendit une à Tavi, qui prit la tasse de thé fort avec reconnaissance, et l'autre à Ehren.

— Et voilà, capitaine, dit le jeune centurion en le saluant. Capitaine présumé, rectifia-t-il.

Tavi lui fit un grand sourire.

— Vous êtes un sauveur, Schultz.

Il but quelques gorgées du breuvage brûlant en étudiant l'attitude et le maintien de Schultz, les comparant à la peur lasse qui émanait de lui. Le centurion jouait un rôle, affichant une indifférence pleine de courage insouciant devant les hommes de la légion, mais il était manifestement inquiet – et pour cause. Tavi ne voyait pas sur le rempart la moitié des hommes nécessaires pour surveiller la zone couverte, ce qui suggérait que les blessures et la fatigue avaient privé la Première Aléréenne de beaucoup de soldats. Et ce thé était bien trop fort, par tous les Corbeaux ! Personne ne le prenait aussi serré, quel que soit leur degré d'épuisement. La légion manquait d'eau.

Ils avaient peur. La peur pouvait prendre la vie d'une armée plus rapidement que n'importe quelle lame, et Tavi réagit aussitôt pour la combattre en parlant de façon à être entendu de tous, sans cesser de siroter son thé.

— Mmm. Vous comptiez faire du mortier à partir de cette mixture, plus tard ?

— Des briques, répondit Schultz. Mais cette chochotte de Gregus l'a dilué.

— Je ne veux pas savoir avec quoi, répliqua Tavi.

Un concert de rires discrets parcourut le rempart de part et d'autre.

Schultz sourit et jeta un coup d'œil autour de lui.

— Monsieur… Si je peux me permettre de vous poser la question… Pourquoi êtes-vous de retour, capitaine ?

Tavi prit une autre gorgée de thé. Il ne s'était pas rendu compte à quel point il était perclus de fatigue, jusqu'à ce qu'il sente la boisson rendre un peu de vie à ses membres.

— Hmm ? Allons, Schultz. Un capitaine ne donne jamais de réponse franche. Vous devriez savoir ça, depuis le temps. (Il but une autre gorgée tandis qu'une nouvelle vague de rires discrets se répandait.) La Couronne a trouvé une situation encore plus catastrophique à nous confier, et nos ordres sont de nous y rendre immédiatement.

Schultz indiqua d'un geste les ruines et les hommes mal en point autour d'eux.

— Et laisser tout ça derrière nous ?

Des murmures de déception et d'écœurement feints se firent aussitôt entendre sur les remparts et depuis les bâtiments en ruine des environs immédiats.

Schultz avait compris ce que Tavi était en train de faire et s'était fait son complice, pour soulager la tension régnant parmi ses hommes. C'était bien vu de la part d'un homme de son âge, après la journée qu'il avait eue, et Tavi lui adressa un hochement de tête approbateur.

— Repos, centurion. Vous recevrez vos ordres bien assez tôt.

— Bien, monsieur, fit Schultz avec un salut.

Un bruit de pas énergiques se rapprocha, et le jeune centurion s'effaça devant le groupe qui arrivait, lequel se révéla être mené par Antillus Crassus, encadré de plusieurs Chevaliers Terra et suivi de la silhouette trapue et brusque de Valiar Marcus.

— Schultz ? demanda Crassus d'une voix impérieuse et crispée par la colère. Vous m'interrompez en pleine réunion d'état-major ? Ç'a intérêt à valoir le coup. Et par tous les Corbeaux ! qui a autorisé cette lumière à…

Crassus s'arrêta net en atteignant le bord du cercle éclairé

par la torche et écarquilla les yeux en reconnaissant Tavi et Ehren. Il ouvrit la bouche comme pour pousser une exclamation, mais la referma en pinçant les lèvres avec un effort manifeste de volonté et, à la place, adressa à Tavi un brusque hochement de tête.

— Centurion. Son identité a-t-elle été confirmée ?

— Non, monsieur, répondit Schultz. Le Tribun Foss vous présente ses respects et me charge de vous dire qu'il est trop occupé pour aller se balader dans le camp à la demande du premier venu.

— Ce n'est pas faux, ce soir, soupira Crassus.

Tavi descendit de cheval et, prenant sa tasse dans sa main gauche, attendit calmement.

Crassus s'assura que les Chevaliers Flora le couvraient puis s'approcha de Tavi en lui tendant la main droite. Tavi échangea une poignée de main avec lui.

— Votre nom ? demanda Crassus.

Le temps s'arrêta un instant autour de Tavi.

Tous les détails autour de lui prirent une clarté cristalline : l'odeur de fumée grasse émanant de la torche d'Ehren, le cliquetis d'une armure de légionnaire sur la pierre d'un des remparts, le faible reflet de la lueur de la torche sur les armures cabossées. Une partie de la chevelure de Crassus avait brûlé, ne laissant qu'un duvet ras tout contre son cuir chevelu, et les gemmes rouges serties dans le manche de la dague de Canim passée à sa ceinture scintillèrent dans la lumière écarlate. L'espace d'un instant, la lune et les étoiles restèrent suspendues, complètement immobiles, et Tavi se retrouva seul au monde, avec une seule certitude pour lui tenir compagnie : il avait passé l'essentiel de sa vie enveloppé dans un tissu de mensonges et de demi-vérités.

Une fois ce moment passé, ce souffle relâché, tout allait changer.

— La plus grande partie de ma vie, répondit-il doucement, on m'a connu sous le nom de Tavi du domaine de Bernard, dans la vallée de Calderon, dans la région de Riva. Puis je suis devenu Tavi Patronus Gaius, et Tavi ex Cursori. Durant le temps où vous m'avez connu, Crassus, mon nom était Rufus Scipion,

troisième subtribun puis capitaine de la Première Aléréenne.

Le sommet de la colline et les ruines étaient plongés dans le silence le plus complet, l'immobilité la plus totale.

La voix de Tavi remplissait ce silence, ferme et pleine d'assurance, et il avait du mal à croire que c'était la sienne.

— Mais mon nom, continua-t-il, en élevant la voix de sorte que ses paroles se réverbérèrent sur la pierre des remparts et des ruines, est Gaius Octavien, fils de Gaius Septimus, fils de Gaius Sextus, Premier Duc d'Aléra.

Et au moment où ce nom touchait l'air nocturne, le ciel resplendit brusquement d'une lumière écarlate.

Tavi n'aurait su dire ce qui venait de se passer, mais la lumière provenait tout droit de derrière lui, au sud, et illumina tout l'horizon, comme s'il avait demandé au soleil lui-même de remonter prématurément dans le ciel pour annoncer sa présence. Elle déferla sur les ruines, montrant les visages épuisés, stupéfaits et saisis de respect des légionnaires couverts de crasse et de sang. Elle allongea l'ombre de Tavi devant lui, pour engouffrer Valiar Marcus, Crassus et les Chevaliers qui les escortaient.

Et elle révéla un deuxième groupe, plus nombreux, en train d'approcher parmi les ruines et comprenant plusieurs légionnaires en armure de la Garde Sénatoriale, le capitaine Nalus et les plus hauts gradés de ses officiers – et le Sénateur Guntus Arnos, ses *singulares* et son entourage.

Crassus, qui était à l'affût du son de la vérité dans ses paroles avec ses sens d'aquafèvre, pâlit littéralement de stupeur, en crispant les doigts presque douloureusement sur ceux de Tavi. Puis le jeune Tribun se laissa tomber sur un genou, imité après une seconde de confusion par ses Chevaliers, le primipile, puis l'ensemble de la Première Aléréenne. Le fracas des armes et des armures fut comme le rugissement du ressac sur une côte rocailleuse.

Le Sénateur resta debout, les yeux ronds, bouche bée de stupeur. Le bord de sa robe sénatoriale lui échappa des doigts et tomba dans la boue formée par le mélange de terre et de sang.

— Je suis le Princeps Gaius Octavien, reprit Tavi, d'une voix forte et glaciale. Et je suis ici pour faire répondre une slive

perfide de ses actes.

Au moment même où il disait ces mots, il y eut un grondement dans la terre, si grave que ses dents s'entrechoquèrent, et le sol se mit à trembler. Tavi sentit son cœur faire un bond, et faillit faire pareil pour se mettre à l'abri d'un porche voisin qui avait miraculeusement tenu bon, par crainte d'être pris sous la chute d'ouvrages de pierre.

Mais s'il se précipitait pour se mettre à couvert, cela ne le ferait pas paraître majestueux aux yeux de ceux qui regardaient. Il choisit de tirer parti de la situation. Il n'avait aucune idée de ce qui se passait, mais par tous les Corbeaux ! cela ajoutait certainement de l'effet à son discours.

Il montra du doigt le sénateur abasourdi.

— Guntus Arnos ! Pour avoir conspiré avec des ennemis de la Couronne dans des complots qui ont entraîné la mort de centaines de légionnaires en service, pour avoir fait attaquer et consécutivement enlever la Première Dame légitime d'Aléra par vos subordonnés, et pour avoir ordonné l'*assassinat* d'hommes libres et de paysans aléréens et de leur famille, je vous accuse de trahison envers votre souverain, votre royaume et votre peuple !

La bouche d'Arnos se tordit convulsivement, et des bredouillements incohérents en sortirent.

— Je vous convoque en justice, traître ! tonna Tavi, et un mur voisin s'effondra sous l'effet du tremblement qui agitait la terre. Je vous défie en *juris macto* ! Et que les Corbeaux se repaissent des ennemis de la justice !

Chapitre 52

— Si vous me tuez tout de suite, dit calmement Araris à Navaris, personne ne le saura jamais.

La femme mince comme une lame le dévisagea d'un œil éteint.

Puis elle haussa les épaules.

— Je m'en remettrai.

Isana perçut la décision de la tueuse à l'instant où celle-ci la prenait, et une flambée de jubilation folle et diabolique émana brusquement de Navaris alors qu'elle se tournait vers Araris en levant son épée.

— Non ! s'écria Isana en luttant contre ses liens.

Sans préavis, la terre se mit brusquement à trembler.

Navaris chancela et tendit la main pour se retenir au poteau central de la tente. Celle-ci s'affaissa d'un côté, et son rabat s'ouvrit, révélant un crépuscule empourpré. La terre continua à gronder, et Isana put entendre des pierres tomber les unes sur les autres. Quelque part au loin, une voix d'homme véhémente tonnait avec fureur.

Navaris regarda autour d'elle avec une surprise mêlée de colère et gagna l'ouverture de la tente d'un pas chancelant sur le sol qui tremblait encore, en balayant les alentours du regard.

Isana perçut un sentiment d'effarement en provenance d'Araris qui devait faire pendant à l'incrédulité peinte sur son propre visage, et à cet instant, un sifflement perçant imitant un cri d'oiseau leur parvint de l'extérieur.

Une voix s'éleva en ce qu'Isana reconnut comme un cri de guerre marat, et la tente autour d'eux fut brusquement arrachée. Isana dut tordre le cou pour éviter une corde qui volait. Puis la toile s'envola, et elle eut le temps de voir deux coursiers marats tout en jambes, montés de leurs cavaliers

barbares, s'éloigner au galop en traînant la tente derrière eux.

Le ciel était éclairé d'une lueur rouge projetant des ombres qui semblaient bizarrement orientées pour un coucher de soleil, jusqu'à ce qu'Isana se rende compte que c'était justement parce qu'elles provenaient d'une autre direction. L'éclat rougeoyant du crépuscule venait de l'ouest. La source de cette lumière-ci se trouvait pratiquement droit au sud.

Kitaï sortit de l'ombre d'un bâtiment en pierre délabré. La jeune Marate était vêtue exactement comme la dernière fois qu'Isana l'avait vue, mais elle portait en plus un arc marat lourdement incurvé, muni d'une flèche à pointe de pierre noire, brillante et acérée.

Navaris la vit elle aussi. La tueuse fit souplement un pas vers Isana et posa son épée sur la gorge de celle-ci.

— Kitaï, souffla l'Exploitante.

— Bonsoir, répondit la jeune femme d'un ton aimable. (Elle scruta l'horizon au sud puis se tourna vers Navaris.) Qu'est-ce que vous pensez de ça ?

Navaris tourna vivement la tête de côté en un geste de suspicion et garda les yeux rivés sur Kitaï.

— Je pensais bien que vous n'en sauriez rien. Je ne sais pas ce que c'est non plus, reprit Kitaï. (Elle secoua la tête et indiqua Isana d'une extrémité de son arc.) Éloignez-vous d'eux, Phrygiar Navaris, ou vous mourrez.

Navaris esquissa un petit sourire moqueur.

— Oui, admit Kitaï. Vous pourriez probablement intercepter ma flèche. Mais pourriez-vous en arrêter vingt ?

Elle pinça les lèvres et fit de nouveau entendre un trille d'oiseau, et les ombres débordèrent soudain de guerriers marats en armure de cuir qui sortaient de leur cachette. Chacun des barbares portait un arc semblable à celui de Kitaï, et chacun d'eux avait déjà une flèche encochée dessus.

— Des pointes en pierre, Navaris, dit Kitaï d'une voix ferme et dépourvue de méchanceté. De toutes les directions. Aucun moyen de les voir toutes. Et pas de métal pour vous permettre de percevoir leur présence.

Le visage de Navaris se vida de toute expression. Elle regarda vivement autour d'elle, jaugeant sa situation.

— Éloignez-vous, répéta Kitaï.

Vingt guerriers marats bandèrent leur arc au même moment. Le craquement des tiges de bois qui se courbaient et des cordes qui se tendaient rappelait celui d'une vieille grange un jour de mauvais temps.

Navaris ne cilla même pas.

— Si vous tirez, je la tuerai avant de mourir.

— Oui, répondit Kitaï d'un ton patient. C'est pourquoi je ne vous ai pas tiré dessus. Pour l'instant. Éloignez-vous.

— Si je m'écarte d'elle, qu'est-ce qui vous empêchera de me tuer ?

— Votre mort ne m'appartient pas. On a tiré à pile ou face. J'ai perdu.

Navaris haussa les sourcils.

— Allez-vous-en, reprit Kitaï. (Elle leva la voix, probablement pour se faire entendre des Marats présents.) Ni moi ni aucun des miens ne vous fera de mal ou n'essaiera de vous empêcher de partir.

Navaris réfléchit à cela une seconde. Une de ses paupières s'agita plusieurs fois d'un tic, et Isana fut étourdie par la variété et l'intensité déconcertante des émotions qui déferlaient de la tueuse. Navaris ressentait simultanément terreur, mépris, joie, faim, désir et une satisfaction hurlante, le tout complètement mélangé à l'intérieur de ses pensées. Isana put sentir la digue de volonté qui contenait habituellement cet ouragan d'émotions trembler comme la terre sous leurs pieds, mais elle ne rompit pas. Sa masse informe et incolore recouvrit soudain toutes ces émotions intenses, qui disparurent dans le néant qu'était Phrygiar Navaris. La femme baissa son arme, hocha brièvement la tête et s'éloigna d'un pas rapide et feutré du cercle d'archers marats tandis que la lumière rouge commençait à se dissiper dans le ciel.

Kitaï s'approcha aussitôt d'Isana et s'agenouilla à côté d'elle. Elle ne quitta pas pour autant des yeux Navaris qui s'éloignait. Lorsque celle-ci eut disparu, la jeune Marate dégaina un couteau en murmurant :

— Espèce de tarée.

Elle coupa les liens d'Isana et d'Araris puis se releva.

— Dépêchez-vous. Nous n'avons pas beaucoup de temps.

Araris réussit à se relever en chancelant, mais lorsque Isana voulut l'imiter, ses membres et son dos se crispèrent complètement, et à son grand embarras elle fut tout simplement incapable de se mettre debout.

— Aidez-la, dit sèchement Kitaï, et Isana se retrouva soulevée par deux jeunes cavaliers barbares musclés, un sous chaque bras.

Kitaï fit entendre un grognement d'impatience et s'élança à travers les ruines. Araris lui emboîta le pas en clopinant, et les porteurs d'Isana suivirent, traînant plus ou moins complètement celle-ci, dont les orteils engourdis de picotements raclèrent le sol, en passant trop près de l'hôpital le plus proche. La douleur et la peur des blessés la percutèrent comme une lanière de cuir givrée.

Isana lutta pour se cuirasser, en se concentrant sur ses environs jusqu'à ce qu'ils aient dépassé l'hôpital. La lumière écarlate dans le ciel avait presque entièrement disparu et ne formait plus qu'une bande d'un rouge maussade à peine perceptible sur l'horizon sud.

— Kitaï, où sommes-nous ? demanda Isana. Comment as-tu fait pour arriver ici ?

— Dans les ruines à côté de Port-aux-Mâts, répondit sèchement la jeune Marate. Les congénères de la sœur de ma mère m'ont lancé une corde dans le noir. On m'a envoyée vous chercher.

— Pourquoi ?

— Pour empêcher Arnos de vous utiliser comme otages contre Octavien, bien sûr.

— *Kitaï !* protesta Isana dans un souffle.

La jeune Marate haussa les épaules.

— Tout le monde est au courant, maintenant, Isana. En ce moment même, mon Aléréen est en train d'annoncer son identité et de défier Arnos en *juris macto*.

— Quoi ?! s'exclama Araris.

L'effroi irradia de lui en écœurantes bouffées.

— En *juris macto*, répéta Kitaï avec sérieux. Ça veut dire « jugement du poing ». Même si ce n'est pas un combat à mains

nues au sens propre. Je ne comprends toujours pas pourquoi votre peuple persiste à désigner les choses par un nom qui n'est pas le leur. C'est de la folie.

— Je sais ce qu'est le *juris macto*.

— Araris, demanda Isana d'une voix tremblante, quel est le problème ?

— C'est lui qui a lancé le défi, cracha Araris. Qu'est-ce qui lui est passé par la tête ?

— Je ne comprends pas. Tu ne peux pas le représenter ? prendre sa place ?

— Non ! répondit Araris en criant à moitié. C'est lui qui a lancé le défi. Il ne peut pas avoir de champion. Il est obligé de participer au duel en personne, sinon la loi ne reconnaîtra pas la validité de son issue.

— Tavi ne peut pas avoir de champion ? (Isana sentit comme une pierre lui tomber au fond de l'estomac.) Mais Arnos, si. (Elle sentit le froid l'envahir.) Par les Grandes Furies ! Il va choisir Navaris.

Araris cracha sur le côté.

— C'est à ça qu'il l'emploie.

— Je lui ai dit qu'il ferait mieux de me laisser m'occuper d'elle, fit Kitaï. Mais après s'être évadé d'une prison et avoir sorti Varg d'une autre, tout à coup la loi aléréenne reprend de l'importance.

Isana commençait à retrouver l'usage de ses jambes et de ses pieds, et, d'un haussement d'épaules, elle se dégagea des bras des deux Marats pour marcher toute seule.

— Est-ce qu'il risque d'être blessé, Araris ?

— Blessé ? (Le *singulare* secoua la tête d'un air sinistre.) C'est un duel à mort.

Isana s'arrêta net et le dévisagea.

— Est-ce qu'il peut la vaincre ?

Araris serra les poings, irradiant frustration et inquiétude comme un feu dégage de la chaleur.

— Araris, répéta-t-elle d'un ton implorant.

Le *singulare* ne répondit rien, et elle savait pourquoi.

Elle aurait su s'il lui avait menti.

* * *

Kitaï conduisit Isana et Araris à la tente de commandement de la Première Aléréenne, qui servait traditionnellement de quartiers au capitaine. Elle avait l'air d'avoir été montée à la hâte, et plusieurs de ses cordes n'étaient pas très bien tendues. À l'intérieur ne se trouvaient qu'une lampe-furie, un pliant et un tapis de couchage.

— Je crois que je sais ce que vous voulez lui dire, dit doucement Kitaï. Je crois que vous savez qu'il ne vous écoutera pas.

— Je vais quand même lui parler.

Kitaï fronça les sourcils mais hocha la tête.

— Je comprends, dit-elle avant de s'en aller.

Elle revint quelques minutes plus tard accompagnée de Tavi, et le grand jeune homme serra aussitôt sa mère dans ses bras.

— Les Grandes Furies soient louées ! vous êtes tous les deux sains et saufs, dit-il.

Isana lui rendit son étreinte.

— Et toi aussi.

La tente s'ouvrit pour laisser entrer Ehren, portant une écritoire de scribe. Il s'assit lourdement et ouvrit la boîte pour en sortir une plume, un flacon d'encre et plusieurs feuilles de papier.

Tavi relâcha Isana avec un sourire et demanda :

— Alors ?

— J'ai bien cru que la déposition de six clairvoyants différents n'allait pas suffire, répondit son ami. Jusqu'à ce que je montre à Nalus les déclarations sous serment des témoins des attaques menées sur les exploitations. Il a décidé d'entériner accusations et provocation en duel.

— Ce qui veut dire ? demanda doucement Isana.

Ehren eut un sourire carnassier qui dévoila ses dents.

— Ce qui veut dire que si Arnos refuse, il peut dire adieu à toute récompense de ses efforts. Il sera obligé de démissionner de son poste de commandement, tout comme Tavi a dû le faire, en attendant d'être jugé. (Il inspira profondément et exhala avec satisfaction.) J'adore cette symétrie.

— Qu'est-ce que tu écris ? demanda Tavi.

— Une déclaration d'identité et d'intentions. Par laquelle tu te donnes rétroactivement la permission de te libérer sous caution personnelle afin de défendre l'honneur du royaume. Ça va bloquer la prochaine manœuvre d'Arnos, qui va être de prétendre que tu es un prisonnier considéré comme suspect et que ta présence, et par conséquent ta provocation en duel, sont illégales.

— Je peux faire ça ?

— Sauf si une autorité supérieure s'y oppose, et le seul qui puisse faire *ça* est injoignable depuis un bout de temps.

— Bien.

Ehren hocha la tête.

— Je suis seulement content qu'Arnos nous ait forcés à rafraîchir nos notions de droit sur ce thème lorsque toute cette pagaille a commencé. Accorde-moi encore une dizaine de minutes. Puis nous aurons besoin de la dague à sceau.

Un homme mince et plus âgé portant la tunique d'un valet d'officier entra dans la tente, traînant derrière lui un lourd sac en cuir.

— Ah ! vous voilà, monsieur, dit-il. (Il laissa tomber son fardeau aux pieds de Tavi avec un soupir de soulagement.) Votre cuirasse de réserve.

Tavi vida le sac par terre sans préambule, révélant une panoplie d'apparence bien plus neuve que celle qu'il avait sur lui.

— Excellent. Les Aléréens Libres ont du bon matériel, tout bien considéré, mais cette armure n'est plus de la première jeunesse. Vous pouvez me donner un coup de main, Magnus ?

— Bien sûr, capitaine, répondit le valet. Où dois-je vous appeler « Votre Altesse », dorénavant ?

Tavi le regarda en haussant un sourcil.

— Vous ne me croyez pas ?

— La question n'est pas là, répliqua le valet.

Il regarda les autres du coin de l'œil.

— Je ne cache rien à personne, ici, dit Tavi.

Il jeta un coup d'œil à Isana, qui sentit la petite pointe de ressentiment accompagnant ses mots. Il la refoula aussitôt,

mais trop tard.

Isana grimaça. Elle avait beau n'avoir agi qu'avec les meilleures intentions du monde, certaines erreurs prenaient du temps à être rectifiées. Elle allait devoir s'y faire.

Magnus soupira.

— Très bien. Ai-je votre permission pour parler franchement, Votre Altesse ?

Tavi fronça un peu plus les sourcils.

— Bien sûr.

Magnus hocha la tête.

— Ce trait de bravoure relève de la bêtise la plus profonde et la plus irresponsable que l'histoire de l'humanité ait jamais recensée.

Tavi haussa les sourcils avec stupeur.

— Non seulement vous avez choisi le pire moment et le pire endroit pour révéler votre identité mais il y a d'autres considérations à prendre en compte. Le Princeps du royaume n'est *pas* quelqu'un qui prend part à des duels. Il ne met *pas* sa propre personne en danger. Il ne prend *pas* de tels risques. Il est bien trop important pour ça.

— Le royaume n'a un nouveau Princeps que depuis vingt minutes, Magnus, répliqua Tavi. Les seules personnes qui sont au courant sont entre ces murs. Même si je perds, le royaume ne perdra pas, lui – ou pas grand-chose, en tout cas.

— Tavi, intervint Isana en s'avançant, écoute-le, je t'en prie. Il a raison.

Tavi la regarda rapidement du coin de l'œil, et une fine ride d'incertitude se forma entre ses sourcils. Il hocha lentement la tête et fit signe au valet de continuer.

— Sauf le respect de Princeps Septimus, continua Marcus, votre père avait lui aussi fait ce choix. (Sa voix se durcit.) Et il a eu tort. Il en est mort. Et en conséquence, Aléra a connu vingt ans de complots, de trahison et de conflits. Les manœuvres des Hauts Ducs pour obtenir le pouvoir l'ont pratiquement fait voler en éclats, entraînant privation et souffrances, déclenchant conflits et guerres qui ont entraîné la mort de milliers de personnes – sans parler des vies perdues lorsque nos ennemis ont perçu nos divisions de plus en plus marquées et en ont tiré

parti.

— Tavi, reprit doucement Isana, il doit bien y avoir une autre solution à ce problème.

Le jeune homme se mordilla la lèvre, le regard impénétrable.

— Navaris est parmi les meilleurs que j'ai pu rencontrer, enchérit Araris, intervenant pour la première fois. Selon moi, si je l'affrontais, même en combat régulier, j'aurais autant de chances de perdre que de gagner. Tu as du talent et de l'entraînement, mais tu as encore beaucoup à apprendre. Le pronostic n'est pas bon pour toi.

— Je suis d'accord, reprit Magnus. Vous mettre en danger dans une bataille est une chose. Tout risquer dans un duel sur lequel seul un imbécile placerait de l'argent en est une complètement différente.

Tavi les regarda tour à tour, d'un air sérieux. Puis il jeta un coup d'œil à Kitaï.

— Je serais mécontente que tu sois tué, *chala*. (Elle haussa les épaules.) Mais fais ce que tu penses être le mieux.

Tavi hocha lentement la tête. Puis il prit une grande inspiration et pointa le doigt vers la paroi de la tente.

— Là, dehors, se trouvent des dizaines de milliers de Canims effrayés et furieux. Et encore des milliers d'anciens esclaves effrayés, furieux et assoiffés de vengeance. Ils tiennent nos trois légions cernées, et dans quelques heures, ils vont nous tuer.

» À moins que je puisse leur présenter une raison de croire que nous sommes plus qu'un tas d'infâmes assassins qui méritent d'être exterminés. À moins que je leur livre les hommes responsables de ces massacres et que j'arrive à forcer ces légions à baisser les armes et à cesser de menacer le seul moyen que les Canims ont de rentrer chez eux.

— Mais, Tavi, fit Isana, il doit bien y avoir une autre façon de…

— Tant qu'Arnos garde le commandement, non, la coupa Tavi d'un ton plein de certitude. Il ne peut plus revenir sur sa position et laisser les Canims tranquilles, maintenant. Il va faire durer les combats et tuer nos hommes jusqu'au dernier si c'est ce qu'il lui faut pour obtenir sa victoire, et je ne suis pas disposé à le laisser faire.

— Alors arrête-le, suggéra Isana.

— Je n'ai pas encore l'autorité pour le faire. Et si j'essayais de l'arrêter illégalement, ses propres gens combattraient pour le protéger. Nous ferions le travail des Canims à leur place. Puis ils massacreraient les vainqueurs, quels qu'ils soient. Après cela, la guerre continuerait. Il y aurait encore plus de souffrances. Plus de morts.

» Le *juris macto* nous permet de contourner tous ces obstacles, et c'est la seule façon dont je peux le destituer de son autorité légale sans porter l'affaire devant les tribunaux.

— Mais…, commença Magnus.

Tavi se tourna vers le vieux valet d'un air renfrogné.

— C'est aussi simple que ça, Magnus : les Canims arrivent. Soit je leur livre Arnos, soit ils nous tuent tous et le prennent eux-mêmes. Ce duel est ma seule chance de coincer Arnos. (Il les regarda les uns après les autres, droit dans les yeux.) Est-ce que quelqu'un ici voit une autre solution ? Non, personne ?

Ils gardèrent tous le silence.

Tavi hocha lentement la tête.

— J'ai pris ma décision et je m'y tiendrai. Soutenez-moi ou écartez-vous de mon chemin.

Il balaya de nouveau la pièce du regard, et Isana le regarda avec des yeux ronds, fascinée. Elle ne l'avait encore jamais vu comme ça. Elle n'avait jamais vu *personne* s'exprimer avec autant d'autorité et de force. Pas depuis que Septimus était mort.

— Je ne peux pas, dit Araris d'une voix très basse. Je ne peux pas te laisser faire ça. Je refuse d'échouer une fois de plus.

Tavi soutint fermement son regard et répondit d'un ton très calme :

— C'est mon combat. Ma responsabilité. À moins que tu aies l'intention de me pousser devant un chariot pour m'en empêcher ?

Araris pâlit et détourna les yeux.

Ehren souffla doucement sur sa feuille de papier puis l'agita lentement comme un éventail, pour aider l'encre à sécher.

— Il ne manque plus que ta signature et ton sceau.

Tavi hocha la tête et se tourna vers Isana.

— Je n'ai pas la dague, lui dit-elle doucement. Elle était dans mon sac. Je ne l'ai pas vu depuis que nous avons été capturés.

Kitaï passa calmement devant elle, en enlevant son sac de ses épaules d'une secousse. Elle fouilla dedans et en sortit une dague dont la lame comme le manche étaient filetés de nervures d'écarlate et de bleu. Le pommeau de l'arme était gravé du sceau de la Maison de Gaius, un aigle en vol. Kitaï la passa à Tavi.

Isana prit une lente inspiration.

— Tu l'as prise dans mon sac.

— Je me suis dit que j'en aurais peut-être besoin, répondit calmement Tavi.

— Tu ne m'as pas fait confiance.

Tavi baissa les yeux, en retournant la dague dans sa main.

— Tu as montré beaucoup de… réserves, concernant cette partie de ma vie. Je ne voulais pas les voir prendre le dessus au mauvais moment.

— Tu ne m'as pas fait confiance, répéta Isana.

Elle secoua la tête. Ce n'était pas comme si elle lui avait donné beaucoup de raisons de le faire, mais tout de même, ça faisait mal.

Tavi signa le document et y apposa le pommeau de sa dague. Il le plia et le cacheta de la même façon.

— Dans trois heures, dit-il. Sur les remparts. Je veux que tout le monde voie ça.

— Compris, dit Ehren.

Il prit la lettre scellée et sortit d'un pas hâtif.

— Si ça ne vous dérange pas, dit Tavi au reste des personnes présentes dans la tente, j'aimerais avoir quelques minutes à moi pour me changer.

Chacun prit congé d'un murmure et s'en fut – sauf Isana, qui s'arrêta à l'entrée de la tente et se retourna pour le regarder.

— Est-ce que tu peux gagner ? chuchota-t-elle.

Il sourit du coin des lèvres.

— Je n'ai jamais perdu un seul duel à mort. Pas un seul.

— Tavi.

Le sourire du jeune homme s'effaça, mais son regard resta ferme.

— Je dois le gagner. Pour nous tous. (Il baissa de nouveau les

yeux.) J'ai un service à te demander.

Isana hocha la tête.

— Bien sûr.

— Mon ami est blessé. Max. Et beaucoup de mes hommes. Est-ce que tu crois…

Isana inclina la tête.

— Je vais de ce pas à l'hôpital.

Tavi ferma les yeux.

— Merci.

Il s'humecta les lèvres, puis soudain sa retenue vola en éclats, et ses émotions déferlèrent jusqu'à Isana, douloureusement familières : c'étaient la peur et l'insécurité qui l'avaient accueillie chaque fois que son fils, enfant, se réveillait d'un cauchemar au plus noir de la nuit.

Elle s'approcha aussitôt pour l'étreindre aussi fort qu'elle le put. Elle le sentit se laisser aller un peu contre elle.

— J'ai peur, chuchota-t-il.

— Je sais.

— Ne le dis à personne. Ils ne doivent pas le voir.

— Je sais.

— Je t'aime, mère.

Isana put sentir son amour au moment où il l'exprimait et le serra encore plus fort dans ses bras.

— Et je t'aime aussi, mon fils.

Chapitre 53

Marcus s'arrêta dans la pénombre à l'extérieur de la tente de commandement bien éclairée du Sénateur Arnos et tendit l'oreille, en regardant par le rabat entrouvert.

— Alors ? demandait impérieusement Arnos à l'un des membres de son noyau de larbins. Vous êtes mon conseiller juridique. Conseillez-moi.

— Je suis désolé, Sénateur, dit le petit homme replet, d'entre deux piles de livres épais. Tous les précédents juridiques semblent être du côté du Princeps…

— *Scipion*, gronda Arnos. Il s'appelle Scipion.

— De Scipion, se reprit l'homme sans une seconde de battement. Il a… techniquement bien sûr… satisfait à toutes les exigences légales pour prouver son identité, et dans le cas d'une menace de trahison envers le royaume ou d'atteinte à l'honneur celui-ci, les Citoyens de rang ducal ou supérieur ont le droit de provoquer en duel n'importe quel Citoyen du royaume.

— Je sais déjà tout ça. Quelles sont mes options ?

L'homme essaya de sourire, et sa voix sortit tout étranglée lorsqu'il répondit :

— Vous pourriez toujours renoncer à votre Citoyenneté, monsieur.

Arnos lui décocha une gifle.

— Imbécile. Filez d'ici avant que je vous fasse donner le fouet.

Le petit homme sortit précipitamment de la tente, et Marcus recula pour le laisser passer.

— Vous pourriez suivre son conseil, vous savez, dit une voix féminine.

Marcus reconnut aussitôt le déguisement de dame Aquitaine.

— Par tous les Corbeaux et les Furies ! gronda Arnos d'un ton étranglé. Depuis combien de temps est-ce que vous êtes là ?

— Assez pour constater que vous êtes dans le pétrin, Arnos.

Le Sénateur fit entendre un grommellement fort grossier.

— Je ne vais pas reculer maintenant. Je perdrais tout ce que j'ai mis des années à bâtir. Mon avis professionnel est qu'il est temps pour vous d'intervenir.

— Et ?

— Et de faire disparaître le problème, répondit-il entre ses dents serrées.

— Je crois que je me suis trompée sur votre compte, Arnos. Je savais que vous étiez un égotiste pompeux affligé de la folie des grandeurs, mais je pensais quand même que vous étiez au moins compétent.

Arnos la dévisagea en silence quelques secondes puis dit d'un ton accusateur :

— Nous avions un accord.

— Nous avions un arrangement. Mais vous avez manqué à votre parole envers moi. Vous m'avez dit n'avoir enrôlé aucun mercenaire dans vos troupes. Mais votre cavalerie extrêmement bien équipée, ravitaillée et payée semble avoir pris sur elle de mettre à sac chaque habitation humaine qu'elle rencontre.

— Leurs Tribuns agissent indépendamment de mes ordres.

— Vous êtes le commandant de ces légions, mon cher. Vous êtes responsable de ce qu'elles font. C'est ce qui permet à un commandant d'obtenir gloire et respect après une victoire. On ne vous apprend pas ça au Collegium ?

— Comment osez-vous me faire la leçon sur…

La voix de dame Aquitaine resta calme mais se fit glaciale.

— Ne me forcez pas à lever la main sur vous, Arnos. Quand je gifle une personne, moi, elle ne détale pas après.

Arnos se redressa brusquement, et son visage s'empourpra.

— Vous n'aviez pas de scrupules à verser le sang aléréen il y a six semaines.

— Quelques sacrifices ne me posent pas de problème s'ils servent un objectif plus important. Fermer les yeux sur le viol et le meurtre d'exploitations tout entières est une chose fort différente. Il n'y avait aucun profit à tirer de ces actes. Aucune

visée ultérieure. C'est du manque de professionnalisme. De l'idiotie. Et j'ai du mal à tolérer les idiots.

— Alors vous devriez être d'accord sur le fait que cette conversation ne mène à rien, au vu des circonstances. Il faut nous concentrer sur la situation en cours.

— Ah bon ?

— Nous nous inquiétons probablement pour rien. Navaris va présenter notre jeune capitaine aux corbeaux, et cela résoudra nos problèmes immédiats.

— Vous croyez ? dit-elle durement. J'ai pris une décision concernant les problèmes immédiats, Arnos.

— Et alors ? demanda le Sénateur d'un ton méfiant.

— Ce sont *vos* problèmes, répondit dame Aquitaine, sans pitié. Résolvez-les vous-même. Si vous réussissez à y survivre, j'envisagerai peut-être de renégocier notre accord. Mais en attendant, ne comptez pas sur moi.

Arnos ouvrit et referma la bouche plusieurs fois sans émettre le moindre son.

Dame Aquitaine apparut sur le seuil de la tente, face à Marcus. Elle lui adressa un mince sourire qui disparut aussitôt. Se retournant, elle chuchota à Arnos :

— Quelqu'un vient.

Marcus y vit son signal pour entrer en scène et franchit le seuil de la tente d'un pas vif.

— Sénateur ? (Il montra un rouleau de papier.) Je vous ai apporté l'état des pertes de la Première Aléréenne pour que vous puissiez le consulter.

La robe toute simple de dame Aquitaine était tachée de sang, probablement celui des blessés auxquels elle avait apporté de l'eau. Elle prit le rouleau avec une petite révérence et le passa à Arnos.

Celui-ci le déroula et y jeta un coup d'œil.

— Merci, centurion. Rompez.

Marcus salua et sortit de la tente. Il trouva dame Aquitaine marchant à sa hauteur.

— Vous prenez des risques, dit-il calmement. À parler si ouvertement. Quelqu'un pourrait vous entendre.

Elle fit entendre un claquement de langue réprobateur.

— J'avais agrandi le charme d'air pour vous inclure.

Marcus poussa un grognement.

— Le duel doit avoir lieu sur le rempart sud de la ville, reprit dame Aquitaine. C'est le moment d'utiliser la baliste, je suppose.

— Lequel des deux ? demanda Marcus après un geste d'assentiment.

Elle secoua la tête.

— Il y a quelque chose à gagner sur tous les fronts dans ce fiasco. Si Arnos est innocenté, le compte de notre prétendu Princeps sera réglé. Si Octavien gagne, il me débarrasse d'un employé incompétent qui risque fort de revenir me poignarder dans le dos quand je ne m'y attendrai pas.

Marcus comprit la logique impitoyable de son raisonnement.

— J'attends que ce soit terminé. Et je tue le vainqueur.

— Et tous nos problèmes seront résolus.

— Il en restera peut-être auxquels vous ne pensez pas. Une bonne soixantaine de milliers.

Les hurlements de deuil de l'armée canime leur parvinrent, portés par l'air nocturne.

Dame Aquitaine fronça les sourcils et se frotta les bras comme si elle avait froid.

— La situation paraît compromise. Je préférerais ne pas perdre les légions, mais les chances qu'elles s'en sortent semblent bien minces.

— Vous pourriez les augmenter.

Dame Aquitaine s'arrêta net et le dévisagea.

— Vous n'êtes pas sérieux.

— Songez aux avantages si nous réussissions. Entre cela et l'attaque vorde dans la Citadelle, vous vous imposerez comme une véritable héroïne du royaume. Vous obtiendrez encore plus d'alliés.

— En supposant que je ne sois pas tuée au combat, bien sûr. Non. C'est un risque que je ne suis pas prête à prendre. Si la bataille tourne mal, je vous emmènerai à l'écart du danger.

Vous ne ferez rien de tel, songea Marcus. *Je vous connais, Votre Grâce. Pourquoi ne supprimer que deux obstacles potentiels alors qu'il est tout aussi facile d'en éliminer trois ?*

Marcus continua à ruminer un instant, et lorsque le charme

d'air que dame Aquitaine avait maintenu pour assurer la confidentialité de leur conversation s'effondra brusquement, il faillit se heurter au capitaine.

— Ah ! vous voilà, dit Tavi. Je vous cherchais. Où étiez-vous parti, primipile ?

Son regard se posa sur dame Aquitaine, toujours déguisée, et il haussa les sourcils tout en souriant du coin des lèvres.

— Ah, ah !

Dame Aquitaine exécuta une autre révérence, les yeux baissés, et le rose lui monta aux joues.

Marcus toussota de manière bourrue en saluant.

— Capitaine. (Il se tourna vers la Haute Duchesse.) Je dois retourner à mes devoirs.

Elle hocha silencieusement la tête, encore rougissante – ou feignant de l'être – et l'embrassa sur la joue avant de saluer le capitaine d'une autre courbette et de s'en aller précipitamment.

— Je ne savais pas que vous aviez une amie, dit Tavi avec un grand sourire. Prêt à vous mettre au travail ?

— Oui, monsieur.

— Bien. Je…

Le capitaine s'interrompit brusquement pour observer, les sourcils froncés, dame Aquitaine qui s'en allait.

Marcus le regarda prendre un air pensif.

— Monsieur ?

— Mmm ? (Tavi s'ébroua.) Oh ! rien. C'est juste qu'elle m'a paru un moment familière.

— Vous l'avez peut-être déjà rencontrée dans le camp.

— Ce doit être ça. (Le jeune homme fit rouler ses épaules sous son armure.) Le spectacle commence dans une heure. J'aimerais que vous alliez vous assurer que le rempart sud-est bien déblayé de tout décombre et prêt à nous accueillir.

Marcus salua.

— Je m'en occupe, capitaine.

Tavi abattit sa main sur l'épaule cuirassée du primipile.

— Que ferais-je sans vous, centurion ? Allez-y.

Marcus se dirigea d'un pas alerte vers le rempart, rassembla une vingtaine de légionnaires et entreprit de le déblayer. Puis il retourna hâtivement aux chariots pour récupérer son matériel.

Il avait déjà repéré un endroit potentiel d'où tirer. Il allait avoir juste assez de temps pour prendre sa baliste et gagner sa position.

Et après cela, on ne savait jamais.

Il pourrait peut-être enfin se reposer.

Chapitre 54

En tant qu'initiateur du duel, Tavi était tenu par le protocole d'arriver le premier sur le terrain, et c'est les doigts crispés à s'en blanchir les articulations qu'il escalada l'échelle menant au rempart sud.

Le trajet lui parut interminable.

Il se hissa sur le rempart et s'écarta pour laisser passer Araris, qui le suivait. L'édifice était un mur de défense standard de la légion, au moins en apparence. Étant donné la quantité de matière qu'ils avaient dû sortir de terre, et le peu de temps qu'ils avaient eu pour le faire, Tavi était sûr que le rempart n'avait pas les couches de roche entrecroisées et imbriquées qui l'auraient rendu pratiquement invulnérable à tout hormis la plus violente attaque de furifèvre. Le mur lui-même formait une plate-forme de deux mètres cinquante de large, bordée de créneaux à l'extérieur. Le haut des merlons s'élevait de quelques centimètres au-dessus de la tête de Tavi, et les embrasures qui les séparaient lui arrivaient au milieu du ventre.

Le rempart était formé d'une série de sections droites, chacune légèrement en biais par rapport à la suivante, s'adaptant au terrain sur lequel il avait été construit. Il ne serait pas difficile de garder à l'œil le bord intérieur, ce qui se révélerait pratique pour éviter une chute potentiellement mortelle. Sur son ordre, les hommes de Tavi avaient laissé sur toute la longueur du rempart une série de lampes-furies, fournissant amplement assez de lumière pour y voir.

Il avait froid. Le printemps avait beau approcher pas à pas de l'été, la nuit était fraîche, et l'acier de son armure aspirait toute la chaleur de son corps.

— Fais quelques pas, suggéra Araris. Étire-toi. Tu n'as pas intérêt à entamer le combat avec les muscles froids et crispés.

Tavi suivit sa suggestion.

— Combien de fois as-tu combattu en *juris macto*, Ombre ? (Il se reprit en secouant la tête.) Je veux dire, Araris.

Le *singulare* sourit, de petites rides se formant au coin de ses yeux.

— Venant de toi, ça ne me dérange pas. Et la réponse est quatre. J'étais le champion de quelqu'un d'autre dans trois d'entre eux.

— Quatre ? s'étonna Tavi sans cesser de s'étirer. C'est tout ?

— Je n'éprouve pas de plaisir à faire du mal aux gens.

Tavi secoua la tête.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Vu ta réputation, je pensais que ce serait des dizaines.

Araris haussa les épaules.

— C'est une question de qualité plus que de quantité, je suppose. J'ai affronté le demi-frère illégitime du Haut Duc de Parce lorsqu'il a voulu disputer au vieil homme le trône de sa ville. Antillus Raucus a mal pris qu'un jeune Chevalier, plus jeune que toi encore, ait couché avec sa sœur. J'ai dû intervenir en faveur du Chevalier.

— Tu as vaincu un Haut Duc à l'épée ?

— Comme je disais, c'est une question de qualité plus que de quantité. (Araris fronça les sourcils.) Il en a gardé une balafre ou deux, mais je ne l'ai pas tué. Et j'ai combattu pour Septimus juste avant la Bataille des Sept Collines…

— C'était toi ?!

Araris haussa de nouveau les épaules.

— Kadius, un duc de Placida, avait décidé qu'il avait besoin de développer ses terres en volant celles des autres, et Septimus avait été envoyé là-bas avec la Légion Royale pour restaurer l'ordre. Kadius a provoqué le Princeps en duel pour le forcer à se retirer – et quand je l'ai tué, sa femme est devenue folle de rage et a lancé jusqu'au dernier de ses soldats sur la Légion Royale. Ils avaient un nombre respectable de Chevaliers. Ç'a été un carnage.

— Et le quatrième, c'était Aldrick ex Gladius.

— Qui avait plus de cent duels à son actif. Il se faisait embaucher comme champion, avant d'entrer au service de ton

père. Ce combat-là a attiré pas mal d'attention. On a ferraillé pendant près de dix heures, sur toute la longueur de la rue des Jardins *et* de celle des Artisans. Il a bien dû y avoir cinquante à soixante mille personnes qui sont venues nous voir.

Tavi fronça les sourcils, leva un pied botté pour le placer dans une embrasure et se pencha pour s'étirer la jambe.

— Mais il avait défié Sire Miles, au départ, n'est-ce pas ?

— Oui.

— À quel propos ?

— À propos d'une fille. (Araris plissa les yeux, regardant derrière Tavi.) Ils sont là.

À une trentaine de mètres d'eux sur le rempart, Navaris déboucha au sommet d'une échelle et se redressa. La mince tueuse était revêtue d'une armure moulante en cuir et en mailles légères, par contraste avec la lourde panoplie de légionnaire en acier que portait Tavi. Elle se tourna aussitôt vers lui pour lui faire face, le visage dépourvu d'expression, d'humanité. Elle était munie d'une épée longue et d'un glaive accrochés à deux ceinturons jetés sur son épaule, tout comme Araris avait porté ceux de Tavi. Ni l'un ni l'autre n'allait s'embarrasser d'un fourreau dans ce duel.

Arnos arriva derrière elle, et l'escalade de l'échelle l'avait manifestement convaincu de se débarrasser de sa robe de Sénateur bien ajustée. Il était vêtu d'une cotte de mailles et peinait visiblement à reprendre sa respiration après avoir dû hisser son poids et celui de son armure le long de l'échelle.

Tavi regarda Navaris, vidant lui aussi son visage de toute expression. Il fut content qu'elle soit montée sur le rempart si loin de lui. Cela lui donnait le temps de maîtriser le tremblement qui agitait ses mains avant qu'elle s'approche assez pour s'en rendre compte. Il se força à respirer profondément et régulièrement.

— Elle est humaine, dit doucement Araris. Elle n'est pas parfaite. Elle peut être battue.

— Vraiment ?

— Elle a remporté beaucoup de duels. Mais la plupart d'entre eux étaient toujours le même combat ; seul le visage changeait. Quelqu'un de relativement peu expérimenté, qui laissait la peur

contrôler ses pensées et ses actions. Elle les a tués en quelques secondes.

— Moi aussi je suis relativement peu expérimenté, comparé à elle, fit remarquer Tavi d'un ton sardonique. Et toi aussi, d'ailleurs.

Araris sourit.

— Patience. Ne laisse pas la peur te contrôler. Ne lance pas l'offensive. Fais attention à ton jeu de jambes, maintient une garde serrée, et attends ton occasion.

— Et si elle ne m'en donne aucune ?

— Montre-toi plus malin qu'elle. Crées-en une.

Tavi posa une main sur le merlon à côté de lui.

— Comme tu l'as fait à la Seconde Bataille de Calderon.

— Exactement. Très peu de gens comprennent que ce ne sont pas les épées qui sont dangereuses, Tavi, ni les mains, les bras ou les furies. Ce sont les facultés mentales. La volonté. Et tu es amplement doté des deux.

Tavi fronça les sourcils à ces mots, les yeux rivés sur son adversaire, en retournant cette idée dans sa tête.

Ses mains cessèrent de trembler.

L'échelle derrière eux cliqueta, et le capitaine Nalus se hissa sur le rempart. Il avait un bandage tout neuf sur la joue, qu'une faucille lui avait lacérée jusqu'à l'os. Tavi avait entendu raconter qu'il avait ordonné qu'on lui recouse sa plaie avec du fil plutôt que de « gaspiller l'énergie d'un guérisseur sur une blessure légère alors que la vie d'autres hommes était en péril ».

— Votre Altesse, dit-il en saluant Tavi de la tête. Vous êtes prêt ?

Tavi prit les armes qu'Araris lui tendait et les jeta sur une de ses épaules.

— Oui, répondit-il.

— Suivez-moi.

Tavi, en emboîtant le pas au capitaine qui avait accepté à contrecœur d'arbitrer, entreprit de descendre le rempart en direction de Navaris. Au même moment, la tueuse se mit en marche vers eux, mince et dangereuse.

Dans les ruines en contrebas, la foule s'était rassemblée : légionnaires, domestiques, filles à soldats. Par milliers.

Plusieurs étaient montés sur les murs et les toits délabrés pour avoir une meilleure vue du haut du rempart. Il les voyait à peine dans l'obscurité ; mais sur l'un des bâtiments les plus proches, il distingua des chevelures blanches, et des crinières marates flottant à la brise légère : Kitaï et ses compatriotes. Il les salua d'un hochement de tête, et ils portèrent tous en même temps le poing à leur poitrine cuirassée en réponse, dans un bruit qui retentit fortement dans la nuit par ailleurs silencieuse.

Tavi, Araris et Nalus atteignirent le milieu du rempart en même temps que Navaris. Tavi s'arrêta assez loin d'elle pour avoir le temps d'esquiver si elle décidait brusquement de dégainer et de se fendre, tandis que le capitaine Nalus s'arrêtait à mi-chemin entre eux deux.

— Phrygiar Navaris, dit-il. Êtes-vous prête ?

— Oui, répondit-elle sans quitter Tavi de son regard froid.

— Gaius Octavien, enchaîna Nalus. Êtes-vous prêt ?

— Oui.

Nalus les regarda tour à tour.

— Je vous rappelle que ce duel est à mort. Je vous demande à tous les deux si vous souhaitez y renoncer pour éviter une effusion de sang inutile.

— Je refuse, dit Tavi.

Navaris ne fit qu'esquisser un sourire sans répondre.

Nalus soupira et reprit :

— Gaius Octavien, dégainez.

Tavi s'exécuta et tendit la poignée des deux armes au capitaine. Celui-ci les inspecta toutes deux à la recherche de poison puis les rendit à Tavi, avant de jeter les deux ceinturons vides sur son épaule.

— Phrygiar Navaris, dégainez.

Il procéda aux mêmes inspections sur ses armes et lui prit à elle aussi ses ceinturons.

— Très bien, reprit-il ensuite. Aucun de vous n'a le droit de bouger tant que je ne me suis pas écarté d'entre vous et que je n'ai pas compté jusqu'à dix. Une fois cela fait, vous êtes tous deux libres d'agir. Est-ce compris ?

Tavi et Navaris répondirent tous deux par l'affirmative. Nalus s'écarta et remonta précipitamment le mur pour regagner

le sol. Cela lui prit approximativement une éternité, et Tavi soutint le regard de la tueuse pendant tout ce temps.

— Un ! lança Nalus.

— Tu as peur, gamin ? demanda calmement Navaris.

— Un peu sommeil, répondit Tavi. Un peu faim. Dans quelques instants, je prendrai un petit déjeuner et je ferai une sieste.

— Tu te reposeras. Ça, je peux te le promettre. Et tu n'auras plus faim non plus.

— Deux ! cria Nalus.

— Je suis curieux, fit Tavi. Comment est-ce que vous avez survécu au naufrage du *Mactis* ?

— Araris avait tué son sorcier. Tu n'avais fait qu'éventrer le tien. Nous l'avons mis dans une chaloupe et il nous a caché des léviathans.

— Trois !

Un sourire sans âme se dessina sur les lèvres de Navaris.

— Il a mis trois jours à mourir. Bien assez longtemps pour nous emmener loin de la Ruée.

Tavi sentit la nausée l'envahir à cette description. Trois jours… Par les Corbeaux ! c'était une terrible façon de mourir. Même s'il n'en existait pas beaucoup de bonnes, supposa-t-il.

— J'attendais ce moment avec impatience, reprit Navaris.

— Quatre !

— Pourquoi donc ? demanda Tavi.

— Parce que tu es l'appât, gamin. (La tueuse détourna les yeux des siens un moment pour les poser sur le rempart derrière lui.) Lorsque tu seras mort, Valérien, là-bas, s'en prendra à moi. (Elle frémit.) Et ça, ce sera un duel qui vaudra la peine d'être vu.

— Cinq !

— Il va d'abord falloir que vous arriviez jusque-là, répliqua Tavi.

Navaris pencha la tête, en reportant son regard sur lui.

— Six !

— Je suis curieuse. Es-tu vraiment le Princeps Octavien ?

Tavi lui adressa une copie de son petit sourire.

— Nous le saurons bientôt.

— Sept !

La respiration de Navaris commença à s'accélérer. Tavi regarda ses pupilles se dilater, et une série de petits frissons d'impatience lui parcourir le corps pour remonter jusqu'à la pointe de ses deux armes.

Le jeune homme avait la bouche sèche, mais il se concentra sur ce qu'Araris lui avait dit. Patience. Maîtrise. Il se plaça bien en face de la tueuse et entra légèrement en contact avec l'acier de ses armes par furifèvrerie, pour infuser calme et netteté dans le monde autour de lui.

— Huit !

Navaris entrouvrit les lèvres, et son corps ondula étrangement, comme s'il voulait se jeter droit dans la bataille sans consulter ses pieds.

— Neuf !

Tavi prit une grande inspiration.

La voix de Kitaï retentit, claire et vibrante dans le silence que laissait régner Nalus entre deux chiffres, se répercutant sur les pierres de sorte qu'aucun homme, femme ou enfant présent ne put manquer de l'entendre.

— Fais-en de la chair à corbeaux, Aléréen !

— Dix !

La Première Aléréenne encouragea son commandant d'un rugissement unanime, énorme, assourdissant, qui fit trembler la roche alentour.

Les yeux de Phrygiar Navaris étincelèrent d'une avidité et d'une fureur soudaine, et elle ouvrit la bouche sur un hurlement inarticulé qui ressemblait sinistrement à un cri de plaisir, en levant ses armes et en se ruant sur Tavi.

Chapitre 55

Navaris était rapide. Elle fut sur lui en un clin d'œil, ses deux armes tournoyant devant elle en un vif ballet de coups de taille rompu de temps en temps par un coup d'estoc fulgurant. Le rugissement de la Première Aléréenne ne s'était pas encore tu qu'elle avait déjà lancé une cinquantaine d'attaques sur Tavi, et celui-ci fut certain que seuls une retraite contrôlée et son récent et intensif entraînement avec Araris lui avaient permis de les parer.

Des étincelles colorées jaillissaient chaque fois que leurs fers se croisaient, et attaques et parades s'enchaînaient si vite que Tavi avait à peine le temps de voir quoi que ce soit entre deux gerbes. Il avait l'impression de combattre dans un blizzard d'étoiles miniatures.

L'assaut de Navaris était implacable, offensif et précis. Ses coups de taille s'abattaient sur les armes que Tavi levait devant lui avec une violence telle qu'il en ressentait l'impact jusque dans les épaules. C'étaient de loin celles de ses attaques qui étaient le plus facile à parer. Ses coups d'estoc sinuaient vers lui comme autant de serpents à double tranchant, souples, presque imprévisibles et incroyablement rapides. Il les arrêtait les uns après les autres, mais il ne répondait qu'avec les plus prudentes des ripostes, dont le but était plus de la forcer à craindre une contre-attaque que de faire couler le sang.

Il rata le dernier d'entre eux et dut s'écarter d'une pirouette, en cambrant le dos. L'épée de Navaris, déviée par l'armure de Tavi, fit naître une série d'étincelles le long de son ventre et laissa sur l'acier de la légion un sillon noir de métal brûlé. Si elle réussissait à le frapper de plein fouet, sa lame percerait la cuirasse comme du tissu.

Par deux fois, Tavi repéra une ouverture flagrante, mais

Araris l'avait bien formé. Ç'avait été une tactique délibérée de la part de Navaris, et si Tavi avait pris à son tour l'offensive sans réfléchir, il l'aurait payé de sa vie.

Et puis Tavi la sentit : une pointe de surprise et d'inquiétude teintant la débauche d'émotions qui émanaient de son adversaire.

Elle intensifia la rapidité et la puissance de ses attaques, mais pas assez pour donner à Tavi une occasion de contre-attaquer. Il fut obligé de reculer plus vite, et sa défense flancha un moment avant de se solidifier de nouveau sous la tempête d'acier et de lumière qui menaçait de l'engloutir.

— Jeu de jambes ! s'écria Araris.

Tavi n'osa pas regarder ses pieds. La tueuse l'aurait embroché. Mais il sentit son équilibre vaciller une seconde et comprit que Navaris l'avait repoussé jusqu'au bord du rempart ; il avait le talon droit dans le vide.

Navaris se rua de nouveau en avant, et Tavi sut que s'il n'avait pas la place de reculer, il ne réussirait jamais à repousser son attaque furieuse.

Il fit appel au vent et transforma le monde qui l'entourait en un tableau d'une fluidité langoureuse et floue. Il leva vivement ses lames, déviant simultanément un coup d'estoc visant sa gorge et un autre son entrejambe.

Au même moment, il puisa de la force dans la pierre épaisse du mur, pivota et se jeta dans le vide.

La puissance furiesquement renforcée de ses jambes lui fit franchir d'un bond plus de cinq mètres d'espace vide pour atterrir sur le toit du bâtiment le plus proche. Il tomba lourdement – il était difficile de faire autrement lorsqu'on portait une armure si pesante – et fit un roulé-boulé alors que la maçonnerie du toit cédait sous son poids, s'effondrant droit sur le bâtiment délabré en dessous. Il se releva alors que des acclamations jaillissaient de la foule des spectateurs.

Navaris dévisagea froidement Tavi un moment puis baissa les yeux sur le rempart. D'un geste rapide et adroit, elle inversa sa prise sur son glaive, s'agenouilla et, d'un seul coup brutal, l'enfonça de plusieurs centimètres dans la pierre de la paroi intérieure du mur.

Puis elle recula, sa longue épée dans la main droite, fit deux pas bondissants en avant et sauta. Elle atterrit, talons en premier, sur les quillons de la lame enfoncée dans le mur. Le glaive plia puis se redressa avec une force anormale, propulsant la tueuse dans les airs. Elle accomplit une parfaite pirouette tout en arrivant sur Tavi, et atterrit en roulé-boulé sur le toit, exactement comme lui.

Sauf que, se rendit-il compte avec angoisse, le toit ne s'était pas effondré sous le poids de la femme mince et en armure légère. Sa situation ne s'était pas améliorée. Au moins, sur le rempart, il savait où se trouvait le vide. S'il continuait encore longtemps à bouger sur ce toit, il allait forcément finir par se retrouver sur un endroit plus fragile et passer à travers, et là, il y aurait beaucoup de chances pour qu'il traverse également les planchers pourris de l'intérieur du bâtiment.

Navaris tira une dague de sa ceinture et s'avança rapidement. Elle eut un sourire mauvais, et Tavi eut la certitude qu'elle était parvenue aux mêmes conclusions que lui.

Ils engagèrent de nouveau le combat, et des tornades d'escarbilles fusèrent à chaque croisement de leurs lames. Si le potentiel d'offensive de Navaris était réduit par la perte de son glaive, Tavi, obligé de surveiller où il posait le pied, ne pouvait pas en profiter. Des gravats menaçaient de rouler sous ses pas, et les lampes-furies sur le mur étaient juste assez loin pour créer des ombres profondes qui cachaient les parties du toit déjà effondrées.

L'instinct de Tavi lui hurlait de prendre l'offensive et de déplacer le combat ailleurs que sur le toit, mais il savait que ce serait une erreur fatale. *Patience*, avait dit Araris. *Attends une occasion*.

Mais Navaris ne lui en avait donné aucune jusqu'alors.

Il esquiva de justesse une manœuvre brillamment exécutée qui l'aurait désarmé et décocha un coup de la plus petite de ses lames au bras dont la tueuse tenait son poignard.

Le coup fit mouche.

Navaris interrompit aussitôt son attaque, et ils restèrent tous deux immobiles, presque assez près pour pouvoir se toucher, en garde. Il régnait un calme inquiétant, rompu seulement par les

halètements réguliers de Tavi et de son adversaire.

Un minuscule filet de sang se traça lentement un chemin sur la main de Navaris.

— Tu m'as égratignée, dit-elle, en penchant la tête et en plissant les yeux avec ce qui parut à Tavi un intérêt soudain et vaguement alarmant. Cela ne m'était pas arrivé depuis des années.

Tavi ne bougea pas, maintenant son glaive à bout de bras de la main gauche, en garde basse, et sa longue épée de la main droite, légèrement avancée, le pommeau près du corps, la pointe visant la gorge de Navaris. Tout changement de position offrirait à celle-ci une ouverture pour une attaque qu'il ne pourrait peut-être pas repousser. Mais, de la même façon, elle ne pouvait pas bouger sans prendre un risque similaire.

Le fait qu'il ait réussi son coup avait tenu autant de la chance que du talent, mais cela avait certainement attiré l'attention de Navaris. Elle allait être plus méfiante, désormais, plus difficile à toucher, et le succès de la riposte de Tavi ne se reproduirait pas. Il serra les dents. Il fallait qu'il la pousse, d'une manière ou d'une autre, à prendre plus de risques, à se jeter sur lui avec encore plus de violence. Sinon, il finirait comme un simple nom sur la longue liste des victimes de Phrygiar Navaris.

Mais comment ? Il ne disposait d'aucun angle d'attaque. Cette femme ne semblait être motivée que par un désir de faire du mal à autrui, associé à un besoin obsessionnel de prouver son talent. S'il se servait de sa terrafèvrerie pour accroître sa puissance, il risquait de lui prêter le flanc pendant qu'il lui en démontrait le danger. S'il donnait plus de vélocité à ses attaques par un charme d'air, il était parfaitement possible qu'elle réussisse à l'embrocher avant qu'il ait eu le temps de l'effrayer. La vitesse seule ne garantissait aucunement la victoire.

Mais par quel moyen alors pouvait-il la forcer à attaquer de manière plus agressive, sans se faire tuer au passage ?

« Montre-toi plus malin qu'elle. Crée l'occasion. Ce ne sont pas les épées et les furies qui sont dangereuses. Ce sont les facultés mentales et la volonté. »

Il y avait un autre moyen de triompher de l'habileté et des talents de ferrofèvre de la tueuse : en faisant chavirer le mental

et la volonté qui maintenaient cette prudente discipline qui pouvait se révéler mortelle pour Tavi. Face à cette retenue et à cette volonté, il n'arriverait jamais à la vaincre par l'épée. Mais toutes les armes n'étaient pas de métal.

Sa mère lui avait montré cela.

Il réprima un élan d'excitation et se concentra sur ses talents d'aquafèvre. Les émotions de la tueuse maniaque – et folle, elle l'était, il n'entretenait plus aucun doute sur ce point – déferlèrent sur lui en un enchevêtrement palpitant de sensations qui se fondit de façon fort bizarre avec sa perception des armes dans ses mains.

— Phrygiar Navaris, dit-il calmement, en gardant les yeux rivés sur le ventre de la tueuse.

Les gestes de bras ou de mains pouvaient tromper, mais un véritable mouvement se voyait toujours au niveau du centre de gravité.

Elle l'observa.

Toutes sortes d'éléments pouvaient être responsables de la folie et du comportement obsessionnel de cette femme, mais certains étaient plus plausibles que d'autres. Les plus grandes joies et les plus profondes blessures trouvaient toujours leur source dans la famille.

« Phrygiar », comme tous les noms créés à partir de celui de la ville d'origine, indiquait l'illégitimité. Les enfants qui n'étaient pas reconnus par leur père et reçus dans leur Maison devenaient des membres de la « maison municipale » du Haut Duc qui gouvernait leur lieu de naissance.

C'était pour cela que Maximus portait le nom d'Antillar. Son père, le Haut Duc d'Antilla, ne l'avait jamais légalement reconnu. Il ne l'avait jamais accepté. Force était de constater que Max avait été poussé à quelques comportements extrêmes, en grande partie en réaction à ce complexe fondamental, cette vieille blessure dans son âme.

Tavi lui-même savait ce que cela faisait de grandir sans père. Cette absence avait laissé un énorme vide en lui, qui semblait ne jamais pouvoir se remplir complètement, et lorsque quelque chose y touchait, c'était une torture.

Oh, oui !

S'il ne s'était pas trompé, il tenait le moyen de blesser Navaris.

Il pouvait la tuer, d'un souffle.

— Vous ne pouvez pas remporter ce combat, reprit-il doucement. Si vous me vainquez, ces remparts seront envahis par les Canims. Tout le monde mourra.

— Probablement, répondit-elle d'un ton bien trop calme. Mais j'affronterai d'abord Araris.

— Même si ça doit vous tuer ?

— Oui.

— Pourquoi ? Quel est l'intérêt ?

— Prouver que je suis la meilleure. La plus fine lame qu'Aléra ait jamais connue.

Tavi se força à éliminer toute excitation de son ton en répondant doucement :

— Le prouver à qui ?

Navaris ne répondit pas. La peine se mêla aux autres émotions qui se dégageaient d'elle.

— J'ai grandi sans père, moi aussi, continua Tavi.

Navaris le dévisagea. Les miasmes de son âme et de sa raison malades se concentrèrent autour du mot « père ».

Tavi avait deviné juste.

Il savait avec quelle facilité la moindre pression sur cette vieille peine pouvait le faire sombrer dans la rage s'il ne faisait pas attention à maîtriser celle-ci. Navaris était affligée de la même blessure, mais à la différence de Tavi, même les bons jours, elle maîtrisait à peine le cyclone de fureur et de haine qui rugissait en elle. Certes, elle jouissait d'une volonté plus dure que le diamant ; mais Tavi s'apprêtait à frapper celle-ci exactement sous le bon angle.

Le duel était fini. C'était juste que Navaris ne le savait pas encore.

— Vous n'allez pas prouver quoi que ce soit à votre père, vous savez, reprit-il. Même si vous triomphez d'Araris et de moi, vous allez mourir ici. Le récit de ce qui s'est passé ici mourra ici.

La pointe de la longue lame de Navaris trembla.

— Il ne voulait pas de vous, Navaris. Vous croyez qu'un tas de cadavres va lui faire chercher la réconciliation ? Vous croyez

qu'il va accourir pour étreindre dans des bras aimants une meurtrière assoiffée de sang ?

Navaris écarquilla tant les yeux que Tavi put en voir le blanc tout autour de ses pupilles, et elle grinça des dents alors qu'une vague de souffrance encore plus grande la parcourait.

— Arrête ça, dit-elle d'une voix tremblante.

— Il ne le fera pas, insista Tavi, impitoyable. Jamais. Vous êtes devenue un monstre, et vous n'apporteriez rien que de la honte dans sa Maison, tout comme vous n'apportez rien que de la souffrance dans ce monde.

La tueuse commença à secouer lentement la tête, et ses yeux arrondis de folie se mirent soudain à briller.

Elle souffrait – d'un vieux chagrin, le chagrin d'une enfant blessée qui ne comprenait pas pourquoi elle souffrait ni comment s'en remettre. Tavi le connaissait bien. Il l'avait connu toute sa vie, et il lui devint brusquement difficile de déterminer où la peine de Navaris finissait et où commençait la sienne.

La souffrance de la tueuse s'entretenait toute seule, et Tavi sentit un pincement de compassion involontaire lui tordre le cœur ; mais il se força à continuer.

— Peu importe combien vous en tuez, ou qui vous tuez. Vous ne serez jamais la bienvenue chez lui.

Elle commença à haleter péniblement, bien qu'aucun d'eux n'ait bougé.

— Toute votre vie n'a été qu'un mensonge. Vous-même, Navaris, vous êtes un mensonge.

Tavi baissa la voix et ajouta plus bas :

— Vous n'êtes rien pour lui. *Rien*, Navaris. Rien d'autre qu'une misérable bête qu'il faut abattre.

Un gémissement guttural s'échappa de la bouche ouverte de la tueuse, et son chagrin d'enfant se fondit avec l'intensité déchaînée de son hostilité et de sa rage, faisant exploser le rempart de sa maîtrise.

Quelque chose de bizarre se produisit.

Tavi, ses sens d'aquafèvre et de ferrofèvre combinés et plus que jamais à l'affût, *sentit* l'attaque de Navaris arriver avant même de voir son centre de gravité bouger, comme si ses intentions physiques s'étaient d'une façon ou d'une autre

transmises à lui par l'intermédiaire de ses émotions.

Tavi n'aurait su dire ce qui avait changé, exactement, mais il *sut*, avec une certitude absolue, qu'elle était sur le point de lui jeter son poignard au visage et d'enchaîner avec un coup d'épée dans la seconde de distraction que cela allait lui offrir.

Tavi fit appel au vent et regarda Navaris lever lentement le bras et le projeter en avant. Le poignard traversa les airs en tournoyant, étincelant, mais Tavi avait déjà levé son glaive et l'intercepta en plein vol. Navaris laissa échapper un grondement de rage sauvage et guttural en se jetant sur lui, visant sa gorge d'un coup de taille fulgurant.

C'était l'occasion qu'attendait Tavi.

Il s'était si souvent entraîné à le faire qu'il n'eut pas besoin d'y réfléchir, et son corps bougea avec une précision automatique. Alors que Navaris se ruait en avant, il se laissa brusquement tomber, esquivant sa lame, le corps positionné à la diagonale de la ligne d'attaque de la tueuse. Lorsque sa main gauche toucha le sol, il recula le bras droit, contre son flanc puis le tendit brutalement en avant, en un coup d'estoc mortel.

Son épée s'enfonça avec une parfaite aisance dans la cuirasse et le corps de Navaris.

Celle-ci haleta, en écarquillant ses yeux mouillés de larmes. Tavi sentit le mouvement de son exhalation remonter par la lame jusqu'à sa main.

Elle tourna les yeux vers lui et lui porta un coup d'épée, mais il lâcha la poignée de son arme, la laissant enfoncée dans le corps de la tueuse, et esquiva l'attaque en roulant sur lui-même. Il se releva aussitôt, changea son glaive de main et se tint prêt.

Phrygiar Navaris fit un pas vers lui. Puis un autre. Elle retroussa les lèvres sur une grimace de folie et de haine, leva son épée…

… et s'effondra comme une gourde vide. Elle resta allongée un moment sur le flanc, le regard fixe, les bras et les jambes agités de convulsions intermittentes, comme si elle se croyait encore en train de se battre.

Puis elle s'immobilisa. Tavi sentait toujours le flot de sa rage, sa souffrance, son chagrin et sa terreur s'écouler d'elle. En l'espace de quelques secondes, il se réduisit à un simple filet.

Puis il se tarit.

Tavi regarda fixement le cadavre de son adversaire. Puis il s'agenouilla et ferma avec douceur ses yeux fixes et vitreux. Il ne se rappelait pas avoir jamais ressenti une telle fatigue – mais son travail n'était pas encore terminé.

Il se redressa péniblement et ferma les yeux. Il leva la tête vers les étoiles et laissa la brise sécher la sueur qui lui mouillait la peau.

Le vent souffla, et le silence régna sur la nuit.

Chapitre 56

Marcus n'eut aucun mal à atteindre sa position de tir sans être vu.

Il y avait assez d'herbe, de broussailles et d'arbres pour lui fournir un fragile voile floriforgé, et assez d'ombres pour dissimuler ce qui ne l'était pas déjà. Ces deux dernières semaines, il avait réussi à sortir du camp la nuit à l'insu de tous pour s'entraîner avec la baliste canime et l'avait trouvée assez précise pour l'emploi qu'il voulait en faire.

Une fois arrivé, il sortit une paire de pots en argile d'un petit sac pendu à sa ceinture. Il les ouvrit, en faisant attention à bien détourner son nez et sa bouche, et sortit ensuite du sac un lourd carreau de baliste en acier. Il trempa la pointe du carreau dans chacun des pots puis agita la main pour appeler sa furie, et les deux récipients, avec leur couvercle, s'enfoncèrent doucement dans le sol.

Il reposa le carreau à côté de lui. Puis il rassembla assez de force pour bander la baliste et la bloquer en position armée. Cela lui demanda un effort énorme, même avec sa force de terrafèvre, et il devait être prudent, procéder lentement, pour ne pas glisser ou desserrer sa prise sur l'arme, et révéler ainsi sa position lorsque l'arc se redresserait brusquement en claquant.

Une fois cela fait, il glissa le carreau empoisonné dans la rainure prévue à cet effet et soupesa l'arme.

Le silence régnait, lourd de suspense.

Le duel était terminé.

Marcus leva silencieusement sa baliste, d'un bras ferme, et attendit de voir le vainqueur apparaître.

Chapitre 57

Isana décida qu'elle n'irait pas voir le duel, alors qu'il restait encore tant de blessés à soigner. Elle s'attela de plus belle à sa tâche, déployant ses sens par l'intermédiaire de Rill dans chaque corps blessé. Un homme du nom de Foss, l'officier responsable des guérisseurs, la regarda s'occuper du premier homme qu'il lui avait apporté puis hocha la tête et se mit promptement à aboyer des ordres.

Isana se retrouva bientôt chargée des hommes aux blessures les plus graves et les plus délicates. Un de ces pauvres légionnaires avait eu les yeux lacérés par quelque arme tranchante. Un autre avait reçu ce qui ressemblait à un coup de lance dans les organes génitaux. Un troisième avait été traité pour un sternum fracturé, mais il n'avait pas repris connaissance ; son premier guérisseur n'avait pas perçu la contusion sur son cœur qui rendait le battement de celui-ci inégal et laborieux. Isana s'absorba dans ses efforts et, lentement mais sûrement, rétablit chacun de ses patients, qui s'endormirent d'un sommeil épuisé.

Elle ne savait pas sur combien d'hommes elle avait travaillé, mais entre deux efforts, l'idée l'effleura confusément qu'en temps normal, elle aurait atteint les limites de son endurance après seulement quelques-uns. Or, elle était fatiguée, bien sûr, mais le travail lui semblait plus facile, plus rapide, comme si son « toucher » était devenu dix fois plus sensible, lui permettant de repérer l'endroit exact des lésions, puis d'orienter le pouvoir de guérison de sa furie avec plus de précision et de délicatesse. Ce n'était pas tellement que son talent s'était développé, mais plutôt qu'elle se fatiguait moins pour accomplir la même tâche.

— Voilà le dernier, grommela un garçon de salle en déposant un énième corps meurtri dans la baignoire dont se servait Isana.

C'était un jeune homme, grand et puissamment musclé, dont les jambes, le ventre et la poitrine étaient couverts de terribles brûlures.

Isana grimaça et fut soulagée de voir que le pauvre légionnaire n'était pas conscient. S'il l'avait été, de telles brûlures l'auraient plongé dans les affres d'une douleur intenable, et si la capacité d'Isana à aider les blessés s'était accrue, sa sensibilité à leurs souffrances aussi.

Le légionnaire s'enfonça dans la baignoire, et Isana lui soutint la tête, pour éviter qu'il glisse sous l'eau ; c'est alors qu'elle se rendit compte avec stupeur qu'elle le reconnaissait.

C'était Max, l'ami de Tavi.

Elle ferma les yeux et se mit au travail avec patience et détermination. Les brûlures étaient parmi les pires blessures à traiter – elle aurait dit *les* pires, avant de devoir maintenir un charme d'eau presque sans interruption pendant des semaines pour soigner une infection causée par de l'huile garique rance introduite dans une plaie.

Si les brûlures ne valaient pas ce cauchemar suppurant, elles étaient cependant très graves, et leur guérison allait puiser de façon considérable, voire dangereuse, dans l'énergie du jeune blessé. Isana concentra son attention sur la chair mutilée et, avec l'aide de Rill, répara les dégâts. Elle réduisit les lésions autant qu'elle le put ; elle crut même que celles-ci n'allaient pas laisser d'affreuses cicatrices, mais elle sentit alors les forces de Max décliner et n'osa pas insister davantage.

Elle se laissa aller en arrière, interrompant ses efforts, et adressa un hochement de tête épuisé au garçon de salle. Tandis qu'on portait Max jusqu'à un lit, elle se rassit et s'essuya les mains sur une serviette.

— Madame, dit une voix derrière elle, si jamais vous cherchez du travail, je peux vous proposer le rang de subtribun supérieur et vous faire débuter au salaire maximal.

Isana se retourna et découvrit Foss en train de regarder les infirmiers emporter Max en secouant la tête.

— Par les Corbeaux ! continua le guérisseur de la légion. Dans un monde logique, c'est ma place que vous obtiendriez.

Elle lui sourit avec fatigue.

— Merci, Tribun. Je suis sûre que vous en auriez fait autant.

Foss eut un grognement railleur.

— Vous avez rendu ses *yeux* à un homme, madame. C'est de l'excellent travail, et je n'ai rencontré que deux ou trois guérisseurs tout au plus dans toute ma vie qui soient capables de faire une chose pareille ; et l'un d'entre eux était une Haute Duchesse. Vous avez abattu plus de boulot que trois de mes hommes, même les meilleurs, et en moitié moins de temps. Vous avez un talent remarquable. (Il inclina la tête à son adresse.) C'est moi qui vous remercie.

Elle cligna des yeux plusieurs fois, vaguement troublée.

— Je… je vous en prie.

Foss hocha la tête et lui tendit la main.

— Nous ferions mieux de nous dépêcher. C'est presque l'heure.

— L'heure ? répéta Isana d'un ton interrogateur.

— Du jugement, madame.

Isana se rembrunit et frissonna. En travaillant, elle avait pratiquement oublié le duel. Peut-être avait-elle espéré qu'il serait terminé lorsqu'elle émergerait de tous ces efforts de furifèvrerie.

Dans ce cas, songea-t-elle, elle avait eu tort. Son fils était sur le point de se battre pour sa vie – pour leur vie à tous – et elle se devait d'être là.

* * *

Le duel se révéla être le cauchemar le plus jubilatoire et le plus extatique dont elle ait jamais fait l'expérience.

Les émotions de la foule étaient comme une mer violente, bouillonnante d'effervescence. Si elle ne s'était pas pratiquement épuisée à la tâche, elle aurait couru se réfugier, en hurlant, dans le trou obscur le plus proche ; ce qui n'aurait guère paru digne d'une dame, tout bien considéré. Dans les faits, une escorte de huit légionnaires l'attendait à l'extérieur de la tente des guérisseurs, visiblement désignés pour lui servir de gardes du corps. Ils étaient tous plutôt jeunes, bien qu'ils aient l'air endurci des hommes habitués à la guerre, et le plastron de

leur armure était orné non de l'aigle rouge et bleu de la Couronne, mais d'un corbeau noir pareillement représenté.

Les badauds s'écartèrent pour la laisser passer alors qu'elle approchait, et elle perçut les émotions de chacune de ces personnes qui bourdonnaient d'excitation et d'espoir, de peur et de désespoir – et d'intérêt.

Pour elle, spécifiquement.

Les visages se tournaient vers elle, les voix s'élevaient sous le coup de l'animation. Les légionnaires et les civils qui s'étaient retrouvés coincés avec eux s'attroupaient avec la même ardeur pour essayer de la voir, et à son vif embarras, ils allèrent jusqu'à lancer des acclamations.

Les silhouettes robustes de ses gardes empêchaient en douceur les badauds de s'approcher trop près, mais une mince silhouette se glissa entre les deux du devant, et elle trouva Ehren devant elle, souriant.

— Madame, dit-il en inclinant la tête tout en se plaçant à côté d'elle.

— Par les Grandes Furies ! répondit Isana en regardant autour d'elle d'un air hésitant. Ehren…

— Ils sont au courant. Tout le monde l'est dans le camp, madame, depuis que tous les clairvoyants ont fait leur déposition. Une histoire si croustillante n'allait pas rester longtemps secrète.

— Je vois.

— Tavi… (Ehren s'interrompit et secoua la tête.) Octavien m'a demandé de vous tenir compagnie.

— J'en serais ravie, répondit doucement Isana. (Elle avança au milieu de la foule qui continuait à s'attrouper pour la dévisager à la faible lumière de torches et de petites lampes-furies domestiques.) C'est là une expérience très étrange.

— Je m'en doute. Mais si les choses tournent bien, cela n'est rien comparé à ce que vous connaîtrez dans les rues d'Aléra Impéria un jour.

— Grandes Furies ! soupira Isana.

On la conduisit à un petit espace dégagé juste devant le rempart où le duel était censé prendre place. Les gens parlaient à voix basse tout autour d'elle, mais elle y prêta peu attention.

Elle se concentra exclusivement sur les deux hommes qui avaient entrepris de gravir une échelle.

Les quelques minutes suivantes s'écoulèrent dans un silence angoissant, alors que le plus grand des deux commençait à faire des exercices d'assouplissement. La tension émanant de la foule s'accrut de plus en plus, jusqu'à ce qu'Isana ait la conviction que si elle s'évanouissait brusquement, la tension ambiante la maintiendrait debout.

Puis son fils suivit Nalus sur le rempart et fit face à la femme mince qui avait failli les tuer quelques heures plus tôt seulement. Il y eut un bref échange de paroles. Un décompte.

La voix de Kitaï retentit soudain, pleine de dédain et de défi, et la foule assemblée rugit sa peur, sa nervosité et ses espérances dans la fraîcheur de la nuit.

Les deux combattants se rapprochèrent, et Isana n'avait jamais rien vu de si lumineux, magnifique et terrifiant. Les armes de Tavi dégageaient des gerbes d'étincelles écarlates et azur, tandis que des flammèches d'un vert bilieux éclatant pleuvaient de celles de Navaris. Les éclairs qu'ils dégageaient étaient éblouissants, et chacun gravait une tache colorée sur la rétine d'Isana.

Elle n'avait jamais vu personne se mouvoir aussi rapidement que Phrygiar Navaris, et elle arrivait à peine à croire que son fils pouvait résister à une telle vitesse et une telle fureur. Leur duel était un mouvement constant et plein de grâce, semblable à une danse meurtrière ; leurs quatre lames tournoyaient et enchaînaient coups de taille et d'estoc, et le tintement qu'elles produisaient en se croisant ainsi que la fulguration qui l'accompagnait se faisaient de plus en plus rapide.

Isana ne pouvait que les dévorer du regard, terrifiée et fascinée, et à en juger par son silence de plus en plus pesant, la foule était dans le même cas.

Navaris repoussa Tavi presque jusqu'au bord du rempart, et Isana sentit son cœur faire un bond dans sa poitrine. Puis elle vit son fils se retourner, esquivant par quelque miracle la lame de son adversaire, et traverser le vide d'un bond de chat sauvage, pour atterrir quelques mètres plus loin sur le toit d'un autre bâtiment.

Navaris le suivit, et tous deux disparurent aux yeux de la foule en dessous. Le tintement de leurs fers qui s'entrecroisaient, rapide comme un roulement de tambour, faisait naître d'étranges échos à travers les ruines. Des lueurs spectrales illuminaient brièvement le ciel, projetant des ombres mort-nées, disparues aussi vite qu'elles étaient apparues. Des pierres tombaient au sol, tout en craquements assourdis et en impacts pesants.

Isana n'arrivait plus à respirer. Elle prit vaguement conscience d'une vive douleur dans ses mains et songea distraitement qu'elle devait avoir commencé à enfoncer ses ongles dans sa propre chair. La tension et l'excitation croissantes de la foule lui donnaient l'impression qu'elles auraient pu faire couler le sang, elles aussi. Ses yeux restaient rivés sur le toit, dans l'espoir de voir le duel prendre fin, d'y *mettre* fin par sa seule volonté.

Le ferraillement des épées cessa. Les éclairs aussi.

Isana s'entendit gémir discrètement.

Le silence se prolongea, interminable.

Puis un hurlement de fureur retentit, un son si brut, rempli d'une telle folie et d'une telle rage, qu'Isana eut peine à croire qu'il provenait d'une poitrine humaine.

Un dernier éclair fulgura.

Le silence retomba.

— Tavi, s'entendit murmurer Isana. Oh ! mon Tavi.

La foule resta figée, aussi immobile que les pierres des ruines autour d'elle, et encore plus silencieuse. Cette tension était insoutenable pour Isana, qui se mit malgré elle à se balancer d'avant en arrière, luttant contre les larmes qui lui brouillaient la vue.

— Tavi, chuchota-t-elle de nouveau.

Puis des cris de guerre marats envahirent le silence.

Du haut de leur toit, les barbares hurlèrent de joie. Leurs cris farouches et sauvages se répercutèrent en dansant parmi les pierres. Isana les regarda fixement, hébétée, la signification de ces sons ne s'imposant que lentement à son cerveau engourdi.

Tavi.

Ils acclamaient Tavi.

Son fils apparut au bord du toit, et la folie s'empara de la ville en ruine.

Les Aléréens poussèrent un rugissement collectif. Les légionnaires commencèrent à frapper leur plastron du poing dans un roulement de tonnerre rythmé. Quelque part parmi les ruines, des chevaux poussèrent de stridents hennissements de défi. Des chiens appartenant aux civils qui accompagnaient l'armée se joignirent au vacarme par un concert d'aboiements. De jubilation, les tambours de la légion martelèrent leurs instruments, et les trompettes soufflèrent dans leurs cornets. Le vacarme était tel qu'une section de rempart en ruine non loin d'Isana trembla et s'écroula.

Un brûlant cyclone d'exultation enveloppa l'aquafèvre, menaçant de lui faire perdre conscience. Elle ferma les yeux pour s'en protéger, et seul le soutien d'Ehren l'empêcha de tomber à genoux. L'incendie était trop intense. Il fallait qu'elle le détourne d'elle, qu'elle le canalise dans une autre direction, avant de sombrer dans la folie. Elle ouvrit les yeux et se força à redresser le dos.

— Salut ! lança-t-elle. Je te salue, Gaius Octavien !

Ehren lui jeta un coup d'œil puis reprit avec elle.

— Je te salue, Gaius Octavien !

Les légionnaires en formation autour d'eux furent les suivants.

— Je te salue, Gaius Octavien !

De là, le cri se propagea rapidement, de ruine en ruine, de centurie en centurie, de rue en rue toutes engorgées de décombres.

— Je te salue, Gaius Octavien !

— Je te salue, Gaius Octavien !

— Je te salue, Gaius Octavien !

Chapitre 58

La maudite foule ne voulait pas cesser de hurler son nom, et Tavi avait envie de s'arracher les cheveux de pure frustration.

Arnos était en train de s'enfuir.

Le Sénateur avait disparu du rempart, et Tavi le repéra qui s'enfonçait dans la foule, en relevant le capuchon de sa cape brune fonctionnelle. C'était donc pour ça qu'il avait mis ces vêtements de voyage tout simples au lieu de ses robes coûteuses.

Tavi pointa le doigt dans sa direction et hurla à ses hommes de le poursuivre, et le rugissement de la foule s'accrut. Mais personne ne s'élança après Arnos, et celui-ci était en train de gagner le cœur de la foule.

Tavi se tourna vers Kitaï et hurla son nom.

Il était impossible qu'elle ait entendu son appel, pas avec le vacarme que faisait la foule, mais elle tourna pourtant vivement la tête vers lui, une expression inquiète sur le visage.

Tavi lui fit les signes de la main correspondants à *ennemi*, *en fuite* et *poursuivre*. Puis il montra Arnos du doigt.

Kitaï écarquilla les yeux puis les tourna dans la direction qu'il lui indiquait. Son regard se durcit, et elle hurla quelque chose à l'oreille des Marats à côté d'elle. Les barbares se levèrent et se mirent à sauter de toits en murs délabrés, souples et agiles comme des chats sauvages.

L'un d'eux atterrit dans l'espace circulaire que le détachement des Corbeaux de Guerre avait dégagé pour la mère de Tavi et hurla quelque chose à Ehren, avant de se jeter dans la foule.

Tavi fit à son ami les signes de *rester* et de *défendre*, et il lui fit confiance pour comprendre qu'il devait rester auprès d'Isana.

Ehren hocha la tête et lui répondit par le geste signifiant

compris, qui se trouvait être un geste très proche d'un salut militaire, puis il se rapprocha d'Isana, qui avait l'air égaré et préoccupé. Pas étonnant. Même de sur son toit, Tavi avait les sens irrités par la tempête d'émotions qui se dégageait de la foule. Sa mère devait être au bord de l'évanouissement.

Il se retourna vers le rempart, où l'attendait Araris. Tavi n'avait jamais fait un saut d'une telle distance avant cette nuit, et sa capacité à le faire avait été purement théorique avant qu'il s'y essaie. Il se demanda s'il allait pouvoir réitérer l'exploit sans une folle dangereuse derrière lui pour le motiver.

Il n'avait pas le choix. Il n'arriverait jamais à passer à travers la foule qui continuait à rugir au sol.

Aussi, il se concentra sur ses intentions, puisa dans la force de la pierre sous ses pieds et la rapidité de la brise nocturne, et retraversa d'un bond l'espace qui le séparait du rempart.

Il avait visé trop large, et s'écrasa contre un merlon en pierre massive avant de pouvoir s'arrêter. Son armure absorba cependant la plus grande partie de l'impact et il se redressa alors qu'Araris s'approchait de lui.

— Arnos ! dit Tavi d'une voix rauque.

Araris hocha brièvement la tête, les yeux rivés sur la foule en contrebas.

— Je le vois.

— Vas-y.

Araris s'élança au pas de course le long du rempart et Tavi le suivit, en scrutant la foule du regard, jusqu'à ce qu'il repère la silhouette encapuchonnée de brun qui s'y frayait brutalement un chemin, en direction de l'autre côté de la ville en ruine.

Puis Arnos s'arrêta net et entreprit de faire marche arrière. Tavi regarda devant le Sénateur et vit deux Marats accroupis sur un mur, leur crinière teinte flottant au vent.

— Ici ! lança-t-il.

Il se dirigea vers une autre échelle fixée au rempart, descendit les premiers barreaux normalement puis colla ses bottes contre les montants de l'échelle, à l'extérieur, et se laissa rapidement glisser jusqu'à terre. Il se retourna et n'avait pas fait deux pas qu'il entendit Araris heurter le sol derrière lui. Le *singulare* le dépassa en courant, dégaina son épée et poursuivit

sa course, frappant les pierres qu'il rencontrait sur son passage. Chaque coup faisait jaillir une pluie d'étincelles, un éclair de lumière, et Araris continua en hurlant :

— Faites place !

La foule s'écarta de son chemin.

Tavi s'avança, calquant son approche sur celle des Marats, qui avaient formé un cercle autour d'Arnos et resserraient celui-ci de plus en plus, selon une technique de chasse classique. Aucun d'eux, nota-t-il, n'essayait d'appréhender le Sénateur. Les Marats avaient un sens aigu des convenances. Arnos était l'ennemi de Tavi, avant tout. Sauf considérations pratiques susceptibles de modifier la situation, ils laisseraient à Tavi le soin de lui régler son compte.

Tavi rattrapa le Sénateur au moment où celui-ci, haletant, s'enfonçait en jouant des coudes dans un groupe de civils, faisant tomber un vieux camelot, et attrapait une femme par les bras. Il la secoua, en grondant quelque chose que le bruit environnant empêcha Tavi de distinguer.

— Guntus Arnos ! hurla le jeune homme.

Arnos tourna vivement la tête. Il retroussa les lèvres, une ombre de désespoir dans les yeux, et fit tourner la femme avec lui, la plaçant entre Tavi et lui-même et la tenant par les cheveux. De l'autre main, il dégaina une dague et la porta à la gorge de son otage.

— Ce n'était pas prévu comme ça ! s'écria-t-il.

Araris s'avança de quelques pas par la gauche, et Tavi par la droite. Celui-ci avait dégainé de nouveau, il ne savait trop quand. Il se rendit compte avec une légère stupeur que la femme était la compagne du primipile. Le bruit que faisaient les légionnaires et les civils autour d'eux se teinta de perplexité et se tut progressivement.

— C'est fini, Arnos ! reprit Tavi. Posez ce couteau !

— Non ! cracha le Sénateur. Je refuse. Ça ne se terminera pas comme ça.

— Si, répliqua Tavi. Lâchez cette femme.

— C'est de la folie, s'écria Arnos en secouant la tête de son otage par les cheveux. De la folie ! Vous ne pouvez pas laisser cette situation perdurer ! Vous pouvez…

Soudain, il se convulsa, la femme aussi, et la pointe en acier d'un carreau de baliste canime émergea de la poitrine de cette dernière.

La femme blêmit et ses yeux se révulsèrent. Ses genoux se dérobèrent sous elle et elle s'effondra lentement par terre, les bras écartés, la bouche ouverte tournée vers le ciel.

Arnos resta debout derrière elle, et sa dague lui échappa des doigts. Il baissa les yeux sur le sang qui jaillissait du trou dans sa poitrine, par où le carreau qui les avait transpercés tous les deux était sorti. Il poussa un hurlement de protestation et de terreur. Ce fut un cri essoufflé, sans force, et il tâtonna fébrilement sa poitrine, comme s'il espérait pouvoir effacer la blessure si seulement il réagissait assez vite.

Tavi s'approcha de lui, tandis qu'Araris surveillait ses arrières.

Arnos laissait échapper des toussotements rauques et désespérés, qui faisaient écumer le sang sur ses lèvres. Il se tripotait toujours la poitrine, mais ses doigts semblaient avoir perdu toute force, et il ne faisait que tapoter inutilement le sang qui s'écoulait en même temps que sa vie de l'énorme blessure laissée par le projectile canim.

Tavi fit des signaux aux Marats. *Archer. Par là. Trouver.*

Les barbares s'élancèrent en bondissant parmi les ruines, les yeux luisants. Leur vision nocturne ne laisserait à l'assassin invisible nulle part où se cacher.

— Guérisseur ! hurla Tavi. Vite !

Arnos tourna vers lui un regard de gratitude pitoyable, en tendant ses mains sans force pour l'agripper.

Tavi repoussa son geste d'une tape et lui porta une gifle méprisante du revers de la main. Arnos tomba par terre et atterrit sur le flanc, en secouant la tête. Il essaya de parler, mais le sang étrangla ce qu'il s'apprêtait à dire.

— Pour la femme. Pas pour vous, dit Tavi.

Il s'agenouilla à côté d'Arnos et ajouta :

— Je vous fais une faveur que vous ne méritez probablement pas, Sénateur. C'est là une mort meilleure que celle que vous auraient donnée les Canims.

La tête d'Arnos tressauta, et son regard se voila. Il fit

quelques mouvements convulsifs, et son visage se tordit, se déforma, exprimant l'angoisse la plus totale. Tavi ne voulait pas sentir sa terreur, sa douleur et sa confusion, mais il ne put y échapper. D'un point de vue rationnel, le Sénateur méritait pour ses actions bien pire que cela ; mais il restait un être humain, le compatriote de Tavi, et quelqu'un que ce dernier, dans un monde parfait, aurait protégé de sa propre ambition.

Il mourut là dans une mare de son propre sang, effrayé, isolé, brisé.

Tavi n'allait pas perdre de temps à pleurer la mort de cet imbécile ; mais il regrettait la mort gratuite de tant d'Aléréens. Même celle du Sénateur.

Ce genre de choses n'aurait dû arriver à personne.

Tavi tira la cape d'Arnos pour lui recouvrir le visage et demanda à Araris :

— Comment va-t-elle ?

— Mal, répondit le *singulare*. (Il avait arraché sa cape, l'avait pliée pour s'en servir comme compresse et la maintenait pressée contre le dos de la blessée.) Le pouls est faible. Je crois qu'elle a un poumon perforé, et peut-être une hémorragie dedans. Il vaut mieux éviter de la déplacer et…

Araris se figea brièvement puis se pencha, les narines gonflées.

— Qu'y a-t-il ?

— Je crois… je crois que ce carreau était empoisonné.

Tavi se pencha à son tour pour renifler. Une odeur légèrement putride se dégageait de la plaie sur la poitrine de la domestique, soulignant un parfum plus piquant, presque citronné.

— C'est du brûle-cœur, dit-il. Maître Killian nous a appris à le reconnaître. Ça accélère le rythme cardiaque de la victime jusqu'à ce que son cœur explose. Ça rend aveugle, aussi. Je ne reconnais pas l'autre odeur.

— Huile garique rance, dit Araris.

— Je ne la connais que par les livres. Tu es sûr ?

— Pratiquement.

— Par les Corbeaux ! C'est la régulière du primipile.

Araris secoua la tête.

— Pas de chance.

— Par ici, lança la voix de Kitaï derrière eux.

Un moment plus tard, elle arriva à la tête d'une vingtaine de Marats et d'un trio de guérisseurs à la mine fatiguée, parmi lesquels Foss.

Le Tribun bourru examina immédiatement la plaie et écouta les explications de Tavi sur le poison. Puis, avec l'aide des autres guérisseurs, il transféra la femme sur une civière aussi doucement que possible et ils l'emportèrent, pendant que les Marats prenaient position autour de Tavi.

Celui-ci regarda partir les guérisseurs en se frottant le front de la main.

— Va me chercher deux chevaux. Attache feu le Sénateur sur l'un d'eux.

— Tu ne peux pas sortir à la rencontre des Canims, protesta Araris. Ils ne sont pas de bonne foi. Regarde ce qu'ils viennent de faire à Arnos.

Tavi secoua la tête et se releva. Il tendit une main devant lui.

— Arnos faisait à peu près cette taille, dit-il.

— Oui.

— Et la femme était penchée en arrière, la tête à la hauteur de la sienne.

— Oui.

— La blessure d'Arnos était au centre de sa poitrine. Celle de la femme à même hauteur, mais plus à droite, à cause de l'endroit où elle se tenait. (Tavi esquissa une ligne droite du bout du doigt.) Le carreau est arrivé à l'horizontale et suffisamment vite pour les transpercer tous les deux. Ce qui veut dire qu'il a été décoché d'une distance relativement courte, depuis l'intérieur des murs.

Araris poursuivit le raisonnement du jeune homme.

— Tu ne penses pas que ce sont les Canims qui ont fait ça.

Kitaï vint se placer au côté de Tavi.

— Il pense que les Aléréens sont bien plus compétents que les Canims pour ce qui est de trahir et de tirer dans le dos, dit-elle doucement. Et il a raison.

Tavi chercha sa main chaude avec la sienne et la serra. Elle lui rendit son étreinte avec force.

— Ce qui nous laisse une question à laquelle nous n'avons pas de réponse, dit Tavi.

Araris acquiesça.

— Si ce ne sont pas les Canims qui ont fait ça, murmura-t-il, alors qui ?

Chapitre 59

Valiar Marcus, debout sur le rempart sud avec ses hommes, regarda le Princeps sortir à cheval des ruines. Une deuxième monture, qu'il tirait au bout d'une corde, portait le cadavre du Sénateur Arnos en travers de son dos. Le soleil se levait, et les terres autour d'eux étaient de plus en plus claires.

La baliste avait suivi le même chemin que les pots de poison. Ç'avait été un peu compliqué pendant quelques instants, lorsque les Marats étaient venus à la recherche de l'archer caché, mais son voile floriforgé l'avait bien servi, et il leur avait échappé.

Rien de toute cette affaire ne s'était passé comme prévu, comme c'était souvent le cas avec ce genre de plan. Marcus avait été forcé de changer de position lorsque le Sénateur avait pris ses jambes à son cou. Il avait été certain que l'homme allait courir se réfugier derrière dame Aquitaine, si on le laissait faire, mais Arnos avait fui avant même la fin du duel, et Marcus avait été obligé de le suivre de loin.

Heureusement, il ne lui avait pas été difficile de passer inaperçu dans l'effervescence entourant le duel, et il avait pu compter sur les réactions des Marats en chasse pour le conduire jusqu'au Sénateur. La double occasion qui avait fini par se présenter à lui avait été un coup de chance dont il avait immédiatement et instinctivement tiré parti. De telles occasions ne pouvaient pas se prévoir et ne duraient jamais. La moindre hésitation, et elles vous passaient sous le nez.

Il avait entendu dire que « Davia », domestique de carrière dans la légion, était morte dans la baignoire de guérison, lorsque le poison enduisant le carreau avait accéléré son rythme cardiaque, propageant l'infection mortelle de l'huile garique dans tout son corps, jusqu'à ce que son cœur défaille, tout

simplement.

Dommage, songea Marcus. C'était une femme indéniablement compétente. Elle aurait pu devenir un extraordinaire atout pour le royaume, si on avait su s'y prendre avec elle, et la perte pour la Couronne d'un tel potentiel était regrettable. D'un autre côté, elle était têtue. Il avait dans l'idée qu'il n'aurait pas été rapide ou facile de la faire coopérer. Il était certain que lui-même n'aurait pas survécu aux répercussions, quoi qu'elle décide de faire. Mais quand même. Les talents des lignées puissantes d'Aléra étaient vitaux pour la survie à long terme du royaume, et…

Il sentit un petit sourire se dessiner sur ses lèvres. L'espace d'un instant, il venait de penser comme un Curseur.

— Qu'est-ce que vous en pensez ? demanda le Tribun Kellus.

L'agaçant jeune officier avait survécu à la bataille et, naturellement, avait une fois de plus abandonné ses troupes pour venir tranquillement discuter le bout de gras avec Marcus.

— Monsieur ? fit poliment le primipile d'un ton interrogateur.

Kellus indiqua d'un signe de tête l'armée canime qui encerclait les ruines.

— Vous croyez que le capitaine peut nous tirer de là ?

— Difficile à dire, répondit Marcus.

— J'espère, marmonna Kellus.

Marcus prit une inspiration et compta silencieusement jusqu'à trois.

— Oui, monsieur.

Le Princeps s'immobilisa alors qu'un groupe de Canims, accompagnés de ce qui devait être deux ou trois esclaves libérés aléréens, sortit des rangs ennemis pour venir à sa rencontre. Ils s'arrêtèrent à environ trois mètres de lui, puis deux des esclaves, un légionnaire en armure et une femme brune en robe grise, s'avancèrent pour examiner le corps. La femme regarda le visage de celui-ci, hocha la tête, et le contingent ennemi se retira – à l'exception d'un des Canims, une brute énorme au pelage noir et couvert de cicatrices, qui resta face au Princeps.

Celui-ci mit pied à terre et s'avança pour venir se poster devant le Canim – qui le dominait d'un bon mètre.

Le guerrier à tête de loup tira une lourde épée de sa ceinture.

Le Princeps l'imita.

Le Canim inversa sa prise sur sa lame. Le Princeps fit de même. Puis, avec des gestes lents, presque rituels, ils échangèrent leur arme et s'écartèrent l'un de l'autre. Le Canim passa le glaive aléréen à sa ceinture comme un homme l'aurait fait d'un poignard. Le Princeps dut glisser l'énorme arme canime dans une boucle fixée à la selle de son cheval.

Il remonta ensuite en selle, et tous deux se firent face pendant un moment, probablement en train de converser. Puis le Princeps pencha légèrement la tête sur le côté. Le Canim porta avec désinvolture son poing à sa poitrine en un salut aléréen, avant d'imiter le geste de Tavi de façon plus prononcée. Il tourna ensuite les talons et s'en fut à grands pas.

Des cors retentirent, et en moins d'une minute, l'armée canime commença à s'ébranler.

Elle entreprit de regagner Port-aux-Mâts à la suite de l'énorme Canim, en laissant les ruines au sommet de la colline derrière elle.

Les légionnaires les regardèrent partir, sidérés ; puis, alors que le Princeps regagnait les remparts, traînant toujours le corps d'Arnos derrière lui, la colline tout entière éclata en acclamations, sonneries de trompettes et roulements de tambour.

— Il a réussi ! s'écria Kellus en tapant dans le dos de Marcus. Par les Corbeaux et les Grandes Furies ! il a réussi !

Marcus endura ses bourrades sans se plaindre, ni lui casser quelques dents – mais de justesse.

— Oui, monsieur, acquiesça-t-il. Il semble en avoir fait une habitude.

La jubilation générale continua tandis que le Princeps remontait le flanc de la colline, et Marcus s'excusa en confiant à son centurion supérieur la responsabilité de la cohorte. Il n'avait pas beaucoup de temps. Le Princeps allait immédiatement les convoquer à un conseil de guerre.

Il se dirigea vers la tente des guérisseurs et les trouva pour la plupart endormis, simplement étendus par terre, trop épuisés pour regagner leur lit de camp. Il balaya l'espace du regard

jusqu'à ce qu'il repère Foss et alla le secouer par l'épaule.

— Je devrais te tuer, marmonna le guérisseur d'un ton pâteux. Puis il ouvrit les yeux, cligna plusieurs fois des paupières et se reprit :

— Oh ! Marcus.

— J'aimerais la voir, dit doucement le primipile.

— Qui ? marmonna Foss. (Puis il grimaça.) Oh ! bien sûr. Je… je suis désolé, Marcus. On a fait tout ce qu'on pouvait pour elle mais…

— Ce sont des choses qui arrivent, répondit Marcus avec lassitude. Je veux seulement… lui dire « au revoir ».

— Bien sûr, acquiesça Foss, une nuance de douceur dans sa voix bourrue. (Il indiqua d'un signe de tête des rideaux pendus à l'arrière de la tente.) Là-bas, derrière.

Marcus s'avança jusqu'aux rideaux et les écarta. Six corps étaient étendus derrière, couverts de linceuls ensanglantés. Il entreprit de soulever ceux-ci un par un, révélant des visages blêmis par la mort, aux lèvres grises. Cinq étaient des légionnaires blessés au combat. Le dernier corps était celui d'une vieille femme.

Aucun d'eux n'était dame Aquitaine.

Marcus sentit son sang se glacer dans ses veines.

Il revint vivement vers Foss et lui donna une claque sur l'épaule pour le réveiller.

— Où ? demanda-t-il.

— Là-bas ! protesta Foss en agitant la main en direction des rideaux. C'est la dernière sur laquelle on a travaillé. Elle est juste là-bas.

— Non, le contredit Marcus avec hargne.

Foss le regarda d'un air hébété. Puis il se leva en grognant et gagna l'arrière-salle en traînant des pieds pour vérifier par lui-même.

— Heu, fit-il après avoir regardé autour de lui. Je ne comprends pas. Elle était juste là. (Il indiqua un espace vide à l'extrémité du rang de corps.) Sept en tout.

— Il n'y en a plus que six.

— Sept moins un, oui, répliqua Foss d'un ton irrité. Écoute, ça fait un bout de temps qu'on dort, Marcus. Parfois, de la

famille ou des amis viennent récupérer les domestiques ou les autres civils qui sont tués, plutôt que de les laisser être enterrés dans une fosse commune de légionnaires. Tu le sais bien.

Marcus secoua la tête. La peur qui s'était brutalement emparée de lui s'était dissipée plutôt vite, alors que l'épuisement le rattrapait enfin. Il savait qu'il aurait déjà dû être en train de voler un cheval rapide pour s'enfuir au galop, mais il était tout simplement trop fatigué.

De plus, il aurait recommencé sans hésiter. Et il en avait fini de courir.

Il échangea quelques mots de plus avec Foss puis ressortit de la tente des guérisseurs pour gagner celle de commandement d'un pas énergique. Au fond, quelle différence cela faisait-il qu'il meure pour cette décision plutôt que pour l'une des nombreuses autres qui pouvaient revenir le hanter ?

Tant qu'il restait en vie, il avait un travail à faire, un royaume à défendre. Et un capitaine à servir.

Chapitre 60

L'un dans l'autre, supposait Tavi, ç'aurait pu être pire.

Il lui fallut encore trois heures pour rassembler les officiers survivants des trois légions, faire le point sur ce qui leur restait comme ressources, et les poster là où il voulait les voir. Il établit un cordon de sentinelles, mit en place un système de charroi pour rapporter de l'eau des puits qui n'avaient pas été empoisonnés et ordonna à tous ceux qui n'étaient pas occupés par l'une ou l'autre de ces tâches de dormir un peu.

Ce fut ce dernier ordre, plus que tout autre, eut-il dans l'idée, qui lui remporta l'approbation des officiers de la Garde Sénatoriale.

Puis ils enterrèrent les morts, célébrant ceux tombés au champ d'honneur, et le primipile fit l'appel de toute la légion, notant le nom des défunts sur ses listes, en une demi-journée d'un hommage paisible. La veillée ce soir-là manqua d'entrain. Il y avait peu d'alcool de disponible, et trop de leurs frères manquaient pour permettre aux légionnaires sobres d'oublier leur absence. Pour la plupart, ils se couchèrent tôt.

Les deux jours suivants furent chargés ; il fallait recomposer les formations des légions lourdement touchées, s'occuper des blessés et établir un camp digne de ce nom. La Première Aléréenne avait subi de lourdes pertes ; presque autant qu'à la Bataille de l'Élinarc. Et pourtant, elle s'en était déjà mieux tirée que les deux légions de la Garde Sénatoriale, malgré le lourd sureffectif que celles-ci avaient présenté à leur arrivée.

Le capitaine de la Première Sénatoriale avait été tué au combat, et l'officier le plus haut gradé après lui était le Tribun Auxiliarus, dont la cavalerie était responsable des attaques menées sur plusieurs exploitations. L'homme n'était pas rentré de sa dernière patrouille ; ou s'il l'avait fait, il avait d'une

manière ou d'une autre pris le vent et choisi de ne pas rester. Aucun de ses sous-officiers ne semblait désireux de risquer son courroux éventuel en reprenant le poste qui lui appartenait légitimement, et d'ainsi soutenir tacitement toute accusation susceptible d'être portée contre lui.

Nalus suggéra à Tavi de l'affecter au commandement des deux légions de la Garde, et le jeune homme jugea cette solution excellente. Il restait juste assez de survivants dans les deux régiments pour former une légion complète, de toute façon, et Nalus procéda immédiatement à leur fusion, « jusqu'à ce que l'arrivée de renforts redonne une justification pratique à leur division ».

Kitaï et ses compatriotes, pendant ce temps, entreprirent de traquer le Tribun coupable et son escadron d'assassins. Elle avait gagné à pile ou face, cette fois.

Le temps était devenu étrange. Le ciel s'était couvert d'une chape de gris, et des flocons de quelque chose qui ressemblait à de la neige mais n'en était pas commencèrent à tomber. Il fallut une heure ou deux à Tavi pour comprendre ce que c'était : de la cendre. La cendre de quelque énorme incendie qui ne pouvait s'expliquer que par l'éruption d'un volcan. Comme cela expliquait aussi la lueur rouge qui avait envahi l'horizon le soir du duel, ainsi que le tremblement de la terre ; il était à peu près sûr d'avoir deviné juste. Au bout d'un jour ou deux, les retombées se réduisirent puis s'arrêtèrent, et le lendemain, le ciel était plus dégagé. Néanmoins, c'était un phénomène étrange, qui inquiéta presque tout le monde.

Après deux jours de réorganisation, de réparations et de réarmement, la Première Aléréenne, réduite à dix-sept cohortes en état de se battre, avait presque repris l'apparence d'une véritable légion. Les ruines avaient été soigneusement déblayées des décombres et d'une grande partie des arbres qui y avaient poussé, et les ingénieurs avaient travaillé dur sur les bâtiments, réparant murs et toits là où ils le pouvaient et les transformant ailleurs en espaces ouverts. Tous les légionnaires en bonne santé les avaient aidés, y compris Tavi lui-même, au moins une partie de la journée, emportant les décombres et dégageant le sol. Il valait mieux tenir les hommes occupés. Cela améliorerait

le moral et découragerait toute velléité de s'aventurer imprudemment du côté de la ville de Port-aux-Mâts, encore remplie des ennemis qui avaient massacré tant de leurs camarades.

Tavi se retrouva à commander les légions depuis le bâtiment sur le toit duquel il avait remporté son duel contre Phrygiar Navaris. L'intérieur de bois en putréfaction avait été enlevé, laissant une pièce très haute de plafond, et Tavi retomba vite dans la routine du commandement – à condition de faire abstraction, bien sûr, de l'absence de ceux qui reposaient désormais sous terre.

Le quatrième jour après le duel, le Premier Duc arriva.

Gaius Sextus entra dans le poste de commandement sans se faire annoncer par qui que ce soit et regarda durement Tavi.

— Dehors, murmura-t-il.

Le bâtiment aurait été en feu qu'il ne se serait pas vidé plus rapidement.

Alors que le dernier membre de l'état-major de Tavi sortait de la pièce, Gaius fit un petit geste nonchalant de la main en direction de la porte, qui se ferma en claquant sous la poussée d'un courant d'air. Puis il observa longuement Tavi, sans rien dire.

Le jeune homme leva le menton – un geste d'attention plus que d'agressivité –, se força à adopter une expression poliment neutre et attendit. Le silence se fit plus pesant mais Tavi ne se laissa pas intimider, et au bout d'un moment, Gaius poussa un grognement.

— Et moi qui croyais avoir fait des dégâts, finit-il par dire.

— Des dégâts, monsieur ?

Tavi évita délibérément le titre honorifique donné au Premier Duc par tous les habitants du royaume excepté sa famille proche. Il ne se sentait cependant pas encore l'audace d'appeler le vieil homme « grand-père ».

— Je ne suis pas sûr de comprendre ce que vous entendez par là.

— Ne fais pas le malin, Tavi.

À la surprise du jeune homme, le Premier Duc avait dit cela sur presque exactement le même ton que celui qu'adoptait

parfois l'oncle Bernard après les accès d'ingéniosité de son neveu à l'époque où ils vivaient dans l'exploitation.

— Magnus a réussi à vous joindre avec sa pièce ? Je suppose qu'il a endossé le rôle de chien de garde pour votre compte.

— Une fois remis de sa stupeur, répondit Gaius. (Il passa devant Tavi, en regardant autour de lui dans la pièce.) Qui te l'a dit ? Araris ou ta mère ?

— Araris, répondit calmement Tavi.

Gaius soupira.

— Mmm. Dommage.

— Que je sois au courant ?

— Que tu l'aies appris de cette façon. Qu'elle ait gardé le secret si rigoureusement. Qu'Araris y ait consenti. (Le Premier Duc secoua la tête.) Même si, qui sait ? Ç'a peut-être été pour le mieux. Rester ainsi caché t'a peut-être mieux protégé que ma puissance ne l'aurait pu. Mais ça, c'est fini maintenant.

— Monsieur ?

— Tu dois bien te rendre compte, Octavien, expliqua calmement Gaius, que beaucoup de gens ne vont pas aimer voir apparaître un héritier. Ils vont t'éliminer.

— Ils vont essayer.

Gaius l'observa longuement puis jeta un coup d'œil autour d'eux.

— Tu n'es accompagné d'aucune furie. Mais tu as vaincu Navaris. Et il y a une pointe de… (Il scruta attentivement Tavi.) Tes talents ?

Tavi hocha calmement la tête.

Gaius s'avança d'un pas, les épaules soudain nouées par la tension.

— Je me disais bien que c'était une possibilité. Qu'est-ce que tu arrives à faire ?

— Un usage interne. Terre, métal, eau, air.

Gaius haussa un sourcil.

— Mais pas de manifestations ? Aucune furie distincte n'a répondu à ton appel ?

Tavi secoua la tête.

— C'est encourageant, je suppose, reprit Gaius, et tes talents peuvent encore continuer à se développer, mais… ça ne suffira

pas pour te protéger tout seul en attendant.

— Je ne m'en suis pas trop mal sorti pour l'instant, protesta Tavi, piqué au vif.

Gaius grimaça.

— Ne sois pas stupide. Tu n'étais qu'une contrariété avant, et difficile à atteindre, par-dessus le marché. Maintenant, tu es une cible ; et personne n'est intouchable, Tavi. Ton père ne l'était pas.

Gaius s'interrompit pour tousser plusieurs fois, laissant entendre un son sifflant.

Tavi fronça les sourcils et pencha la tête.

— Monsieur ? Est-ce que ça va ? Vous avez l'air un peu… (Il faillit dire « frêle », mais il changea précipitamment de terme.)… pâle.

— Est-ce que ça va ?! répéta Gaius d'une voix douce. Mon garçon, je t'avais dit de rester ici et de gérer Arnos. Au lieu de ça, tu laisses l'imbécile se montrer plus malin que toi, tu te fais arrêter, puis tu t'évades, fricotes avec des pirates, attaques la Tour Grise, par les Corbeaux ! et enlèves le prisonnier le plus important d'Aléra.

— Monsieur, protesta Tavi, je sais que les apparences ne parlent pas en ma faveur…

Gaius continua sans l'écouter.

— Le chaos ainsi semé ne te suffisant pas, tu reviens ensuite ici, proclames ton identité au monde entier, défies un Sénateur de haut rang en *juris macto*, par tous les Corbeaux, et, comme si cela n'était toujours pas assez, tu négocies une trêve avec la force d'invasion la plus importante à avoir jamais attaqué le royaume, et au moins une légion de rebelles armés – des criminels, mon garçon – par-dessus le marché ! (Sa voix se fit plus forte, d'une puissance de stentor, se répercutant sur les murs de pierre de la vaste pièce.) Tu as pris des décisions politiques sans la moindre considération pour l'avenir ! Tu as enfreint – non, fait voler en éclats la Loi Royale ! As-tu la moindre idée de ce que tu as fait ?!

La simple suggestion du mécontentement du Premier Duc avait fait fuir l'état-major de la pièce ; son courroux affiché fit littéralement trembler le sol de pierre et flamboyer les lampes-

furies de la pièce en écho de sa colère. Tavi savait que n'importe quel Citoyen du royaume aurait immédiatement mis un genou en terre et détourné les yeux devant l'indignation de Gaius. La prudence aurait voulu que Tavi s'inspire de leur exemple.

Au lieu de cela, le jeune homme se surprit à redresser les épaules, serrer les mâchoires et, de façon quelque peu alarmante, à s'avancer pour affronter le Premier Duc bien en face, en le regardant droit dans les yeux.

— Je sais ce que j'ai fait, répondit-il calmement. J'ai suivi votre ordre du mieux que je pouvais. J'ai protégé des Aléréens innocents que j'aurais autrement été obligé d'assassiner. J'ai utilisé le meilleur moyen de transport que je pouvais trouver pour faire évader un prisonnier de la Tour ; un prisonnier auquel nous devons tous deux la vie, me permettrais-je d'ajouter, et qu'on retenait injustement captif depuis quatre ans pour sauver les apparences.

» Puis je suis revenu ici, je me suis servi de Varg pour obtenir une rencontre au sommet avec le commandement canim, et j'ai fait usage des informations qu'ils m'avaient fournies pour écarter du pouvoir une slive perfide et meurtrière et voir justice, ou quelque chose qui au moins y ressemble, faite. Et après ça, j'ai négocié pour le royaume l'appui de la force alliée la plus importante, la mieux entraînée et la plus destructrice qu'Aléra ait jamais connue.

Il s'interrompit une seconde puis ajouta :

— Monsieur.

L'expression courroucée de Gaius s'assombrit encore puis se dissipa à moitié. Il ouvrit la bouche un moment puis la referma, le regard calculateur.

— Alliée ? répéta-t-il.

— Oui, monsieur.

— Expliquez.

Tavi s'exécuta, faisant part de sa théorie sur la raison qui avait poussé Sarl à mener l'exode depuis les terres canimes, expliquant que les Canims, tout comme lui, croyaient les vordes en train de détruire leur patrie, et leur peuple de lutter pour la survie de sa race même.

— Je ne suis pas convaincu que nous ne devrions pas les

laisser s'entre-tuer, finit par dire Gaius. L'ennemi de mon ennemi est mon ami, n'est-ce pas ?

— Si les vordes représentent vraiment la menace que je suppose, je crois que je préférerais garder l'ennemi que nous connaissons plutôt que de l'échanger contre un nouveau.

— Bonne remarque, murmura Gaius. Mais Aléra dans son ensemble ne va pas approuver un armistice avec les Canims.

— Ce n'est pas un armistice. Ils se sont rendus. Ce sont des prisonniers.

Gaius haussa les sourcils.

— Ils tenaient la ville encerclée. Ils sont cinq fois plus nombreux que tes troupes locales. Et ils se sont rendus. Et, bien qu'ils soient toujours en possession d'une ville lourdement fortifiée et de leurs armes, ce sont tes prisonniers.

— Les miens personnellement. En tant que Princeps d'Aléra. Ils m'ont donné leur parole d'honneur, et je l'ai acceptée. (Il adressa l'ombre d'un sourire à Gaius.) Le royaume a accepté des inventions bien plus recherchées que celle-là, monsieur.

Un tressaillement agita la bouche de Gaius.

— Mmm. Que leur as-tu offert en retour ?

— De les laisser repartir. De leur fournir assez d'aquafèvres pour leur permettre d'échapper aux léviathans. Et de leur procurer des troupes de soutien pour défendre leur patrie.

Gaius fronça les sourcils, ouvrit la bouche puis s'interrompit.

— Des troupes de soutien. Les légions « Aléréennes Libres » ?

— J'ai pris la liberté de rédiger une proclamation d'amnistie générale pour ceux de cette région qui ont enfreint des lois en agissant pour protéger leur vie et celle de leurs proches en raison de l'invasion canime et de la rébellion de Kalarus, répondit Tavi en se tournant vers la table où il avait mis de côté les documents. Sous réserve qu'ils servent la Couronne. J'ai également fait rédiger une proclamation annonçant la libération générale de tous les esclaves en terre kalarienne.

Et Gaius prit les deux parchemins qu'il lui tendait et les parcourut rapidement des yeux.

— Eh bien. Au moins, tu n'as pas essayé de les signer et de les promulguer.

— Bien sûr que non, répondit Tavi d'un ton empreint d'ironie. Cela aurait été outrepasser les limites de mon autorité.

— Outrepasser les… (Gaius secoua la tête.) Comme si prendre la Tour Grise d'assaut n'était pas une transgression suffisante pour te valoir la peine de mort ! (Il écarta les mains.) Prouver ton hérédité devrait se faire sans complication. Ton père a veillé à ça. Mais tes agissements ont créé un problème, Octavien. Tu es, d'un point de vue strict, un criminel.

— Et si vous usez de votre autorité pour me gracier, cela érodera l'appui qu'il vous reste et sapera ma propre légitimité aux yeux des Citoyens.

— Exactement. Par tes actes, tu nous as placés dans une position impossible.

Tavi hocha la tête.

— Si seulement il existait un moyen de voir mes actes pardonnés dans le cadre d'une amnistie collective ; par laquelle nombre d'Aléréens de tous rangs se verraient absous d'actes extraordinaires perpétrés avec de nobles intentions.

Gaius le dévisagea longuement, sans répondre. Puis il reposa les yeux sur les papiers dans sa main.

— Je suis parvenu aux mêmes conclusions que vous, poursuivit calmement Tavi. Une fois que le bruit se répandra à travers le royaume qu'il y a un nouveau Princeps, tous les tueurs à gages d'Aléra trouveront du travail – ou alors, les mêmes personnes qui ont assassiné mon père réuniront de nouveau leurs efforts pour m'éliminer.

— Les mêmes moins une, répliqua doucement Gaius.

— Kalarus ?

— Je crois. Il n'y en a jamais eu la moindre preuve, bien sûr. Mais je le savais. (Le Premier Duc pencha la tête pour scruter le visage de Tavi.) Donc tu quittes le royaume, te plaçant hors d'atteinte des assassins comme des Hauts Ducs. (Il fronça les sourcils.) Qu'est-ce que tu y gagnes ?

— Premièrement, ça me permet de vérifier que les Canims ne vont pas se servir de leur flotte exactement comme Arnos craignait qu'ils ne le fassent : pour réorienter leur attaque sur une partie moins bien défendue du royaume.

— Je croyais que tu avais la plus grande estime pour

l'honneur des chefs canims.

— C'est le cas. Mais ça ne sert à rien d'être stupide, n'est-ce pas ?

Un sourire amusé se dessina sur les lèvres du Premier Duc.

— Ensuite ?

— Deuxièmement, je pourrai recueillir des informations sur les Canims et sur les vordes, ce qui dans les deux cas, sera utile à l'avenir.

— Certes.

— Et, une fois que j'aurai raccompagné les Canims chez eux et qu'ils seront réinstallés, je pourrai rentrer et invoquer l'amnistie que vous vous apprêtez à proclamer, avec tout le reste de la Légion Aléréenne Libre et, peut-être, quelques-uns de mes propres hommes…

Gaius esquissa un sourire.

— … ce qui devrait me permettre de revenir dans le royaume sans que quiconque ressente le besoin de me mettre derrière les barreaux.

— Et dans l'intervalle, murmura Gaius, tu gagnes du temps pour approfondir tes dons de furifèvre. Et de mon côté, cela me laisse un délai pour rallier davantage de partisans pour le Princeps du royaume. Ce qui devrait être assez faisable, étant donné tous tes exploits, ainsi que tout ce que ta mère a réussi à accomplir. (Il secoua la tête.) Je dois quand même te signaler que si tu venais à mourir pendant ce séjour, tout notre plan s'effondrerait.

— Si je reste, ils me tueront. Si je pars, au moins tous ceux qui veulent ma mort n'en feront pas une affaire personnelle.

— Question. Comment peux-tu être si sûr que je ne compte pas t'envoyer dans le sud achever les troupes de Kalarus ?

— Vous me l'auriez déjà dit. Vous m'auriez remis ma feuille de route avant que nous ayons cette discussion. Étant donné que vous ne l'avez pas fait, j'ai supposé que la rébellion était écrasée.

— Oui.

— Volcan ?

— Oui.

Le ton de Gaius – calme, monocorde, dénué d'humanité – fit

frissonner Tavi.

— Est-ce que ça va ? demanda-t-il.

Il s'attendait à voir le Premier Duc éluder la question. Au lieu de cela, Gaius secoua la tête et répondit doucement :

— Je ne crois pas. Mais je n'ai ni le temps ni le droit de m'apitoyer sur moi-même. Combien de temps seras-tu absent ?

— Je pense que nous serons partis avant la fin de l'été. Nous passerons l'hiver sur les terres canimes. Je reviendrai au printemps prochain.

— Un an, à peu près, dit Gaius d'un ton songeur. Ça me laisse une marge de manœuvre. (Il s'approcha d'une des tables, prit de l'encre et une plume, et il apposa vivement sa signature au bas des deux documents qu'il tenait à la main.) Les copies ?

Tavi retrouva le petit tas de duplicata rédigés par Ehren. Gaius lut chacun d'entre eux avant de les signer. Tavi l'aida à sécher l'encre fraîche à l'aide de sable et de papier buvard et, pendant un moment, cette tâche plutôt terre à terre occupa toute leur attention.

Gaius laissa une copie des documents à Tavi et prit le reste, qu'il roula pour les mettre dans un étui de voyage en cuir.

— Eh bien, dit-il. Nous avons beaucoup de travail devant nous. Bonne journée.

Sur ces mots, il tourna les talons et se dirigea vers la porte.

— Grand-père ? fit Tavi d'une voix douce.

Gaius s'immobilisa. Il regarda par-dessus son épaule, tout dans son attitude indiquant la prudence.

Tavi secoua la tête.

— Je voulais juste… voir ce que ça faisait. C'est la première fois que j'ai l'occasion d'utiliser ce terme.

Gaius hocha lentement la tête.

— Petit-fils, dit-il doucement, comme s'il écoutait la résonance du mot.

Pendant une longue minute, ils gardèrent tous deux le silence.

— Tu lui ressembles, tu sais, reprit Gaius. Beaucoup. (Il fit l'ombre d'un sourire à Tavi.) Je pense qu'il aurait été fier de toi.

— Vous ne vous entendiez pas très bien avec lui, n'est-ce pas ?

— De manière générale ? Non.

— Qu'auriez-vous fait, s'il vous avait présenté ma mère ?

Gaius haussa une épaule.

— J'aurais mal réagi, je suppose.

— C'est ma mère, monsieur. La veuve de votre fils.

— Oui.

— Je n'attends pas de vous que vous la combliez d'affection. Mais elle pourrait vous être d'une grande aide. Et elle mérite votre respect.

— Je garderai cela à l'esprit, dit Gaius.

— Faites, répliqua Tavi d'un ton qui n'exprimait ni menace ni malveillance. Sinon, vous et moi ne nous entendrons pas très bien non plus, monsieur.

Gaius dévoila ses dents.

— Sois prudent, petit-fils, dit-il, donnant à ses paroles un double sens, et il sortit du bâtiment.

Tavi se laissa tomber sur un tabouret et courba la tête. Il se demandait ce que cela aurait fait de grandir avec un grand-père.

Puis il s'ébroua et se releva. Il n'avait pas le temps ni le droit de s'apitoyer sur lui-même non plus, et il y avait beaucoup à faire.

* * *

Bernard réussit à emmener Amara à l'écart des dangers des environs immédiats. Le groupe de poursuivants qui était à leurs trousses lorsqu'ils étaient arrivés à Kalare s'était manifestement désintégré avec la destruction de la ville et la tempête de cendres qui en avait résulté. Lorsque les cieux se dégagèrent enfin, Amara souleva Bernard avec elle dans les airs. Cela lui demandait beaucoup plus de travail que si elle avait été toute seule, mais elle n'essayait pas de battre un record de vitesse. Malgré cela, une seule journée de vol suffit à les emmener sur les terres aux environs de la ville voisine d'Attica, et jusqu'à une auberge jouxtant une des grandes routes.

Leur traversée des marais les avait tellement couverts de crasse qu'ils n'auraient peut-être pas réussi à prendre une chambre s'ils n'avaient pas pu montrer à l'aubergiste les pièces

d'or mêlées à leur menue monnaie lorsque celui demanda à voir leur argent. La première chose qu'ils se payèrent fut un bain. Ils portèrent des peignoirs fournis par l'auberge pendant qu'on nettoyait leurs vêtements et mangèrent leur premier repas digne de ce nom depuis des semaines.

Après cela, Amara avait supposé qu'ils s'endormiraient aussitôt, écrasés de sommeil.

Bernard avait d'autres idées en tête.

Elle ne pouvait pas non plus dire qu'elle désapprouvait la direction qu'avaient prise ses pensées.

Après seulement, ils dormirent. Mais Amara se réveilla au milieu de la nuit et resta discrètement allongée, en écoutant battre le cœur de son époux.

— Il ne t'a pas vraiment laissé le choix, dit Bernard de sa voix grave.

Amara ne s'était pas rendu compte qu'il s'était réveillé. Il lui fallut un moment pour rassembler ses pensées.

— Tu savais ce qu'il allait faire ?

— Je m'en doutais.

— Mais tu n'as rien dit.

— Je n'étais pas sûr. Et j'espérais qu'il le ferait différemment. Qu'il te préviendrait.

— Je me sens si bête. Il avait bien dit qu'il empêcherait Kalarus d'utiliser la Grande Furie. Il ne m'était jamais venu à l'idée qu'il accomplirait cela en la libérant lui-même.

— Je sais, répondit Bernard en resserrant doucement l'étreinte de son bras autour d'elle.

— Si j'avais su ce qu'il avait l'intention de faire… Je ne sais pas si j'aurais pu… Je n'aurais pas pu me forcer à participer à un tel acte.

— Je sais. Et il le savait aussi.

— Qu'ai-je fait ? chuchota la jeune femme. J'ai trahi mon serment.

— Il t'a menti, Amara.

— Il ne m'a jamais…

— Il t'a trompée, insista Bernard sur un ton sans réplique. Il a choisi ses mots pour te donner une fausse idée de ce qu'il voulait de toi. Il savait ce qu'il faisait. Il savait comment tu

réagirais. Il l'avait accepté.

Amara appuya sa joue sur la poitrine de son mari.

— Il savait, pour nous. Que j'avais enfreint la loi.

— Amara, la gronda Bernard d'un ton radouci, cela fait des années que le Premier Duc a compris que proscrire le mariage parmi certains de ses employés était probablement la pire chose à faire pour vraiment les en dissuader. Nous avons géré la situation exactement comme dans la légion. Nous avons été discrets et avons continué à nous acquitter de nos devoirs. En retour, il a fermé les yeux. Les bons commandants gèrent toujours ce genre de cas de cette façon.

Ce n'était pas faux. Amara avait réexaminé la logique de la chose en détail, retrouvé les motivations, la raison, le simple calcul de toute cette situation.

Et puis, brutalement, tout le reste lui tomba dessus.

Elle se mit à trembler contre le torse de Bernard, en pleurs. Il l'enlaça de ses bras, l'attirant plus près de lui, et les sanglots de la jeune femme se firent plus forts. C'était trop, vraiment trop. Toutes ces semaines d'efforts et de danger. L'atroce destruction au terme de leur voyage. Elle voyait encore les minuscules silhouettes sans défense, essayant désespérément d'échapper au brasier mortel.

Et sans son aide, cela n'aurait pas pu arriver.

Comment Gaius avait-il pu lui faire ça ?

C'était douloureux. Oh ! tellement douloureux. Elle lui avait fait *confiance*.

Tout comme elle avait fait confiance à Fidélias.

Elle continua à pleurer contre la poitrine de son époux, profondément malheureuse, et, malgré le sentiment de ridicule que cela lui donnait, se découvrit incapable de s'arrêter pendant plusieurs minutes. Lorsque enfin elle y parvint, elle se sentit vidée, lourde, et la lassitude commença à s'infiltrer dans ses pensées.

Bernard lui embrassa tendrement les cheveux, la réconfortant par sa simple présence.

— Qu'est-ce que je vais faire ? chuchota Amara. Je n'ai jamais rien fait d'autre.

— Je connais un endroit où tu pourrais aller, répondit

Bernard. La vie y est un peu dure, mais les gens sont sympathiques. Il y a un homme là-bas qui doit s'occuper de beaucoup de monde. Il serait content d'avoir l'aide d'une femme intelligente, courageuse et talentueuse.

Elle resserra ses bras autour de lui, absorbant sa chaleur.

— Ah bon ?

— Mmm. Comtesse de Calderon. Ça te va bien. Et j'ai envie de te voir porter mes couleurs depuis…

— Depuis ?

— Depuis que je t'ai bandé la cheville.

— Je suppose qu'il me faudra des vêtements, dit-elle d'une voix somnolente. Des robes, peut-être. Je n'en ai jamais possédé plus d'une.

— J'ai les moyens.

— Je n'avais jamais envisagé de faire cela. Être une épouse.

— Une épouse qui aura un grand nombre de furies d'air hostiles à gérer. Sans parler de toute une garnison militaire à surveiller avec moi. Je crains qu'il ne te reste pas beaucoup de temps pour tricoter.

— Je n'ai jamais su tricoter, répondit-elle dans un bâillement. Enfin. Sauf une cotte d'armes, une fois.

— On pourra embaucher quelqu'un pour tricoter, dans ce cas. (Il lui embrassa le front.) Cela faisait longtemps que j'espérais qu'on pourrait être ensemble. Vraiment ensemble.

— Moi aussi, chuchota Amara. Je n'avais simplement jamais pensé que ce serait possible.

— Maintenant que la rébellion est terminée, nous avons forcément de meilleurs jours devant nous. Ça va être le bon moment pour s'installer. Peut-être même avoir des enfants. On va enfin avoir le temps de réessayer.

Amara sourit.

— Mmm. Une bonne épouse s'attelle sans se plaindre aux corvées les plus fastidieuses.

— Oh ! vraiment, murmura Bernard.

Il déplaça sa main.

Amara, le souffle coupé, sentit son cœur battre plus vite.

— Tu n'es pas fatigué ?

Manifestement, il ne l'était pas.

* * *

Isana regarda Gaius sortir du poste de commandement improvisé depuis ses quartiers dans la petite maison restaurée, de l'autre côté de la rue délabrée. Le Premier Duc prit aussitôt son essor et disparut du même mouvement, comme s'il était tout simplement devenu le vent. Une poignée de personnes seulement le virent partir.

— Il avait l'étui à documents avec lui, annonça-t-elle calmement.

— Tavi avait vu juste, répondit Araris.

Il se tenait à l'entrée de sa chambre et la regardait.

Isana se retourna, en jetant un coup d'œil inquiet à la robe qu'elle portait – aux nuances sombres et sourdes d'écarlate et de bleu, une robe pondérée appropriée pour la veuve d'un Princeps et la mère d'un autre, et certainement la plus coûteuse qu'elle ait jamais possédée. À l'intérieur, une penderie de fortune contenait plusieurs autres tenues tout aussi précieuses, et bien plus appropriées pour la Princeps Mater que sa robe grise toute simple. C'étaient des cadeaux de l'« Aléra Libre », ce qui dans ce cas, avait dans l'idée Isana, désignait Varg et son jeune aide de camp aléréen, Durias.

— J'aurais presque préféré qu'il se soit trompé, murmura-t-elle. De l'autre côté de l'océan. Entouré de Canims. Aux prises avec les vordes.

— Peut-être, dit Araris. Et peut-être pas. Personnellement, je suis soulagé. Je n'aurais pas pu le protéger ici. Pas face au genre de personnes qui vont vouloir sa mort.

— Je comprends son raisonnement, soupira Isana. Et je sais qu'il est devenu bien plus que le garçon que j'ai élevé, qu'il a des obligations et des devoirs, Araris, mais les Corbeaux m'emportent, c'est encore mon enfant. Je ne supporte pas de le voir partir si loin de sa patrie.

— Madame, fit Araris, en feignant la sévérité d'un ton gentiment railleur, une femme de votre condition ne devrait pas jurer.

Isana le dévisagea froidement, et il lui répondit d'un sourire.

— Je veillerai sur lui.

Elle ne put s'empêcher d'esquisser un sourire en retour.

— Tu l'as toujours fait.

Le sourire d'Araris s'évanouit.

— C'est pour toi que je m'inquiète, dit-il. Le Premier Duc va forcément te convoquer à la capitale pour que tu l'aides à rallier des partisans pour Octavien. Et dame Aquitaine ne va pas apprécier.

Isana fit un geste insouciant de la main.

— Elle s'en remettra. Elle est pragmatique.

— Je suis sérieux, Isana, insista Araris. Tu vas être en danger.

— Quand est-ce que je ne l'ai *pas* été ? répliqua-t-elle, et elle entendit la note cassante dans sa voix, qui ne lui ressemblait pas. Franchement, Araris ? J'ai vécu toute ma vie dans la peur, et j'en ai plus qu'assez.

Araris fronça les sourcils en la regardant et croisa les bras.

— Quelque part, là, dehors, existent des hommes et des femmes qui conspireraient volontiers pour assassiner mon fils, poursuivit Isana sur le même ton. Ce sont peut-être, pour beaucoup, les mêmes qui sont responsables du meurtre de mon époux. (La rage soudaine qui l'avait envahie semblait presque la forcer à relever le menton, et son ton se fit encore plus sec et mordant.) Je ne le permettrai pas.

Le *singulare* haussa les sourcils.

— Je me suis fait beaucoup d'amis, Araris. J'ai appris beaucoup de choses sur les Citoyens les plus importants d'Aléra. Je vais retrouver ceux qui sont responsables de la mort de Septimus. Je vais débusquer ceux qui peuvent envisager de faire du mal à Octavien. Et les Grandes Furies leur viennent en aide lorsque je les tiendrai. (Elle sentit sa voix trembler sous la férocité et le poids de ses émotions.) Ne perds pas ton temps à avoir peur pour moi. Peu m'importe qui ils sont. Je vais les trouver. Et les anéantir.

Araris traversa la pièce pour s'approcher d'elle et lui effleura la courbe de la joue du bout des doigts.

— C'est justement ça qui me fait peur, dit-il doucement.

L'élan de rage brûlante qui avait envahi Isana vacilla

soudain, et elle baissa les yeux.

Le *singulare* baissa la tête pour chercher son regard. Puis il se pencha pour lui déposer un léger baiser sur les lèvres, avant de la dévisager de nouveau avec intensité.

— Ne deviens pas ce que tu n'es pas, Isana.

Elle appuya sa joue contre sa main.

— J'aimerais qu'on…

Il se rapprocha pour la prendre dans ses bras et elle se laissa aller avec gratitude contre lui.

— Chut, dit-il. Ce n'est pas encore le bon moment. Si on se mariait maintenant, cela causerait des problèmes, maintenant que tout le monde connaît l'identité d'Octavien. Il va avoir besoin de tout le soutien qu'il peut obtenir, au début. Si de folles rumeurs concernant notre relation et la façon dont elle est liée à la mort de Septimus commencent à circuler, cela rendra notre travail beaucoup plus difficile.

— Ils feraient ça, n'est-ce pas ? (Elle soupira.) Je suis désolée.

— Ce n'est pas grave, murmura-t-il. Je peux attendre. Pour toi, je peux attendre.

Elle se surprit à esquisser un sourire.

— Qu'est-ce que je fais ?

Il la serra contre lui.

— Garde l'œil et l'oreille ouverts. Ne les laisse pas te pousser à te conduire comme eux.

Elle lui rendit son étreinte, et ils restèrent longuement enlacés, silencieux.

— Je ferais mieux d'y aller, dit Araris au bout d'un moment, avec calme. Je ne veux pas trop m'éloigner de lui.

Isana hocha la tête. Ils s'embrassèrent de nouveau, et Araris se hâta d'aller rejoindre Tavi.

Isana le regarda partir et se mordit la lèvre en voyant la porte du poste de commandement s'ouvrir sur Tavi.

Octavien.

Elle songea à l'effet que cela lui ferait de l'enterrer et frissonna.

Cela n'arriverait pas. Elle ferait tout ce qu'elle pourrait pour s'en assurer.

Les envahisseurs avaient peut-être rebroussé chemin, le Haut Duc rebelle avait peut-être été écrasé, mais il semblait désormais évident à Isana que ce n'avait été là que les premiers remous des vents du changement – et que la tempête ne faisait que commencer.

Fin du tome 4

Remerciements

Tous mes remerciements à Jennifer et Anne, pour l'inlassable persévérance dont elles font preuve en s'occupant de moi ; aux membres du Beta Foo Asylum, même si, à ce stade, je ne pense pas qu'un seul d'entre vous puisse être un jour déclaré guéri ; aux braves gens de NERO Central, sans qui personne ne me taperait dessus avec des armes en mousse ; et à mon chien, sans lequel je n'aurais personne pour me rappeler quotidiennement que je ne suis au fond guère plus qu'un ridicule être humain qui a réussi par quelque supercherie à convaincre quelqu'un de le payer pour mettre par écrit ses conversations avec ses amis imaginaires.